Univ of
Toronto
Library

BINDING LIST FEB 1 1924

A TRAVERS LA LIBRAIRIE

Causeries Françaises

F.H
3743

CERCLE de la LIBRAIRIE
Syndicat
des Industries du Livre

SYNDICAT des LIBRAIRES
de la
Région de Paris

A travers la Librairie

(DIX)
CAUSERIES FRANÇAISES

faites

en l'Hôtel du Cercle de la Librairie

15 DÉCEMBRE 1922-22 JUIN 1923

187 273
9/2/24

CERCLE DE LA LIBRAIRIE
BIBLIOGRAPHIE DE LA FRANCE
117, BOUL. SAINT-GERMAIN, 117
PARIS (VI^e^)

PQ
2
C3
année 1

TABLE

Balzac (par Pierre Mille) 119
Baudelaire (par Fernand Vandérem). 203
Les Étoiles du romantisme : Lamartine, Musset, Vigny (par Paul Fort). 29
Flaubert (par Louis Bertrand) 97
Les Goncourt (par J.-H. Rosny aîné) 167
Le Mouvement littéraire contemporain (par André Billy) (1). . 323
Le Parnasse (par Tancrède Martel) (1). 295
Stendhal et les Origines du roman psychologique (par Henri Martineau). 69
Victor Hugo (par Fernand Gregh). 3
Zola et les Naturalistes (par Paul Brulat) 247

NOTA. — (1) Les causeries de M. André Billy sur *le Mouvement littéraire contemporain* et de M. Tancrède Martel sur *le Parnasse* ne comportent pas d'index bibliographique.

Cependant les fiches ont été établies et pourront être consultées au Service de Renseignements bibliographiques du Cercle de la Librairie, 117, boulevard Saint-Germain, Paris-VI^e^.

Supplément à la *Bibliographie de la France*, n° 3, du 19 janvier 1923

BIBLIOGRAPHIE de la FRANCE
Journal général de la Librairie et de l'Imprimerie

CERCLE de la LIBRAIRIE
Syndicat des Industries du Livre

117, boulevard Saint-Germain

A TRAVERS LA LIBRAIRIE

CAUSERIES FRANÇAISES

JAN 22 1924

PREMIÈRE CAUSERIE

Faite au Cercle de la Librairie le 15 décembre 1922

Allocution de M. Eugène MONTFORT

Mesdames, Messieurs,

Je voudrais préciser en quelques mots l'objet de ces causeries.

Tout d'abord, ce sont des causeries, et non pas des cours, des conférences, nous voulons que ce soit quelque chose de très simple, de très familier. Nous n'avons pas la prétention d'instruire les libraires ni leur personnel ; nous voudrions seulement leur donner l'instruction, la culture étant une affaire personnelle à chacun — on s'instruit soi-même, on se cultive soi-même — nous voudrions seulement donner au personnel de la librairie, si nous le pouvons, si ce n'est pas trop prétentieux, le goût de leur profession. Ce goût, ils l'ont déjà, mais enfin nous voudrions le développer encore, avec l'amour du livre.

Aujourd'hui où tout est si confondu, notre entreprise peut paraître étonnante, parce qu'on n'est guère porté vers les choses intellectuelles. C'est peut-être une impression qui n'est pas très juste, car nous voyons, et vous le voyez surtout vous-mêmes, qu'aujourd'hui on lit énormément ! C'est sans doute en réaction contre le positivisme, contre une existence qui est excessivement *positive*, pratique, que l'on cherche de plus en plus tous les jours à sortir de la réalité. La guerre a été une réalité épouvantable, et jamais on n'a lu autant que pendant la guerre, justement pour échapper à la guerre. Maintenant, on cherche à échapper à la paix.

Ce public qui lit beaucoup, qui lit certainement plus qu'avant la guerre et qui est plus nombreux qu'avant la guerre, n'est pas aussi cultivé. Ce n'est pas le même public qu'avant la guerre. Il faut maintenant le guider. C'est un public qui vient avec beaucoup de bonne volonté vers la vie intellectuelle, mais qui n'est pas formé, qui ne sait pas très bien choisir, qui n'est pas renseigné. Il a besoin d'information, il a besoin que son goût se forme, il a besoin d'être dirigé.

Ces conférences que nous allons faire, qui seront, comme je l'ai dit, des causeries très familières, auront pour but de nous mettre à même de renseigner le public.

On lit maintenant un peu à tâtons, on cherche et on ne trouve pas toujours. Le libraire est là pour guider ses clients, pour guider les personnes qui auront très rapidement confiance en lui. Il n'est pas trop audacieux d'espérer que demain nous retrouverons des librairies (d'ailleurs il en existe encore pas mal, mais enfin en plus grand nombre) des librairies où le lecteur vient causer avec son libraire, où tous les deux ont des discussions sur la littérature, sur les écrivains, où ils échangent leurs impressions. Ces libraires-là sont les vrais libraires.

Le personnel actuel des libraires se formera dans ces causeries.

La question s'est posée de savoir à qui nous demanderions de faire les conférences. Nous avons pensé tout de suite que le mieux était de s'adresser à des romanciers et à des poètes, parce qu'il est toujours intéressant d'entendre quelqu'un parler de son métier. On parle surtout bien de ce que l'on connaît, et ce sera beaucoup plus agréable pour vous en même temps que plus utile d'entendre un poète parler de la poésie, ou un romancier parler du roman, que d'entendre des conférenciers omnibus qui ont toujours une conférence toute prête sur n'importe quel sujet.

C'est donc dans ce sens-là que nous avons formé notre programme.

Nous nous sommes demandé ensuite s'il fallait vous parler tout de suite de la littérature contemporaine, mais nous avons pensé qu'il valait mieux, d'abord, vous en montrer les origines et vous parler du dix-neuvième siècle. Nous avons alors divisé nos conférences en partant du dix-neuvième siècle. L'année prochaine nous prendrons la période contemporaine, avec les livres contemporains.

Aujourd'hui, vous le savez, c'est M. Fernand Gregh qui va nous parler de Victor Hugo, d'abord parce qu'il est poète, ensuite parce qu'il est extrêmement bien informé sur Victor Hugo. Il a fait sur Victor Hugo un livre excellent que vous avez sans doute lu.

Il ne me reste plus, maintenant, qu'à lui céder la place.

(*Applaudissements*).

VICTOR HUGO

Par M. Fernand GREGH

Mesdames, Messieurs,

Vous connaissez tous, j'en suis certain, car elle a dû faire le tour des librairies, la réponse du client nouveau-riche au libraire qui, le voyant entrer, lui demande : « Quel genre de livres désirez-vous, Monsieur? — Le genre m'est égal, mais j'en voudrais 15 mètres 50... C'est pour meubler les rayons de ma bibliothèque. » (*Rires*).

Eh bien! nous sommes tous réunis ici pour donner satisfaction, malgré lui, au riche monsieur, en mettant les collaborateurs du libraire à même de choisir, en ses lieu et place, des livres qui feront sinon sa joie, — car il y a des chances, ayant ainsi parlé, pour qu'il ne les ouvre jamais, — du moins peut-être celle de son fils ou de son petit-fils. Un bienfait n'est jamais perdu.

Ce n'est pas le hasard qui fait ouvrir cette série de conférences par un poète, si insuffisant qu'il doive être, et qui doit vous parler d'un grand poète.

Les organisateurs de ces causeries, M. Rey, l'éminent libraire si connu sur le boulevard et même dans tout Paris, M. Montfort, le romancier célèbre, le directeur d'une des gazettes littéraires les plus vivantes de France, *les Marges*, ont voulu, par ce choix, signifier que leurs visées dépassaient la minute présente, le pratique, le quotidien, même le commercial, et ils ont proclamé ainsi leur goût pour la haute culture.

Afin de bien juger le dernier roman de Pierre Benoit, en effet, ou « les Thibaud », ou « le Martyre de l'Obèse », ou « Silbermann », il n'est pas inutile, je dirai même qu'il est nécessaire d'avoir une opinion sur Victor Hugo, ou sur Lamartine, ou sur Balzac. La culture n'est pas une nappe d'eau, elle n'est pas étale; elle descend en cascades, et c'est de l'opinion que l'on a sur la haute poésie, sur la haute philosophie, sur le haut roman, que peuvent découler, si je puis dire, des opinions exactes sur les œuvres contemporaines.

Ces Messieurs l'ont très bien senti; et c'était une idée excellente que de commencer par Victor Hugo. C'est le père, pourrait-on dire, de presque toute notre littérature actuelle : c'est l'Homère du romantisme; et tous, même ceux qui le combattent, nous relevons en quelque manière du romantisme.

Accroître chez les collaborateurs des libraires la culture littéraire qui leur permette de conseiller leurs clients, c'est peut-être plus utile que jamais, et j'attire votre attention spécialement sur ce point. Voici pourquoi :

On n'a jamais autant lu. La guerre a créé toute une classe de lecteurs, toute une classe de nouveaux riches de l'intelligence. « Que faire en une « cagna » à moins que l'on ne lise? » On a beaucoup lu au front, on a beaucoup lu aussi à l'arrière. Rappelez-vous la longue tristesse, la monotonie sans fin non seulement des jours, mais des mois, mais des années! Pendant quatre ans on a vécu en attendant toujours quelque chose, le miracle qui enfin est arrivé. Les affaires étaient suspendues, la vie même était ralentie. Il restait une rare distraction, une rare consolation, la lecture. En outre,

on souffrait, on était malheureux. La guerre, où chaque destinée était en jeu, a mis les âmes dans un état que je qualifierai de lyrique, dans l'état où sont d'ordinaire, et seules, les âmes des poètes lyriques. On s'est posé les grandes questions auxquelles on ne réfléchissait guère, laissant ce soin aux prêtres, aux philosophes et aux poètes. On s'est demandé, devant la durée de l'effroyable catastrophe, quelle était l'origine de ce mal qui sévissait sur toute la planète, on s'est demandé: « Qu'est-ce que la vie? » On a vu mourir autour de soi, tout près de soi, contre soi, on s'est demandé : « Qu'est-ce que la mort? Qu'est-ce que l'univers? Où allons-nous? » Et, instinctivement, on a cherché la réponse dans les livres.

Jamais on n'a tant lu, et jamais vous n'aurez eu plus d'occasions de recommander de bons et beaux livres.

Commençons par lire et admirer ceux de nos anciens; et ce n'est pas par hasard que ce mot d'anciens se présente pour Victor Hugo. Il commence à devenir pour nous un ancien.

Il semble qu'il soit assez inutile de parler de lui. Qui est-ce qui ne le connaît pas? Il a des boulevards partout, il n'y a que Thiers et Gambetta qui en aient autant! Pas de nom plus sonore dans la littérature. Hugo a dormi les premières heures de son dernier sommeil sous l'Arc de Triomphe, à l'endroit où dort maintenant le Soldat Inconnu. Enfin il repose au Panthéon. Il n'y a pas de nom plus populaire que celui de Victor Hugo.

C'est vrai, Hugo est populaire, mais il est méconnu. Il est populaire, mais certains lettrés, de temps en temps, le mésestiment, oserai-je dire, et il passe par de successives éclipses, et nous sommes dans une de ces éclipses. Il y a à peu près trente ans, ç'avait été le premier de ces obscurcissements de sa gloire, au moment du symbolisme. Le symbolisme, je n'ai pas besoin de vous dire que c'est une importante école de poésie qui a joué un grand rôle, qui, avec ses défauts, a eu d'énormes qualités, qui joue même un rôle encore maintenant. Les symbolistes rêvaient une pure poésie, comme ils disaient, et j'ai bien peur qu'à force de la vouloir pure ils ne lui enlevassent tout ce qui devait faire sa substance. Ils reprochaient à Victor Hugo de ne pas avoir fait une poésie assez décantée, d'y avoir mêlé trop de politique et même trop de sa vie.

Pour la politique, j'en tombe d'accord avec eux: il en a abusé : (Et encore ! Certains événements de l'histoire de la patrie nous touchent si fort qu'ils deviennent nôtres, et excitent notre lyrisme comme un amour ou un chagrin.) Mais lui reprocher d'avoir chanté sa vie dans ses vers, je trouve que c'est excessif! Qu'est-ce qu'on chanterait, sinon les choses qu'on a connues ou vécues? On ne peut pas priver la poésie de son contenu humain, sous peine d'en faire un pur néant. La pure poésie intellectualiste est noble, mais froide et, finalement, vide.

Je me rappelle qu'il y a vingt ans une revue importante qui s'appelait l'*Ermitage*, avait lancé dans la jeune littérature à laquelle j'appartenais alors, le questionnaire suivant: « Quel est votre poète favori? » avec l'espoir secret qu'on ne répondrait pas : « Victor Hugo ». La réponse a été presque unanime. C'est tout de même Victor Hugo qui était le plus aimé des jeunes gens d'alors, et ils l'ont dit, à la stupeur amusante des interrogateurs.

Le second obscurcissement de la gloire de Victor Hugo, nous y assistons en ce moment. On rencontre, dans les brasseries ou dans les salons (et on ne se doute pas combien ces deux genres de parlotes se ressemblent par la vanité des propos qu'on y tient, ce serait à croire qu'elles communiquent par quelque couloir secret), on rencontre de petits poétereaux, de pâles esthètes, qui vous réciteront du Rimbaud, et non pas même des vers de Rimbaud (le *Bateau ivre* est un poème incomparable), mais des proses, les dernières, les proses les plus obscures, les plus difficiles à comprendre, cer-

taines pages d'*Une Saison en Enfer*, par exemple, et qui hausseront les épaules au seul nom de Victor Hugo ! Les malheureux ne savent pas que sans Hugo il n'y aurait pas de Rimbaud ! Mais il n'y a pas à discuter avec eux ; ils ne soupçonnent pas Victor Hugo. Le plus simple est de le leur faire lire — car il suffit d'ouvrir un de ses grands livres pour être ébloui. On a beau dire, il est le plus fort. Sitôt qu'on le feuillette, la contradiction disparaît. Et pourquoi ne vous avouerais-je pas que, moi aussi, parfois, j'ai besoin d'y céder, à la contradiction ? Mais quand on lit Hugo, la contradiction se change presque tout de suite en admiration.

Et d'ailleurs on ne le connaît jamais tout entier. Et, à ce sujet, permettez-moi de raconter le fait que voici :

Vous vous souvenez qu'au début de la guerre, en 1914, Gabriele d'Annunzio, ce grand poète italien qui se déclara immédiatement, avec un cœur magnifique, pour la France, publia dans le *Figaro*, et directement écrits en français, une suite de cinq sonnets qui eurent beaucoup de succès et qui allèrent émouvoir beaucoup de cœurs. Le plus beau était le dernier, que j'ai transcrit pour vous, et qui se termine par un vers magnifique. Voici ce sonnet d'Annunzio :

France, France la douce, entre les héroïnes
Bénie, amour du monde, ardente sous la croix,
Comme aux murs d'Antioche, alors que Godefroy
Sentait sous son camail la couronne d'épines ;

Debout avec ton Dieu comme au pont de Bouvines,
Dans ta gloire à genoux comme aux champs de Rocroy,
Neuve immortellement comme l'herbe qui croît,
Au seuil de tes tombeaux, au creux de tes ruines ;

Fraîche comme le jet de ton blanc peuplier
Que demain tu sauras en guirlandes plier
Pour les chants non chantés de ta jeune pléiade,

Ressuscitée en Christ qui fait de ton linceul
Gonfanon de lumière et cotte de croisade,
« France, France, sans toi le monde serait seul ! »
(*Applaudissements*).

J'avais retenu, — je l'ai même si bien retenu que je l'ai cité, avec tout le sonnet, dans une conférence que j'ai eu le plaisir de faire aux *Annales* il y a deux ans, — j'avais remarqué ce dernier vers admirable, qui représente le monde comme un vieillard perdu dans la nuit, ayant à ses côtés pour le conduire, pour le sauver, une Antigone qui est la France. (*Applaudissements.*) J'avais remarqué ce vers, en observant d'ailleurs qu'il était entre guillemets dans le texte de d'Annunzio, mais sans y attacher d'importance, pensant que c'était peut-être une allusion à quelque poème du moyen âge, à quelqu'un de ces mystères ou de ces chansons de geste dont d'Annunzio est le grand lecteur érudit. Eh bien ! ce vers est de Victor Hugo. Vous le trouverez dans la *Légende des Siècles*, vers le milieu du poème intitulé l'*Étégie des Fléaux*.

Le grand poète a créé des vers admirables par milliers. Ce n'est pas par centaines, mais par milliers. Il a peut-être fait cent mille vers dans sa vie, peut-être même plus — je n'ose pas calculer, — mais il y a certainement là-dedans trois ou quatre milliers de vers qui sont absolument de premier ordre. Une fois de plus, c'était un vers de Hugo qui m'avait transporté, et je n'étais pas prévenu, ce n'était pas par hugolâtrie, comme on aurait pu m'en accuser. J'avais admiré un vers en le croyant de d'Annunzio,

il était de Victor Hugo, et d'Annunzio est assez riche par ailleurs pour qu'on puisse lui retirer celui-là sans lui faire aucunement tort.

Hugo est un homme immense.

Au moment de vous en parler, je me suis dit : « De quoi vais-je surtout parler ? » Oh ! je n'ai pas hésité longtemps ! Ce qui constitue un poète, ce sont ses vers. Ce qui est le miracle de Hugo, c'est sa poésie. Sa prose est admirable, il est un grand écrivain en prose, mais ce qui lui a donné la gloire, ce qui le fait rayonner immortellement, et ce qui lui a donné la force et l'audace même en prose, c'est qu'il était un grand poète.

Nous allons surtout parler de ses vers, et nous parlerons de sa prose en dernier lieu, si le temps ne nous presse pas trop.

Nous allons parcourir son œuvre poétique à bâtons rompus, en nous arrêtant de temps en temps pour commenter un poème plus beau ou plus particulier que les autres. Nous n'aurons d'ailleurs que l'embarras du choix. Je suis même effrayé de cet amas de vers qui est là, devant nous ! Mais il n'y a que la lecture des textes pour apprécier ou faire apprécier un poète. La poésie est forme, essentiellement forme. C'est comme la musique. Vous aurez beau parler de musique pendant une heure, rien ne remplacera l'audition du morceau.

J'aurai donc le plaisir de vous lire un certain nombre de textes et nous conclurons après. Nous négligerons d'ailleurs les tout premiers volumes sur lesquels la critique traîne toujours un peu trop, de sorte qu'il ne reste pas assez de temps pour les derniers qui sont très supérieurs, car les derniers volumes de Victor Hugo, on ne le sait pas assez et j'attire votre attention là-dessus, ne sont pas tous de sa vieillesse. Certains sont des réunions de pièces de son âge mûr, qu'il n'avait pas eu le temps de publier alors, car chez lui la production littéraire allait plus vite que la production libraire, si je puis dire. Par exemple, à la fin de sa vie, il a fait paraître deux énormes volumes, intitulés les *Quatre Vents de l'Esprit*, et qui sont, pour ainsi dire, comme une condensation, comme une moisson de toute sa vie poétique. Les *Quatre Vents de l'Esprit* sont d'ailleurs un livre peu connu, qui mérite de l'être, et dans lequel il y a des choses encore absolument admirables.

Les premiers livres l'ont rendu célèbre, ils sont pleins aussi de beaux vers ; mais c'est surtout à partir des *Feuilles d'Automne* qu'il est entré résolument dans le lyrisme intime que lui ont appris Lamartine et Sainte-Beuve, et c'est à partir de l'exil qu'il est devenu vraiment le grand poète, l'égal des plus hauts génies lyriques.

Nous passerons donc très rapidement sur son premier volume, les *Odes et Ballades*. Vous savez qu'il a publié ses premières odes à vingt-deux ans, il les avait écrites à l'âge de vingt ans, moins même. La dernière édition des *Odes et Ballades* est de 1826, il avait vingt-quatre ans.

Vous avouerai-je que les *Odes et Ballades* me paraissent d'un art véritablement très lointain, et souvent, malgré le talent de l'auteur (car elles sont déjà pleines de talent) tout à fait périmé? Vous savez qu'à ce moment-là Hugo était très fervent royaliste : ses poésies sont un peu trop d'un poète lauréat, d'un poète pensionné. Il chante successivement tous les événements de la vie du Roi, la mort du duc de Berry, la guerre d'Espagne, la naissance du duc de Bordeaux, le sacre de Charles X, etc. Mais, dans *Buonaparte*, quelle forte netteté, déjà ! Et dans les *Deux Iles*, dans *Moïse sur le Nil*, et enfin dans *un Chant de fête de Néron*, quel mouvement, et quel solide et brillant style ! Il avait vingt-trois ans quand il publia ce dernier poème que je vais vous lire pour vous donner une idée de cette toute première manière du grand poète.

Le poème est dédié au comte Alfred de Vigny. A ce moment-là, Vigny et Hugo étaient grands amis. Depuis lors...

Amis ! l'ennui nous tue, et le sage l'évite !
Venez tous admirer la fête où vous invite
Néron, César, consul pour la troisième fois ;
Néron, maître du monde et Dieu de l'harmonie,
Qui, sur le mode d'Ionie,
Chante en s'accompagnant de la lyre à dix voix !

Que mon joyeux appel sur l'heure vous rassemble !
Jamais vous n'aurez eu tant de plaisirs ensemble,
Chez Pallas l'affranchi, chez le Grec Agénor ;
Ni dans ces gais festins, d'où s'exilait la gêne,
Où l'austère Sénèque, en louant Diogène,
Buvait le falerne dans l'or !...

... Venez, Rome à vos yeux va brûler, — Rome entière !
J'ai fait sur cette tour apporter ma litière
Pour contempler la flamme en bravant ses torrents.
Que sont les vains combats des tigres et de l'homme !
Les sept monts aujourd'hui sont un grand cirque, où Rome
Lutte avec les feux dévorants.

C'est ainsi qu'il convient au maître de la terre
De charmer son ennui profond et solitaire !
Il doit lancer parfois la foudre, comme un Dieu !
Mais venez, la nuit tombe et la fête commence !
Déjà l'Incendie, hydre immense,
Lève son aile sombre et ses langues de feu !

Voyez-vous ? Voyez-vous ? sur sa proie enflammée,
Il déroule en courant ses replis de fumée ;
Il semble caresser ces murs qui vont périr ;
Dans ses embrassements les palais s'évaporent...
— Oh ! que n'ai-je aussi, moi, des baisers qui dévorent,
Des caresses qui font mourir !

Écoutez ces rumeurs, voyez ces vapeurs sombres,
Ces hommes dans les feux errants comme des ombres,
Ce silence de mort par degrés renaissant !
Les colonnes d'airain, les portes d'or s'écroulent !
Des fleuves de bronze qui roulent
Portent des flots de flamme au Tibre frémissant !...

... Qu'un incendie est beau lorsque la nuit est noire !
Érostrate lui-même eût envié ma gloire.
D'un peuple à mes plaisirs qu'importe les douleurs ?
Il fuit : de toutes parts le brasier l'environne... —
Otez de mon front ma couronne,
Le feu qui brûle Rome en flétrirait les fleurs.

Quand le sang rejaillit sur vos robes de fête,
Amis, lavez la tache avec du vin de Crète ;
L'aspect du sang n'est doux qu'au regard des méchants.
Couvrons un jeu cruel de voluptés sublimes.
Malheur à qui se plaît au cri de ses victimes ! —
Il faut l'étouffer dans des chants.

Je punis cette Rome et je me venge d'elle !
Ne poursuit-elle pas d'un encens infidèle

Tour à tour Jupiter et ce Christ odieux ?
Qu'enfin à leur niveau sa terreur me contemple !
Je veux avoir aussi mon temple,
Puisque ces vils Romains n'ont point assez de dieux.

J'ai détruit Rome, afin de la fonder plus belle.
Mais que sa chute au moins brise la croix rebelle !
Plus de chrétiens ! allez, exterminez-les tous !
Que Rome de ces maux punisse en eux les causes ;
Exterminez !... — Esclave ! Apporte-moi des roses,
Le parfum des roses est doux !

(*Applaudissements*).

Mars 1825.

Comme vous le voyez, Hugo était un tout jeune homme d'un talent éclatant. Ce sont là des vers qui même s'ils paraissaient aujourd'hui, bien qu'ils contiennent çà et là des choses un peu vieillottes (j'en ai coupé pour aller plus vite), seraient distingués par tous les autres poètes. D'autre part, ce poème contient déjà des marques de ce que va être Hugo. La fin : « Exterminez... » et puis l'appel brusque à l'esclave, *Esclave, apporte-moi des roses*, c'est déjà toute l'antithèse, la moitié de la manière de Hugo.

Mais il nous faut aller vite. Il y aurait mille choses à dire sur les *Odes et Ballades*, comme sur les *Orientales* que j'avoue n'avoir jamais beaucoup, je ne dirai pas admirées, car certaines sont admirables, mais aimées, ce qui est très différent. L'essentiel, c'est d'aimer et non pas d'admirer.

Les *Orientales*, c'est un peu un Orient de bazar; et puis les Turcs et les Grecs, nous ne nous passionnons plus pour ce sujet, (car vous savez que les *Orientales* ont été faites principalement sur la lutte des Grecs et des Turcs; le premier soulèvement est de 1828, et les *Orientales* sont de 1829). On croyait à la Grèce alors ! Byron venait d'aller se faire tuer pour elle à Missolonghi. On croyait à la Grèce, on s'excitait sur le combat de la Croix et du Croissant. Nous avons vu, nous, que le problème était beaucoup plus complexe, et notre guerre de 1914 est sortie de ces luttes balkaniques dont la guerre de 1828 fut la première. Ces Balkans, nous les avons peut-être imprudemment délivrés (il est vrai que nous ne pouvions guère faire autrement) : ils refont là-bas, dans notre Europe fatiguée qui a à digérer la guerre, ses budgets énormes et ses énormes colonies ils refont, dans ce coin de l'Europe, une Europe du moyen âge, avec de petites armées, mais avides et batailleuses, et dont il n'y a pas grand'chose à attendre de bon.

J'ai hâte d'arriver aux *Feuilles d'Automne*. C'est de là que l'on peut faire dater l'aube du génie lyrique de Victor Hugo.

Il avait fait jusqu'alors, en somme, ce que nous pourrions appeler des exercices, à savoir les *Odes et Ballades*, et *les Orientales*. Il était en possession de son instrument, et puis surtout il venait, par le théâtre, d'essayer de plonger dans l'humanité, et c'est ce qui distingue les *Feuilles d'Automne* : l'inspiration qui, dans les *Odes*, est encore assez scolaire, et, si elle n'est plus scolaire, demeure purement pittoresque dans les *Orientales*, l'inspiration dans les *Feuilles d'Automne* devient humaine, et c'est pour cela que j'aime ce vieux doux recueil. Il y a là un côté tendre de Hugo, ému, pitoyable, amoureux, familial, qui, malgré les éblouissements que devait plus tard nous prodiguer son génie, est resté tout à fait séduisant.

Nous ne choisirons pas d'ailleurs, pour vous donner une idée des *Feuilles d'Automne*, les pièces les plus connues comme « Lorsque l'enfant paraît... » que nous avons tous récité quand nous étions petits. Je vais plutôt prendre une pièce moins célèbre, mais qui nous aidera à répondre aux objections des détracteurs de Hugo,

lesquels lui reprochent de n'avoir pas été psychologue, de n'avoir jamais rien dit que de trop général et de trop banal, sinon de faux, sur l'âme humaine. Comme vous le verrez, c'est une pièce assez amère, mais extrêmement aiguë et intelligente, et, d'ordinaire, ce n'est pas la qualité que l'on vante le plus chez Hugo. C'est un homme immense, comme je vous le disais tout à l'heure, et comme j'aurai l'occasion de vous le répéter, chez qui l'on trouve tout, même ce qu'on lui nie.

Cette pièce, c'est la pièce 18 des *Feuilles d'Automne*.

Où donc est le bonheur, disais-je? — Infortuné!
Le bonheur, ô mon Dieu, vous me l'avez donné.

Naître, et ne pas savoir que l'enfance éphémère,
Ruisseau de lait qui fuit sans une goutte amère,
Est l'âge du bonheur et le plus beau moment
Que l'homme, ombre qui passe, ait sous le firmament!
Plus tard, aimer, — garder dans son cœur de jeune homme
Un nom mystérieux que jamais on ne nomme,
Glisser un mot furtif dans une tendre main,
Aspirer aux douceurs d'un ineffable hymen,
Envier l'eau qui fuit, le nuage qui vole,
Sentir son cœur se fondre au son d'une parole,
Connaître un pas qu'on aime et que jaloux on suit,
Rêver le jour, brûler et se tordre la nuit,
Pleurer surtout cet âge où sommeillent les âmes,
Toujours souffrir, parmi tous les regards de femmes,
Tous les buissons d'avril, les feux du ciel vermeil,
Ne chercher qu'un regard, qu'une fleur, qu'un soleil!
Puis effeuiller en hâte et d'une main jalouse
Les boutons d'orangers sur le front de l'épouse;
Tout sentir, être heureux, et pourtant, insensé!
Se tourner presque en pleurs vers le malheur passé;
Voir aux feux de midi, sans espoir qu'il renaisse,
Se faner son printemps, son matin, sa jeunesse,
Perdre l'illusion, l'espérance, et sentir
Qu'on vieillit au flambeau croissant du repentir!
Effacer de son front des taches et des rides;
S'éprendre d'art, de vers, de voyages arides,
De cieux lointains, de mers où s'égarent nos pas, (?)
Redemander cet âge où l'on ne dormait pas,
Se dire qu'on était bien malheureux, bien triste,
Bien fou, que maintenant on respire, on existe,
Et, plus vieux de dix ans, s'enfermer tout un jour
Pour relire avec pleurs quelques lettres d'amour!
Vieillir enfin, vieillir! comme des fleurs fanées
Voir blanchir nos cheveux et tomber nos années,
Rappeler notre enfance et nos beaux jours flétris,
Boire le reste amer de ces parfums aigris,
Être sage, et railler l'amant et le poète,
Et lorsque nous touchons à la tombe muette,
Suivre en les rappelant d'un œil mouillé de pleurs
Nos enfants qui déjà sont tournés vers les leurs!

Ainsi l'homme, ô mon Dieu, marche toujours plus sombre
Du berceau qui rayonne au sépulcre plein d'ombre.
C'est donc avoir vécu! C'est donc avoir été!

Dans l'amour et la joie et la félicité
C'est avoir eu sa part, et se plaindre est folie.
Voilà de quel nectar la coupe était remplie !

Hélas! naître pour vivre en désirant la mort!
Grandir en regrettant l'enfance où le cœur dort,
Vieillir en regrettant la jeunesse ravie,
Mourir en regrettant la vieillesse et la vie!

Où donc est le bonheur, disais-je? — Infortuné
Le bonheur, ô mon Dieu, vous me l'avez donné!

(*Applaudissements.*)

Mai 1830.

Vous le voyez : c'est là une pièce d'une grande tristesse, qu'on pourrait attribuer plutôt à un Baudelaire jeune ou même à un Verlaine débutant. On trouve tout chez Hugo. C'est une espèce de nébuleuse énorme d'où sont sorties peu à peu toutes les étoiles de notre poésie au dix-neuvième siècle.

Les *Chants du Crépuscule*, qui suivent, sont surtout politiques. Hugo avait dit, à la fin des *Feuilles d'Automne* (je résume): « Quand je vois souffrir les peuples, je maudis les rois »,

Et j'ajoute à ma lyre une corde d'airain.

C'est cette corde d'airain qu'il a fait résonner dans les *Chants du Crépuscule*; c'est parmi ces chants qu'on lit les vers écrits après juillet 1830, l'*Ode à la Colonne* qui est admirable, et surtout ces beaux vers que nous avons entendus tant de fois pendant la guerre et qui ont été écrits en 1830, pour les victimes de la Révolution de Juillet :

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie...

Nous allons, si vous le voulez bien, lire le commencement de l'admirable, de la splendide pièce sur *Napoléon II*, qui est parfaite d'un bout à l'autre, et qui nous donnera, à ce moment déjà, l'idée d'un Victor Hugo en pleine possession de son génie. Elle est un peu trop longue pour que je la lise tout entière, mais je crois que les cinq ou six premières strophes suffiront pour vous en donner l'idée et le goût.

NAPOLÉON II

Mil huit cent onze ! — O temps, où des peuples sans nombre
Attendaient prosternés sous un nuage sombre
Que le Ciel eût dit oui !
Sentaient trembler sous eux les états centenaires,
Et regardaient le Louvre entouré de tonnerres,
Comme un Mont-Sinaï !

Courbés comme un cheval qui sent venir son maître,
Ils se disaient entre eux : — Quelqu'un de grand va naître !
L'immense empire attend un héritier demain.
Qu'est-ce que le Seigneur va donner à cet homme
Qui, plus grand que César, plus grand même que Rome,
Absorbe dans son sort le sort du genre humain ?

Comme ils parlaient, la nue éclatante et profonde
S'entr'ouvrit, et l'on vit se dresser sur le monde

L'homme prédestiné
Et les peuples béants ne purent que se taire.
Car ses deux bras levés présentaient à la terre
Un enfant nouveau-né !

Au souffle de l'enfant, dôme des Invalides,
Les drapeaux prisonniers sous tes voûtes splendides
Frémirent, comme au vent frémissent les épis;
Et son cri, ce doux cri qu'une nourrice apaise,
Fit, nous l'avons tous vu, bondir et hurler d'aise
Les canons monstrueux à ta porte accroupis !

Et Lui ! l'orgueil gonflait sa puissante narine;
Ses deux bras, jusqu'alors croisés sur sa poitrine,
S'étaient enfin ouverts !
Et l'enfant, soutenu dans sa main paternelle,
Inondé des éclairs de sa fauve prunelle,
Rayonnait au travers !

Quand il eut bien fait voir l'héritier de ses trônes
Aux vieilles nations comme aux vieilles couronnes,
Éperdu, l'œil fixé sur quiconque était roi,
Comme un aigle arrivé sur une haute cime,
Il cria tout joyeux avec un air sublime :
— L'avenir ! l'avenir ! l'avenir est à moi !...

(*Applaudissements.*)

C'est purement magnifique!
Je ne lis pas la suite :

Non, l'avenir n'est à personne,
Sire...

vous la connaissez. Ce sont des vers absolument admirables et qui dureront certainement autant que la langue française.

Nous trouvons, après ce poème, des vers d'amour à Juliette Drouet qui sont fort beaux, et, entre autres vers sur divers sujets, un très beau poème sur une cloche, dédié à Louis B... (Louis Boulanger, le peintre ami de Victor Hugo.)

Nous arrivons aux *Voix intérieures*, où nous pourrions lire une ode magnifique à *l'Arc de Triomphe* et des vers exquis sur les enfants. Je préfère choisir une pièce qui s'appelle *Passé* et qui est tout à fait différente de celle dont je viens de lire le commencement, et fort belle aussi dans un tout autre genre, car ce qu'il y a d'admirable chez Hugo, c'est la diversité de son génie.

PASSÉ

C'était un grand château du temps de Louis treize.
Le couchant rougissait ce palais oublié.
Chaque fenêtre au loin, transformée en fournaise,
Avait perdu sa forme et n'était plus que braise.
Le toit disparaissait dans les rayons noyé.

Sous nos yeux s'étendait, gloire antique abattue,
Un de ces parcs dont l'herbe inonde le chemin,
Où dans un coin, de lierre à demi-revêtue,
Sur un piédestal gris, l'hiver, morne statue,
Se chauffe avec un feu de marbre sous sa main...

Le feu de marbre, n'est-ce pas peut-être un peu trop spirituel ? Est-ce d'un goût très

sûr ? Et puisque j'aborde la critique, j'ajouterai que ce n'est pas le goût qui caractérise Victor Hugo ; mais on ne peut tout avoir. Quand on a la puissance, la sublime puissance, l'opulence inouïe qu'il possède, on ne peut pas avoir cette faculté de discernement qui est exquise, mais qui rend un peu pauvre. Je saisis l'occasion de le dire, en passant.

...O deuil ! le grand bassin dormait, lac solitaire.
Un Neptune verdâtre y moisissait dans l'eau.
Les roseaux cachaient l'onde et l'eau rongeait la terre.
Et les arbres mêlaient leur vieux branchage austère,
D'où tombaient autrefois des rimes pour Boileau...

Ce vers-là, qui est également spirituel, fait allusion, vous le devinez aux deux vers de Boileau sur son jardinier d'Auteuil :

Antoine, gouverneur de mon jardin d'Auteuil,
Qui diriges chez moi l'if et le chèvrefeuil.

Boileau avait écrit « chèvrefeuil » pour rimer avec Auteuil, et c'est ce que Hugo lui reproche sans trop en avoir l'air; il lui donne un petit coup de patte au passage en bon romantique hostile aux classiques.

... On voyait par moments errer dans la futaie
De beaux cerfs qui semblaient regretter les chasseurs ;
Et, pauvres marbres blancs qu'un vieux tronc d'arbre étaie,
Seules, sous la charmille, hélas ! changée en haie,
Soupirer Gabrielle et Vénus, ces deux sœurs !

Les manteaux relevés par la longue rapière,
Hélas ! ne passaient plus dans ce jardin sans voix ;
Les tritons avaient l'air de fermer la paupière ;
Et, dans l'ombre, entr'ouvrant ses mâchoires de pierre,
Un vieux antre ennuyé baillait au fond du bois.

Et je vous dis alors : — Ce château dans son ombre
A contenu l'amour, frais comme en votre cœur,
Et la gloire, et le rire, et les fêtes sans nombre,
Et toute cette joie aujourd'hui le rend sombre,
Comme un vase noircit rouillé par sa liqueur.

Dans cet antre, où la mousse a recouvert la dalle,
Venait, les yeux baissés et le sein palpitant,
Ou la belle Caussade ou la jeune Candale
Qui, d'un royal amant conquête féodale,
En entrant disait Sire, et Louis en sortant.

Alors comme aujourd'hui, pour Candale ou Caussade,
La nuée au ciel bleu mêlait son blond duvet,
Un doux rayon dorait le toit grave et maussade,
Les vitres flamboyaient sur toute la façade,
Le soleil souriait, la nature rêvait !

Alors comme aujourd'hui, deux cœurs unis, deux âmes,
Erraient sous ce feuillage où tant d'amour a lui ;
Il nommait sa duchesse un ange entre les femmes ;
Et l'œil plein de rayons et l'œil rempli de flammes
S'éblouissaient l'un l'autre, alors comme aujourd'hui !

Au loin dans le bois vague on entendait des rires.
C'étaient d'autres amants, dans leur bonheur plongés.
Par moments un silence arrêtait leurs délires.
Tendre, il lui demandait : D'où vient que tu soupires ?
Douce, elle répondait : D'où vient que vous songez ?

Tous deux, l'ange et le roi, les mains entrelacées,
Ils marchaient, fiers, joyeux, foulant le vert gazon,
Ils mêlaient leurs regards, leur souffle, leurs pensées...
O temps évanouis ! ô splendeurs éclipsées !
O soleils descendus derrière l'horizon !

(*Applaudissements*).

Avril 18...

Ce sont de très beaux vers. Il y a, en eux, une nostalgie divine, n'est-il pas vrai ?

Enfin, nous arrivons au quatrième de ces volumes qui sont les volumes de la première manière de Victor Hugo : *les Rayons et les Ombres*. Ce quatrième volume est assez semblable aux trois autres. Il contient beaucoup de vers politiques, car, on ne le dit jamais assez, il y a chez Hugo, peut-être primordialement, un lyrique social. Il n'est venu à l'intimité, au *moi*, qu'après la politique, après la cité. C'est un homme qui a toujours vibré à la vie de la cité, et, au fond, c'est là une conception antique du poète. Il y a, chez Hugo, un Pindare, et puis il y a aussi un Lamartine, un Vigny, un poète plus moderne, un poète de l'âme. Et les deux veines n'ont cessé de s'entrelacer sans qu'aucune disparaisse au profit de l'autre.

C'est dans *les Rayons et les Ombres* que se trouve cet admirable poème, la *Tristesse d'Olympio*, dont vous connaissez tous le titre et certainement les vers, et qui, je vous le signale en passant, a été écrit dans la banlieue de Paris, à Jouy-en-Josas. Le paysage que décrit la *Tristesse d'Olympio*, les bois, l'étang près de la source, les « retraites d'amour », « les chambres de feuillage en halliers changées », tout cela entourait une petite maison de paysan où Victor Hugo rencontrait Juliette Drouet, et qui se trouve à Jouy-en-Josas, au lieu nommé les Metz. On a posé sur l'humble demeure une petite plaque commémorative, mais pour voir la maison il faut amadouer la propriétaire, car elle n'aime pas beaucoup les étrangers : sa maison est trop historique pour elle ! (*Rires*).

Nous trouvons ensuite, dans les *Rayons et les Ombres* cet admirable *Oceano Nox* que je lirais si je ne craignais pas d'être pris par le temps. C'est avec la *Tristesse d'Olympio* et *Oceano Nox*, que s'annonce l'évolution prochaine de Hugo, la grande manière, celle des *Contemplations*, de *la Légende des Siècles*, des *Châtiments*, et de deux poèmes posthumes, mais écrits à cette époque-là, *Dieu*, et *la Fin de Satan*.

Et là je dois faire un aveu. Mon ami Montfort m'a demandé cette conférence sur Hugo parce qu'il savait d'abord que j'admirais infiniment Hugo et que même, autrefois, il y a vingt ans exactement, j'avais publié sur lui une étude. Je disais, dans cette étude (vous m'excuserez de me citer, mais c'est pour un *mea culpa*) je disais :

Et l'on peut même éprouver un sentiment de prédilection pour les quatre volumes dont je viens de parler, pour ces vers moins étonnants, moins bruyants d'orages, moins éblouissants d'éclairs que certains vers des *Contemplations* ou de la *Légende des Siècles*, plus simples, plus faciles, d'une musique plus pédestre par moment, mais aussi plus tendre, plus douce, plus claire à l'oreille et plus amie de l'âme. *Les Feuilles d'Automne*, les *Chants du Crépuscule*, les *Voix Intérieures*, les *Rayons et les Ombres* ont quelque chose de virgilien. Les *Contemplations*, les *Châtiments*, la *Légende des Siècles*, quelque chose de dantesque. Les premiers sont du Victor Hugo blond, aux cheveux de soie, à la figure imberbe que nous

montrent les portraits de Devéria ou d'Alophe, tandis que les autres semblent déjà du vieux prophète broussailleux et barbu que notre enfance a vu passer tout blanc dans une apothéose.

Je ne m'en dédis pas. Tout-à-l'heure nous verrons peut-être, à propos d'un livre de la fin de sa vie, que ce qu'il y a de meilleur dans ce livre ce sont les poèmes des années 1840... C'est qu'alors c'était son âme qui chantait. Plus tard, dans sa vieillesse, ce ne fut plus que son intelligence, surtout attirée par la philosophie politique, et chez Hugo l'âme était supérieure à l'intelligence.

Mais avant la vieillesse, il y a eu chez Hugo une période de pleine maturité, qui va d'environ 1846 à 1860, et dont les œuvres sont infiniment supérieures aux œuvres qui précèdent. Ce qui fait que je n'avais pas mis les grands livres de sa maturité assez au-dessus des livres de sa jeunesse, c'est que j'étais encore trop près du moment où, au lycée, Hugo me fut révélé, comme à tout le monde, par ses premiers livres, par ses livres virgiliens, car dans l'Université, alors, on « lâchait » pour ainsi dire Hugo à partir des *Contemplations* ; il était trop fort, on le trouvait très obscur et un peu, comment dirai-je, un peu fou. L'Université d'alors ne s'était accoutumée que peu à peu à Hugo. C'est d'ailleurs son rôle. C'est une puissance d'enregistrement que l'Université. Elle n'avait pas encore « enregistré » les *Contemplations*, ni les *Châtiments*, ni la *Légende des Siècles*.

Et puis, et surtout, ces livres de la grande manière sont d'une inspiration sombre. Et quand on est jeune, comme on est heureux, on aime le bonheur, même dans les livres. Maintenant que nous traversons tous des temps noirs, nous comprenons bien mieux le fond de pessimisme qu'on trouve souvent dans l'inspiration de Hugo entre quarante-cinq et soixante ans. C'est cette *Melancholia* qu'il a chantée, qu'il avait admirée dans Albert Dürer et qui fut sa Muse jusqu'au moment où comme Renan, il devint un vieillard un peu balbutiant du vin de la gloire, et, tout attendri, tout optimiste comme dans *l'Art d'être grand-père*, eut l'air de parler toujours ainsi qu'à la fin d'un banquet.

Les *Contemplations* sont celui de ses volumes que je mets au-dessus de tous les autres. On n'a jamais mieux défini la poésie lyrique que dans la Préface des *Contemplations* :

> Vingt-cinq années, dit Victor Hugo, sont dans ces deux volumes. L'auteur a laissé, pour ainsi dire, ce livre se faire en lui. La vie, en le filtrant goutte à goutte à travers les événements, les souffrances, l'a déposé dans son cœur. Ceux qui s'y pencheront retrouveront leur propre image dans cette eau profonde et triste qui s'est lentement amassée là, au fond d'une âme.

Faisons comme nous y invite le poète, penchons-nous sur ce miroir mystérieux, nous y retrouverons nos figures.

Les premiers livres des *Contemplations* qui sont consacrés à la jeunesse de l'auteur ne sont peut-être pas les plus beaux. La joie est très difficile à chanter, beaucoup plus difficile que la douleur, et Hugo avait la joie un peu joviale, si je puis dire. C'était une nature très forte, qui n'avait pas, par exemple, la distinction adorable d'un Musset, et, quand il veut faire le gentil, il n'est pas très loin du calembour, et il y en a quelquefois, même dans ses plus beaux vers. Mais je laisse cela que je tenais à signaler en passant. Je signale les ombres, vous voyez que je ne suis pas un hugolâtre, ce qui, je crois, donne beaucoup plus de poids, d'ailleurs, à mon admiration.

Si je vous dis que j'aime Hugo malgré ses taches, c'est qu'il est véritablement admirable. J'insiste là-dessus, car vous ne savez pas à quel point cet homme que nous ne cessons d'entendre nommer, vous ne savez pas à quel point il est attaqué encore,

le nombre d'ennemis spirituels et subtils qu'il a encore quarante ans après sa mort. C'est d'ailleurs la preuve de sa grandeur.

Il nous faut signaler une éloquente et charmante diatribe à propos d'Horace, où Hugo s'amuse à faire des alexandrins français qui semblent traduits du latin :

Tu courtisais ta belle esclave (dit-il à Horace)
Myrtale aux blonds cheveux qui s'irrite et se cabre,
Comme la mer creusant le golfe de Calabre;
Ou bien tu t'accoudais à table, buvant sec
Ton vin que tu mettais toi-même en un pot grec...

De tels vers ont une saveur latine délicieuse.

Je vous signalerai surtout deux très longues pièces que je ne vous lirai pas, justement parce qu'elles sont trop longues : *Réponse à un acte d'accusation*, et *Suite*, où il célèbre avec une verve prodigieuse la révolution romantique.

Mais j'en arrive tout de suite à une pièce qui est très belle et dont je vais vous lire quelques fragments, c'est la *Fête chez Thérèse*.

Aujourd'hui même paraissent les *Contemplations* dans l'édition des Grands Écrivains de la France, chez Hachette, et M. Bréton, par un sentiment très délicat dont je tiens à lui rendre grâce, a bien voulu me faire porter les trois volumes hier soir à l'occasion de cette conférence. J'ai eu le temps de les feuilleter, et j'y ai appris l'origine de la *Fête chez Thérèse*. C'est un renseignement fort intéressant, parce que la *Fête chez Thérèse* est peut-être un des plus particuliers en même temps qu'admirables poèmes de Hugo.

La *Fête chez Thérèse* a probablement été donnée réellement aux Plâtreries, à Valvins, près de Fontainebleau, chez Mme Biard. Mme Biard était la femme d'un peintre, dont le nom défraya la chronique, quelques années après, très souvent associé au nom de Victor Hugo. Mme Biard recevait les poètes. Biard avait un véritable talent, une grande facilité de peindre. Il est très probable, dit M. Joseph Vianey, l'auteur de cette édition remarquable des *Contemplations*, il est très probable que les décors décrits par Hugo dans les vers que je vais vous lire ont été peints par M. Biard.

On était peu nombreux. Le choix faisait la fête.
Nous étions tous ensemble et chacun tête à tête.
Des couples pas à pas erraient de tous côtés.
C'étaient les fiers seigneurs et les rares beautés,
Les Amyntas rêvant auprès des Léonores,
Les marquises riant avec les monsignores;
Et l'on voyait rôder dans les grands escaliers.
Un nain qui dérobait leur bourse aux cavaliers

A midi, le spectacle avec la mélodie.
Pourquoi jouer Plautus la nuit? La comédie
Est une belle fille, et rit mieux au grand jour.
Or, on avait bâti, comme un temple d'amour,
Près d'un bassin dans l'ombre habité par un cygne,
Un théâtre en treillage où grimpait une vigne.

Tout le mystère des impressionnistes tient d'avance dans les quatre vers suivants, qui donnent une sensation de garden-party :

Un cintre à claire-voie en anse de panier,
Cage verte où sifflait un bouvreuil prisonnier,
Couvrait toute la scène, et, sur leurs gorges blanches

Les actrices sentaient errer l'ombre des branches.
On entendait au loin des magiques accords;
Et, tout en haut, sortant de la frise à mi.corps,
Pour attirer la foule aux lazzis qu'il répète,
Le blanc Pulcinella sonnait de la trompette.
Deux faunes soutenaient le manteau d'Arlequin;
Trivelin leur riait au nez comme un faquin.
Parmi les ornements sculptés dans le treillage,
Colombine dormait dans un gros coquillage,
Et quand elle montrait son sein et ses bras nus,
On eût cru voir la conque, et l'on eût dit Vénus.
Le seigneur Pantalon, dans une niche, à droite,
Vendait des limons doux sur une table étroite,
Et criait par instants : « Seigneur, l'homme est divin.
Dieu n'avait fait que l'eau, mais l'homme a fait le vin! »
Scaramouche en un coin harcelait de sa batte
Le tragique Alcantor, suivi du triste Arbate;
Crispin, vêtu de noir, jouait de l'éventail;
Perché, jambe pendante, au sommet du portail,
Carlino se penchait, écoutant les aubades,
Et son pied ébauchait des rêveuses gambades.

Ce sont des vers adorables ! Et voici d'avance le plus éblouissant des Monticelli :

... L'un faisait apporter des glaces au valet;
L'autre, galant drapé d'une cape fantasque,
Parlait bas à sa dame en lui nouant son masque;
Trois marquis attablés chantaient une chanson;
Thérèse était assise à l'ombre d'un buisson :
Les roses pâlissaient à côté de sa joue,
Et, la voyant si belle, un paon faisait la roue....

Et la fin vaporeuse, et comme fondue, est vraiment d'une beauté idéale :

... La nuit vint, tout se tut; les flambeaux s'éteignirent;
Dans les bois assombris les sources se plaignirent;
Le rossignol, caché dans son nid ténébreux,
Chanta comme un poète, et comme un amoureux.
Chacun se dispersa sous les profonds feuillages;
Les folles en riant entraînèrent les sages;
L'amante s'en alla dans l'ombre avec l'amant;
Et, troublés comme l'on est en songe, vaguement,
Ils sentaient par degrés se mêler à leur âme,
A leurs discours secrets, à leurs regards de flamme,
A leur cœur, à leurs sens, à leur molle raison,
Le clair de lune bleu qui baignait l'horizon.

Ces vers sont divins, n'est-il pas vrai, et ne contiennent-ils pas déjà tout le Verlaine des *Fêtes Galantes* ? Et pareillement tout le Hérédia des pièces grecques, qui est excellent, n'est-il pas dans le *Rouet d'Omphale* qui se trouve à quelques pages de là, dans les *Contemplations*, et qui est semblable par avance à un trophée qui ne serait pas un sonnet ?

Il est dans l'atrium...

Et je vous prie d'admirer, en passant, la différence totale de ces deux poèmes. Ils n'ont pas l'air d'être du même poète !

Il est dans l'atrium, le beau rouet d'ivoire.
La roue agile est blanche, et la quenouille est noire ;
La quenouille est d'ébène incrusté de lapis.
Il est dans l'atrium sur un riche tapis.

Un ouvrier d'Egine a sculpté sur la plinthe
Europe, dont un Dieu n'écoute pas la plainte.
Le taureau blanc l'emporte. Europe sans espoir,
Crie et baissant les yeux, s'épouvante de voir
L'Océan monstrueux qui baise ses pieds roses.
Des aiguilles, du fil, des boîtes demi-closes,
Les laines de Millet, peintes de pourpre et d'or,
Emplissent un panier, près du rouet qui dort.

Cependant, odieux, effroyables, énormes,
Dans le fond du palais, vingt fantômes difformes,
Vingt monstres tout sanglants, qu'on ne voit qu'à demi,
Errent en foule autour du rouet endormi :
Le lion néméen, l'hydre affreuse de Lerne,
Cacus, le noir brigand dans la noire caverne,
Le triple Geryon, et les typhons des eaux,
Qui, le soir, à grand bruit, soufflent dans les roseaux ;
De la massue au front tous ont l'empreinte horrible
Et tous, sans approcher, rôdant d'un air terrible,
Sur le rouet, où pend un fil souple et lié,
Fixent de loin, dans l'ombre, un œil humilié.

M. Vianey croit que ces vers ont été écrits par Hugo à propos de Juliette Drouet, et que c'était l'hommage de Victor Hugo vaincu qu'il apportait à sès pieds.

La Fête chez Thérèse et *le Rouet d'Omphale* ! Toute une part, et non la moindre, du délicieux Verlaine et du somptueux Heredia, qui tous deux ont eu de si nombreux disciples, tient dans ces deux pièces des *Contemplations* qui sont comme des jeux de Hugo, car nous n'en sommes pas encore venus aux grands poèmes.

Pour donner l'idée des autres, je crois que nous pourrions prendre ce fragment d'un grand poème intitulé les *Malheureux* , et qui nous montre Adam et Ève après la mort d'Abel tué par Caïn. C'est déjà l'inspiration de la *Légende des Siècles*.

Aux premiers jours du monde, alors que la nuée,
Surprise, contemplait chaque chose créée,
Alors que sur le globe où le mal avait crû,
Flottait une lueur de l'éden disparu,
Quand tout encor semblait être rempli d'aurore,
Quand sur l'arbre du temps les ans venaient d'éclore,
Sur la terre, où la chair avec l'esprit se fond, (?)
Il se faisait le soir un silence profond,
Et le désert, les bois, l'onde aux vastes rivages,
Et les herbes des champs, et les bêtes sauvages,
Emus, et les rochers, ces ténébreux cachots,
Voyaient, d'un antre obscur couvert d'arbres si hauts
Que nos chênes auprès sembleraient des arbustes,
Sortir deux grands vieillards, nus, sinistres, augustes.
C'étaient Eve aux cheveux blanchis, et son mari,

Le pâle Adam, pensif, par le travail meurtri,
Ayant la vision de Dieu sous sa paupière.
Ils venaient tous les deux s'asseoir sur une pierre,
En présence des monts fauves et soucieux,
Et de l'éternité formidable des cieux,
Leur œil triste rendait la nature farouche ;
Et là, sans qu'il sortît un souffle de leur bouche,
Les mains sur leurs genoux, et se tournant le dos,
Accablés comme ceux qui portent des fardeaux,
Sans autre mouvement de vie extérieure
Que de baisser plus bas la tête d'heure en heure,
Dans une stupeur morne et fatale absorbés,
Froids, livides, hagards, ils regardaient, courbés
Sous l'être illimité sans figure et sans nombre,
L'un, décroître le jour, et l'autre, grandir l'ombre.
Et tandis que montaient les constellations
Et que la première onde aux premiers alcyons
Donnait sous l'infini le long baiser nocturne,
Et qu'ainsi que des fleurs tombant à flots d'une urne,
Les astres fourmillants emplissaient le ciel noir,
Ils songeaient, et, rêveurs, sans entendre, sans voir,
Sourds aux rumeurs des mers d'où l'ouragan s'élance,
Toute la nuit, dans l'ombre, ils pleuraient en silence,
Ils pleuraient tous les deux, aïeux du genre humain,
Le père sur Abel, la mère sur Caïn.

C'est là, traduite en vers magnifiques, une des idées les plus belles, parce que les plus humaines, de toute poésie, cette douleur suprême de la mère qui s'apitoie sur le fils qui a tué plutôt que sur le fils qui a été tué ; c'est une des inspirations auxquelles convient le mieux le mot « sublime », parmi toutes celles qu'ont eues les grands poètes de tous les temps. Hugo a, dans ces vers, atteint un des sommets de son génie.

Je suis pressé par le temps, et je vous renvoie à la *Légende des Siècles* dont je viens d'ailleurs de vous donner une idée, et aux *Châtiments* dont vous connaissez le but (c'était un livre écrit contre Napoléon III qui venait de faire le coup d'État). Et j'en arrive rapidement aux deux volumes de la même époque, la *Fin de Satan*, et *Dieu*, moins connus.

La *Fin de Satan* était considérée par Hugo comme devant être le dénouement de la *Légende des Siècles*, et *Dieu* devant en être le couronnement. Il avait rêvé un poème cyclique de quinze ou vingt mille vers, peut-être plus, de même que Lamartine avait rêvé, lui aussi, une œuvre cyclique dont la *Chute d'un Ange* et *Jocelyn* sont respectivement le commencement et la fin. Les romantiques ont aimé le colossal ; après le jeûne des derniers classiques, ils ont eu une sorte de boulimie de la beauté. Je pense que c'est l'exemple de Napoléon qui les avait excités à vouloir le surhumain. Ni Lamartine ni Hugo n'ont pu réaliser la statue totale. Mais les morceaux en sont peut-être plus beaux encore, comme les morceaux des marbres antiques.

La *Fin de Satan* aurait dû paraître à la fin de 1856, elle était annoncée sur la couverture des *Contemplations*, ainsi que *Dieu*, et puis l'éditeur Hetzel, grand lettré comme l'ont été certains éditeurs, s'étant épris de l'idée des *Petites Épopées*, (car la *Légende des Siècles* s'est d'abord appelée, sur les prospectus des œuvres de Hugo, les *Petites Épopées*), Hetzel sentit, devina ce que Hugo en ferait, et les lui fit terminer avant les volumes annoncés. C'est ainsi à Hetzel qu'on doit la *Légende des Siècles*. Grâces lui en soient rendues !

J'ai idée que si Hugo n'a pas terminé ensuite la *Fin de Satan* qu'on a trouvée dans ses manuscrits posthumes, ainsi que *Dieu*, qui est un poème de huit ou dix mille vers et qui date de la même époque — (voyez ce que Hugo a pu travailler à Guernesey ! C'est formidable ! Il n'avait que cela à faire, il était privé de toutes les distractions trop tentantes que Paris lui avait offertes entre 1840 et 1850, et comme le dit Michelet quelque part, avec un sentiment très juste de la physiologie qui est à la base du génie, c'était un tempérament sanguin fouetté toute la journée par le vent de la mer. Il vivait avec un cerveau certainement plus coloré au rouge que le cerveau des hommes ordinaires. Il avait, pour ainsi dire, un éternel coup de sang, et c'est cette exaltation continuelle qui lui a permis de faire, en sept ans, les *Châtiments*, les *Contemplations* et la *Légende des Siècles*, sept années qu'on peut marquer de sept cailloux blancs dans l'histoire littéraire !) — j'ai idée que si Hugo n'a pas terminé la *Fin de Satan*, c'est qu'il a été un peu découragé quand il s'est rendu compte de tout ce qu'il avait à faire. Songez que cela commençait à Nemrod et que cela finissait à la prise de la Bastille ! C'était un peu vaste, mais les morceaux de cet ensemble inachevé sont encore magnifiques.

Le début est cyclopéen, mycénien, dirai-je, en pensant à la Porte des Lions et au tombeau des Atrides à Mycènes ; ce sont comme des blocs de vers superposés ; puis, comme une fleur dans la fente d'un mur, s'ouvre et fleurit le cantique de Betphagé, suivi d'une vie de Jésus en vers qui est admirable.

Écoutez ces vers traduits par Hugo, adaptés serait plus exact, du *Cantique des Cantiques*, et dites si la tendresse voluptueuse, la grâce ardente et charmante n'égalent pas chez Hugo la grandeur et la splendeur :

Elle dormait, sa tête appuyée à son bras ;
Ne la réveillez pas avant qu'elle le veuille,
Par les fleurs, par le daim qui tremble sous la feuille,
Par les astres du ciel, ne la réveillez pas !

On ne la croit point femme, on lui dit : « Quoi ! tu manges,
Tu bois ! c'est à coup sûr quelque sainte liqueur ! »
Tous les parfums ont l'air de sortir de son cœur ;
Elle tient ses pieds joints comme les pieds des anges.

On dirait qu'elle a fait un vase de son corps
Pour ces baumes d'en haut qu'aucun miasme n'altère.
Elle s'occupe aussi des choses de la terre,
Car la feuille du lys est courbée en dehors.

Le bois des rossignols comme le bois des merles
L'admirent, et ses pas sont pour eux des faveurs ;
Sa beauté, qui fascine et luit, rendrait rêveurs
Les rois de l'Inde ayant des coffres pleins de perles.

Quand elle passe, avec des danses et des chants,
Le vieillard qui grondait, sourit ; les plus maussades
L'admettent dans leur pré fermé de palissades ;
La forme de son ombre est agréable aux champs.

...Si je l'épouse, amis ! je ne veux plus partir.
Je ne m'en irai pas d'auprès de toi que j'aime,
Je ne m'en irai pas d'auprès de toi, quand même
Salomon m'enverrait vers Hiram, roi de Tyr !

Son cœur, tout en dormant, m'adorait ; douce gloire !
Un ange qui venait des cieux, passant par là,

Vit son amour, en prit sa part, et s'envola;
Car où la vierge boit la colombe peut boire.

Elle dormait ainsi qu'Annah rêvant d'Esdras.
O ma beauté, je fus, le jour où vous m'aimâtes,
Ivre comme la biche au mont des aromates.
Son sein pur soulevait la blancheur de ses draps.

CHŒUR DE FEMMES

Ne la réveillez pas avant qu'elle le veuille;
Par les fleurs, par le daim qui tremble sous la feuille,
Par les astres du ciel, ne la réveillez pas!

LA JEUNE FILLE

Par l'ouverture de ma porte
Mon bien-aimé passa sa main,
Et je me réveillai, de sorte
Que nous nous marions demain.
Mon bien-aimé passa sa main
Par l'ouverture de ma porte.

De la montagne de l'encens
A la colline de la myrrhe,
C'est lui que souhaitent mes sens,
Et c'est lui que mon âme admire
De la colline de la myrrhe
A la montagne de l'encens.

Je ne sais comment le lui dire,
J'ai dépouillé mes vêtements;
Dites-le lui, cieux! Il soupire,
Et moi je brûle, ô firmaments!
J'ai dépouillé mes vêtements,
Je ne sais comment le lui dire.

Quant à *Dieu* (cela avait dû séduire Hugo, ce titre : *Dieu*, par Victor Hugo), c'est un livre encore presque inconnu, dans lequel des découvertes sans nombre restent à faire. C'est un livre où toutes les réponses au problème éternel : Qu'est-ce que Dieu? défilent en une sorte de *Légende des Religions* qui répond à la *Légende des Siècles*, et qui superpose au passage des hommes sur la terre le passage des dieux dans le ciel. C'est un peu absurde, un peu abstrait, et parfois tout à fait sublime. Je vous signale en particulier le passage sur le travail de l'atome, de la goutte de pluie creusant peu à peu le cirque de Gavarnie, qui est une incomparable merveille où les mots finissent par donner la sensation physique du phénomène géologique.

J'aurais également à vous parler de *Toute la Lyre*, mais cela nous mènerait trop loin, ce sera pour une autre existence! Car on pourrait vouer une vie entière à l'étude de Victor Hugo. Et ce serait une bien jolie vie. On a pensé à fonder une chaire à laquelle, d'ailleurs, je vous demande, si vous avez des économies, de souscrire, ne fût-ce que cent sous, une « chaire Victor Hugo » à la Sorbonne. Notre malheureux ministère de l'Instruction publique n'a pas assez d'argent pour fonder cette chaire : il faut 500 000 francs. Il y aurait là une admirable carrière pour quelqu'un qui aime les vers : passer sa vie à lire et à enseigner Victor Hugo.

Vinrent après *Toute la Lyre*, les *Quatre Vents de l'Esprit* qui sont le livre dont je parlais tout à l'heure, dans lequel il a réuni les poèmes qu'il n'avait pas eu le temps de publier plus tôt, et où ceux des années 1840 sont peut-être les meilleurs, parce qu'ils sont encore pleins d'une sève de jeunesse, et d'une espèce de naïveté qui se desséchera plus tard et s'exaspérera en un ton apocalyptique, quelque chose de colérique et de désaccordé. Il n'y aura plus de musique en lui, aurait dit Shakespeare.

Et j'en arrive, pressé par le temps, à constater que je ne vous ai pas encore parlé du romancier. Mais, comme je vous l'ai dit, le sujet me déborde. Il y a *Notre-Dame de Paris*, il y a les immenses *Misérables*, il y a *Quatre-Vingt-Treize*, il y a les *Travailleurs de la Mer*, tous des titres que vous connaissez et qui méritent d'être célèbres. Il y a aussi le dramaturge, avec *Hernani* qui fut le *Cid* du romantisme, et *Ruy Blas*, et *Marion Delorme*, et le *Roi s'amuse*, et les *Burgraves*, si pleins de choses admirables. Et le *Théâtre en Liberté*, posthume, qui est délicieux. Songez que Hugo a laissé, en outre, deux énormes volumes de *Choses vues* qui sont comme des reportages de génie, qui lui assureraient une place éminente de mémorialiste au dix-neuvième siècle s'il n'avait publié que cela. Sa *Préface de Cromwell* et son *William Shakespeare* contiennent, avec des erreurs et des énormités, bien des idées critiques des plus importantes. Enfin, ses livres de voyage, qui sont des choses vues, eux aussi, abondent en pages admirables, et j'oublie *Napoléon le Petit*, et l'*Histoire d'un Crime*, qui font de lui un historien passionné, certes, mais qui n'est pas à dédaigner.

Et dites si un tel homme, en dépit de ses défauts, emphase, solennité, orgueil ingénu, mais si naturel, manque de goût souvent, même, oserai-je le dire (oui, je l'oserai, employant un terme de peintre) un peu de chiqué, c'est-à-dire un peu de rhétorique, l'expression ne « collant » pas toujours à la véritable pensée, le développement de l'idée se faisant d'une façon un peu mécanique, en général par l'antithèse, — dites si tout de même cet homme n'est pas un titan, un de ces hommes prodigieux comme Eschyle, comme Michel Ange, comme Rembrandt, comme Beethoven, devant lesquels la pensée de l'homme s'arrête stupéfaite, et qu'il n'y a qu'à saluer avec adoration, car ils sont ceux en qui l'humanité se dépasse et en qui, plus véritablement qu'en l'être « dur, orgueilleux et méchant » que prônait un jour Nietzsche, s'annonce peut-être le surhomme futur.

(*Applaudissements*).

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

Hugo (Victor), né à Besançon en 1802, mort à Paris, en 1885.

Publie sa première « Ode », les *Destins de la Vendée*, en 1819, brochure in-8 de 11 pp., dédicacée à M. le vicomte de Chateaubriand.

La première édition (*édition originale*) des *Odes et Poésies diverses*, parut en 1822, en 1 vol. in-18.

Le dernier ouvrage paru de son vivant, est *l'Archipel de la Manche*, publié chez Calmann-Lévy, en 1883, en 1 vol. in-8.

SES ŒUVRES

Poésie.

Odes et Ballades.
Les Orientales.
Les Feuilles d'Automne.
Les Chants du Crépuscule.
Les Voix intérieures.
Les Rayons et les Ombres.
Les Châtiments.
Les Contemplations.
I. Autrefois.
II. Aujourd'hui.
La Légende des Siècles.
Les Chansons des rues et des bois.
L'Année terrible.
L'Art d'être grand-père.
Le Pape.
La Pitié suprême.
Religions et Religion.
L'Ane.
Les Quatre vents de l'Esprit.

Philosophie.

Littérature et Philosophie mêlées.
William Shakespeare.

Histoire.

Napoléon le Petit.
Histoire d'un Crime.
Déposition d'un Témoin.

Voyage.

Le Rhin.

Théâtre.

Cromwell.
Hernani.
Marion de Lorme.
Le Roi s'amuse.
Lucrèce Borgia.
Marie Tudor.
Angelo, tyran de Padoue.
La Esmeralda.
Ruy-Blas.
Les Burgraves.
Torquemada.
Amy Robsart.
Les Jumeaux.

Romans.

Han d'Islande.
Bug-Jargal.
Le Dernier jour d'un Condamné.
Claude Gueux.
Notre-Dame de Paris.
Les Misérables.
Les Travailleurs de la Mer.
L'Homme qui rit.
Quatre-vingt-treize.

Actes et Paroles.

Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.
Œuvres de la première jeunesse.

Œuvres posthumes.

Théâtre en liberté.
La Fin de Satan.
Choses vues.
Toute la Lyre.
En voyage : Alpes et Pyrénées.
France et Belgique.
Dieu.

ÉDITIONS COLLECTIVES

La première édition collective des œuvres de Victor Hugo est celle de Renduel-Delloye, publiée en 1832-1842. Elle se compose de 27 volumes in-8, savoir : 7 vol. de romans, 7 de poésie, 2 de littérature et philosophie, 9 de théâtre et 2 de voyages.

Nous citons encore celles de :

Furne, 1840-1846, en 16 vol. in-8.
Houssiaux, 1856-1857, en 18 vol. in-8.
Hugues, 1876-1898, en 33 vol. gr. in-8.

Ces éditions ne se trouvent que d'occasion.

La première édition collective complète des œuvres de Victor Hugo est celle publiée par Hetzel-Quantin, dite *Edition définitive ou Ne Varietur*, de 1880 à 1892, en 48 vol. in-8, à laquelle on ajoute généralement les 7 vol. des « Œuvres posthumes », imprimées dans le même format, soit en tout 55 volumes.

Cette édition existe également dans le format in-18 et comprend 70 vol., plus 9 vol. des œuvres posthumes.

Des maisons Hetzel-Quantin, ces deux éditions sont passées dans les fonds des maisons Fasquelle et Ollendorff. Voici la composition de ces éditions :

Format in-8, prix de chaque vol. : 12 fr.

En vente à la librairie Ollendorff, 50, Chaussée-d'Antin, Paris.

Poésie.

L'Année terrible, 1 vol. — L'Art d'être grand-père, 1 vol. — Chansons des rues et des bois, 1 vol. — Les Chants du Crépuscule. Les Voix intérieures ; les Rayons et les Ombres, 1 vol. — Les Châtiments, 1 vol. — Les Contemplations, 2 vol. — La Légende des siècles, 4 vol. — Odes et Ballades, 1 vol. — Les Orientales, Feuilles d'Automne, 1 vol. — Le Pape, la Pitié suprême, Religions et religion, l'Ane, 1 vol. — Les Quatre vents de l'Esprit, 2 vol.

Philosophie.

I. Littérature et philosophie mêlées. II. William Shakespeare.

Histoire.

Histoire d'un Crime. — Déposition d'un témoin, 2 vol. — Napoléon le Petit, 1 vol.

Voyage.

Le Rhin, 2 vol.

Théâtre.

Cromwell, 1 vol. — Hernani, Marion de Lorme, le Roi s'amuse, 1 vol. — La Esmeralda, Ruy Blas, Les Burgraves, 1 vol. — Lucrèce Borgia, Marie Tudor, Angelo tyran de Padoue, 1 vol. — Torquemada, Amy Robsart, Les Jumeaux, 1 vol.

Romans.

Bug-Jargal, Le dernier jour d'un Condamné, Claude Gueux, 1 vol. — Han d'Islande, 1 vol. — L'Homme qui rit, 2 vol. — Les Misérables, 5 vol. — Notre-Dame de Paris, 2 vol. — Quatre-vingt-treize, 1 vol. — Les Travailleurs de la Mer, 2 vol.

Actes et Paroles, 4 vol.

Œuvres posthumes.

Alpes et Pyrénées, 1 vol. — Choses Vues, 1 vol. — Correspondance, 2 vol. — Dernière gerbe, 1 vol. — La Fin de Satan, 1 vol. — France et Belgique, 1 vol. — Post-Scriptum de ma Vie, 1 vol. — Toute la Lyre, 2 vol.

Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie. Œuvres de la première jeunesse, 2 vol.

Format in-18, prix de chaque volume : 4 fr. 50 broché ; Relié demi-maroquin, 11 fr.

En vente à la librairie E. Fasquelle, 11, rue de Grenelle. Paris (VII[e])

Poésie.

Odes et Ballades, 1 vol. — Les Orientales, 1 vol. — Feuilles d'Automne, 1 vol. — Les Chants du Crépuscule, 1 vol. — Les Voix intérieures, 1 vol. — Les Rayons et les Ombres, 1 vol. — Les Châtiments, 1 vol. — Les Contemplations, 2 vol. — La Légende des Siècles, 4 vol. — Les Chansons des rues et des bois, 1 vol. — L'Année terrible, 1 vol. — L'Art d'être grand-père, 1 vol. — Le Pape, La Pitié suprême, 1 vol. — Religions et religion, l'Ane, 1 vol. — Les Quatre vents de l'Esprit, 2 vol. — Dieu, 1 vol. — La Fin de Satan, 1 vol. — Toute la Lyre, 3 vol. — Les Années funestes, 1 vol.

Philosophie.

William Shakespeare, 1 vol.

Histoire.

Napoléon le Petit, 1 vol. — Histoire d'un Crime, 2 vol. — Paris, 1 vol. — Choses vues, 1 vol.

Voyage.

Le Rhin, 3 vol. — En Voyage, France et Belgique, 1 vol. — Les Alpes, les Pyrénées, 1 vol.

Drame.

Cromwell, 1 vol. — Hernani, 1 vol. — Marion de Lorme, 1 vol. — Le Roi s'amuse, 1 vol. — Lucrèce Borgia, 1 vol. — Marie Tudor, 1 vol. — La Esmeralda, 1 vol. — Angelo, 1 vol. — Ruy Blas, 1 vol. — Les Burgraves, 1 vol. — Torquemada, 1 vol. — Amy Robsart, Les Jumeaux, 1 vol. — Le Théâtre en liberté, 1 vol.

Romans.

Han d'Islande, 1 vol. — Bug-Jargal, 1 vol. — Claude Gueux, Le dernier Jour d'un Condamné, 1 vol. — Notre-Dame de Paris, 2 vol. — Les Misérables, 8 vol. — Les Travailleurs de la Mer, 2 vol. — L'Homme qui rit, 3 vol. — Quatre-vingt-treize, 2 vol.

Actes et Paroles.

Avant l'exil, 2 vol. — Pendant l'exil, 2 vol. — Depuis l'exil, 4 vol.

Œuvres diverses.

Victor Hugo raconté, 3 vol. — Lettres à la fiancée, 1 vol.

ÉDITION DE L'IMPRIMERIE NATIONALE. Paris, Librairie Ollendorff.

Cette édition qui comprendra 40 volumes, in-8 jésus, n'est pas encore terminée. — Voici quels sont les volumes parus à ce jour, au prix de 30 francs chaque volume.

Alpes et Pyrénées, France et Belgique, 1 vol. — L'Année terrible, l'Art d'être grand-père, 1 vol. — Les Châtiments, 1 vol. — Choses vues, 2 vol. — Les Contemplations, 1 vol. — Cromwell. — Hernani, 1 vol. — Les Feuilles d'Automne. 1 vol. — Fin de Satan, 1 vol. — Han d'Islande, 1 vol. — L'Homme qui rit, 1 vol. — La Légende des siècles, 2 vol. — Marie Tudor, Angelo, Esmeralda, Ruy Blas, les Burgraves, 1 vol. — Marion Delorme, le Roi s'amuse, Lucrèce Borgia, 1 vol. — Les Misérables, 4 vol. — Napoléon le Petit, Histoire d'un Crime, 1 vol. — Notre-Dame de Paris, 1 vol. — Odes et Ballades, les Orientales, 1 vol. — Les Quatre vents de l'Esprit, 1 vol. — Le Rhin, 1 vol. — Théâtre en liberté, 1 vol. — Les Travailleurs de la Mer, 1 vol.

ÉDITION DU CINQUANTENAIRE. Paris, Librairie Ollendorff.

Œuvres complètes illustrées.
22 vol. in-8 jésus, prix, brochés, 190 fr.
Reliés en 10 vol. demi-chagrin, 325 fr.
Ne se vend que complète.

ÉDITION POPULAIRE ILLUSTRÉE. Paris, Librairie Ollendorff.
volumes in-8 jésus.

Roman.

Notre-Dame de Paris	10 20
Les Misérables :	
I. Fantine	6 »
II. Cosette	6 »
III. Marius	6 »
IV. L'Idylle rue Plumet et l'Epopée rue Saint-Denis	6 »
V. Jean Valjean	6 »
Quatre-Vingt-Treize	7 20
Les Travailleurs de la Mer	
— L'Archipel de la Manche	9 60
L'Homme qui rit	10 20
Le Dernier Jour d'un Condamné. — Claude Gueux	2 40
Bug-Jargal	3 »
Han d'Islande	6 »

Œuvre poétique.

Odes et Ballades	1 80
Les Orientales	1 20
Les Feuilles d'Automne	1 20
Chants du Crépuscule	1 20
Les Voix intérieures	1 20
Les Rayons et les Ombres	1 20
Les Contemplations	2 40
Les Chansons des Rues et des Bois	1 20
En 1 vol.	10 fr.
La Légende des Siècles	4 80
Dieu	1 80
La Fin de Satan	1 80
Le Pape, Religions et Religion	1 20
La Pitié suprême	0 60
L'Ane	0 60
Les Quatre Vents de l'Esprit	2 40
En 1 vol.	10 fr.
Les Châtiments	1 80
Les Années funestes	1 80
L'Année terrible	1 80
L'Art d'être Grand-Père	1 20
Toute la Lyre	4 »
Dernière Gerbe	1 80
En 1 vol.	10 fr.

Histoire.

Histoire d'un crime	7 20
Napoléon le Petit	3 60
Choses vues, 1re série, 2e série, 1 vol	8 40
Littérature et Philosophie mêlées	1 80
William Shakespeare	2 40
Paris	0 60
Post-scriptum de ma Vie	1 80

Théâtre.

Hernani	1 20
Marion de Lorme	1 20
Le Roi s'amuse	1 20
Lucrèce Borgia	1 20
Marie Tudor	1 20
Angelo, tyran de Padoue	1 20
La Esmeralda	0 60
Ruy Blas	1 20
Les Burgraves	1 20
En un vol.	7 fr. 20
Cromwell	3 »
Théâtre en liberté	1 80
Torquemada	1 20
Amy Robsart	1 20
Les Jumeaux	1 20
En un vol.	7 fr. 20

Actes et Paroles.

Avant l'Exil	3 60
Pendant l'Exil	3 60
Depuis l'Exil	4 80
Lettres à la Fiancée. — Correspondance.	7 20
Victor-Hugo raconté	4 80

En Voyage.

Le Rhin	4 80
Alpes et Pyrénées	2 40
France et Belgique	2 40

Editions Nelson, 189, rue Saint-Jacques, Paris (5e).
Nouvelle édition, Texte intégral.
51 volumes in-16, reliés toile. Chaque volume, 4 fr. 50.

L'Année terrible, Les années funestes, 1 vol. — Avant l'Exil, 1 vol. — Bug-Jargal, Le Dernier jour d'un Condamné, Claude Gueux, 1 vol. — Chansons des rues et des bois, 1 vol. — Choses vues, 1 vol. — Contemplations, 1 vol. — Cromwell, 1 vol. — Depuis l'Exil, 2 vol. — Dieu, La Fin de Satan. 1 vol. — France et Belgique, 1 vol. — Han d'Islande, 1 vol. — Hernani, Marion de Lorme, 1 vol. — Histoire d'un Crime, 1 vol. — L'Homme qui rit, 2 vol. — La Légende des Siècles. T. II, III, 2 vol. — Lettres à la fiancée, 1 vol. — Littérature et Philosophie mêlées, 1 vol. — Marie Tudor, La Esmeralda, Angelo, 1 vol. — Les Misérables, 4 vol. — Napoléon le Petit, 1 vol. — Notre-Dame de Paris, 2 vol. — Odes et

Ballades, Les Orientales, 1 vol. — Le Pape, La Pitié suprême, Religions et Religion, L'Ane, 1 vol. — Pendant l'Exil, 1 vol. — Les Quatre vents de l'Esprit. 1 vol. — Quatre-vingt-treize, 1 vol. — Le Rhin, 2 vol. — Le Roi s'amuse, Lucrèce Borgia, 1 vol. — Théâtre en liberté, Amy Robsart, 1 vol. — Torquemada, Les Jumeaux, 1 vol. — Toute la lyre, 2 vol. — Les Travailleurs de la mer, 2 vol. — Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie, 2 vol. — Voix intérieures, Les Rayons et les Ombres, 1 vol. — William Shakespeare, 1 vol.

Edition Fayard, 18, rue du Saint-Gothard, Paris (XIV[e]).

En cours de publication

50 volumes parus, format in-16, à 50 cent. le volume.

L'Année terrible, 3 vol. — Bug-Jargal, 2 vol. — Chansons des rues et des bois, 3 vol. — Les Châtiments, 4 vol. — Les Feuilles d'Automne, 2 vol. — Hernani, 2 vol. — La Légende des Siècles, 10 vol. — Lucrèce Borgia, 1 vol. — Marion de Lorme, 2 vol. — Notre-Dame de Paris, 6 vol. — Odes et Ballades, 3 vol. — Les Orientales, 2 vol. — Quatre-vingt-treize, 5 vol. — Le Roi s'amuse, 2 vol. — Ruy-Blas, 2 vol.

Nous devons citer, également, comme édition des œuvres complètes, bien qu'elle ne soit plus dans le commerce courant, l'*Edition nationale*, commencée en 1885, par Lemonnier et G. Richard et C[ie], et terminée par Emile Testard. Elle se compose de 43 vol. in-4, illustrés d'eaux-fortes dans le texte, et de planches hors texte. La maison Cumin et Masson, de Lyon, s'était rendue acquéreur du solde de cette édition, et l'on peut encore s'adresser à elle. Demander ses conditions.

EDITIONS PARTIELLES

Edition Lemerre, 33, passage Choiseul, Paris (II[e])

Petite Bibliothèque littéraire (auteurs contemporains),

23 vol. petit in-12. Chaque volume, 12 fr.

Poésie.

L'Année terrible, 1 vol. — L'Art d'être grand-père, 1 vol. — Les Chansons des rues et des bois, 1 vol. — Les Châtiments, 1 vol. — Les Contemplations, 2 vol. — Les Feuilles d'Automne, Les Chants du Crépuscule, 1 vol. — La Légende des Siècles, 4 vol. — Odes et Ballades, 1 vol. — Les Orientales, 1 vol. — Le Pape, Religions et Religion, La Pitié suprême, L'Ane, 1 vol. — Les Quatre vents de l'Esprit.

Théâtre.

Cromwell, 1 vol. — Hernani, Marion de Lorme, Le Roi s'amuse, 1 vol. — Lucrèce Borgia, Marie Tudor, Angelo, 1 vol. — La Esmeralda, Ruy Blas, Les Burgraves, 1 vol.

Roman.

Notre-Dame de Paris, 2 vol. — Les Misérables, 5 vol. — Quatre-vingt-treize, 2 vol. — Les Travailleurs de la mer, 2 vol. — Bug Jargal, 1 vol.

Edition Charpentier, E. Fasquelle, rue de Grenelle, 11.

(Petite bibliothèque Charpentier)

12 vol. in-32. Chaque volume, 6 fr.

Chacun des volumes de cette petite édition est orné de deux eaux-fortes, hors texte.

Ballades, Les Rayons et les Ombres, 1 vol. — Les Chansons des rues et des bois, 1 vol. — Les Chants du Crépuscule, Les Voix intérieures, 1 vol. — Les Châtiments, 1 vol. — Les Contemplations, 2 vol. — La Légende des Siècles, 4 vol. — Odes, 1 vol. — Les Orientales, Les Feuilles d'Automne, 1 vol.

Bibliothèque Charpentier. Format in-12.

Chaque volume, 5 fr. 75

Œuvres posthumes.

Amy Robsart, Les Jumeaux, 2 vol. — Choses vues, 1 vol. — Correspondance entre Victor Hugo et Paul Meurice. 1 vol. — La Couronne poétique de Victor Hugo, 1 vol. — En Voyage, Alpes et Pyrénées, 1 vol. — La Fin de Satan, 1 vol. — Lettres à la fiancée, 1 vol. — Théâtre en liberté, 1 vol. — Toute la Lyre, 1 vol.

Edition E. Flammarion, 4, rue Racine.

Volumes in-12. Chaque volume, 7 fr.

L'Art d'être grand-père, 1 vol. — Bug-Jargal, Le Dernier Jour d'un Condamné, Claude Gueux, 1 vol. — Chansons des rues et des bois, 1 vol. — Les Châtiments, L'Année terrible, 1 vol. — Les Contemplations, 1 vol. — Cromwell, 1 vol. — Les Feuilles d'Automne, les Chants du Crépuscule, Les Voix intérieures, Les Rayons et les Ombres, 1 vol. — Han d'Islande, 1 vol. — Hernani, Le Roi s'amuse, 1 vol. — L'Homme qui rit, 2 vol. — La Légende des Siècles, 2 vol. — Lucrèce Borgia, Marie Tudor, Angelo, 1 vol. — Les Misérables, 4 vol. — Notre-Dame de Paris, 2 vol. — Odes et Ballades, Les Orientales, 1 vol. — Quatre-vingt-treize, 1 vol. — Ruy-Blas, les Burgraves, Marion de Lorme, 1 vol. — Les Travailleurs de la mer, 1 vol.

Collection des Grands Écrivains de la France

Librairie Hachette, 79, Boulevard Saint-Germain

Volumes in-8 brochés, chaque volume 30 fr.

« Les Contemplations », nouvelle édition publiée d'après les manuscrits et les éditions originales, avec introduction, notices et notes, par Joseph Vianey, 3 vol. — « La Légende des Siècles », par Paul Berret, 2 vol.

ŒUVRES CHOISIES

Hugo (Victor) Œuvres choisies illustrées, par Léopold Lacour. Tome I : Poésies et Drames en vers. Tome II : Prose, 2 vol. in-8, avec gravures hors texte et dans le texte. Librairie Larousse, rue du Montparnasse, 17, Paris (VI[e]). *Chaque volume* : 15 francs.

Œuvres choisies. I : Poésies. II : Prose. III : Théâtre. Publiées par J. Steeg et Parisot. Librairie Delagrave, rue Soufflot, 3 vol. in-16.

PRINCIPALES ÉDITIONS ILLUSTRÉES,
en volumes séparés

Hernani, drame en 5 actes. Un portrait, d'après Devéria, et 15 compositions de Michelena, gravées à l'eau-forte par Boisson. Paris, Conquet, 1890, gr. in-8.

Notre-Dame de Paris. Edition illustrée d'après les dessins de E. de Beaumont, L. Boulanger, Daubigny, T. Johannot, etc. Paris, 1844, gr. in-8.

Un des plus beaux livres illustrés de cette période. L'illustration comprend 55 planches hors texte, dont 21 sur acier, et 34 sur bois. — (Ne se trouve plus dans le commerce).

Cinq Poèmes. Booz endormi; Bivar; O Soldats de l'an III! Après la bataille; les Pauvres gens, par Victor Hugo. Ornés de 35 compositions d'Auguste Rodin, Eugène Carrière, Daniel Vierge. Willette, Dunki, Steinlen. Paris, Helleu et Sergent. 1902, in-4. 250 fr.

Lettres à la fiancée (1820-1822), avec deux portraits et un autographe. Paris, Fasquelle, 1 vol. in-8, 10 fr.

PARODIES

Bien que la plupart des parodies des œuvres de V. Hugo, ne se trouvent plus dans le commerce, nous pensons utile de signaler aux jeunes libraires les plus connues :

Og. Paris, 1824, in-12. Parodie de Han d'Islande.

Le Dernier jour d'un employé. Dédié à M. B. de R. et à M. Victor Hugo. Paris, Lecointe et Pigoreau. 1829. Parodie de : Dernier jour d'un condamné.

Harnali ou la Contrainte par Cor, parodie en 5 tableaux et en vers, par Aug. de Lauzanne. Paris, 1830. (Parodie de Hernani).

Gothon du passage Delorme, imitation en cinq endroits et en vers, de Marion de Lorme, burlesque avec des notes grammaticales, par MM. Dumersan, Brunswick et Ceran. Paris, Barba, 1831.

Romantorgo, ou la cause perdue, rêve en vers libres, dédié aux Amis d'un grand poète, par M. Picard. Paris, 1832. Parodie du Roi s'amuse.

Tigresse Mort aux rats, ou Poison et contre-poison, médecine en quatre doses et en vers, par MM. Dupin et Jules. Paris, Barba, 1833. Parodie de Lucrèce Borgia.

Marie Crie-fort, parodie en 4 endroits et 5 quarts d'heure. Explication tirée de la pièce de Marie Tudor, de M. Victor Hugo, et d'après Voltaire et d'autres historiens. Paris, 1833.

Marie, tu dors encore! drame presque historique en 2 actes et 3 quarts d'heure, par H. Chaulieu et Louis Bataille. Paris, Barbré, 1873. Parodie de Marie Tudor.

Ruy Brac, parodie de Ruy Blas en 5 boulettes, gros sel, en vers et couplets, par Emile Redon. Paris, Barba, 1838.

Les Barbus graves, parodie des Burgraves, de M. Victor Hugo, par Paul Zéro. Paris, 1843.

(D'après Quérard, Paul Zéro est le pseudonyme de Paul Aimé Garnier.)

Les Buses graves, trilogie à grand spectacle, avec fantasmagorie; ombres chinoises, assauts d'armes et de gueule, etc., par M. Tortu-Goth. Paris, 1843. Parodie des Burgraves.

Tortu-Goth est le pseudonyme de Bertall (A. d'Arnoux).

A Vémar : les Misérables pour rire, parodie. Avec une nouvelle photographie de Victor Hugo, par Pierre Petit. Paris, Dentu, 1862.

Ose-trop-Goth : Torquemalade, parodie méli-mélo-dram-à-tics médicinaux. Paris, 1882. Parodie de : Torquemada.

PRINCIPAUX ÉCRITS SUR VICTOR HUGO

Albert (Paul). *La littérature française au XIX[e] siècle.* Les origines du romantisme. Paris, Hachette.

Asseline (A.). *Victor Hugo intime.* Mémoires, correspondance, documents inédits. Paris, Flammarion.

Barthou (Louis). *Les Amours d'un Poète.* Paris, Conard, 1919, in-12.

Berret (Paul). *La Philosophie de Victor Hugo en 1854-1859.* Paris, Paulin, 1911, in-8.

Biré (Edmond). *Victor Hugo et la Restauration.*

— *Victor Hugo avant 1830.*
— *Victor Hugo après 1850.* } 3 vol. chez Perrin et C[ie].
— *Victor Hugo après 1852.*

Blanchard (Alex.). *Le Théâtre de Victor Hugo et la Parodie.* Paris, A. Picard, 1904, in-8.

Brunetière (Ferd.). *Histoire et littérature.* Paris, Calmann-Lévy.

Caro (E.). *Poètes et romanciers.* Paris, Hachette.

Dupuy (Ernest). *La Jeunesse des romantiques*, 1 vol. in-16. Paris, Boivin et C[ie].

— *Victor Hugo, L'homme et le poète*, 1 vol. in-16. Paris, Boivin et C[ie].

— *La Jeunesse de Victor Hugo*, une broch. in-16. Paris, Boivin et C[ie].

Faguet (E.). *Etudes littéraires sur le XIX[e] siècle*, Paris, Boivin et C[ie].

— *Propos littéraires* (2[e] série). Paris, Boivin et C[ie].

— *Propos de théâtre* (4[e] série). Paris, Boivin et C[ie].

France (A.). *La Vie littéraire.* Paris, C. Lévy, 4 vol.

Gautier (Théophile). *Histoire de l'Art dramatique en France.* Paris, Hetzel, 6 vol.

Gautier (Théophile). *Victor Hugo.* Paris, Fasquelle, 1902, in-12.

Glachant (Paul). *Un laboratoire dramaturgique.* Essai critique sur le théâtre de Victor Hugo. 1822-1836. Paris, Hachette, 1902-1903, 2 vol.

Gregh (Fernand). *Etude sur Victor Hugo*; suivie de pages sur Verlaine, l'humanisme, Schumann, Massenet, Claude Debussy. Paris, Fasquelle, 1905, in-12.
Grillet (Claudius). *La Bible dans Victor Hugo*. Paris, Hachette, 1918, in-8.
Guimbaud (Louis). *Victor Hugo et Juliette Drouet*; d'après les lettres inédites de Juliette Drouet à Victor Hugo, et avec un choix de ses lettres. Paris, Eug. Rey, 1915, in-12.
Hennequin (E.) *Etudes de critique scientifique*. Paris, Perrin.
Huguet (Edmond). *Le sens de la forme dans les métaphores de Victor Hugo*. Paris, Hachette, 1904, in-8.
Huguet (E.). *La couleur, la lumière et l'ombre dans les métaphores de Victor Hugo*. Paris, Hachette, 1905, in-8.
Joussain (A.). *L'Esthétique de VictorHugo*, 1 vol. in-8 jés. Paris, Boivin et Cie.
Legay (Tristan). *Victor Hugo jugé par son siècle*. Paris, édition de la Plume, 1902, in-16.
Lemaitre (J.). *Les Contemporains* (4e série). Paris, Boivin et Cie.
Mabilleau (L.). *Victor Hugo*. Collection des *Grands Ecrivains Français*. Paris, Hachette, 1893.
Pelletan (C.). *Victor Hugo homme politique*. Paris, Ollendorff, 1907, in-8.
Renouvier (C.). *Victor Hugo le poète*. Paris, A. Colin, 1893, in-8.
Renouvier (C.). *Victor Hugo le philosophe*. Paris, Colin, 1900, in-12.
Rigal (Eug.). *Victor Hugo, poète épique*, 1 vol. in-18 jés. Paris, Boivin et Cie.
Rod (Ed.). *Etudes sur le XIXe siècle*. Paris, Perrin.
Sainte-Beuve. *Premiers lundis*. Paris, Calmann-Lévy.
— *Portraits contemporains*. Paris, Calmann-Lévy.
Séché (Léon). *Le Cénacle de Joseph Delorme* (1827-1837). I. Victor Hugo et les poètes. II. Victor Hugo et les artistes. Paris, Mercure de France, 1912, 2 vol. in-12.
Souriau (M.). *La Préfacede Cromwell*, 1 vol. in-18 jés. Paris, Boivin et Cie.
Stapfer (P.). *Victor Hugo et la grande poésie satirique en France*. Paris, Ollendorff, 1901, in-12.
— *Victor Hugo à Guernesey*, 1 vol. in-18 jés. Paris, Boivin et Cie.
Victor Hugo en images. Portraits, habitations, mobilier, dessins et autographes, etc. Paris, Larousse, 1902, in-8, avec 62 gravures.
Veuillot (L.). *Etudes sur Victor Hugo*. Paris, Palmé, 1866, in-16.
Zola (Emile). *Nos auteurs dramatiques*. Paris, Fasquelle.
— *Documents littéraires*. Paris, Fasquelle.

BIBLIOGRAPHIE

Quérard. *France Littéraire*. Tome IV, p. 157-158.
Bourquelot. *France Littéraire*. Tome IV, p. 333 à 337.
Vicaire. *Manuel de l'amateur de livres du XIXe siècle*. Tome IV, p. 226 à 466.
Lorenz. *Catalogue général de la librairie française*, 1845 à ce jour.
Bibliographie de la France, de 1819 à ce jour.
Riva-Barni (J. de). *Table générale des poésies de Victor Hugo*, classées par ordre alphabétique de leurs premiers vers. Menton, Imprimerie mentonnaise, 1912, in-folio oblong de 49 p.

Imprimerie de J. Dumoulin, à Paris.

Supplément à la *Bibliographie de la France*, n° 7, du 16 février 1923

BIBLIOGRAPHIE de la FRANCE
Journal général de la Librairie et de l'Imprimerie

CERCLE de la LIBRAIRIE
Syndicat des Industries du Livre

117, boulevard Saint-Germain

A TRAVERS LA LIBRAIRIE

CAUSERIES FRANÇAISES

LIBRARY JAN 22 1924

DEUXIÈME CAUSERIE

Faite au Cercle de la Librairie le 12 janvier 1923

Allocution de M. Eugène REY

Mesdames, Messieurs,

Il y a quelques semaines, M. Fernand Gregh inaugurait « Les Causeries Françaises ». C'est avec le grand talent que tout le monde connaît qu'il parla de l'œuvre de Victor Hugo.

Aujourd'hui, nous entendrons M. Paul Fort. Il serait à peine utile, n'était pour le remercier par avance, de vous présenter M. Paul Fort. Le nom et l'œuvre du poète nous sont familiers, car les *Ballades françaises* ont, depuis longtemps, pris rang parmi les chefs-d'œuvre de notre époque.

Nous conformant au principe que nous avons adopté et au caractère que nous voulons donner à ces causeries, c'est un poète, *le Prince des Poètes*, qui va nous parler, ce soir, de ses glorieux aînés : Lamartine, Musset, Vigny.

Nous avons tous le souvenir récent de la magnifique campagne de Paul Fort en Amérique latine, où le prestige de son talent lui permit de parler avec autorité en faisant connaître là-bas notre riche patrimoine littéraire. Aujourd'hui, à notre prière, c'est une action plus directe qu'il va tenter, avec succès nous en sommes sûrs, auprès des collaborateurs du livre.

Mme Germaine d'Orfer apportera à l'enseignement du poète, son art de dire les vers, art particulièrement difficile et qui lui vaut, depuis longtemps, l'admiration des milieux littéraires.

Pour compléter cette heureuse collaboration, une des personnalités les plus distinguées de l'Édition française nous apporte, ce soir, la contribution charmante d'un talent qu'il nous fût donné déjà d'apprécier ici même. Ce souvenir nous reporte

au premier essai d'éducation professionnelle. Des années ont passé et quelles mon Dieu ! mais c'est une profonde joie de constater que les mêmes hommes se retrouvent aujourd'hui unis dans la même pensée, et nous vous en remercions bien vivement, M. Henri Bourrelier.

J'ai hâte de laisser la parole à M. Paul Fort, toutefois je ne puis me dispenser de renouveler au Cercle de la Librairie et à son Président, M. J. Tallandier, mes sentiments de sincère gratitude.

Ces Causeries Françaises n'eussent peut-être pas été réalisées sans l'appui qui nous fut donné, ici, largement et avec enthousiasme, j'ai un grand plaisir à le dire publiquement à tous ceux à qui cette œuvre est destinée.

Je ne saurai omettre d'associer dans ce même sentiment la presse et tous les écrivains qui ont accueilli notre initiative et dit son opportunité.

LES ÉTOILES DU ROMANTISME

LAMARTINE, VIGNY, MUSSET

Conférence du vendredi 12 janvier 1923 (*)

Par M. Paul FORT

Avec le concours de

Mme Germaine d'Orfer et de M. Henri Bourrelier, *éditeur*

Mesdames, Messieurs,

Les innombrables livres parus depuis cinquante ans, révélant les plagiats, innombrables aussi, des grands maîtres de notre littérature, me font regretter ce soir, mais ce soir seulement où je suis désolé de n'avoir rien de nouveau à vous dire, qu'ils n'aient pas toujours eu raison, ces livres, et bien plus raison encore ! En effet, si le goût du plagiat avait été universel dès l'origine du monde, nous n'aurions eu que deux ou trois livres contenant tout l'utile des connaissances humaines, livres traduits et imités plus tard dans chaque langue, mais qui n'eussent point nécessité, peut-être, le recours à l'invention de Gutenberg, qui n'eussent point nécessité d'éditeurs, de libraires ni de librairies, ce qui, par conséquent, vous aurait épargné ce soir d'entendre ma conférence.

Hélas ! il n'en est pas ainsi, et je me suis engagé follement, d'abord envers mon vieil ami Montfort, puis envers M. Rey, à vous tenir sous le charme de ma parole somnifère. (*Rires.*)

Montfort vint me trouver, il me dit : « Tu es poète, tu peux donc parler des poètes ! » — « Mais pas du tout ! pas du tout, lui rétorquai-je ! Ce n'est pas une raison ! D'ailleurs, je n'ai aucun esprit critique. » A quoi me répondit Montfort avec ruse et bonté : « Voyons, il s'agit de Lamartine, Vigny, Musset, *et cætera*... ».

« Rien que cela ! » pensai-je. Les *et cætera*, entre nous, m'avaient paru très savoureux !

— « Nous comptons tous sur toi, ne déserte pas la bonne cause. Une petite heure de causerie, voilà ! »

Une petite heure de causerie sur trois géants de notre littérature, sans compter les extras !... Non ! les *et cætera* !... J'étais affolé. Mais j'aime Montfort de tout mon cœur et je l'admire profondément ; et puis, c'est un de mes plus vieux, de mes plus fraternels camarades. Je résolus donc de m'exécuter vaille que vaille. (Vous assistez, me reluquant, au spectacle d'un homme qui s'exécute.) Je pestais cependant, car j'étais justement en veine de poésie, moi aussi. Oh ! certes, pas de cette grande poésie à la Lamartine, à la Vigny, à la Musset, qui renverse tout, qui fait « penser », qui vous rend meilleur, qui vous exalte l'âme, qui vous fait délirer, bras au ciel, qui rendrait éloquents

(*) *Conférence sténographiée.*

les muets et qui, par l'accumulation des beautés hautes et graves, tout naturellement vous ennuie un peu parfois ! (*Rires.*)

— « On annoncera ta conférence, mon vieux ! » me décocha le parthe Montfort en partant, « et nous serons tous au rendez-vous ».

Précisément, hélas ! j'écrivais une petite chanson intitulée : *le Chœur des Rendez-vous*, et qui, par la faute de Montfort et de M. Rey, faillit ne pas être achevée. Comme j'ai tout intérêt à reculer le plus possible le début de ma très pénible conférence, je vais vous la chanter. Vous me sifflerez à la fin, soit, car j'ai une voix de jour des morts (*rires*), mais je vous aurai tout de même envoyé une chanson. Ecoutez ça : — Ah ! vous êtes tous là, vous êtes tous au rendez-vous ? Eh bien ! écoutez le Chœur des rendez-vous. J'en ai fait la musique à votre intention, et pour me consoler un brin :

Aux rendez-vous François Ier arrivait toujours le dernier — aux rendez-vous François Ier arrivait toujours le dernier — même il n'arrivait pas du tout lorsqu'il faisait un froid de loup. Diane en son castel chantait, ses pieds mignards sur les chenets :

Mais il neige, mais il neige, mais il n'est jamais trop tard. Y a pas mèche, y a pas mèche, y a pas méchanceté d'sa part...

M. Bourrelier, *se précipitant.* — C'est très gentil, mon cher ami, mais nous ne sommes pas venus ici pour entendre des chansons ! Nous sommes venus ici pour nous instruire.

M. Paul Fort. — Ciel ! l'éditeur pédagogique Henri Bourrelier ! Je suis fichu !

M. Bourrelier, — Il faut d'abord parler de Vigny, de Musset, de Lamartine, *etc...*

M. Paul Fort. — Ah ! ces *et cætera* !... Eh bien ! oui, là ! je vais vous parler de Désaugiers, de Béranger, de Nadaud, de Pierre Dupont ! Ce sont des romantiques aussi, je pense.

M. Bourrelier. — Oui, mais avant les chansonniers, il nous faut des étoiles !

M. Paul Fort. — Ah ! mais voilà, cher ami Bourrelier, c'est que je ne puis faire l'injure à ces Messieurs de la librairie et à ces dames qui nous entourent, de croire qu'ils ne connaissent pas aussi bien que moi, et mieux même, puisqu'ils vendent leurs œuvres, Lamartine, Vigny et Musset !... Que pourrais-je, moi ? Tout au plus réciter quelques-uns de leurs poèmes avec ma susdite voix de jour des morts ! — Mais, au fait, Monsieur le directeur de la librairie Armand Colin, je vous tiens ! Vous m'avez interrompu, mais je vous tiens ! On m'a dit que vous aviez, vous, une voix délicate, suave, onctueuse, pleine de charme, et de fracas de tonnerre aussi bien. Ne pourriez-vous m'aider un peu dans mes récitations ? Cela ne vaudrait-il pas mieux que de m'interrompre ? Oui, cela vaudrait mieux, et d'ailleurs, je vous en aurais une telle reconnaissance...

M. Bourrelier. — Mon Dieu, s'il ne s'agit que de cela ! Avez-vous des livres ?

M. Paul Fort. — Tenez, en voilà !

M. Bourrelier. — Mais commencez par nous raconter quelque chose.

M. Paul Fort. — Nous commencerons d'abord par vous demander de vouloir bien participer à ce petit dialogue qui me vengera un peu de votre sévérité intempestive. Vous m'arrêtez au premier couplet de ma chanson, et il y en a quatre, mais je n'ai pas dit mon dernier mot !

Nous allons, si vous le voulez bien, réciter de concert un dialogue humoristique. Tenez, il est de Musset. C'est une assez fine satire contre les impuissants et les détraqués de la littérature...

M. Bourrelier. — Je ne vous le fais pas dire...

M. Paul Fort. — De la politique et de la librairie. Cela s'appelle *Dupont et Durand*. Je serai Durand, vous serez Dupont.

M. Bourrelier. — Je commence ?

M. Paul Fort. — Non, non, c'est moi qui commence :

Voilà bientôt trente ans que je suis sur la terre
Et j'en ai passé dix à chercher un libraire.
Pas un être vivant n'a lu mes manuscrits,
Et seul dans l'univers je connais mes écrits.

M. Bourrelier :

Je ne me trompe pas ! Ce morne et plat visage,
Cet œil sombre et penaud, ce front préoccupé,
Sur ces longs cheveux gras ce grand chapeau râpé,
C'est mon ami *Paul Fort*, mon ancien camarade !

M. Paul Fort :

Est-ce toi, *Bourrelier*, mon fidèle Pylade !
Ami de ma jeunesse, approche, embrassons-nous !
Tu n'es donc pas encore à l'hôpital des fous ?
J'ai cru que tes parents t'avaient mis à Bicêtre. (*Rires*).

M. Bourrelier :

Parle bas ! J'ai sauté ce soir par la fenêtre,
Et je cours en cachette écrire un feuilleton.
Mais toi, tu n'as donc pas ton lit à Charenton ?
On m'avait dit pourtant que ton rare génie...

M. Paul Fort. — Mon rare génie... Arrêtons-nous là ! Mon rare génie, cela me suffit !

Mesdames et Messieurs, quittons ce Musset que nous retrouverons plus « amplement » tout à l'heure et mon rare génie, ou du moins son rare génie, et venons-en à notre affaire, puisque tout le monde le veut.

Eh bien ! donc, la poésie romantique est entrée dans le monde ce jour de mars 1820, où parut chez l'éditeur Nicole, sans nom d'auteur, un tout petit volume de 116 pages, intitulé *Les Méditations*.

Pour bien comprendre le succès d'étonnement et d'enthousiasme, l'émotion que causa ce livre, nous devons nous rappeler à quel marasme notre poésie était tombée quand le romantisme vint lui redonner la vie. C'était alors l'époque pseudo-classique ; le triomphe du factice, de l'artificiel, du manque d'originalité. L'impuissance avait ses titres de noblesse et s'appelait le bon goût. Le mot propre était banni et remplacé par de longues périphrases où la fausse élégance pataugeait en plein ridicule. C'est ainsi que ce bon abbé Delisle, voulant désigner le coucou, se gardait bien de l'appeler « coucou », mais le nommait, avec le plus grand sérieux :

Cet oiseau dont l'hymen craint le sinistre nom.

Chose singulière, la période la plus épique de notre histoire, celle du premier Empire, est remplie de ce faux classicisme sans âme, sans couleur et sans voix. Napoléon, un assez grand poète en action, a pour chantre officiel l'insipide Fontanes. C'est le règne du poncif et des pompiers.

Mais, dira-t-on, et Chateaubriand ?

C'est vrai, il y avait Chateaubriand, et aussi Mme de Staël ! Au milieu de cette

unanime abdication de toute personnalité, Corinne et René sont des individualistes. A l'écart de cette discipline formaliste et pédantesque, qui fige, englue et paralyse toute la littérature, ils travaillent à affranchir, lui le verbe, elle le sentiment. Mais en dépit du bruit fait par leurs œuvres, ils font figure d'isolés. Ils n'écrivent qu'en prose. En eux il y a de l'élan, mais non des ailes. Et pendant ce temps, la poésie, malgré une ou deux élégies touchantes de Millevoye, tombe au dessèchement et à la mort.

Soudain *les Méditations* de Lamartine la réveillent. La voilà debout, vivante, frémissante, palpitante. Le monde littéraire, les salons mondains, tout en est saisi, comme électrisé.

Beaucoup plus tard, le 19 novembre 1865, Sainte-Beuve écrivait au tout jeune Verlaine : « Non, ceux qui n'en ont pas été témoins, ne sauraient s'imaginer l'impression vraie, légitime, ineffaçable, que les contemporains ont reçue des premières *Méditations* ! »

Cependant, sur les vingt-quatre poèmes qui les composaient, dix à peine étaient vraiment révélateurs; encore la forme n'était-elle pas extrêmement neuve ! Mais ces poèmes apportaient au monde des accents jusqu'alors inconnus. Après la poésie raisonneuse des classiques (Malherbe, Corneille, Boileau, même notre divin La Fontaine), après cette poésie analytique et discursive où le moraliste est toujours dans le poète et n'oublie jamais de le diriger et de le contrôler, c'était le cœur, qui, soudain, envahissait tout, qui échappait à la discipline des règles étroites, à l'étiquette des salons royaux et fermés, et qui délaissait les spectres charmants, mais éteints, du château et du parc de Versailles pour aller se plonger dans la nature, et, par delà la nature, dans l'infini de l'amour.

Car c'est l'amour qui a donné aux *Méditations* la vie, le feu sacré, et qui les a, du premier coup, portées à la gloire.

Ce fut un miracle, auquel Lamartine ne paraissait pas d'abord destiné. N'oublions pas qu'il avait trente ans quand il publia ce livre, qui était son premier. Pendant longtemps, il s'était cherché, et il avait été très long à se trouver.

Alphonse de Lamartine était né le 20 octobre 1790, en pleine Révolution française, à Mâcon, et il était fils du chevalier Pierre de Lamartine de Pratz et d'Alix des Roys. Plus tard, il se targuait, nous assurent Gabriel Clouzet et Charles Fegdal, de descendre des Sarrazins, ce qui, pour un barde très chrétien, est une source assez impure ! Mais je ne crois pas qu'aucun document probant appuie cette prétention romantique.

Le futur poète ne fut pas un enfant prodige. Pourtant, il n'était encore qu'adolescent quand il rima ses premiers vers. Sa famille en trembla un peu, hantée par l'aventure d'un propre frère de Mme de Lamartine, Lyon des Roys, qui, travaillé par le démon de la métromanie, avait fait des poèmes déplorables, et, poursuivi par ce guignon que, plus tard, célébra si bien Mallarmé, avait fini par se suicider en 1804.

Les essais poétiques de Lamartine ne furent donc guère encouragés par sa famille, loin de là ! Il venait de terminer avec succès ses études au collège de Belley, quand, pour couper court à une amourette locale, ses parents l'envoyèrent en Italie. Ce voyage, qu'il avait vivement désiré, eut sans doute une grande influence sur la formation de son génie. Ce beau pays, dont les basiliques largement éclairées lui plurent mieux que nos sombres cathédrales gothiques, ce beau pays dut lui inspirer puissamment la confiance dans la vie, l'amour de la création et l'enthousiasme pour le Créateur, le culte de la nature extérieure, chaude, épanouie, dans laquelle il voulut voir toujours une amie, une divine confidente. L'Italie dut contribuer à le pénétrer de cette sorte de langueur qui fait de la mélancolie une volupté et qui dégage un parfum presque oriental.

A ce propos, je remarquai que, dans son *Cours familier de Littérature*, Lamartine a

confessé qu'il avait été très touché par les ouvrages de l'orientaliste Burnouf, qui souleva quelques-uns des voiles où se dérobaient les antiques prestiges de l'Inde. Aller vers l'Italie, pour lui, Lamartine, c'était aller vers l'Orient.

Nous savons tous que le grand poète reçut, d'autre part, des influences du Nord. Il fut fort ému par la vague poésie d'Ossian, dont on retrouve un écho dans maints de ses poèmes; il fut enthousiaste de Byron, mais ne le suivit pas. Toujours est-il que c'est en Italie qu'il rencontra sa première grande émotion. C'est dans le cadre enchanteur de Naples qu'il fut aimé de cette humble fille de pêcheurs, Graziella, qui devait devenir l'héroïne d'un de ses livres les plus populaires. La séparation fut navrante, et Graziella en mourut, après avoir envoyé au jeune homme une lettre d'adieu où elle lui disait : « Je te laisse mes cheveux coupés une nuit pour toi. Consacre-les à Dieu, dans une chapelle de ton pays, pour que quelque chose de moi soit auprès de toi. »

Lamartine assure qu'il exauça ce vœu suprême; on ne sait en quelle chapelle il déposa la chevelure de la petite amoureuse napolitaine; ce serait une intéressante recherche à entreprendre, pour les amoureux qui ont pleuré en lisant les strophes si longtemps célèbres :

Sur la plage sonore où la mer de Sorrente
Déverse ses flots bleus au pied de l'oranger,
Il est, près du sentier, sous la haie odorante,
Une pierre petite, étroite, indifférente,
Aux pas distraits de l'étranger.

La giroflée y cache un seul nom sous ses gerbes,
Un nom que nul écho n'a jamais répété.
Quelquefois seulement, le passant arrêté,
Lisant l'âge et la date en écartant les herbes,
Et sentant dans ses yeux quelques larmes courir,
Dit : « Elle avait seize ans ! C'est bien tôt pour mourir ! »

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées ?
Laissons le vent gémir et le flot murmurer.
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées !
Je veux rêver et non pleurer.

(*Applaudissements.*)

Mais il est bien inutile de vous lire entièrement un poème que vous connaissez tous par cœur.

Cet amour, sur lequel opéra plus tard la magie du souvenir, ne semble pas avoir été, sur le moment, très profondément ressenti par le jeune Lamartine. Il eut souvent le cœur cruel.

Le poète revint à Paris, fréquenta les lieux où l'on s'amuse, se livra même au jeu, et il lui arriva un soir de perdre une somme assez forte. En 1814, il entre au service de Louis XVIII, dans la Compagnie des Gardes du Corps, mais il n'y reste pas. Deux ans après, il est en Savoie, à Aix-les-Bains, où les médecins l'ont envoyé.

C'est là que sa vie intérieure s'ouvre au miracle qui va faire sourdre en lui des sources mystérieuses, les sources mêmes de la nouvelle poésie française. Jusque-là, il avait surtout composé des vers légers, des madrigaux, des badinages. Son poète favori était Parny, poète léger aussi, de pensée et même de talent. Mais en cet automne de 1816, Lamartine vit à Aix une jeune femme dont l'idéale beauté enchanta et bouleversa son cœur : c'était Elvire, ou plus simplement Mme Charles, mariée à un vieux savant. Elle portait l'atteinte de sa mort prochaine, et elle était un peu mélancolique, mais sa beauté n'en était que plus touchante, Après une courte idylle avec Lamartine,

elle retourna à Paris, pour y mourir bientôt. Chacun sait qu'elle mourut dans un logis tout proche du Palais Mazarin.

Ici, on est tenté de dire : « Heureuse mort ! » puisqu'elle fut l'inspiratrice de chants immortels. Désormais, Lamartine sera le chantre d'Elvire, à laquelle il devra *le Lac* et *le Crucifix*.

Personne ne se douta du génie qui était né en lui, jusqu'au jour où son livre, en paraissant, le rendit tout à coup célèbre.

Un bonheur n'arrive jamais seul. Son succès de poète lui valut un poste d'attaché d'ambassade à Naples, poste qu'il sollicitait en vain depuis longtemps.

Même en présence de la mort, *les Méditations* chantaient l'espérance, évoquaient une divinité bienfaisante, une nature fraternelle, proclamaient l'immortalité de l'âme et tendaient de toute part à une poésie de l'optimisme. Deux ans après, un autre aspect du romantisme, le pessimisme, stoïque mais noir, s'ébauchait avec la publication des poèmes d'Alfred de Vigny.

Ce recueil, publié, comme celui de Lamartine, sans nom d'auteur (quelle modestie à cette époque !) ne contenait que dix poèmes. Il faut dire que, s'il fit à Vigny une réelle réputation dans le groupe naissant des romantiques, il n'eut pas dans le public un grand retentissement.

Le nouveau poète était, comme Lamartine, issu d'une famille aristocratique, mais il paraît qu'il exagérait un peu ses titres. Ses ancêtres avaient été anoblis par Charles IX. Il s'intitulait comte et n'était, a-t-on dit, que chevalier. Pardonnons cette petite faiblesse à un grand caractère. Nous avons déjà trouvé une vanité du même genre dans Lamartine ; nous pourrions tout à l'heure la trouver aussi dans Musset. Tous trois auraient pu, comme circonstance atténuante, invoquer l'exemple de Victor Hugo qui, avec des titres encore bien moins authentiques que les leurs, s'obstinait à descendre d'une famille de vieille noblesse allemande !...

Quand Alfred de Vigny naquit à Loches, sa mère avait quarante ans, son père soixante. Celui-ci, officier sous Louis XV, avait pris part à la guerre de Sept Ans ; il y avait été blessé, en gardait des infirmités qui ne lui permettaient de marcher que courbé sur une canne, et restait, malgré tout, fidèle à l'élégance de l'ancienne aristocratie.

C'est surtout la mère, femme intelligente et assez instruite, qui s'occupa de l'éducation du jeune Alfred. Quand il atteignit sa huitième année, on l'envoya en pension. Blond, trop délicat, trop sensible, trop civilisé en un mot, il y eut à souffrir de la méchanceté grossière de ses petits condisciples, qui le brimaient par ce qu'il était noble. « Je me sentais, a-t-il dit, d'une race maudite, et cela me rendait sombre et pensif. » Les enfants ont un instinct très aigu. Il est probable que ceux-là sentaient confusément dans le jeune Vigny une noblesse plus grande que celle de son nom et qui les offusquait davantage. Il n'était qu'un écolier et il portait peut-être déjà le signe des poètes maudits.

Les impressions qu'on garde de l'enfance sont vives et souvent ineffaçables. Qui sait si les brimades qu'il eut à souffrir des enfants n'ont pas poussé Alfred de Vigny à prendre une attitude d'isolé parmi les hommes ? Qui sait si elles ne l'ont pas conduit à s'enfermer dans cette Tour d'ivoire d'où il laissa tomber des accents immortels, mais désespérément solitaires, et où il écrira un jour : « Les animaux lâches vont en troupe, le lion marche seul dans le désert. Qu'ainsi marche toujours le poète ! »

Vigny, comme Lamartine, participera à la régénération de la poésie française ; mais par ses sentiments, il sera juste à l'opposé de Lamartine.

Au moment où Vigny publie ses premiers poèmes, le chantre d'Elvire est revenu pour la seconde fois d'Italie, où il a passé une année (juin 1820 à juin 1821) et où il retournera bientôt. Il a épousé une de ses admiratrices (naturellement !), une jeune

Anglaise, miss Maria Anna Birch. Il est heureux. Retiré dans son château de Saint-Point, il y compose les admirables chants lyriques qui s'épanouiront en 1823 dans ce charmant bouquet de poèmes intitulé *Nouvelles Méditations*. Il y reste mélancolique, autant qu'il le faut pour que son œuvre garde le caractère pathétique le plus touchant, mais son optimisme s'affirme, sa foi chrétienne en un Dieu sauveur et infiniment bon s'élargit jusqu'à embrasser bientôt toute la nature, toute l'humanité : la nature qui se transfigurera en une sorte de panthéisme évangélique dans le recueil des *Harmonies*; l'humanité qu'il rêvera fraternelle et unanime dans la *Marseillaise de la Paix*.

Pendant ce temps. Vigny se livre déjà au docteur Noir. Dès son premier livre, il a écrit, dans la *Fille de Jephté*, des vers qui protestent contre l'injustice de Dieu... Peu après, en 1823, il écrit *Moïse*, que ses contemporains considèrent non sans raison comme son plus beau poème. C'est la solitude dont Vigny était hanté qui s'y lamente, mais avec une grandeur inconnue jusque-là. Moïse, le sauveur d'hommes, devenu presque un dieu, et isolé dans sa puissance, regrette le sort de l'humble passant qui n'est rien.

Et, debout devant Dieu, Moïse ayant pris place,
Dans le nuage obscur, lui parlait face à face.

. . . . . .

Vos anges sont jaloux et m'admirent entre eux,
Et cependant, Seigneur, je ne suis pas heureux.
Vous m'avez fait vieillir puissant et solitaire :
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

Sitôt que votre souffle a rempli le berger,
Les hommes se sont dit : « Il nous est étranger »;
Et leurs yeux se baissaient devant mes yeux de flamme,
Car ils venaient, hélas! d'y voir plus que mon âme.
J'ai vu l'amour s'éteindre et l'amitié tarir;
Les vierges se voilaient et craignaient de mourir.
M'enveloppant alors de la colonne noire,
J'ai marché devant tous, triste et seul dans ma gloire,
Et j'ai dit dans mon cœur : Que vouloir à présent?
Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant.
Ma main laisse l'effroi sur la main qu'elle touche.
L'orage est en ma voix, l'éclair est sur ma bouche;
Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous,
Et quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux.
O Seigneur! j'ai vécu puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre! »

(*Applaudissements.*)

Vigny commençait par ce poème la revue des grands solitaires sacrifiés; il devait continuer par le soldat (*Grandeur et Servitude militaires*), puis par le poète (*Chatterton*). Sa nature sensible, mais toujours aristocratique, était pleine d'une grande pitié pour les êtres d'exception en qui il sentait ses frères, et qui sont persécutés parce qu'ils ont une noblesse qui les met à part des autres hommes. Il a dit lui-même dans son *Journal d'un Poète* : « La sévérité froide et un peu sombre de mon caractère n'était pas native; elle m'a été donnée par la vie. Une sensibilité extrême, refoulée dès l'enfance par les maîtres et à l'armée par les officiers supérieurs, demeura enfermée dans le coin le plus secret du cœur. Le docteur Noir seul parut en moi. Stello se cacha. »

Nous sentons parfaitement, dans toute l'œuvre de Vigny, les traces du combat intérieur qui se livrait dans l'âme et le cœur du poète, entre cette sensibilité presque maladive et la volonté virile et stoïque. Combat sourd et profond, à demi caché dans

l'être intime, mais qui laisse transparaître parfois des éclairs fulgurants, où brille la foudre du génie ! Il n'est rien, alors, de plus émouvant et de plus sublime.

Il ne faudrait pas toutefois que nous nous représentions Vigny dans une attitude toujours funèbre. Ses contemporains (et notamment des contemporaines) nous ont laissé ce témoignage que, dans sa jeunesse, et même un peu plus tard, il n'avait pas l'air sombre et mélancolique. Il fréquenta le monde, ne dédaigna pas de s'y divertir, et fut aimé de jeunes filles délicieuses comme cette Delphine Gay (plus tard Mme de Girardin) qu'il faillit épouser. Au début, il écrivit quelques poèmes charmants et légers, tels que LE BAL.

A ce poème de joie et de grâce, comparez un autre poème, épique celui-là, de la jeunesse de Vigny, *le Cor*, dont Mme Germaine d'Orfer va vous dire, si vous le voulez bien, un fragment, et où règne une mélancolie suprême.

LE COR

Poème.

J'aime le son du cor, le soir, au fond d'un bois,
Soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois,
Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille,
Et que le vent du nord porte de feuille en feuille.

Que de fois, seul, dans l'ombre à minuit demeuré,
J'ai souri de l'entendre, et plus souvent pleuré !
Car je croyais ouïr de ces bruits prophétiques
Qui précédaient la mort des paladins antiques.

. . . . . .

Ame des chevaliers, revenez-vous encor ?
Est-ce vous qui parlez avec la voix du cor ?
Roncevaux ! Roncevaux ! dans ta sombre vallée
L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée ?

(*Applaudissements.*)

Les ancêtres de Vigny avaient été (c'est lui qui le dit) de grands chasseurs. Est-ce l'hérédité déposée lentement en lui qui fait qu'il aime à évoquer les souvenirs de chasse, et qu'après avoir chanté ainsi le « son du cor le soir au fond des bois », c'est dans les bois encore, auprès du loup mourant, qu'il ira prendre une leçon de philosophie, quand devenu un homme mûr, ne voyant plus dans la femme que la trahison, dans la nature que l'indifférence, dans Dieu que le silence éternel, il s'est réfugié dans un stoïcisme infiniment fier, mais désespéré ?

M. Bourrelier va vous dire ce poème, *la Mort du Loup*.

LA MORT DU LOUP

Les nuages couraient sur la lune enflammée
Comme sur l'incendie on voit fuir la fumée,
Et les bois étaient noirs jusques à l'horizon.
Nous marchions, sans parler, dans l'humide gazon,
Dans la bruyère épaisse et dans les hautes brandes,
Lorsque, sous des sapins pareils à ceux des Landes,
Nous avons aperçu les grands ongles marqués
Par les loups voyageurs que nous avions traqués.

Nous avons écouté, retenant notre haleine
Et le pas suspendu. — Ni le bois ni la plaine
Ne poussaient un soupir dans les airs ; seulement
La girouette en deuil criait au firmament.

. . . . . .

— Ah ! je t'ai bien compris, sauvage voyageur,
Et ton dernier regard m'est allé jusqu'au cœur !
Il disait : « Si tu peux, fais que ton âme arrive,
A force de rester studieuse et pensive,
Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté
Où, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté.
Gémir, pleurer, prier, est également lâche,
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
Dans la voie où le sort à voulu t'appeler,
Puis, après, comme moi, souffre et meurs sans parler.

(*Applaudissements*).

Victor Hugo avait publié son premier recueil, les *Odes*, cette même année 1822 où débuta Vigny. En dix ans, les chefs-d'œuvre se succédèrent : en 1823, les *Nouvelles Méditations* de Lamartine ; en 1826 et 1829, de nouvelles éditions des Poèmes de Vigny, augmentées de plusieurs chefs-d'œuvre ; en 1829, les *Orientales* d'Hugo, où le lyrisme romantique trouva sa forme presque définitive ; en 1830, les *Harmonies Poétiques*, de Lamartine.

Dans ce recueil, le chantre des *Méditations* grandit encore. Sa poésie s'est faite plus riche, plus abondante, plus large. Ce n'est plus l'amour de la femme qui la domine, c'est l'amour du Créateur, c'est l'exaltation de sa création. Voici un poème, *Au Rossignol*, que va vous dire Mme Germaine d'Orfer, et qui est un bel épanchement de la muse lamartinienne, inspirée par la nature, qu'elle angélise magnifiquement.

Au Rossignol

Quand ta voix céleste prélude
Aux silences des belles nuits,
Barde ailé de ma solitude,
Tu ne sais pas que je te suis !

Tu ne sais pas que mon oreille,
Suspendue à ta douce voix,
De l'harmonieuse merveille
S'enivre long-temps sous les bois !

. . . . . .

Oh ! mêle ta voix à la mienne !
La même oreille nous entend ;
Mais ta prière aérienne
Monte mieux au ciel qui l'attend !

Elle est l'écho d'une nature
Qui n'est qu'amour et pureté,
Le brûlant et divin murmure,
L'hymne flottant des nuits d'été !

Et nous, dans cette voix sans charmes
Qui gémit en sortant du cœur,
On sent toujours trembler des larmes,
Ou retenir une douleur !

(*Applaudissements*).

A la veille de 1830, la poésie romantique n'est au jour que depuis dix ans, et elle est déjà dans toute sa splendeur, avec les effusions sentimentales de Lamartine, la grave et émouvante philosophie de Vigny, l'ivresse verbale d'Hugo. Il ne lui manque que la grâce légère, la fantaisie preste, variée, versicolore. Et voici Musset qui la lui donne.

Musset commença plusieurs années après les autres, mais ce n'est pas sa faute. Il était né trop tard ! (*Rires*).

Il avait vingt ans de moins que Lamartine, treize de moins que Vigny, huit de moins que Hugo. Il n'en avait du reste que dix-huit lorsqu'il publia ses *Contes d'Espagne et d'Italie*, *Venise*, *Don Paëz*, *les Marrons du Feu*, *Portia*, la *Ballade à la Lune*, *Mardoche*, vers de fougue et d'insouciance juvéniles, de passion brûlante, joyeuse et folle, de verve et d'esprit, vifs comme un bouchon de champagne, alertes, impertinents et étourdis comme Chérubin « amoureux d'une fée ».

Trop libre et trop insouciant pour se courber sous la sèche discipline classique, trop fin et trop délicat pour goûter les outrances des Romantiques, Musset devait pirouetter entre les deux écoles ennemies, gambader avec irrévérence de l'une à l'autre et les réconcilier dans son œuvre sans s'asservir à aucune.

La famille de Musset était noble, de petite noblesse d'ailleurs, comme celle de Lamartine et de Vigny. Elle avait, pendant deux siècles, possédé dans le Vendômois le domaine de la Bonaventure qui demeura sa propriété jusqu'à 1847. Cette demeure connut au seizième siècle des heures joyeuses. Le roi de Navarre, Antoine de Bourbon, qui ne menait pas une vie fort édifiante, quittait souvent la cour, pour se distraire des ennuis de la représentation et se rendait à la Bonne Aventure, où il donnait asile, à ce qu'il paraît, à des demoiselles encore moins vertueuses que les filles d'honneur de la Reine Catherine. Il courut même à ce sujet une chanson qu'on attribua au poète Ronsard, et dont le refrain, qui a fait fortune, et que nous chantons tous encore aujourd'hui, était :

La bonne aventure au gué,
La bonne aventure !... (*)

(Ah ! non, c'est vrai, Bourrelier ne veut pas qu'on chante !)

Mais pourquoi : au gué ? La Bonne Aventure est, en effet, située au Gué du Loir, et ces deux noms demeureront, sans doute, à jamais associés, à cause du célèbre refrain.

Mais ce n'est pas à la Bonne Aventure (un nom riche en présages) que naquit Alfred de Musset. C'est à Paris, où son père était venu occuper un poste dans l'administration militaire. Enfant, il eut, dit son frère Paul, des accès de manie. Dans un seul jour, il brisa une des glaces du salon avec une balle d'ivoire, coupa des rideaux neufs avec des ciseaux et colla un large pain à cacheter sur une grande carte d'Europe, au beau milieu de la Méditerranée. Il fut ensuite consterné d'avoir commis ces méfaits, mais on ne peut dire qu'il s'amenda, et, devenu homme, il continua d'agir souvent avec aussi peu de raison.

Cependant il avait du goût pour les lettres, et même pour les sciences, et un jour, à Rennes, où il était en vacances, il sut résoudre un problème de statique, qui lui valut l'admiration d'un officier présent, lequel n'hésita pas à prédire à la mère du jeune Alfred que son fils serait un jour un grand mathématicien.

Il ne se trompait pas, le brave militaire !... (*Rires*).

Musset composa son premier poème à l'âge de quatorze ans. C'est une chanson, qui n'a aucune valeur. Ses véritables débuts littéraires coïncident avec ses premières amours. Toujours l'amour ! « L'histoire de sa vie, a dit le bon Émile Faguet, est celle de son cœur. »

(*) Voir le *Musset* de Maurice Allem (Éditions Louis-Michaud).

Il n'avait que douze ans lorsqu'il fut amené chez Victor Hugo. Dans le Cénacle romantique, il fut le plus jeune et le plus indiscipliné, l'enfant terrible de l'école. Élégant, très agréable, plaisant à tous, il fréquenta dès 1829 la *jeunesse dorée*, devint un parfait dandy, monta à cheval, joua et perdit à la bouillote, connut les nuits de plaisir et des aventures galantes.

Cette vie ne plut pas beaucoup à M. de Musset père, qui voulut faire d'Alfred un bon fonctionnaire comme lui-même, et le fit entrer dans une entreprise de chauffage militaire. (*Rires*).

Le jeune homme se soumit tristement, mais il réunit ses poèmes et les porta à l'éditeur Urbain Canel. L'ouvrage parut à la fin de 1829. On le trouva étrange, impertinent, un peu extravagant, mais plein de talent et d'inspiration.

L'année précédente, il s'était épris d'une femme qu'il allait souvent voir à la campagne et qui le traitait en « chandelier ». Quand Musset s'en aperçut, il se tourna vers un autre amour : il fit la cour à la fille du sculpteur Bosio, la marquise de la Carte. Flaubert, qui la vit une fois, ne voulut plus la revoir; sans doute, il avait reconnu la femme fatale. Elle lui faisait peur. C'est à elle que pensait Alfred de Musset, en écrivant les vers passionnés de *l'Andalouse*.

Trahi, Musset avait trahi à son tour. Sa nature tendre et sincère, presque féminine, en souffrit beaucoup, et dans tous ses ouvrages, nous voyons apparaître, sous des masques différents, un personnage qui est lui-même et qui, trompé dans sa confiance en la vie et en l'amour, regrette sa candeur perdue, qu'il cherche à oublier dans le vin et le libertinage, où il ne trouve, pour sa punition, que l'ennui et le dégoût.

Ses succès littéraires avaient affranchi le poète de la servitude des bureaux du Chauffage militaire. Peu après, il tâta du théâtre avec *la Nuit Vénitienne* qui fut représentée le 1er décembre 1830 à l'Odéon. Ce fut un désastre. « Je dis adieu à la ménagerie, et pour longtemps », déclara Musset.

Il est curieux, n'est-ce pas, de se rappeler ce début, cette déroute sous les sifflets, quand on songe que l'auteur qui en fut victime est celui-là même qui, en fin de compte, a laissé les plus délicieuses comédies du XIXe siècle, les pièces qui ont le moins vieilli, et qu'on joue, qu'on reprend toujours avec succès. En effet, nous pouvons dire que c'est notre Shakespeare au petit pied.

Musset écrivit d'ailleurs ces drames et comédies sans se soucier de la représentation, sans les accommoder à l'optique de la scène, et ils s'y trouvèrent tout à fait à l'aise, moyennant quelques modifications.

Cette période de la vie de Musset (de 1830 à 1832) fut très active. Il publia *les Vœux Stériles*, *Octave*, *les Secrètes Pensées de Raphaël*, *le Spectacle dans un fauteuil*, *Namouna*. Peu après, Buloz ouvrait au poète la *Revue des Deux Mondes*. Et un jour, à un dîner que Buloz offrait à ses collaborateurs, Musset eut pour voisine une jeune femme de lettres, qui commençait à se faire connaître sous le pseudonyme de George Sand. Il paraît que ce « rapprochement » avait été conseillé à Buloz par Sainte-Beuve. Musset se montra spirituel et charmant; il couvrit *Indiana* d'éloges. Là s'ébaucha l'idylle qui devait, éclatant bientôt en passion, faire éclore tant d'orages, tant de souffrances, mais aussi de si émouvants chefs-d'œuvre !

Tout le monde sait que les relations littéraires conduisirent bien vite George et Alfred à des relations plus intimes; qu'ils s'aimèrent, d'abord à Paris, puis à Venise où ils étaient allés cacher leur bonheur, après avoir passé deux jours à Florence, où Musset trouva, dans les chroniques, le sujet d'un drame qui fut *Lorenzaccio*.

Arrivés à Venise, ils ne furent pas déçus par la féerie magique qu'ils venaient chercher et qui les exalta; mais bientôt vint la maladie, et, à sa suite, le docteur Pagello. Il y eut des incidents douloureux. On a prétendu que Musset, voyant la

passion qui s'était emparée des deux autres, fut possédé un moment par le *vertige du sublime* et joignit lui-même leurs mains. Mais ce sacrifice volontaire, s'il le fit, ne lui donna pas le repos. Il a écrit, quelques années après, les terribles phrases que voici :

« Je crus d'abord n'éprouver ni regret, ni douleur de mon abandon. Je m'éloignai fièrement. Mais à peine eus-je regardé autour de moi que je vis un désert. Il me semblait que toutes mes pensées tombaient comme des feuilles sèches, tandis que je ne sais quel sentiment inconnu, horriblement triste et tendre, s'élevait dans mon âme, et je vis que je ne pouvais lutter. Je m'abandonnai à la douleur en désespéré. Je rompis avec toutes mes habitudes, je m'enfermai dans ma chambre, j'y passai quatre mois à pleurer sans cause, ne voyant personne... La douleur se calma, je connus et j'aimai la mélancolie. Devenu plus tranquille, je jetai les yeux sur tout ce que j'avais quitté. Au premier livre qui me tomba sous la main, je m'aperçus que tout avait changé. Rien du passé n'existait plus, ou du moins rien ne se ressemblait. Un vieux tableau, une tragédie que je savais par cœur, une romance cent fois rebattue, un entretien avec un ami, me surprenaient; je n'y trouvais plus le sens accoutumé... »

On sait que les poèmes intitulés « Les Nuits » furent les fruits admirables de cette longue crise. Musset, comme auparavant Lamartine, avait trouvé le génie au confluent de l'amour et de la douleur.

Permettez-moi de vous rappeler quelques vers hallucinants de la Nuit de Décembre, qui est peut-être la plus émouvante des quatre *Nuits*.

La Nuit de décembre

Le poète

Du temps que j'étais écolier,
Je restais un soir à veiller
Dans notre salle solitaire,
Devant ma table vint s'asseoir
Un pauvre enfant vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Son visage était triste et beau :
A la lueur de mon flambeau,
Dans mon livre ouvert il vint lire,
Il pencha son front sur ma main,
Et resta jusqu'au lendemain,
Pensif, avec un doux sourire.

. . . . . .

Mais tout à coup j'ai vu dans la nuit sombre
Une forme glisser sans bruit.
Sur mon rideau j'ai vu passer une ombre;
Elle vient s'asseoir sur mon lit.
Qui donc es-tu, morne et pâle visage,
Sombre portrait vêtu de noir?
Que me veux-tu, triste oiseau de passage?
Est-ce un vain rêve? est-ce ma propre image
Que j'aperçois dans ce miroir?

Qui donc es-tu, spectre de ma jeunesse,
Pèlerin que rien n'a lassé?
Dis-moi pourquoi je te trouve sans cesse
Assis dans l'ombre où j'ai passé.

Qui donc es-tu, visiteur solitaire,
Hôte assidu de mes douleurs?
Qu'as-tu donc fait pour me suivre sur terre?
Qui donc es-tu, qui donc es-tu, mon frère,
Qui n'apparais qu'au jour des pleurs?
. . . . . .

(*Applaudissements*).

Pour le plaisir de contraster un peu et montrer quelle est l'extraordinaire variété de ce poète, Mme Germaine d'Orfer va vous dire la chanson allègre de *Mimi Pinson*.

MIMI PINSON

Mimi Pinson est une blonde,
Une blonde que l'on connaît.
Elle n'a qu'une robe au monde,
Landerirette!
Et qu'un bonnet.
Le Grand Turc en a davantage.
Dieu voulut de cette façon
La rendre sage.
On ne peut pas la mettre en cage,
La robe de Mimi Pinson.

Mimi Pinson porte une rose,
Une rose blanche au côté.
Cette fleur dans son cœur éclose,
Landerirette!
C'est la gaîté.
Quand un bon souper la réveille,
Elle fait sortir la chanson
De la bouteille.
Parfois il penche sur l'oreille,
Le bonnet de Mimi Pinson.
. . . . . .

D'un gros bouquet de fleurs d'orange
Si l'amour veut la couronner,
Elle a quelque chose en échange,
Landerirette!
A lui donner.
Ce n'est pas, on se l'imagine,
Un manteau sur un écusson
Fourré d'hermine;
C'est l'étui d'une perle fine,
La robe de Mimi Pinson.
. . . . . .

Mimi n'a pas l'âme vulgaire,
Mais son cœur est républicain :
Aux trois jours elle a fait la guerre.
Landerirette!
En casaquin.
A défaut d'une hallebarde,
On l'a vue avec son poinçon
Monter la garde.
Heureux qui mettra la cocarde,
Au bonnet de Mimi Pinson.

(*Applaudissements*).

Il n'était pas toujours aussi gai, hélas !

Tandis que Musset chantait son désespoir en vers immortels, les autres étoiles du romantisme ne restaient pas sous les nuages. Ce fut une belle période que celle qui s'étendit entre 1830 et 1840. Hugo remplissait le théâtre de ses luttes retentissantes, Balzac était le Shakespeare du roman, George Sand et Alexandre Dumas se partageaient une gloire plus populaire. Lamartine et Vigny se faisaient, dans leurs œuvres, les avocats des causes les plus généreuses.

Dès 1830, Lamartine avait fait une incursion dans la politique, en écrivant éloquemment contre la peine de mort, dont la colère du peuple vainqueur menaçait les ministres vaincus. En 1831, il se présentait sans succès d'abord, à la députation, et il improvisait l'ode *A Némésis*.

Mais il avait soif d'air et d'espace, et l'année suivante il fit son voyage en Orient. Il voulait voir le berceau des religions, les paysages où David avait chanté, où Jésus avait vécu et était mort. Il partit en roi de la poésie, sur un navire à lui, avec une cour d'amis qui lui formaient un princier cortège d'honneur.

Ce voyage magnifique fut malheureusement attristé par un deuil cruel ; Lamartine perdit à Beyrouth sa fille unique, âgée de vingt ans. Il tomba lui-même malade dans un village de Bulgarie. Il revint à Milly, en septembre 1833, assez épuisé. Il avait appris en Syrie son élection comme député de Bergues (Nord). Dès lors, la politique fut sa principale occupation. Fidèle à sa mission de poète, il ne s'inféoda à aucun parti et voulut siéger « au plafond ». Il remporta de grands succès oratoires, et sa parole, son attitude indépendante, devaient le mettre au premier plan, lors de la Révolution de février 1848.

Cependant, il ne délaissait pas encore la poésie, et il publiait le beau, le merveilleux, le tendre poème *Jocelyn*, en 1836, le poème inégal mais souvent puissant de la *Chute d'un Ange* en 1838, et enfin les *Recueillements* l'année suivante.

Tandis que Lamartine, conduit par l'enthousiasme qui lui était naturel, s'acheminait vers les généreuses illusions de 1848 et les rêves de justice et de fraternité universelles, Vigny s'enfonçait de plus en plus dans le pessimisme.

Mais, pardon, Mesdames et Messieurs, je sais bien qu'à brouiller et entremêler ainsi les noms de Vigny, de Musset, de Lamartine, leurs actes et leurs œuvres, vous risquez, — malgré votre science personnelle, — de ne plus vous y reconnaître et, perdant le fil, ou plutôt les fils, de bâiller. Ah ! que voulez-vous, c'est qu'une telle causerie n'est pas commode à faire ! Du moins, j'espère que je ne rencontrerai pas en vous la même sévérité que celle dont récemment je fus la victime un peu morfondue, de la part d'un public gouailleur, mais bon enfant. Laissez-moi vous conter (ce sera un délassement) cette joyeuse histoire, d'autant plus qu'y sera mêlé le nom de Shakespeare, le grand maître de tous les romantismes.

J'avais à parler de l'influence des salons du dix-septième siècle sur la littérature, — la littérature au temps de Louis XIII et de Louis XIV. J'en étais arrivé à la délicieuse personnalité de Ninon de Lenclos, et je disais d'elle à mon public « charmé » ou du moins que je croyais charmé : « Elle était parisienne et gauloise, admirait hautement Montaigne et Rabelais. Sa longue existence — (Ninon de Lenclos vécut près de cent ans) — sa longue existence, vouée à la libre pensée et aux libres sentiments, fut, si je puis dire, un gracieux trait d'union entre le seizième siècle et le dix-huitième. Née en 1616, l'année même où expira Shakespeare, elle mourut en 1706...

Mais voici qu'à cet endroit de ma conférence, le feuillet sur lequel je lisais vole sous mes mains et tombe à terre. Je le ramasse, et, mon Dieu ! je recommence la phrase interrompue : « Née en 1616, l'année même où expira Shakespeare... » Qu'en-

tends-je? Toute la salle, enfin une bonne partie de la salle, fredonnait sur l'air des lampions : « Expira Shakespeare ! Expira Shakespeare ! »

Eh ! bien, oui, m'écriai-je, rouge comme un coq, eh ! bien, oui ! vous n'avez pas idée du mal que m'a donné ce passage avec ce malencontreux « expira Shakespeare ! » — Si vous croyez, public railleur, que ce n'est pas difficile de faire une conférence (et je le dis à toi, Montfort !) lorsqu'on n'est pas doué pour en faire, oh ! mais pas du tout ! vous vous trompez, ou tout simplement d'écrire en prose ! Poète, j'avais là une harmonie imitative épatante : « expira Shakespeare », deux derniers soupirs au lieu d'un ! Mais, prosateur... Enfin ce n'est pas drôle ! A chaque instant on bute contre un de ces obstacles. J'aurais pu mettre, il est vrai : « Née en 1616, l'année même où mourut Shakespeare, elle expira en 1706... » Mais nous avions un « même où mourut » impossible ! C'était de l'onomatopée, du mirliton bouché, tout ce que vous voudrez ! Non, il valait mieux conserver l'ordonnance de ma phrase et chercher un autre mot que ce fâcheux « expira », mais lequel ? On doit des égards à Shakespeare. Voyons : « ...Où décéda Shakespeare... » Non ! tout de même. « ...Où s'éteignit Shakespeare... » Oh ! Shakespeare ne peut pas s'éteindre. « ...Où succomba Shakespeare... » Quoi, de ses suites de ses blessures ? « ...Où cessa de vivre Shakespeare... » Un peu faible ! « ...Où trépassa Shakespeare... » Mieux, mais pédant. « ...Où Shakespeare fut moissonné... » Oh ! oh ! « ...Où Shakespeare rendit sa belle âme à Dieu... » C'est vrai, mais enfin c'est un peu coco. Ah ! j'ai trouvé : « ...Où Shakespeare fut enlevé à l'affection des siens... » (*Rires*).

J'allais me tenir à cette dernière version, quand Mme Paul Fort me fit remarquer bien justement que je pourrais, peut-être, trouver un autre nom que celui de Shakespeare. « Rappelle-toi, me dit-elle, qu'un jour, une dame de nos amies (l'histoire n'est pas vraie, c'est pourquoi je vous la raconte) qu'une dame de nos amies, peu ferrée dans la langue anglaise et moins encore en littérature, nous fit cette extraordinaire confidence : « Voyez, tout de même, comme l'anglais c'est difficile ! Voilà un auteur anglais, un auteur dramatique, je crois, dont le nom s'écrit ainsi : S, h, a, k, e, s, p, e, a, r, e, et savez-vous comment cela se prononce ? — Non, dîmes-nous, intrigués. — Eh ! bien, il paraît que ça se prononce Schopenhauer ! » (*Rires*) Vive l'euphonie ! foin de l'histoire, foin des dates, allons-y et enchaînons.

« Née en 1616, l'année même où expira Schopenhauer... »

Eh ! bien non, Mesdames et Messieurs, Schopenhauer n'est pas mort en 1616 ! Mais un conférencier se sauve comme il peut et, je vais vous l'avouer, ce hors-d'œuvre n'est là (car il n'y a rien de vrai dans tout ce que je viens de vous dire) que pour accrocher dans ma causerie les noms de Shakespeare et de Schopenhauer, deux génies qu'il faut un peu connaître si l'on veut entrer dans l'étude de notre Romantisme. L'un par ses dons féeriques et pittoresques, l'autre par sa philosophie pessimiste, ont fortement agi sur les cervelles romantiques françaises. Et d'ailleurs, c'est une vérité (car, cela, c'est vrai) que sans doute mon ami, le très noble poète Fernand Gregh, vous a révélée dans la belle conférence que vous entendîtes l'autre jour, — s'il ne l'a pas fait, qu'on le fusille. (*Rires.*)

Non, Mesdames et Messieurs, c'est moi qu'on devrait fusiller pour vous faire perdre ainsi votre précieux temps, avec les balivernes dont j'encombre vos oreilles. Revenons à nos grands moutons.

Que disais-je ? Je disais : « Tandis que Lamartine, conduit par l'enthousiasme, s'acheminait vers les illusions généreuses de 1848, les rêves de justice, de fraternité universelle... (j'ai dit tout ça !) Vigny s'enfonçait de plus en plus dans le pessimisme. Après avoir rêvé de gloire militaire, il s'était retiré de l'armée qui, sous les Bourbons,

gardait le sabre collé au fourreau. Il avait épousé, lui aussi, une jeune Anglaise, dont le père, un original, passait pour riche, et l'on prétend que cette richesse avait séduit la mère du poète. Mais là aussi, Vigny semble avoir été frustré. Pourtant, M. Paul Lafont assure que Miss Bunbury apporta en dot à l'auteur de *Moïse* une île polynésienne, peuplée de sauvages anthropophages. Mais Vigny ne fut pas tenté par la gloire d'aller faire valoir ses droits sur de pareils sujets ; il préféra se plonger plus avant dans la littérature.

Il avait publié avec succès, en 1826, un roman historique, *Cinq-Mars*, où il exalte l'aristocratie; en 1832, ce fut *Stello*, l'œuvre la plus sombre qui soit sortie de sa plume. Mais déjà il avait abordé le théâtre, auquel il se préparait depuis longtemps. C'est sous l'égide de Shakespeare qu'il livra bataille avec un *Othello* traduit, ou plutôt artistement démarqué. La première représentation se donna au Théâtre Français, en octobre 1829. Les troupes romantiques accoururent, et elles étaient nécessaires, car les vieux classiques ne laissèrent pas jouer sans protestation ce « barbare de Shakespeare ». Surtout la scène du mouchoir, qui est une des plus pathétiques, scandalisa les vieilles perruques. Un mouchoir ! Cela était trop vulgaire, indigne de la pompe tragique !

En 1830, Vigny avait fait chez son ami, le bon Alexandre Dumas, la connaissance de Marie Dorval, femme très séduisante et artiste de grand talent.

Je suis forcé de vous parler beaucoup des amoureuses de ces Messieurs, parce qu'elles ont été leurs inspiratrices, qu'ils leur doivent une bonne partie de leurs œuvres, Hugo étant écarté.

Pendant longtemps, Vigny rendit à Mme Dorval des hommages platoniques. Il écrivit pour elle un proverbe, *Quitte pour la peur*, qu'elle joua à l'Opéra dans une représentation à bénéfices.

Deux ans plus tard, le 12 février 1835, ce fut *Chatterton*, drame en trois actes, qui eut un énorme retentissement. De toutes les œuvres de Vigny, c'est assurément celle-ci qui répandit le plus son nom. Ce n'est pourtant pas son chef-d'œuvre ; mais la pensée qui l'a inspirée est très noble. Vigny qui, dans *Stello*, avait déjà montré le poète comme un isolé et un persécuté, reprend ce sujet et lui donne encore plus de pathétique, en le portant à la scène et en l'introduisant dans un drame de jeunesse, de douleur et de passion. La préface de *Chatterton*, où il revendique pour le poète le droit au pain et au temps (le pain pour vivre, le temps pour créer l'œuvre) est touchante et véhémente. Les poètes qui assistaient à la première du drame, et qui portèrent la pièce aux nues sur leurs applaudissements frénétiques, purent croire que le règne de la justice allait se lever enfin pour eux, mais cette illusion ne devait pas durer longtemps. Le drame de Vigny, ni alors, ni depuis, ne détermina les puissants du monde à soutenir les Orphées modernes, et le pessimisme, l'excès de sensibilité presque maladive qui éclate dans *Chatterton*, n'eurent guère pour résultat que de pousser quelques malheureux rimeurs découragés à imiter le héros du drame, en se donnant la mort. On appela même cela une crise de « chattertonisme », et un député nommé, on ne sait pourquoi, Charlemagne, fit à la Chambre un discours contre la pièce et l'auteur, qu'il accusait de prêcher le suicide et d'être, par conséquent, une espèce d'assassin. (*Applaudissements et rires.*)

Quoi qu'il en soit, *Chatterton* fut un succès, le dernier même des succès retentissants de la grande école romantique au théâtre. Ce drame, où Marie Dorval avait remporté un véritable triomphe dans le rôle de Kitty Bell, cimenta la liaison du poète et de l'actrice. On ne sait à quelle époque elle devint vraiment la maîtresse de Vigny. On raconte que le poète était un amoureux beaucoup trop respectueux pour une nature pressée, qu'il avait bien de grands élans de tendresse et qu'il se jetait aux genoux de

son amie, mais que, si elle le relevait alors, il prenait son chapeau, un geste, on en conviendra, qui interrompait assez mal la petite comédie. Le lendemain, c'était la même chose. Si bien qu'un soir Dorval, énervée et impatientée, regarda son amoureux dans le blanc des yeux et lui demanda : « Voyons, à quand la noce? »

Ces amours d'Alfred de Vigny ne furent pas plus heureuses que celles de l'autre Alfred avec sa romancière. Bientôt ils en furent à s'accuser mutuellement d'infidélité, et enfin la rupture définitive se produisit peu de temps après la représentation de *Chatterton*.

Des commentateurs ont cru savoir que Vigny avait été supplanté par l'acteur Mélingue. Non ! D'autres ont prétendu, et ceux-là sont dans le vrai, que l'heureux rival avait été l'un des meilleurs amis du poète (naturellement !) ce bon Alexandre Dumas qui, en joyeux athlète qu'il était, possédait sans doute des qualités moins séraphiques, mais plus substantielles que le chantre un peu sombre de Moïse le solitaire et de Chatterton le suicidé.

En tout cas, cette aventure ne fut pas inféconde, car elle inspira à Vigny l'un de ses plus beaux poèmes, *la Colère de Samson*, écrit en 1839. Il y est tellement méchant avec les dames que je ne dirai point ces vers, il y a trop de dames ici. (Il n'y en a pas trop pour moi !) (*Rires.*) — Du reste, Vigny fut lui-même très discret, car son poème vengeur ne fut publié que vingt-cinq ans plus tard, et seulement après sa mort. A cause de la passion et de la douleur dont ce poème est brûlant, j'espère que toutes les femmes ont pardonné les accusations de perfidie que Vigny porte contre leur sexe, et elles ne doivent pas oublier que celui qui fulmina ces violents anathèmes glorifia plus tard la Femme dans les vers sublimes de *la Maison du Berger*. Les poètes ne sont jamais très fixés ! (*Rires.*)

Cette année 1835, qui est celle du plus grand succès littéraire de Vigny, mais aussi celle de sa plus grande peine de cœur, marque l'ouverture de la période à partir de laquelle il ne publiera presque plus rien. Il donna *Servitude et Grandeur militaires*, puis il se retira définitivement dans cette fameuse tour d'ivoire dont il n'était, semble-t-il, jamais descendu sans un peu de répugnance pour les hommes, au milieu desquels il se sentait de plus en plus étranger.

Au contraire de Vigny, Lamartine descend de plus en plus vers la foule. Bien que toujours fièrement indépendant, il évolue vers l'opposition. Le voici libéral, humanitaire, pacifiste. Plusieurs années à l'avance, il prévoit avec une justesse singulière la révolution de 1848. « Dans cinq ans, dit-il, le 10 février 1843, aux députés élus par le suffrage restreint, nous aurons la France, toute la France ! »

A la veille de cette Révolution, en 1847, il publie son *Histoire des Girondins*, œuvre bien romantique, et même romanesque, pleine de récits peu contrôlés où la légende se mêle trop souvent à l'histoire, mais pleine aussi d'une vie ardente, emportée, généreuse, que traversent des portraits prestigieux. Cet ouvrage, en soulevant un immense enthousiasme pour la grande Révolution, fut une force pour celle qui se préparait.

Entre Lamartine optimiste et Vigny pessimiste, entre celui qui attend d'un avenir prochain le règne de l'âge d'or et celui qui, ne voyant partout que le mal, se replie dans le silence et la résignation stoïque, c'est Musset qui représente la sagesse lucide, le bon sens clair, éloigné des utopies (trop généreuses) comme de la noire misanthropie; c'est Musset qui est le véritable poète français. A l'Allemand Nicolas Becker qui provoque la France et déclame :

Ils ne l'auront pas, le Rhin Allemand !

Musset ne répond pas par un chant de paix et d'amour, comme Lamartine qui s'écrie :

Roule libre et superbe entre tes larges rives,
Rhin, Nil de l'Occident, coupe des nations !
Et des peuples assis qui boivent sur tes rives
Emporte les défis et les ambitions...

Musset, moins solennel mais plus nerveux, riposte, et de la belle encre, par les strophes alertes que vous fera entendre la voix très magnifique de mon ami Bourrelier.

M. Bourrelier demande la permission de les chanter ! Vous n'allez pas, je pense, lui donner cette permission ! Ou je file. (*Rires.*)

LE RHIN ALLEMAND

Réponse à la chanson de Becker

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Il a tenu dans notre verre.
Un couplet s'en va chantant
Efface-t-il la trace altière
Du pied de nos chevaux marqué dans votre sang ?

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Son sein porte une plaie ouverte,
Du jour où Condé triomphant
A déchiré sa robe verte.
Où le père a passé, passera bien l'enfant.

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Que faisaient vos vertus germaines,
Quand notre César tout-puissant
De son ombre couvrait vos plaines ?
Où donc est-il tombé, ce dernier ossement ?

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Si vous oubliez notre histoire,
Vos jeunes filles sûrement,
Ont mieux gardé votre mémoire ;
Elles nous ont versé votre petit vin blanc.

S'il est à vous, votre Rhin allemand.
Lavez-y donc votre livrée ;
Mais parlez-en moi fièrement,
Combien, au jour de la curée,
Étiez-vous de corbeaux contre l'aigle expirant ?

Qu'il coule en paix, votre Rhin allemand ;
Que vos cathédrales gothiques
S'y reflètent modestement ;
Mais craignez que vos airs bachiques
Ne réveillent les morts de leur repos sanglant.

(*Applaudissements*).

Au fond, il ne faut pas s'y tromper, Musset est un véritable classique, et nous pourrions le joindre aux traditionnels classiques français. Tel il nous apparaît dans le poème si célèbre intitulé *Une Soirée perdue*, que le même M. Bourrelier, mon vieil ami, va vous dire, et qui montre fort bien la nature complexe du poète, cette nature

à la fois si raisonnable et légère, qui se plaît à trouver la sagesse et qui, en même temps, ne manque pas de suivre instinctivement la folie, dès que celle-ci l'attire par un masque charmant. C'est à Molière qu'il apporte son hommage.

UNE SOIRÉE PERDUE

J'étais seul, l'autre soir, au Théâtre-Français,
Ou presque seul; l'auteur n'avait pas grand succès.
Ce n'était que Molière, et nous savons de reste
Que ce grand maladroit, qui fit un jour Alceste,
Ignora le bel art de chatouiller l'esprit
Et de servir à point un dénoûment bien cuit.

. . . . . .

Je vis que, devant moi, se balançait gaîment
Sous une tresse noire un cou svelte et charmant;
Et, voyant cet ébène enchâssé dans l'ivoire,
Un vers d'André Chénier entra dans ma mémoire,
Un vers presque inconnu, refrain inachevé,
Frais comme le hasard, moins écrit que rêvé.
J'osai m'en souvenir, même devant Molière.

. . . . . .

Le spectacle fini, la charmante inconnue
Se leva. Le beau cou, l'épaule à demi-nue,
Se voilèrent; la main glissa dans le manchon;
Et, lorsque je la vis au seuil de sa maison
S'enfuir, je m'aperçus que je l'avais suivie.
Hélas! mon cher ami, c'est là toute ma vie.
Pendant que mon esprit cherchait sa volonté,
Mon corps avait la sienne et suivait la beauté;
Et quand je m'éveillai de cette rêverie,
Il ne m'en restait plus que l'image chérie :
« Sous votre aimable tête, un cou blanc, délicat,
Se plie, et de la neige effacerait l'éclat. »

(*Applaudissements.*)

Nous n'allons plus maintenant, Mesdames et Messieurs, être bien long, car il me semble que les métros doivent vous appeler.

Musset qui avait été, au collège, le condisciple du duc d'Orléans et qui, on vient de le voir, ignorait les idées révolutionnaires, ne fut cependant pas, comme Victor Hugo, un familier des Tuileries. Il y a même à ce sujet une anecdote assez singulière : Musset avait écrit un sonnet dans lequel il tutoyait Louis-Philippe, ce qui, entre nous, n'était pas fort irrespectueux, puisque l'étiquette permit à Boileau de tutoyer en vers Louis XIV. Mais il paraît que le roi-citoyen n'avait pas le goût de permettre aux poètes de telles audaces. La familiarité de Musset déplut. Il fut cependant toujours invité aux réceptions royales, grâce sans doute aux bons offices du duc d'Orléans, mais quand Louis-Philippe l'y voyait, il le prenait pour un autre M. de Musset qui était inspecteur des forêts à Joinville. Quant au poète, on assure qu'il ne sut jamais rien de ce quiproquo.

C'est aussi le duc d'Orléans qui le fit nommer conservateur de la bibliothèque du ministère de l'Intérieur, aux appointements de 3 000 francs par an. On savait caser les poètes à cette époque! Un des amis de Musset, le rencontrant un jour aux abords du

ministère, lui demanda : « Que faites-vous donc ici ? — Je viens voir si ma bibliothèque existe réellement », répondit-il.

Or, il continuait à se livrer aux aventures sentimentales. Il s'enthousiasmait pour Rachel, la grande actrice, pour la Malibran, et devenait un de leurs intimes. Il était aussi très occupé de la princesse Belgiojoso, qu'il courtisa longtemps et sur laquelle, après l'inévitable brouille, il fit le poème *A une morte*.

Elle était belle si la Nuit,
Qui dort dans la sombre chapelle
Où Michel-Ange a fait son lit,
Immobile, peut être belle...

Lamartine, qui traitait Musset en enfant, consacrait alors son activité à des travaux plus graves. Au fameux banquet de Mâcon, auquel assistaient trois mille personnes, le 18 juillet 1847, il prononçait contre le gouvernement un réquisitoire terrible, qui avait retenti dans toute la France et avait paru le coup de tonnerre qui annonce la foudre. Celle-ci, sept mois plus tard, pulvérisa en effet le trône de Louis-Philippe, et Lamartine se trouva, du jour au lendemain, porté des bancs de l'opposition au sommet du pouvoir suprême, et devint en quelque sorte président de la République. Il gouverne avec des discours tout un peuple soulevé, repousse la régence, fait acclamer la République, oblige le rouge à disparaître devant le tricolore et sauve des milliers de vies en risquant la sienne, car il arrête la guerre civile miraculeusement ; et ce n'est pas là son moindre titre de gloire.

L'émeute apaisée gronde et renaît sans cesse. Lamartine se surpasse, apaise tous les orages, et la France lui témoigne sa reconnaissance et son admiration en le nommant représentant à l'Assemblée constituante, par des votes onze fois enthousiastes. Elu le premier de la liste à Paris, il l'est encore dans dix départements.

Hélas ! que la popularité tombe vite ! L'Assemblée dont la majorité est trop terre à terre pour Lamartine, commence à lui témoigner de la froideur. D'autre part, la masse populaire l'abandonne. La première séance de la Constituante avait eu lieu le 4 mai. Dès le 15, Lamartine, s'avançant bravement vers une foule en émeute pour l'apaiser selon son habitude, est accueilli par le cri : « Assez de lyre comme ça ! » La guerre civile, la bataille fratricide de juin 1848, ne peut être évitée. Le rôle sauveur, providentiel, du poète est fini. Suprême déchéance : aux élections législatives de 1849, un an après son apothéose, il n'est pas même réélu député.

On peut considérer cette date comme la vraie fin du Romantisme. La voix de son grand orateur est bafouée, les ailes sont brisées, l'enthousiasme est enterré. L'Empire vient tuer la République. Le Parnasse, avec Leconte de Lisle et ses émules, vient aussi, qui va proscrire les libres essors du cœur.

Le Romantisme est donc mort ? Non, car Victor Hugo va, de l'exil, lui donner un nouvel et incomparable éclat, mais il sera un isolé, la seule voix encore chantante quand les autres se sont tues de fatigue ou de dédain.

Regardez : Vigny ne chante plus que pour sa tombe, et il ne fait plus paraître aucun livre. Musset, épuisé au physique et au moral, ne produit presque rien à partir de 1842. Voici pourtant qu'on se met à jouer son théâtre, à ce fils de Shakespeare ! Mais son succès le réveille à peine, il n'y croit pas. Il a encore des aventures de cœur, mais qui ne sont que les étincelles sans chaleur d'un feu déjà mort sous la cendre. Son élection à l'Académie, en 1852, lui valut une liaison avec Louise Collet, un bas-bleu pas toujours amusant, qui faisait la chasse aux immortels pour collectionner des prix, non de vertu ! (Il y a beaucoup d'exemples de telles pestes, encore maintenant !) Cette liai-

son ne dura guère que six mois, puis Musset s'éprit d'une célèbre actrice italienne, la Ristori.

J'ai dû oublier pas mal de maîtresses de Musset. Tant pis ! On raconte qu'une jeune personne fut prise d'amour pour lui, tandis qu'il était l'hôte d'un ami, à la campagne, et qu'elle vint un soir dans la chambre du poète, toute pâle d'émotion dans sa robe blanche. Le poète de *Rolla*, déjà si fatigué, au lieu d'ouvrir les bras, tomba à genoux et se contenta d'adorer. Elle revint durant huit autres nuits, et il la respecta de même. Lui a-t-elle pardonné? (*Rires*).

On voit que, malgré les excès qui abrégèrent ses jours, Musset n'avait pas perdu sa délicatesse. Il mourut le 2 mai 1857, âgé de quarante-sept ans seulement. Ne le quittons pas sans lui rendre un dernier hommage. Le métro attendra ! (*Rires.*) Le meilleur hommage, pour un poète, c'est de se rappeler ses vers. Mme Germaine d'Orfer va vous dire l'*Invocation à l'Étoile du soir*. C'est un assez court poème.

INVOCATION A L'ÉTOILE DU SOIR

. . . . . .

Pâle étoile du soir, messagère lointaine,
Dont le front sort brillant des voiles du couchant,
De ton palais d'azur, au sein du firmament,
Que regardes-tu dans la plaine?

La tempête s'éloigne et les vents sont calmés.
La forêt, qui frémit, pleure sur la bruyère;
Le phalène doré, dans sa course légère,
Traverse les prés embaumés.
Que cherches-tu sur la terre endormie?
Mais déjà vers les monts je te vois t'abaisser;
Tu fuis en souriant, mélancolique amie,
Et ton tremblant regard est près de s'effacer.

Étoile qui descends sur la verte colline,
Triste larme d'argent du manteau de la Nuit,
Toi qui regarde au loin le pâtre qui chemine,
Tandis que pas à pas son long troupeau le suit, —
Étoile, où t'en vas-tu, dans cette nuit immense?
Cherches-tu sur la rive un lit dans les roseaux?
Où t'en vas-tu si belle, à l'heure du silence,
Tomber comme une perle au sein profond des eaux?
Ah ! si tu dois mourir, bel astre, et si ta tête
Va dans la vaste mer plonger ses blonds cheveux,
Avant de nous quitter, un seul instant arrête; —
Étoile de l'amour, ne descends pas des cieux !

(*Applaudissements.*)

Vigny mourut six ans après Musset, le 17 septembre 1863. Depuis longtemps, je vous l'ai dit, il ne publiait plus que par intervalle un poème dans la *Revue des Deux Mondes*, mais chaque fois c'était un chef-d'œuvre, et leur réunion devait former son plus beau titre de gloire, le recueil posthume des *Destinées*, que ce grand solitaire dédaigna de faire paraître de son vivant. Alfred de Vigny reste un de nos plus grands poètes, malgré les imperfections de sa forme. S'il lui arrive trop souvent d'employer la langue terne et maniérée du dix-huitième siècle, et si l'on trouve dans ses meilleurs poèmes des vers assez maladroits et prosaïques, sa poésie est presque toujours soutenue

par une idée haute et originale, et le style s'élève fréquemment à la hauteur de l'idée, s'il s'y maintient avec peine.

Vigny a eu sur notre littérature une influence comme sourde et étouffée, mais réelle et profonde. Il y a de lui dans quelques-uns des poètes les plus émouvants et les plus malheureux du siècle dernier; je pense notamment à ce grand Gérard de Nerval. Leconte de Lisle parut parfois se modeler sur l'attitude du poète des *Destinées*, mais avec moins de grandeur. Enfin, Charles Baudelaire, bien plus varié que Vigny, a dû parfois écouter le pessimisme stoïque de *Stello*, de *Samson* et du *Mont des Oliviers*. C'est particulièrement, en ce qui touche Gérard de Nerval, aux poèmes peu nombreux, mais si tristes, si pessimistes du chantre de *Sylvie*, que je fais allusion, lorsque je rappelle l'influence de Vigny sur ses contemporains; je ne pense pas, tout de même, qu'il faille reprocher à Vigny le malheureux acte que Gérard fit un jour, rue de la Vieille-Lanterne, où, justement, à une lanterne il se pendit.

Ainsi donc nous trouvons l'inégal, mais grand Vigny, à l'entrée des deux principales écoles qui ont successivement remplacé la floraison romantique, c'est-à-dire le Parnasse, avec Leconte de Lisle, et le symbolisme avec Baudelaire, qui est l'initiateur de la poésie contemporaine, bien avant nos deux maîtres Verlaine et Mallarmé.

Et maintenant, il nous faut revenir à Lamartine.

Spectacle de pitié, mais aussi d'admiration! Le grand poète, le grand orateur, l'homme qui, sur les ailes du verbe, avait porté tout un monde, le voilà tombé sous l'indifférence et le dédain. Lui qui a remué des millions, il est en proie à la gêne, harcelé de créanciers. Et il lutte. Pour seulement vivre et payer ses dettes immenses, il est obligé de faire un travail de Titan mercenaire. Il travaille dans une pièce humide où, à soixante-cinq, à soixante-dix ans, il entasse volumes sur volumes : ce sont les vingt-huit tomes du *Cours familier de Littérature*; ce sont des tas de compilations historiques, *Histoire de la Restauration*, *Histoire des Constituants*, *Histoire de la Turquie*, *Histoire de la Russie*... Quel labeur pour un vieillard, mais quel homme d'honneur! Oh! quel brave homme! (*Applaudissements*).

Parfois, un cri de douleur lui échappait, et il disait à son cheval Saphir qui, autrefois, l'avait porté dans les journées d'émeute, et que la popularité avait soulevé des pavés (oui, le cheval!) sur les bras du peuple : « Qui sait si l'on ne t'enverra pas à l'équarrisseur du village, pour avoir ta peau et ta corne, toi qui fus pourtant un jour le signe de ralliement d'une nation! Si je demandais à ce peuple pour toi une botte de foin, je ne l'aurais pas. Honte et misère! Finissons-en! »

Pour en finir, il dut accepter l'aide, l'aumône du gouvernement impérial. Une pension de 25.000 francs lui fut allouée en avril 1867, bien tardivement. Il n'en jouit pas longtemps et mourut le 28 février 1869, à Paris. Son corps, transporté à Saint-Point, y fut inhumé devant une grande affluence de paysans, métayers, bergers, vignerons. Lamartine, qui avait défendu qu'on prononçât aucun discours sur sa tombe, reçut de ces humbles l'hommage silencieux des larmes. Beaucoup d'entre eux étaient incapables de comprendre son génie, mais tous ils connaissaient sa bonté. Il a dit de lui-même : « J'ai eu de l'âme, c'est vrai, voilà tout *. » Mais il avait été plus qu'un autre l'âme de son époque, il avait révélé le lyrisme romantique et ils étaient tombés ensemble. Son rival et ami, Victor Hugo, a écrit justement : « Nul ne mérite mieux d'être une des étoiles de la Patrie, car toute sa vie fut pure comme une source qui coule des hautes montagnes. »

Aujourd'hui Lamartine, Vigny, Musset sont dans la gloire définitive, très peu au-dessous de Hugo le souverain (Musset, pour le théâtre, au-dessus). Leurs œuvres sont répandues dans tous les publics. Depuis longtemps les petits volumes de la

(*) Voir le *Lamartine* de Gabriel Clouzet et Charles Fegdal (Éditions Louis-Michaud).

« Bibliothèque Nationale » ont porté Musset dans les plus humbles foyers, pour 0,25 c. d'abord, puis 0,40 c. Ce fut un bienfaiteur public, que cette petite bibliothèque. Les éditions Nilsson (on devrait bien les imiter un peu plus en France) ont suivi l'exemple. Parmi les éditions plus chères, citons celle des *Bibliophiles*, en neuf volumes, pour Lamartine, l'édition Hachette en vingt-deux volumes pour le même, les éditions Michel Lévy, Lemerre, Delagrave et Conard pour Vigny, les éditions Charpentier, Lemerre et Garnier pour Musset, les *Classiques pour tous* de la librairie Hatier, les *Pages choisies* de la librairie Armand Colin...

Mais il serait fastidieux de vous parler de « choses » que vous connaissez mieux que moi !

Et puis M. Rey se propose d'ajouter à cette conférence une bibliographie complète des œuvres du Romantisme. Il n'oubliera même pas les œuvres des *et caetera*...

Quant à Victor Hugo, il est partout, c'est l'universel. Je n'ai pas à parler de lui, puisqu'une conférence tout entière, et magnifique, lui a été consacrée par mon ami Fernand Gregh.

Que d'étoiles secondaires nous pourrions admirer encore dans le ciel romantique ! D'abord Théophile Gautier, un peu froid, mais enfin l'orfèvre du style; Auguste Barbier, l'ardent poète des *Iambes*; Félix Arvers, l'homme à la ritournelle : « Mon âme a son secret, ma vie a son mystère... »; Hégésippe Moreau, avec son touchant *Myosotis*; Auguste Brizeux, le poète de *Marie* et des *Bretons*; Aloysius Bertrand, mort de misère à l'hôpital, après avoir écrit un chef-d'œuvre, *Gaspard de la Nuit*, et créé le poème en prose; Victor de Laprade, plus abondant qu'original; Joseph Autran, Joséphin Soulary. Et les poétesses, et surtout cette pauvre et admirable Desbordes-Valmore qui, à force d'avoir du cœur, eut presque du génie ! Et les prosateurs, les romanciers à l'imagination inépuisable, et les historiens qui étaient en prose de vrais poètes (tel Michelet); car tous les écrivains se révélaient plus ou moins poètes à cette époque ardente, bouillonnante, un peu folle, mais si féconde malgré le mal du siècle, ou peut-être grâce à lui. En effet, n'était-ce pas surtout un excès de passion et de vie, ce mal du siècle dont on a tant parlé, et que j'ai chanté moi-même dans un petit poème encore inédit, mais qui ne le sera plus tout à l'heure ? Mme Germaine d'Orfer va vous le dire, et ce sera la conclusion — ou presque — de ma causerie. Ces quelques lignes rythmées ont d'ailleurs pour titre le mot : Romantisme. (*Applaudissements.*)

ROMANTISME

Racine était-il bien sensible au bruit de source que voilà ?
Ces nénuphars bercés entrent dans ma douleur.
Jean-Jacques est passé par là.

Virgile était-il bien sensible au firmament sur sa villa ?
Mon destin, vous suivez la prime étoile en fleur ?
Lamartine est passé par là.

Homère était-il bien sensible au grand vent noir dans les lilas ?
Trois feuilles en tourment se jouent de mon bonheur.
Lord Byron est passé par là.

A quoi ne suis-je donc sensible ? Tout m'est fièvre, désordre, éclat.
Joie et douleur mon âme est la proie de mon cœur.
Baudelaire a glissé par là.

A présent, Mesdames et Messieurs, avant de nous quitter, et parce qu'il sied que

tout finisse en notre pays par des chansons, souffrez que je me venge un peu de mon vieil ami Henri Bourrelier, contempteur de la chanson française, — du moins je le suppose, — et qui me cassa tout à l'heure sur les dents mon *Chœur des Rendez-vous*. Eh bien ! tant pis, ma tâche est remplie, Montfort ! Il entendra, tu entendras, vous entendrez cette chanson, cette « ballade française » qui, par la faute de M. Rey et la tienne, faillit ne jamais être composée, ce qui eût été un deuil pour les lettres contemporaines. (*Rires.*)

Permettez-moi, devant vous, ici, de la dédier aux nombreux *et cætera* de ma conférence, et particulièrement à ces joyeux chansonniers et gentils poètes du *Caveau*, ces modestes romantiques que le mal du siècle ne vint jamais tarauder, et qui eurent nom Désaugiers, Dupaty, Béranger, « l'illustre », et plus tard Pierre Dupont, Nadaud, *et cætera*... !

Que, d'autre part, Mesdames et Messieurs, ce *Chœur des Rendez-vous* symbolique vous incite à revenir bientôt dans cette salle, pour y entendre les utiles et sagaces conférences qui vont suivre la mienne si déplorable, et à encourager de toute votre foi l'œuvre très noble entreprise par M. Rey, par mon ami Montfort et par le Cercle de la Librairie.

LE CHŒUR DES RENDEZ-VOUS

Aux rendez-vous François Ier arrivait toujours le dernier — aux rendez-vous François Ier arrivait toujours le dernier — même il n'arrivait pas du tout lorsqu'il faisait un froid de loup. Diane en son castel chantait, ses pieds mignards sur les chenets :

« Mais il neige, mais il neige, mais il n'est jamais trop tard. Y a pas mèche, y a pas mèche, y a pas méchanceté d'sa part. »

Aux rendez-vous le Vert Galant courait le premier tout brûlant — aux rendez-vous le Vert Galant courait le premier tout brûlant — mais on n'est pas toujours gaillard : un jour, par un froid de canard, il écrivit devant Sully : « Gabrielle, attends-moi su'l'lit.

« Car il neige, car il neige, car il n'est jamais trop tard. Y a pas mèche, y a pas mèche, y a pas méchanceté d'ma part ! »

Aux rendez-vous Napoléon ne venait qu'avec ses canons — aux rendez-vous Napoléon ne venait qu'avec ses canons — l'entrevue se terminait vite, bons Prussiens, bons kaiserlicks ! Un jour le Russe lui manqua. Et ce fut alors qu'il chanta :

« Mais il neige... mais il neige... mais il n'est jamais trop tard. Y a pas mèche, y a pas mèche, y a pas méchanceté d'sa part. »

Aux rendez-vous que nos amours se donnent la nuit et le jour — aux rendez-vous que nos amours se donnent la nuit et le jour — je suis fidèle, elle est fidèle, de Pâques fleuries à Noël, de Noël à Pâques fleuries depuis qu'ell' n'a plus de mari.

Y pas mèche, y a pas mèche, y a pas méchanceté d'sa part. Mais il neige — bah ! il neige ? — non, il n'est jamais trop tard !

(*Rires et applaudissements.*)

Ombres de Lamartine, de Vigny et de Musset, voilez-vous la face ! Et vous, chers amis, vendez bien leurs œuvres... et les miennes.

(*Rires. Applaudissements.*)

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

Lamartine (Alphonse de), ou de son nom complet Alphonse-Marie-Louis Prat de La Martine, l'un des poètes les plus distingués de l'école de Mme de Staël et de M. de Chateaubriand; littérateur, secrétaire d'ambassade et homme politique, membre de l'Académie Française, membre du Gouvernement provisoire de 1848, ancien député, né à Mâcon en 1790, mort à Paris en 1869.

La première édition (édition originale) des *Méditations poétiques*, premier ouvrage publié par Lamartine, parut en 1820, en un volume in-8°, Paris, au dépôt de la librairie grecque-latine-allemande, rue de Seine, 12, et celle des « Nouvelles Méditations poétiques », en 1823, en un vol. in-8, Paris, Urbain Canel.

SES ŒUVRES

(*La date*, entre parenthèses, *qui suit le titre, est celle de l'édition* originale.)

Adieu. Académie Royale des sciences, lettres et arts de Marseille. Séance du 26 juin 1832.
(Pièce composée à Marseille vers la fin de juin 1832. C'est une autre pièce que celle portant le même titre et qui est la 19e des Premières Méditations.
A MM. les abonnés du *Cours de littérature* et à tous mes lecteurs. Explication franche (1858).
Antoniella (1867).
Cantate pour les établissements de Saint-Joseph et de Saint-Nicolas (1829).
Chant du Sacre[1] ou *la Veille des Armes* (1825).
La Chute d'un ange; épisode (1838).
Le Civilisateur, histoire de l'humanité par les grands hommes (1852-1854).
Civilisateurs et Conquérants (1865).
Conclusion de l'Histoire des Girondins. Lettre de M. de Lamartine à M. Jules Pautet (1847).
Les Confidences (1849).
Mes Confidences. Fior d'Aliza (1863).
En marge des Confidences. Lettres inédites de Lamartine, par Louis Barthou. Abbeville, F. Paillart, 1914, pet. in-16.
Le Conseiller du Peuple (1849-1851).
Contre la peine de mort. Au peuple du 19 octobre 1830 (1830).
Correspondance de Lamartine, publiée par Mme Valentine de Lamartine (1873-1875).
Cours familier de littérature. Un entretien par mois, 28 volumes (1856-1869).
Le Dernier chant du pèlerinage d'Harold (1825).
Des Destinées de la Poésie (1834).
Discours prononcés dans la séance publique tenue par l'Académie Française, pour la réception de M. de Lamartine, le 1er avril 1830 (1830). (*Le Discours de M. de Lamartine occupe les pp. 1 à 28.*)
Discours prononcés à la Chambre par A. de Lamartine, député du Nord, 1835-1836 (1836).
Epîtres (et poésies diverses) (1825).
Les Foyers du Peuple, journal littéraire, 12 numéros (1851).
La France parlementaire (1834-1851). Œuvres oratoires et écrits politiques (1864-1865).
Geneviève, histoire d'une servante (1850).
Les Grands Hommes de l'Orient. Mahomet. — Tamerlan. — Le Sultan Zizim (1865).
Harmonies poétiques et religieuses (1830).
Histoire des Constituants (1855).
Histoire des Girondins (1847).
Histoire de la Restauration (1851-1852).
Histoire de la Révolution de 1848 (1849).
Histoire de la Russie (1855).

---

1. La *Biographie universelle et portative des contemporains* apprend que le *Chant du Sacre* renfermait quelques vers qui déplurent à M. le duc d'Orléans, en amenant sur la scène avec une exactitude trop historique le souvenir des opinions du duc, son père. Il y eut à ce sujet, entre le prince et le poète, une petite négociation, de laquelle il résulta que M. de Lamartine, n'ayant pas eu l'intention d'offenser son Altesse Royale, faisait bien volontiers le sacrifice des vers, dans lesquels elle avait cru voir une allusion injurieuse. Ces vers ont disparu de la seconde édition (ou plutôt du second tirage) et l'on dit que la première a été achetée tout entière à l' « éditeur » M. Tastu, pour être anéantie. Les vers supprimés par Lamartine sont les deux derniers de la page 19 et les deux premiers de la page 20.

Histoire de la Turquie (1855).
Les Hommes de la Révolution. Mirabeau. — Danton. — Vergniaud (1865).
Jacquard (Gutenberg). Edition en partie originale (1864).
Jocelyn. Épisode. Journal trouvé chez un curé de village (1836).
Jocelyn inédit de Lamartine, d'après les manuscrits originaux. Publié par Christian Maréchal. Paris, Bloud et Cie, 1909, gr. in-8.
A. de Lamartine par lui-même (1790-1847). Première édition séparée (1892).
Lettre à M. Casimir Delavigne qui lui avait envoyé son Ecole des Vieillards (1824).
Lettre à Alphonse Karr, jardinier (1858).
Le manuscrit de ma mère, avec commentaires, prologue et épilogue (1871).
Méditations poétiques [1] (1820).
Mélanges poétiques et discours (1840).
Mémoires inédits de Lamartine, 1790-1813 (1870).
Michel-Ange Buonarotti (1862).
La Mort de Socrate. poème (1823).
Le Nouveau Voyage en Orient (1851-1853].
Nouvelles Confidences. Avec une partie entièrement inédite (1841).
Nouvelles méditations poétiques (1823).
Ode à M. le comte d'Orsay (1850). Traduction en langue arménienne d'une pièce de vers de Lamartine commençant par ce vers : « Quand le bronze écumant dans ton moule d'argile ».
Le Passé, le Présent et l'Avenir de la République (1850).
La Peine de mort, jugée par Victor Hugo et Lamartine (1848).
Poésies inédites, publiées par Mme Valentine de Lamartine (1873).
Portraits et Biographies. — William Pitt. — Lord Chatam. — Mme Roland. — Charlotte Corday (1865).
Raphaël, pages de la vingtième année (1849).
Recueillements poétiques (1839).
Réponse de M. de Lamartine à M. le Président de l'Académie de Marseille. Séance du jeudi 26 août 1847 (1848).
Shakespeare et son œuvre (1865).
Souvenirs, impressions, pensées et paysages, pendant un voyage en Orient (1832-1833), ou *Notes d'un voyageur* (1835).
Le Véritable Voyage en Orient de Lamartine, d'après les manuscrits originaux de la Bibliothèque nationale, publié par Chr. Maréchal. Paris, Bloud, 1908.
Souvenirs et portraits (1871-1872).
Sur la politique rationnelle (1831).
Le Tailleur de pierre de Saint-Point, récit villageois (1851).
Toussaint-Louverture, poème dramatique (1850).
Trois mois au pouvoir (1848).
Trois poètes italiens. — *Dante*. — *Pétrarque*. — *Le Tasse* (1893).
Vie de Alexandre le Grand (1859).
Vie des grands hommes (1855-1856). Réimpression, sous un nouveau titre, et avec *César* en plus, du *Civilisateur*.
Vues, discours et articles sur la question d'Orient (1840).

PREMIÈRES ÉDITIONS SÉPARÉES

Adieu. Méditation poétique, traduite en vers latins, par M. G. L. Guillaume. Première édition séparée de la 19e méditation (1830).
Antar (1864).
Balzac et ses œuvres (1866).
Benvenuto Cellini (1866).
Bossuet (1864).
Christophe Colomb, 1436-1506 (1853).
Cicéron (1863).
Cromwell (1864).
L'Enfance (1853).
Fénelon (1853).
Graziella (1852).
Guillaume Tell, Bernard de Palissy (1863).
Gutenberg, inventeur de l'imprimerie (1853).
Héloïse et Abélard, 1079-1164 (1853).
Histoire de César (1856).
Homère et Socrate (1863).
L'Isolement. Méditation première, traduite en vers élégiaques, par M. J. L. Guillaume (1829). Première édition séparée de cette méditation.
J.-J. Rousseau, son faux contrat social et le vrai contrat social (1866).
Jeanne d'Arc (1863).
La Jeunesse (1853).
Nelson (1758-1805) (1853).
Régina (1862).
Rustem (1863).
Saül. Tragédie. (1879).
Madame de Sévigné (1864).
Vie du Tasse (1866).
Les Visions (1853).

1. Ces « Méditations » ont eu un succès prodigieux; et si, jusqu'à la fin de 1829, il n'en a pas été fait dix-sept éditions comme le libraire-éditeur l'a voulu persuader, douze ont été publiées, sans y comprendre celles qui font partie des Œuvres de l'auteur (*Quérard*).

DISCOURS, TOASTS, OPUSCULES POLITIQUES

La plupart des discours, toasts et opuscules politiques de Lamartine ont été publiés séparément.

La liste en serait fort longue. Vicaire, dans son *Manuel de l'Amateur de livres du dix-neuvième siècle*, t. IV, pp. 1026 et suivantes, en cite 124, sans prétendre les avoir donnés tous.

Pièces de théâtre extraites des Œuvres de Lamartine

Fior d'Aliza, opéra-comique en quatre actes, d'après le roman de M. A. de Lamartine, par Michel Carré et H. Lucas. Musique de Victor Massé (1866).

Les Orphelines de Valneige, drame en trois actes, tiré de Geneviève, de M. de Lamartine, par MM. Decourcelle et Jaime fils. Musique nouvelle de M. Montaubry. Paris, M. Lévy (1854).

Graziella, drame en un acte, tiré des Confidences de M. de Lamartine, par MM. Jules Barbier et Michel Carré (1849).

Graziella, drame lyrique, en deux actes, d'après le roman de Lamartine, par Jules Barbier, musique de Antony Choudens (1877).

Jocelyn, opéra en quatre actes, d'après le poème de Lamartine, par MM. Armand Silvestre et Victor Capoul, musique de M. Benjamin Godard. Paris, Choudens, 1888, in-12.

Adaptation cinématographique

Josselyn, mise en scène de M. Poirier, Paris, Éditions Gaumont.

Parodie [1]

Traversin et couverture, parodie de Toussaint Louverture, en quatre actes mêlés de peu de vers et de beaucoup de prose, par MM. Varin et Labiche (1850).

ÉDITIONS COLLECTIVES

Voici les principales éditions collectives des œuvres de Lamartine.

Paris, Boquet, Gosselin et Canel, 1826, 2 vol. in-8.
Paris, Gosselin, 1832, 4 vol. in-8.
Paris, Gosselin, 1834, 4 vol. in-8.
Paris, Beaujouars, 1836, 4 vol. in-32.
Paris, Gosselin et Furne, 1836-1840, 13 vol. in-8.
Paris, Gosselin, Furne et Pagnerre, 1845, 8 vol. in-18.
Paris, Typographie Firmin-Didot, 1849-1850, 14 vol. in-8.
Paris, Gosselin, Furne et Pagnerre, 1850, 6 vol. gr. in-8.
Paris, chez l'auteur, 43, rue de la Ville-l'Evêque, 1860-1866, 41 vol. in-8.
Paris, Furne, Jouvet, Pagnerre et Hachette, 1875-1882, 9 vol. in-16.
(Cette édition n'est pas tomée; elle comprend 6 vol. de poésie et 3 de romans.)
Paris, Alphonse Lemerre, 1885-1891, 14 vol. pet. in-12.
Toutes ces éditions ne se trouvent plus que d'occasion.

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE LAMARTINE, actuellement en vente

Éditions Hachette et Cie, 79, boulevard Saint-Germain

Œuvres de Lamartine, 22 vol. in-16

La Chute d'un ange, 1 vol. Prix : 7 fr. 50.
Confidences, 1 vol. Prix : 7 fr. 50.
Correspondance (1807-1852). 4 vol. Prix : 30 fr.
Harmonies poétiques, 1 vol. Prix : 7 fr. 50.
Histoire des Girondins, 6 vol. Prix : 45 fr.
Jocelyn, 1 vol. Prix : 7 fr. 50.
Lectures pour tous, 1 vol. Prix : 7 fr. 50.
Le Manuscrit de ma mère, 1 vol. Prix : 7 fr. 50.
Nouvelles Confidences, 1 vol. Prix : 7 fr. 50.
Nouvelles Méditations, 1 vol. Prix : 7 fr. 50.
Premières Méditations poétiques, 1 vol. Prix : 7 fr. 50.
Recueillements poétiques, 1 vol. Prix : 7 fr. 50.
Voyage en Orient, 2 vol. Prix : 15 fr.

Éditions séparées :

Les Girondins, 4 vol. in-8. Prix : 30 fr.
Graziella, 1 vol. in-16. Prix : 5 fr.
Mémoires, 1 vol. in-16. (En réimpression.)
Raphaël, 1 vol. in-16. Prix : 5 fr.
Méditations poétiques, publiées par G. Lanson. 2 vol. in-8 (Collection *les Grands Écrivains de France*). Prix de chaque volume, 20 fr. — Il a été fait de cette édition un tirage sur grand raisin vélin au prix de 50 fr. chaque volume.
Saül, publié par J. des Cognets. Collection des textes français modernes. 1 vol. in-16. Prix : 5 fr.
Le Tailleur de pierre de Saint-Point, 1 vol. in-16. Prix : 5 fr.
Voyage en Orient, 2 vol. in-8, reliés. Prix : 23 fr.

1. On peut encore se procurer cette parodie, chez Calmann-Lévy, format grand in-18, au prix de 1 franc.

ÉDITIONS DIVERSES

Antoniella. Paris, Calmann-Lévy, 1 vol. in-8. Prix : 9 fr.
Geneviève. Paris, Calmann-Lévy, 1 vol. in-8. Prix : 9 fr.
Graziella. Paris, Ferreyrol, 1914, in-8. Tiré à 905 exemplaires sur papier de Hollande. Épuisé.
Le Lac, par A. de Lamartine. Paris, L. Curmer, 1860, in-folio. Compositions et eaux-fortes, par Alexandre de Bar, ornements H. Catenacci. 16 ff. n. ch. (un pour chaque strophe du *Lac*) et 16 planches hors texte. (Ne se trouve que d'occasion.)
Méditations poétiques. Compositions de H. Guinier, gravées à l'eau-forte par C. Coppier. Paris, imprimé aux frais de la Société des amis des livres, 1910, gr. in-8. Epuisé.
Nouvelles confidences. Paris, Calmann-Lévy, 1 vol. in-8. Prix : 9 fr.
Toussaint Louverture. Paris, Calmann-Lévy, 1 vol. in-8. Prix : 9 fr.
Vie de César. Paris, Calmann-Lévy, 1 vol. in-8. Prix : 9 fr.

EXTRAITS

Chefs-d'œuvre poétiques, publiés avec une introduction, une notice et des notes, par René Waltz. Paris, Hachette, 1 vol. in-16 illustré de 16 gravures, cartonné. Prix : 5 fr.
Extraits de ses œuvres lyriques. Louvain, J. Feyaerts, 1916, in-8.
Lectures pour tous, ou *Extraits des œuvres générales de Lamartine,* choisis, destinés et publiés par lui-même. Paris, Hachette, 1 vol. in-16, broché. Prix : 7 fr. 50.
Œuvres choisies. Paris, Hachette, in-16, relié toile. Prix : 3 fr. 50.
Œuvres choisies, publiées par R. Waltz. Paris, Hachette, 2 vol. in-16, brochés, chaque volume. Prix : 7 fr. 50. — Tome I : Prose. — Tome II ; Poésie.
La Politique de Lamartine, choix de discours et écrits politiques, précédé d'une étude sur la vie politique de Lamartine. Paris, Hachette (1878).

QUELQUES ÉCRITS ET DOCUMENTS SUR LAMARTINE ET SUR SES ŒUVRES

Académie de Mâcon. *Le Centenaire de Lamartine célébré à Mâcon, les 18, 19, 20 et 21 octobre 1890.* Mâcon, Protat frères, 1891.
Alexandre (Charles). *Souvenirs sur Lamartine, par son secrétaire.* Paris, Charpentier, 1884, in-18.
Madame de Lamartine. Paris, Dentu, 1887, in-8. Portrait.
Allais (G.). *Les Harmonies de Lamartine.* Nouvelles études. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1913, in-8.
Allais (G.). *Lamartine en Toscane et les Harmonies poétiques et religieuses.* Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1908, in-8.
Annuaire de la Société des amis des livres. Paris, 1883, in-8.
P. 69. Paillet (Eugène). *Lamartine et ses Méditations.*
Barrès (Maurice). *L'Abdication du poète.* Avec portrait de Lamartine. Paris, Crès, 1914, in-16.
Barthou (L.). *Lamartine orateur.* Paris, Hachette, 1 vol. in-8. Prix : 10 fr.
Brunetière (Ferdinand). *Histoire et littérature.* Paris, Calmann-Lévy, 1884-1886, 3 vol. in-12. — Tome III, Pp. 239-265, *La Poésie de Lamartine.*
Brunetière (Ferdinand). *L'Evolution de la poésie lyrique en France au dix-neuvième siècle.* Paris, Hachette, 1894, 2 vol. in-18. — Tome I, Pp. 105 à 140. *La Poésie de Lamartine.*
Brunetière (Ferdinand). *Manuel de l'histoire de la littérature française.* Paris, Delagrave, 1898, pet. in-8. — Pp. 421-428, Lamartine.
Chamborant de Périssat (baron de). *Lamartine inconnu.* Notes, lettres et documents inédits, souvenirs de famille. Avec deux fac-similés d'autographes. Paris, Plon, 1891, in-8.
Citoleux (Marc). *La Poésie philosophique au XIX^e siècle.* Paris, Plon-Nourrit, 1905. in-8.
Clouzot et Fegdal. *Lamartine.* Paris, Michaud, 1912, in-12.
Cochin (H.). *Lamartine et la Flandre.* Paris, Plon-Nourrit, 1912, in-12.
Cordelier (Lucien). *L'Evolution religieuse de Lamartine.* Thèse présentée à la Faculté de théologie protestante de Paris, 1895.
Cuvillier-Fleury. *Dernières études historiques et littéraires.* Paris, Michel Lévy, 1859, 2 vol. in-18. — Tome II, Pp. 224-234. *Une préface de M. Lamartine.*
Dejey (Marius). *Le Séjour de Lamartine à Belley.* Souvenirs de son éducation classique d'après ses ouvrages et des documents inédits. Paris, Bloud, 1895.
Deschanel (Emile). *Lamartine.* Paris, Calmann-Lévy, 1893, 2 vol. in-18.
Des Cognets (Jean). *Les Idées morales de Lamartine.* Paris, 1909, in-16.
Des Cognets (Jean). *La Vie intérieure de Lamartine.* D'après les souvenirs inédits de son plus intime ami, J.-M. Dargaud, et les travaux les plus récents. Paris, *Mercure de France,* 1913, in-18. Prix : 5 fr. 75.
Des Essarts (Emmanuel). *Portraits de maîtres.* Paris, Perrin et C^ie, 1888, in-18. — Pp. 32-72, Lamartine.
Doumic (R.). *Lamartine.* Paris, Hachette, in-18 (Collection « les Grands Ecrivains »).
Doumic (R.). *Lettres d'Elvire à Lamartine,* avec 2 fac-similés d'autographes conservés à Saint-Point. Paris, Hachette, 1 vol. in-16. Prix : 3 fr.
Doumic (R.) *Études sur la littérature française,* 6^e série... Elvire à Aix-les-Bains... Paris, Perrin et C^ie, in-16. Prix : 7 fr.
Doutrepont (G.). *Du sentiment religieux chez Chateaubriand, Lamartine et Hugo* (1800-1830). Bruxelles, J. Goemaere, 1906, in-8.
Faguet (Emile). *Etudes littéraires sur le dix-neuvième siècle.* Chateaubriant, Lamartine... Paris, Lecène et Oudin, 1887, in-18. — Pp. 73 à 126.
France (Anatole). *L'Elvire de Lamartine,* notes sur M. et M^me Charles (avec fac-similé). Paris, Champion, 1893, in-16.
Gautier (Léon). *Portraits littéraires,* 2^e partie. Paris, Gaume, 1868, in-18. — Pp. 211-264. Lamartine.
Girardin (Madame Emile de). *Le Vicomte de Launay, Lettres parisiennes.* Paris, Michel Lévy, 1857. 4 vol.

in-18. — Tome I : Pp. 262-266. Lettre XXXII de 1837. — Tome II : Pp. 31-37. Lettre VI de 1838. — Tome III : pp. 131-140. Lettre IV de 1841.
Haye (Alexandre de). *Lamartine et Lord Beaconsfield.* Etude politique. Extrait de la Nouvelle Revue internationale. Paris, Pichon, 1895, in-8.
Houssaye (Arsène). *Les Confessions, souvenirs d'un demi-siècle* (1830-1880). Paris, Dentu, 1885, 4 vol. in-8. — Tome I, livre V : L'Olympe romantique.
Lacretelle (H. de). *Lamartine et ses amis.* Edition illustrée d'un portrait de Lamartine. Paris, Dreyfus, 1878, in-8.
Lacretelle (P. de). *Les origines et la jeunesse de Lamartine (1790-1812).* Paris, Hachette, 1 vol. in-16. Prix : 5 fr. 75.
A. Lamartine (1833-1913). Préface de Maurice Barrès, suivie d'une étude de Louis Barthou, sur la « Politique rationnelle » et de trois sonnets de J.-L. Vaudoyer. Discours prononcés à Bergues, le 21 septembre 1913, par MM. Paul Deschanel, Denys Cochin, Auguste Dorchain, Henry Cochin. Récit des fêtes de Bergues en l'honneur de Lamartine, par Edouard Galloo. Encore quelques lettres inédites de Lamartine, par Henry Cochin. Paris, Plon-Nourrit, 1914, in-8.
Laprade (Victor de). *Le Sentiment de la nature chez les modernes.* Paris, Perrin et Cie, 1868, in-8. — Pp. 403-413. Lamartine.
Legouvé (Ernest). *Soixante ans de souvenirs.* Deuxième partie. Paris, Hetzel et Cie, 1887, in-8. — Pp. 348-382. La statue de Lamartine.
Lemaitre (Jules). *Les Contemporains.* Etudes et portraits littéraires. Paris, Boivin, 1886-1899, 7 vol. in-18. — Tome IV, Pp. 150-158. Lamartine. — Tome VI, Pp. 79-224. Lamartine.
Lex (L.). *Lamartine.* Souvenirs et documents. Centenaire de sa naissance. 21 octobre 1890. Mâcon, Protat frères, 1890, in-4. — 13 planches hors texte (blasons, fac-similé d'autographes, portraits, vues, etc.).
Maréchal (Ch.). *Lamennais et Lamartine.* Paris, Bloud, 1907, in-16.
Masson (P.-M.). *Lamartine.* Paris, Hachette, 1 vol. in-16. Prix, 2 fr.
Maury (Lucien). *Vies et œuvres d'autrefois, classiques et romantiques..... Les origines du romantisme..... La Jeunesse de Lamartine.* Paris, Perrin et Cie, in-16 : 7 fr.
Mazade (Ch. de). *Lamartine, sa vie littéraire et politique.* Paris, Perrin et Cie, 1872, in-18.
Mélanges d'histoire littéraire, publiés sous la direction de G. Lanson.... III. J. des Cognets. Etude sur les manuscrits de Lamartine, conservés à la Bibliothèque nationale. Paris, Alcan, 1906, gr. in-8. — (Forme le 22e fascicule de la « Bibliothèque de la Faculté des lettres », Université de Paris).
Olivier (Emile). *Lamartine*, précédé d'une préface sur les incidents qui ont empêché son éloge en séance publique de l'Académie française. Paris, Garnier, 1874, in-18.
Ollivier (Mme Th.). *Valentine de Lamartine.* Paris, Hachette, 1 vol. in-16. Prix, 2 fr.
Pelletan (Eugène). *Lamartine, sa vie et ses œuvres.* Paris, Pagnerre, 1869, in-12.
Planche (Gustave). *Portraits littéraires.* Paris, Charpentier, 1833, 2 vol. in-12. — Tome I : Pp. 81-123.
— *Nouveaux portraits littéraires.* Paris, Amyot, 1854, 2 vol. in-12. — Tome I : Pp. 46-191.
Pontmartin (G. de) *Dernières semaines littéraires.* Paris, Michel Lévy, 1864, in-18. — Pp. 159-171, M. de Lamartine.
Pontmartin (G. de). *Nouveaux samedis.* Paris, Michel Lévy, 1865-1881, 20 vol. in-18. — Tome VII (1870), Pp. 1-34. — Tome VIII (1873), Pp. 131-144. — Tome XII (1875), Pp. 128-151.
Quentin-Bauchart (P.). *Lamartine, homme politique. La Politique intérieure.* Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1903, in 8.
Quentin-Bauchart (P.). *Lamartine et la politique étrangère de la Révolution de février (24 février-24 juin 1848).* Paris, Plon-Nourrit, 1907, in-8.
Reyssié (Félix). *La Jeunesse de Lamartine*, d'après des documents nouveaux et des lettres inédites. Paris, Hachette, 1892, in-16.
Rod (Edouard). *Lamartine.* Paris, Boivin, 1895, in-8. Collection des classiques populaires.
Roustan (M.). *Lamartine et les Catholiques lyonnais*, d'après des correspondances et des documents inédits. Paris, Champion, in-8.
Sainte-Beuve. *Critiques et Portraits littéraires.* Paris, Garnier frères, 3 vol. in-12.
— *Portraits contemporains.* Paris, Calmann-Lévy, 5 vol. Tome I : Pp. 275-385 Lamartine.
— *Premiers lundis.* Tome Ier. Paris, Calmann-Lévy, 1882, in-18.
— *Causeries du lundi.* Paris, Garnier, 16 vol. in-18.
Séché (Léon). *Les Amitiés de Lamartine.* Première série : Louis de Vignot. Eléonore de Canonge. Marianne Elisa Birch. Caroline Angebert. Documents inédits. Portraits et autographes. Paris, *Mercure de France*, 1911, in-8. Prix, 10 fr.
— Le même ouvrage sans les portraits. Format in-18. Prix, 5 fr. 75.
Séché (Léon). *Lamartine de 1816 à 1830.* Elvire et les méditations. La mère de Lamartine. Julie Bouchaud des Hérelles. Elvire. Les sources littéraires des Méditations. Les manuscrits de Lamartine. Lamartine et l'école romantique. La tombe d'Elvire. Avec le portrait d'Elvire et 12 planches hors texte. Paris, *Mercure de France*, in-8. Prix, 10 fr.
— Le même ouvrage, avec le portrait d'Elvire seul. Format in-18. Prix, 5 fr. 75.
Séché (Léon). *Le Roman de Lamartine.* Paris, Fayard, 1909, in-12.
Séché (Léon). *Muses romantiques (Mme Emile de Girardin) dans ses rapports avec Lamartine, Victor Hugo....* Portraits et cinq lettres autographes. Paris, *Mercure de France*, in-8. Prix, 10 fr.
— Le même ouvrage sans les gravures. Format in-18. Prix, 5 fr. 75.
Sugier (E.). *Lamartine, étude morale.* Paris, Fischbacher, 1909, in-12.
Tourneux (M.). V. *Grande encyclopédie*, tome XXI, pp. 813-815. Notice sur Lamartine.

BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie de la France.
Bourquelot. *Littérature française contemporaine.* — Tome IV, Pp. 565-570.
Lorenz. *Catalogue général de la librairie française.*
Quérard. *France littéraire.* — Tome IV : Pp. 479-480.
Vicaire. *Manuel de l'amateur de livres du XIXe siècle.* — Tome IV : Pp. 949 à 1087.

***

Musset (Alfred de), poète et littérateur, membre de l'Académie française, né à Paris en 1810, mort dans la même ville en 1857.

Le premier ouvrage publié par lui a pour titre : *L'Anglais mangeur d'opium*. Traduit de l'anglais, par A. D. M. Paris, Mame et Delaunay-Vallée, libraire, 25, rue Guénégaud, 1828. In-12 (édition originale).

La mention « traduit de l'anglais », que porte le titre, n'est pas d'une rigoureuse exactitude. D'après Quérard, *Supercheries littéraires*, tome I, col. 195, l'ouvrage serait une traduction abrégée à laquelle l'auteur a ajouté un chapitre à sa façon. M. Maurice Clouard a mieux déterminé la part d'Alfred de Musset. « Ce n'est, écrit-il, dans ses *Documents inédits sur Alfred de Musset*. Paris, A. Rouquette, 1900, in-8, ni une traduction, ni une imitation, mais une paraphrase du roman anglais de Thomas de Quincey : *Confession of an English opium eater*.

Le second ouvrage, publié par Musset, est : *Contes d'Espagne et d'Italie*. Paris, A. Levasseur, 1830 (édition originale).

SES ŒUVRES

(*la date*, entre parenthèses, *qui suit le titre est celle de l'édition* originale)

Poésies.

Contes d'Espagne et d'Italie (1830). — Le Rhin allemand (1870). — Un Spectacle dans un fauteuil (1833). — Le Voyage à Pontchartrin, poésie inédite. N° 120 du « Cri-Cri » (1891). — Poésies complètes (Contes d'Espagne et d'Italie, poésies diverses, Un Spectacle dans un fauteuil, poésies nouvelles). Première édition collective (1840). — Poésies nouvelles (1840-1849). Première édition collective (1850).

Comédies et Proverbes.

Comédies et Proverbes (André del Sarto, Lorenzaccio, Les Caprices de Marianne, Fantasio, On ne badine pas avec l'amour, La Nuit vénitienne, La Quenouille de Barberine, Le Chandelier, Il ne faut jurer de rien, Un Caprice] (1840).

André del Sarto, drame. Première édition séparée (1851).

Bettine, comédie (1852).

Un Caprice, comédie. Première édition séparée (1847).

Les Caprices de Marianne, comédie. Première édition séparée (1851).

Carmosine, comédie. Première édition séparée (1865).

Le Chandelier, comédie. Première édition séparée (1848).

Fantasio, comédie. Première édition séparée (1866).

L'Habit vert, proverbe (en collaboration avec Emile Augier) (1849).

Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée, proverbe (1848).

Il ne faut jurer de rien, comédie. Première édition séparée (1848).

Louison, comédie (1849).

On ne badine pas avec l'amour, comédie. Première édition séparée (1861).

Nouvelles.

L'Anglais mangeur d'opium (1828).

Conseils à une Parisienne (dans Tome II de « le Diable à Paris ») (1846).

Les Deux Maîtresses (1840).

Discours prononcés dans la séance publique tenue par l'Académie française, pour la réception de M. Alfred de Musset (1852).

Discours prononcé à l'inauguration des statues de Bernardin de Saint-Pierre et de Casimir Delavigne, au Havre, le lundi 9 août (1852).

Faire sans dire (dans Tome II de « Dodecaton », ou le Livre des douze) (1837).

Les Fleurs des Bois (Nouveau magasin des enfants, p. 313-324) (1860).

Frédéric et Bernerette (1840).

Histoire d'un Merle blanc, suivi de « l'Oraison funèbre d'un ver à soie » et de « A quoi tient le cœur d'un lézard » (1853). — *L'édition originale* de « Histoire d'un Merle blanc » a paru en 1842, dans le Tome II de « Scènes de la vie privée et publique des animaux ».

Mademoiselle Mimi Pinson. Profil de grisette (dans Tome I de « le Diable à Paris ») (1845).

Souvenir (dans « Fontainebleau », paysages et légendes, souvenirs, fantaisies, par Charles Asselineau.... A. de Musset, pages 37-46) (1855).

Voyage où il vous plaira (en collaboration avec P.-J. Stahl (Hetzel) (1843).

Nouvelles. Les deux maîtresses, Emmeline, le Fils du Titien, Frédéric et Bernerette, Croisilles, Margot. Première édition in-12 (1841).

Nouvelles. Pierre et Camille, le Secret de Javotte, Fleuranges, Deux mois de séparation (les deux premières nouvelles sont d'Alfred de Musset, les deux dernières de Paul de Musset) (1848).

La Confession d'un enfant du siècle (1836).
Mélanges de littérature et de critique. (Le Tableau d'église. L'Art moderne. Le Salon de 1836. Faire sans dire (proverbe). La Tragédie et Mlle Rachel. Mademoiselle Pauline Garcia) (1865-1866).
Œuvres posthumes. (Le Songe d'Auguste. Poésies diverses. Un Souper chez Mlle Rachel. Faustine. L'Ane et le Ruisseau. Lettres familières. Le Poète et le Prosateur) (1860).
Un Rêve, ballade, par Alfred de Musset. Cent cinquante vers inconnus, avec note bibliographique, suivie d'une notice des portraits du poète (1875).
Une Bonne fortune, traduction en vers latins, par Eugène Beaufrère, professeur au lycée de Nîmes (1853).
La Nuit de mai, traduction en vers latins, par le même (1862).
Alfred de Musset. Correspondance (1827-1857), recueillie et annotée, par Léon Séché. Portrait de Musset en héliogravure, d'après la miniature de Mlle Marie Moulin, et reproductions de dessins à la plume et d'autographes de Musset. Paris, *Mercure de France*, un vol. in-8. Prix, 10 fr.
— Le même ouvrage, sans le portrait. Un vol. in-18. Prix, 5 fr. 75.
Lettres d'amour à Aimée d'Alton (Madame Paul de Musset), 1837-1848, suivies de poésies inédites, avec une introduction et des notes, par Léon Séché. Portrait d'Aimée d'Alton, d'après le biscuit de Barre, de Mme Paul de Musset, d'Alfred de Musset par lui-même, d'Alfred de Musset par David d'Angers, dessins et autographes. Paris, *Mercure de France*, un vol. in-8. Prix, 10 fr.
— Le même ouvrage, avec le portrait d'Aimée d'Alton, seul. Un vol. in-18. Prix, 5 fr.75.
Œuvres complémentaires, réunies et annotées, par Maurice Allem. Paris, *Mercure de France*, un vol. in-18, Prix, 5 fr. 75.

ADAPTATIONS THÉATRALES

Mimi Pinson, vaudeville en un acte, par MM. Bayard et Dumanoir. Paris, Beck, 1845.
Mimi Pinson, vaudeville-opérette en trois actes, par MM. Maurice Ordonneau et Arthur Verneuil, musique de Michiels. Paris, Tresse, 1882.
Le Chandelier a inspiré l'opéra-comique suivant :
La Chanson de Fortunio, opéra-comique en un acte, par MM. Hector Crémieux et Ludovic Halévy, musique de Jacques Offenbach. Paris, Librairie Nouvelle, 1861.

ÉDITIONS COLLECTIVES

(Voir aussi à *Éditions illustrées*)

Nous devons citer, bien qu'elle ne soit plus dans le commerce courant, la plus belle et la plus intéressante, l'édition dite *Edition des amis du poète*, publiée par Charpentier, en 1865-1866, elle comprend 10 vol. gr. in-8, et est ornée de 28 dessins de Bida et d'un portrait.

Les éditions collectives qui se trouvent actuellement dans le commerce, sont :

Éditions E. Fasquelle, 11, rue de Grenelle, Paris.

Musset (Alfred de). Œuvres complètes. 10 vol. in-12. Prix de chaque vol. : 5 fr. 75.

Comédies et Proverbes, 3 vol. — La Confession d'un enfant du siècle, 1 vol. — Contes (Croisilles, Pierre et Camille, Le Secret de Javotte, La Mouche, Histoire d'un Merle blanc, Mimi Pinson), 1 vol. — Mélanges de littérature et de critique, 1 vol. — Nouvelles. (Les Deux Maîtresses, Emmeline, Le Fils du Titien, Frédéric et Bernerette, Margot), 1 vol. — Œuvres posthumes, 1 vol. — Premières poésies. (Contes d'Espagne et d'Italie, Spectacle dans un fauteuil, Poésies diverses, Namouna), 1 vol. — Poésies nouvelles (Rolla, Les Nuits, Poésies nouvelles, Contes en vers), 1 vol.

Petite Bibliothèque Charpentier

Chaque volume de cette collection, de format in-32, est orné de 2 eaux-fortes, hors texte. Prix de chaque vol. : 6 fr.

Comédies et Proverbes, 3 vol. — La Confession d'un enfant du siècle, 1 vol. — Contes et Nouvelles, 1 vol. — Premières poésies, 1 vol. — Poésies nouvelles, 1 vol.

Œuvres complètes. Edition populaire, en 1 vol. gr. in-8, ornée du portrait de A. de Musset et de 28 dessins de Bida, gravés sur acier. Prix, broché, 20 fr.

La même édition avec 12 gravures, y compris le portrait de l'auteur. Prix, broché, 12 fr.

La même édition, sans gravures. Prix, broché, 10 fr.

Œuvres complètes d'Alfred de Musset; édition illustrée de nombreuses gravures sur bois, d'après les compositions de nos meilleurs artistes. 5 vol. in-8.

Tome I : Poésies. II : Nouvelles et Contes. III : Comédies et Proverbes, 1re série. IV : Comédies et Proverbes, 2e série, et mélanges. V : Confession d'un enfant du siècle, Œuvres posthumes.

Chaque volume se vend séparément. Prix : 9 fr. 50.

Éditions E. Flammarion, 4, rue Racine, Paris (6e).

Collection : « Des Meilleurs Auteurs classiques », in-18 jésus. Prix de chaque vol. : 3 fr. 50.

Comédies et Proverbes, 2 vol. — La Confession d'un enfant du siècle, 1 vol. — Contes, 1 vol. — Mélanges de littérature et de critique, 1 vol. — Nouvelles, 1 vol. — Œuvres posthumes, 1 vol. — Poésies nouvelles (1836-1852), 1 vol. — Premières poésies (1829-1835), 1 vol.

Collection des Classiques Jouaust. Format in-16 elzévirien. Prix de chaque volume : 5 fr.

Comédies et Proverbes, 2 vol. — La Confession d'un enfant du siècle, 1 vol. — Contes, 1 vol. — Mélanges de littérature et de critique, 1 vol. — Nouvelles, 1 vol. — Œuvres posthumes, 1 vol. — Premières poésies, 1 vol. — Poésies nouvelles, 1 vol.

Editions A. Lemerre, 23, Passage Choiseul, Paris.
Œuvres complètes d'Alfred de Musset.

Edition in-4, en 10 volumes, tirée à 1.100 exemplaires sur papier de Hollande. Prix de chaque volume : 50 fr.

Pour illustrer cette édition monumentale, il existe une suite de 42 eaux-fortes dessinées par Henri Pille, gravées par Louis Monziès, tirée sur Hollande, avec lettre, à grandes marges. Prix : 480 fr.

Nouvelle édition, illustrée de 42 eaux-fortes d'après Henri Pille, en 10 volumes in-18 jésus. Prix de chaque volume : 12 fr.

Comédies et proverbes, 3 vol. (se vendent séparément). — La Confession d'un enfant du siècle, 1 vol. — Contes et Nouvelles, 1 vol. — Mélanges de littérature et de critique, 1 vol. — Œuvres posthumes, 1 vol. — Poésies, 1828-1833, 1 vol. — Poésies, 1833-1852, 1 vol.

Edition elzévirienne. (Petite bibliothèque littéraire, auteurs contemporains).
Œuvres complètes d'Alfred de Musset, en 10 volumes in-16. Prix de chaque volume : 12 fr.

Comédies et proverbes, 3 vol. (*se vendent séparément*). — La Confession d'un enfant du siècle, 1 vol. — Contes et Nouvelles, 1 vol. — Mélanges de littérature et de critique, 1 vol. — Œuvres posthumes, 1 vol. — Poésies (1828-1833), 1 vol. — Poésies (1833-1852), 1 vol.

On joint généralement à cette édition :
Paul de Musset. Biographie d'Alfred de Musset, 1 volume avec portrait : 12 fr.

Edition Larousse, 17, rue du Montparnasse.
Œuvres complètes, 8 volumes in-8. Prix de chaque volume : 4 fr. 50.

Comédies et proverbes, 3 vol. — Confession d'un enfant du siècle, 1 vol. — Contes, 1 vol. — Nouvelles, 1 vol. — Poésies, 2 vol.

Editions Garnier, 6, rue des Saints-Pères.
(Voir aussi à : *Editions illustrées*).

Œuvres complètes. Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée de documents inédits, précédée d'une notice biographique sur l'auteur et suivie de notes, par Edmond Biré. 9 volumes in-16. Prix de chaque volume : broché, 5 fr. ; relié 1/2 chagrin, 15 fr. ; relié bigarré, genre ancien, 14 fr.

Tome I : Premières poésies. — Contes d'Espagne et d'Italie. — Spectacle dans un fauteuil. — Poésies diverses. — Namouna.
Tome II : Poésies nouvelles. — Rolla. — Les Nuits. — Contes en vers.
Tome III : Comédies et proverbes. I. André del Sarto. — Lorenzaccio. — Caprices de Marianne. — Fantasio. — On ne badine pas avec l'amour. — La Nuit vénitienne. — Barberine.
Tome IV : Comédies et Proverbes. II. Le Chandelier. — Il ne faut jurer de rien. — Un Caprice. — Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. — Louison. — On ne saurait penser à tout. — Carmosine. — Bettine.
Tome V : Nouvelles : Emmeline. — Les deux maîtresses. — Frédéric et Bernerette. — Le fils du Titien. — Margot. — Les Croisilles.
Tome VI : Contes. — Pierre et Camille. — Le secret de Javotte. — La Mouche. — Histoire d'un merle blanc. — Mimi Pinson. — Lettres de Dupuis et Cotonet.
Tome VII : Confession d'un enfant du siècle.
Tomes VIII et IX : Mélanges de littérature et de critique.

Edition de la « Renaissance du Livre », 78, Boulevard Saint-Michel, Paris.

Œuvres complètes, 8 volumes in-16. Prix de chaque volume : broché, 2 fr. 95 ; relié : 5 fr.
Prix des 8 volumes ensemble : brochés, 20 fr.

Les Confessions d'un enfant du siècle, 1 vol. — Comédies et Proverbes, 3 vol. — Contes, 1 vol. — Nouvelles, 1 vol. — Poésies nouvelles, 1 vol. — Premières poésies, 1 vol.

ÉDITIONS ILLUSTRÉES

Œuvres complètes. Notes et commentaires de Marcel Bouteron et Henri Longnon. Deux cent cinquante compositions de Emile Nourigat, gravées sur bois, par Dutertre. Paris, Conard, 1922, 11 volumes grand in-18.

Cette belle édition est en cours de publication.

Sont parus actuellement :

Premières Poésies. 1 vol. — Poésies Nouvelles. 1 vol.

Prix de chaque volume, broché, 15 fr.; demi-reliure amateur, 49 fr.; demi-reliure amateur, bleu de roi, 75 fr. (Canape).

Œuvres complètes. Édition illustrée de 26 héliogravures, d'après les dessins de Maillart. Paris, Garnier frères, 8 vol. in-8 cavalier. Prix de chaque volume, broché, 10 fr.

Œuvres complètes. Édition illustrée. Paris, Garnier frères, 9 vol. in-18. Prix de chaque volume, broché, 6 fr. 90; relié demi-chagrin, 16 fr. 90; relié bigarré, genre ancien, tête dorée, 16 fr. 90.

Histoire d'un merle blanc. Compositions originales de Giacomelli, gravées au burin et à l'eau-forte, par Léon Boisson. Paris, Carteret, 1904, in-8.

La Mouche, illustrée de trente compositions, par Ad. Lalauze. Préface par Philippe Gille. Paris, Ferroud, 127, boulevard Saint-Germain, 1892, in-8.

On ne badine pas avec l'amour. 8 illustrations, par A. Moreau. Paris, Ferroud, 1905, in-8.

On ne badine pas avec l'amour, proverbe en trois actes, avec 35 lithographies originales et couverture illustrée, par Louis Morin. Paris, Carteret et Cie, 1904, gr. in-8, 150 fr.

On ne badine pas avec l'amour, par Alfred de Musset. Dessins de George Barbier, gravés sur bois, par Aubert. Paris, Crès, 1919, in-8. Prix : 27 fr.

(De la collection le « Théâtre d'art », publiée sous la direction de Ad. van Bever.)

On ne badine pas avec l'amour, comédie en trois actes. Eaux-fortes originales en couleurs, de Gaston La Touche. Paris, Société des Livres d'art, 1913.

La Nuit vénitienne. Les Caprices de Marianne. Fantasio. Illustrés par M. Brunelleschi. Paris, Piazza, 1913, in-4, 80 p. avec 20 gravures.

Les Nuits et Souvenir. Illustrations de Gérardin, gravées sur bois, par Florian. Paris, Helleu et Sergent (succ. de Ed. Pelletan). 125, boulevard Saint-Germain, 1896, in-8. Tiré à 100 ex. sur vélin à la cuve. Prix, 200 fr.

Les Nuits. La Nuit de mai. — La Nuit de décembre. — La Nuit d'août. — La Nuit d'octobre. Édition illustrée de seize compositions et une couverture dessinée et gravée à l'eau-forte, par Emile Nourigat. Paris, Conard, 1904, in-8.

Les Nuits. Beau frontispice dessiné et gravé à l'eau-forte, par William Fel. Bandeaux, culs-de-lampe, fleuron, dessinés à la plume. Paris, Ferroud, 1922, in-8, 15 fr.

Les Nuits. Avec les illustrations de Luc-Olivier Merson, gravées par Ch. Chessa; et de Adolphe Giraldon, gravées par E. Florian. Paris, J. Meynial, 1912, in-8. Tiré à 140 exemplaires.

Le Rhin allemand. Avec la musique de Félicien David. Réponse à la chanson de Becker. Illustrations décoratives de André Domin, tirées en deux tons. Paris, G. Crès, 1918, in-8, 32 p. Prix, 13 fr. 20.

Rolla (vers). Avec compositions de Georges Desvallières, reproduites en couleurs, par Fortier et Marotte. Paris, Romagnol (de la Collection des Dix). 1906. in-8.

Rolla. Beau frontispice de Guillonnet, et ornements décoratifs de Lebègue. Paris, Ferroud, 1919, in-8. 22 fr.

ÉDITIONS SÉPARÉES

Comédies et proverbes. Édition complète en 2 volumes. Paris, Nelson, in-16, reliure toile rouge. Chaque volume, 4 fr. 50. Introduction et notice sur chaque pièce, par M. Alphonse Séché.

Volume I. La Nuit vénitienne. — André del Sarto. — Les Caprices de Marianne. — Fantasio. — On ne badine pas avec l'amour. — Barberine. — Lorenzaccio.

Volume II. Le Chandelier. — Il ne faut jurer de rien. — Un Caprice. — Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. — Louison. — On ne saurait penser à tout. — Carmosine. — Bettine.

La Mouche (Collection Bijou), in-16. Prix relié, 2 fr. 50.

Collection « Les Meilleurs livres », A. Fayard.

Prix, 0 fr. 35 et 0 fr. 50.

Poésies nouvelles. 1 vol. — Un Caprice. — On ne saurait penser à tout, 1 vol.

Éditions Calmann-Lévy, 3, rue Auber, Paris.

Collection Michel-Lévy, in-18, à 2 fr. le volume.

Comédies et proverbes. 3 vol. — Poésies nouvelles, 1 vol. — Premières poésies, 1 vol. — Les Parisiennes à Paris, 1 vol. (En collaboration avec Balzac et G. Sand.)

Pièces de théâtre, édition de luxe, format in-8. — Le Chandelier, 3 actes, 1 fr. — Un Caprice, 1 acte, 1 fr. — Les Caprices de Marianne, 1 fr. — L'Habit vert, proverbe en 1 acte, 1 fr. 75. — Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée, 1 acte, 1 fr. — Il ne faut jurer de rien, 3 actes, 1 fr. — On ne badine pas avec l'amour, 1 fr.

Bibliothèque miniature. Paris, Payot et Cie.

Chaque volume in-32, relié satinette fantaisie. Prix : 3 fr. 50.

Il ne faut jurer de rien. 1 vol. — Les Nuits. 1 vol. — Poésies. 1 vol. — Un Caprice. 1 vol.

Collection « Les Classiques de l'Odéon ».

André del Sarto. Prix : 2 fr. 50.

Les Nuits (Nuits de mai, de décembre, d'août et d'octobre), imprimés en Braille, suivant le système Vaughan (recto seulement). Lyon, Georg, 1918, 80 feuillets in-8. Prix : 4 fr.
Poésies nouvelles. Paris, G. Crès, 1921, in-16. Prix, broché, 0 fr. 80.
Le fils du Titien. Paris, G. Crès, 1921, in-16. Prix, broché, 0 fr. 80.
Margot. Paris, Lemerre, in-32 (petite collection rose). 2 fr.
Mimi Pinson. Paris, Hachette, in-8 (Idéal, Bibliothèque illustrée). 2 fr.
Les Nuits. Paris, Lemerre, in-32 (petite collection rose), 2 fr.
Poésies. Comédies, Paris, Hachette, in-16. 3 fr. 50.

EXTRAITS

Extraits de l'œuvre d'Alfred de Musset, édition choisie et annotée en vue de la jeunesse. Paris, E. Fasquelle, 1 vol. in-12. Prix, 5 fr. 75.
Les plus belles pages d'Alfred de Musset. Avec une notice. Portrait inédit par Clésinger. Paris, Mercure de France, 26, rue de Condé, un volume in-18. Prix, 6 fr.
Morceaux choisis d'Alfred de Musset, avec une introduction et des notes, par J. Porcher. Paris, Alcide Picard, 1907, in-12, broché, 8 fr., relié, 10 fr. 50.
Choix de poèmes et poésies d'Alfred de Musset. Paris, Nelson (collection Bijou). Prix, relié, 2 fr. 50.
Ce recueil contient les quatre *Nuits*, *Rolla*, *Souvenirs* et dix autres poèmes de moindre longueur, parmi lesquels : *La Ballade à la lune*, *La Chanson de Fortunio*, *Adieu Suzon*, etc.
Morceaux choisis, recueillis par Joachim Merlant. Avec 68 gravures. Paris, H. Didier, 4, rue de la Sorbonne, 1918, in-12. Prix, broché, 7 fr.
Œuvres choisies, par J. Giraud. Paris, Hachette et Cie, 1 volume in-16. Prix, 5 fr. 75.
Œuvres choisies, par P. Morillot. Paris, Delagrave, 1 vol. in-16. Prix, broché, 7 fr. Relié, mouton souple, 15 fr.
Pages choisies, publiées par M. Sirven. Paris, A. Colin, in-18. Prix broché, 6 fr.

QUELQUES ÉCRITS SUR MUSSET

Audebrand. *Petits Mémoires du XIXe siècle*. Paris, Calmann-Lévy, 1892.
Banville (Théodore de). *Les Camées parisiens*. 2e série. Paris, Pincebourde, 1866.
Barbey d'Aurevilly. *XIXe siècle, Les Œuvres et les hommes*. 4e série. Paris, Amyot, 1865.
Barine (A.). *Alfred de Musset*. Paris, Hachette, 1893, in-12 (*Les Grands écrivains*).
Benoist (A.). *Essais de critique dramatique*. Paris, Hachette, 1898.
Brisson (Adolphe). *Portraits intimes*. 3e série. Paris, Colin, 1897.
Brunetière (Ferd.). *L'évolution de la poésie lyrique en France au XIXe siècle*. Paris, Hachette, 1894, 2 vol.
Claveau (A.). *Alfred de Musset*. (Collection des classiques populaires.) Paris, Boivin et Cie, in-8. Prix broché, 5 fr.; cartonné, 7 fr.
Du Camp (Maxime). *Souvenirs littéraires*. Paris, Hachette, 1882-1883, 2 vol. in-8.
Faguet (Emile). *Etudes littéraires sur le XIXe siècle. Chateaubriand, A. de Musset*. Paris, Boivin, 1887, in-18.
Gautier (Théophile). *Histoire du romantisme*. Paris, E. Fasquelle, 1 vol. in-18.
Goncourt (Edmond et Jules de). *Journal des Goncourt*. Paris, Fasquelle, 9 vol. in-18.
Hémon (Félix), *Cours de littérature*. Tome IX. A. de Musset, A. de Vigny. Paris, Delagrave, in-12, cart. 2 fr. 50.
Jullien (Adolphe). *Le Romantisme et l'éditeur Renduel*. Paris, Fasquelle, 1897.
Legouvé (Ernest). *Soixante ans de souvenirs*. 2e partie. Paris, Hetzel, 1887.
Lamartine (G. de). *Souvenirs et Portraits*. Paris, Hachette, 1871-1872. Tome III.
Lemaitre (Jules). *Impressions de théâtre*. Paris, Boivin, 7 vol. in-18 (Tomes I, II et VII).
Montégut (Emile). *Nos morts contemporains*. 1re série. Paris, Hachette, 1883, in-18.
Musset (Paul de). *Biographie d'Alfred de Musset*. Paris, Charpentier, in-12.
Séché (Léon). *Alfred de Musset d'après des documents inédits*. Tome I. *L'Homme et l'œuvre. Les Camarades*. Tome II. *Les Femmes*. Paris, *Mercure de France*, 2 vol. in-18.
Séché (Léon). *La jeunesse dorée sous Louis-Philippe* (*Alfred de Musset. De Muzard à la Reine Pomaré, La Présidente*). Cinquante lettres d'Alfred Tattet à Guttinguer et à Arvers. Documents inédits. Portraits inédits de Tattet, Musset, Guttinguer, Arvers, la Reine Pomaré, la Présidente. Paris, *Mercure de France* 1921, in-8, 10 fr.
— Le même ouvrage, sans les gravures, format in-18. 5 fr. 75.
Zola (Emile). *Documents littéraires. Etudes et portraits. Chateaubriand. A. de Musset. George Sand*. Paris, Charpentier, 1881.

Sur la famille de Musset.

Beauchesne (Marquis A. de). *Les Musset en Maine. Louis Alexandre, marquis de Musset* (oncle et parrain d'Alfred). Paris, Champion, 1913, in-8.
Solente (Ernest). *Le Grand-Père maternel d'Alfred de Musset*. Paris, Editions Athena, 1922, in-12.

BIBLIOGRAPHIE

Clouard (M.). *Bibliographie des œuvres d'Alfred de Musset et des ouvrages, gravures et vignettes qui s'y rapportent*. Paris, Rouquette, 1885, gr. in-8.
Derome (J.). *Causeries d'un ami des livres. Les éditions originales des romantiques*. Paris, Rouveyre, 1887. 2 vol. in-8.
Vicaire (G.). *Manuel de l'amateur de livres du XIXe siècle*. Tome V, pp. 1236-1310.
Bibliographie de la France, de 1830 à 1922.
Asselineau. *Appendice à la seconde édition de la Bibliographie romantique*. Paris, Rouquette, 1874.
Quérard. *France littéraire*. Tome VI, p. 371.
Bourquelot. *La littérature française contemporaine*. Tome V, pp, 494-495.
Lorenz. *Catalogue général de la Librairie Française*.

***

Vigny (Comte Alfred de), poète et romancier, membre de l'Académie Française, né à Loches, en 1799, mort à Paris, en 1863, publie en 1822 son premier ouvrage : *Poèmes, Héléna, Le Somnambule, La Fille de Jephté, La Femme adultère, Le Bal, La Prison*, etc. A Paris, chez Pélicier, libraire, place du Palais-Royal, n° 242. (Édition originale).

SES ŒUVRES

(*La date*, entre parenthèses, *qui suit le titre est celle de l'édition* originale).

Aux électeurs de la Charente (1848).
La Bouteille à la Mer, poème. Conseil à un jeune homme (1854).
Chatterton, drame (1835).
Cinq-Mars, ou *Une Conjuration sous Louis XIII*, 2 vol. in-8 (1826).
Cinq-Mars, ou *Une Conjuration sous Louis XIII*. Quatrième édition, augmentée d'une préface et de notes. 4 vol. in-12 (1829).
Cinq-Mars, ou *Une Conjuration sous Louis XIII*. Cinquième édition. Précédée de réflexions sur la vérité dans l'art, 2 vol. in-8 (1833).
Cinq-Mars, ou *Une Conjuration sous Louis XIII*, par M. Alfred de Vigny, de l'Académie Française. Neuvième édition, augmentée du Discours de réception de l'auteur, à l'Académie Française, précédée de Réflexions sur la vérité dans l'art, et suivie de documents historiques et des notes et preuves du discours. In-18 (1846).
Les Consultations du Docteur Noir, Stello ou les Diables bleus (*Blue devils*). Première consultation (1832).
Correspondance d'Alfred de Vigny (*1816-1863*), recueillie et publiée par Emma Sakellaridès. Paris, Calmann-Lévy. 1 vol. in-8, 4 fr. 90.
Les Destinées, poèmes philosophiques (1864).
Discours prononcés dans la séance publique tenue par l'Académie Française pour la réception de M. le comte Alfred de Vigny, le 29 janvier 1846.
Eloa, ou *la Sœur des Anges*. Mystère (1824).
En 1833, Ziegler a composé une suite de 13 planches, dessinées et gravées au trait sur le poème d'Alfred de Vigny, en voici la descripiion :
Eloa la sœur des anges, par Ziegler. Compositions au trait sur le poème de M. A. de Vigny. S. l. (Paris), 1833, in-fol. 13 planches tirées sur chine appliqué, y compris le titre ci-dessus, en rose dans un encadrement noir; chaque planche est accompagnée d'une légende (vers), tirée en rose.
Journal d'un poète, recueilli et publié avec des notes intimes d'Alfred de Vigny, par Louis Ratisbonne (1867).
Lettres inédites d'Alfred de Vigny à Edouard Delprat et au capitaine de La Coudrée (*1824-1853*). Avec une introduction, des notes et un essai iconographique, par Louis de Bordes de Fortage. Bordeaux, Mounastre-Picamilh, 1914, in-8 carré.
Lettres inédites d'Alfred de Vigny au marquis et à la marquise de la Grange (*1827-1861*). Notes et introduction de Albert de Luppé. Paris, L. Conard, 1914, in-12. Tiré à 200 exemplaires.
La Maison du Berger, poème (1844).
La Maréchale d'Ancre, drame (1831).
Le More de Venise, Othello. Tragédie traduite de Shakespeare en vers français (1830).
Paris — Elévation (1831).
Poèmes. Héléna, Le Somnambule, La Fille de Jephté, La Femme adultère, Le Bal, La Prison, etc. (1822).
Poèmes antiques et modernes, Le Déluge, Moïse, Dolorida, Le Trapiste (sic), *La Neige, Le Cor*. Edition en partie originale (1826).
Quitte pour la peur (tome II. pp. 95-153, du *Dodecaton*, ou *Livre des Douze*) (1837).
Servitude et Grandeur militaires (1835).
Le Trapiste (sic), poème, par l'auteur des *Poèmes antiques et modernes* (1822).

ÉDITIONS COLLECTIVES

La première édition collective est celle publiée par H. Delloye. V. Lecou, de 1837 à 1839, et se compose des 7 vol. suivants :

I. Poèmes antiques et modernes. *Livre mystique*, Moïse, Eloa, Le Déluge. — *Livre antique*. La Fille de Jephté, La Femme adultère, Le Bain de Suzanne, Le Somnambule, La Dryade, Symétha, Le Bain d'une dame romaine. — *Livre moderne*. Dolorida, La Prison, Madame de Soubise, La Neige, Le Cor, Le Bal, Le Trappiste, La Frégate, La Sérieuse, Les Amants de Montmorency, Paris.

II et III. Cinq-Mars, ou Une Conjuration sous Louis XIII. Sixième édition précédée de réflexions sur la vérité dans l'art.

IV. Servitude et Grandeur militaires, contenant Laurette, La Veillée de Vincennes et La Canne de jonc.

V. *Théâtre*. — La Maréchale d'Ancre, drame en 4 actes. — Chatterton, drame en 5 actes. — Quitte pour la peur, comédie en un acte.

VI. *Théâtre*. — Le More de Venise, Othello, tragédie en 5 actes. — Le Marchand de Venise, comédie en 3 actes.

VII. Les Consultations du docteur Noir. Stello. Première consultation.

Les éditions collectives, actuellement dans le commerce, sont :

ÉDITIONS CALMANN-LÉVY, 3, rue Auber, Paris.
(Voir aussi à : *Éditions illustrées*)

Collection Michel-Lévy, format in-18.
Prix, broché, sous couverture verte. 2 fr. le vol.
En réimpression, sous couverture bleue. 3 fr. le vol.

Cinq-Mars, 2 vol. — Laurette ou le Cachet rouge, 1 vol. — Poésies, 1 vol. — Servitude et Grandeur militaires, 1 vol. — Stello, 1 vol. — Théâtre complet, 1 vol. — La Veillée de Vincennes, 1 vol. — Vie et Mort du capitaine Renaud, 1 vol.

Bibliothèque Contemporaine, format in-18.
Prix, broché, sous couverture jaune. 4 fr. 90 le vol.
Réimpression, sous couverture saumon. 6 fr. 75 le vol.

Correspondance, 2 vol. — Journal d'un poète, 1 vol. — Servitude et Grandeur militaires, 1 vol, — Stello, 1 vol. — Théâtre complet, 1 vol.

Collection in-8. Les volumes existants sont marqués au prix de 9 fr. le vol. Les réimpressions, au prix de 12 fr. le vol.

Cinq-Mars, 1 vol. — Servitude et Grandeur militaires, 1 vol. — Stello, 1 vol. — Théâtre complet, 1 vol.

Nouvelle collection illustrée. Prix de chaque volume, broché, 2 fr.

Cinq-Mars, 1 vol. — Servitude et Grandeur militaires, 1 vol.

Pièces de théâtre, édition de luxe, format in-8.

Chatterton, drame en 3 actes. Prix, 2 fr. 50.
La Maréchale d'Ancre, drame en 5 actes. Prix, 2 fr. 50.
Le More de Venise, Othello, drame en 5 actes, en vers. Prix, 2 fr. 50.
Quitte pour la peur, comédie en 1 acte. Prix, 1 fr. 75.
Shylock, le marchand de Venise, comédie en 5 actes. Prix, 1 fr. 75.

ÉDITION LOUIS CONARD, 6, place de la Madeleine, Paris.
(Voir aussi à *Éditions séparées*)

Œuvres complètes, Notes et éclaircissements, par Fernand Baldensperger.

Poèmes. — Servitude et Grandeur militaires. — Cinq-Mars. — Journal d'un poète. — Stello. — Théâtre. — Daphné. — Correspondance.

Cette belle édition est en cours de publication; elle comprendra : 10 vol. gr. in-18, ornés de différents portraits de Vigny, gravés à l'eau-forte, par Favier, imprimés par l'Imprimerie Nationale, sur papier vergé fin teinté. — Prix de chaque volume, broché. 15 fr. — Demi-reliure amateur, chagrin rouge, dos orné (*Canape*). 49 fr. — Demi-reliure amateur, maroquin vert foncé, dos orné (*Canape*). 75 fr.

Il sera tiré une double suite des portraits :
25 exemplaires, numérotés 1 à 25 sur papier japon impérial. 88 fr. — 50 exemplaires, numérotés de 21 à 75 sur papier ancien du Japon. 88 fr. — Les portraits d'Alfred de Vigny se vendent séparément, sur japon. 7 fr. 50.
Les trois premiers volumes sont en vente :

Cinq-Mars, 1 vol. — Poèmes, 1 vol. — Servitude et Grandeur militaires, 1 vol.

ÉDITIONS DELAGRAVE, 15, rue Soufflot, Paris, V^e^.
(Voir aussi à *Éditions séparées*).

Alfred de Vigny. Œuvres complètes. Édition définitive. 8 vol. in-12. Prix de chaque vol., broché. 7 fr. 50.

Cinq-Mars, ou *Une Conjuration sous Louis XIII*, 2 vol.
Journal d'un poète, recueilli et publié sur les notes intimes d'Alfred de Vigny, par Louis Ratisbonne, 1 vol.
Poésies, 1 vol.
Servitude et Grandeur militaires, 1 vol.
Stello. Mademoiselle Sedaine, 1 vol.
Théâtre, 2 vol. — I. *Chatterton, La Maréchale d'Ancre.* — II. *Quitte pour la peur, Shylock, le More de Venise.*

ÉDITIONS E. FASQUELLE, 3, rue de Grenelle, à Paris.

Petite Bibliothèque Charpentier, format in-32.

Chaque vol. de cette collection est orné de 2 eaux-fortes.

Prix de chaque vol. broché, 6 fr. — Relié veau plein grenat, tranches dorées. 21 fr. — Demi-veau poli, tranches dorées. 12 fr. 50. — Empire, tranches dorées. 13 fr. 50. — Demi-basane jaune polie, tranches dorées. 12 fr.

Cinq-Mars, 4 dessins de Jeanniot, 2 vol. — *Journal d'un poète*, portrait gravé par F. Desmoulin, 1 vol. *Poésies complètes*, un portrait de l'auteur, d'après David d'Angers, et un dessin de Jeanniot, 1 vol. *Servitude et Grandeur militaires*, 2 dessins de Jeanniot, 1 vol. *Stello*, 2 dessins de Jeanniot, 1 vol. *Théâtre*, 4 dessins de Jeanniot, 2 vol.

ÉDITION A. FAYARD, 18, rue du Saint-Gothard, Paris, XIV^e^.

Collection « les Meilleurs livres ». vol. in-18. Prix, 0 fr. 35 (couverture jaune); prix, 0 fr. 50 (couverture bleue).

Chatterton, 1 vol. — Cinq-Mars, 3 vol. — Poèmes antiques et modernes, 1 vol. — Quitte pour la peur. Sur la vérité dans l'art. Sur un système dramatique, 1 vol. — Servitude et Grandeur militaires, 2 vol. — Stello, 2 vol.

ÉDITIONS E. FLAMMARION, 26, rue Racine, Paris, VI^e^.

(Voir aussi à *Éditions séparées*)

Collection « les Meilleurs auteurs classiques français et étrangers ». Format in-16. Prix de chaque vol., broché, 3 fr. 50.

Cinq-Mars, 2 vol. — Poèmes antiques, 1 vol. — Servitude et Grandeur militaires, 1 vol. — Stello, 1 vol. — Théâtre, 2 vol.

EDITION LAROUSSE, 17, rue du Montparnasse, Paris.

Œuvres d'Alfred de Vigny, 7 volumes in-8.

Cinq-Mars, 2 vol. Prix, brochés, 9 fr., reliés toile, 15 fr. Les deux en un seul vol., reliure demi-peau, 22 fr.
Journal d'un poète, 1 vol. Prix, broché. 4 fr. 50, relié toile, 7 fr. 50.
Œuvre poétique, 1 vol. Prix, broché, 4 fr. 50, relié toile, 7 fr. 50.
(*Le journal d'un poète et l'œuvre poétique*, reliés en un seul vol. demi-peau, 22 fr.)
Servitude et grandeur militaires, 1 vol. Prix, broché, 4 fr. 50; relié toile, 7 fr. 50.
Stello, 1 vol. broché, 3 fr. 50, relié toile, 7 fr. 50.
Théâtre, 1 vol. broché, 4 fr. 90, relié toile, 7 fr. 50, relié demi-peau, 15 fr.

EDITIONS A. LEMERRE, 23, passage Choiseul, Paris.

(Voir aussi à *Éditions séparées*)

Petite bibliothèque littéraire, format petit in-12, papier teinté.

Prix de chaque volume, broché, 12 fr. — Relié demi-chagrin sans coins, 21 fr. — Relié demi-chagrin avec coins, 23 fr. — Relié chagrin plein, 52 fr.

Cinq-Mars, 2 vol. — Journal d'un poète, 1 vol. — Poésies, 1 vol. avec portrait. — Servitude et Grandeur militaires, 1 vol. — Stello, 1 vol. — Théâtre, 2 vol.

Il est fait un tirage de cette collection sur papier de Hollande à 30 fr. le vol.; sur papier Whatmann, à 40 fr.; et sur papier de Chine, à 50 fr.

Pour illustrer cette édition, il a été fait une suite d'eaux-fortes. dont voici le détail :

Cinq-Mars, 5 planches dessinées par G. Dilly, et gravées sur bois par Charles Clément, sur Chine. Prix, 20 fr.
Poésies, 5 planches dessinées par G. Dilly, et gravées sur bois par Ch. Clément, sur Chine. Prix, 20 fr.
Servitude et Grandeur militaires, 5 planches dessinés par G. Dilly, et gravées sur bois par Ch. Clément, sur Chine. Prix, 20 fr.
Stello, 4 planches dessinées par Georges Leroux et gravées sur bois par Ch. Clément et un portrait gravé à l'eau-forte. Prix, 20 fr.

Collection Guillaume Lemerre. Volumes petit in-8, illustrés de gravures sur bois ou d'eaux-fortes.

Prix de chaque volume, broché, 8 fr. Relié amateur, sans coins, tête dorée, dos plat avec fers artistiques. Prix, 16 fr.

Cinq-Mars. 1 vol. — Poésies, 1 vol. — Servitude et Grandeur militaires, 1 vol. — Stello, 1 vol.

EDITION NELSON, 189, rue Saint-Jacques, Paris, V^e^.

(Voir aussi à *Éditions séparées*)

Collection Nelson, volumes de format in-16, reliure toile crème. Prix de chaque volume : 4 fr. 50.

Cinq-Mars, 1 vol. — Poésies. Edition complète en un seul vol. de l'œuvre poétique de Vigny. — Servitude et Grandeur militaires, 1 vol. — Stello, 1 vol. — Théâtre. Le journal d'un poète, 2 vol. Tome I : Chatterton. La Maréchale d'Ancre. Quitte pour la peur. Shylock. Tome II : Le Mort de Venise. Le Journal d'un poète.

EDITIONS DE LA RENAISSANCE DU LIVRE, 78, boulevard Saint-Michel, à Paris.

Œuvres complètes en 12 volumes de luxe, format 11 × 18, imprimés sur beau papier vergé. Prix de chaque volume broché, 2 fr. 95; — relié toile anglaise, 5 fr.; — relié demi-basane, 7 fr.

Cinq-Mars, 2 vol. — Correspondance, 2 vol. — Journal d'un Poète, 1 vol. — Œuvres posthumes. Les Destinées. Fantaisies oubliées. Mélanges, 1 vol. — Poésies. Poèmes antiques et modernes. Héléna. Fragments. Notice sur Alfred de Vigny et étude sur les poèmes, par Léon Séché, 1 vol. — Servitude et Grandeur militaires, 1 vol. — Stello, 1 vol. — Théâtre, 3 vol. Tome I : Shylock. Othello. Tome II : La Maréchale d'Ancre. Quitte pour la peur. Tome III : Chatterton, suivi de Mademoiselle Sedaine et du discours de réception à l'Académie française.

Les douze volumes brochés formant les œuvres complètes, sont vendus réunis en un superbe cartonnage, au prix de 30 fr.

EDITIONS SÉPARÉES

La Canne de jonc. Paris, Lafitte, 1914, in-8 (Idéal Bibliothèque), 2 fr.
Chatterton. Édition définitive. Paris, Delagrave, 1907, in-18.
Chatterton, drame. Paris, Nilsson, 8, rue Halévy, in-16 (Collection théâtrale Nilsson), broché, 0 fr. 60.
Le Collier de l'homme. Paris, Sansot, 1917, in-12.
Daphné. Œuvre posthume. Paris, Delagrave, 1 vol. in-12. Prix, broché, 7 fr. 50.
De la désillusion à l'espérance. Paris, Payot, in-32, relié satinette (Bibliothèque miniature), 3 fr. 50.
Les Destinées. Paris, Lemerre, in-32 (Petite collection rose). 2 fr.
Les Destinées. Poèmes philosophiques. Paris, Payot, in-32, relié satinette (Bibliothèque miniature), 3 fr. 50.
Eloa. Paris, Payot, in-32, relié satinette (Bibliothèque miniature), 3 fr. 50.
Héléna, poème en trois chants, réimprimé en entier sur l'édition de 1822. Avec une introduction et des notes, par Edmond Estève. Paris, Hachette, 1907, in-8 (Thèse).
Laurette ou *le Cachet rouge*. Notes et éclaircissements par Fernand Baldensperger. Portrait gravé par Favier. (Collection les chefs-d'œuvre de littérature et d'art typographique). Paris, L. Conard, 1913, 1 vol. in-18 carré. Prix, 6 fr.
Laurette, ou *le Cachet rouge*. Paris, Lemerre, in-32 (Petite collection rose), 2 fr.
Laurette, ou *le Cachet rouge*. Paris, Payot, in-32, relié satinette (Bibliothèque Miniature), 3 fr. 50.
Poèmes. Paris, A. Lemerre (Petite collection rose), 1 vol. in-32, imprimé sur papier rose pâle. Prix, broché, 2 fr. — Relié en mouton plein, grenat, 4 fr. 50. — Relié veau plein, avec fers au dos, 14 fr.
Poèmes antiques et modernes, publiés par Ed. Estève (Collection des Textes français modernes). Paris, Hachette et Cie, 1 vol. in-16. Prix broché, 3 fr. 50.
Poèmes antiques et modernes (Moïse, Eloa, La Fille de Jephté, Dolorida, Mme de Soubise, Le Cor et la mort du loup). Paris, Nelson (Collection Bijou), 1 vol. in-32. reliure satinette, tranches dorées. Prix, 2 fr. 50.
Poésies. Préface de Léo Larguier. Paris, E. Flammarion (Nouvelle Bibliothèque classique), 1 vol. in-16 elzévirien. Prix, broché, 5 fr. — Reliure amateur, 13 fr.
Poésies d'Alfred de Vigny. Paris, Rouff, 1913, gr. in-8 (Grande collection nationale).
Servitude et Grandeur militaires. Paris, Garnier frères, 1 vol. in-16, prix broché, 5 fr.; relié 1/2 chagrin, 15 fr.; relié bigarré, genre ancien, 14 fr. (Collection des classiques).
Servitude et Grandeur militaires. Lyon, H. Lardanchet, 1913, petit in-8. Tiré à 1.000 exemplaires.
Servitude et Grandeur militaires. Paris, Bibliothèque Nilsson, 8, rue Halévy. 1 vol. in-32, cartonné, 1 fr. 95.
Servitude et Grandeur militaires. Paris, Rouff, 1913, gr. in-8 (Grande collection nationale).
Trois poèmes. Bruxelles, Imprimerie Vve Monnom, 1914, in-8. Tiré à 72 exemplaires sur papier de Hollande.
Vie du capitaine Renaud, Paris Crès (Collection les Bons livres Français). 1 vol. in-16. Prix, 0 fr. 80.

ÉDITIONS ILLUSTRÉES

Cinq-Mars, ou *Une Conjuration sous Louis XIII*. Illustré par Ferdinandus. Paris, Calmann-Lévy, in-8 jésus. Prix, broché, 6 fr.
Cinq-Mars, ou *Un Conjuration sous Louis XIII*. Paris, Quantin, 2 vol. in-8. Portrait et 10 planches gravées à l'eau-forte d'après Albert Dawant.
Les Destinées, précédées de Moïse. 46 illustrations de Georges Bellenger, gravées sur bois par Eug. Froment. Paris, Helleu et Sergent, in-8. Tiré à 100 exemplaires sur vélin à la cuve. Prix, 200 fr.
Poésies complètes. Edition décorée de compositions dessinées et gravées sur bois par Louis Jou. Préface et notes de Ad. Van Bever. Paris, Crès, 1920, in-4, tiré à 795 exemplaires sur grand vélin de Rives, numérotés de 54 à 848, 110 fr. — De la collection « Les Grands Textes ».
Servitude et Grandeur militaires, 2 vol. — I. Souvenirs de Servitude militaire : 84 illustrations de Dunki, gravées sur bois par Clément Bellenger. — II. Souvenirs de Grandeur militaire : 51 illustrations de Dunki, gravées par C. Bellenger. Paris, Helleu et Sergent, in-8. — Tiré à 100 exemplaires sur vélin à la cuve, avec un tirage sur chine fort des gravures. Prix, 400 fr.
Servitude et Grandeur militaires. Suite de 6 dessins de J. Le Blant, et 1 portrait, gravés à l'eau-forte par Champollion. Paris, E. Flammarion. Prix, avec lettre, 10 fr. Prix, avant lettre, 15 fr.
Stello. Avec une introduction de Jules Case. Edition spéciale, avec 65 compositions de Georges Scott et 41 lettres originales ornées. Paris, Société artistique du Livre illustré, 1901, gr. in-8.

EXTRAITS

Alfred de Vigny. Œuvres choisies par Tréfeu. Paris, Delagrave, 1 vol. in-16, broché. 7 fr., relié mouton souple, 15 fr.

Alfred de Vigny. Portrait littéraire et extraits, par J. Calvet. Paris, Beauchesne, 1914, in-8.

Morceaux choisis d'Alfred de Vigny, publiés par R. Canat. Avec 47 illustrations. Paris, H. Didier, 4, rue de la Sorbonne (Collection la « Littérature Française illustrée). Prix, 8 fr. 75. — Le même, édition de luxe, reliée mouton souple, tête dorée. Prix, 15 fr.

Œuvres choisies. Paris, Hachette et Cie, 1 vol. in-16. Prix, relié toile, 3 fr. 50.

Œuvres choisies, par Jean Girard. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1913, in-12.

Œuvres poétiques d'Alfred de Vigny. Notices et annotations, par Gauthier-Ferrières. Avec 4 gravures. Paris, Larousse, 1913.

Les plus belles pages d'Alfred de Vigny. Notice de Jean de Gourmont (Livre mystique, Livre antique, Livre moderne, Les Destinées, Cinq-Mars, Stello, Servitude et Grandeur militaires. Daphné. Quitte pour la peur. Chatterton. Journal d'un poète. Correspondance, Appendice). Paris, Mercure de France, 1 vol. in-18. Prix, broché, 6 fr.

QUELQUES ÉCRITS SUR ALFRED DE VIGNY

Aicard (Jean). *Alfred de Vigny*. Conférences. Paris, Flammarion, 1914, in-18. 5 fr.

Albert (Paul). *Poètes et poésies*. Paris, Hachette, 1881, in-16. Pp. 89-115. Alfred de Vigny.

Allem. *Alfred de Vigny*. Paris, Michaud, 1912, in-12.

Ancelot (Mme). *Un salon de Paris*. 1824 à 1864. Paris, Dentu, 1866, in-8, p. 38. Alfred de Vigny.

Babou (Hippolyte). *Les Sensations d'un juré, vingt figures contemporaines*. Paris, A. Lemerre, 1875, in-12, Pp. 171-178. Alfred de Vigny. 5 fr.

Baldensperger (F.). *Alfred de Vigny*. Paris, Hachette et Cie. 1 vol. in-16. Prix, 5 fr. 75.

Banville (Théodore de). *Les Camées parisiens*. 1re série. Paris, Pincebourde, 1866, in-12, p. 109. Alfred de Vigny.

— *Petites études. Mes Souvenirs. Victor Hugo, Alfred de Vigny*, etc. Paris, G. Chartier, 1882, in-18. Pp. 38-52. Alfred de Vigny.

Barbey d'Aurevilly. *XIXe siècle. Les Œuvres et les hommes*. 3e partie. *Les Poètes*. Paris, Amyot, 1862, in-18. Pp. 49-61. A. de Vigny.

Barbier (Auguste). *Souvenirs personnels et silhouettes contemporaines*. Paris, E. Dentu, 1883, in-12. Pp. 357-366. A. de Vigny.

Boissieu (Arthur de). *Lettres d'un passant*. 2e série. Figures contemporaines. Paris, Maillet, 1869, in-12. Pp. 23-35. A. de Vigny.

Bonnières (Robert de). *Mémoires d'aujourd'hui*. 3e série. Paris, Ollendorff, 1888, in-18. Pp. 72-80. A. de Vigny, homme politique.

Bourget (Paul). *Etudes et portraits*. Paris, Plon-Nourrit, 2 vol. in-18. T. I. Pp. 74-81.

Brunetière (Ferdinand). *Essais sur la littérature contemporaine*. Paris, Calmann-Lévy, 1892, in-18. Pp. 35-56. A. de Vigny.

— *L'Evolution de la poésie lyrique en France au dix-neuvième siècle*. Paris, Hachette, 1894, 2 vol. in-18. T. II. Pp. 1-37. A. de Vigny.

Caro (E.). *Poètes et romanciers. A. de Vigny, etc*. Paris, Hachette, 1888, in-12.

Claretie (Jules). *La Libre parole*. Paris, Libr. internationale, 1868, in-12. Pp. 253-264. A. de Vigny.

Des Essarts (Emmanuel). *Portraits de maîtres*. Paris, Perrin et Cie, 1888, in-18. Pp. 73-106, Alfred de Vigny.

Desvoyes (A.). *Alfred de Vigny, d'après son œuvre*. Paris, Messein, 1914, in-12.

Dorison (L.). *Alfred de Vigny, poète philosophe*. Paris, Colin, 1892, in-8.

— *Un symbole social. Alfred de Vigny et la poésie politique*. Paris, Perrin, 1894, in-18.

Doucet (Camille). *Discours prononcé à l'Académie française, pour sa réception, le 22 février 1866*. Paris, Didot, 1866, in-4.

Camille Doucet remplaçait Alfred de Vigny à l'Académie française.

Dupuis (Ernest). *Alfred de Vigny. Ses amitiés. Son rôle littéraire*. T. I. Les Amitiés. T. II. Le Rôle littéraire. Paris, Boivin, 2 vol. in-18 jésus. Prix de chaque volume, broché, 6 fr.

Dupuy (Ernest). *Alfred de Vigny, la vie et l'œuvre* Paris, Hachette et Cie, 1 vol. in-16. Prix, 5 fr. 75.

— *La Jeunesse des romantiques. Victor Hugo et Alfred de Vigny*. Paris, Lecène et Oudin, 1905, in-12.

Eude (R.). *Alfred de Vigny intime*. Paris, l'auteur, 1912, in-8.

Faguet (Emile). *Etudes littéraires sur le dix-neuvième siècle. Chateaubriand. Alfred de Vigny*. Paris, Boivin 1887, in-18.

Foucher (Paul). *Entre cour et jardin. Etudes et souvenirs de théâtre*. Paris, Amyot, 1867, in-12. Pp. 174-197. Alfred de Vigny.

Fournier (Edouard). *Souvenirs poétiques de l'école romantique*. 1825-1840. Paris, Garnier frères, 1880, in-12. Pp. 519-524. A. de Vigny.

France (Anatole). *Alfred de Vigny. Etude*. Paris, Bachelin-Deflorenne, 1868, in-16.

— *Alfred de Vigny. Etude*. Nouvelle édition, revue et corrigée. Paris, Claude Aveline, 11, rue du Départ. Paris. (En préparation.)

Gautier (Théophile). *Histoire du romantisme*. Paris, Fasquelle, in-18.

Goncourt (Edmond et Jules de). *Journal*. Paris, Fasquelle, 1887-1896, 9 vol. T. II. Pp. 146-147. T. V. Pp. 95. T. IX, p. 127.

Guillermin (J.). *Biographies du dix-neuvième siècle. Alfred de Vigny*. Paris, Bloud et Barral, 1897, in-8.

Guyau (M.). *L'Art au point de vue sociologique*. Paris, Alcan, 1889, in-8. Pp. 176-180. A. de Vigny.

Hémon (F.). *Alfred de Vigny. Alfred de Musset*. Paris, Delagrave, 1905, in-12. 2 fr. 50.

Janin (Jules). *Histoire de la littérature dramatique*. Paris, Michel-Lévy, 1853-1858, 6 vol. in-18. T. VI. Pp. 204 et suivantes.

Lafond (Paul). *Alfred de Vigny en Béarn*. Avec portraits. Paris, Charles, 1897, in-16.

Lamartine (A. de). *Souvenirs et portraits*. T. III. Paris, Hachette, 1872.
Lauvrière (E.). *Alfred de Vigny*. Paris, Colin, 1910, in-12.
Leconte de Lisle. *Derniers poèmes. Poètes contemporains*. Paris, Lemerre, 1895, in-8. Pp. 258-265. A. de Vigny.
Lemaitre (Jules). *Les Contemporains. Etudes et portraits littéraires*. Paris, Boivin, 1886-1899.7 vol. in-12. T. VII, Pp. 108-113. A. de Vigny.
Maigron (Louis). *Le Roman historique à l'époque romantique*. Paris, Hachette, 1898, in-8.
Marabail (P.). *De l'Influence de l'esprit militaire sur l'œuvre d'Alfred de Vigny*. Paris, Croville-Morant, 1905, in-8.
Masson (P. M.). *Alfred de Vigny*. Paris, Bloud, 1908, in-16.
Michelet (V.-E.). *Figures d'évocateurs. Baudelaire ou le Divinateur douloureux. Alfred de Vigny ou le Désespérant*. Paris, Figuière, 1913, in-12.
Montégut (Emile). *Nos Morts contemporains*. 1re série. Béranger. Alfred de Vigny. Paris, Hachette, 1883, in-18.
Nisard (Désiré). *Essai sur l'École romantique*. Paris, Calmann-Lévy, 1891, in-18. Pp. 41-64. A. de Vigny.
Paléologue (Maurice). *Alfred de Vigny* (Collection *les Grands Ecrivains*). Paris, Hachette et Cie, 1 vol. in-16. Prix, 4 fr.
Pélissier (Georges). *Nouveaux essais de littérature contemporaine. A. de Vigny, Taine*. Paris, Boivin, 1895, in-18.
Planche (Gustave). *Portraits littéraires*. 3e édition. Paris, Fasquelle, 1853, 2 vol. in-12. T. I. Pp. 181-198. A. de Vigny.
Pontmartin (A. de). *Derniers samedis littéraires*. Paris, Michel Lévy, 1864, in-18. Pp. 332-348. A. de Vigny.
Ratisbonne (Louis). *Auteurs et livres. Variétés littéraires*. Paris, Amyot, 1868, in-18. Pp. 67-92. A. de Vigny.
Raynaud (Jacques). *Portraits contemporains. A. de Vigny*. Paris, Amyot, 1859, in-12.
Roz (Firmin). *Alfred de Vigny*. Paris, Sansot, 1907, in-12.
Sainte-Beuve. *Portraits littéraires*. Paris, Garnier, 3 vol. in-18.
— *Portraits contemporains*. Paris, Calmann-Lévy, 5 vol. in-18. T. II. Pp. 52-90. A. de Vigny.
— *Nouveaux lundis*. Paris, Calmann-Lévy, 12 vol. in-18. T. VI. Pp. 398-451 et 461-467. A. de Vigny.
Sakellarides (Emma). *Alfred de Vigny, auteur dramatique*. Paris, Libr. de la Plume, 1903, gr. in-8.
Séché (Léon). *Alfred de Vigny*. I. La Vie littéraire, politique et religieuse. II. La Vie amoureuse. Documents inédits, avec dessins, portraits et autographes. Paris, *Mercure de France*, 2 vol. in-8, 20 fr.
Le même ouvrage, sans les portraits, 2 vol. format in-18. 11 fr. 50.
Tailhade (Laurent). *Quelques fantômes de jadis. Verlaine. Charles Gros. Vigny*. Paris, Messein, 1913, in-8.
Tissot (E.). *La Poésie d'Alfred de Vigny*. Paris, Savine, 1887, in-12.
Vogüé (Vte M. de). *Regards historiques et littéraires*. Paris, Colin, 1892, in-18. Pp. 308-329. A. de Vigny.

BIBLIOGRAPHIE

Asse (Eugène). *Alfred de Vigny et les éditions originales de ses poésies*. Paris, Techener, 1895, in-8.
Asselineau (Charles). *Bibliographie romantique*. Catalogue anecdotique et pittoresque des éditions originales des œuvres de Victor Hugo, Alfred de Vigny, etc. Seconde édition, revue et très augmentée. Paris, Rouquette, 1872.
— *Appendice à la seconde édition de la Bibliographie romantique*. Paris, Rouquette, 1874, in-8.
Bibliographie de la France.
Bourquelot. *La littérature française contemporaine*. T. VI. P. 562.
Curzon (Henri de). *Bibliographie des ouvrages relatifs à Alfred de Vigny*. Paris, 1897, in-8. (Extrait du *Bibliographe moderne*.)
Derome (L.). *Causeries d'un ami des livres. Les Éditions originales des romantiques*. Paris, Rouveyre, 1887, 2 vol. in-8.
Lorenz. *Catalogue général de la librairie française*, 1845-1916.
Quérard. *France littéraire*. T. X, p. 163-164.
Spoelberg de Lovenjoul (Vte de). *Les Lundis d'un chercheur*. Paris, Calmann-Lévy, 1894, in-18.
Vicaire. *Manuel de l'amateur de livres du dix-neuvième siècle*. T. VII. Pp. 1080-1083.

PARIS

IMPRIMERIE DE J. DUMOULIN

5, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5

Supplément à la *Bibliographie de la France*, n° 8, du 23 février 1923

CERCLE
de la LIBRAIRIE
Syndicat
des Industries du Livre

SYNDICAT
des LIBRAIRES
de la
Région de Paris

117, boulevard Saint-Germain

A TRAVERS LA LIBRAIRIE

CAUSERIES FRANÇAISES

LIBRARY
JAN 22 1924
UNIVERSITY

TROISIÈME CAUSERIE

Faite au Cercle de la Librairie le 2 Février 1923

Avant-propos de M. Eugène MONTFORT

Mesdames, Messieurs,

M. Henri Martineau que vous allez entendre est un ancien médecin en qui le goût des lettres égalait son goût pour les sciences. Son premier livre qui porte ce titre : *L'Œuvre scientifique d'Émile Zola* : *la Médecine et les Rougon-Macquart* et qui était sa thèse de doctorat en médecine montre déjà cette double préoccupation. Henri Martineau est devenu un stendhalien notoire. Vous savez que quelques écrivains extrêmement considérables ou bien particulièrement curieux ont des fidèles exclusifs qui conservent très jalousement leur mémoire. Stendhal est un de ces écrivains-là. Il a existé un Stendhal club. Les balzaciens aussi forment une sorte de confrérie et les baudelairiens en pourraient constituer une autre. Rien ici cependant qui se puisse comparer aux sociétés shakespeariennes en Angleterre, gœthiennes en Allemagne. C'est peut-être dommage. Une société Rabelais, une société Molière, une société Voltaire, une société Victor Hugo serviraient assez bien, je crois, la gloire de la France. Quoi qu'il en soit, certains de ces auteurs, je viens de vous le dire, ont des fidèles fort attentifs à tout ce qui se rapporte à leur existence et à leur œuvre. M. Martineau, dévôt stendhalien, a institué dans sa revue littéraire *Le Divan* une chronique stendhalienne : toutes les petites découvertes faites chaque jour sur son auteur y sont soigneusement consignées. Ses travaux, ses préoccupations le désignaient donc nettement pour vous parler de l'auteur de *la Chartreuse de Parme*.

D'autre part, comme on dit que tous les chemins mènent à Rome, il faut croire que bien des routes aussi conduisent à la Librairie.

M. Martineau, docteur en médecine, homme de lettres et directeur de revue est aujourd'hui libraire. Il est établi à Paris, rue Bonaparte. C'est à ce titre encore que j'ai cru bien intéressant de lui demander de parler au Cercle de la Librairie devant ses confrères. (*Applaudissements.*)

STENDHAL

ET LES ORIGINES DU ROMAN PSYCHOLOGIQUE

Par M. Henri MARTINEAU

Mesdames et Messieurs,

Je devrais vous présenter des excuses pour oser ce soir prendre la parole devant vous. Ces excuses, en vérité, ce n'est point moi, c'est Eugène Montfort qui vous les doit, car je ne suis ici que par son ordre. Certes, je connais Montfort depuis longtemps, puisque je puis m'honorer d'avoir consacré à ce probe écrivain et à cet émouvant romancier, — avant ceux même moins imparfaits de Marcel Coulon, de Georges Le Cardonnel ou de Pierre Lièvre, — le premier article d'ensemble qui parut sur son œuvre. Mais, en dépit de sa trop bienveillante amitié, Montfort m'intimide toujours trop pour que je puisse résister longtemps à ses prières, catégoriques. Il a su convaincre en même temps M. Rey, président du Syndicat des libraires, et M. Tallandier, président du Cercle de la Librairie, qui ont eu pour moi l'indulgence de ne pas récuser son choix imprudent, et à qui nous devons tous ici des remerciements, car c'est à eux que ces causeries sur un grand siècle littéraire doivent leur existence.

Et voilà comment je viens causer de Stendhal avec vous, quoique je n'aie à ce titre que l'amour sincère que je porte à mon sujet.

Aborder Stendhal est une entreprise pleine de difficultés. Non point que le sujet manque d'ampleur, puisque Taine, paraît-il, se sentait capable de parler deux ans de suite de celui qu'il nommait « un homme divin ». Mais, il y faudrait Taine. Encore aurait-il à compter avec les stendhaliens et les membres de cette redoutable société secrète : « Le Stendhal club ».

Qu'on dise de mauvaises choses, de bonnes ou d'excellentes, il y aura toujours quelque beyliste pour vous le reprocher.

On le vit bien sitôt que Édouard Rod eût consacré à Stendhal, dans une collection célèbre, un des premiers livres écrits sur lui. Cet honnête romancier suisse affirmait qu' « on pourrait presque écrire l'histoire littéraire au dix-neuvième siècle sans prononcer le nom de Stendhal ». Il suffit de rapporter cette gentillesse; après quoi nous aurions mauvaise grâce à insister sur les erreurs matérielles et l'incompréhension totale de son livre.

M. Arthur Chuquet a bien pu porter ensuite, dans son gros Stendhal-Beyle, paru chez Plon en 1902, quelques jugements littéraires qui émurent les uns et amusèrent les autres. Son étude n'en demeure pas moins une œuvre considérable et la première biographie sérieuse de Stendhal. Aujourd'hui encore, nous ne saurions nous en passer.

Enfin, chez Édouard Champion, — où est en cours de publication une édition de Stendhal, incomparable à la fois par l'établissement critique du texte, les notes et les avertissements, et à laquelle on ne peut reprocher que son tirage trop restreint et la trop grande lenteur apportée à sa réalisation, — chez Édouard Champion, dis-je, M. Paul Arbelet vient de consacrer à la jeunesse de Stendhal un monument qui a bien des chances d'être définitif. Jamais plus d'érudition ne s'allia à plus de prudence,

et autant d'amour pour son sujet à plus de mesure. Mais son affection clairvoyante ayant pris des précautions pour n'être point dupe, quelques esprits susceptibles s'en formalisèrent.

Je ne prétends point ce soir à la naïveté ignorante d'Édouard Rod, à la science bourrue de M. Chuquet, à la sagacité nuancée de M. Paul Arbelet. Aussi les critiques auront beau jeu. Mais du moins, puisque les admirateurs sourcilleux de Stendhal ont presque tous écrit sur lui, — on a même été jusqu'à composer un petit livre de ses déplacements à travers l'Europe, et qui le suit journée par journée, — ma tâche sera bien facilitée par tant de travaux antérieurs et que je vais piller à votre intention, méthodiquement.

Henri Beyle, — car il ne prendra le pseudonyme de Stendhal qu'à l'âge de 34 ans, et il faudra bien que jusque-là nous lui conservions son état-civil régulier, — Henri Beyle, donc, naquit à Grenoble le 23 janvier 1783 dans une maison de la rue des Vieux-Jésuites, aujourd'hui rue Jean-Jacques Rousseau. Il était d'excellente famille bourgeoise, et le premier-né de Chérubin Beyle, avocat au Parlement de Grenoble, qui nous apparaît, sous les peintures très noires d'un fils qui ne l'aima jamais, comme un honnête homme, rigide et chagrin. L'enfant, au contraire, témoigna toujours à sa mère, Henriette Gagnon, beaucoup d'affection. Il avoue même, non sans un peu de perversité, qu'elle fut son premier amour. Il la perdit, il est vrai, quand il n'avait encore que sept ans. Elle lui laissait deux sœurs plus jeunes que lui : Pauline, sa préférée, et Zénaïde-Caroline.

Sa famille maternelle joua un grand rôle dans son éducation. Son grand père, le Docteur Henri Gagnon, était un médecin renommé et dévoué, vieillard à la perruque poudrée, disert, libéral, révérant Voltaire et citant volontiers Horace. Son intelligente bonté s'exerça à propos sur l'enfant attentif et taciturne dont il fut le premier maître. Sa maison était au coin de la Place Grenette et de la Grande-Rue. Elle s'ouvrait sur une terrasse qu'ombrageait une vigne. Le jeune Henri passait là des journées entières. Et il nous a laissé une description charmante de ces soirs d'été où, seul avec son grand-père, tandis que les cimes de la montagne de Sassenage et du rocher de Voreppe devenaient indistinctes, les cloches de Saint-André saluaient le crépuscule finissant. Les astres commençaient à briller au-dessus de leurs têtes; et le vieillard enseignait à l'enfant un peu d'astronomie et lui communiquait surtout le goût de la science et de la poésie. Il lui parlait aussi, et fort souvent, de la « connaissance du cœur humain ».

La connaissance du cœur humain! Ces paroles demeuraient obscures pour le jeune écolier. Du moins elles excitaient son imagination et il ne devait plus les oublier. Sait-on jamais quelles graines infimes jetées dans une âme y susciteront un jour la moisson du génie?

Ces soirées à l'ombre de la vigne de Stendhal, Mme la Comtesse de Noailles les a fervemment évoquées dans un de ses plus harmonieux poèmes :

Un soir d'argent, si beau, si noble,
Enveloppe et berce Grenoble.
Tout l'espace est sentimental.
Voici la ville de Stendhal...

. . . . . .

La lune mince, rose, nette,
Eclaire la place Grenette,
Que l'air est doux! Dans le lointain
On entend les Napolitains.

Musique brûlante, insensée,
Toute notre âme est renversée,
Et, désespéré de désir,
Le cœur veut jouir et mourir.

. . . . . .

Des bruits troublent l'ombre émouvante,
On entend parler des servantes.
Sous les platanes de l'hôtel
Je pense à vous, Julien Sorel...

. . . . . .

Vous aimiez comme je les aime
Le trésor qu'on porte en soi-même,
Le destin qui n'a pas d'égal
Et le beau plaisir cérébral.

Derrière toutes ces fenêtres,
Des êtres vont s'aimer, vont naître;
O mouvement universel !
Nous serons morts, Julien Sorel.

Tout votre amer orgueil éclate
Dans mon cœur d'ombre et d'écarlate.
Je vous ai bien aimé ce soir
O Julien du Rouge et du Noir...

Nous savons bien que Beyle devait plus tard, en réaction de son éducation mesquine, faire retomber sur sa ville natale toute une part de sa rancune contre son père et ses premiers maîtres. Il fut bien Dauphinois malgré tout, si, comme lui-même devait l'écrire : « le Dauphinois réfléchit et s'entretient avec son cœur ».

Mais, à dix ans, il a déjà jugé son entourage. Et, pour toute sa vie, il va prendre le contre-pied de ce qu'on lui prétend inculquer. Son père et son précepteur sont tous deux des hommes pieux, royalistes fervents, qui le veulent élever dans le respect des convenances mondaines. Aussi Henri Beyle sera désormais quelque peu jacobin, athée, et ne détestera rien tant que la convention et le manque de naturel.

En ce temps, nous pouvons nous le représenter comme un petit être réfléchi, obstiné et secret, qui n'étant jamais en contact, ni pour son travail ni pour ses jeux, avec des camarades de son âge, se replie sur lui-même et trempe dans la solitude une âme ardente et avide de tendresse.

Il lit en cachette tout ce qui lui tombe sous la main, et découvre ainsi la *Nouvelle Héloïse*, *Manon Lescaut* et les cruelles *Liaisons dangereuses*. Il est si jeune cependant que ces lignes ne lui versent qu'un romanesque imprécis, jusqu'au jour où *le Roland furieux* permet enfin à ses rêves de prendre corps. Il va maintenant pouvoir imaginer, guidé par Bradamante, les plus folles amours et recouvrir les thèmes de l'Arioste des mêmes fantaisies qu'un soir en Italie fera germer dans sa tête et dans son cœur la musique de Cimarosa.

Il approche de sa quatorzième année quand la création, dans chaque département, des Ecoles centrales, fera cesser son isolement. Le Docteur Gagnon avait été désigné comme chef du jury chargé d'organiser celle de Grenoble. Henri Beyle en fut élève dès qu'elle ouvrit ses portes, le 21 novembre 1796. Toute sa vie en reçoit une orientation nouvelle. Il trouve là des compagnons qui le comprennent et d'autres qui lui

sont hostiles. Il se bat avec ces derniers, et tout cela lui est un excellent apprentissage.

Il jouit aussi d'un peu plus de liberté. Il s'éprend alors d'une petite chanteuse du théâtre, à qui naturellement il n'adressa même pas la parole. Il entretiendra ensuite une gentille amitié amoureuse avec la sœur d'un de ses amis, et il admire son bras divin et sa gorge naissante. Les paysages ont maintenant de l'attrait pour lui, il est heureux de passer ses vacances dans le domaine que son père possède à deux petites lieues de Grenoble, près du village de Claix, et de se promener sur les rives de l'Isère ou du Drac, environné par les admirables Alpes dauphinoises.

Il travaille comme un bon élève appliqué. Il se prend d'une vraie passion pour le cours qui lui enseigne la logique d'après Condillac, et de ce jour date le goût, dont il ne se déprendra plus, pour les bonnes définitions. Il s'adonne aussi aux mathématiques, mais surtout parce qu'il voit dans cette étude un moyen de quitter Grenoble. En effet, sa troisième année d'étude achevée, ayant remporté le premier prix au cours supérieur des mathématiques, il part pour Paris où il doit passer l'examen d'entrée à l'École polytechnique.

Au sortir d'une enfance si étriquée, mais si profonde, et qu'attisaient sans cesse une imagination en éveil et des lectures clandestines, le voilà tout préparé à goûter le romanesque et le divin hasard.

Henri Beyle entre dans Paris le lendemain du 18 brumaire. Il loge dans un hôtel à l'angle des rues de Bourgogne et Saint-Dominique. Son premier soin est d'oublier son examen. Sans doute l'École polytechnique conserve à ses yeux un attrait des plus réels. Nous verrons de quel prestige il entend entourer ses héros de romans quand il en fait d'anciens élèves de cette école. Souvenons-nous seulement d'Octave de Malivert ou de Lucien Leuwen. Pour son compte, il préfère maintenant vivre libre en écrivant des livres. Paris, cependant, sans un horizon de montagnes, le déçoit. Il s'y trouve abandonné. La laideur de sa mansarde, l'ennui de dîner seul, la boue des rues, l'indifférence des gens : tout le rend malade. (Sans doute fut-il atteint de pleurésie.) Alors un parent de la famille Gagnon, Noël Daru, le vint voir et l'emmena loger chez lui, rue de Lille.

Les Daru devinrent pendant quinze ans ses protecteurs attitrés, en dépit du mauvais vouloir et souvent de l'ingratitude du jeune homme qui regimbe contre toute tutelle.

Chez eux il connut le monde et vit pour la première fois ce qu'était un salon ; s'il s'y montra souvent gauche et silencieux, du moins observa-t-il finement ce qui se passait autour de lui.

Mais il se demande constamment avec inquiétude : « Qu'aimerai-je si Paris ne me plaît pas ? » Et toujours il répond : « Une charmante femme, elle connaîtra mon âme. » Cette femme, ce cœur aimant lui manque tant que sa sensibilité s'exaspère. Ce qui ne fait qu'effleurer les autres, le blesse jusqu'au sang. Les amours faciles lui font horreur, et c'est avec dégoût qu'il entend ses camarades lui parler de leurs plaisirs à un louis la soirée.

Les Daru vont le sauver encore une fois ; ils lui proposent de partir pour Milan.

Noël Daru était alors un vieillard ; il avait eu onze enfants. Deux d'entre eux seront en contact journalier avec leur cousin. D'abord Martial, galant, mondain, satisfait d'une place subalterne à l'ombre de son aîné, plus occupé de plaisirs que de travail, et qui entraîna le jeune provincial dans une vie passablement dissipée. Puis Pierre, le grand homme de la famille, celui qui devint le comte Daru, intendant général de la Grande Armée, ministre de l'Empereur, et, par surcroît, membre de l'Académie française. Car il se piquait, lui aussi, de littérature et écrivit des œuvres nombreuses. Il était président de quatre sociétés littéraires, mais ses goûts étaient

bien éloignés de ceux d'Henri Beyle, et sur ce point encore les deux hommes ne s'entendirent jamais.

Un jour, c'était bien des années après leur première rencontre, Pierre Daru aperçut à la devanture d'un libraire une petite brochure signée Stendhal. Il devait s'agir du pamphlet : *Racine et Shakspeare*. Daru savait que son cousin en était l'auteur et il lui prit fantaisie de l'avoir. L'édition était épuisée et le libraire en demanda un prix assez élevé : 40 francs, je crois. L'étonnement de l'acheteur fut à mourir de rire. Il s'écria : « Est-ce possible ? Cet enfant ignorant comme une carpe ! » Il ne se souvenait que de la première rédaction du petit commis qu'il avait emmené dans ses bureaux au début de l'année 1800 et qui avait écrit le mot « cela » avec deux *l*.

Ce fut en effet par cet exploit orthographique que Beyle avait débuté au Ministère de la Guerre. Mais, en dépit de son dédain pour ce petit illettré de Grenoble, Pierre Daru ne lui ménagea pas son appui. Partant en Lombardie comme inspecteur en chef aux revues, il invita son jeune parent à le venir rejoindre.

Celui-ci quitte Paris le 7 mai 1800. Il voyage en quelque sorte avec les bagages qui accompagnent l'arrière-garde de l'armée. Campé sur un grand cheval, muni sur son vêtement civil de deux pistolets et d'un grand sabre, il passe le Saint-Bernard et reçoit devant le fort de Bard le baptême du feu.

M. Maurice Barrès a tracé une image pathétique de cette heure importante dans la formation de Stendhal : « Sur ces hauteurs où, malgré l'éclat d'un soleil printanier, il régnait un froid aigre, le cœur du jeune Dauphinois battit peut-être aussi fort que celui de Bonaparte. L'ambition de la gloire littéraire donne au cœur qu'elle visite des sentiments passionnés que les autres cœurs ne connaissent pas. »

L'Italie devait prendre Beyle d'abord par la voix des sirènes ; il entend dans la première ville où il pénètre un opéra de Cimarosa, et découvre avec le charme de la musique son plus constant amour : « Ma vie fut renouvelée et tout mon désappointement de Paris enterré à jamais. Je venais de voir distinctement où était le bonheur... Vivre en Italie et entendre de cette musique devint la base de tous mes raisonnements. »

Il arrive à Milan toujours en proie au même « bonheur le plus vif et le plus fou ». Et de même qu'il venait d'avoir la révélation de la musique, il va en passant devant les Palais découvrir l'architecture et s'éprendre de peinture dans les Musées de la ville. Bientôt il s'extasie devant les beaux lacs italiens. Il célèbre cent ans avant M. René Boylesve le parfum des Iles Borromées. La nouveauté de ces paysages le satisfait pleinement : il les trouve plus purs, plus parfaits que tout ce qu'il a vu ailleurs. Son âme s'ouvre en même temps au bonheur et à tous les spectacles de la beauté.

Il ne se mêle pourtant que timidement aux plaisirs des jeunes commissaires des guerres, ses camarades, et il lui manque une félicité : l'amour. Sa timidité est d'autant plus forte qu'il se sent laid. Ses yeux, certes, sont pleins de flamme ; et il le sait bien. Mais il redoute l'impression de sa grosse tête, de ses cheveux en broussaille, de ses épaules trop larges, de son cou trop fort.

Beyle souffrit toujours de cette disgrâce de la nature. Perpétuellement amoureux, ou croyant l'être, il ne pouvait se consoler de n'être pas beau. De plus, il ne fut presque jamais, je ne dirais pas riche, mais seulement à l'abri du besoin, et il ne put que trop rarement satisfaire à ses goûts d'élégance. Toutes ses entreprises en furent gâtées.

Ce n'est en quelque sorte que de la coulisse qu'il assiste à la vie joyeuse de Milan, que l'armée française vient de délivrer du joug autrichien. Quelles belles et douces soirées de plaisirs et d'amour ; ce ne sont que bals dans les Palais, spectacles à la Scala, promenades au Corso. Trente-huit ans plus tard Stendhal s'en souviendra encore avec

fièvre quand il s'agira de brosser, au premier chapitre de la « Chartreuse de Parme », un tableau admirablement coloré de la première entrée des Français en Lombardie :

La masse de bonheur et de plaisir qui fit irruption en Lombardie avec ces Français si pauvres fut telle que les prêtres seuls et quelques nobles s'aperçurent de la lourdeur de cette contribution de six millions, qui, bientôt, fut suivie de beaucoup d'autres. Ces soldats Français riaient et chantaient toute la journée ; ils avaient moins de vingt-cinq ans, et leur général en chef, qui en avait vingt-sept, passait pour l'homme le plus âgé de son armée...

Dans les campagnes l'on voyait sur la porte des chaumières le soldat Français occupé à bercer le petit enfant de la maîtresse du logis, et presque chaque soir quelque tambour, jouant du violon, improvisait un bal. Les contredanses se trouvant beaucoup trop savantes et compliquées pour que les soldats, qui d'ailleurs ne les savaient guère, pussent les apprendre aux femmes du pays, c'étaient celles-ci qui montraient aux jeunes Français la *Monférine*, la *Sauteuse* et autres danses italiennes.

Pour l'instant Beyle, « dévoré de sensibilité, timide, fier et méconnu », n'est toujours qu'un petit gratte-papier sans emploi bien défini. Mais voici que d'un coup, sans passer par aucun grade inférieur, il est nommé, grâce à sa parenté avec l'inspecteur Daru, sous-lieutenant de dragons. En cette qualité, il revêt le brillant uniforme : le grand manteau vert, le casque à longue crinière noire. Ce seront ces mêmes dragons que dans son enfance, au début du *Rouge et Noir*, Julien Sorel verra attacher leurs chevaux à la fenêtre grillée de la maison de son père.

Il est bien prouvé aujourd'hui que Beyle, bien qu'il s'en soit vanté parfois, ne fit pas plus la campagne du Mincio qu'il n'avait assisté à la bataille de Marengo. L'important c'est qu'il ait vu, étant officier, Brescia, Mantoue, Bergame, Crémone. Mais l'esprit de suite ne sera jamais son fait, et quand il doit tenir garnison dans une petite ville du Piémont, il recommence à s'ennuyer. Il demande un congé et, par Grenoble, regagne Paris qu'il a quitté voilà un peu moins de deux ans. Il y sent se réveiller son ambition littéraire et se prend à adorer le théâtre, fréquente les salles de spectacles et les coulisses, et rêve d'écrire une pièce comique. Aussi donne-t-il sa démission de l'armée.

Autant qu'en Italie, Beyle continue à Paris ses études et ses observations. L'ouvrage étonnant où nous pouvons suivre pas à pas ses expériences, ses progrès, ses notations personnelles et l'incomparable analyse de son caractère, c'est ce *Journal* qu'il écrivait au jour le jour et qu'exhumèrent en 1888, François de Nion et ce Casimir Stryienski qui mérita d'être appelé « l'homme d'affaires de la famille beyliste ». Il faut lire également sa correspondance, et surtout les lettres qu'à cette époque il écrivait fréquemment à sa sœur Pauline. Il veut lui faire une éducation virile, nette, franche, sans mesquinerie. Mais, plus encore qu'un plan d'éducation, nous retrouvons dans ses confidences naïves et spontanées, émanant d'un cœur facile à émouvoir, mais qui regarde la sécheresse comme un idéal à atteindre, l'âme même du jeune épistolier. Déjà les grands traits de sa physionomie intellectuelle sont arrêtés : ils ne feront que se préciser suivant une direction à peu près invariable.

Pour le moment, Beyle est heureux comme toutes les fois qu'il vient de changer de situation. Il n'est plus sans relations. Il va en soirées et s'amuse à courtiser quelques jolies femmes, quelques jeunes filles. Il promène sur le boulevard, sous les arbres du Palais-Royal, son fameux habit bronze cannelle. Il est plein de « sensibilité tamisée ». Toujours passionné de théâtre, il prend des leçons de déclamation d'abord chez La Rive, puis chez Dugazon. Chez ce dernier, il fait la connaissance d'une actrice, Mélanie Guilbert, qu'il appelle Louason dans son *Journal*. Il est tout occupé de stratégie amoureuse avec, ou plutôt contre Louason, et se prend à son jeu.

Il n'y a qu'une ombre au tableau. Chérubin Beyle ne verse la pension de son fils

qu'avec beaucoup de retard et force remontrances. Le jeune homme, toujours à court d'argent, rêve de se faire banquier.

Ce n'est pas banquier, c'est épicier que nous le retrouvons, à Marseille, en juillet 1805. Il est vrai que c'est épicier par amour. Sa jeune amie Louason dont il devenait chaque jour plus épris, avait obtenu un engagement au théâtre de Marseille. Beyle quitte Paris avec elle, l'accompagne jusqu'à Lyon, va prendre un peu l'air de Grenoble, et, pour la rejoindre entre comme commis dans la maison d'épicerie Charles Meunier et Cie, à Marseille, succursale de la maison Raybaud, de Grenoble.

Touchée de tant de constance, cette charmante fille n'a plus pour son soupirant de rigueurs, et celui-ci touche enfin au comble de ses vœux. Ce bonheur ne dure que le temps d'un bonheur. Mélanie Guilbert, son engagement théâtral terminé, regagne Paris. Quant à Beyle, l'épicerie le dégoûte et sa famille n'a pas beaucoup à faire pour le rappeler à Grenoble. Il y séjourne du reste peu de temps et revient à Paris. Il y retrouve Louason, mais le feu ne fait que couver sous la cendre et ne tarde pas à mourir.

Beyle se rapproche alors des Daru. Ceux-ci lui pardonnent sa démission de 1802 et, grâce à leur appui, il obtint d'accompagner Martial en Allemagne.

Il entre à Berlin à la suite de Napoléon. Il est bientôt nommé adjoint provisoire aux Commissaires des Guerres et est envoyé à Brunswick sous les ordres de l'Intendant des Domaines de l'Empereur. Il y fut employé pendant environ deux ans et « s'y distingua ». Son séjour est agrémenté par de nombreux petits voyages, d'excursions en Allemagne, de congés à Paris. Il lit ses auteurs préférés, surtout Shakspeare, entend de la musique, et courtise, avec beaucoup de diplomatie comme toujours, la jolie Mina de Griesheim. Ce fut un amour blanc dont il a délicieusement parlé dans son *Journal*.

Entre tant il est titularisé dans sa charge d'adjoint aux Commissaires des Guerres. Il va faire du reste une carrière rapide. Il sera auditeur au Conseil d'État et inspecteur de la comptabilité du Mobilier et de la Couronne. Enfin, 1813 le voit intendant à Sagan où les Allemands lui donnent du « Monseigneur ». Il aurait certainement été préfet sans la chute de l'Empire.

Dans l'intervalle de ses campagnes, Beyle, à Paris, vit durant ces années étourdissantes les jours les plus brillants de sa carrière. Ses fonctions ne l'absorbent pas beaucoup et lui permettent de vivre largement, en vrai dandy. Il a son cabriolet à lui et va au théâtre tous les soirs. Toujours vêtu à la dernière mode, il courtise les femmes et observe les hommes. Il a pour amie une chanteuse de l'Opéra-Buffa qui lui plaît pour sa belle gorge et son heureuse nature. Après le spectacle, il l'attend à la petite porte des coulisses. Tous deux rentrent de compagnie et soupent d'un perdreau froid et d'une bouteille de champagne.

Mais souvent, il lui faut suivre l'armée dans ses déplacements continuels. En 1809 nous le voyons à Vienne sous les ordres directs de Pierre Daru. Il continue dans cette capitale la vie charmante de voluptés faciles qu'il a toujours désirée au-dessus de tout. Il fait de grands progrès dans l'intimité de celle qu'il nomme tour à tour Elvire, Alexandrine Petit, comtesse Marie ou comtesse Palfy. Cette intrigue trouvera sa conclusion logique à Paris l'année suivante où il termine en « six minutes » sa respectueuse cour antérieure. Cette mystérieuse inconnue, des chercheurs sans vergogne l'ont voulu identifier. Ils sont parvenus à lui ôter son masque et, comment vous l'avouer, ils ont reconnu la femme du propre cousin de Beyle, son bienfaiteur, Pierre Daru. Beyle lui aurait ainsi témoigné sa reconnaissance et son antipathie.

En 1812, il obtient de porter au Quartier Général de la Grande Armée, à Wilna, le portefeuille des ministres. L'impératrice Marie-Louise lui donne audience à Saint-Cloud, et le jour même, il part de Paris pour la Russie. Il rejoint l'Empereur, le suit

entre à Moscou et n'en ressort qu'avec l'armée pour faire avec elle la plus célèbre et la plus désastreuse des retraites. La légende le montre impassible dans la déroute et faisant soigneusement sa barbe tous les matins. La légende est jolie et assez vraisemblable. Cet épicurien ne devait pas à l'occasion manquer d'un certain stoïcisme.

Enfin, lors de la campagne de France, il est envoyé à Grenoble pour aider à l'organisation militaire du Dauphiné. C'est là que le surprend l'abdication de Napoléon. Le retour des Bourbons a brisé sa carrière. Il part pour l'Italie.

Ce n'était pas la première fois qu'il reposait le pied sur la terre bénie de ses rêves, depuis les heures inoubliables de son premier séjour. Pendant les années fastueuses de sa carrière administrative il avait encore deux fois passé les Alpes. La première, c'était à la fin de 1811. Ayant obtenu un congé, il vole aussitôt vers sa chère Italie. Il ne l'avait pas revue depuis 1801. Va-t-il retrouver cet enivrement dont la seule pensée depuis dix ans n'a cessé un seul jour de lui faire battre le cœur? Il avait fait lors de son premier séjour la connaissance d'une de ces Milanaises divines qui le remplissaient à la fois de désirs et de craintes; et Angela Pietragrua était devenue pour lui le symbole du Paradis perdu.

Dès qu'il arrive à Milan, son premier soin est de la rechercher. Tout ému, il se présente devant elle. Elle ne le reconnaît pas. Il évoque les jours d'autrefois et il lui avoue sa passion ancienne. Elle lui demande tout ingénuement : « Pourquoi ne me l'avoir pas dit? » Et elle ne lui est point cruelle.

Ces jours enivrants, il lui est donné deux ans après de les revivre durant quelques semaines.

Enfin, c'est Angela de nouveau qui va lui faire oublier de rejoindre son poste pendant les Cent jours. Il faut bien reconnaître que Beyle n'avait point alors pour Napoléon cette admiration dont il témoignera plus tard avec tant de lyrisme. Quelques années de recul lui furent nécessaires pour mesurer d'un regard lucide la grandeur du règne impérial. Jamais mieux qu'en ce temps l'énergie ne pouvait se donner carrière et Stendhal, de plus en plus fanatique de l'énergie, peint dans ses romans avec une vigueur incomparable la fougue de Fabrice del Dongo courant à Waterloo, ou les regrets de Julien Sorel qui, étant né trop tard, craint d'être muré dans son ambition.

Pour lui, Beyle, il est à cette époque tout occupé de projets littéraires. Il va publier son premier livre. Ce ne sera point une de ces comédies dont inlassablement, depuis son départ de Grenoble, il a écrit les plans, les ébauches, les versions successives. Non, il est en Italie, il n'a plus sous ce ciel qui le grise les mêmes préoccupations que dans la patrie de Molière; l'analyse l'y séduit moins que la rêverie tendre. Il nous entretiendra de musique.

L'ouvrage paraît en janvier 1815 chez Didot, à Paris, sous ce titre un peu long : *Lettres écrites de Vienne en Autriche sur le célèbre compositeur Joseph Haydn, suivies d'une vie de Mozart et de considérations sur Métastase et l'état présent de la Musique en France et en Italie.*

Il faut savoir y reconnaître, dût notre amitié pour Beyle en souffrir, un éclatant plagiat. Ce ne sera point le dernier, mais c'est un des moins niables. Beyle, du reste, n'avait point signé son livre, et celui-ci paraissait sous le nom de Louis-Alexandre-César Bombet. Au lieu d'une œuvre originale, on n'avait que la traduction libre, pour la majeure partie du moins, d'un ouvrage publié à Milan en 1812 par un musicographe italien : Joseph Carpani, qui cria comme un volé et n'eut pas de peine à démontrer les emprunts dont il était victime. Beyle se défendit par des épigrammes. Mais Carpani par ses perpétuelles réclamations, multipliées sans arrêt de 1815 à 1824, était parvenu à démasquer son voleur. Cela n'allait pas sans être assez désagréable

pour le pseudo-Bombet, d'autant plus que son séjour à Milan, où l'histoire avait fait un certain bruit, menaçait d'en être gâté.

Un autre ennui le devait atteindre la même année. Il éprouvait encore une vive passion pour Angela Pietragrua et cependant elle le joue et l'éloigne souvent sous l'imaginaire prétexte de la jalousie du mari. Une femme de chambre complice montre enfin à Beyle qu'il est abondamment berné. Il n'écoute ni les supplications ni les pleurs, mais la rupture qui s'ensuit ne s'opère pas sans déchirement. Angela avait été certainement le grand amour de sa vie. Il l'aima plus qu'il avait aimé Louason, plus qu'il n'avait aimé la comtesse Marie. Songez-donc : une femme dont il avait rêvé dix ans sans la revoir une seule fois ! La cristallisation, — pour employer un mot qui est de lui et faire écho à la théorie gracieuse et féconde qu'il inventera et développera dans son livre *de l'Amour*, — la cristallisation avait vraiment eu le temps de se faire dans son cœur, autour de ce doux souvenir.

Mais qu'est-ce que la cristallisation ? C'est une image littéraire, élégante et neuve, pour habiller une idée bien vieille parce qu'elle est de tous les temps, et que dans tous les temps elle fut juste et humaine.

Quand nous aimons un être, nous le parons à notre insu de qualités qui, bien souvent, n'existe que dans notre imagination. Beyle, alors qu'il voyageait en Autriche, avait été témoin du phénomène qu'il décrit sous le nom du *Rameau de Salzbourg* :

« Aux mines de sel de Hallein, près de Salzbourg, les mineurs jettent dans les profondeurs abandonnées de la mine un rameau d'arbre effeuillé par l'hiver ; deux ou trois mois après, par l'effet des eaux chargées de parties salines, qui humectent ce rameau et ensuite le laissent à sec en se retirant, ils le trouvent tout couvert de cristallisations brillantes. Les plus petites branches, celles qui ne sont pas plus grosses que la patte d'une mésange, sont incrustées d'une infinité de petits cristaux mobiles et éblouissants. »

Ce phénomène curieux frappa l'esprit observateur de Stendhal, et il l'appliqua avec un rare bonheur à la psychologie de l'amour.

Il avait cristallisé pour Mme Pietragrua. Il dut décristalliser. Pour s'étourdir, il fréquente de plus en plus la société milanaise, il rencontre dans le monde, avec Monti et Silvio Pellico, le maestro Rossini de qui il goûte à la fois la musique et les bons mots, aussi va-t-il écrire sur lui une excellente étude pleine de jugements fins et d'anecdotes amusantes. Un soir, à la Scala, où il finit presque toutes ses journées, on le présente à lord Byron qui l'interroge sur Napoléon. Un peu plus tard, il fait la connaissance de Mme Mathilde Viscontini et se met à l'aimer d'un amour qui fut peut-être d'autant plus profond qu'il ne fut pas écouté.

Mais Beyle à Milan fréquentait surtout les libéraux. Ses livres inquiétaient une partie de l'opinion. Et en même temps que ses ennemis faisaient courir le bruit qu'il était un espion, le gouvernement autrichien l'accusait de carbonarisme et le priait de repasser la frontière. Ce fut pour lui un coup très dur. Il aimait Milan comme sa vraie patrie. Là il avait rencontré des femmes qui n'étaient pas prudes et avec lesquelles on pouvait causer sans pose et sans affectation. Chaque jour, il éprouvait un peu plus le charme de ce pays où la nature elle-même lui semblait plus touchante. La nuit, en rentrant chez lui, il lui arrivait de s'arrêter, oppressé de bonheur, devant un Palais que la lune éclairait, et il se disait : « Que c'est beau ! » Il se répétait de même à propos de tout et de rien : « Mon Dieu ! que j'ai bien fait de venir en Italie. » A tous ses amis il conseillait plaisamment : « Quand on a un cœur et une chemise, il faut vendre sa chemise pour voir l'Italie. » N'ayons donc pas de surprise si, jusque sur sa pierre tombale, il lui a plu de se dire Milanais.

En 1817, Beyle avait publié ses deuxième et troisième livres. D'abord l'*Histoire de*

la Peinture en Italie, signée des initiales M. B. A. A. que l'on peut lire ainsi : M. Beyle, ancien auditeur. Fidèle à sa méthode, dans ce nouvel ouvrage, il a puisé sans gêne dans tous les manuels connus de son temps sur le même sujet. Et M. Arbelet a pu consacrer une grosse thèse aux plagiats de l'*Histoire de la Peinture en Italie*. Cette Histoire, qui ne fut jamais terminée, et dans laquelle l'auteur révèle son goût particulier pour l'Italie du moyen âge, période de vie ardente et d'énergie passionnée, fourmille cependant de réflexions personnelles, de vues originales et profondes qui trahissent partout l'empreinte d'un esprit observateur et généralisateur. Disciple de Cabanis, de Condillac, de Montesquieu et de l'abbé Dubos, Beyle sait cependant être lui-même à force de pénétration et d'intelligence, et, le premier, indique nettement, touchant le climat et le tempérament des individus, mille aperçus ingénieux que ses devanciers n'ont fait qu'entrevoir, et que Taine saura mettre en formules.

Peu après la *Peinture en Italie*, paraissait *Rome, Naples et Florence*, sous un pseudonyme nouveau : « Stendhal, officier de cavalerie. »

De la chrysalide Henri Beyle, Stendhal est enfin né. Nous le pouvons maintenant désigner couramment sous ce nom qui sera le sien tant qu'il y aura des hommes pour s'intéresser à l'une des plus indéniables gloires de nos lettres françaises.

Nous devons rapprocher *Rome, Naples et Florence* des *Promenades dans Rome* qui paraîtront en 1829, et des *Mémoires d'un Touriste* qui verront le jour en 1857 et qui sont consacrés aux villes de France. Ces trois livres sont, en quelque sorte, des journaux de voyages dont pas une date n'est exacte. L'auteur décrit souvent des paysages qu'il n'a pas vus, des villes où il n'est pas allé, des anecdotes qu'il a copiées ou démarquées. Il emprunte de toutes mains. C'est chez lui, nous l'avons vu, un procédé constant dans ces sortes d'ouvrages de vulgarisation. Mais il sait donner à tous ses récits une telle vivacité, il conte des anecdotes souvent fort lestes d'une plume si adroite, qu'on a toujours plaisir à reprendre ses livres et toujours on est distrait, instruit, charmé. Jamais nous ne sommes rebutés par des descriptions trop longues. Tout n'y est vu qu'en fonction de l'homme. « Chaque être intelligent jeté sur cette terre, a-t-il écrit, s'en va tous les matins à la chasse du bonheur. » Et ce qui l'intéresse, c'est de voir comment, sous tous les climats, les hommes s'y prennent pour cette chasse.

Stendhal avait donc été contraint de se réinstaller à Paris vers le milieu de 1821. Tout d'abord, il est profondément malheureux d'avoir dû quitter Mathilde Viscontini. Il remâche sa douleur et l'exhale éloquemment dans plus d'un passage de *l'Amour*, dont il corrige les épreuves dans la forêt de Montmorency. Ce livre, un de ceux qu'il a le plus aimés, battit le record des insuccès de librairie. L'éditeur Mongie écrivait à l'auteur : « On peut bien dire de cet ouvrage ce qu'on disait des poésies sacrées de Pompignan : Sacrées elles sont, car personne n'y touche. » Mais la postérité a rectifié heureusement ce jugement sur une œuvre qui n'est pas très bien composée, — faire un plan, Beyle nous l'avoue lui-même, toujours le glaçait, — mais qui est une des plus neuves et des plus amusantes que nous puissions lire sur ce sujet attrayant entre tous les sujets. On éprouve un plaisir, à chaque page renaissant, quand on trouve dans le même chapitre des vues générales et rapides, une masse d'observations aiguës comme des lames acérées, et des effusions poétiques d'autant plus fraîches qu'elles jaillissent comme une source imprévue. Qui donc ainsi saurait rester insensible devant ce soupir d'un cœur qu'enchante le rappel d'un bonheur envolé !

« *Ave Maria*, en Italie, heure de la tendresse, des plaisirs de l'âme et de la mélancolie : sensation augmentée par le son de ces belles cloches.

Heures des plaisirs, qui ne tiennent aux sens que par les souvenirs. »

La vie de Stendhal à Paris sous la Restauration n'a pas à nous retenir longuement, d'autant plus que nous en pouvons trouver l'écho fidèle dans les *Souvenirs d'égotisme*. Il fréquente les principaux salons littéraires, et voit journellement un petit nombre d'amis parmi lesquels il nous suffira de nommer ici Prosper Mérimée que Stendhal paraît bien avoir très clairement jugé quand il disait de lui : « Je suis très sûr de son intelligence, mais pas autant de son cœur. »

Lorsqu'il commença à être question du romantisme, Beyle apporta immédiatement toute une théorie, car le romantisme fut un mouvement européen qui exista en Allemagne et en Italie avant de se propager en France. A Milan, Stendhal avait assisté à la naissance et à l'épanouissement du romantisme italien, ou plutôt, comme on disait alors, du romanticisme. Il avait peut-être même guerroyé aux côtés des Manzoni, des Pellico, des Visconti. Il eut tout au moins l'intention de publier en italien une brochure sur la question. On en a retrouvé l'ébauche dans ses papiers. Aussi, en France, est-il prêt l'un des premiers. Il lance dès 1823 un mince pamphlet : *Racine et Shakspeare* où s'inscrit tout un traité de théâtre en quelques pages. Deux ans après, nouveau pamphlet sous le même titre.

Les idées romantiques de Stendhal sont dans l'ensemble assez sages et fort éloignées de celles que Victor Hugo défendra bientôt dans la préface de *Cromwell*. En un mot, comme l'a bien exprimé Eugène Montfort : « Ce que Stendhal combat, c'est la convention, et ce qu'il désire, c'est la vérité. » Au nom de la vérité il proscrit la règle des trois unités et l'usage du vers au théâtre. Et si, sur ce dernier point, il eut alors contre lui presque tous les auteurs de son temps, il recevrait du nôtre, j'en suis certain, quelque renfort. Dans l'ensemble, son idéal paraît d'être *romantique* dans les idées et *classique* dans l'expression. C'est à peu près le sens du vers fameux d'André Chénier :

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

Aussi beaucoup de commentateurs ont voulu voir en Stendhal surtout un classique, et point du tout un romantique. Pour moi, je vois en lui un rare alliage des deux formules. N'oublions pas qu'il était né en 1783 et avait subi fortement l'empreinte du siècle de Voltaire et de l'Encyclopédie. Il fut toujours parmi la phalange romantique par son éducation, ses idées et ses goûts, un homme du dix-huitième siècle.

Nous connaissons assez maintenant le caractère et les habitudes d'Henri Beyle pour être certains que les neuf années qu'il passa en France sous la Restauration ne le virent pas sédentaire. Il alla en Angleterre et retourna trois ou quatre fois en Italie. C'est pendant une de ces excursions en Italie, qu'un jour, à Florence, en novembre 1827, Beyle, muni d'une lettre du baron de Mareste, se présenta chez un secrétaire de l'Ambassade de France dont il reçut le meilleur accueil. Cette entrevue a bien son importance, puisque ce secrétaire d'Ambassade était le poète des *Méditations*. Quelques années auparavant, Lamartine avait écrit à leur ami commun, de Mareste, au sujet de *Racine et Shakspeare*, élevant quelques objections sur les théories défendues dans cet opuscule, mais reconnaissant son mérite : « Monsieur Beyle a dit le mot que nous avions tous sur la langue, il a rendu clair et palpable ce qui n'était qu'une perception confuse de tous les esprits justes. » Mais les deux hommes ne s'étaient jamais rencontrés. A Florence, près des flambées d'un myrte odorant, Stendhal et Lamartine devisèrent longuement. Et dans son *Cours familier de Littérature*, Lamartine a témoigné de la réelle sympathie qui unissait en ces soirées d'automne ces deux grands écrivains dont les œuvres et les idées étaient pourtant si dissemblables. Le trait est d'autant plus curieux à rappeler que nous savons, de sources nombreuses et très sûres, que le seul nom de Stendhal fut toujours odieux à Victor Hugo.

Pendant son séjour à Paris, Stendhal écrivit énormément. Nous avons mentionné

les *Promenades dans Rome*, *Racine et Shakspeare* (2 brochures), *De l'Amour*. Il faut y joindre *la Vie de Rossini*, de nombreux articles de critique musicale, des notices bibliographiques dans les revues de Paris et les journaux anglais, des nouvelles, et surtout ses deux premiers romans : *Armance* et *le Rouge et le Noir*.

Malheureusement, et malgré son peu d'ambition, puisqu'il souhaitait simplement vivre à Paris « dans un quatrième étage, écrivant un drame ou un livre », Stendhal était harcelé par les soucis. Une de ses dernières liaisons avec la comtesse Curial, qu'il appelle Menta, venait de prendre fin. Puis ses livres ne se vendaient pas et ses articles lui étaient de plus en plus mal payés. Il était tout près d'être sans ressource.

Sait-on ce qu'il gagna avec sa plume? 5.700 francs en vingt-deux ans, soit 250 francs par an ou bien encore 75 centimes par jour. Comment s'étonner que l'idée de la mort le vienne hanter? Il commence la série de ses testaments. Nous en connaissons quatorze de sa main, de 1828 à 1840. Tous ne sont qu'un même cri de désespoir où s'exhalent tour à tour les tourments de sa misère, de la vieillesse qui s'approche et, quand il a quitté Paris, de son ennui de vivre loin du salon des femmes et de la compagnie de ses amis.

Il avait été contraint, en effet, de demander un consulat en Italie que la Révolution de 1830 lui permit d'obtenir. Il fut nommé à Trieste et partit aussitôt.

Il laissait derrière lui ce livre que nous venons de nommer : *Le Rouge et le Noir*. Il l'abandonnait à son destin de librairie avec ce fatalisme et ce détachement qui n'étaient point feints et qu'il montra toujours pour tous ses écrits. On conviendra cependant que celui-ci mérite de nous arrêter. C'était, nous l'avons dit, le second roman de Stendhal. Il faut y joindre encore deux volumes qui ne furent édités qu'après sa mort et qui sont tous deux inachevés : *Lamiel* et surtout ce *Lucien Leuwen* dont quelques fragments ont été publiés d'abord sous le titre du *Chasseur vert* et qui prendra certainement la place qu'il mérite le jour où nous en aurons enfin une édition nouvelle, complète et véritablement critique. Enfin, la *Chartreuse de Parme* qui paraîtra en 1839 viendra clore, cinquième, la série de ses grandes œuvres d'imagination.

Il serait bien intéressant de savoir au juste comment Stendhal composait ses romans. On a voulu soutenir que son don d'invention était à peu près nul parce que l'anecdote, presque toujours, est prise par lui, sans y changer grand'chose, ou dans un vieux livre ou dans une gazette récente. Il est vrai que pour Stendhal le sujet importait peu. Ce qu'il voulait, ce n'était que la vérité absolue dans l'ordre des sentiments. Et s'il n'a pas l'imagination des faits, il a du moins celle des sentiments à un point que bien peu ont su approcher. Le sujet pour lui est ce noyau central autour duquel il va cristalliser tout à son aise. Si la comparaison ne semblait irrespectueuse, nous dirions qu'il fait ses romans comme on fabrique les perles japonaises. Au centre, le petit morceau de nacre ou d'écaille n'a plus grande importance. Il a bientôt disparu sous les couches concentriques d'une matière sans prix et d'un orient idéal. Ainsi, par ce don qu'il a d'expliquer perpétuellement la pensée et la vie, Stendhal a su créer des types immortels.

Pourquoi a-t-il écrit *Armance*? En apparence parce qu'il avait été séduit l'année précédente par un sujet assez scabreux que, d'après un roman allemand, Mme de Duras et Henri de la Touche ensuite, avaient tour à tour traité. Qui se souvient de ces deux noms? On sait que Mme de Duras fut l'amie de Chateaubriand et si la Touche mérite qu'on ne l'oublie point, c'est parce qu'il a découvert André Chénier et qu'il fut la grande passion de Marceline Desbordes-Valmore. Stendhal prend le même sujet et traite à son tour ce cas exceptionnel d'un jeune héros si disgracié de la nature qu'il était empêché de témoigner l'amour qu'il ressentait. *Armance* sous sa

plume devient un livre à la fois d'une pénétration et d'une délicatesse qui suffiraient au renom d'un auteur.

On sait de même que les thèmes initiaux de *l'Abbesse de Castro*, des *Chroniques italiennes*, ou de *la Chartreuse* elle-même, sont puisés dans de vieux ouvrages italiens.

Le Rouge et le Noir, de son côté, n'est qu'un fait divers romancé. Antoine Berthet, fils d'artisan pauvre, est distingué par son curé à cause de sa vive intelligence. Il entre au Séminaire, mais sa mauvaise santé l'en fait sortir. M. Michoud lui confie l'éducation de ses enfants ; il devient l'amant de Mme Michoud, âgée de trente-six ans et d'une réputation jusque-là intacte. Il rentre ensuite au Grand Séminaire de Grenoble où on ne le garde pas. Il trouve alors une nouvelle place de précepteur chez M. de Cordon. Il a une intrigue avec la fille de la maison. Congédié de nouveau, aigri de n'être toujours qu'un domestique, il jure de se venger. Et dans l'église du curé de Brangues, son bienfaiteur, il tire pendant la messe un coup de pistolet sur Mme Michoud. Il passe devant la cour d'assises de l'Isère, est condamné et porte sa tête sur l'échafaud le 23 février 1828. Il avait vingt-cinq ans.

Ce canevas si sec, l'ai-je emprunté au roman de Stendhal ? Non point : ce fait passionnel est rigoureusement exact, et les lecteurs du *Constitutionnel* ou de *la Quotidienne* ont pu le lire à l'époque dans leur journal. Mais changeons, si vous le voulez bien, quelques noms. Berthet deviendra Julien Sorel ; Mme Michoud sera Mme de Rênal, M. de Cordon s'appellera le marquis de la Môle et Mlle de Cordon : Mathilde de la Môle. Le village de Brangues sera baptisé Verrières. Voilà ce qu'a fait Stendhal. A part cela, il n'a rien changé au fait divers lui-même et si dans un roman vous n'êtes curieux que de savoir comment l'histoire finit, le compte rendu des assises de l'Isère en 1828, que j'ai résumé brièvement, vous a dit tout ce qui peut vous intéresser et vous n'avez plus besoin d'ouvrir le livre de Stendhal.

Ceux au contraire qui se soucient de la vraisemblance des actions humaines, du ressort des grandes passions, de la logique des caractères et du merveilleux spectacle d'une volonté qui sait triompher des difficultés en apparence les plus invincibles, par le seul mérite de sa force, de sa souplesse et de son application constante, alors ceux-là reconnaîtront, en Stendhal, le maître le plus incontestable du roman moderne.

Comme tous les grands écrivains, Stendhal a rempli ses livres de lui-même. C'est toujours de son propre cœur qu'un auteur tire les traits les plus profonds. Non point que pour peindre ses principaux personnages il lui suffise de se placer devant une glace, mais tous ses héros portent le reflet de sa sensibilité.

Flaubert, avec ses grandes moustaches et sa voix bourrue, répondait volontiers quand on lui demandait quelle femme avait servi de modèle pour Mme Bovary : « Mme Bovary, c'est moi ». La boutade était renouvelée de Stendhal qui aimait affirmer que Julien Sorel avait été peint d'après lui-même. Le petit Julien, en effet, près de Mme de Rênal, les premiers soirs ne montre-t-il pas cette même timidité dont Beyle ne sut jamais se débarrasser devant les femmes et qu'il témoigna six mois à Louason, six ans à la comtesse Marie ? Est-ce encore Julien Sorel écrivant sa première lettre pour M. de la Môle ou Stendhal, commis de Pierre Daru, qui a écrit *cela* avec deux *l* ?

N'est-ce pas de même le jeune Beyle si candide et si vite hostile qui nous est peint dans *Armance*, quand un observateur dit d'Octave de Malivert : « Il dédaigne de se présenter dans un salon avec sa mémoire, et son esprit dépend des sentiments qu'on fait naître en lui. » Nous pourrions ainsi multiplier les exemples, et, dans tous les romans de Stendhal, relever de nombreux traits qui expliquent autant l'auteur que le personnage. Mais il est certain qu'entre tous ses héros, c'est Julien Sorel qui lui ressemble le plus.

Il a été bien diversement apprécié, ce petit paysan, dont l'âme est si brûlante sous

son apparence de glace. Beaucoup le tiennent pour une âme méchante. On l'a traité d'hypocrite, d'ambitieux avide, de bête de proie. Et pourtant, il n'a pas la cruelle perfidie de Valmont, la sécheresse de cœur d'un Rastignac ou d'un Marsay, ni la curiosité sadique et froide d'un Robert Greslou, ni l'ignoble bassesse de Bel-Ami. C'est un jeune homme dont la sensibilité trop vibrante n'est plus maîtrisée par une morale sans valeur à ses yeux. Il demeure, malgré tout, un jeune être sentimental dont les circonstances autant que l'ambition ont fait un roué. Il a le goût du risque et veut s'affranchir à la fois de la catégorie des classes sociales et du pouvoir de l'argent. Il est naturel qu'il paie de sa tête la folle gageure qu'il ne pouvait que perdre. Mais ne devons-nous pas le plaindre? Le plaindre, et lui être reconnaissant aussi de nous avoir enseigné la maîtrise de soi dans la passion, et cet art de demeurer lucide au sein même de l'action. Il est si charmant au surplus, et a fait verser bien d'autres larmes que celles qu'il a tirées des beaux yeux des deux femmes qui, la veille de son supplice, se disputent encore son cœur. Comme le disait ce délicieux Alain-Fournier : « Combien de jeunes femmes sont des amoureuses inconsolées de Julien Sorel! » Et ce visage inquiet et volontairement un peu sombre est encore mis en valeur par les deux figures féminines qui lui font un perpétuel cortège : Mme de Rênal, d'une admirable tendresse pudique, et Mathilde de la Môle, dont l'orgueil cherche en vain à combattre l'amour insensé, qui, toutes deux s'affrontent en une contradiction constante, et qui sont parmi les peintures les plus achevées de notre littérature romanesque avec celles précisément de la Sansévérina et de la douce et cornélienne Clélia Conti, que nous devons encore à Stendhal, mais qui jouent leur rôle dans cet autre chef-d'œuvre : *la Chartreuse de Parme*.

Stendhal, en effet, doit nous sembler encore admirable pour cette intuition de l'âme féminine qui lui permet de tout nous montrer de la perpétuelle agitation du cœur de ses héroïnes, et celles-ci sont continuellement des amoureuses, ne l'étant pas moins aux heures où elles résistent à la passion qui les courbent qu'à la minute où elles y succombent sans jamais regarder en arrière, et pour toujours.

Comment n'admirerait-on pas, enfin, dans les romans de Stendhal, jusqu'à quel point tout se tient, s'enchaîne? Chaque notation supporte et repousse la voisine comme des vagues ininterrompues. Ce mérite accroît la difficulté d'en détacher un court fragment. Empruntons cependant au *Rouge et Noir* quelques lignes.

Mathilde de la Môle a révélé à Julien Sorel qu'elle l'aimait. Celui-ci l'aime à son tour, mais, pour être bien certain d'abord de ne pas tomber dans un piège, craignant ensuite de perdre l'amour de la fantasque jeune fille s'il lui donnait l'impression d'une victoire trop facile, il a résolu de lui cacher ses sentiments véritables. Chaque rencontre entre eux est un duel, duel toujours différent, toujours acharné, et toujours périlleux, où le sentiment sincère de Julien, dérouté par les incroyables sautes de caprice de Mathilde, lui fait commettre à chaque instant des erreurs que doit racheter, avec la promptitude de l'éclair, la supériorité de sa prodigieuse divination. C'est ainsi que pour conquérir sa maîtresse, Julien simule de l'amour pour la maréchale de Fervacques. Aussitôt la jalousie vient porter à son comble la passion de Mathilde :

Mathilde essaya de lire les lettres ; ses yeux remplis de larmes lui en ôtaient la possibilité.

Depuis un mois, elle était malheureuse, mais, cette âme hautaine était bien loin de s'avouer ses sentiments. Le hasard tout seul avait amené cette explosion. Un instant la jalousie et l'amour l'avaient emporté sur l'orgueil. Elle était placée sur le divan et fort près de lui. Il voyait ses cheveux et son cou d'albâtre ; un moment il oublia tout ce qu'il se devait ; il passa le bras autour de sa taille, et la serra presque contre sa poitrine.

Elle tourna la tête vers lui lentement: il fut étonné de l'extrême douleur qui était dans ses yeux, c'était à ne pas reconnaître leur physionomie habituelle.

Julien sentit ses forces l'abandonner ; tant était mortellement pénible l'acte de courage qu'il s'imposait.

Ces yeux n'exprimeront bientôt que le plus froid dédain, se dit Julien, si je me laisse entraîner au bonheur de l'aimer.

Cependant, d'une voix éteinte et avec des paroles qu'elle avait à peine la force d'achever, elle lui répétait en ce moment l'assurance de tous ses regrets pour les démarches que trop d'orgueil avait pu conseiller.

— J'ai aussi de l'orgueil, lui dit Julien d'une voix à peine formée, et ses traits peignaient le point extrême de l'abattement physique.

Mathilde se retourna vivement vers lui. Entendre sa voix était un bonheur à l'espérance duquel elle avait presque renoncé. En ce moment, elle ne se souvenait de sa hauteur que pour la maudire, elle eût voulu trouver des démarches insolites, incroyables, pour lui prouver, jusqu'à quel point elle l'adorait et se détestait elle-même.

C'est probablement à cause de cet orgueil, continua Julien, que vous m'avez distingué un instant ; c'est certainement à cause de cette fermeté courageuse et qui convient à un homme que vous m'estimez en ce moment. Je puis avoir de l'amour pour la maréchale...

Mathilde tressaillit ; ses yeux prirent une expression étrange. Elle allait entendre prononcer son arrêt. Ce mouvement n'échappa point à Julien ; il sentit faiblir son courage.

Ah ! se disait-il en écoutant le son des vaines paroles que prononçait sa bouche, comme il eût fait un bruit étranger ; si je pouvais couvrir de baisers ces joues si pâles, et que tu ne le sentisses pas !

Ce sont dans des traits comme celui-ci : « Si je pouvais couvrir de baisers ces joues si pâles et que tu ne le sentisses pas ! » que se trahit le mieux le génie d'un auteur à qui un seul éclair suffit pour découvrir autant de psychologie attentive que d'inspiration poétique.

Mais nous avons quitté Sthendhal quand à la fin de 1830, il prenait une fois encore la route des Alpes pour devenir Consul de France à Trieste. Le gouvernement autrichien n'avait pas oublié qu'à Milan, M. Beyle autrefois lui avait paru suspect. Aussi lui refusa-t-il *l'exequatur*. En dépit du voisinage de Venise qui lui plaisait, Stendhal reprochait à Trieste son climat trop froid. Il vit donc arriver d'un bon œil sa nouvelle nomination pour Civita-Vecchia. Ce petit port était dans les États romains, mais le Pape, plus tolérant que l'Autriche, ne fit pas d'observations désobligeantes. Stendhal s'installa donc dans ses nouvelles fonctions. La besogne du Consulat était peu compliquée et il l'abandonnait facilement à son secrétaire. Pour lui, il faisait perpétuellement la navette entre sa résidence officielle et Rome où il entreprit des recherches dans les bibliothèques et les archives. Il dirigea encore des fouilles dans la campagne, et découvrit ainsi le beau buste de Tibère, qu'il devait donner à son protecteur, le comte de Molé, et que l'on peut voir aujourd'hui, je crois, au château de Champlâtreux. Il lisait beaucoup pour se distraire. Il était si triste d'être éloigné de ses amis ! Un matin, à Rome, sur le mont Janicule, il se demanda s'il n'avait pas gâché sa vie. Il allait avoir cinquante ans et l'idée lui vint d'écrire ses souvenirs. Nous devons à cette décision deux livres, inachevés tous les deux, *la Vie de Henri Brulart* et *les Souvenirs d'égotisme* qui sont, avec son *Journal*, la meilleure source à consulter aujourd'hui pour qui veut bien connaître la curieuse physionomie de Stendhal. Il s'y peint minutieusement tel qu'il est, ou du moins tel qu'il imagine être. Et ces trois ouvrages sont non seulement parmi les plus précieux pour la connaissance de son âme, mais ils ont apporté, autant que ses romans, la plus riche contribution au domaine de la psychologie individuelle. Ils nous renseignent enfin abondamment sur ce système philosophique qui était propre à leur auteur et qu'il a appelé lui-même, le premier, « le beylisme ». Il n'a, du reste, jamais formulé très rigoureusement ce qu'il entendait

par ce mot. C'est une attitude dans la vie, une sorte de méthode pratique du bonheur. D'abord, pense-t-il, « il faut, en tout, se laisser guider par la lo-gique », car Mérimée prévient qu'il prononçait ainsi, en coupant le mot en deux : la lo-gique. En réalité, Beyle se montre là comme partout dans son œuvre, plutôt contemporain de Voltaire que de Hugo. Il était disciple d'Helvétius, de Condillac, de Cabanis. Il fait comme eux, et plus qu'eux, de la sensation la base de toute connaissance. Et pour lui, la connaissance suprême, c'était cette connaissance du cœur humain, dont son grand père l'entretenait autrefois. Il a écrit : « Je réduis toute la philosophie à ne pas se méprendre sur les motifs des actions des hommes, et, à ne pas nous tromper dans nos raisonnements ou dans l'art de marcher au bonheur ». Le beylisme, du reste à ses yeux, ne saurait être pratiqué que par une élite. Son individualisme forcené se complète harmonieusement par son goût de la passion frénétique et véhémente.

Il formule enfin sa morale particulière sur un égoïsme assez sagement compris quand il affirme qu'il y a apparence d'augmenter le bonheur des autres, c'est accroître le sien. Et il appelle cette thérie *l'égotisme*. Cet égotisme a fait assez mal juger Stendhal par un grand nombre de personnes qui ont parlé de lui, sans l'avoir lu et qui n'ont pas compris que son égotisme était moins l'exhibition du *moi*, qu'une simple méthode d'analyse morale.

Bien entendu, les personnages eux-mêmes de ses romans sont beylistes et égotistes avec délices : parmi les plus fameux nous citerons le comte Mosca dans *la Chartreuse* et Julien Sorel dans *le Rouge et le Noir*.

Plus encore cependant que ce petit système assez cohérent, mais un peu trop sèchement fabriqué, nous aimons retrouver dans les ouvrages auto-biographiques de Stendhal, à côté de la finesse, de la précision et de la profondeur de l'analyse psychologique, ce constant parti pris de lucidité qui lui fait reconnaître jusqu'à l'injustice fréquente de ses propres jugements et les motifs de cette injustice. Comment, en outre ne pas admirer la netteté de cet esprit, son aptitude à tout comprendre, et son indéniable don de prévision quand on l'écoute, dans le domaine de la politique ou dans le domaine des arts, soutenir des opinions contraires à celles de son temps, et quand c'est à lui presque toujours que la postérité a donné raison ? De même il était à peine considéré comme un écrivain par les hommes de sa génération, mais avec une assurance tranquille il avait annoncé qu'il commencerait à être lu en 1880 et qu'en 1935 il serait célèbre. Ses livres autobiographiques, enfin, n'ont pas qu'une valeur individuelle. Stendhal a su donner à tout ce qu'il notait ce caractère de généralité qui dépasse l'individu et est le propre de toute littérature classique.

Si peu de succès que les livres de Stendhal eussent eu jusqu'alors, ils avaient cependant assez fixé sur lui l'attention du monde lettré pour qu'en 1835 il ait été décoré de la Légion d'honneur. Cette distinction ne lui procura cependant pas une bien grande joie, car c'est comme homme de lettres qu'il l'avait obtenue ; et, bizarrerie du cœur humain, il souhaitait le ruban rouge au titre de diplomate. Ce grand écrivain n'avait pas de fatuité littéraire, mais il avait son violon d'Ingres.

Le séjour de Civita-Vecchia lui paraissait de plus en plus insupportable. Sa santé devenait mauvaise. Il était quelque peu podagre (aujourd'hui nous dirions que sur un terrain arthritique héréditaire évoluaient chez lui de graves troubles artério-scléreux). Il en était profondément affecté. Enfin, ce qui prouve plus que tout le reste son désarroi, plus encore que les quatre testaments qu'il rédigea à cette époque, c'est qu'il songe à se marier.

Il s'agissait d'une jeune fille de vingt ans. Son grand-père avait été consul de France à Civita-Vecchia où son père avait épousé une blanchisseuse. La demoiselle, paraît-il, était laide et sans éducation. Pour obtenir sa main, Stendhal va jusqu'à

assister à la messe tous les dimanches. Mais les derniers renseignements lui furent trop défavorables : cet homme qui ne respectait rien dans ses écrits semblait un antéchrist. La jeune fille avait un oncle chanoine qui menaçait de la déshériter. Les projets furent rompus. Alors pour se consoler Stendhal acheta deux chiens : « J'étais trop triste, écrit-il, de ne savoir qui caresser. » C'est le temps où il adresse à son cousin, Romain Colomb, cette lettre déchirante :

Civita-Vecchia 1835.
(Ennuyeux comme la peste).

Mon Cher Ami,

Je touche ici à la barbarie, j'ai la goutte et la gravelle, et je suis fort gros, excessivement nerveux et cinquante-deux ans ! Ah ! si j'avais su en 1814 mon père ruiné, je me serais fait arracheur de dents, avocat, juge, etc., etc. Je suis si abasourdi de m'ennuyer à ce point, que je ne désire rien, je suis noir, vous comprendrez l'excès de mon marasme quand je vous avouerai que je lis les annonces de *la Quotidienne !* en être réduit à ce régime, m'assomme ! j'ignore tout dans ce séjour enchanté, il ne m'est plus donné d'entendre un mot qui me surprenne, je comptais pouvoir vivre, de beau pour tout potage, cela m'est impossible, deux ans de ce régime me mettent aux abois.

. . . . . .

Ma vraie place était d'être à Paris, aux gages de Marc-Michel Rey, libraire, qui me donnerait 4 000 francs par an pour un ou deux volumes in-8. C'est là le seul travail qui ne me semble pas ridicule. Je sais bien qu'il y en a à se plaindre toujours, mais peut-on se plaindre trop haut de n'être pas né avec 4 000 francs de rente ! Quelle perspective de vivre et de m'éteindre ici, ne pouvant parler que d'argent et de chasse ! Que de caractères froids, que de géomètres seraient heureux, ou, du moins tranquilles et satisfaits à ma place ! Mais j'ai dans moi une âme qui est folle. Mon âme à moi est un feu qui souffre s'il ne flambe pas : il me faut trois ou quatre pieds cubes d'idées nouvelles par jour, comme il faut du charbon à un bateau à vapeur.

Ah ! que n'ai-je une chaumière ou 1 500 francs dans la rue Saint-Roch ! Je suis bien, certainement, mais je crève d'ennui. Le vrai métier de l'animal est d'écrire un roman dans un grenier, car je préfère le plaisir d'écrire des folies à celui de porter un habit brodé qui coûte 800 francs. Je vais à Rome quand je veux, mais cependant, au fond, il faut tenir à son poste. Or, que faire dans ce poste ? J'y deviens plus stupide chaque jour ; je ne trouve personne pour faire ces parties de volants qui s'appellent avoir de l'esprit. Je suis arrivé à ce point de décadence que dès que je cherche à former des caractères possibles, je suis absurde ; dans l'abominable absence d'idées où je végète, je ressasse toujours les mêmes données.

Oh ! mes amis, il n'est plus d'amis ! Combien le plus vil bouquin que vous rejetez sur les quais pour les quinze sous me serait précieux dans ce coin de l'Afrique ! Pas l'ombre de société, et Dominique doit dire qu'il s'amuse et est enchanté de sa place ! Car l'on m'écrit de Paris qu'il faut, moi aussi, tromper et ne pas dire que je m'ennuie, et cela sous peine de passer pour un homme léger, jamais content de rien. Aussi viens-je d'écrire à Mme Azur que je n'écrirais plus, mais pour garder ma place. Tant que M. Molé sera là, les commis ne lui présenteront rien d'hostile à signer, mais, lui parti, ma colique recommencera. Être obligé de trembler pour la conservation d'une place où l'on crève d'ennui ! Je m'hébête tout à fait ici. Comment m'amuserai-je quand je serai vieux, si je laisse éteindre la bougie qui éclaire la lanterne magique.

. . . . . .

D'Alembert avait la pierre à soixante-quinze ans et n'osait se faire opérer, il disait : « Qu'ils sont heureux, ceux qui ont du courage ! » Je dis, moi, qu'ils sont heureux ceux qui ne s'ennuient pas ! Croiriez-vous que je mourrais de joie, si j'étais cassé !

Adieu, j'ai envie de me pendre, et de tout quitter pour une chambre au cinquième étage rue Richepanse.

L'ennuyé, baron DORMANT.

Remarquez la signature de cette lettre. C'est une plaisanterie qui dépeint bien son état d'âme. Mais il faut noter à ce propos que nul écrivain sans doute ne fit autant que lui abus des faux noms. Pour son compte il a amplement dépassé les 160 pseudonymes que, paraît-il, on connaît de Voltaire. Cette manie le prit de bonne heure : il n'avait que dix-huit ans quand il commence à voiler sa personnalité de signatures supposées. Il ne pouvait avoir déjà cet effroi de l'espionnage qu'il montra plus tard, mais il avait le goût de l'intrigue et du romanesque. Et sans doute cet amour de l'incognito le poussait à jouer avec ces doubles de lui-même, comme avec de nouveaux personnages de romans, et lui permettait de mieux s'isoler dans sa « rêverie tendre ».

Après cinq ans d'Italie, Beyle demande un congé et revient en France. Il y va demeurer trois ans, grâce à l'influence du comte Molé, devenu ministre des Affaires Étrangères et président du Conseil, et qui, jusqu'à sa chute en 1839, lui permettra de prolonger indéfiniment son séjour à Paris.

Une autre fois cependant, Stendhal avait eu, c'était en 1833, la possibilité de venir passer environ deux mois sur les bords de la Seine. Et c'est lorsqu'il s'en retournait vers son consulat qu'il rencontra à Lyon deux jeunes amoureux qui partaient pour Venise. Vous avez reconnu George Sand et Alfred de Musset. Ils firent route ensemble jusqu'à Marseille. Au début de ce court voyage Stendhal les avait amusés par sa verve bouffonne, mais il n'avait pas tardé à choquer George Sand par des propos que cette dame délicate trouvait grossiers et surtout par son athéisme affiché. Musset, en retour garda de lui d'amusants croquis sur son album et l'évoquait plus tard dans ses vers, à son frère revenant d'Italie :

Ainsi, mon cher, tu t'en reviens
Du pays dont je me souviens
Comme d'un rêve
De ces beaux lieux où l'oranger
Naquit pour nous dédommager
Du péché d'Eve.

Tu l'as vu, ce ciel enchanté
Qui montre avec tant de clarté
Le grand mystère :
Si pur qu'un soupir monte à Dieu
Plus librement qu'en aucun lieu
Qui soit sur terre.

Tu l'as vu, cet antique port,
Où, dans son grand langage mort,
Le flot murmure,
Où Stendhal, cet esprit charmant,
Remplissait si dévotement
Sa sinécure.

Maintenant Stendhal a repris durant ce nouveau séjour à Paris cette vie qui toujours lui plaît tant. Il dîne au Café anglais ; au théâtre, il applaudit Rachel ; et il fréquente des amis fidèles. Il fut présenté par Mérimée à une dame espagnole qui séjournait à Paris avec ses deux filles. Il devint un familier de la maison, et asseyant les fillettes chacune sur un de ses genoux il leur racontait des histoires. Il leur disait : « Je vous aime parce que vous êtes des enfants. Quand vous serez des femmes, vous serez fausses comme toutes les femmes et je ne vous aimerai plus. » Puis il leur parlait surtout de l'Empereur Napoléon. Plus tard une de ces enfants avait eu le sort

incroyable de devenir elle-même impératrice des Français quand un jour elle visita le Musée de Grenoble. De suite elle crut reconnaître un portrait :

— « C'est le portrait de Stendhal, Majesté, dit le conservateur.

— Mais non, fit la visiteuse, c'est M. Beyle.-»

Son ami d'autrefois n'avait jamais révélé sa qualité d'écrivain ni son pseudonyme.

Stendhal voulut aussi visiter la France, accompagnant parfois Mérimée qui était inspecteur des monuments historiques. Il connut ainsi la Bretagne, le Midi, l'Alsace et la Bourgogne. Il recueillait des documents pour les deux volumes des *Mémoires d'un Touriste* qui parurent en 1838. Puis cette même année, après son quatrième et dernier séjour en Angleterre, il rassembla les souvenirs de toute sa vie et tout ce qu'il avait amassé de richesses au cours d'une carrière merveilleusement remplie et il écrivit le livre qui doit à juste titre être considéré à côté de *le Rouge et le Noir*, comme son plus indéniable chef-d'œuvre : *la Chartreuse de Parme*.

Beyle roula vraisemblablement de longs mois son roman dans sa tête. Et sans doute il en découvrait peu à peu l'armature et les principaux détails quand, brusquement, en cinquante-deux jours, sous le coup de l'inspiration, il remplit six gros cahiers tout pleins de sa connaissance des hommes et des motifs qui les font agir.

Il n'est pas douteux que l'histoire de la famille Farnèse lue par Stendhal dans un manuscrit ancien, ne fut la première trame incomplète et grossière sur laquelle il lui prit fantaisie un jour de broder. Mais des cinq pages de la chronique italienne il tira un roman de cinq cents pages, créant des personnages, leur donnant des passions nouvelles et surtout les transportant d'une époque dans une autre. Car c'est bien là le coup de maître de son génie, il écrit une histoire de son temps et la plus révélatrice qui soit de l'état de l'Italie provinciale sous la domination autrichienne du temps des Sbires et des Carbonari.

Depuis le jour où, s'étant, à seize ans, échappé du château paternel pour servir dans l'armée de Napoléon, Fabrice del Dongo commence la série ininterrompue de ses aventures, jusqu'à l'heure de sa mort, à la Chartreuse de Parme, quelle carrière inouïe n'a point parcouru ce frère de Julien Sorel ! Plus que Julien sans doute, Fabrice est étourdi et brillant, mais c'est qu'il n'a pas comme lui à se révolter contre l'ordre établi ; son nom, sa famille, sa fortune l'en dispensent. Aussi réussit-il où Julien échoue.

En vain la police autrichienne suspecte-t-elle Fabrice, et les intrigants de la cour de Parme le veulent-ils perdre. Ni les embûches, ni sa propre insouciance ne l'éloignent d'une destinée que protègent sa jeune tante la duchesse de Sanseverina, le comte Mosca, ministre du prince de Parme, et cette jeune et craintive Clélia Conti. Nous ne pouvons que rappeler ici ses amours de hasard, la passion cachée de la Sanseverina pour lui, la jalousie qu'il inspire au comte Mosca, puis son emprisonnement, son évasion, ses succès d'orateur sacré, et enfin ses amours secrètes avec Clélia.

Du moins l'énoncé seul de ces épisodes principaux peut donner idée de l'atmosphère forcenée où se déroule ce livre tout entier. Tous les motifs y prêtent à des variations que nous pouvons qualifier de beylistes, — puisque nous avons entrevu ce qu'était le beylisme, ce culte de l'énergie et des passions à leur comble, — et tout y gravite avec une précision serrée autour du romanesque le plus fou.

Il resterait encore à parler de Clélia ou de la Sanseverina, à montrer leurs ressemblances avec Mme de Rénal et Mathilde de la Môle, et comment cependant elles sont elles-mêmes, et des créations nouvelles. Toutes quatre vivent d'une vie personnelle, et ne peuvent plus être oubliées. Ces femmes, qui sont en même temps de fougueuses créatures de chair et des figures idéales, sont les vraies sœurs de celles que nous admirons et que nous aimons le plus dans le théâtre de Shakespeare, de Racine et de Musset.

J'aurais aimé enfin vous montrer Fabrice à la bataille de Waterloo, dont la description au début de *la Chartreuse*, est aussi célèbre que le monologue fameux où Julien Sorel, dans *le Rouge et le Noir*, se demande si, oui ou non, il montera par une échelle, sous un clair de lune éclatant, à la chambre de Mlle de la Môle. Tout y est dépeint uniquement par des notations rapides, menues et qui peuvent, à la première lecture, paraître éparpillées, tandis qu'elles sont toutes dans la plus étroite dépendance les unes des autres, et reconstituent au moyen de leurs petites touches fragmentaires, éclairées d'un jour égal et limpide, l'illusion absolue du vrai. Ce n'est point ainsi une vue d'ensemble de la bataille de Waterloo que Stendhal prétend nous donner, mais seulement la transcription exacte de ce qu'en aura saisi un soldat galopant à l'aveugle par l'immense plaine.

Les livres de Stendhal ne nous offrent jamais ainsi l'apparence d'une œuvre d'art adroitement combinée où la part de ce qui est dit et celle de ce que l'auteur passe volontairement sous silence, s'équilibrent avec ces oppositions d'ombre et de lumière qui nous séduisent, par exemple, chez son ami Mérimée. Non, Stendhal veut tout expliquer, et il y réussit avec un bonheur assez grand pour qu'on ait pu à juste titre voir en lui, même après Laclos, le fondateur du roman psychologique.

Pour la première fois un roman de Stendhal obtint un certain succès et surtout il eut pour lui ce prodigieux article de Balzac qui, dans sa *Revue parisienne*, consacrait soixante-dix pages à ce prodigieux manuel de psychologie en action où l'auteur a su mettre en scène une fois encore des individus dont la capacité d'action est à la hauteur du rêve, et qui savent proposer constamment leur vie comme enjeu de la partie qu'ils engagent. Balzac écrivait : « M. Beyle a fait un livre où le sublime éclate de chapitre en chapitre ». Stendhal, quand de retour à Cicita-Vecchia, il eut pris connaissance de ces compliments, en demeura un peu abasourdi, puis il en fut bouleversé de bonheur. D'autant plus qu'il était assez renseigné et avait assez de goût pour savoir déjà ce que valait le confrère qui lui assénait tant de louanges et qui, déjà auteur des *Chouans*, d'*Eugénie Grandet* et du *Père Goriot*, nous apparaît aujourd'hui, au côté de Stendhal lui-même, comme le plus grand romancier de son siècle.

Balzac ne critiquait dans la *Chartreuse de Parme* que le style où il reconnaissait des négligences et un défaut de travail. A ce propos nous dirons un mot de cette importante question. Tous les jours nous entendons encore soutenir que Stendhal écrit mal. Car beaucoup pensent que bien écrire c'est dire d'une façon compliquée les choses les plus simples, tandis que ce devrait être une façon simple de dire les choses parfois compliquées. Stendhal a toujours visé à exprimer le plus ingénument possible sa pensée, sans s'embarrasser jamais de faire de l'effet, ni d'éviter les répétitions de mots. On sait que pour se donner le ton il lisait chaque matin deux articles du Code Civil. Et si son écriture est parfois un peu décharnée, comment ne pas remarquer que, seul, ce style de procès-verbal peut dépouiller de ce qu'elles auraient de trop romantiques les fictions romanesques qu'il choisit toujours de préférence.

Un jeune critique du talent le plus élevé, ce Pierre Gilbert, tué glorieusement à l'ennemi, qui a écrit pour le style de Stendhal le plaidoyer le plus lucide et le plus passionné, a pu le louer, en fournissant des preuves et d'irréfutables références, de n'être pas seulement un instrument précis d'analyse, mais encore un organisme sensible et vivant.

Balzac avait du reste reconnu que ce style « se sauve par le sentiment profond qui anime la pensée ». Il est toujours en effet chez Stendhal un perpétuel mouvement pour porter les idées le plus loin possible. Faut-il rappeler encore les louanges que lui ont décernées d'assez beaux connaisseurs et qui se nomment Rémy de Gourmont, Anatole France, Paul-Jean Toulet ?

Lors de son dernier séjour à Civita-Vecchia, Beyle s'ennuie plus que jamais. Il est malade, et sa goutte le fait beaucoup souffrir. Il cherche en vain à se distraire, il a de violentes migraines annonciatrices de l'apoplexie qui le guette. Un beau jour, une première attaque l'anéantit pour quelques heures. Il se remet du reste assez vite, mais c'est pour lui un avertissement sinistre. Il obtient alors un nouveau congé pour raisons de santé et il revient à Paris. Il s'y trouve encore l'année suivante quand, le 22 mars 1842, vers les sept heures du soir, sur le trottoir de la rue Neuve-des-Capucines, il tombe foudroyé sur le sol. Transporté en son appartement, à l'hôtel de Nantes, 78, rue Neuve-des-Petits-Champs, il y meurt le lendemain à deux heures du matin. Deux jours après, trois amis l'accompagnaient seuls au cimetière Montmartre, où il repose encore sous le pont Caulaincourt. C'est-là qu'en 1892 quelques stendhaliens fidèles lui firent élever un monument décent que personne malheureusement n'entretient plus et qui se dégrade lentement.

Aujourd'hui Stendhal nous apparaît avec justice comme un des grands noms de notre littérature. Et nous n'en sommes plus à nous demander, comme hier encore Émile Faguet, qui par ailleurs lui a rendu un assez bel hommage, si vraiment il était intelligent. Lui-même a fixé modestement les limites de son activité : « Par instinct, a-t-il dit, ma vie morale s'est passée à considérer attentivement cinq ou six idées principales, et à tacher de voir la vérité sur elles ». Et l'important n'est pas de savoir s'il eut des devanciers dans cette voie, ni ce qu'il doit à chacun, mais quelle est la valeur de ses propres disciples. Dans le domaine des idées, n'oublions pas que Taine, Nietzsche, Barrès ont reconnu publiquement leur dette. Tandis que de leur côté un Tolstoï, un Paul Bourget proclamaient ce que leur art du roman devait directement à Stendhal qui fut un des meilleurs représentants de la tradition de clarté de notre littérature, et un inoubliable novateur dans le domaine de la psychologie. Il aimait prendre le titre *d'observateur du genre humain*, mais le genre humain il l'a d'autant mieux vu qu'il l'a surtout étudié dans son propre cœur. Et peut-être sa qualité principale est elle qu'on le peut relire indéfiniment, et qu'on le trouve toujours nouveau, alors même qu'on croyait en être rassasié. Son analyse clairvoyante a le grand mérite de n'être jamais desséchante, de ne jamais dégoûter d'agir. On la peut au contraire affirmer suscitatrice d'énergie. Ce n'est pas pour cela la marque d'un cœur sec. Mais il faut savoir soulever son masque, comprendre sa froide ironie et pénétrer jusqu'à sa sensibilité rétractile. Alors on découvre un homme d'une incomparable probité d'esprit. Et l'on se prend à l'aimer, d'un amour chaque jour plus renseigné et plus chargé de reconnaissance.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

Stendhal, pseudonyme de *Henri Beyle*, littérateur et critique, consul de France à Civita Vecchia, né à Grenoble en 1783, mort à Paris, en 1842.

Le premier ouvrage qu'il publia, dont voici le titre, suscita les polémiques que nous citons ci-après :

Lettres écrites de Vienne en Autriche sur le célèbre compositeur Joseph Haydn, suivies d'une vie de Mozart et de considérations sur Métastase et l'état présent de la musique en France et en Italie, par Louis-Alexandre-César Bombet. *A Paris, de l'imprimerie de P. Didot l'aîné, 6, rue du Pont-de-Lodi*, in-8 (1814) (Vicaire).

Les lettres sur Haydn sont traduites de l'italien, d'après Joseph Carpani. Le nom de « Bombet » est l'un des pseudonymes d'Henri Beyle. (V. Quérard, *Supercheries littéraires*, t. I, col. 547), lequel donne la date de 1815 comme étant celle de l'édition originale, correspondant du reste, avec l'annonce insérée dans la *Bibliographie de la France*, 1815, sous le numéro 323, et qui ajoute : « Riche de son propre fonds, et amateur très éclairé des beaux-arts, Beyle songeait peu à enlever à un autre le mérite d'avoir composé ces lettres; son seul but était de faire connaître Haydn aux Français, mieux qu'il n'avait été connu jusqu'alors. Il négligea quelque chose : d'indiquer que ces *Lettres* étaient traduites de l'italien. Joseph Carpani, poète et musicien, plein d'admiration pour le célèbre compositeur allemand, avec lequel il avait eu des rapports intimes, était le véritable auteur de ce livre très curieux, qu'il avait fait imprimer sous le titre de : *le Haydine*. Carpani dénonça le plagiat en 1815, ce qui donna lieu à une querelle, dont le public s'amusa quelques moments, surtout aux dépens de l'oublieux traducteur, qui fut complètement battu.

« Beyle, sur qui nous avions donné une Notice, dans le tome I de *la Littérature française contemporaine*, en eut connaissance; et nous adressa deux rectifications pour l'article qui le concerne. L'une d'elles est relative aux « Haydine » et voici ce qu'il en dit :

« M. Beyle imprimait ses ouvrages à ses frais, M. Pierre Didot lui dit qu'un livre annoncé comme traduit de l'italien ne trouverait pas un seul lecteur. M. Beyle mit : par Louis-César-Alexandre Bombet. On admira ce beau nom, et personne ne devina l'auteur. Un anonyme peut-il être plagiaire ? M. Beyle se trouvant à Vienne en 1809, avait été à l'enterrement de Haydn : il étudia les ouvrages de ce grand compositeur, et voulut le faire connaître à Paris. M. Beyle avait acheté beaucoup d'autographes de Haydn, et plusieurs de ses meubles. »

SES ŒUVRES

(*La date*, entre parenthèses, *qui suit le titre est celle de* l'édition originale.)

L'Abbesse de Castro, par M. de Stendhal, auteur de Rouge et Noir, de la Chartreuse de Parme, etc. Paris, Dumont, in-8, couv. impr. (1839).

L'Abbesse de Castro. Paris, Eugène Didier, 1853, in-16, couv. blanche imprimée en rouge.

De l'Amour, par l'auteur de l'Histoire de la peinture et Italie et des Vies de Haydn, Mozart et Métastase. Paris, librairie universelle de P. Mongie l'aîné, in-12, couverture non impr. (1822).

Sur le dos de chacun des deux tomes, une étiquette portant le titre, la tomaison et la date.

On rencontre des exemplaires de cette édition de 1822 auxquels on a mis un titre portant la date de 1833.

De l'Amour, avec une étude sur Stendhal, par Paulin Limayrac. Paris, Eugène Didier, 1853, in-12, couv. impr.

Les Romans populaires. — L'Abbesse de Castro. — Mina de Wengel. — Philibert Lescale. — Esquisse de la vie d'un jeune homme riche à Paris. — Notice sur le Rouge et le Noir, par Emile de la Bédollière. Dans les « Romans populaires », illustrés par Bertall, 28e série, in-4 (1855).

Armance ou Quelques scènes d'un salon de Paris en 1827. Paris, Urbain Canel, 3 vol. in-12 (1827).

En 1828, et non pas 1829 comme le donne Vicaire, on a fait de nouveaux titres et faux-titres, ainsi que trois couvertures et des cartons, au nom de Boulland.

Ces titres portent *deuxième édition*, pour des exemplaires de la première et unique édition. Insérée dans la *Bibliographie de la France*, 1828, sous le numéro 4929. Il n'y a donc eu qu'une seule et unique édition de ce livre.

Armance ou Quelques scènes d'un salon de Paris, avec une préface par Charles Monselet. Paris, D. Giraud, in-12, couv. impr. (1853).

La Chartreuse de Parme, par l'auteur de Rouge et Noir. Paris, Ambroise Dupont, 2 vol. in-8, couv. impr. (1839).

Les différents exemplaires de l'édition originale de *la Chartreuse de Parme* que j'ai vus sont tous sur papier vélin; il existe, sous la même date de 1839, une édition de cet ouvrage portant sur les titres et sur les couvertures : *deuxième édition*. L'exemplaire que j'ai vu est sur papier vergé. En réalité, c'est un nouveau tirage sur la même composition plutôt qu'une seconde édition. La collation des volumes est identiquement la même que celle de l'édition originale. (*Vicaire.*)

La Chartreuse de Parme, par Stendhal (Henri Beyle); précédée d'une notice sur la vie et les ouvrages de Beyle, par M. Colomb; suivie d'une étude littéraire sur Beyle, par M. de Balzac, et d'une lettre inédite de l'auteur en réponse à ce travail. Paris, publié par J. Hetzel, in-16, couv. impr. (1846).

La Chartreuse de Parme. Nouvelle édition, précédée d'une lettre et d'une étude littéraire sur Beyle, par M. de Balzac, et d'une lettre inédite de l'auteur en réponse à ce travail. Paris, chez Delahays, in-18 (1854).

La Chartreuse de Parme, suivie d'une notice sur Henri Beyle, par Émile de la Bedoyère. — Dans les « Romans populaires », illustrés par Bertall, 27e série, in-4 (1851).

La Chartreuse de Parme. Edition augmentée de deux chapitres inédits, publiés par M. Stryienski. Paris, Villerelle, 1901, 4 vol. in-12.

Les Chroniques italiennes. Paris, Michel Lévy, 1855.

Correspondance, précédée d'une introduction par Prosper Mérimée, 2 vol. Michel Lévy, 1855.

Correspondance (1800-1842), publiée par Ad. Paupe et P.-A. Chéramy sur les originaux de diverses collections. Préface de Maurice Barrès. I. Années d'apprentissage (1800-1806). II. Vie active (1806-1814). L'Homme du monde et le dilettante (1815-1830). III. Le Fonctionnaire et le romancier (1830-1842). Paris, Ch. Bosse, 19, rue de l'Ancienne-Comédie, 1908, 3 vol. in-8. Prix : 25 fr.

Il a été fait, pour les exemplaires *sur papier vergé* de cette édition, des cartons pour les pages 43-46, 59-60, 177-178, 183-184, 187-188, 191-192, 195-196, 209-210, 223-226, 445-448 du tome II.

D'un nouveau complot contre les industriels. Paris, Sautelet et Cie, in-8 (1825).

N'est pas à la Bibliothèque nationale. Cité d'après la *Bibliographie de la France*, 1825, n° 6790.

Histoire de la peinture en Italie, par M. B. A. A. Paris, chez P. Didot aîné, imprimeur du roi, 2 vol. in-8 (1817).

L'exemplaire de Prosper Mérimée qui a passé dans une vente faite par M. Porquet, en 1891, offre une particularité curieuse. Le titre du tome I porte le nom réel de l'auteur; et l'épigraphe est différente. Voici ce titre : *Histoire de la peinture en Italie*, par M. Beyle, ex-auditeur au Conseil d'Etat (Ici six vers empruntés au *Manfredi* de Monti). — Le *Journal de la Librairie*, 1817, enregistre l'*Histoire de la peinture en Italie*, sous le numéro 2 437, mais elle l'annonce en 2 vol. in-12 et non in-8.

Journal de Stendhal (Henri Beyle), 1801-1814, publié par Casimir Stryienski et François de Nyon. Paris, Charpentier, in-12, couv. impr. (1888).

Œuvre posthume.

Lamiel. Roman inédit, publié par Casimir Stryienski. Paris, librairie moderne, Maison Quantin, in-12, couv. impr. (1889).

Lettres écrites de Vienne en Autriche sur le célèbre compositeur Jh Haydn, suivies d'une vie de Mozart et de considérations sur Métastase et l'état présent de la musique en France et en Italie. Par Louis-Alexandre-César Bombet. A Paris, de l'imprimerie de P. Didot aîné, in-8 (1814).

Lucien Leuwen (Œuvres posthumes). Roman reconstitué sur les manuscrits originaux, et précédé d'un commentaire, par Jean de Mitty. Paris, Dentu, 1894, in-12.

Mémoires d'un Touriste, par l'auteur de Rouge et Noir. Paris, Ambroise Dupont, 2 vol. in-8. couv. impr. (1838).

Le tome II contient 1 plan.

Nouvelles inédites. Paris, Michel Lévy, 1855.

Œuvres posthumes de Stendhal. Napoléon; De l'Italie, Voyage à Brunswick; De l'Angleterre, Les Pensées, Commentaires sur Molière; Notes et introduction, par Jean de Mitty. Paris, Revue Blanche, in-12, avec portrait (1897).

Philibert Lescale; esquisse de la vie d'un jeune homme riche à Paris. Dans tome II de *Le Diable à Paris* (1846).

Le Philtre. Imité de l'italien de Silvia Valaperta. Dans : *Dodecaton ou le Livre des Douze*, Tome II (1836).

Le Philtre. S. l. n. d. (Paris, Librairie illustrée). Première édition séparée, suivie d'un extrait des *Promenades dans Rome*, in-16, ill. hors texte (1892).

Promenades dans Rome. Paris, Delaunay, 2 vol. in-8, couv. impr. (1829).

Le tome I contient 1 planche, *Saint-Pierre de Rome*, et une planche repliée, *Plan des vestiges de Rome antique*.

Racine et Shakespeare. A Paris, chez Bossange père et Delaunay, in-8, couv. impr. (1823).
Racine et Shakespeare, n° 2, ou Réponse au manifeste contre le romantisme, prononcé par M. Auger dans une séance solennelle de l'Institut. Paris, A. Dupont et Roret (1825).
Romans et Nouvelles. Paris, Michel Lévy, 1854,
Rome, Naples et Florence, en 1817, par M. de Stendhal, officier de cavalerie. Paris, Delaunay, in-8 (1817).

Une troisième édition, en 2 vol. in-8, a paru en 1826 (annoncée en 1827 dans la *Bibliographie de la France*, n° 1488). En 1827, le même journal annonce, sous le numéro 1956, des « cartons » pour le tome 2, p. 149-156.

Le Rouge et le Noir[1]. Chronique du dix-neuvième siècle. Paris, A. Levasseur, 2 vol. in-8, couv. illustrée (1831).

Chaque titre est orné d'une vignette d'Henri Monnier, gravée sur bois par Porret, différente pour chaque volume. Ces vignettes sont reproduites sur les couvertures.

Le Rouge et le Noir, chronique du dix-neuvième siècle. 2e édition. Paris, A. Levasseur, 6 vol. in-12, couv. impr. (1831).
Le Rouge et le Noir, chronique du dix-neuvième siècle, par Stendhal (Henri Beyle). Impr. Chaix. Paris, chez Hetzel, 76, rue de Richelieu, et de Ménars, in-12 (1846).

3e édition et 1re en 1 seul vol. Inséré dans la *Bibliographie de la France*, 1846, sous le numéro 2435.

Le Rouge et le Noir. — San Francesco à Riga. Dans les « Romans populaires », illustrés par Bertall. 26e série, in-4 (1854).
Séjour à Brunswick, 1807-1807. Fragment inédit. Dans le n° 64 de la *Nouvelle Revue Française* (avril 1914).
Souvenirs d'égolisme. Autobiographie et lettres inédites, publiées par Casimir Stryienski. Paris, Bibliothèque Charpentier, G. Charpentier et E. Fasquelle, in-12, couv. impr. (1892).
De Valence à Marseille, fragment inédit du « Journal » de 1805. Valence, in-12 (1920).
Vie de Henri Brulard. Autobiographie, publiée par Casimir Stryienski. Paris, Charpentier, in-12, couv. impr. (1890).
Vie de Rossini, ornée des portraits de Rossini et de Mozart. Paris, chez Auguste Boulland, 2 vol. in-8, couv. impr. (1824).

La pagination des deux tomes se suit; à remarquer toutefois cette erreur : La dernière page du tome Ier est chiffrée 306, de même que la première du tome 2.
Vies de Haydn, Mozart et Métastase. Paris, Delaunay, 1817, in-8.
Cité d'après le *Dictionnaire des anonymes*, de Barbier. Tome IV, col. 1025 : Vies de Haydn, Mozart et Métastase (par Louis-Alexandre-César Beyle, ancien auditeur), et Quérard, *France littéraire*, tome I, p. 323. Ne figure au « Journal de la Librairie » (*Bibliographie de la France*), ni en 1816, ni en 1817, ni en 1818.

PREMIÈRE ÉDITION DES ŒUVRES COMPLÈTES DE STENDHAL

Editions Michel et Calmann-Lévy, volumes in-18, couv. impr.

Cette collection est annoncée comme suit, dans la *Bibliographie de la France* de 1853, sous le numéro 4471 : Collection de la Bibliothèque contemporaine. 2e série. Les œuvres complètes de Stendhal (Henri Beyle), précédées d'un essai sur sa vie et ses ouvrages par M. Prosper Mérimée, de l'Académie française, y compris les *œuvres inédites*, formeront 18 vol. in-18. En voici la composition :

De l'Amour. Seule édition complète, augmentée de préfaces et de fragments entièrement inédits (1853.)
La Chartreuse de Parme. Nouvelle édition précédée d'une lettre et d'une étude littéraire sur Beyle, par M. de Balzac et d'une lettres inédite de l'auteur en réponse à ce travail. (1853).
Chroniques italiennes (1855).
Ce volume contient : L'Abbesse de Castro. — Vittoria Accoramboni, duchesse de Bracciano. — Les Cenci. — La duchesse de Palliano. — Vanina Vanini. — Les Tombeaux de Corneto. — La Comédie est impossible en 1826.
A propos des *Cenci* qui figurent dans ce recueil de chroniques, consulter la notice que Vicaire donne pp. 464-465 dans son *Manuel de l'amateur de livres du dix-neuvième siècle*, tome Ier.
Correspondance inédite, précédée d'une introduction par Prosper Mérimée, de l'Académie française. Ornée d'un beau portrait de Stendhal. 2 vol. (1855). Le faux titre porte : *Œuvres posthumes*.
Histoire de la peinture en Italie, seule édition complète, entièrement revue et corrigée (1854).
Lettres intimes (1892). *Edition originale*. Ces lettres sont adressées par Stendhal à sa sœur Pauline.
Mélanges d'art et de littérature (1867). Edition originale. — Le faux titre porte : *Œuvres posthumes*.
Mémoires d'un Touriste. Nouvelle édition entièrement revue et augmentée d'une grande partie entièrement inédite, 2 vol. (1854).
Nouvelles inédites (1855). Le faux titre porte : *Œuvres posthumes*.
Ce volume contient : Le chasseur vert. — Le Juif. — Feder.
Promenades dans Rome. Seule édition complète, augmentée de préfaces et de fragments entièrement inédits (1853).

1. Une note de Stendhal, placée à la fin de son roman *le Rouge et le Noir*, donne à entendre qu'il n'a fait que raconter une histoire vraie; et, en effet, c'est un roman à clef. Consulter, à ce sujet, l'intéressante notice que Drujon, dans ses *Livres à clef*, consacre à ce roman. Pp. 1107-1111.

Racine et Shakespeare. Etudes sur le romantisme. Nouvelle édition entièrement revue et considérablement augmentée (1854).
Romans et nouvelles, précédés d'une notice sur Stendhal, par M. R. Colomb-Armance. — Mina Wangel. San Francesco a Ripa. — Philibert Lescale. — Souvenirs d'un gentilhomme italien (1854).
Rome, Naples et Florence. Seule édition complète, entièrement revue et considérablement augmentée (1855).
Le Rouge et le Noir, chronique du dix-neuvième siècle. Seule édition complète (1854).
Vie de Napoléon. Fragments (1876). Le faux titre porte : *Œuvres posthumes.* — Edition originale.
Vie de Rossini. Nouvelle édition entièrement revue (1854).
Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase. Nouvelle édition entièrement revue (1854).

ÉDITIONS COLLECTIVES

Œuvres complètes, publiées sous la direction de Paul Arbelet et Edouard Champion.

Cette monumentale édition, publiée par M. Ed. Champion, 5, quai Malaquais à Paris, et qui comprendra 17 volumes de format in-8, est imprimée sur beau papier et tirée à petit nombre, a été entièrement souscrite, et est actuellement épuisée.

Les vol. parus à ce jour sont :

Cordier (H.), Bibliographie stendhalienne, 1 vol. — Rome, Naples et Florence, publié par D. Muller, préface de Ch. Maurras, 1 vol. — Vie de Henri Brulard, publiée par H. Debray, 2 vol. — Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase, publié par D. Muller, préface de R. Rolland, 1 vol.

Les volumes en préparation sont :

De l'Amour, publié par D. Muller, préface d'Etienne Rey. — *Armance*, préface d'André Gide. — *Histoire de la peinture en Italie*, publié par Paul Arbelet, 2 vol. — *Journal*, publié par H. Debray, 4 vol. — *Le Rouge et le Noir*, publié par J. Marsan, 2 vol. — *La vie de Rossini*, publié par Prunières, 2 vol.

Collection Michel Lévy, format in-18

Prix de chaque vol. sous couverture verte, 2 fr. ; sous couverture bleue, 3 fr.

L'Abbesse de Castro, 1 vol. — De l'Amour, 1 vol. — La Chartreuse de Parme, 1 vol. — Mémoires d'un Touriste. 2 vol. — Promenades dans Rome, 2 vol. — Le Rouge et le Noir, 2 vol.

Bibliothèque contemporaine, format in-18

Prix de chaque vol. sous couverture jaune, 4 fr. 90; sous couverture saumon, 6 fr. 75.

Armance, 1 vol. — La Chartreuse de Parme, 1 vol. — Correspondance inédite, 2 vol. — Histoire de la peinture en Italie, 1 vol. — Journal d'Italie, 1 vol. — Lettres intimes, 1 vol. — Mélanges d'art et de littérature, 1 vol. — Nouvelles inédites, 1 vol. — Racine et Shakespeare, 1 vol. — Rome, Naples et Florence, 1 vol. — Vie de Napoléon, 1 vol. — Vie de Rossini, 1 vol. — Vies de Haydn, Mozart et Métastase, 1 vol.

ÉDITIONS SÉPARÉES

L'Abbesse de Castro. Paris, Garnier (Collection des classiques), in-16. Prix, broché, 5 fr.
De l'Amour. Paris, Fayard (Collection les meilleurs livres), in-16, 2 vol. Prix, 1 fr.
De l'Amour. Paris, Garnier (Collection des Classiques), in-16, Prix, broché, 5 fr.
De l'Amour. Paris, Renaissance du Livre, 1 vol. in-16. Prix, broché, 2 fr. 95. Relié, 5 fr.
Armance, ou Quelques scènes d'un salon de Paris en 1827. Paris, Emile-Paul, 1920, avec un frontispice.
La Chartreuse de Parme. Paris, Crès, 2 vol. in-16. Prix, 13 fr.
La Chartreuse de Parme. Paris Delagrave, 2 vol. in-18. Prix, broché, 13 fr.
La Chartreuse de Parme. Paris, Fayard (Collection les meilleurs livres, 4 vol. in-16. Prix, 2 fr.
La Chartreuse de Parme. Paris, Flammarion, in-18. Prix, 3 fr. 50.
La Chartreuse de Parme. Paris, Garnier (Collection des classiques), in-16. Prix, broché, 5 fr.
La Chartreuse de Parme. Paris, Larousse, 2 vol. in-8. Prix, broché, 4 fr. 50 le volume. Les deux reliés en un seul. Prix, 22 fr.
La Chartreuse de Parme. Paris, Nelson, in-16. Prix, relié toile souple, 4 fr. 50.
La Chasse au bonheur. Maximes, anecdotes, conseils et paradoxes, avec une introduction par Alphonse Séché. Paris, Sansot et Cie, 1912, in-12.
Chroniques italiennes. Paris, Larousse, 1 vol. in-8. Prix, 4 fr. 50.
De l'homme. Paris, Payot (Bibliothèque miniature), in-32, relié satinette. Prix, 3 fr. 50.
Journal (Œuvre posthume) (1801-1814), publié par MM. Stryienski et de Nyon. Paris, E. Fasquelle, 1 vol. in-18. Prix, broché, 5 fr.
Les Lettres à Pauline. Avec 3 portraits. Paris, La Connaissance (Collection *Les Textes*). Prix, 16 fr.
Lucien Leuwen, roman posthume, reconstitué d'après les manuscrits originaux, par Jean de Mitty. Paris, E. Fasquelle, 1 vol. in-18. Prix, 5 fr. 75
Napoléon; De l'Italie; voyage à Brunswick; De l'Angleterre; Les Pensées; Commentaires sur Molière. Notes et introduction par Jean de Mitty. Paris, E. Fasquelle, in-12. Prix, broché, 5 fr. 75.
Promenades dans Rome. Paris, Nilsson, 8, rue Halévy, in-16, cart. Prix, 1 fr. 95.
Le Rouge et le Noir. Chronique du dix-neuvième siècle. Paris, Flammarion, 2 vol. in-18. Prix, 7 fr.
Le Rouge et le Noir. Paris, Garnier (Collection des Classiques), in-16. Prix, broché, 5 fr.
Le Rouge et le Noir, introduction par H. Gillot. Strasbourg, Heitz, 7 vol. in-32 (Bibliotheca romanica, nos 168-174).
Le Rouge et le Noir. Paris, Larousse, 2 vol. in-8. Prix de chaque volume, broché, 4 fr. 50.
Le Rouge et le Noir, avec portrait. Paris, A. Lemerre (Petite bibliothèque littéraire), 2 volumes in-16. Prix, 24 fr.

TRADUCTIONS ESPAGNOLES

Del Amor, con un estudio critico de Sainte-Beuve. Version castellana de Javier Burno. Paris, Garnier, 1 vol. in-18. Prix, 6 fr.

La Cartuja de Parma. Version castellana de la edicion completa, revisada y corregida por Manuel Machado. Paris, Garnier, 2 vol. in-18. Prix, 12 fr.

La Cartuja de Parma, novela. Traduccion de Antonio Muñoz Perez. Paris, Louis Michaud, 1910, in-16, avec fig.

Rojo y Negro. Cronica del siglo. XIX. Version castellana de Maria Martinez Sierra. Paris, Garnier, 2 vol. in-18. Prix, 12 fr.

El Rojo y el Negro. Traduccion de Antonio Muñoz Perez. Paris, Louis Michaud, 1909, in-12.

ÉDITIONS ILLUSTRÉES ET DE LUXE

L'Abbesse de Castro, avec illustrations de Eugène Courboin. Paris, publié pour les sociétaires de l'Académie des beaux livres, 1890, in-8, couv. impr.

Deuxième publication de la Société des bibliophiles contemporains, non mise dans le commerce, et tirée à 190 exemplaires. L'illustration comprend 12 en-têtes et culs-de-lampe. Le titre de la couverture est imprimé en or sur papier violet imitant la soie, l'encadrement est le même que celui du faux-titre qui est tiré en gris. Il y a 7 encadrements de chapitres différents, tirés en différentes couleurs.

Armance ou Quelques scènes d'un salon de Paris en 1827. Ouvrage orné de 88 lithographies de Ottomar Starck. Paris, Crès, 1 vol. in-4, vélin pur fil. Prix, broché, 82 fr. 50. Relié demi-veau, 110 fr.

La Chartreuse de Parme, par l'auteur de Rouge et Noir. Fac-similé de l'exemplaire de Stendhal, corrigé, interfolié, préparé par l'auteur pour une nouvelle édition (inédite). Tiré à 100 exemplaires numérotés par les soins de MM. André Marty et Jacomet et présentés dans la reliure même de l'original (2 vol. in-8), appartenant à M. Chaper. Une brochure contient une introduction par Paul Arbelet, la transcription des corrections, des notes et addenda. Paris, Champion, 1920, 1500 fr.

La Chartreuse de Parme, par M. de Stendhal (Henri Beyle). Réimpression textuelle de l'édition originale, illustrée de 32 eaux-fortes, par V. Foulquier. Préface de Francisque Sarcey. Paris, L. Conquet, 1883, 2 vol. in-8, couv. impr.

Bien que le titre porte 32 eaux-fortes, il n'y en a dans l'ouvrage que 31. La 32e vignette est celle qui se trouve dans le prospectus-specimen, et qui ne figure pas dans l'ouvrage. D'où il résulte que le prospectus doit nécessairement être joint au livre pour que ce dernier soit complet, puisque le titre annonce 32 eaux-fortes. Ce prospectus a, du reste, été livré aux acheteurs broché avec le livre.

La Chartreuse de Parme. Avec deux bois originaux de Maurice de Becque. Paris, Crès (Collection « les Maîtres du Livre »), 2 vol. in-16. Exemplaires sur papier bleu de Rives. Prix : 80 fr.

La Chartreuse de Parme. Compositions de Fr. Bourdin, gravées à l'eau-forte, par Omer Bouchery. Paris, Ferroud, 1911, 4 vol. in-8. Prix : 220 fr.

Le Rouge et le Noir, par M. de Stendhal (Henri Beyle). Réimpression textuelle de l'édition originale; illustrée de 80 eaux-fortes, par H. Dubouchet, préface de Léon Chapron. Paris, L. Conquet, 1884, 3 vol. in-8, couv. impr.

Dans l'exemplaire du dépôt légal, sont brochés, avant le titre, trois cartons destinés à remplacer les feuilles correspondantes des chapitres XI et XV du tome Ier, dont les gravures ont été recommencées, soit p. 131-132, 161-162 et 175-176.

Le titre annonce 80 eaux-fortes, il n'y en a que 79, plus les 2 vignettes recommencées du tome Ier, ce qui fait, avec les cartons, 81 vignettes.

Le Rouge et le Noir. Ouvrage illustré de nombreux dessins, de J. Quint. Paris, Crès (Collection « les Grands Livres »), 1923, 1 vol. in-4. Prix : 70.

Le Rouge et le Noir. Deux portraits de l'auteur, dessinés et gravés sur bois, par P. E. Vibert. Paris, Crès, 1912, 2 vol. in-12.

Le Rouge et le Noir. Illustrations de A. Robaudi, gravées à l'eau-forte, par Ed. Pennequin. Paris, Ferroud, 1921, 3 vol. in-12, imprimés par Renouard. Prix sur papier vélin d'Arches : 220 fr.

EXTRAITS, MORCEAUX CHOISIS

De l'Amour. Paris, Nelson (Collection Bijou), in-32, relié. Prix, 2 fr. 50. Fragments, extraits.

Les Plus Belles Pages de Stendhal (*Henri Beyle*), avec une notice de Paul Léautaud et un portrait gravé sur bois, d'après Södermark (Journal, Henri Brulard, Souvenirs d'égotisme, Préface, le Rouge et le Noir, la Chartreuse de Parme, Anecdotes italiennes, Anecdotes françaises, de l'Amour, Correspondance, Appendice, Notice R. Colomb, H. B., Anecdotes et curiosités stendhaliennes. Paris, Mercure de France, 1 vol. in-18. Prix : 8 fr.

Œuvres choisies. Extraits et notice, par M. Roustan. Paris, Delagrave (Collection Pallas), in-16. Prix, broché, 7 fr.; relié, 15 fr.

Pages choisies, publié par H. Parigot. Paris, Colin, in-18. Prix, broché, 6 fr.

Pensées et impressions. Avec une notice, par J. Bertaut. Paris, Sansot, 1905, in-16.

Racine et Shakespeare, Promenades dans Rome, Histoire de la peinture en Italie, Rome, Naples et Florence, Mémoires d'un Touriste, etc., par Stendhal. Biographie, bibliographie, pages choisies, par Charles Simond. Paris, Louis Michaud, 1908, in-16, avec portraits de Stendhal et caricature, par Alfred de Musset.

QUELQUES DOCUMENTS ET ÉCRITS SUR STENDHAL

Arbelet (P.). *L'Histoire de la peinture en Italie et les plagiats de Stendhal.* Paris, Calmann-Lévy, 1914, in-8. Prix : 9 fr.

— *La Jeunesse de Stendhal.* Paris, Ed. Champion, 2 vol. in-8. Prix : 30 fr.

— A propos de *De l'Amour.* (*Revue de France*, nos des 1er septembre 1921 et 1922.)

— *Les origines de la Chartreuse de Parme.* (*Revue de Paris* des 15 mars et 1er avril 1922.)

— *Les plagiats de Stendhal jugés par Stendhal.* (*Revue de France* du 15 février 1922.)

— *Trois livres introuvables de Stendhal.* (*Bulletin du Bibliophile*, nos des 15 mars-15 avril 1922.)

Babou. *Les Sensations d'un juré.* Paris, Lemerre, 1875, pet. in-12. Pp. 87-136.

Barbey d'Aurevilly. *XIXe siècle. Les Œuvres et les hommes.* 4e partie. *Les Romanciers.* Paris, Amyot, 1865, in-12. Pp. 43-59.

Blum (Léon). *Stendhal et le beylisme.* Paris, Ollendorff, 1914, in-12.

Bougy (A. de). *Stendhal, sa vie et son œuvre.* Paris et Genève, Cherbuliez, 1868, in-8.

Bourget (Paul). *Essais de psychologie contemporaine. Baudelaire, M. Renan, Flaubert, M. Taine, Stendhal.* Paris, Plon, Nourrit, in-18.

— *Stendhal. Discours prononcé le 28 juin 1920.* Paris, Ed. Champion, 1921, in-8.

Brun (Pierre). *Henry Beyle-Stendhal.* Grenoble, Gratien, 1900.

Cavard (le capitaine). *Victor de Musset et Henri Beyle. Stendhal à l'armée de réserve (1800).* Paris, Charles-Lavauzelle, 1912, pet. in-8.

Chuquet (A.). *Épisodes et portraits.* 3e série. *Mérimée à Strasbourg et Stendhal à Rome.* Paris, Champion, 1911, in-12.

— *Stendhal-Beyle.* Paris, Plon, Nourrit, 1902, in-8.

Collignon (Albert). *L'Art et la vie de Stendhal.* Paris, Alcan, 1868, in-8.

Colomb (R.). *Notice sur la vie et les ouvrages de M. Beyle (de Stendhal)*, par M. B. Colomb, son exécuteur testamentaire. Paris, impr. Dondey-Dupré, 1854, in-8. Edition plus complète que celle de 1845. Cette notice a été réimprimée en tête de : Romans et Nouvelles, par de Stendhal. Paris, Michel-Lévy, in-18.

Comment a vécu Stendhal. Préface de Casimir Stryienski. Paris, Villerelle, 1900, in-12. Portrait.

Cordier (Aug.). *Stendhal raconté par ses amis et ses amies.* Documents et portraits inédits. Paris, 1893, in-4.

Cordier (Henri). *Stendhal et ses amis.* S. l. n. d., in-4, pp. 134.

Doumic (René). *Les Hommes et les Idées du dix-neuvième siècle. Beyle-Stendhal.* Paris, Perrin et Cie, in-16. Prix : 7 fr.

Farges (Louis). *Stendhal diplomate. Rome et l'Italie, de 1829 à 1842*, d'après sa correspondance officielle inédite. Paris, Plon, Nourrit, 1891, in-8.

Faure (Gabriel). *Au pays de Stendhal.* Grenoble, Rey, 1920.

France (Anatole). *Stendhal.* Abbeville, F. Paillart, 1921, in-16.

Frary (Léon). *Selon Stendhal.* Théories sentimentales. Paris, Nilsson, 1913, in-8.

Guillemin (Paul). *L'Imagerie de Stendhal entrebaillée.* Grenoble, Baratier, 1895.

Gunnell (Miss Doria). *Stendhal et l'Angleterre.* Préface de Ad. Paupe. Paris, Ch. Bosse, 1909, in-8. Prix : 8 fr.

H. B., par Mérimée. Paris, typ. Firmin-Didot, (s. d.) 1850.

Henriot (Emile). *Courrier littéraire.* Paris, Renaissance du Livre, 1922.

Lalou (R.). *Histoire de la littérature française contemporaine (1870 à nos jours).* Paris, Crès, 1922, in-18. Prix : 10 fr. (Voir à la table, les pages consacrées à Stendhal.)

Lemaitre (J.). *Les Contemporains.* 4e série. *Stendhal, Baudelaire.* Paris, Boivin, in-12. Prix : 7 fr.

Lumbroso (A.). *Stendhal e Napoleone.* Roma, 1897-1903, 2 volumes in-4.

Maignien (Ed.). *Bibliothèque historique du Dauphiné. La Famille de Beyle. Stendhal.* Notes généalogiques, publiées par Ed. Maignien, conservateur de la Bibliothèque de Grenoble. Grenoble, 1889, in-8.

Martineau (H.). — *L'Itinéraire de Stendhal.* Paris, Messein, 1922, in-8.

Martino (P.). *Stendhal.* Paris, Boivin et Cie. 1914, in-12.

Maurevert (Georges). *Un Centenaire Stendhalien.* Le livre *De l'Amour* est-il bien de Stendhal. Dans *l'Avenir*, 1, rue des Italiens. N° du 15 mars 1922.

Maury (Lucien). *Vies et Œuvres d'autrefois. Classiques et romantiques... Stendhal...* Paris, Perrin et Cie, in-16, 7 fr.

Mélia (J.). *Les Idées de Stendhal.* Paris, *Mercure de France*, 1910, in-12.

— *Stendhal et ses commentateurs.* Paris, *Mercure de France*, 1911, in-12.

— *Stendhal et les Femmes.* Paris, Chamuel, 1902, in-12.

— *La Vie amoureuse de Stendhal.* Paris, *Mercure de France*, 1909, in-12.

Paton (A. A.). *Henri Beyle (otherwise de Stendhal).* A critical and biographical study aided by original documents and unpublished letters from the private papers of the family of Beyle. London, Trubner, 1874, petit in-8.

Paupe (A.). *Histoire des Œuvres de Stendhal.* Introduction, par Casimir Stryienski. Paris, Dujarric. 1904, in-12.

Paupe (Ad.). *La Vie littéraire de Stendhal.* Paris, Champion, 1914, in-8.

Pelletan (Eug.). *Heures de travail.* Paris, Pagnerre, 1854, 2 vol. in-8. T. I, pp. 268-279.

Pinvert (Lucien). *Un Ami de Stendhal. Le Critique E. D. Forgues, 1813-1883.* Paris, Leclerc, 1915, in-4.

Primoli (Cte de). *Promenade dans Rome sur les pas de Stendhal.* Paris, Champion, 1922. Plaquette in-8, publiée dans la collection *Les Amis d'Edouard*, non mise dans le commerce. Une nouvelle édition de cette plaquette, tirage numéroté, vient de paraitre, au prix de 25 fr.

Rebell (H.). *Les Inspiratrices de Balzac. Stendhal, Mérimée.* Paris, Dujarric, 1902, in-12.

— *Revue d'histoire littéraire de la France.* Paris, A. Colin. (Contient de nombreuses études sur Stendhal. Consulter les excellentes tables établies par M. Tourneux, qui se vendent séparément.)

Rod (Edouard). *Stendhal.* Paris, Hachette, 1892, in-16.

Roux (E.). *Un peu de tout sur Beyle-Stendhal.* Grenoble, Falque et Perrin, 1903, in-8 avec portrait.

Séché (A.). *Stendhal. La Vie anecdotique des Grands Ecrivains.* Paris, Michaud, 1911, in-12.

Stryienski (C.). *L'Enfance de Henri Beyle*, d'après des documents inédits. Grenoble, Gratier, 1889, in-8.
— *Soirées du Stendhal-Club*. Documents inédits. Préface de L. Belugou. Paris, *Mercure de France*. 1905, in-12.
Stryienski et Arbelet. *Soirées du Stendhal-Club*. 2e série. Documents inédits. Paris, *Mercure de France*, 1908, in-12.
Tourneux (M.). V. *Grande Encyclopédie*, t. VI, pp. 556-557. Notice sur Henri Beyle.
Vaillat (L.). *Taine, Stendhal... et l'Italie*. Bruxelles, P. Weissenbruch, 1904, in-8. (Extrait de *la Revue de Belgique*).

BIBLIOGRAPHIE

Barbier (A.-A.). *Dictionnaire des ouvrages anonymes*.
Bibliographie de la France.
Bourquelot. *Littérature française*.
Cordier (Henri). *Bibliographie stendhalienne*. Avec les fac-similés des titres des éditions originales. Paris, Champion, 1914, in-8.
Drujon (F.). *Les livres à clef*.
Lacombe (Paul). *Bibliographie parisienne*.
Lebègue (R.). *Etude bibliographique sur « Armance »*. Dans : *Bulletin du Bibliophile*, nos de décembre 1922 et janvier 1923.
Lorenz. *Catalogue général de la Librairie française*.
Quérard. *France littéraire*. T. I, p. 323.
Quérard (J.-M.). *Les supercheries littéraires dévoilées*. 2e édition, par G. Brunet et P. Janet.
Vicaire. *Manuel de l'amateur de livres du XIXe siècle*. T. I. Pp. 450-468.

PARIS
IMPRIMERIE DE J. DUMOULIN
5, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5

96

Supplément à la *Bibliographie de la France*, n° 21, du 25 mai 1923

CERCLE
de la LIBRAIRIE
Syndicat
des Industries du Livre

SYNDICAT
des LIBRAIRES
de la
Région de Paris

117, boulevard Saint-Germain

A TRAVERS LA LIBRAIRIE

CAUSERIES FRANÇAISES

SIXIÈME CAUSERIE

FAITE AU CERCLE DE LA LIBRAIRIE

LE 13 AVRIL 1923

JAN 22 1924
UNIVERSITY OF TORONTO

FLAUBERT

Par M. Louis BERTRAND

Conférence du vendredi, 13 avril 1923

Mesdames, Messieurs,

Laissez-moi vous rappeler, en commençant, un certain nombre de faits biographiques et bibliographiques qui sont certainement dans toutes les mémoires, mais qu'il importe d'avoir bien présents à l'esprit pour suivre le développement de la sensibilité et du génie de Flaubert.

Vous le savez, Flaubert est né à Rouen le 12 décembre 1821. Il était le quatrième enfant d'Achille-Cléophas Flaubert, médecin en chef, ou plus exactement chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen. Les parents de Flaubert, dès le début de leur mariage, habitèrent d'abord un vieux logis qui existe encore, que vous pourrez visiter en passant à Rouen, et qui se trouve dans une vieille rue proche de la cathédrale et de la rue Grand-Pont, et qu'on appelle la rue du Petit-Salut. C'est le type de l'ancienne maison normande : cour intérieure, bordée de galeries à chaque étage, avec des rampes et des balustrades en bois, portes basses et cintrées, petites fenêtres en guillotine, éclairant des pièces quelque peu sombres et humides, mais pleines d'intimité et de bonhomie.

Mme Franklin Groult, la nièce du grand écrivain, nous raconte dans ses Mémoires que, passant un jour dans cette rue avec sa grand'mère Flaubert, la grand'mère s'arrêta devant le vieux logis et lui dit avec une nuance d'attendrissement : « Tiens, petite, c'est là que j'ai passé les meilleures années de ma vie. »

On souhaiterait que Gustave fût né dans cette maison du bonheur, dans ce vieux logis familial et si profondément rouennais. Mais les circonstances en décidèrent autrement. Ce n'est pas rue du Petit-Salut que naquit Flaubert, c'est à l'Hôtel-Dieu, dans un pavillon du dix-huitième siècle, qui servait de résidence officielle au chirurgien en chef et qui, pour cette raison, était occupée par le père de Flaubert. Ce pavillon existe encore, lui aussi, comme la maison de la rue du Petit-Salut. L'architecture et la décoration en sont charmantes, mais c'est l'atmosphère et c'est le milieu qui sont tout autres. Il faut y insister parce que le fait d'avoir passé son enfance à l'Hôtel-Dieu de Rouen, dans cette maison de misère, de souffrance et de mort, ce fait a eu une influence beaucoup plus considérable qu'on ne le croit sur la sensibilité de Flaubert. Non seulement il s'est habitué de bonne heure à voir toutes choses sous un jour triste et même lugubre, non seulement il a pris à l'Hôtel-Dieu de Rouen ce goût de mort, ce goût d'universelle décomposition qui donne une saveur si particulière et si amère à son œuvre, mais la vue des cadavres dans les salles de dissection a développé en lui des germes morbides, qui se trahissent plus ou moins dans les œuvres de sa première jeunesse, dans le fragment intitulé *Novembre*, ou encore dans tel passage de la première *Tentation de saint Antoine*.

Lui-même d'ailleurs était un malade. Il le fut toute sa vie. Appelons les choses par leur nom : Flaubert était épileptique.

On ne tient pas assez compte de ce fait, pas plus qu'on ne tient assez compte du

fait que Flaubert est né à l'Hôtel-Dieu de Rouen. Généralement, on ne mentionne cette maladie qu'en passant, et pourtant, en réalité, c'est elle qui explique tout chez Flaubert, ou presque tout. Songez qu'il avait dix-huit ans, dix-huit ans seulement, lorsqu'il subit les premières atteintes de son mal. Cet écrivain si bien doué, qui manifestait, dès ses premières années, une virtuosité et une facilité géniales, cet écrivain se vit tout à coup comme paralysé et comme frappé de torpeur, du fait de sa maladie. Désormais, il dut s'exciter, se fouetter violemment l'imagination pour provoquer une inspiration toujours tardive, toujours pénible. Lui qui écrivait auparavant pour ainsi dire à bride abattue, il éprouva dès lors les plus grandes peines à mettre simplement une phrase sur pied.

D'autre part, la défiance qu'il avait de lui-même, les hésitations dont il souffrait à l'idée de la moindre démarche, tout cela s'est traduit dans son style et dans sa manière par des minuties et par des timidités vraiment incroyables. De plus, ce mal sacré qui le terrassa de si bonne heure explique en partie sa misanthropie, son parti pris de rencognement et de solitude. Il avait toujours peur que son mal ne le prît en public. On peut dire qu'il a vécu dans la terreur de la crise. De là vient encore sa maxime favorite, maxime qu'il avait empruntée aux stoïciens grecs : « Cache ta vie ! » En réalité ce que le malheureux cachait à Croisset, c'était son épilepsie. Et c'est pour cela encore que sa vie sentimentale s'est terminée de si bonne heure : après Louise Collet, il n'eut plus de maîtresse. Si jamais il eut l'intention de se marier, ce que je ne crois pas pour ma part, car il avait pour cela un trop farouche sentiment de l'indépendance, en tout cas, s'il eût voulu se marier, il est très certain qu'il en eût été détourné par cette phobie de son mal et par le scrupule de le transmettre.

Pourtant, ce solitaire, cet ermite vraiment prédestiné à faire revivre la légende de saint Antoine, cet anachorète malgré lui, avait le goût de l'action sous toutes ses formes, de la vie glorieuse et somptueuse, de l'aventure et des voyages lointains.

Il fut obligé, comme il le dit lui-même, toujours à cause de sa maladie, de « se mettre une pierre sur le ventre », de comprimer ses instincts les plus naturels et les plus violents. Pourtant il arriva à satisfaire tout au moins son goût pour les voyages.

En 1840, au lendemain de son baccalauréat — ce devait être une récompense paternelle —, puis en 1845, il fit deux voyages en famille, d'abord aux Pyrénées, dans le midi de la France et en Corse; puis, second voyage : la Provence, le nord de l'Italie et enfin la Suisse. Mais il était en famille, c'est-à-dire qu'il était gêné continuellement et contrecarré dans tous ses goût et dans toutes ses admirations, aussi disait-il à ses amis qu'il avait « vu deux fois la Méditerranée en épicier ».

Ces tournées familiales, évidemment, ne comptaient pas pour lui. Cependant c'est du dernier de ces deux voyages, le voyage de 1845, qu'il rapporta l'idée de son *saint Antoine*, après avoir contemplé à Gênes, dans la galerie Balbi, un tableau de Breughel *l'Infernal*, représentant précisément ce même sujet : « La Tentation de saint Antoine. »

Mais les deux voyages qui ont le plus agi sur son imagination et sur sa sensibilité d'écrivain, ce sont les deux voyages qu'il fit en compagnie de son ami, Maxime du Camp : d'abord une randonnée à travers la Touraine et la Bretagne, randonnée d'où sortit un livre écrit en collaboration avec son ami, *Par les champs et par les grèves*. Mais le voyage dont il faut tenir le plus de compte, c'est le grand voyage de 1849 à 1851, qui dura, comme vous le voyez, deux ans, et au cours duquel les deux amis parcoururent l'Egypte, où ils restèrent au moins six mois, puis la Syrie, la Palestine, la Turquie et la Grèce, pour finir par la Sicile et par l'Italie méridionale.

Ajoutons à ces deux voyages le séjour de six semaines qu'il fit, en 1858, à Tunis, afin de se documenter pour *Salammbô*. Mais ce court voyage ne doit être considéré que comme l'épilogue du premier. Ce long séjour en Afrique et en Orient eut une

influence capitale, je ne saurais trop le répéter, sur l'imagination de Flaubert. Ce fut pour lui, en quelque sorte, le paradis entr'ouvert. Cette lumière qu'il avait rapportée de là-bas fit resplendir les couleurs jusque-là un peu ternes de son style; la netteté des contours qu'il avait contemplés lui enseigna la phrase nette, sobre et polie de ses romans ultérieurs. Les humanités arriérées, les spectacles archaïques, les décors antiques enfin qu'il eut sous les yeux, lui firent pénétrer les profondeurs de l'histoire; le présent lui apprit à déchiffrer le passé. Mais par-dessus tout, ces voyages aux pays de lumière mirent de la joie dans sa pensée et dans son imagination, la seule joie dont il fut capable, une joie tout intellectuelle et tout esthétique.

Flaubert, Mesdames et Messieurs, resta longtemps sous l'influence heureuse de ces voyages orientaux. De 1852 à 1870, il semble avoir oublié son mal, ou tout au moins en avoir pris son parti. Ce pessimiste s'accommode de la vie, en se résignant à ne demander qu'à l'art toutes ses satisfactions. Notons d'ailleurs que sa carrière lui ménage quelques consolations d'amour-propre. Il a réussi, il est devenu un écrivain célèbre, il est admis à Compiègne, il est reçu chez la princesse Mathilde. Enfin, entraîné par l'exemple de ses amis, Renan et Berthelot, il n'est pas loin de croire que l'humanité, cette humanité dont il pense tant de mal, peut tout de même s'améliorer grâce à la culture et grâce à l'organisation scientifique. Et puis voilà qu'au milieu de ce beau rêve, la guerre de 1870 vint le surprendre. Ce fut pour lui un véritable coup de massue. Il s'attrista profondément de ce qu'il considérait comme une régression vers la barbarie. Il en conclut que la sottise et la méchanceté foncière de l'humanité sont incurables, et, plus que jamais, il se trouva renfoncé dans son noir pessimisme.

Ajoutez à ces circonstances désastreuses la ruine de son neveu et de sa nièce, petit fait en apparence insignifiant, mais qui avait la plus grande importance aux yeux de Flaubert. Vous savez que, pour cette nièce, qu'il aimait comme une fille, il se dépouilla de sa petite fortune.

Ce fut le coup de grâce pour le pauvre grand écrivain : deux ou trois ans après il mourait, terrassé, sans doute, par une suprême attaque de son mal. Flaubert était, en somme, dans toute la force de l'âge : il avait cinquante-neuf ans. C'était au mois de mai de l'année 1880.

Notons enfin, — et justement à ce propos —, que le pauvre Flaubert ne trouva dans sa famille que d'assez maigres satisfactions. Il fut gêné et contrarié plutôt qu'il ne fut aidé et soutenu par elle. Son père d'abord, son père ne le comprenait pas. Non seulement ce médecin de la vieille école semblait vouloir l'épuiser littéralement, en le saignant à blanc, après chacune des attaques de sa maladie, mais il lui imposait une carrière et des études tout à fait contraires à ses aspirations et à son caractère. Il est heureux, en somme, que le père de Flaubert soit mort, lorsque Gustave était encore à l'Ecole de droit. Le désaccord entre le père et le fils n'aurait fait certainement que s'accroître avec les années, et cette disparition brusque du chef de famille sauva très probablement l'étudiant de devenir un révolté et, qui sait? peut-être, un déclassé. Quant à son frère aîné Achille, médecin lui aussi, mais sensiblement plus âgé que Flaubert, absolument rien de commun entre ces deux consanguins, — rien que la chair et le sang, — aucune communication ni de cœur, ni d'esprit. Les deux seules personnes qui réellement surent parler à son cœur, ce fut sa vieille mère et ce fut sa sœur; sa mère, si bourgeoise pourtant, si éloignée de tout ce qu'il aimait, admirait; et sa sœur tendrement chérie, qui peut-être eût été capable de comprendre son œuvre mais qui, malheureusement pour Flaubert, mourut prématurément, après quelques mois de mariage.

Ainsi on peut dire que les circonstances les plus défavorables semblent s'être conjurées pour comprimer et pour entraver le génie de Flaubert.

*

Le seul moment vraiment lumineux dans sa vie, ç'a été son voyage en Orient. Quoi d'étonnant si ces mauvaises chances ont fait de lui un pessimiste et un misanthrope et donné à son caractère un pli de tristesse et de découragement qui jamais n'a pu s'effacer !

*
* *

Pourtant, le caractère de ce grand gaillard, dru et fort, largement taillé, de coloration sanguine et de carrure athlétique, le caractère de Flaubert était plutôt jovial au fond.

Au premier abord, il offrait tout l'extérieur d'un bon garçon, d'un brave homme, pas fier, bruyant et exubérant, aimant les gros mots et les plaisanteries grasses. Les personnes qui l'ont connu nous assurent que Flaubert avait l'air (je vous demande pardon de l'expression) d'un placier en vins, d'un négociant de Bercy, sans doute à cause de sa mine rougeaude et apoplectique; et il faut bien reconnaître que les rares portraits que nous avons conservés de lui confirment assez bien cette impression.

Chez Flaubert enfant, cette bonhomie prenait une apparence d'extrême naïveté, naïveté confinant même à la simplicité d'esprit. Madame Franklin Groult nous raconte que, lorsqu'il était petit, un vieux domestique de la maison s'amusait à le mystifier.

De son ton le plus sérieux ce vieux serviteur disait au jeune Gustave : « Va-t-en voir à la cuisine si j'y suis ! » Et le petit, consciencieusement, y allait.

Il faut aussi noter, en passant, cette étrange naïveté de Flaubert : c'est un trait essentiel, non seulement de son caractère, mais aussi de son art, si paradoxal que cela paraisse au premier abord. Par exemple, dans sa correspondance, on trouve frequemment de longues dissertations, souvent très subtiles et très abstruses, sur l'esthétique, au terme desquelles Flaubert finit par avouer : « Oui, sans doute, tout cela est bel et bon, mais enfin l'art doit être bonhomme. »

« L'art doit être bonhomme », formule admirable, Mesdames et Messieurs, et qu'il sied plus que jamais de méditer, en un temps où nos écrivains sont si effrontément habiles, — tellement habiles qu'on a envie d'écrire sur la couverture de leurs livres cette épigraphe nietzschéenne : « *Malin*, trop *malin*! » Flaubert, lui, ne s'est jamais piqué d'être malin, à aucune époque de sa vie.

Pendant ses dernières années, son disciple, Guy de Maupassant, s'amusait à le mystifier, lui aussi comme le vieux domestique de Rouen. Il y a à ce sujet une foule d'anecdotes, toutes plus scabreuses les unes que les autres et que je ne vous raconterai point. Je m'excuse même d'y faire cette brève allusion. Cependant il en est une que je crois pouvoir risquer en bonne compagnie. Je la tiens — je cite mes sources — d'une vieille dame, fille d'un ancien ministre du second Empire.

Il paraît donc que Flaubert, avec ses grandes moustaches conquérantes et sa corpulence de placier en vins, aurait fait quelque impression sur la princesse Mathilde qui, comme vous le savez, aimait fort les beaux hommes. Le naïf auteur s'imagina que le tendre intérêt que lui témoignait la princesse — d'ailleurs déjà d'un âge plus que canonique, — était dû à son génie et à son œuvre. Or, comme les salons de l'Altesse impériale étaient toujours très envahis, très bruyants, il lui demanda timidement l'honneur d'un entretien particulier, afin de pouvoir causer tranquillement littérature avec elle. La Princesse, s'imaginant que le bon Flaubert comprenait la chaleur de ses sentiments, s'empressa de lui accorder un mystérieux rendez-vous, entre minuit et une heure du matin, après que tous les hôtes du château étaient couchés. A l'heure dite, elle arrive tout embrasée et dans un magnifique décolletage. Stupeur du bon Flaubert qui, lui, s'imaginait qu'il ne s'agissait que de littérature. Vous voyez d'ici la scène. Ce fut un quiproquo épouvantable. Finalement on se sépara, très embarrassés l'un de l'autre. La Princesse, pour se venger, s'empressa de propager le bruit que

Flaubert n'avait aucun goût pour les dames et le pauvre Flaubert navré, crut que c'était sa faute et qu'il n'avait pas su exposer à la Princesse, comme il le fallait, les beautés de son esthétique...

Mesdames et Messieurs, cet homme si candide, — cela ne vous étonnera point, — était foncièrement bon. La bonté lui était naturelle comme le génie.

Avez-vous remarqué que, dans la plupart des romans de cet écrivain si amer et en quelque sorte naturellement disposé à voir l'humanité en laid, il y a toujours, dans quelque coin de ces romans, une bonne âme, une bonne âme incomprise, exploitée par les coquins et par les égoïstes et, finalement, victime de son dévouement. Par exemple, Charles Bovary, la servante Félicité, ou, dans *l'Education sentimentale*, Dussardier, ce commis de roulage, qui finit par être fusillé pour avoir voulu, comme il le dit, « le bonheur du peuple ».

Cette bonté, Flaubert était très capable de la pousser jusqu'au sacrifice, et il le prouva en se ruinant pour sa nièce. Mais il méprisait trop l'humanité pour croire bien fermement qu'il vaut la peine de se sacrifier pour elle. Son vrai fond, c'était le renoncement. Il y avait, en lui, de l'ascète : de là son goût pour tous les solitaires, sa toquade, comme il le disait, pour le bon saint Antoine, patron des cénobites. Vers la fin de sa vie, il aimait, dans ses lettres, à s'intituler « le Révérend Père Cruchard des Barnabites, aumônier des Dames de la Désillusion ».

Toute son œuvre n'est, en somme, qu'une prédication du renoncement. Rappelez-vous la fin de *l'Education sentimentale* : Frédéric Moreau, le héros du livre, renonce à l'amour de Mme Arnaud qui, pourtant, d'une façon plus ou moins consciente, vient s'offrir à lui. Il est vrai qu'il est bien tard et qu'ils sont bien vieux tous les deux ! Mais enfin il y renonce, et tout le roman tend à démontrer que les joies de l'amour, si mêlées de vilenies et de déceptions, ne valent pas cet unique instant où deux âmes, deux âmes purifiées par le sacrifice ou détrompées par la vie, se rendent ce témoignage qu'elles n'ont jamais rien voulu l'une de l'autre que leur mutuel amour. Si les deux amants restent nobles devant leur conscience, c'est qu'ils ont renoncé à leurs désirs, c'est qu'ils ont renoncé à se posséder. Ce renoncement, sans doute, est moins l'œuvre de leur volonté que des circonstances, de sorte qu'à la joie d'avoir triomphé des bassesses de la passion se mêle le sentiment humiliant de l'incurable faiblesse humaine, — et cela encore est bien flaubertien. Flaubert peut avoir le culte du renoncement, il n'en a point l'orgueil. Il sait que la première vertu de l'anachorète, c'est l'humilité.

Si à ce goût du renoncement nous joignons l'état morbide qui vouait Flaubert à l'isolement et à la solitude, nous comprendrons que, toute sa vie, il ait manifesté une sorte d'horreur pour l'action. A vingt ans déjà, il écrivait à sa maîtresse, Louise Collet, ces phrases singulières : « L'action m'a toujours dégoûté au suprême degré; elle me semble appartenir au côté animal de l'existence. » Mais alors, sans l'action, que devenir et comment tuer la vie? Par la pensée et par l'art, répond Flaubert. C'est ainsi que vous arriverez à supprimer ou, tout au moins, à supporter le mal de vivre.

Toujours sceptique, toujours porté, par défiance de soi ou par humilité réelle, à ravaler le mérite de ses actes, il nous dira qu'il n'écrit que pour s'occuper, pour tuer le temps. Comme Binet, le percepteur de *Madame Bovary*, ce Binet qui s'enferme dans sa mansarde pour tourner des ronds de serviette, lui aussi il va tourner des phrases pour rien, pour le plaisir, pour oublier l'horreur de vivre.

Mais, si humbles que paraissent de telles déclarations, — soyons-en sûrs, — au fond, Flaubert est bien convaincu qu'il n'y a que cela de propre au monde, que cela seul confère une dignité à l'existence. Se sacrifier pour l'art n'est pas plus vain, en somme, que de se sacrifier pour l'humanité. L'essentiel, c'est le sacrifice : se surmonter

ou se surpasser soi-même, en vue de quelque chose qui vaut mieux que nous, qui dépasse notre chétive existence.

Et ainsi il en est arrivé à considérer son art d'écrivain comme un véritable sacerdoce. Personne n'a eu de son métier une plus haute idée que lui. D'abord son goût pour le renoncement trouvait à s'y satisfaire et, comme le moine, qui prononce un triple vœu de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, Flaubert estime que l'écrivain doit vivre pauvre, sans ambition d'honneurs ni de fortune, afin d'appartenir tout entier à l'art. Il estime ensuite que l'écrivain doit être chaste, parce que l'art réclame son être tout entier, son corps et son cœur comme son cerveau. Il estime enfin que l'écrivain doit obéir aveuglément à sa conscience d'artiste, en même temps qu'il doit être bien humble devant la réalité, qu'il a la mission de traduire.

Voilà, Mesdames et Messieurs, un idéal d'écrivain que nous ne connaissons plus guère aujourd'hui, idéal si beau et si élevé que je me demande même s'il a jamais été réalisé. En tout cas, Flaubert s'efforça consciencieusement d'y parvenir. Vous savez d'ailleurs où cela l'a conduit. Pendant assez longtemps, il put soutenir ce que j'appelais tout à l'heure son vœu de pauvreté, grâce à ses petites rentes, grâce à la petite maison de Croisset, que son père lui avait léguée. Ce n'était pas grand'chose, 10 000 francs tout au plus, mais, à cette époque-là, c'était presque le Pérou. Il paraît même que quelques années plus tôt, sous Louis-Philippe et sous la Restauration, on vivait fastueusement avec beaucoup moins. Rappelez-vous plutôt cette phrase, vraiment étonnante, de Paul de Kock citée par Flaubert lui-même : « Adolphe était riche, il avait 6 000 livres de rentes, mangeait tous les soirs un perdreau truffé et entretenait un rat de l'Opéra. » Flaubert, lui, homme sage, n'a jamais entretenu aucun rat; néanmoins il pouvait vivre avec ses 10 000 livres de rente, même en supposant que la littérature ne dût jamais rien lui rapporter.

Il faut bien avouer, en effet, qu'elle ne lui rapporta jamais grand'chose. Même après *Madame Bovary*, qui fut pourtant un succès de librairie, il écrivait à un de ses amis : « Jusqu'ici, la littérature m'a coûté 300 francs ! » (*Rires.*)

Quoi qu'il en soit, le malheureux auteur ne se plaignait pas trop. Il vécut ainsi, à peu près content de son sort jusqu'à la catastrophe financière de son neveu et de sa nièce. Vous savez ce qui arriva : ce brave homme donna tout ce qu'il avait pour payer les dettes d'Ernest Commanville, son neveu, ruiné dans le commerce des bois, et pour sauver ainsi la dot de sa nièce. Véritable tragédie bourgeoise ! Et c'est ce qui faisait dire à José-Maria de Heredia, contemporain de ces événements, et qui me l'a souvent répété : « Aujourd'hui, mon cher, ce sont les poètes lyriques qui sauvent les marchands de bois de la faillite ! »

En échange de cette donation faite par Flaubert, le ménage Commanville devait servir au vieil oncle une rente viagère. Cette rente, vous le pensez bien, on eut toutes les peines du monde à la lui payer. Flaubert, sur ses vieux jours, allait donc connaître le besoin ! Il sentait surtout qu'il était à charge à son neveu et à sa nièce, et cette pensée l'humiliait et le torturait tout ensemble. Pourtant, il fallait bien vivre ! Alors sur les conseils de ses proches et de ses amis, cet homme si fier se décida à tendre la main, à solliciter une sinécure du gouvernement. On la lui fit longuement attendre. On chipota, on discuta ses titres, on étala son dénûment, on lui fit enfin des promesses qui ne furent point tenues ou qui ne furent tenues que très chichement. Le malheureux s'en désolait, et, ce qui l'exaspérait le plus, c'est que la presse divulguait ses embarras d'argent. Un article entre autres, un article du *Figaro* lui fit verser, comme il l'écrivit à sa nièce, « des larmes rouges ».

« On a publié ma misère, disait-il, et ces misérables me plaignent ! Ils parlent de ma bonté. Que c'est dur ! que c'est dur ! Je n'en mérite pas tant ! Maudit soit le jour

où j'ai eu la fatale idée de mettre mon nom sur un livre ! Sans ma mère et sans Bouillet, je n'aurais jamais rien imprimé. Comme je le regrette maintenant ! Je demande que l'on m'oublie, qu'on me fiche la paix, qu'on ne parle jamais de moi. Ma personne me devient odieuse. Quand donc serai-je crevé pour qu'on ne s'en occupe plus ! Tu veux que je te dise la vérité, ma pauvre fille ? Eh bien ! la voilà : Mon cœur éclate de rage et de chagrin et je succombe sous le poids des avanies. » Enfin, après plusieurs mois de démarches et sur l'intervention de Victor Hugo en personne, Jules Ferry se décida à accorder au grand écrivain de *Salammbô* et de *la Tentation de saint Antoine* une sinécure de bibliothécaire à la Mazarine, avec 3 000 francs d'appointements par an.

C'était une aumône. Flaubert en fut profondément humilié. Quelques mois après il était mort.

Cette triste histoire nous ramène une fois de plus à la question toujours pendante et d'ailleurs si difficile à résoudre des rapports de l'écrivain avec l'Etat. Avec son indépendance farouche, Flaubert estimait que l'Etat et l'écrivain doivent s'ignorer profondément l'un l'autre. « Etant, disait-il, deux ennemis naturels, ce qu'ils ont de mieux à faire, c'est de ne se pas connaître. » Il écrivait à sa nièce : « Ce n'est pas une raison, parce que je n'ai pas su faire mes affaires, pour que le gouvernement me donne une pension. » Oui, sans doute. Mais si cet homme qui n'a pas su faire ses affaires est, de l'aveu à peu près unanime de ses contemporains, un grand écrivain, si cet écrivain a donné du plaisir — et quel plaisir ! — à des milliers et à des millions de lecteurs, s'il a élevé leur esprit et leurs sentiments, s'il les a rendus, en un mot, plus humains, *humaniores litterae*, ce n'est pas une raison, c'est quelque chose de plus, c'est un devoir, un devoir de reconnaissance publique que de sauver de la gêne ou de la misère ce grand bienfaiteur malheureux. (*Applaudissements.*)

Il faut avouer que ce devoir de reconnaissance publique n'a pas été rempli à l'égard de Flaubert. Ce n'est pas 3 000 francs qu'il méritait, c'est une dotation nationale. (*Applaudissements.*)

Je sais bien — je m'empresse de l'ajouter — qu'il était difficile à un Jules Ferry de prendre, de sa seule initiative et sous sa seule responsabilité une mesure de ce genre. Des règlements administratifs, des objections de toute espèce eussent certainement entravé et empêché ce geste généreux. Mais si, de par la nature de nos institutions actuelles, notre gouvernement ne peut pas sauver un écrivain de la misère, lui donner sur ses vieux jours une fin décente et digne de lui, pourquoi des particuliers n'essayeraient-ils point de se substituer à l'État ? Assez fréquemment, de nos jours, des millionnaires et des milliardaires, qui ne viennent pas seulement d'Amérique, donnent des sommes importantes pour les tuberculeux, pour le relèvement de la natalité; il se fonde enfin presque chaque semaine des prix littéraires pour encourager de jeunes romanciers qu'il faudrait, au contraire, la plupart du temps, décourager à tout jamais. (*Rires. Applaudissements.*) Pourquoi donc ces gens riches ne songent-ils point, ne songent-ils jamais, je ne dis pas même à l'écrivain de génie, mais seulement au vieil écrivain, à l'artiste pauvre qui pourtant fait honneur à sa corporation, qui a ajouté quelque chose à l'art de son pays et qui, faute d'avoir été malin dans la vie, n'a pas de quoi manger comme le dernier des typographes qui imprime ses ouvrages. (*Applaudissements.*)

*
* *

Quoi qu'il en soit, faute d'un tel secours, Flaubert, Mesdames et Messieurs, est mort désespéré. Il n'avait eu en ce monde, il faut bien l'avouer, que très peu de joies littéraires. Lui-même nous dit encore qu'il a surtout connu ce qu'il appelle les affres du

style. Par scrupule, par conscience de bon ouvrier, lui qui était si admirablement doué, il s'efforçait d'écrire lentement, péniblement, difficilement. Et pourtant il était né pour écrire, et l'on peut dire qu'il a écrit toute sa vie. Dès l'âge de huit ou neuf ans, il écrivait déjà des comédies, il rimaillait des pièces de vers, et ce fut ainsi jusqu'à son dernier soupir. Il était, comme il le disait de lui-même en plaisantant, « l'homme plume ». En tout cas, jamais homme n'aura été plus constamment ni plus complètement un écrivain.

Vous savez pourtant que les débuts de Flaubert furent tardifs. Son premier ouvrage publié, *Madame Bovary*, date de 1857, l'écrivain avait alors trente-six ans. Aujourd'hui ce n'est pas à trente-six ans, c'est à dix-sept ans que l'on fait ses débuts! (*Rires.*) Mais, auparavant, il avait mis debout une œuvre énorme, dont il n'était point satisfait et qu'il eût probablement condamnée à l'oubli sinon au feu. Cette œuvre, que Flaubert n'avait pas eu le courage de détruire et qui, d'ailleurs, est des plus intéressantes, — vous me permettrez de le dire ici, — c'est moi qui ai eu l'honneur de la révéler au public; c'est depuis que j'ai publié la seconde version de *la Tentation de saint Antoine* que les critiques ont commencé à se douter de l'importance de l'œuvre inédite de Flaubert et que des éditeurs se sont décidés à la publier, en tout ou en partie. J'ai montré que les cartons conservés à Antibes par Mme Franklin Groult contenaient, non pas comme on le croyait, d'informes brouillons, mais des œuvres sinon finies au sens littéraire du mot, tout au moins terminées et complètes, comme la première et la seconde *Tentation de saint Antoine*, comme la première *Éducation sentimentale*, qui est si profondément différente de la seconde.

A côté de ces œuvres capitales, il faut citer encore, dans le bagage inédit de Flaubert, une foule d'essais de jeunesse, dont quelques-uns avaient été publiés, en totalité ou en partie, de son vivant, comme *les Mémoires d'un fou*, *Smanh*, *Novembre*, *les Funérailles du docteur Mathurin*, *Rome et les Césars*, etc.

A ces essais de jeunesse, ajoutons, pour l'âge mûr, un assez grand nombre de plans et d'ébauches qui s'appellent *la Spirale*, *Kœnigsmarck*, *Un ménage sous le Second Empire*.

Ces inédits, si dédaignés ou même insoupçonnés, ont permis de corriger quelques préjugés de la critique à l'égard de Flaubert. Ils ont fourni une idée plus juste de l'étendue de ses dons et de la variété de son inspiration. Mais, en somme, ils n'ont pas modifié profondément l'idée que nous nous faisions de Flaubert d'après les premiers écrits que lui-même avait publiés.

Ces œuvres sont en très petit nombre pour une période relativement longue, période qui s'étend de 1857 à 1880, date de sa mort. En tout, pour cette longue période, cinq volumes seulement : *Madame Bovary*, *Salammbô*, la seconde *Education sentimentale*, la troisième *Tentation de saint Antoine*, et enfin les *Trois Contes*. Je ne fais pas entrer en ligne de compte *Bouvard et Pécuchet*, ou encore *Par les champs et par les grèves*, qui ne furent publiés qu'après la mort de Flaubert.

Le premier de ces livres, — et d'ailleurs le seul qui ait eu du succès, — c'est *Madame Bovary*. Ce fut même plus qu'un succès, ce fut un véritable scandale. Vous vous souvenez, en effet, que ce roman valut à Flaubert d'être poursuivi en correctionnelle pour outrages à la religion et à la morale publique.

Voyons donc, ce qui, dans ce livre de début, pouvait justifier l'émoi des pouvoirs publics et aussi l'admiration presque unanime de la critique, à commencer par Sainte-Beuve. Comme *Madame Bovary* est le livre réellement typique de Flaubert, comme déjà il s'est mis là tout entier, les conclusions auxquelles nous arriverons tout à l'heure serviront, si je puis dire, pour son œuvre tout entière.

Ce qui séduisit et, en même temps, scandalisa dans *Madame Bovary*, c'est qu'elle

apparaissait, à cette date de 1857, comme une peinture neuve, — admirable ou répréhensible, suivant les points de vue, — de la pure et simple réalité. C'était une œuvre de vérité, avant tout. On saluait même dans l'auteur le chef d'une école nouvelle, le réalisme, qu'on opposait au romantisme flamboyant des dernières années.

Il est à noter pourtant que Flaubert repoussait de toutes ses forces cette épithète de réaliste, ou ce titre de chef d'école dont on voulait lui faire honneur.

Quoi qu'il en soit, ce qui frappe aujourd'hui encore le lecteur qui aborde la lecture de *Madame Bovary*, c'en est le robuste réalisme. Ce roman, comme le roman de Maupassant, son disciple, *Une vie*, pourrait porter en épigraphe : « l'humble Vérité ». Et pourtant ce réalisme-là, on en trouve d'abondants échantillons chez les prédécesseurs immédiats de Flaubert, et en particulier chez Balzac. Que sont, je vous prie, des romans comme *César Birotteau*, *Eugénie Grandet*, *le Cousin Pons*, sinon des romans réalistes? Il n'est pas même jusqu'à *Notre-Dame de Paris*, de Victor Hugo, par exemple dans le fameux épisode de la « Cour des Miracles », où l'on ne retrouve des traits de ce bon et solide réalisme qu'on admirait en 1857 dans *Madame Bovary*? Mais il faut bien reconnaître que le réalisme de Hugo et de Balzac était sans cesse gâté par la truculence romantique, par une imagination et une pensée exubérantes. Et, d'autre part, la personnalité de l'écrivain s'étalait copieusement d'un bout à l'autre de l'œuvre, à telles enseignes qu'un Brunetière a pu définir le romantisme « une hypertrophie du moi ». Rien de pareil chez Flaubert. C'était le récit pur et simple, et, sans parler des qualités de style, il y avait dans *Madame Bovary* une intensité de vision, une exactitude scrupuleuse, une ressemblance quasi photographique dans la peinture des milieux, une ordonnance artistique, une mise en valeur du détail caractéristique, et, pour tout dire, une science de la composition, qui ne s'était pas encore manifestée, à un pareil degré, dans une œuvre littéraire.

Mais cela n'est encore rien. Flaubert apportait quelque chose d'encore plus nouveau que les qualités que nous venons d'énumérer, je veux dire une méthode d'observation. Tandis que les autres avaient écrit, en quelque sorte, au hasard, et, si je puis dire, au petit bonheur de l'inspiration, lui, il savait ce qu'il voulait, et il a fait exactement ce qu'il voulait.

En quoi donc consistait cette méthode flaubertienne? En voici l'essentiel :

D'abord l'artiste doit se borner uniquement à représenter du réel. L'art n'est qu'une représentation. Mais cette représentation ne doit pas être tendancieuse. L'artiste, sous prétexte de nous peindre le réel, ne doit pas nous incliner tout doucement à le voir ou à le ressentir selon ses préjugés et selon ses goûts. Il ne doit pas nous dire son avis sur le monde et sur l'homme qu'il nous dépeint, en d'autres termes il ne doit pas « conclure ».

Sans cesse Flaubert, dans sa correspondance, répète cette formule : « Il ne faut pas conclure. » En art, comme en philosophie, la grande erreur c'est de vouloir conclure. Conclure, c'est chercher comme un Balzac, ou comme un Hugo, ou comme un Lamartine à nous révéler ce qu'ils appelaient pompeusement « l'énigme de l'univers », ou à deviner dans quel sens marche l'humanité, — en d'autres termes c'est vouloir dire son avis sur le monde et sur l'homme. L'art, au contraire, doit être impersonnel, et, comme rien n'est plus capable de compromettre cette impersonnalité que le contact de la foule, ses préjugés, ses engoûments et ses passions, l'artiste se cantonnera dans sa solitude, il se tiendra à l'écart de la foule, et, selon l'expression aujourd'hui banalisée de Sainte-Beuve, il se réfugiera dans sa « tour d'ivoire ». Sans souci des modes régnantes, sans souci de plaire ou de ne pas plaire, il écrira ou il œuvrera uniquement pour satisfaire sa conscience et le besoin qui le pousse à créer.

Ainsi, selon Flaubert, et ce sont les trois axiomes fondamentaux de son esthétique,

l'art ne doit être qu'une représentation. Cette représentation doit être impersonnelle, et, enfin, l'artiste doit se tenir à l'écart de la foule.

Nous n'avons pas le temps aujourd'hui, vous le pensez bien, d'examiner en détail chacune de ces propositions. Je me bornerai à la première, qui, d'ailleurs, en est l'essentielle et qui les contient toutes, si je puis dire.

« L'art est une représentation. »

Il est certain que l'art de Flaubert n'a jamais visé à être autre chose. Son art, lui aussi, n'est qu'une représentation, et c'est en ce sens qu'il est si profondément réaliste. Il a voulu peindre la réalité telle qu'elle est, c'est-à-dire telle qu'elle se présente à notre esprit et non point telle que la veulent notre cœur et notre sentimentalité, qui la déforment, qui la faussent toujours.

Il y a, en effet, un petit réalisme, un réalisme vulgaire qui consiste à peindre la réalité telle que le commun des gens se la représentent. Or, rien n'est plus faux et rien n'est plus conventionnel. Le véritable artiste, lui, ne connaît que son objet et il le peint tel que sa raison le conçoit. Mais cet objet n'est pas isolé dans la réalité ; par mille correspondances plus ou moins secrètes, il tient à une foule d'autres réalités plus ou moins mystérieuses. Et alors l'artiste, pour être un réaliste complet, devra sinon exprimer, du moins suggérer ces correspondances secrètes et ces réalités mystérieuses. Et ainsi il nous laisse, en fin de compte, dans un état d'âme imprécis, assez voisin du rêve.

Enfin, la réalité ne se borne pas seulement au présent, elle embrasse le passé et l'avenir. Le véritable réaliste devra représenter cette réalité abolie du passé, ou cette réalité du futur, réalité qui n'est pas encore, qui peut-être ne sera jamais, qui est simplement possible. Arrivé à ce haut degré, le peintre du réel deviendra ce qu'on appelle un voyant ou un visionnaire.

Nous n'aurions que l'embarras du choix pour trouver dans l'œuvre de Flaubert une foule d'illustrations de ces trois espèces de réalismes. Je m'en tiendrai à trois exemples en tout.

Voyons d'abord ce réalisme, si je puis dire, du premier degré, qui consiste dans la peinture pure et simple de l'objet. Je l'emprunte à *Madame Bovary*. Il s'agit, dans l'espèce, de la description d'un intérieur d'auberge normande.

« *Le soir que les époux Bovary devaient arriver à Yonville, Mme Vve Lefrançois, la maîtresse de cette auberge, était si fort affairée qu'elle suait à grosses gouttes, en remuant ses casseroles. C'était le lendemain, jour de marché dans le bourg. Il fallait d'avance tailler les viandes, vider les poulets, faire de la soupe et du café. Elle avait, de plus, le repas de ses pensionnaires, celui du médecin, de sa femme et de leur bonne. Le billard retentissait d'éclats de rires. Trois meuniers, dans la petite salle, appelaient pour qu'on leur apportât de l'eau-de-vie. Le bois flambait, la braise craquait, et sur la longue table de la cuisine, parmi les quartiers de mouton crus, s'élevaient des piles d'assiettes qui tremblaient aux secousses du billot, où l'on hachait des épinards. Dans la basse-cour on entendait crier les volailles que la servante poursuivait pour leur couper le cou.* »

Devant un tableau de ce genre, on ne peut dire qu'une chose : « C'est cela, mais ce n'est rien que cela ! »

Voici maintenant un autre réalisme, c'est celui qui consiste non seulement à reproduire le réel, mais à en faire sentir les correspondances secrètes, et à suggérer, si je puis dire, par là les choses.

J'emprunte encore ce fragment à *Madame Bovary*, au passage où Flaubert nous représente son héroïne, Emma Bovary, désœuvrée, ne sachant que devenir, passant des après-midi tout entières à rêvasser derrière la fenêtre de sa chambre.

« *L'après-midi, quelquefois, une tête d'homme apparaissait derrière les vitres de la salle, tête à favoris noirs et qui souriait lentement, d'un large sourire doux, à dents blanches. Une valse aussitôt commençait et sur l'orgue, dans un petit salon, des danseurs hauts comme le doigt, femmes en turbans roses, tyroliens en jaquettes, singes en habits noirs, messieurs en culottes courtes, tournaient entre les fauteuils, les canapés et les consoles, se répétant dans les miroirs que raccordaient, à leurs angles, un filet de papier doré. Et, tantôt dolante et traînarde, ou joyeuse et précipitée, la musique de la boîte s'échappait en bourdonnant à travers un rideau de taffetas rose, sous une grille de cuivre en arabesques. C'étaient des airs qu'on jouait ailleurs, sur les théâtres, que l'on chantait dans les salons, que l'on dansait le soir sous des lustres éclairés, échos du monde qui arrivaient jusqu'à Emma. Des sarabandes à n'en plus finir se déroulaient dans sa tête, et comme une bayadère sur les fleurs d'un tapis, sa pensée bondissait avec les notes, se balançait de rêve en rêve, de tristesse en tristesse... Quand l'homme avait reçu l'aumône dans sa casquette, il rabattait une vieille couverture de laine bleue, plaçait son orgue sur son dos et s'en allait d'un pas lourd. Elle le regardait partir...* »

Enfin, Mesdames et Messieurs, voici un troisième degré de réalisme, ce que j'appelle le réalisme visionnaire. Ce morceau, je l'emprunte à *la Tentation de saint Antoine*. J'ai eu la bonne fortune de le découvrir dans les cartons de Flaubert, parmi une foule de brouillons, et, à ce propos, laissez-moi m'étonner que ce morceau inédit et qui a la valeur que vous allez voir, ne figure dans aucune des éditions récentes de Flaubert, de sorte que, sans la publication que j'en ai faite dans la seconde *Tentation de saint Antoine*, éditée chez Fasquelle, ce morceau serait véritablement inédit. C'est tout à la fin du drame, et, en quelque sorte, pour l'Anachorète, la tentation suprême.

« *Antoine n'entend plus rien. Le silence, à mesure qu'il écoute, lui paraît augmenter, et les ténèbres sont tellement obscures qu'il s'étonne, en ouvrant les yeux, de ne pas sentir leur résistance. Cependant elles l'étouffent, comme du marbre noir qui serait moulé sur sa personne. Bientôt elles s'entr'ouvrent, faisant comme deux murailles, et au fond, dans un éloignement incalculable, une ville apparaît.*

Des fumées s'échappent des maisons, des langues de feu se tordent dans la brume, des ponts de fer passent sur des fleuves d'immondices. Çà et là des femmes avancent leur visage sous le reflet des tavernes; des hommes en costume hideux et d'une maigreur ou d'une obésité grotesques, courent, comme s'ils étaient poursuivis, le menton bas, l'œil oblique, tous ayant l'air de cacher quelque chose. Et voilà qu'au milieu d'eux, saint Antoine aperçoit Jésus.

Depuis le temps qu'il marche sa taille s'est courbée, sa chevelure a blanchi, et sa croix fait, en pliant, un arc immense sur son épaule.

Elle est trop lourde. Il appelle, on ne vient pas. Il frappe aux portes, elles restent fermées.

Il va toujours, implorant un regard, un sourire... On n'a pas le temps de l'écouter. Sa voix se perd dans les bruits. Il chancelle et tombe sur ses deux genoux. On ne le regarde même plus, ou ne le connaît pas. Il reste couché au milieu de la boue et les rayons du soleil d'hiver frappent ses yeux mourants. La vie du monde continue autour de lui, la multitude le piétine et le broie, et à la fin, quand il ne reste plus sur le pavé que son grand cœur tout rouge dont les battements peu à peu s'apaisent, ce n'est pas comme au Calvaire un cri formidable qu'on entend, mais à peine un soupir, une exhalaison. Les ténèbres se referment.

« Antoine : — *Horreur ! Je n'ai rien vu, n'est-ce pas, mon Dieu ! Sans Lui, que resterait-il !* »

Vous le voyez, Mesdames et Messieurs, le réaliste Flaubert, dans un morceau comme celui-là, est tout près d'aboutir au fantastique et à l'irréel. Et pourtant, on peut dire que, malgré l'effort de son réalisme pour se surpasser lui-même, pour épuiser toutes les formes du réel et même du possible, ce n'est point un réalisme intégral comme celui de Balzac. Il laisse, en dehors de ses préoccupations, tout un ordre de réalités supérieures, qui sont celles de la foi ou de la métaphysique. Il ne les nie pas, certes! Il est un sceptique bien trop prudent pour cela, car enfin, se dit-il, tout est possible. Mais du moment que ces réalités échappent à l'expérience rationnelle, il estime qu'il vaut mieux ne point s'en occuper. Et pourtant il y a une réalité mystérieuse, il y a un obscur *Inconnaissable*. Flaubert en est convaincu, mais par scrupule de méthode, il préfère s'arrêter à la limite de cet inconnaissable.

Et c'est en ce sens qu'il est un réaliste moins complet, moins intégral que Balzac, dont il n'a pas, d'ailleurs, la génialité exubérante. Son réalisme vise à être positif, scientifique, et c'est ainsi qu'il annonce et prépare le naturalisme de Zola, qui prétend n'être que l'interprétation scientifique du réel. Seulement Zola, avec ce mot de naturalisme, a introduit dans l'art un panthéisme simpliste et confus, qui est de la grosse métaphysique, et avec cela une sentimentalité humanitaire, une foi aveugle dans les destinées de la science, enfin une façon de voir toute personnelle et antirationnelle, en somme, que Flaubert avait nettement réprouvée. A cet égard, le naturalisme de Zola marque une régression par rapport au réalisme de Flaubert.

Quelles que soient, d'ailleurs, les lacunes de ce réalisme de Flaubert, il n'en est pas moins digne de toute notre admiration et de tout notre respect, et c'est par là, Mesdames et Messieurs, que je voudrais terminer.

Ce qui fait le prix de ce réalisme de Flaubert, c'en est la probité, la sincérité absolues, et aussi les hautes visées. Avec Balzac, Flaubert a fixé ce que j'appelle « les grandes formes du roman ». Pour lui, le romancier doit être capable de tout dire, mais avec un souci d'art et de beauté, souci d'art et de beauté qui relève les matières les plus ingrates. Et non seulement il dit tout, mais il se préoccupe de ne dire que le vrai. En même temps qu'il peint les formes, il exprime la vérité des choses. Son art est un enseignement. Le roman de Flaubert est une forme de la connaissance. Pour réaliser cette forme d'art si haute, il a cru fermement que tout un ascétisme moral s'imposait à l'écrivain, que l'écrivain devait rester pauvre et fier, renoncer à la plupart des joies de la vie pour se donner complètement à l'art. Ainsi il nous apparaît, à nous autres écrivains, non seulement comme un très grand artiste, qui a conféré à notre profession une dignité inconnue avant lui, mais comme un véritable saint de la littérature, un être de toute noblesse et de toute beauté, devant lequel il sied de s'incliner bien bas.

(*Applaudissements.*)

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

Flaubert (Gustave), littérateur et auteur dramatique, né à Rouen en 1821, mort à Croisset, près Rouen en 1880.

SES ŒUVRES

(La date, entre *parenthèses*, qui suit le titre est celle de l'*édition originale*.)

Bouvard et Pécuchet. Œuvre posthume. *Paris, Alphonse Lemerre, éditeur, 27-31, passage Choiseul*, 27-31, (Châteauroux, impr. Majesté), in-18, couv. impr. (1881).

Edition originale publiée à 3 fr. 50.
Il a été tiré, en outre, 55 exemplaires sur papier de Hollande, à 7 francs, et 10 exemplaires sur papier de Chine. Ne figure pas à la Bibliothèque Nationale, et n'est pas annoncé par la *Bibliographie de la France*. Une 2e édition, du même format est annoncée dans le numéro du 7 mai 1881, sous le n° 4403.

Bouvard et Pécuchet (Œuvre posthume). *Paris, A. Lemerre*, 1884, petit in-12, couv. impr. De la *Petite Bibliothèque littéraire*.

Même tirage que pour *Salammbô*.

Bouvard et Pécuchet. Œuvre posthume. *Paris, G. Charpentier, éditeur, 13, rue de Grenelle* (Châteauroux, impr. A. Majesté), 1886, in-18, couv. impr.

Première édition Charpentier. Publiée à 3 fr. 50.
Il n'est pas fait mention de tirage sur papier de luxe.

Le Candidat, comédie en quatre actes, par Gustave Flaubert, représentée sur le théâtre du Vaudeville, les 11, 12, 13 et 14 mars 1874. *Paris, Charpentier et Cie*, éditeur, 28, quai du Louvre (impr. J. Claye), in-16, couv. impr. (1874).

Edition originale. Publiée à 2 francs.
Annoncée dans le numéro du 4 avril 1874 de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 2843.

Correspondance. Première série (1830-1850). *Paris, G. Charpentier et Cie, éditeurs, 11, rue de Grenelle* (Corbeil, typ. Crété), in-18, couv. impr. (1887).
Correspondance. Deuxième série (1850-1854). Ibid. id. in-18, couv. impr. (1889).
Correspondance. Troisième série (1854-1869). *Paris, bibliothèque Charpentier, 11, rue de Grenelle* (Lagny, impr. E. Colin), *s. d.*, in-18, couv. impr. (1891).
Correspondance. Quatrième série (1869-1880). *Paris, bibliothèque Charpentier, G. Charpentier et E. Fasquelle, éditeurs, 11, rue de Grenelle* (Lagny, impr. E. Colin), in-18, couv. impr. (1893).

Edition originale publiée à 3 fr. 50 le volume.
Il a été tiré, en outre, 25 exemplaires sur papier de Hollande (10 fr.) et 25 exemplaires sur papier du Japon (15 fr.). Cette correspondance a été publiée par les soins de Mme Caroline Commanville, nièce de Flaubert, qui a donné, ultérieurement, chez Ferroud, une édition illustrée par elle-même des *Souvenirs intimes* qui se trouvent en tête du tome I.

Correspondance entre George Sand et Gustave Flaubert. Préface de Henri Amic. *Paris, C. Lévy, s. d.*, in-18, VIII-468 p., couv. impr. (1904).

Le nom réel de George Sand (Aurore Dupin, baronne Dudevant) est imprimé sur une bande rapportée.

Deux lettres inédites (datées 3 juillet 1869 et 24 septembre 1874, à Mme de Voisins d'Ambre). — Cœur (Pierre) (*pseudonyme* de Mme de Voisins d'Ambre). Les Borgia d'Afrique. 8e édition avec une préface de l'auteur et deux lettres inédites de Gustave Flaubert. *Paris, Dentu*, in-12 (1887).
Le Dictionnaire des idées reçues. Texte établi d'après le manuscrit original de Gustave Flaubert, par E. L. Ferère. *Paris, Conard*, 1913, in-8.
L'Education sentimentale. Histoire d'un jeune homme, par Gustave Flaubert. *Paris, Michel Lévy frères, rue Vivienne*, 2 bis, *et boulevard des Italiens, 15, à la Librairie nouvelle* (impr. Claye), 2 volumes in-8, couv. impr. (1869).

Edition originale. Publié à 12 francs les 2 volumes. Annoncée dans le numéro du 27 novembre 1869 de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 10809.

Il a été tiré des exemplaires sur papier vergé de Hollande, 12 au moins, le chiffre exact reste à déterminer.

L'Education sentimentale. Histoire d'un jeune homme, par Gustave Flaubert. *Paris*, 1871, *Naumburg S., chez G. Paetz, libraire éditeur*, 4 tomes in-16, couv. impr.

Contrefaçon. — Chaque tome comprend 160 pages y compris le faux titre et le titre.

L'Education sentimentale. Histoire d'un jeune homme, par Gustave Flaubert. 3e édition. *Paris, Michel Lévy frères, éditeurs, rue Auber; 3, place de l'Opéra; Librairie nouvelle, boulevard des Italiens, 15, au coin de la rue de Grammont* (Lagny, impr. Auréau et Cie), 2 vol. in-18, couv. impr. (1873).

Première édition de ce format, publiée dans la *Bibliothèque contemporaine*, à 7 francs les 2 volumes.

Annoncé dans le numéro du 29 novembre 1873 de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 10323.

L'Education sentimentale. Histoire d'un jeune homme. Nouvelle édition. *Paris, G. Charpentier, éditeur* (Châteauroux, impr. A. Muret et fils), 1880, in-18, couv. impr.

Première édition Charpentier. Publiée à 3 fr. 50.

Il a été tiré, en outre, 50 exemplaires sur papier de Hollande, à 7 francs, et 3 exemplaires sur papier de Chine.

Annoncé dans le numéro du 7 février 1880 de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 1155.

L'Education sentimentale. Histoire d'un jeune homme. *Paris, A. Lemerre*, 1884, 2 volumes petit in-12, couv. impr.

De la *Petite Bibliothèque littéraire.*

Même tirage que pour *Salammbô.*

Flaubert et ses éditeurs Michel Lévy et Georges Charpentier. Lettres inédites à Georges Charpentier, publiées par René Descharmes. *Paris, A. Colin*, in-8, 69 pp. (1911).

Edition originale. — Extrait de la Revue d'histoire littéraire de France (avril-juin et juillet-septembre 1911).

Fragment inédit sur la ville et le château de Blois, publié par René Descharmes. *Blois, impr. de C. Migault*, in-8, 14 pp. (1907).

(*Extrait des mémoires de la Société des sciences et lettres de Loir-et-Cher*).

Lettre de M. Gustave Flaubert à la municipalité de Rouen, au sujet d'un vote concernant Louis Bouilhet (Rouen, impr. Lapierre et Cie); Paris, Michel Lévy frères, in-8, 20 pp. (1872).

Edition originale.

Annoncé dans le numéro du 24 février 1872 de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 1311.

Lettres de Gustave Flaubert à George Sand, précédées d'une étude par Guy de Maupassant. *Paris, G. Charpentier et Cie, éditeurs, 13, rue de Grenelle* (Typ., G. Chamerot), in-18, couv. impr. (1884).

Edition originale publiée à 3 fr. 50.

Il a été tiré, en outre, 50 exemplaires sur papier de Hollande, à 7 francs; et 10 exemplaires sur papier du Japon, à 15 francs.

Annoncée dans le numéro du 16 février 1884 de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 1773, comme suit :

Lettres de Gustave Flaubert à George Sand. Précédées d'une étude par Guy de Maupassant. In-18 jésus, LXXXVI-297 pp. *Paris, impr. Capiomont et Renault; libr. Charpentier.* 3 fr. 50.

Lettres à sa nièce Caroline, publiées par Mme Caroline Franklin Groult. *Paris, E. Fasquelle*, in-12, II-523 pp. couv. impr. (1906).

Edition originale, publiée à 3 fr. 50.

Il a été tiré, en outre, 25 exemplaires numérotés sur papier de Hollande et 25 exemplaires numérotés sur papier du Japon.

Madame Bovary. Mœurs de province. *Paris, Michel Lévy frères, libraires-éditeurs, rue Vivienne*, 2 bis (Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré), 2 vol. in-16, couv. impr. (1857).

Edition originale. Publiée à 1 franc le volume.

Annoncée comme suite dans le numéro du 18 avril 1857 de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 3312 :

Flaubert. — Madame Bovary. Mœurs de province, par Gustave Flaubert. 2 vol. in-18 jésus, 498 pp. Paris, impr. Ve Dondey-Dupré; libr. Michel Lévy frères. Collection Michel Lévy à 1 fr. le volume.

Il a été tiré quelques exemplaires sur papier vélin fort. Ces exemplaires sont brochés en un seul volume.

Madame Bovary a paru pour la première fois, dans la *Revue de Paris*, numéros du 1er octobre au 15 décembre 1856. Ce roman fut, lors de sa publication dans cette revue, poursuivi par le Parquet de la Seine pour outrages aux bonnes mœurs et à la morale publique.

Gustave Flaubert comparut devant le tribunal correctionnel de la Seine, le 7 février 1857. Il était défendu par Me Senard, et fut acquitté.

Il a été établi quelques exemplaires des pages de la *Revue de Paris*, contenant Madame Bovary, pour lesquelles on a fait un faux titre et un titre et qui ont été brochées ainsi en un volume. La pagination de la *Revue de Paris*, n'a pas été changée.

Madame Bovary. Mœurs de province, par Gustave Flaubert. Nouvelle édition. *Paris, libr. Michel Lévy frères* (Paris, impr. Tinterlin et C^ie^), 2 volumes in-18 jésus VIII-490 pp. (1858).

Annoncé dans le numéro du 3 avril 1858 de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 3377. Collection Michel-Lévy, à 1 franc le volume.

Madame Bovary. Mœurs de province, par Gustave Flaubert. Nouvelle édition. *Paris, libr. Michel Lévy frères* (Paris, impr. Claye), in-18 jésus, 424 pp. (1862).

Première édition parue dans la *Bibliothèque contemporaine*, publiée à 3 francs.
Annoncé dans le numéro du 8 mars 1862 de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 2023.

Madame Bovary. Mœurs de province, par Gustave Flaubert. Nouvelle édition. *Paris, libr. Michel Lévy frères*; *Librairie nouvelle* (impr. Tinterlin et C^e^), 2 volumes, gr. in-18, 490 pp. (1862). 2 fr.

Annoncé dans le numéro du 24 mai 1862 de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 295. Une *nouvelle édition* de cet ouvrage est annoncée dans le numéro du 8 septembre 1866 de la *Bibliographie*, sous le n° 9953, comme suit :
Flaubert. — Madame Bovary. Mœurs de province, par Gustave Flaubert. *Nouvelle édition*. 2 vol. grand in-18, 494 pp. (Clichy, impr. Loignon et C^ie^). *Paris, libr. Michel Lévy frères*; *Libr. nouvelle*. 2 francs. Collection Michel Lévy.

Madame Bovary, par Gustave Flaubert. Nouvelle édition. *Châtillon-sur-Seine, impr. Cornillac*, in-18 jésus, 420 pp. (1869).

Cette édition, non citée par les bibliographes, est annoncée dans le numéro du 22 mai 1869 de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 4244.

Madame Bovary, mœurs de province, par Gustave Flaubert. Edition définitive, suivie des réquisitoire, plaidoiries et jugement du procès intenté à l'auteur devant le tribunal correctionnel de Paris, audiences des 31 janvier et 7 février 1857. *Paris, librairie Charpentier et C^ie^* (Paris, impr. Raçon et C^ie^), in-8 jésus, 479 pp., couv. impr. (1873).

Première édition Charpentier, publiée à 3 fr. 50.
Annoncée dans la *Bibliographie de la France* du 13 décembre 1873, sous le n° 10709.
Il n'est pas fait mention de tirage sur grand papier. D'une nouvelle édition in-18 jésus, 477 pp., imprimée par Chamerot, et publiée en 1880, chez Charpentier, il a été tiré 100 exemplaires sur papier de Hollande à 7 francs, et 10 exemplaires sur papier de Chine à 12 francs.
L'annonce dans la *Bibliographie de la France* ne mentionne pas ces tirages.

Madame Bovary. — Œuvres de Gustave Flaubert. Madame Bovary, mœurs de province. *Paris, A. Lemerre* (Impr. Claye), 2 vol. petit in-12, couv. impr. (1873).

Première édition dans la *Petite bibliothèque littéraire*; annoncée dans le numéro du 27 décembre 1873 de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 11370.
Il a été tiré, en outre, 25 exemplaires sur papier de Chine à 25 francs, et 25 exemplaires sur papier Whatman à 20 francs.
La librairie Lemerre a publié, en même temps, une suite de 1 frontispice et 6 figures dessinées et gravées par Boilvin, pour illustrer cette édition, à 12 francs, sur Chine et sur Hollande avant la lettre à 40 francs. Une de ces figures, l'*Hotellerie*, offre cette particularité : dans les suites *avant la lettre*, Mme Bovary a les seins découverts et l'on aperçoit son amant couché dans le lit; dans celles *avec la lettre*, la dentelle de la chemise monte plus haut, et la figure de l'homme couché a été effacée.

Mémoires d'un fou, par Gustave Flaubert. [Publié par Pierre Dauze]. *Laval, impr. de L. Barnéoud, s. d.* (1901), grand in-8, de 163 pp.

Edition originale, non mise dans le commerce.

Notes inédites de Flaubert. Voyage d'Egypte, 1849-1851, Rome, avril 1851. *Tours, impr. de J. Allard*, in-8, XVI pp. (1912).

(Extrait réimposé des *Marges*, juillet 1910).

Par les champs et par les grèves (voyage en Bretagne), accompagné de mélanges et fragments inédits, par Gustave Flaubert. *Paris, G. Charpentier et C^ie^, éditeurs, 13, rue de Grenelle* (Corbeil, typ. Crété), in-18, couv. impr. (1886).

La couverture porte en plus : *Préface aux dernières chansons de L. Bouilhet. — Lettre au Conseil municipal. — Fragments du roman Novembre. — Smahr (vieux mystère). — A bord de la Gange (Voyage en Orient). — La Danse des morts. — Etude sur Rabelais.*
Edition originale. Publié à 3 fr. 50.
Il a été tiré, en outre, 25 exemplaires sur papier de Hollande, à 7 francs, et 3 exemplaires sur papier de Chine, non mis dans le commerce.
Annoncé dans le numéro du 6 février 1886 de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 1399.

Préface. — Bouilhet (Louis). Dernières chansons, poésies posthumes, avec une préface de Gustave Flaubert. *Paris, Michel-Lévy*, in-8, XXXIV-337 pp. *Portrait* (1872).

Cette *Préface* a été réimprimée pour la première fois dans l'ouvrage ci-dessus : *Par les champs et par les grèves*. 1886.

Premières œuvres. Tome I, 183... 1838. Journal d'un écolier. Opuscules historiques.

Œuvres diverses. Tome II, 1838-1842. Agonies. Mémoires d'un fou. Smarth-Novembre. *Paris, E. Fasquelle*, 1914, 2 vol. in-18, couv. impr.

La date de publication et le contenu des tomes III et IV, qui ont paru ne figurent pas au catalogue de la librairie Fasquelle.

Ces deux derniers volumes ne sont pas annoncés dans la *Bibliographie de la France*.

Salammbô, par Gustave Flaubert. *Paris, Michel-Lévy frères, libraires-éditeurs, rue Vivienne, 2 bis, et boulevard des Italiens, 15, à la Librairie nouvelle* (impr. J. Claye), in-8, couv. impr. (1862).

2 ff. n. ch. (faux-titre et titre); 474 pp. et 1 f. n. ch. (table). Annoncé dans le numéro du 6 décembre 1862 de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 10881.

Edition originale. Publiée à 6 francs.

Il a été tiré de cette édition quelques exemplaires sur papier de Hollande; d'après un envoi autographe de Flaubert sur un exemplaire de ce papier, il y en aurait eu 95 exemplaires de tirés; Le catalogue de la vente du Jules Janin (Labitte, 1877), n'en mentionne que 25; ce même nombre est annoncé dans le catalogue de la vente de Paul de Saint-Victor (Porquet, 1882).

M. Vicaire assigne la date de 1863, par erreur, à l'édition originale, car dans le numéro du 10 janvier 1863 de la *Bibliographie de la France*, nous relevons, sous le n° 292, l'insertion suivante :

Salammbô, par Gustave Flaubert. 2e *édition, Paris, libr. Michel-Lévy frères, Libr. nouvelle*, (Paris, impr. Claye), in-8, 479 pp. (1863). 6 fr.

La même année, paraît une 3e édition, annoncée dans le numéro du 7 février de la *Bibliographie*, sous le n° 1107, du même format et même nombre de pages; et enfin une 4e édition identique est annoncée dans le numéro du 11 avril 1863, sous le n° 3184.

Salammbô, par Gustave Flaubert, 5e *édition. Paris, libr. Michel-Lévy frères; Libr. nouvelle* (Poissy, impr. Bomet), in-18 jésus, 479 pp. (1864).

Première édition de ce format, publiée à 3 francs dans la *Bibliothèque contemporaine*.

Une 6e édition, dans la même collection, a paru en 1864.

Salammbô. Edition définitive avec des documents nouveaux. *Paris, Charpentier et Cie, libraires-éditeurs, 28, quai du Louvre* (Impr. Simon Raçon et Cie), in-18, couv. impr. (1874).

Première édition Charpentier, éditée à 3 fr. 50.

Annoncé dans le numéro du 31 octobre 1874 de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 9433.

Il n'est pas fait mention de tirages sur grand papier.

D'une nouvelle édition publiée en 1880 par Charpentier, il a été tiré 100 exemplaires sur papier de Hollande à 7 francs, et 10 exemplaires sur papier de Chine à 12 francs.

Salammbô. *Paris, A. Lemerre*, 1879, 2 vol. petit in-12, couv. impr.

De la *Petite bibliothèque littéraire*. Publié à 5 francs le volume sur papier teinté.

Il a été tiré, en outre, 25 exemplaires sur papier Whatman à 20 francs le volume, et 25 exemplaires sur papier de Chine à 25 francs le volume.

Il a été tiré une suite de 8 eaux-fortes, dessinées et gravées par Pierre Vidal, pour illustrer cette édition, à 10 francs, sur Chine et sur Whatman, avant la lettre, à 20 francs.

Salammbô a inspiré l'opéra suivant :

Salammbô, opéra en cinq actes, huit tableaux, d'après le roman de Gustave Flaubert, paroles de Camille du Locle, musique de Ernest Reyer. *Paris, Calmann-Lévy*, 1892, in-18, couv. impr.

Et une *parodie* :

Folammbô ou les cocasseries carthaginoises, pièce en quatre tableaux..... de mœurs..... Carthaginoises en vers de plusieurs pieds, même de plusieurs toises; émaillée de couplets, comme les vers boiteux, avec prologue en prose et d'un français douteux par MM. Laurencin et Clairville, représentée pour la première fois à Paris sur le théâtre du Palais-Royal, le 1er mai 1863. *Paris, Michel-Lévy frères*, 1863, in-18, couv. impr.

Cette parodie figure toujours au catalogue théâtral de la librairie Calmann-Lévy.

La Tentation de saint Antoine, par Gustave Flaubert. *Paris, Charpentier et Cie, libraires-éditeurs, 28, quai du Louvre* (Impr. Claye), in-8, couv. impr. (1874).

Edition originale. Publiée à 7 fr. 50.

Annoncé dans le numéro du 18 avril 1874 de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 3292.

Il a été tiré de cette édition, en outre, 75 exemplaires sur papier de Hollande, prix, 15 francs, et 12 exemplaires aur papier de Chine, prix, 25 francs.

Des fragments de la *Tentation de saint Antoine* ont été publiés pour la première fois dans l'*Artiste* des 21 et 28 décembre 1856, 11 janvier et 1er février 1857.

Une deuxième édition du même format a paru la même année et est annoncée dans le numéro du 9 mai 1874 de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 3857.

La Tentation de saint Antoine, par Gustave Flaubert. 3e édition. *Paris, Charpentier et Cie, libraires éditeurs, 28, quai du Louvre* (Impr. J. Claye), in-18, couv. impr. (1875).

Première édition de ce format, annoncée dans le numéro du 26 juin 1875 de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 6408. Publié à 3 fr. 50.

Il n'est pas fait mention de tirages sur papier de luxe.
D'une nouvelle édition, imprimée par J. Claye et publiée par Charpentier en 1880, il a été tiré 10 exemplaires sur papier de Chine à 12 francs, et 100 exemplaires sur papier de Hollande à 7 francs.

La Tentation de saint Antoine. *Paris, A. Lemerre,* 1884, pet. in-12, couv. impr.

De la *Petite bibliothèque littéraire.*
Même tirage que pour *Salammbô.*

La Tentation de saint Antoine. Texte de Gustave Flaubert. *Sans lieu* (Bruxelles, Deman), 1888, in-fol.

Suite de 10 planches lithographiées par Odilon Redon, tirées sur Chine monté et renfermées dans une couverture illustrée.
Cet album a été tiré à 60 exemplaires et publié à 55 francs.

La Tentation de saint Antoine, Introduction d'Emile Faguet. *Londres, Dent, Paris, Crès* (Collection Gallia), 1913, in-16, cart.

La *première* Tentation de saint Antoine (1849-1856), œuvre inédite publiée par Louis Bertrand. *Paris, É. Fasquelle* (Impr. L. Maretheux), in-12, XXXVII-303 pp. (1908).

Edition originale, publiée à 3 fr. 50.
Il a été tiré, en outre, 40 exemplaires sur papier de Hollande et 25 exemplaires sur papier du Japon.
Annoncé dans le numéro du 17 juillet de la *Bibliographie de la France,* sous le n° 4464.

Théâtre. — Le Candidat. — Le Château des cœurs. *Paris, A. Lemerre,* 1885, pet. in-12, couv. impr.

De la *Petite bibliothèque littéraire.* Portrait de Flaubert, par Liphart, gravé à l'eau-forte par Louis Monziès.
Même tirage que pour *Salammbô.*
Le *Château des Cœurs,* est ici en édition originale.
Annoncé dans le numéro du 16 mai 1885 de la *Bibliographie de la France* sous le numéro 4432 (date du dépôt légal : 27 avril).

Trois contes. Un cœur simple. La Légende de Saint-Julien l'Hospitalier. Hérodias. *Paris, G. Charpentier, éditeur, 13, rue de Grenelle* (Impr. Chamerot), in-18, couv. impr. (1877).

Edition originale, publiée à 3 fr. 50.
Annoncé dans le numéro du 5 mai 1877 de la *Bibliographie de la France,* sous le n° 4717.
Il a été tiré, en outre, 100 exemplaires numérotés sur papier de Hollande à 7 francs et 12 exemplaires numérotés sur papier de Chine à 12 francs.

Trois contes. — Un cœur simple. La Légende de Saint-Julien l'Hospitalier. Hérodias. *Paris, A. Lemerre,* 1883, pet. in-12, couv. impr.

De la *Petite Bibliothèque littéraire.*
Même tirage que pour *Salammbô.*

Un cœur simple, suivi de la Légende de Saint-Julien l'Hospitalier et de Par les champs et par les grèves. Illustrations de R. Lelong. *Paris, Hachette* (Idéale bibliothèque), in-8.

ÉDITIONS COLLECTIVES

Œuvres de Gustave Flaubert. *Paris, A. Lemerre,* 1874-1885, 10 volumes petit in-12.

Cette édition comprend :
Bouvard et Pécuchet, *1 vol.* — L'Education sentimentale, 2 *vol.* — Madame Bovary, 2 *vol.* — Salammbô, 2 *vol.* — La Tentation de saint Antoine, *1 vol.* — Théâtre, *1 vol. avec portrait.* — Trois contes, *1 vol.*
Elle a été réimprimée à plusieurs reprises, et figure encore au catalogue, janvier 1923, de la librairie A. Lemerre, 23, passage Choiseul.
Prix de chaque volume, 12 fr. broché.

Œuvres complètes de Gustave Flaubert. Edition définitive d'après les manuscrits originaux. *Paris, A. Quantin, imprimeur-éditeur,* 1885, 8 vol. in-8, couv. impr.

Voici la composition de cette première édition définitive :
Tome I. — Madame Bovary, mœurs de province. *Avec un portrait de Gustave Flaubert, gravé à l'eau-forte par H. Toussaint, d'après Mme C. Commanville.*
Tome II. — Salammbô.
Tome III. — L'Education sentimentale. I.
Tome IV. — L'Education sentimentale. II.
Tome V. — La Tentation de saint Antoine.
Tome VI. — Trois contes, suivis de mélanges inédits.
Tome VII. — Bouvard et Pécuchet. Précédé d'une étude sur Gustave Flaubert, par Guy de Maupassant.
Tome VIII. — Théâtre. Le Candidat. Le Château des cœurs.
Publié à 7 fr. 50 le volume.
Il a été tiré, en outre, 100 exemplaires numérotés sur papier de Hollande, à 25 francs le volume.

Œuvres complètes de Gustave Flaubert, augmentées de variantes, de notes établies d'après les manuscrits, de versions et scénarios de l'auteur et de reproductions en fac-similé de pages d'ébauches et définitives de ses œuvres. *Paris, L. Conard*, 1909-1910, 19 volumes grand in-18, imprimés par l'Imprimerie Nationale, sur papier vergé teinté portant en filigrane la signature de Gustave Flaubert.

Publié à 8 francs le volume.

Il a été tiré, en outre, 50 exemplaires numérotés sur papier de Chine.

Quelques volumes de cette édition sont épuisés et en réimpression. En voici la composition, d'après l'ordre de publication :

Madame Bovary. — Salammbô. — La Tentation de saint Antoine (trois versions) 1849-1856-1874. — L'Education sentimentale. — Trois contes. — Bouvard et Pécuchet. — Par les Champs et par les grèves. — Pyrénées. — Corse (inédits). — Correspondance, *5 vol.* — Œuvres de jeunesse inédites, *3 vol.* — L'Education sentimentale. — Notes de voyage, 2 *vol.* — Théâtre. Le Candidat. — Le Château des cœurs. — Le Sexe faible (inédit).

Edition Charpentier. Eugène Fasquelle, 3, rue de Grenelle.
Œuvres de Gustave Flaubert, volumes in-18, couv. impr.
Prix de chaque volume broché, 6 fr. 75.

Bouvard et Pécuchet, *1 vol.* — Correspondance, *4 vol.* — Education sentimentale. Edition définitive, 2 *vol.* — Lettres à sa nièce Caroline, *1 vol.* — Madame Bovary. Edition définitive, suivie du Réquisitoire, Plaidoirie et Jugement intenté à l'auteur, *1 vol.* — Par les champs et par les grèves (Voyage en Bretagne), suivi de Mélanges inédits, *1 vol.* — La « Première » Tentation de saint Antoine (1849-1856). Œuvre inédite publiée par Louis Bertrand, *1 vol.* — Premières œuvres, *4 vol.* Salammbô. Edition définitive avec documents nouveaux, *1 vol.* — La Tentation de saint Antoine. Edition définitive, *1 vol.* — Trois contes. Nouvelle édition, *1 vol.*

ÉDITIONS ILLUSTRÉES ET DE LUXE

A bord de la Gange. Neuf compositions de A. Robaudi, gravées à l'eau-forte, par C. Chessa. *Paris, Ferroud*, 1904, in-16, couv. impr.

Publié à 25 francs.
Tiré à 350 exemplaires numérotés, dont 150 sur papier du Japon.

Bouvard et Pécuchet. Illustré de 100 eaux-fortes originales, dont 10 en couleurs, par Charles Huard. *Paris, Piazza*, 1904, 2 vol. in-4, couv.

Tiré à 30 exemplaires.
Publié à 1000 francs.

Hérodias, par Gustave Flaubert. Compositions de Georges Rochegrosse, gravées à l'eau-forte par Champollion. Préface par Anatole France. *Paris, A. Ferroud*, 1892, in-8, couv. illust.

4 eaux-fortes hors texte, mais comprises dans la pagination, 17 eaux-fortes daus le texte. L'eau-forte du titre est reproduite dans la couverture.

Tiré à 500 exemplaires numérotés, dont : 20 exemplaires sur papier du Japon ou grand vélin d'Arches, avec trois états des eaux-fortes (eaux-fortes pures, avant la lettre avec remarques, avec la lettre), et un motif à l'aquarelle de Georges Rochegrosse (nos 1 à 20), 500 francs ; 60 exemplaires sur papier du Japon ou grand vélin d'Arches, avec trois états des eaux-fortes (comme ci-dessus), nos 21 à 100, à 200 francs ; 100 exemplaires sur papier du Japon ou grand velin d'Arches, avec deux états des eaux-fortes, avant la lettre avec remarques et avec la lettre, nos 101 à 200, à 120 francs ; 50 exemplaires sur grand papier vélin d'Arches, eaux-fortes avec la lettre, nos 201 à 250, à 70 francs ; et 250 exemplaires sur papier vélin d'Arches, eaux-fortes avec la lettre, nos 251 à 500, à 60 francs ; plus 8 exemplaires sur papier whatmann, avec 3 états des planches, non mis dans le commerce.

L'éditeur a mis en vente 10 suites des eaux-fortes sur papier de Hollande in-4, état intermédiaire, à 150 francs ; et 10 suites sur le même papier, état terminé, à 150 francs. Les suites sont sans le texte.

Il a été tiré des prospectus de 4 pages, sur les différents papiers de l'édition.

Hérodias. 20 compositions dessinées et gravées, par Gaston Bussière. *Paris, Ferroud*, 1913. in-12, couv. impr.

Tiré à 988 exemplaires numérotés, dont 25 exemplaires sur Japon, à 225 francs ; 55 exemplaires sur Japon, à 80 fr. et 100 à 50 francs.
Publié à 30 francs.

La Légende de Saint-Julien l'Hospitalier, illustrée de 26 compositions, par Luc-Olivier Merson, gravées à l'eau-forte, par Géry-Bichard. Préface de Marcel Schwob. *Paris, A. Ferroud*, 1895, in-8, couv. illustrée.

3 eaux-fortes hors texte, 23 eaux-fortes dans le texte. La vignette du titre est reproduite sur la couverture.
Même tirage que pour Hérodias.

La Légende de Saint-Julien l'Hospitalier. Préface d'Octave Join-Lambert. *Paris, Aux dépens de la Société normande du livre illustré*, 1906, petit in-4, couv. impr.

Édition tirée à 170 exemplaires numérotés sur papier du Japon. Elle reproduit en fac-similé un

manuscrit en caractères gothiques, écrit et enluminé par Malatesta, avec miniatures, lettrines, fleurons et ornements divers, tirés en 6 couleurs avec rehauts d'or.
100 exemplaires ont été mis dans le commerce, au prix de 200 francs.

La Légende de Saint-Julien l'Hospitalier. 20 illustrations dessinées et gravées à l'eau-forte, par Gaston Bussière. *Paris, Ferroud*, 1912, in-12, couv. impr.

Tiré à 988 exemplaires numérotés, dont 20 exemplaires sur Japon, à 225 francs; 60 sur Japon, à 80 fr. et 100, à 50 francs.
Publié à 30 francs.

Madame Bovary, mœurs de province. Douze compositions, par Albert Fourié, gravées à l'eau-forte, par E. Abot el D. Mordant. *Paris, Quantin*, 1885, grand in-8, couv, impr.

De la collection. *Chefs-d'œuvre du roman contemporain.*
Publié à 25 francs.
Il a été tiré, en outre, 100 exemplaires numérotés sur papier du Japon, réimposés dans le format in-4 colombier, à 100 francs. Ces exemplaires contiennent une double suite des eaux-fortes, sur Hollande et sur Japon, avant la lettre.

Madame Bovary. Compositions d'Alfred de Richemont gravées à l'eau-forte, par C. Chesa. Préface de Léon Hennique. *Paris, Ferroud*, 1905, in-4, couv. impr.

Tiré à 610 exemplaires numérotés, dont 200 sur papier du Japon ou grand vélin d'Arches.
Publié à 200 francs.

Madame Bovary, mœurs de province, par Gustave Flaubert. Eaux-fortes en couleurs de Henri Jourdain. (Paris, Impr. Nationale. Les eaux-fortes en couleurs ont été tirées par A. Valcke.) *Paris, Société du Livre d'Art*, 1912 (20 novembre), grand in-8, 385 pp.

Madame Bovary. Edition du Centenaire, précédée d'une étude inédite de Louis Bertrand. *Paris, Le Livre, 9, rue Coëtlogon*, 1921, in-16 soleil, couv. impr.

Illustré de 4 aquarelles hors texte, de Pierre Brissaud.
Tiré à 900 exemplaires numérotés sur vélin de pur chiffon.
Il a été tiré en outre, 4 exemplaires sur Japon des manufactures impériales, numérotés de 1 à 4, contenant chacun une des aquarelles originales de Pierre Brissaud, et 96 exemplaires numérotés de 5 à 100, sur vergé, à la cuve des papeteries d'Arches.
Publié à 55 francs. Cette édition est entièrement épuisée.

Salammbô. Dix compositions, par A. Poirson, gravées à l'eau-forte, par Mme Louveau-Rouveyre, MM. L. Muller et G. Mercier. *Paris, Quantin, s. d.* (1887), gr. in-8, couv. impr.

De la collection : *Chefs-d'œuvre du roman contemporain.*
Publié à 25 francs.
Il a été tiré, en outre, 100 exemplaires numérotés sur papier du Japon, réimposés dans le format in-4 colombier, à 100 francs. Ces exemplaires contiennent une double suite des eaux-fortes sur Hollande et sur Japon, avant la lettre.

La Tentation de saint Antoine. 33 compositions de G. Rochegrosse, gravées à l'eau-forte en couleurs, par E. Decisy. *Paris, Ferroud*, 1908, gr. in-8, couv. impr. Tiré à 350 exemplaires numérotés, dont 120 sur papier du Japon.

Publié à 250 francs.

La Tentation de saint Antoine. Compositions de Georges Rochegrosse, gravée en couleurs, par E. Decisy. *Paris, Ferroud*, 1907, petit in-4, couv. impr.

Edition illustrée de 32 compositions de G. Rochegrosse, dont 6 grands sujets hors texte.
Tiré à 340 exemplaires numérotés.

Un cœur simple, par Gustave Flaubert. Exemplaire unique, imprimé pour mon bon bon plaisir. *Sans lieu* (Evreux, impr. Hérissey), 1887, in-8.

Cet exemplaire, imprimé spécialement sur papier du Japon, aux frais et par les soins de M. Paul Reveillac, est orné de 17 aquarelles originales dans le texte, par Gumery.
On a ajouté à la fin de cet exemplaire 9 aquarelles d'essai (Vicaire).
Un second exemplaire également imprimé sur papier du Japon, non encore illustré, fait partie de la bibliothèque de M. Charles Hérissey.

Un cœur simple, illustré de 23 compositions par Emile Adan, gravées à l'eau-forte par Champollion. Préface par A. de Claye. *Paris, A. Ferroud*, 1894, in-8, couv. illustr.

10 eaux-fortes hors texte, 13 eaux-fortes dans le texte. La vignette du titre est reproduite sur la couverture.
Même tirage que pour Hérodias.

Un cœur simple. Avec gravures en couleur par Rudaux, sur planches repérées d'après les aquarelles qu'il a faites sur un exemplaire unique de format in-8. *Evreux, Société normande du Livre illustré*, 1903, in-16.

Tiré à 110 exemplaires numérotés.

Un cœur simple. 23 compositions de Auguste Leroux, gravées à l'eau-forte par E. Decisy. *Paris, Ferroud*, 1913, in-12, couv. impr.

Tiré à 988 exemplaires numérotés, dont 20 sur Japon à 225 francs, 60 sur Japon à 80 francs et 100 à 50 francs.
Publié à 30 francs.

EXTRAITS

Lectures littéraires. Pages choisies des grands écrivains. Gustave Flaubert. Introduction de G. Lanson. *Paris, A. Colin*, in-12.

Pages choisies de Gustave Flaubert. Publié par G. Lanson. *Paris, A. Colin*, 1 vol. in-12. Prix : 8 francs.

Pensées. Préface de Mme Caroline Franklin-Gould. *Paris, Conard*, 1913, in-16, couv. impr.

QUELQUES ÉCRITS ET DOCUMENTS SUR GUSTAVE FLAUBERT

Albalat (A.). Le Mal d'écrire et le roman contemporain. Chateaubriand et Gustave Flaubert. *Paris, Flammarion*, 1895, in-18.

Barbey d'Aurevilly. Les Œuvres et les hommes. 4e partie. Les Romanciers. *Paris, Amyot*, 1865, in-12. Pp. 61-76, article sur Gustave Flaubert.

Bertrand (L.). Gustave Flaubert, avec des fragments inédits. *Paris, Mercure de France*, 1912, in-12.

Bosquet (Aimé). Esquisse en vers des deux principales œuvres de Gustave Flaubert. *Mantes, impr. Beaumont*, 1890, in-8.
Sur Madame Bovary et Salammbô.

Bourget (Paul). Essais de psychologie contemporaine. Edition définitive. *Paris, Plon*, s. d., 2 vol. in-18.

Brunetière (Ferd.). Le Roman naturaliste. *Paris, Calmann-Lévy*, 1883, in-12. Flaubert. Pp. 135-195.

— Histoire et littérature. *Paris, Calmann-Lévy*, 1884. 3 vol. in-12.
Tome II, p. 127, article sur Flaubert.

Caro (E.). Poètes et romanciers, De Vigny... Gustave Flaubert. *Paris, Hachette*, 1888, in-12.

Claretie (Jules). La Vie à Paris, 1880. Première année. *Paris, V. Havard*, 1881, in-12.

— La Vie à Paris, 1882. Troisième année. *Paris, V. Havard*, 1883, in-12.

Clérambray (F.). Flaubertisme et Bovarysme. Causeries documentées lues en des réunions privées à X... en Bray (Haute-Normandie) en janvier 1912. *Rouen, Lestringant*, 1912, in 8.

Commanville (Mme Caroline). Souvenirs sur Gustave Flaubert, texte et illustrations par Caroline Commanville. *Paris, A. Ferroud*, 1895, in-8. *Orné d'un portrait de Gustave Flaubert, gravé par Champollion d'après Mme Commanville et portrait de Flaubert (à l'âge de 9 ans), gravé sur bois par Prunaire, d'après E. H. Langlois.*

Deschamps (René). Un ami de Gustave Flaubert. Alfred Le Poitevin. Œuvres inédites précédées d'une introduction sur sa vie et son caractère. *Paris, Ferroud*, 1909, in-8.

— Flaubert. Sa vie, son caractère et ses idées avant 1857. *Paris, Ferroud*, 1909, in-8.

Deschamps (René) et René Dumesnil. Autour de Flaubert. Etudes historiques et documentaires, suivies d'une biographie chronologique, d'un essai bibliographique des ouvrages et articles relatifs à Flaubert et d'un index des noms cités. *Paris, Mercure de France*, 2 vol. in-18. Prix, brochés : 11 fr. 50.

Desprez (L.). L'Evolution naturaliste. Gustave Flaubert. *Paris, Tresse*, 1884, in-18.

Doublet (Georges). La Composition de Salammbô, d'après la correspondance de Flaubert. *Toulouse, Privat*, 1894, in-8.

Du Camp (Maxime). Souvenirs littéraires. *Paris, Hachette*, 1882-1883, 2 vol. in-8.

Dumesnil (R.). Flaubert, son hérédité, son milieu, sa méthode. *Paris, Boivin*, 1905, in-12.

Duplais (Léonie). Etudes littéraires. G. Flaubert, romancier; M. Bousquet, céramiste; La Campagne. Œuvre du travail à la campagne pour les femmes. *Berck-plage, Brulein frères*, 1906, in-8.

Dusolier (A.). Nos gens de lettres, leurs caractères et leurs œuvres. Gustave Flaubert. *Paris, Achille Faure*, 1864, in-12.

Faguet (Emile). Gustave Flaubert. *Paris, Hachette* (Les Grands Écrivains), in-12.

Ferrère (E. L.). L'Esthétique de Gustave Flaubert. *Paris, Conard*, 1913, in-8.

Fierens-Gevaert (H.). Deux surhommes de lettres (Beaumarchais et Flaubert). *Bruxelles, Lamertin*, 1901, in-8.

Fischer (E. W.). Etudes sur Flaubert inédit. *Paris A. Ferroud*. 1908, in-12.

France (Anatole). La Vie littéraire. *Paris, Calmann-Lévy*, 4 vol. in-12.
Tome II, pp. 18-27. *Tome III*, pp. 298 à 308.

Franck (Félix). Gustave Flaubert d'après des documents intimes et inédits. *Paris, Revue générale*, 1887, in-18. (*Extrait.*)

Gaultier (J. de). Le Bovarysme. La Psychologie dans l'œuvre de Flaubert. *Paris, Léopold Cerf*, 1892, in-8.

Gaultier (J. de). Le Génie de Gustave Flaubert. *Paris, Mercure de France*, 1913, in-12.

Gossez (A.). Le « Saint-Julien » de Flaubert. *Lille, Edition du Beffroy*, 1903, in-8.

Guyot (H.). Gustave Flaubert. Du rôle que l'intelligence a joué dans sa vie et dans son œuvre. *Paris, Rivière*, 1910, in-8.

Hennequin (E.). Etudes de critique scientifique. Quelques écrivains français. Flaubert, Zola, Hugo, Goncourt, Huysmans, etc. *Paris, Perrin*, 1890, in-12.

Lastic (Ph. de). La Pathologie mentale dans les œuvres de Gustave Flaubert. *Paris, Baillière*, 1906, in-8.

Leblanc (Georgette). Un pèlerinage de Mme Bovary. *Paris, Sansot*, 1913, in-12.

Levallois (Jules). Les Contemporains chantés par eux-mêmes. Chanson. *Paris, Librairie internationale*, 1868, in-18.
Chanson sur Flaubert. Pp. 12 à 15.

Maynial (Ed.). La Jeunesse de Gustave Flaubert. *Paris, Mercure de France*, 1915, in-12.

Merlant (J.). Un entretien inconnu de George Sand et de Flaubert sur J.-J. Rousseau. *Montpellier. J. Coulet et fils*, 1912, in-8.

Merlet (G.). Le Réalisme et la Fantaisie dans la littérature. *Paris, Didier*. 1861.

Merry-Delabost (Dr). Laumonier; les Flaubert. Simple esquisse de trois chirurgiens de l'Hôtel-Dieu de Rouen pendant un siècle (1785-1882). Lecture faite à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen. *Evreux, impr. Hérissey*, 1889, in-8.

Sur la famille de Flaubert.
Mignot (Albert). Ernest Chevalier, ancien procureur général, député de Maine-et-Loire. Son intimité avec Gustave Flaubert; lettres inédites de l'auteur de « Madame Bovary », l'affaire X..., un scandale judiciaire, révélations, etc. Notes biographiques rédigées et mises en ordre, par Albert Mignot, son neveu. *Paris, Dentu*, 1888, in-8.
Monpont. Les Chantres de l'adultère. *Paris, Ledoyen*, 1859, in-12.
Pp. 27 à 38, G. Flaubert, Mme Bovary.
Palante (G.). La Philosophie du Bovarysme. Jules de Gaultier. *Paris, Mercure de France*, 1912, in-12.
Pontmartin (A. de). Nouveaux samedis. 7e série. *Paris, Michel-Lévy*, 1870, in-18.
Revue d'histoire littéraire de la France, *Paris, Colin.*
A publié un grand nombre d'études et de travaux sur Flaubert. Consulter les *Tables générales*, établies par M. Maurice Tourneux, qui se vendent séparément.
Richard (Charles). Chenonceaux et Gustave Flaubert. *Tours, Deslis frères*, 1887, in-16.
Rolland (Joachim). Gustave Flaubert. *Niort, Clouzot*, 1912, in-12.
Sainte-Beuve Causeries du lundi. *Paris, Garnier* 1858, in-12.
Tome XIII. Pp. 283-297.
Seillière (baron E.). Le Romantisme des réalistes. Gustave Flaubert. *Paris, Plon*, 1914, in-12.
Travers (J. Ch.). Gustave Flaubert as seen in his works and correspondence. *Westminster, A. Constable*, 1895, in-8.
Stéfane-Pol. Trois grandes figures. G. Sand, Flaubert, Michelet. *Paris, Flammarion*, 1898, in-12.
Zola (Emile). Les Romanciers naturalistes. *Paris, G. Charpentier*, 1881, in-18.

BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie de la France.
Bulletin du Bibliophile.
Frère, Manuel du bibliographe normand.
Lorenz, Catalogue général de librairie française.
Vicaire, Manuel de l'amateur de livres du XIXe siècle.

Imprimerie de J. Dumoulin, à Paris.

117

Supplément à la *Bibliographie de la France*, n° 28, du 13 juillet 1923

CERCLE
de la LIBRAIRIE
Syndicat
des Industries du Livre

SYNDICAT
des LIBRAIRES
de la
Région de Paris

117, boulevard Saint-Germain

A TRAVERS LA LIBRAIRIE

CAUSERIES FRANÇAISES

QUATRIÈME CAUSERIE

FAITE AU CERCLE DE LA LIBRAIRIE

LE 16 FÉVRIER 1923

LIBRARY
JAN 22 1924
UNIVERSITY OF TEXAS

BALZAC

Par M. Pierre MILLE

Mesdames et Messieurs,

J'ai été voyageur, parce que cela m'amusait, pendant quinze ans de ma vie; après cela, je suis devenu un homme de cabinet. La seule chose qui m'a laissé en contact avec le vaste monde, c'est que j'avais pris l'habitude de regarder les faits et de les aimer, de considérer au-dessous des apparences extérieures, en quelque sorte le sous-sol. Et cette fois, puisque je sais que je m'adresse à un auditoire qui est en partie formé d'amis de la librairie et de professionnels de la librairie, c'est d'un côté souterrain de Balzac, surtout, mais d'un côté qui est important au point de vue de notre commun métier, que j'aurai à vous parler.

Un des vieux et des professionnels de la librairie, que probablement vous connaissez tous ou presque tous, le père Lehmann, de la librairie Calmann-Lévy, me disait un jour : « La première chose que nous devons savoir dans notre métier, c'est qu'il y a des auteurs morts et des auteurs vivants. — Oh! lui ai-je répondu, je vous remercie, mais M. de la Palice m'en avait déjà appris autant! » Mais il a repris : « Je ne l'entends pas du tout comme vous! Il y a des auteurs parfaitement vivants au point de vue des registres de l'état civil, qui, au point de vue de la librairie sont morts, parfaitement morts. Je ne vous les nommerai pas : ce serait désobliger. Et il y en a d'autres qui sont morts depuis longtemps, qui sont au cimetière, et qui sont restés à notre point de vue parfaitement vivants. Il y a Renan, il y a Baudelaire, il y a le père Dumas et il y a Balzac. Balzac est resté vivant, profondément vivant. Nous vendons du Balzac beaucoup plus que des livres de M. Un Tel ou de M. Un Tel qui sont de l'Académie! »

Ceci est déjà intéressant.

Il y a un autre phénomène sur lequel je me permettrai d'attirer votre attention : Il est devenu, dans un certain monde de la critique, il est devenu de mode — mode d'où la politique n'est pas étrangère — de déclarer que Hugo, Renan, Flaubert (un autre mort qui est toujours vivant) étaient des types dans le genre de M. de la Palice et que même ils écrivaient comme des concierges. Je vous dis que la politique n'est pas étrangère à cette manière de voir parce que ce sont des auteurs qui, vivant dans notre dix-neuvième siècle, ont été entraînés dans le grand courant démocratique ou libéral qui le caractérisa. Cette explication est valable encore qu'elle soit insuffisante, et suffit pour le moment. Cette attitude tient à des motifs de même nature que ceux qui portaient la jeunesse républicaine, du Second Empire à déclarer que Napoléon Ier n'était qu'un sombre idiot. Et cela est d'une importance nulle.

Mais ces mêmes critiques ne s'attaquent pas à Balzac! Aucun n'a jamais dit même qu'il fût un artiste inégal et ce n'est pas moi du reste qui l'accuserai d'écrire mal. Je pense même tout le contraire. Je pense qu'il écrivait fort bien quand il voulait, que, par exemple, les lettres d'Esther, dans... *A combien l'amour revient*

aux vieillards, le passage délicieux des *Contes drolatiques* où Balzac représente Tours comme une belle fille qui baigne ses pieds dans l'eau de la Loire sont des choses qui pourraient entrer dans une Anthologie. La vérité est que Balzac, inégal comme il l'est, ne pouvait pas écrire autrement, étant donné sa conception du roman.

Il y a une définition qu'on a donnée jadis, un peu injustement, de Flaubert. C'est que Flaubert écrivait excellemment un paragraphe, moins bien un chapitre, et mal un livre. Cette définition pourrait être donnée à l'envers et beaucoup plus justement de Balzac. Balzac était un homme qui composait d'une façon lâchée un paragraphe, beaucoup mieux un chapitre, et merveilleusement un livre. Et cela tient à ce que, sachant ce que c'était que le roman, sachant ce que c'était que l'œuvre d'art qui s'appelle un roman, il sacrifiait tout à l'effet d'ensemble : et il avait raison.

Balzac s'est toujours prétendu, toute sa vie, monarchiste et catholique, encore que j'aie peur que son monarchisme et son catholicisme aient beaucoup senti le fagot. De là, sans doute, l'indulgence avec laquelle les détracteurs actuels de la littérature du dix-neuvième siècle l'ont traité. Mais cela n'empêche pas que, à la critique qui mêle bizarrement la politique à la critique, il convient d'ajouter l'admiration des vrais critiques qui considèrent l'œuvre en elle-même, la fidélité de tous les lecteurs, d'un très grand nombre de lecteurs, leur fréquentation assidue de cette œuvre et la vie enfin, la vie profonde que continue d'avoir l'œuvre de Balzac.

C'est d'abord qu'il en faisait de la vie, c'est qu'il a été le plus grand, le plus fécond des romanciers du dix-neuvième siècle; c'est qu'il avait l'imagination créatrice et reconstructrice au suprême degré. *Le Père Goriot*, *le Cousin Pons*, *le Lys dans la Vallée*, *la Cousine Bette*, *César Birotteau*, *Eugénie Grandet*, cela existe, n'est-ce pas, cela existe comme au jour où ils furent créés, cela existe mieux que beaucoup, que la plupart de nos ouvrages contemporains, cela est éternel parce que — et j'y insisterai tout à l'heure — les caractères y sont éternels.

Mais ce n'est pas seulement cela qui explique cette vie persistante de l'œuvre de Balzac. Il y a, dans cette œuvre, l'intérêt historique de ce qui n'existait déjà plus au temps où Balzac écrivait, et il y a encore l'intérêt actuel d'une société qui a duré telle qu'il l'a montrée, qui a duré tout le dix-neuvième siècle; et qui, malgré des bouleversements, des transformations extrêmement sensibles depuis une quarantaine d'années seulement, n'a pas encore cessée d'être.

Voyons d'abord, si vous le voulez bien, l'intérêt historique.

Ce qui a changé en France, de 1780, avant la Révolution, à 1830, c'est la forme politique de la France. Beaucoup d'hommes, au temps où Balzac écrivait, vivaient encore qui avaient assisté à la chute de la Monarchie, à la Révolution, à l'Empire et à la Restauration, et devant eux apparaissaient des générations nouvelles pour qui ces temps demeuraient — comme la guerre pour notre jeunesse qui est née d'hier — quelque chose de légendaire et d'inexplicable. Sa génération voulait savoir, et s'adressait pour savoir aux aînés qui possédaient sur ces époques disparues tant de souvenirs personnels : des souvenirs qui venaient non seulement de ces âmes, mais même de leurs ancêtres directs — car nous savons tous que nos souvenirs d'enfance sont faits non seulement de ce que nous avons recueilli, appris par nous-mêmes, mais de ce que nous avons appris par les conversations de ceux qui nous entouraient. Or, voilà Balzac :

Il est né en 1799, il avait seize ans, à Waterloo. Son père avait été avocat au Conseil sous Louis XVI, puis employé aux subsistances, c'est-à-dire intendant militaire, sous Napoléon, et enfin directeur des hospices sous Napoléon et sous Louis XVIII. Il avait reçu de bouche à oreille des récits presque sans nombre sur l'ancien régime, sur la Révolution et sur l'Empire, des récits déformés déjà, déjà reconstruits, mais par con-

séquent beaucoup plus intéressants encore pour un homme comme Balzac, pour un homme qui n'avait pas à s'inquiéter de la réalité historique, mais du pittoresque; récits qui s'étaient accumulés dans cette admirable mémoire qui gardait tout et qui ressuscitait tout. Et c'est à ces souvenirs qu'on doit sans doute l'*Envers de l'Histoire Contemporaine*, *Madame de la Chanterie*, *la Messe de l'Athée*, *le Réquisitionnaire*, *le Colonel Chabert* et tant d'autres œuvres qu'il serait presque fatigant d'énumérer.

Autre chose encore. La Restauration s'était efforcée de reconstituer une cour, une cour avec son étiquette, une cour qui devait ressembler plus ou moins à la cour de Louis XVI, à la cour de l'ancienne monarchie, et cette cour, malgré tous ses efforts, n'avait plus rien de commun avec l'autre. Elle était composée de familles émigrées, de familles qui avaient accepté des charges sous l'usurpateur; elle formait une espèce d'alliage des mœurs de l'ancien régime déjà modifiées par l'émigration, par les emprunts étrangers contractés durant le séjour des émigrés à Londres, à Pétersbourg, en Autriche, dans presque toute l'Europe, avec les mœurs imposées par la Révolution et l'Empire. D'autre part l'aristocratie qui la composait ressemblait beaucoup à l'aristocratie anglaise de cette époque et même de l'époque actuelle. C'était donc, à de certains égards, une espèce de caricature, encore grandiose, mais enfin une caricature : et c'est cette cour-là que Balzac nous a montrée avec la duchesse de Maufrigneuse, Mme de Sérizy, le duc de Chaulieu, M. de Granville. C'est la cour de la Restauration.

Voilà pour l'intérêt historique de la Comédie humaine. C'est la peinture de ce qui n'était déjà plus du temps de Balzac ou bien de ce qui allait disparaître. Mais en plus, il y a un autre intérêt, même de nos jours : c'est le tableau de la nouvelle société qui était issue de la Révolution. Celle-ci était politiquement différente de celle de l'ancien regime parce que les classes dirigeantes n'étaient plus les mêmes, parce qu'aux débris de l'ancienne aristocratie qui subsistait encore s'était jointe, pour diriger le pays politiquement, une nouvelle aristocratie terrienne, l'aristocratie du Tiers-Etat, et une aristocratie du haut commerce. C'est ce que l'on a appelé, jusqu'à l'inauguration du suffrage universel, le pays légal.

Mais — et c'est une remarque, je crois, qui n'a été que rarement faite — cette société avait conservé exactement la même manière de vivre qu'avant la Révolution, parce qu'aucune des découvertes scientifiques faites alors ne s'était transportée encore dans le domaine pratique; elle voyageait dans les mêmes diligences, elle employait le même télégraphe Chappe, elle avait la même manière de gagner son argent et de le dépenser; cet argent lui venait, comme avant la Révolution, un peu du commerce, un peu de la finance et beaucoup du revenu des terres. La grande industrie n'était pas encore apparue, elle n'est apparue que très tard, et même malgré les chemins de fer, cette forme de société s'est conservée jusqu'à nos jours. Ce n'est guère que vers 1889 que la société a commencé à changer en France par l'augmentation du nombre des grandes fortunes issues de la grande industrie qui se développaient, et par toutes les inventions, les applications pratiques de la science moderne : le téléphone, l'aviation et l'automobile. Ce n'est que depuis ce temps seulement que nous nous trouvons en présence d'une société qui est infiniment différente de celle qui existait en France de 1780 à 1880; et c'est ce qui constitue le très grand intérêt de Balzac : c'est qu'il a décrit un monde qui a duré extrêmement longtemps et qui n'a pas encore disparu, parce que la France demeure, dans tout ce qui reste la province encore, un pays de petits propriétaires ruraux, parce que ces petits propriétaires ruraux, comme du temps de Balzac, continuent d'être en lutte avec ce qui reste des grandes propriétés soit religieuses, soit civiles; et que, dans ces conditions, les modalités des passions dans les petites villes de province et dans la campagne n'ont pas changé beaucoup depuis un siècle; parce que, enfin, la guerre même, la guerre qui semble pourtant avoir

moins radicalement détruit l'Allemagne que ce qui restait en France de grandes propriétés, la guerre donne un tel regain d'actualité à des romans comme *les Paysans* de Balzac, par exemple, que ce roman a l'air d'avoir été écrit hier. (*Applaudissements.*)

J'arrive maintenant, Mesdames et Messieurs, à un point qui me paraît concerner de beaucoup plus près votre profession : Il s'agit de savoir si, comme l'a dit la légende, Balzac a été pauvre, si Balzac, au moins jusqu'à la dernière partie de sa vie et au moment de son mariage qui ne fut pas très heureux, avec la comtesse Hanska, Balzac s'est toujours trouvé à court d'argent.

La réalité est assez différente. Il est parfaitement exact qu'il y a eu au dix-neuvième siècle de grands écrivains comme Baudelaire, des écrivains de valeur, comme Murger, qui ont connu réellement la misère. Mais Balzac?

Il convient d'abord de remarquer que Balzac, comme Musset, comme Baudelaire même, comme presque tous les écrivains français du dix-neuvième siècle et même du vingtième siècle, sauf Murger qui était fils d'un petit tailleur, que tous ces écrivains ont tous appartenu aux couches supérieures de la bourgeoisie. La situation affreuse de Baudelaire est due à ce que, ayant fait des dettes, il a eu un beau-père qui, très imprudemment, lui a donné un conseil judiciaire et qu'avec un conseil judiciaire qui vous empêche de traiter quoi que ce soit, de signer quoi que ce soit, personne ne pourra jamais se tirer d'affaire. La misère de Baudelaire est due aussi à ce qu'il était surtout un poète et qu'il est très rare que la poésie nourrisse son homme.

Balzac, lui aussi, contracta des dettes qui ont pesé longtemps sur son existence, mais leur origine même prouve que sinon lui, du moins sa famille, se trouvait dans une situation assez aisée. L'origine de ces dettes, comme vous le savez, a été une entreprise d'imprimerie et librairie où avaient été engagés des fonds assez importants, et quand Balzac se fit imprimeur il était déjà homme de lettres, il commençait à réussir. Mais toute sa vie, il ne faut pas l'oublier, Balzac a été hanté par l'idée des grandes affaires, par l'idée de combinaisons magnifiques qui toujours échouaient; il a toujours été victime de sa débordante imagination qui était, dans les affaires, celle d'un romancier. Il a eu aussi à souffrir d'un besoin de faste, d'ostentation, qui était du reste fort à la mode alors parmi les hommes de lettres, très probablement en raison des doctrines romantiques qui régnaient à ce moment dans la littérature.

Le rêve de Balzac, toute sa vie, a été d'égaler le faste, le luxe de M. de Lamartine et même d'Eugène Sue : Eugène Sue et Lamartine qui ont connu pour les mêmes motifs, vous ne l'ignorez pas, des heures difficiles.

Le père de Balzac avait été intendant militaire, directeur des hospices; il était propriétaire à Tours d'une assez belle maison; il était assez riche pour avoir projeté un instant d'acheter à son fils, Honoré de Balzac, une charge de notaire. A cette époque, les charges de notaire à Paris coûtaient certainement moins cher que maintenant où il faut être millionnaire pour se les offrir, mais il fallait pourtant débourser une somme assez importante. Balzac refusa, et c'est alors — je crois que c'est de là que vient la légende de la pauvreté de Balzac, — c'est alors que sa famille lui coupa les vivres et qu'il dut se retirer dans une mansarde de la rue Lesdiguière, au Quartier Latin, avec 125 francs de pension par mois.

Mesdames et Messieurs, on était en 1822 : 125 francs par mois, à cette époque, cela faisait au bas mot 600 francs de maintenant. Voilà les débuts de misère de Balzac. Ce sont des débuts qui sont ceux de tous les jeunes gens de la bourgeoisie, ni plus ni moins.

Et enfin Balzac, à vingt-huit ans, était littérairement déjà lancé; il venait de vendre 2 000 francs à l'éditeur Levavasseur les deux premières éditions, pas davantage, de la

Physiologie du Mariage, et 2.000 francs de cette époque en vaudraient à l'heure actuelle 8 000 !

Si donc Balzac s'est trouvé, une partie de son existence, poursuivi par les créanciers, c'est qu'il avait, il faut le répéter, de très grands besoins et la passion des grandes affaires.

C'est à peu près dans le même temps qu'il publiait cette *Physiologie du mariage* qu'il a lancé son imprimerie-librairie, dans laquelle son père avait mis 30 000 francs et un ami 60 000. L'entreprise, personne ne l'ignore, ne réussit pas, et le père de Balzac étant mort; ce fut Mme Balzac qui paya pour empêcher la faillite. Il restait à Balzac 50 000 francs de dettes, 50 000 francs qu'il aurait pu acquitter, sans sa manière de vivre, sur ses bénéfices littéraires puisque, dès le début de sa carrière, vers l'âge de trente ans, il avait vendu pour 35 000 francs les premiers volumes des *Etudes de mœurs*. Si l'on tient compte de la différence de valeur de l'argent entre 1830 et 1880, on peut, on doit même estimer que les revenus qu'il a tirés de sa profession littéraire ont dépassé ceux de Zola. En 1835, il accusait 25 000 francs. Multipliez par 4 pour avoir la valeur actuelle, cela fait 100 000 francs. De 1840 à sa mort, il déclare dans sa correspondance qu'il gagnait en moyenne 150 000 francs par an. Si vous voulez calculer, cela fait 600 000 francs d'aujourd'hui.

Et c'est là que j'entre dans le vif du sujet pour mon auditoire professionnel. Il est indispensable de signaler la très grande différence à cette époque, des contrats d'édition tels qu'on les pratiquait alors et tels qu'on les pratique maintenant. Chose singulière, il semble bien qu'un auteur, surtout un auteur énergique, retors, adroit comme l'était Balzac, pouvait tirer de son œuvre, à cette époque, plus qu'un auteur n'en tire maintenant.

Voici un exemple de traité présenté comme ordinaire, dans *les Illusions perdues* de Balzac. Lucien de Rubenpré vend 5 000 francs les premières éditions de *l'Archer de Sarteneuve*, à condition d'ailleurs, je dois le reconnaître, que cet ouvrage soit annoncé comme le premier d'une série. Il est aussi à signaler que l'auteur, conformément aux usages de l'époque, est payé en billets à six, neuf et douze mois, non pas en argent frais, et que, si l'éditeur n'avait pas une réputation de solidité, l'auteur était obligé, pour faire escompter ses billets, d'accepter une réduction plus ou moins considérable. Mais il n'en est pas moins vrai que les conditions d'alors avaient des avantages. Par le traité en usage actuellement, qu'est-ce qui se passe? L'auteur cède à l'éditeur le droit exclusif d'imprimer, d'éditer et de vendre un ouvrage déterminé, parfois sous une forme déterminée, pour un pourcentage déterminé par volume. Ceci équivaut pratiquement à la propriété pleine et entière de l'éditeur. Tout au plus le traité prévoit que l'auteur pourra entrer en possession de son œuvre quand les derniers exemplaires auront été épuisés, et que l'éditeur, après un délai fixé d'avance, qui est d'un ou deux ans en général, aura fait connaître qu'il se refuse à procéder à un nouveau tirage, En d'autres termes, l'éditeur ne restitue la propriété de l'œuvre que si celle-ci, à ses yeux, n'a plus de valeur marchande. De plus, supposez que la notoriété de l'auteur ait augmenté après la publication d'un premier volume, cet ancien ouvrage bénéficie par conséquent de la réputation qu'il a acquise postérieurement, retrouve des lecteurs, et pourtant l'auteur, d'après son traité, traité qui, d'ailleurs, chez les bons éditeurs, il faut bien le reconnaître, il faut le proclamer à leur éloge, est souvent modifié, mais l'auteur doit continuer à ne toucher que les quelques centimes qui lui avaient été consentis lors de la signature de ce premier traité.

Quand on retourne aux contrats de 1830, on s'aperçoit d'une différence considérable, radicale. Balzac ne vendait pas son manuscrit, il l'affermait, il le louait, c'est-à-dire qu'il ne traitait que pour un certain nombre d'éditions, après quoi, il reprenait le

droit de négocier à nouveau avec n'importe qui et pour le même livre. Nous avons là-dessus le témoignage extrêmement précis d'un de ses premiers éditeurs, Werdet, qui a laissé sur Balzac un livre extrêmement intéressant. Il s'exprimait ainsi :

« Jamais l'illustre écrivain ne vendait de manuscrit ni de réimpression que pour un nombre fixe d'exemplaires et pour un certain temps, un an d'ordinaire, à l'expiration duquel il rentrait dans sa propriété littéraire et dans son droit de publier à nouveau, que le nombre d'exemplaires tirés fût ou non vendu. »

De sorte qu'après avoir touché 2 000 francs pour la *Physiologie du mariage*, 36 000 francs pour les premières *Études de mœurs*, ce qui équivaut, en argent contemporain, à 8 000 et à 146 000 francs, au bout d'un an, Balzac pouvait traiter pour les mêmes œuvres avec un autre éditeur qui, celui-ci, lui faisait des offres plus avantageuses. Vous concevez le bénéfice qu'il a pu obtenir de la sorte !

En 1837, la maison Béthune achetait à Balzac 60 000 francs (c'est-à-dire 240 000 francs d'aujourd'hui) ses ouvrages déjà publiés, plus une rente de 15 000 francs (c'est-à-dire 60 000 francs d'aujourd'hui) pour le droit exclusif à la publication des œuvres qu'il composerait encore.

La vérité me paraît donc, et je crois qu'elle le paraîtra à tout homme de bon sens, que, dès l'âge de trente ans, Balzac a tiré de sa plume des sommes considérables. Il les a dépensées au jour le jour. Une part, toutefois, est tombée dans la poche des usuriers auxquels il s'adressait pour payer la dette qui provenait de son ancienne entreprise d'imprimerie-librairie. Mais Balzac n'a jamais été pauvre. Il a été désordonné comme beaucoup d'autres artistes d'ailleurs ; il ne s'agit pas de lui en faire un grief, mais il s'agissait, Mesdames, Messieurs, de rétablir les faits.

Balzac a été un homme d'affaires, ou du moins, il a cru l'être. Il savait admirablement traiter ses entreprises d'hommes de lettres. Il avait une imagination qui l'emportait au delà de toutes les bornes quand il ne s'agissait plus de littérature. Le nombre des anecdotes sur cette imagination de faux homme d'affaires qu'était Balzac est innombrable. Vous connaissez, par exemple, l'histoire de son achat de la propriété des Jardies où il ne fit jamais construire qu'une bicoque, bicoque dans laquelle, sur des murs blancs, il avait écrit au charbon : « Ici, une magnifique cheminée en marbre citholin. Ici, un tableau de Raphaël, hors de prix, comme on n'en a jamais vu », etc. Balzac comptait retirer de cette propriété des Jardies 400 000 francs par an en y plantant des ananas. (*Rires.*) Il avait calculé que vingt mille ananas par an, un ananas se vendant communément 20 francs, cela faisait 400 000 francs ! Il n'y avait qu'une seule chose à laquelle il n'avait pas pensé : c'est que les ananas, dans nos pays, ne poussent pas en pleine terre et il n'en poussa jamais un !

Il a eu d'autres combinaisons plus singulières, parce que l'on s'y aperçoit que l'intelligence profonde d'un grand homme s'appliquant à toute chose peut se mêler précisément avec l'impraticité : c'est sa combinaison pour se rendre acquéreur de mines en Sardaigne, vers 1840 — et à cette époque — cela était fort intelligent parce que personne n'y pensait. Il se dit : « Il y a eu des mines exploitées dès l'antiquité en Sardaigne. Les anciens usaient de procédés beaucoup moins perfectionnés que les nôtres, il doit rester beaucoup de métal dans leurs scories, et, par conséquent, si je retrouve l'endroit où sont les scories, je demanderai une concession et je pourrai exploiter. » Vous savez peut-être que, trente ans plus tard, c'est sur cette conception qu'a été établie l'exploitation des mines d'argent du Laurium, en Grèce, qui rapportent encore de très gros bénéfices à ceux qui en sont devenus les actionnaires. Il y avait donc quelque chose dans l'idée de Balzac. Il part pour la Sardaigne et, sur le bateau, il raconte toute son histoire à un compagnon de voyage, — rencontré par hasard. — Il trouve les scories, revient avec des échantillons intéressants, va trouver le gouver-

nement italien, lui demande la concession et le gouvernement italien lui répond : « Mais il y a trois semaines que cette concession a été accordée à un nommé Genoé. » (*Rires.*)

Balzac se rejeta plus simplement sur la culture de l'opium en Corse. Cela non plus ne réussit pas.

Tout cela, on le comprend fort bien, c'étaient des affaires qu'il rêvait, c'était des affaires dans lesquelles, parfois, il y avait quelque chose, mais qu'un homme comme lui, qui n'était qu'un romancier, n'avait pas le courage, n'avait pas la patience d'embrasser, de suivre dans les détails pour les mener jusqu'au bout. En d'autres termes, les affaires qu'il a essayé d'entreprendre pour lui n'ont jamais servi qu'à lui faire concevoir les types des grands conquérants, des grands financiers qu'il a placé dans ses romans ; elle ne lui a jamais servi que *littérairement*, parce que, en réalité, c'était un mythomane, c'était un menteur de génie comme tout grand créateur littéraire. Il se racontait des histoires : il les croyait, sur le moment.

Un jour, devant la Bourse, il rencontre Henri Monnier et lui explique une admirable opération pour laquelle il va entrer à la Bourse et qui lui rapportera 14 millions. Alors Henri Monnier tend la main et lui dit : « Prêtez-moi cent sous sur l'affaire ! » Monnier ne les a jamais vus. (*Rires.*)

Ses prétentions à la noblesse, son mariage avec Mme Hanska ont été de même nature. Elles appartenaient à la catégorie du rêve éveillé. Balzac n'était ni noble ni même de Balzac. Louis Lumet vient précisément de publier, dans *la Revue de Paris*, un article extrêmement intéressant où il démontre de la façon la plus évidente que le grand-père de Balzac était un paysan qui avait commencé d'être un peu à son aise, comme beaucoup de paysans, au dix-huitième siècle, qu'il habitait le département du Tarn, et qu'alors le père de Balzac qui, par hasard, avait appris à lire, à écrire, et même un peu de latin, était devenu clerc de notaire, puis était passé d'Albi, si je ne me trompe, à Paris. Balzac lui-même, dans une préface assez embarrassée du *Lys dans la Vallée*, que plus tard, du reste, il s'est empressé de supprimer, avait reconnu qu'évidemment, il n'avait aucun droit à se réclamer de l'illustre famille éteinte de Balzac d'Entraigues. Mais cet aveu public, cette confession faite par lui-même, ne l'ont pas empêché, toute sa vie, de mettre sur sa voiture, de faire graver sur sa vaisselle et même sur la fameuse canne dont Mme de Girardin a parlé et dont elle a fait un roman, les armes de la famille de Balzac d'Entraigues.

Autre rêve éveillé encore, son mariage avec la comtesse Hanska. Et, de toutes les affaires qu'il a faites, c'est la seule que le malheureux ait poussée jusqu'à la réalisation (*Rires*).

Son amour et son futur mariage — car il y eut des fiançailles qui durèrent dix ans, flattaient à la fois ses sens, sa vanité et son désir de fortune. Il ne vit la comtesse Hanska, durant des années, qu'une fois ou deux, d'une façon extrêmement brève, furtivement, à des rendez-vous soit à Vienne, soit dans une maison cachée dans les bois. En somme, tout ce temps, il se contenta de correspondre avec elle. Il n'y a rien de plus enflammant et de plus décevant, non seulement pour un homme de l'imagination de Balzac, mais pour n'importe qui, qu'un amour par correspondance! (*Rires*) On ne voit que ce qu'on veut voir, on se crée à sa fantaisie l'objet de sa passion, on lui donne toutes les qualités, on le dote de toutes les beautés et sa présence n'intervient jamais pour contrôler l'illusion. C'était donc un roman, un roman encore qu'avait construit Balzac avec Mme Hanska. Il eut le tort de l'éditer, c'est-à-dire d'épouser (*rires*), et c'est alors qu'il vit la véritable Mme Hanska. Elle n'était nullement la Mme Hanska qu'il avait créée. Sa fortune, sa fortune même, n'était pas ce qu'il avait cru, son caractère n'était pas celui du *Lys dans la Vallée* ;

L'orgueil de Balzac en souffrit, son cœur aussi, même physiquement, et sa vie en fut peut-être abrégée.

Tout le monde connaît cette fin dramatique et qui, elle-même a l'air d'une fin de roman telle qu'il les aima. Balzac et la comtesse Hanska, devenue sa femme, après un voyage de noces qui n'avait pas été sans déceptions ni orages, reviennent le soir dans leur hôtel de la rue Fortunée; ils voient la maison illuminée à giorno, des ombres qui dansent; la porte demeure hermétiquement fermée : tous les domestiques étaient devenus fous. C'est un des cas les plus bizarres de folie collective qu'on connaisse! Et il fallut des menaces pour se faire ouvrir, aller chercher la police.

Quelques mois après, Balzac expirait d'une maladie de cœur, après une agonie horrible de trente-quatre heures.

Cette extraordinaire imagination de Balzac qui voyait les choses accomplies sitôt qu'il les avait pensées, se retrouve dans un très grand nombre d'anecdotes de sa vie. Il y en a une qui est trop connue pour que je ne la résume pas le plus brièvement que je pourrai, c'est celle du cheval blanc de Jules Sandeau.

Balzac rencontre des amis dans un salon et leur dit : « Je vais offrir à Jules Sandeau un cheval blanc qui est chez tel marchand de chevaux et qui est le plus beau de tous les chevaux. » Et alors description du cheval, de toutes ses qualités, de toutes ses allures, une page d'hippologie. Balzac n'achète pas le cheval. Mais, quelque temps après, il rencontre Jules Sandeau et lui dit : « Eh bien! êtes-vous content du cheval que je vous ai donné? » (*Rires*)

En voici une autre qui est moins connue : Deux jeunes gens qui habitaient non loin de lui viennent le voir; il y avait un médecin et un futur homme de lettres.

Balzac leur rend cette visite et leur dit : « Comme vous êtes médiocrement logés! Ce n'est pas comme cela qu'il faut faire! Il faut jeter maintenant de la poudre aux yeux! » — « C'est que, disent les jeunes gens, c'est que nous n'avons pas d'argent! Nous ne sommes pas notre propriétaire! — Oh! répond Balzac, ces choses-là n'ont aucune importance! » Et il profite d'un jour où les deux jeunes gens étaient en partie fine avec de petites amies à Montmorency pour faire venir son tapissier et remeubler entièrement l'appartement de ses amis. Ceux-ci reviennent, et leur première idée en voyant le changement est celle-ci : « Nous n'avons pas payé notre terme, notre propriétaire a profité de ce que nous n'étions pas là pour mettre nos meubles dehors! » Il y a un nouveau locataire! Mais Balzac sort de derrière un rideau, comme dans les drames, et leur dit : « C'est moi la fée, mes amis! Vous n'avez à vous inquiéter de rien! Tout est payé! Tout est payé! C'est une affaire entre mon tapissier et moi! »..... Trois mois plus tard, les jeunes gens reçurent une note de 4 000 francs qu'ils eurent à acquitter parce que Balzac avait oublié de régler.

Il est hors de doute cependant qu'avec cette remarquable, cette formidable imagination, Balzac a été un sociologue. Il y en a un exemple qu'il faut donner. C'est la thèse même d'un roman qui s'appelle *les Employés*. Elle est extrêmement intelligente, elle dénote une puissance d'observation singulière. Balzac dit : Quand Napoléon a voulu reconstituer l'administration de la France, il ne s'est adressé qu'à un certain nombre de chefs de services qu'il accablait de travail et payait très bien pour l'époque, c'est-à-dire comme des généraux, et qui, comme des généraux, étaient comtes ou barons de l'Empire; au-dessous d'eux, il n'avait besoin que de copistes, que d'expéditionnaires. A ces expéditionnaires, il imposait — et cela suffisait — deux à trois heures de travail par jour. Alors, au lieu de créer des employés à proprement parler, il s'est adressé à des gens qui avaient déjà de petits revenus, qui étaient de petits rentiers, qui étaient des musiciens, voire des employés des pompes funèbres, et leur donnait 1 200 francs par an. Comme ils

n'avaient que peu de besogne et beaucoup de loisirs, ils ne se plaignaient pas. Mais on avait compté sans la puissance intérieure, et c'est ce que Balzac montre très bien, sans la puissance intérieure de la machine administrative. Quand il y a un chef de service, ce chef de service tient à avoir ses employés tout le temps sous la main. S'il reste huit heures au bureau, il faut que ses employés restent huit heures, et alors la fonction a créé, pour ainsi dire, l'organe administratif. Les anciens surnuméraires sont devenus le prolétariat de fonctionnaires qui existe aujourd'hui.

Voilà donc un profond observateur, voilà un homme qui, pour une très grande part, a été presque un historien, mais un historien d'un genre très particulier. Quand on lit l'ensemble des études faites sur Balzac, on s'aperçoit que, après de très longues recherches sur *le Colonel Chabert*, sur l'*Histoire contemporaine* (il y a exception pour *Madame de la Chanterie*; on a retrouvé précisément quel était l'épisode historique qui avait donné lieu à ce roman) on voit le critique dire : « Cela paraît vrai dans son essence. cela doit se rapporter à un événement que Balzac a connu », et cependant, on ne retrouve dans aucune archive un document sur cet événement.

Une autre impression nous vient encore des œuvres de Balzac, et c'est la véritable, et c'est l'essentielle. Un grand philosophe, Ravaisson, a dit que la véritable œuvre d'art n'est pas une forme, mais la cause profonde, la cause réelle d'où procède les formes, et que la réalité se modèle ensuite sur cette œuvre d'art. Il en a été ainsi des œuvres de Balzac. *Le Baron Hulot*, *le Cousin Pons*, *le Père Goriot*, *le Père Grandet*, *la Courtisane Esther*, *Madame de Mortsauf*, nous paraissent plus grand que nature; ils sont simplement d'une vérité supérieure.

Cette conférence n'avait pas pour but, et je vous l'ai dit, d'étudier l'art de Balzac, il y faudrait, non pas une heure, mais toute une suite de conférences et tout un livre; il faudrait analyser tous les caractères illustres que Balzac a créés, il faudrait analyser aussi ses procédés de style, ses procédés de composition, et il y aurait encore à étudier en lui le romantique et le réaliste qui sont alliés en lui d'une façon si singulière et si étroite. Le but de cette causerie a été, comme vous le voyez, plus rapproché, plus modeste : il s'agissait seulement des rapports de ce grand écrivain avec ses éditeurs et des précieuses informations qu'il nous livre sur la société de son temps.

Mais pourtant, avant de terminer, une remarque s'impose, une remarque qui est peut-être nécessaire à l'heure où tant de nos romanciers contemporains recherchent surtout, ou s'y perdent peut-être, l'exceptionnel, l'inédit, le rare et le monstrueux. La plupart des types de Balzac, on nous le dit et on a raison de le dire, sont immortels; ils existent d'une vie aussi forte, aussi définitive, aussi absolue que *l'Avare* de Molière, que la *Phèdre* ou l'*Iphigénie* de Racine. Et ce qu'il y a de remarquable, s'ils existent de la même façon, c'est pour la même raison : c'est qu'ils sont des caractères généraux, des caractères qui permettent de développer le lieu commun le plus large possible. J'emploie le mot « lieu commun » dans son sens originel qui était honorable, qui était hautement flatteur et que le langage vulgaire a bien à tort détourné de son acception primitive. Il faut entendre par lieu commun, en littérature, un caractère, une passion, un conflit d'événements où vient converger la plus forte somme possible d'émotion ou d'intérêt ressentie par le plus grand nombre de personnes. Ce sont ces grands lieux communs, ce sont ces caractères généraux qu'a développés Balzac. *Le Père Grandet*, c'est l'avarice; *le Père Goriot*, c'est l'amour paternel; *Esther*, c'est la courtisane amoureuse, c'est-à-dire le grand lieu commun inventé par le romantisme; *le Baron Hulot*, c'est la luxure chez le vieillard; *Madame de Mortsauf*, c'est la lutte victorieuse de la vertu contre l'amour et contre le désir.

Au-dessus de la force incomparable des peintures qu'il nous a laissées des mœurs d'une société et d'une époque, il y a cela, il y a le genre d'avoir créé des types qui

incarnent à jamais ces grands lieux communs, de les marquer de traits vrais, nouveaux, et qui pourtant appartiennent à tous les temps. C'est par là que Balzac, ce Balzac ambitieux, vaniteux, retors, bombinant, étourdissant, c'est par là que Balzac fut grand. C'est par là qu'il demeurera éternellement, c'est par là qu'il doit être mis à part, même dans la petite troupe des écrivains les plus illustres et peut-être, j'ose le dire, à côté de Shakespeare lui-même. Ce sera, je crois, l'opinion de la postérité...

Puisque vous avez bien voulu écouter cette causerie sans prétention, et puisqu'elle doit servir à quelque chose, je me permettrai, pour si peu qu'elle vous ait intéressé et si vous voulez continuer à étudier l'œuvre de Balzac, de vous recommander alors une toute petite bibliographie :

Histoire des œuvres de Balzac, par Spœlberch de Lovenjoul, chez Calmann, 1870.

Balzac, sa vie et ses œuvres, par Mme Laure Surville, sa sœur, 1858.

Honoré de Balzac, par Biré (1897), chez Champion.

Balzac, par Faguet, 1913, chez Hachette.

Enfin, le *Portrait intime de Balzac*, par son éditeur Werdet, qui a été publié chez Dentu, en 1869, qu'on trouve encore assez facilement chez les bouquinistes.

Mesdames et Messieurs, j'ai terminé, et je vous remercie de l'attention exagérée avec laquelle vous avez bien voulu m'écouter (*Applaudissements*).

BALZAC

IMPRIMEUR, ÉDITEUR ET FONDEUR

BALZAC, IMPRIMEUR [1]

Documents[2] relatifs à l'obtention de son brevet d'imprimeur, réunis par la Bibliothèque technique du Cercle de la Librairie

SEINE

—

PARIS

BALZAC, HONORÉ
Imprimeur

Breveté le 1er juin 1826, n° 2354.
En remplacement du Sr Jean Joseph Laurens, démissionnaire.
Démissionnaire, remplacé le 26 septembre 1828, par le Sr André Barbier.

A Son Excellence Le Ministre Secrétaire d'État au Département de l'intérieur.

MONSEIGNEUR,

J'ai l'honneur d'annoncer à Votre Excellence que je donne ma démission de mon brevet d'imprimeur à la résidence de Paris en faveur de Mr honoré Balzac que je supplie humblement Votre Excellence d'agréer comme mon successeur, lui ayant cédé mon établissement.

J'ai l'honneur, d'être avec respect de Votre Excellence
Le très humble et obéissant serviteur.

LAURENS
aîné
imprimeur.

Nous soussignés Imprimeurs à Paris, déclarons que M. Honoré Balzac possède toutes les connaissances requises pour exercer la profession d'imprimeur.

Paris ce onze avril mil huit cent vingt six.

DIDOT
le jne

GRATIOT
HUZARD-COURCIER.

---

1. Nous recommandons à tous ceux que cela intéresse l'excellente étude publiée par MM. Gabriel Hanotaux et Georges Vicaire : *La Jeunesse de Balzac. Balzac imprimeur*, 1825-1828. Avec trois estampes et deux portraits gravés sur bois par A. Lepère. Paris, A. Ferroud, 1903. In-8. 2e édition, in-8, en 1921, augmentée de la Correspondance de Balzac et de Mme de Berny, avec deux fac-similés et deux portraits.

On y trouve, en appendices, la transcription de nombreux traités passés par Balzac, éditeur, imprimeur et fondeur, ainsi qu'une liste de 163 impressions sorties de ses presses, de 1826 à 1828.

2. D'après le dossier d'Honoré Balzac (sans particule), déposé au Ministère de l'Intérieur, versé en 1877 aux Archives nationales.

(Demande autographe de Balzac, elle est remarquablement calligraphiée),

Monseigneur,

Honoré Balzac a l'honneur de faire connaître à Votre Excellence qu'il vient de traiter, avec le Sr J. J. Laurens aîné, de son fonds d'imprimeur à Paris. Il supplie Votre Excellence de daigner accorder sa sanction à ce traité, en lui faisant délivrer le brevet personnel dont il a besoin pour exercer cette profession.

Votre Excellence trouvera ci-joints, à l'appui de sa demande, la démission conditionnelle du Sr Laurens et le certificat de capacité exigé par les règlemens.

Il a l'honneur d'être avec un profond respect

Monseigneur
de Votre Excellence
Le très humble et très obéissant serviteur.
honoré Balzac.

Paris, le 12 avril 1826.

M. Honoré Balzac, rue de Tournon nº 2.

Monseigneur,

Permettez-moi de faire connaître à Votre Excellence l'intérêt vif que je porte à Mr Honoré Balzac qui désire obtenir l'autorisation nécessaire pour exercer la profession d'imprimeur. Je connais depuis longtems ce jeune homme, la droiture de son cœur; ses connaissances en littérature me persuadent qu'il s'est convaincu préalablement des devoirs qu'impose une pareille profession.

La sévérité de mes fonctions ne me permettroit pas d'élever la voix en faveur de M. h. Balzac si je n'avois une intime conviction, que Votre Excellence n'aura jamais à se repentir d'avoir favorablement accueilli sa demande.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect.

Monseigneur
de Votre Excellence
Le très humble et très obéissant serviteur.
De Berny.
Conseiller à la Cour royale.

Paris, le 12 avril 1826, rue d'Enfer nº 55.

(Cette lettre est adressée à M. le Comte Corbière, Ministre de l'Intérieur).

PRESSÉ

remis par M. Berny
Conseiller qui y prend le
plus vif intérêt.

12 *avril.*

Monsieur le Directeur Général

Pour ne pas vous ennuyer, j'aurai l'honneur de vous prier de jetter les yeux sur la lettre ci-jointe avant de la remettre à Son Excellence et

d'être persuadé que je vous aurai une vive et personnelle reconnaissance si vous pouvez, et promptement, faire réussir la demande de mon jeune protégé.

J'ai l'honneur d'être avec la plus haute considération

Monsieur le Directeur général

Votre très humble et très obéissant serviteur.

De Berny

Conseiller à la Cour royale.

Paris le 12 avril 1826, rue d'Enfer n° 55.

Enr. n° 346

15 avril 1826.

A M. le Conseiller d'État, Préfet de Police, à Paris[1].

1t extrait pour le dossier de Chenu.

M. le Préfet, je vous prie de vouloir bien recueillir et me transmettre des renseignemens sur la moralité et les dispositions politiques du Sr honoré Balzac, domicilié rue de Tournon n° 2, qui demande à remplacer un imprimeur de la Capitale, et du Sr Chenu, etc.

(Lettre du Directeur général de la Police).

ADMINISTRATION DES DOUANES

—

Cabinet du Directeur général

—

librairie

—

Qu'est-ce que c'est que cette demande?

Paris le 22 avril 1826.

Un brevet d'imprimeur a été promis à M. honoré Balzac. Je viens réclamer, Mon cher Collègue, votre intervention pour que ce brevet lui soit expédié le plus tôt possible.

M. Balzac m'est recommandé par une personne que je désire obliger et je serai très reconnaissant si vous voulez bien m'en fournir les moyens en rendant à M. Balzac le service que je vous demande pour lui.

Recevez, mon cher Collègue, la nouvelle assurance de ma considération très distinguée et de mon sincère attachement.

Le Conseiller d'Etat, Directeur Général.

Castelbajac.

(*Ces quelques mots sont autographes de Castelbajac*) :

« Je vous recommande instamment M. Balzac mon ami; je le connais personnellement ainsi que sa famille qui mérite toute confiance. »

A M. Franchet-Desperey, Directeur de la Police.

(*Minute non signée, et portant de nombreuses corrections, de la réponse du Directeur de la Police à M. de Castelbajac.*)

27 avril 1826.

A M. le Directeur gal des Douanes.

M. le Vicomte, vous m'avez fait l'honneur de me recommander le Sr Balzac, qui sollicite un brevet d'imprimeur à Paris, en remplacement

---

1. M. O. Delavau.

du Sr Laurens, démissionnaire. Le témoignage honorable que vous rendez à ce jeune homme, et l'intérêt que vous paraissez lui porter, ne me laissent pas douter qu'il réunisse les garanties que le Gouvt a le droit d'exiger d'un imprimeur. Mais la demande du Sr Balzac est très récente, et quelques formalités indispensables doivent précéder la délivrance des brevets. Je ne puis que vous promettre de hâter l'instruction de cette affaire, et j'espère vous en annoncer bientôt l'heureuse expédition.

PRÉFECTURE
DE
POLICE

—

1ère Division
3ème Bureau.

Paris le 8 mai 1826.

Monseigneur

Votre Excellence, par sa lettre du 15 avril dernier, m'a invité à recueillir des renseignemens sur la moralité et les dispositions politiques du sieur Balzac qui demande à remplacer un imprimeur de la capitale, et du Sr Chenu qui désire succéder à un imprimeur de Pithiviers. J'ai l'honneur de lui transmettre le résultat des informations que j'ai fait prendre sur ces deux individus.

Balzac

Le Sr Balzac, âgé de 27 ans, est né à Paris. Ce jeune homme qui a fait ses études et son droit, qui même est homme de lettres, appartient, suivant ce qu'on rapporte, à une famille estimable et très aisée de la capitale. On a reconnu qu'il n'a jamais fait aucun apprentissage, ni travaillé matériellemt dans l'imprimerie; mais on convient en même tems qu'il connaît bien le mécanisme de cet art. Du reste, on annonce que la conduite du Sr Balzac est régulière et qu'il professe de bons principes. On ajoute qu'il est particulièrement recommandé par M. De Berny, conseiller à la Cour royale, qui lui sert de guide et de conseil et qui garantit l'honnêteté du Sr Balzac.

Chenu

(Ici, les renseignements sur Chenu).

(La lettre est adressée à S. Ex. le Ministre secrétaire d'Etat au Dépt de l'Intérieur; elle est signée O. Delavau, conseiller d'Etat, préfet de police).

(*Cette lettre est écrite de la main de Balzac, et signée De Berny*).

Monsieur le Directeur général

Je connais trop combien les momens d'un homme public sont précieux pour user légèrement de l'aimable permission que vous m'avez donnée de me présenter chez vous à toute heure, surtout lorsqu'il s'agit d'une affaire qui me devient personnelle par l'intérêt que je porte à celui qu'elle concerne. Malgré ma réserve, si je n'étais retenu chez moi par une indisposition, heureusement peu grave, je ne me serais pas refusé au plaisir de passer quelques minutes avec vous pour avoir l'honneur de rappeler à vos souvenirs mon jeune protégé honoré Balzac. Ce n'est pas à lui que son tems d'épreuve paraît long; je l'apprends à se soumettre à tout et à s'y soumettre avec reconnaissance. S'il y a un impatient dans l'affaire, et veuillez me le pardonner, Monsieur le Directeur général,

c'est un vieux Conseiller qui désire vivement le bonheur de ceux auxquels il s'intéresse et qui ne cesse de le faire que lorsqu'il lui est démontré qu'ils n'en sont pas dignes.

Hâtez donc, s'il vous est possible, Monsieur le Directeur général, le moment où je pourrai joindre, pour vous, le sentiment de reconnaissance à ceux de haute considération avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre très humble et très obéissant serviteur.

De Berny.

Paris 27 mai 1826.

DIRECTION DE LA POLICE

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR

Librairie Breveté le 1er juin 1826 n° 2354.

Paris le 182

Rapport

remplir les noms et renvoyer au ct

Le Sr Laurens, Imprimeur du *Constitutionnel*, s'est demis en faveur du Sr Balzac (honoré), recommandé comme digne de toute confiance, par M. le Vte de Castelbajac, Directeur général des Douanes, et par M. de Berny, Conseiller à la Cour Royale.

Le Sr Balzac a produit un certificat de capacité, signé de 3 imprimeurs à Paris.

Il annonce que l'impression du *Constitutionnel* ne sera point faite par lui. Elle a passé en effet chez le Sr Chaigniau jeune, qui en a fait la déclaration.

D'après les renseignemens recueillis auprès de M. le Préfet de Police, il paraît que le Sr Balzac, natif de Paris et âgé de 27 ans, a fait ses études et son droit, qu'il appartient à une famille estimable et aisée, que sa conduite est régulière, et qu'il professe de bons principes.

Il n'a fait aucun apprentissage dans l'Imprimerie, mais on convient qu'il en connaît bien le mécanisme.

D'après ces diverses considérations, je crois devoir présenter à la signature le brevet du Sr Balzac, en remplacement du Sr Laurens.

[*Autographe de Balzac*]

Imprimerie de H. Balzac

Je soussigné, imprimeur à Paris, déclare transporter mon domicile et mon établissement rue des Marais n° 17 faubourg St Germain.

Paris 4 juin 1826.

H. Balzac.

Le 1er juillet 1826, Balzac passe avec André Barbier, prote d'imprimerie, un acte de société, dont la durée sera de quinze années, pour l'exploitation d'un brevet d'imprimerie, sous la raison de commerce « Balzac et Barbier ».

Cette société fut dissoute le 3 février 1828. Balzac fut nommé liquidateur et resta seul propriétaire de l'établissement d'imprimerie.

BALZAC, ÉDITEUR

Bien qu'il ne fût pas libraire-breveté, Balzac s'occupa néanmoins de la publication de deux ouvrages : *les Œuvres de La Fontaine*, et celles de Molière, complètes chacune en un volume.

Ces éditions sont intéressantes à signaler aux jeunes libraires, parce qu'elles contiennent chacune une notice rédigée par Balzac.

En voici les descriptions bibliographiques :

Œuvres complètes de La Fontaine, ornées de trente vignettes dessinées par Dévéria et gravées par Thompson. Paris, A. Sautelet et C^ie^, place de la Bourse. (Imprimerie de Rignoux, rue des Francs Bourgeois-Saint-Michel) MDCCCXXVI (1826). In-8.

Au verso du faux-titre on lit : H. Balzac, éditeur-propriétaire, rue des Marais-Saint-Germain, n° 17.

Le titre est orné du portrait de La Fontaine. Suit une notice sur la vie de La Fontaine par H. Balzac, qui occupe 2 ff, sur longues lignes.

Le texte est imprimé sur deux colonnes. Les vignettes sont dans le texte.

La couverture imprimée porte comme adresse : Paris, H. Balzac, éditeur-propriétaire, rue des Marais, n° 17, A. Sautelet et C^ie^, place de la Bourse. Imprimerie de Rignoux, rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel, 1826.

Il existe des exemplaires portant sur le titre le nom et l'adresse de Baudouin frères, rue de Vaugirard, au lieu de ceux de Sautelet et C^ie^.

Le prospectus et spécimen de cette édition, imprimé par *Tilliard*, est enregistré dans la *Bibliographie de la France*, du 14 mai 1825, sous le numéro 2799, comme devant paraître chez Urbain Canel et Baudouin frères.

Les 7^e^ et 8^e^ livraisons, terminant l'ouvrage, sont enregistrées dans la *Bibliographie de la France* du 29 juillet 1826, comme suit :

Œuvres complètes de La Fontaine, VII^e^ et VIII^e^ livraisons. Un seul cahier in-8 de 34 demi-feuilles, avec vignettes. Impr. de Rignoux à Paris. — A Paris, chez H. Balzac, rue des Marais, Faubourg Saint-Germain, n° 17 ; chez Sautelet.

Prix de chaque livraison : 2 fr. 50. L'ouvrage complet, en un seul volume in-8 : 20 fr.

Œuvres complètes de Molière, ornées de trente vignettes, dessinées par Dévéria et gravées par Thompson, Paris, Delongchamps, boulevard Bonne-Nouvelle. Urbain Canel, rue Saint-Germain-des-Prés. Baudouin frères, rue de Vaugirard, MDCCCXXVI (1826).

Au verso du faux-titre : Paris, de l'imprimerie Rignoux, rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel.

Le titre est orné d'un portrait de Molière. Suit une notice de IV pages. (Vie de Molière) ; bien que non signée, cette notice est de Balzac. (Elle a été réimprimée dans le tome XXII des *Œuvres complètes de H. de Balzac*, pp. 1 à 8. V. Spoelberch de Lovenjoul, *Histoire des œuvres de Balzac*).

Le texte est imprimé sur deux colonnes ; les vignettes sont dans le texte.

Annoncé comme suit, dans le numéro du 23 avril 1825 de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 2123 :

Œuvres complètes de Molière, en un volume in-8, orné d'un portrait et de 30 vignettes, dessinés par Dévéria et gravés par Thompson (Prospectus et spécimen). In-8 d'un quart de feuille. Impr. de Rignoux, à Paris. — *A Paris, chez Urbain Canel, chez Delongchamps.*

Ce volume paraîtra en quatre livraisons de 8 ou 9 feuilles. La première est promise pour le 1er mai. Les autres de mois en mois.

La *première livraison* est annoncée comme mise en vente, dans le numéro du 28 mai 1825 de la *Bibliographie de la France* sous le n° 2928, comme suit :

Œuvres complètes de Molière. Première livraison. In-8 de douze demi-feuilles, ornées de 6 vignettes. Impr. de Rignoux, à Paris. — *A Paris, chez Delongchamps ; chez Baudoin frères ; chez Urbain Canel.* Prix : 5 fr.

L'édition aura un seul volume qui paraîtra en quatre livraisons.

La notice de Balzac sur Molière est donc de 1825, et non de 1826, date qui figure sur le titre définitif.

Le traité original passé entre Urbain Canel et H. Balzac, pour cette édition, figure dans la collection de M. le Vicomte de Spœlberch de Lovenjoul.

LA FONDERIE BALZAC ET Cie

L'auteur de la *Comédie humaine*, après ces diverses entreprises industrielles, peu heureuses, en imprimerie et en librairie, s'associa avec Laurent, petit fondeur, ex-contremaître de l'ancienne et célèbre fonderie Gillé.

Balzac voulait avoir à sa disposition, dans une seule maison : la fonderie, l'imprimerie et la librairie.

Ce nouvel essai ne réussit pas mieux que les précédents.

Voici quelles sont les différentes phases de la fonderie Balzac et Cie :

Le 15 juillet 1827, Honoré Balzac et André Barbier, imprimeurs, et Jean-François Laurent, fondeur, passent un acte d'association, sous la raison sociale : Laurent, Balzac et Barbier, pour l'exploitation de la fonderie de caractères d'imprimerie, pour une durée de douze années, à partir du premier août 1827.

M. Balzac a seul la signature sociale.

Voici le texte de deux avis rédigés par M. Balzac, et insérés dans le feuilleton n° 21 de la *Bibliographie de la France*, du samedi 29 septembre 1827 :

« — MM. Balzac et Barbier ont contracté, le 1er août dernier, une société de douze années avec M. J.-F. Laurent, fondeur en caractères, pour la fonderie des caractères d'imprimerie. Leur établissement est maintenant situé rue des Marais-Saint-Germain, n° 17, à l'imprimerie de M. H. Balzac.

La maison de fonderie de MM. Laurent, Balzac et Barbier a acquis, conjointement avec celle de M. Dumont, propriétaire de la fonderie typographique royale de Bruxelles, le fonds de feu Joseph Gillé, vendu par adjudication publique, les 18 et 19 septembre courant. Ces deux maisons se sont réunies pour offrir les produits de ce fonds, à Bruxelles, rue des Sablons, section première, n° 1.042 ; à Paris, rue des Marais-Saint-Germain, n° 17.

Les autres produits de la maison Laurent, Balzac et Barbier se trouvent également à la fonderie royale de Bruxelles, et ceux de cette dernière maison à la fonderie Laurent, Balzac et Barbier ».

La Société Laurent, Balzac et Barbier fut dissoute, par acte sous signature privée, le 4 février 1828, par suite de la retraite de A. Barbier.

Le 3 février 1828, il se forme, entre Jean-François Laurent, Honoré Balzac et Madame Louise-Antoinette-Laure Hinner, stipulant au nom et comme fondée de

procuration de M. Etienne-Charles-Gabriel de Berny, son mari, conseiller à la Cour Royale de Paris, une association pour une durée de douze années, par acte sous signatures privées, pour continuer l'exploitation de la fonderie de caractères d'imprimerie et de tout ce qui dépend de cette branche de commerce, comme la polytypie, la gravure sur bois, sur cuivre, sur pierre, gravure de caractères, etc.

La Société est en nom collectif à l'égard de MM. Laurent et Balzac et en commandite seulement à l'égard de Madame de Berny.

Le siège de la Société continue à être fixé rue des Marais-Saint-Germain, n° 17.

En leur qualité d'associés en nom collectif, MM. Laurent et Balzac ont des droits égaux à la gestion et à l'administration de l'établissement en tout ce qui concerne les détails, tels que marchés, achats, fabrication, correspondance, comptabilité, etc. Mais cependant M. Laurent a particulièrement la direction de la fabrique et des ateliers, achats de matières, vente, etc. ; et afin de faciliter la surveillance des ateliers, la Société continuera à loger M. Laurent dans l'établissement.

La Société Laurent et Balzac fut dissoute le 16 avril 1828.

Jean-François Laurent forme, le 16 avril 1828, avec M. de Berny fils, Lucien-Charles-Alexandre, mineur, mais émancipé d'âge, une société en nom collectif, pour continuer l'exploitation de la fonderie de caractères d'imprimerie.

Cette société continua jusqu'en 1840, époque à laquelle M. de Berny racheta la part de Laurent, qui représentait à ce moment une véritable fortune, et reconstitua une nouvelle société dans laquelle Laurent n'eut plus qu'un intérêt insignifiant. Cette association fut dissoute le 12 décembre 1848.

M. de Berny continua seul jusqu'au 14 février 1877, époque à laquelle il associa à sa maison, son élève, M. Tuleu, et, depuis, la raison sociale a été Deberny et C^ie^.

M. de Berny mourut le 15 juin 1881, dans sa 73^e^ année, et depuis la célèbre fonderie de caractères Deberny a été continuée par M. Tuleu.

La maison a été reprise, le 31 août 1914, en association par MM. Tuleu et Girard.

Depuis le 1^er^ novembre 1921, la maison est connue sous la raison sociale Girard et C^ie^.

M. de Berny a été le promoteur d'une idée généreuse entre toutes, celle de la participation des ouvriers aux bénéfices de l'entreprise, et, dès 1848, il appliquait dans son intégralité le principe de la participation.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

ÉTABLI PAR LE CERCLE DE LA LIBRAIRIE

Balzac, romancier, auteur dramatique et imprimeur, né à Tours, le 1er prairial an VII (20 mai 1799), quatre jours après la fête de saint Honoré dont on lui donna le nom. Mort à Paris, le 18 août 1850.

Balzac publia ses premiers ouvrages sous les pseudonymes de Lord R'Hoone ou de Horace de Saint-Aubin et sous le voile de l'anonymat. Voici le titre et la description du premier paru :

L'Héritière de Birague, histoire tirée des manuscrits de Dom Rago, ex-prieur des Bénédictins, mise au jour par ses deux neveux, M. A. de Viellerglé, auteur des *Deux Hector* et de *Charles Pointel*, et Lord R'Hoone. Paris, chez Hubert, libraire, Palais Royal, Galerie de bois n° 222 (Imprimerie de Cordier), 1822, 4 vol. in-12.

Vicaire donne la description de cet ouvrage d'après l'exemplaire de Balzac, relié demi-veau rouge, appartenant à la bibliothèque de M. le Vte de Spoelberch de Lovenjoul, provenant de la vente de Dutacq (1857). (On sait que M. de Spoelberch a légué sa bibliothèque et ses collections à l'Institut de France pour être, suivant sa volonté expresse, conservées à Chantilly.) Dutacq, éditeur de la première édition illustrée des *Cent Contes drolatiques*, avait réuni une importante collection des œuvres du célèbre écrivain. — Son exemplaire n'a pas les couvertures qui sont probablement non imprimées, et ont seulement, au dos, une étiquette portant le titre et la tomaison.

Dom Rago est le pseudonyme d'Etienne Arago[1] ; Viellerglé, anagramme de L'Égreville, lequel nom est lui-même le pseudonyme de M. Le Poitevin de Saint-Alme[2], et lord R'Hoone, l'anagramme d'Honoré.

Ce roman, ainsi que *Jean-Louis ou la Fille trouvée*, a été réimprimé pour la première fois sous le nom de Balzac dans l'édition illustrée, donnée par Marescq et Cie, 1851-1853.

L'Héritière de Birague a été vendue 2 fr. 50, à la vente Dutacq.

SES ŒUVRES

(*La date*, entre parenthèses, *qui suit le titre, est celle de* l'édition originale).

Annette et le Criminel, ou suite du *Vicaire des Ardennes*, publiée par M. Horace de Saint-Aubin, auteur du *Vicaire des Ardennes*. Paris, chez Emile Buissot, 4 vol. in-12, couv. non impr. (1824).

Annette et le Criminel a été réimprimé en 1837, sous le titre d'*Argow le Pirate* et forme les tomes VII et VIII des *Œuvres complètes* de Horace de Saint-Aubin.

L'Archevêque. Ce conte qui renferme la première idée de *la Belle Impéria*, parut dans *la Caricature* du 4 novembre 1830.

Argow le Pirate. Voir *Annette et le Criminel*.

L'Art de mettre sa cravate de toutes les manières connues et usitées, enseigné et démontré en

---

1. Etienne Arago, auteur dramatique, était le frère de l'astronome D. F. Arago. Il fut rédacteur du *Kaléidoscope*, journal de littérature, des modes et du théâtre.

2. M. Marc, dans le supplément de son *Dictionnaire des Romans*, dit que Balzac a eu part à deux autres romans de M. Le Poitevin : *Charles Pointel*, ou *Mon Cousin de la main gauche* (1821) ; *les Deux Hector* (1821). Cette assertion ne serait pas exacte, d'après le dire de M. Balzac, au moins. (Quérard, *France littéraire*).

Mais dans *les Supercheries littéraires dévoilées*, du même auteur, 2e édition, publiée par G. Brunet et P. Janet (1870), nous relevons cette note, à propos de l'*Héritière de Birague*, de *Jean-Louis* et de *Clotilde de Lusignan* : « Ces trois romans composés à l'âge de 21 ans ne sont pas pourtant les premiers de Balzac. L'année précédente et sans qu'il se soit fait connaître, il avait publié, en société de M. Viellerglé : *les Deux Hector, ou les Deux Familles bretonnes*. Paris, Hubert, 2 vol. in-12 : et *Charles Pointel, ou Mon Cousin de la main gauche*. Paris, le même, 4 vol. in-12. Après la publication de ces cinq romans, il adopta le nom littéraire de Horace de Saint-Aubin, jusqu'en 1829, époque à laquelle il fit paraître *le Dernier Chouan*, premier ouvrage portant son véritable nom. »

Auguste Le Poitevin de Saint-Alme, était le fils de l'acteur connu sous le nom de Résicourt, littérateur, connu parmi les romanciers sous le nom de Viellerglé et d'Aurore Cloteaux, et parmi les auteurs dramatiques sous ceux de Prosper et Saint-Alme. Il fut le directeur du *Corsaire*, avant 1830. Mort à Belleville près Paris en 1854.

seize leçons... par le baron Emile de l'Empesé, ouvrage indispensable à tous nos fashionables, orné de trente-deux figures explicatives du texte et du portrait de l'auteur (par H. de Balzac). Paris, Impr. de H. Balzac, Librairie universelle, in-12, 122 pp. (1827).

(Attribué aussi à Emile Marco de Saint-Hilaire).
Annoncé dans la *Bibliographie de la France* du 7 juillet 1827, sous le n° 4431.
Une deuxième et une troisième édition ont paru la même année.

L'Art de payer ses dettes et de satisfaire ses créanciers sans débourser un sou, enseigné en dix leçons, ou *Manuel de droit commercial à l'usage des gens ruinés...* par feu mon oncle, professeur émérite... le tout publié par son neveu, auteur de l' « Art de mettre sa cravate » (H. de Balzac). Paris, impr. H. Balzac, Librairie universelle, in-12, 150 pp. (1827).

(Attribué aussi à Emile Marco de Saint-Hilaire).
Annoncé dans la *Bibliographie de la France* du 11 août 1827, sous le n° 5190.
Une deuxième édition a paru la même année.

Balthazar Claës, ou la Recherche de l'Absolu. Nouvelle édition, revue et corrigée. Paris, chez Charpentier, in-12 (1839).

Première édition séparée. Voir *Scènes de la vie privée*, 3e édition, dont le tome III (1834), contient cet ouvrage en édition originale.

Balzac en Bretagne. Cinq lettres inédites de l'auteur des *Chouans* (au baron de Pommereul), par R. du Pontavice de Heussey. Rennes, H. Caillière, in-8 IV-55 pp. (1885).

Balzac moraliste. Pensées de Balzac, extraites de la *Comédie humaine*, mise en regard des pensées de Pascal, La Bruyère, La Rochefoucauld, Vauvenargues, et précédées d'une introduction par Alphonse Pagès. Paris, Michel Lévy frères (Impr. Jouaust), in-18 jésus (1866).

Première édition sous ce titre de : *Maximes et Pensées.* Voyez ce titre.

Béatrix ou les Amours forcés, scènes de la vie privée, par H. de Balzac. Paris, Hippolyte Souverain, 2 vol. in-8, couv. impr. (1839).

Edition originale. Les couvertures portent la date de 1840. — Annoncé dans la *Bibliographie de la France* du 17 janvier 1840.
Deux contrefaçons belges ont également paru en 1839, à Bruxelles, l'une chez Méline, Cans et Cie, 2 vol. in-18, l'autre chez J. Jamar, en 2 ou 3 vol. in-18.
Voir aussi au titre : *La Lune de miel.*

Berthe la Repentie. Voir *Contes Drolatiques*, à la suite du *Troisième Dixain.*

La Bourse, par H. de Balzac. Paris, librairie de Hachette et Cie, in-16, couv. impr. (1853).

Première édition séparée de cet opuscule qui a paru d'abord dans *les Scènes de la vie privée*, édition de 1830. Fait partie de la *Bibliothèque des chemins de fer.*

Brillat-Savarin. — Notice biographique. Dans : *Biographie universelle de Michaud*, (1835), et éditions suivantes.

Le Cabinet des antiques, scène de la vie de province. Paris, Hippolyte Souverain, éditeur, 2 vol. in-8, couv. impr. (1839).

Première édition séparée de ce roman.

Catherine de Médicis. — Le Martyr calviniste. Paris, Hippolyte Souverain, 3 vol. in-8, couv. impr. (1842).

Cette édition (originale) est annoncée dans le numéro du 28 janvier 1843 de la *Bibliographie de la France*, sous le numéro 384.
Il y a une erreur de pagination au tome I. La dernière page de la préface est chiffrée CLX (160) au lieu de CXL (140). M. Parran cite une autre édition de cet ouvrage, parue en 1845. Paris, Chlendowski, 3 vol. in-8; cette édition n'est pas annoncée dans la *Bibliographie de la France.*

Les Cent contes drolatiques colligez ès abbaïes de Touraine et mis en lumière par le sieur de Balzac pour l'esbattement des pantagruelistes et non autres. Premier dixain. Se trouve à Paris, en la librairie de Charles Gosselin, rue Sainct-Germain-des-Prées, N. IX. Ha été imprimé par Everat, rüe du Cadran, et acheué en mars MDCCCXXXII, in-8, couv. impr. avec encadrement rouge sur papier quadrillé (1832).

Une seconde édition a paru la même année, chez le même éditeur.
Ce premier dizain, annoncé dans la *Bibliographie de la France* (14 avril 1832) contient : *Prologue de l'auteur. — La Belle Impéria. — Le Péché vesniel. — La Mye du Roy. — L'Héritier du Dyable. — Les Joyeulsetez du Roy Loys le unzieme. — Le Connestable. — La Pucelle de Thilhouze. — Le Frère d'armes. — Le Curé d'Azay-le-Rideau. — L'Apostrophe. — Epilogue.*

Second dixain. Se trouve à Paris, en la librairie de Charles Gosselin, rüe Sainct-Germain-des-Prées. Ha été imprimé par Everat, rüe du Quadran, et achevé en janvier MDCCCXXXIII, in-8, couv. impr. avec encadrement rouge, sur pap. quadrillé (1833).

Ce second dizain, annoncé dans la *Bibliographie de la France* du 20 juillet 1833, contient : *Prologue. — Les Trois Clercs de Sainct Nicholas. — La Jeunesse de François Ier. — Les Bons Propos des religieuses de Poissy. — Comment feut basti le chateau d'Azay. — La Faulze Courtizanne. — Le Dangier d'estre trop coquebin. — La chière Nuictée d'amour. — Le Prosne du ioyeux curé de Meudon. — Le Succube. — Dezesperance d'amour. — Epilogue.*

Troisiesme dixain. Se trouve à Paris, en la librairie de Ed. Werdet, rüe Jacob, N. IX. Ha été imprimé par Fain, rüe Racine n. IV, et acheué en mars, MDCCCXXXVII, in-8, couv. impr. sur papier jaune (1837).

Ce troisième dizain, annoncé dans la *Bibliographie de la France* du 2 décembre 1837, contient : *Prologue. — Perseuerance d'amour. — D'ung Iusticiard qui ne se remembroit les chozes. — Sur le moyne qui feut ung glorieulx abbé de Turpenay. — Berthe la Repentie. — Comment la belle fille de Portillon quinaulda son juge. — Cy est desmontré que la fortune est touiours femelle. — D'ung paoure qui avoit nom le Vieulx-parchemins. — Dires incongreus de trois pelerins. — Naifueté. — La Belle Impéria mariée. — Epilogue.*

Ce troisième dizain a été remis en vente séparément en 1839, avec le nouveau titre suivant :

Berthe la repentie. — Contes drolatiques, par H. de Balzac. Paris, Hippolyte Souverain, in-8, couv. impr. (1839).

Le quatrième dizain, ainsi que celui dit des *Imitations*, n'a jamais paru. Ces dizains avaient été annoncés dane la *note*, placée en tête du troisiesme dixain. Cette note est assez intéressante, dit Vicaire, pour être reproduite *in extenso* : « Quoique le quatrième dizain soit sur le métier depuis environ trois années, dit cette note, il est impossible de le publier avant deux ans. La traduction du roman en vers (*Li Dame empeschiée d'amour*) qui est en langue romane prend plus de temps que n'en a pris le texte, et il en est de même pour le fabliau (*l'Enfant, l'Amour et la Mère*); les sept autres contes et le conte drolatique sont d'ailleurs terminés. Ainsi le *dizain des Imitacions* sera le cinquième et non le quatrième, car on pourra publier dans l'intervalle dix nouveaux contes déjà rassemblés et dont voici les titres : *Prologue. — Triste erreur de Dona Mirabella. — Maulvaise foy d'ung héréticque. — L'Incube. — Combien estoit clémente Madame Impéria. — Confession bizarre. — Les trois Moines. — Le paysan de Montsoreau qui havoit perdeu son veau. — D'une guerre esmenue entre les Guilleris et les Kallibistriferes. — Aultre naifveté. — Mot d'une vertueulze abbesse de Chinon. — Epilogue.*

Les trois volumes des *Contes drolatiques* en édition originale sont très rares, et très recherchés, surtout brochés, non rognés et avec leurs couvertures, celui du troisième dizain est même particulièrement rare, l'incendie de la rue du Pot-de-Fer ayant détruit une partie de l'édition.

Ainsi que l'indiquait le titre, les *Cent contes drôlatiques* devaient comporter dix dizains.

Les Contes drolatiques colligez ez abbayes de Tourayne et mis en lumière par le sieur de Balzac, pour l'esbattement des pantagruélistes et non aultres. Ha été imprimé pour la prime foys à Paris et acheué en janvier MDCCCXXXIII. Paris, D. Giraud, libraire-éditeur, in-18, couv. impr. (1853).

Seconde édition.

Le Centenaire, ou *les deux Béringheld*, publié par Horace de Saint-Aubin, auteur du Vicaire des Ardennes. Paris, Pollet, 4 vol. in-12, couv. impr. (1822).

Le Centenaire a été réimprimé, en 1837, sous le titre de *Le Sorcier*, dans les *Œuvres complètes* de Horace de Saint-Aubin, dont il forme les tomes III et IV.

Charles Pointel, ou *Mon Cousin de la main gauche*, par A. de Viellerglé, auteur des *Deux Hector*. A Paris, chez Hubert (impr. Cordier à Paris), 4 vol. in-12, ensemble de 57 feuilles et demie (1821).

Ouvrage de jeunesse attribué à Balzac.
Enregistré dans la *Bibliographie de la France* de 1821, sous le numéro 4639.
Chronique de Paris. — Voir page 141.

Clotilde de Lusignan ou *le Beau Juif*; manuscrit trouvé dans les archives de Provence et publié par Lord R'Hoone. Paris, Hubert, 4 vol. in-12, couv. non impr. (1822).

Clotilde de Lusignan a été réimprimée en 1840, sous le titre de *l'Israélite*, dans les *Œuvres complètes d'Horace de Saint-Aubin*, dont elle forme les tomes XI et XII.

Code des gens honnêtes ou *l'Art de ne pas être dupe des fripons.* Paris, Barba, in-18, couv. impr. (1825).

Sur la couverture jaune, vignette (une balance).
Une seconde édition a paru la même année et une troisième a été publiée chez Roret, en 1829, in-18, sous le titre : *Code pénal, Manuel complet des honnêtes gens, contenant les lois, règles, applications et exemples de mettre sa fortune, sa bourse et sa réputation, à l'abri de toutes les tentatives.*

Code des gens honnêtes. Paris, Librairie nouvelle, in-32, couv. impr. (1854).

Couverture blanche, imprimée en rouge.
Une note de la préface de cette édition dit : Cet ouvrage de M. H. de Balzac a été fait en collaboration avec M. Horace Raisson.

Code du commis-voyageur. Paris, chez l'éditeur, rue Saint-Pierre Montmartre, pet. in-12, couv, impr. (1830).

M. Spoelberch de Lovenjoul ne parle pas du *Code du commis voyageur*, dans son histoire des œuvres de Balzac, ce qui permet de croire que c'est par erreur que cet ouvrage a été attribué à Balzac, dans le catalogue Champfleury, numéro 446 (Vicaire).

Le Colonel Chabert. Paris, Calmann-Lévy, éditeur, in-16, couv. impr. (1886).

Première édition séparée : *Le Colonel Chabert* a paru pour la première fois dans *l'Artiste* des 20 et 27 février, 6 et 13 mars 1832, sous le titre de *la Transaction* et ensuite dans le tome XII des Scènes de la vie privée, sous le titre : *La Comtesse à deux maris.*

Il a été tiré de cet ouvrage 25 exemplaires sur papier du Japon. Il a été fait, en outre, un tirage à 225 exemplaires numérotés sur papier vélin du Marais pour M. Conquet. Cette édition est illustrée d'un

portrait en-tête, 4 grandes figures et un cul-de-lampe dessiné par G. Delort et gravés par Boisson. Ces exemplaires ont une couverture crème imprimée en rouge.

Ces illustrations ont été également tirées à part pour illustrer l'édition ordinaire.

Les Comédiens sans le savoir, dédié à M. le comte Jules de Castellane (impr. de Proust, à Paris), s. d., in-4, sans couverture (1846).

Annoncé dans le numéro du 16 mai 1846 de la *Bibliographie de la France*, sous le numéro 2213.

N'a pas d'autre titre qu'un titre de départ. C'est un tirage à part, sur deux colonnes, du *Courrier français* (14, 18, 22 et 24 avril 1846).

Édition originale du *Provincial à Paris*. Voyez ce titre.

Le Comte de Sallenauve, par H. de Balzac, auteur de Le Député d'Arcis, Madame de la Chanterie, Scènes de la vie parisienne (*Les Petits Bourgeois*), Scènes de la vie de campagne (*Les Paysans*), Splendeurs et Misères d'une Courtisanne (*sic*), Un Début dans la vie, David Séchard, etc., etc. Terminé par Ch. Rabou. Paris, L. de Potter (Fontainebleau, impr. E. Jacquin), 5 vol. in-8, couv. impr. (1855).

Édition originale. — D'après M. de Lovenjoul, cet ouvrage, seconde partie du *Député d'Arcis*, est entièrement de Charles Rabou. On trouvera sur ce sujet une note détaillée de M. Bouteron, aux pages 444 et 445 du tome XXI des *Œuvres de Balzac* (édition L. Conard).

Les titres et les couvertures portent le nom de Gustave Gratiot, imprimeur à Paris.

Annoncé dans la *Bibliographie de la France*, du 24 février 1855, sous le numéro 1116.

Contes bruns, par [une tête à l'envers]. Paris, Urbain Canel, rue du Bac, 104, Adolphe Guyot, place du Louvre, 18 (imp. Everat), in-8, couv. ill. (1832).

Dans le titre, au dessous des mots *par une*, se trouve un dessin représentant une tête à l'envers, gravé par Thomson, d'après Tony Johannot.

Parmi les contes contenus dans cet ouvrage, se trouvent en édition originale : *Une conversation entre onze heures et minuit*, et *le Grand d'Espagne* (Voyez ces titres).

Contes philosophiques. Voir : *Romans et contes philosophiques*.

Correspondance de H. de Balzac, 1819-1850. Avec un beau portrait gravé par Gustave Lévy. Paris, Calmann-Lévy, éditeur, 2 vol. in-12, couv. impr. (1876).

Édition originale, contenant 1 portrait et 2 planches de fac-simile (autographe et dessin).

Correspondance inédite de H. de Balzac [publiée par le vicomte de Lovenjoul] (*Revue Bleue*, 14, 21, 28 nov., 5 déc. 1903).

Correspondance inédite de Balzac avec le Lieutenant Colonel L.-N. Périolas (1832-1845). Paris à la Cité des livres, in-8, 1923, avec 2 portraits et 2 fac-similés (*Les Cahiers Balzaciens* n°1).

Le Curé de village, scènes de la vie de campagne. Paris, Hippolyte Souverain, 2 vol. in-8, couv. impr. (1841).

Il y a une erreur de pagination au tome I. La préface est chiffrée IV-XII au lieu de VI-XVI.

David Séchard. Paris, Dumont, éditeur, 2 vol. in-8, couv. imp. (1843).

Première édition séparée de cet ouvrage. En tête de la préface on lit : « L'ouvrage que voici est la troisième partie des *Illusions perdues* (1835); la première a paru sous ce titre, la seconde s'est appelée *Un grand homme de province à Paris* (1839); cette dernière partie termine l'œuvre assez longue où la vie de province et la vie parisienne contrastent ensemble : ce qui devait faire de ce livre la dernière scène des *Scènes de la vie de province*. »

Il y a une erreur de pagination au tome I; la première page du texte est chiffrée 24 au lieu de 20.

Le Député d'Arcis. Scène de la vie politique. Impr. d'Edouard Proux et Cie. (S. d.) In-4, oblong (1847).

Annoncé comme suit dans la *Bibliographie de la France*, du 29 mai 1847, sous le numéro 2324 :

Le Député d'Arcis, scène de la vie politique, in-4 oblong de 3 feuilles. Impr. Proux, à Paris.

« Fin de la première partie, signé : de Balzac. Réimpressions des feuilletons de *l'Union monarchique*, publication commencée le 7 avril 1847. »

D'après M. de Lovenjoul, cette partie est la seule de tout l'ouvrage qui soit de Balzac. C'est la véritable édition originale du *Député d'Arcis*, terminée par Ch. Rabou en 1854. Voir les titres : *Scènes de la vie politique. — Comte de Sallenauve. — La Famille Beauvisage*. Cf. *Œuvres de Balzac*, édition L. Conard, t. XXI, pages 444-445, note de M. Bouteron.

Le Dernier Chouan, ou *la Bretagne en 1800*, par M. Honoré Balzac (*sic*). Paris, Urbain Canel, 4 vol. in-12, couv. impr. (1829).

C'est le premier ouvrage de Balzac, portant son nom.

Une seconde édition intitulée : *Les Chouans*, ou *la Bretagne en 1799*, entièrement refondue, 2 vol in-8, a paru chez Vimont, en 1834. Troisième édition, revue, corrigée et entièrement refondue, 2 vol. in-8, chez Werdet en 1836, *très rare*. C'est d'ailleurs le tirage de 1834 avec simple changement de titres et de couvertures.

La Dernière Fée, ou *la Nouvelle lampe merveilleuse*, par M. Horace de Saint-Aubin. Paris, Barba, etc., 2 vol. in-12, couv. impr. (1823).

Une deuxième édition, augmentée d'un volume, a paru la même année, chez les mêmes éditeurs, sous le titre suivant :

La Dernière Fée, ou *la Nouvelle lampe merveilleuse*, par M. Horace de Saint-Aubin. 2e édition. Paris, Barba, etc., 3 vol. in-12 (1823).

Le titre du Tome II est ainsi modifié : *La Dernière Fée.* Seconde édition, revue et corrigée et considérablement augmentée.

Cette édition ne figure pas à la *Bibliographie de la France*. En 1824, celle-ci enregistre sous le numéro 5609 une autre seconde édition :

« *La Dernière Fée* ou *la Nouvelle lampe merveilleuse*, par M. Horace de Saint-Aubin, auteur de *l'Héritière de Birague*, etc. Seconde édition, revue et corrigée et considérablement augmentée. 3 vol. in-12. A Paris, chez Delonchamps ».

Cette édition est très probablement la même, avec un nouveau titre, que la seconde édition décrite plus haut.

La troisième édition (1836) de *La dernière fée* est constituée par les tomes I et II des *Œuvres complètes* de Horace de Saint-Aubin.

La Dernière Incarnation de Vautrin. Paris, chez Louis Chlendowski, 3 vol. in-8, couv. impr. (1848).

Première édition séparée de la 4e partie de *Splendeurs et Misères des Courtisanes*.

Le texte a été imprimé par Jacquin à Fontainebleau. Les titres et faux-titres par Cosson.

La Dernière incarnation de Vautrin. Nouvelle édition collationnée sur le manuscrit de l'auteur, suivie de : *Une Rue de Paris et son habitant* (*inédit*). Paris, D. Giraud et Dagneau, in-18, 248 pp. (1852).

Première édition in-12.

Les Deux Amis, conte satirique, publié par le Vicomte de Lovenjoul (*Revue des Deux Mondes*, 15 septembre 1917).

Les Deux Frères. Paris, Hippolyte Souverain, 2 vol. in-8, couv. impr. (1842).

Les Deux Frères constituent l'édition originale du roman paru dans la suite sous le titre de *Un Ménage de Garçon*, puis sous celui de *La Rabouilleuse*.

Les Deux Hector, ou *les Deux Familles bretonnes*, par Auguste Viellerglé. A Paris, chez G. C. Hubert (impr. Cordier à Paris), 2 vol. in-12, ensemble de 21 feuilles (1821).

Ouvrage de jeunesse attribué à Balzac.

Enregistré dans la *Bibliographie de la France* de 1821, sous le numéro 789.

Dialogue d'un vieux grenadier de la Garde impériale. Voir : *Histoire de Napoléon, contée dans une grange*.

Dom Gigadas, par Horace de Saint-Aubin. Paris, Hippolyte Souverain, 2 vol. in-8, couv. impr. (1840).

Edition originale. Cet ouvrage forme les tomes XIII et XIV des *Œuvres complètes* de Horace de Saint-Aubin, mises en ordre par Emile Regnault; selon M. de Lovenjoul ce roman serait l'œuvre du comte Ferdinand de Gramont.

Du Droit d'aînesse, par M. D***. Paris, Delongchamps, in-8 (1824).

D'après Vicaire, cet opuscule de 23 pages serait de Balzac. Annoncé comme suit dans la *Bibliographie de la France* du 7 février 1824, sous le n° 729 :

Du Droit d'aînesse, par M. D***. In-8, d'une feuille et demie. Impr. d'Egron, à Paris, A Paris, chez Delongchamps, chez Dentu, chez Petit. 1 fr. 25.

Ni Barbier, *Dict. des anonymes*, ni Quérard, *Supercheries littéraires*, ne font mention de cet ouvrage.

Du Gouvernement moderne, publié par le Vicomte de Lovenjoul (*La Grande Revue*, 15 déc. 1900).

L'Ecole des Ménages, comédie (1838-1839).

Cette pièce, entièrement inédite, a été lue par Balzac, le 8 mars 1839, chez M. le marquis de Custine. Il en a été imprimé 12 exemplaires d'épreuves, tous détruits aujourd'hui, paraît-il, sauf celui ayant appartenu à l'auteur. La Bibliothèque nationale n'en possède point. Le vicomte de Lovenjoul, à qui appartenait l'exemplaire de Balzac, le seul connu jusqu'ici, communiqua ces précieuses épreuves à M. L. Carteret qui, en 1907, les fit éditer, en 1 vol. in-8, avec des illustrations de Robaudi. Voir à *Editions illustrées et de luxe*.

Enquête sur la politique des deux ministères, par M. de Balzac, électeur éligible. Prix, 2 fr. Paris, A. Levavasseur, in-8 (avril 1831).

Entre savants, roman inédit publié par le Vicomte de Lovenjoul (*Annales politiques et littéraires*, 2, 9, 16, 30 juin 1901.

L'Epicier par M. de Balzac, in-8, d'une demi-feuille, plus 1 pl. (coloriée). Dans : *Les Français peints par eux-mêmes, mœurs contemporaines*, Paris, Curmer (1839).

Deuxième édition en 1847, à la suite de *Un drame dans les prisons*.

Etude littéraire sur Beyle, dans : *La Chartreuse de Parme*, par Stendhal (Henry Beyle). Paris, Hetzel, in-16 (1846).

Première édition dans la *Revue parisienne* (n° du 25 septembre 1840).

Etudes de mœurs au XIX^e siècle, 12 vol. in-8.

Ce titre est le titre général de cette œuvre de Balzac, en trois séries.

Première série

Tome I. *Scènes de la Vie privée*. Troisième édition; (pour les deux précédentes parues en 1830 et 1832, voir : *Scènes de la Vie privée*). Premier volume avec une introduction aux *Etudes de mœurs*, par M. Félix Davin. Paris, Mme Charles Béchet, éditeur, quai des Grands-Augustins, 59, au premier, in-8, couv. impr. (1835).

Contient : Introduction aux *Etudes de mœurs*, par M. Félix Davin. — *Le Bal de Sceaux*. — *Gloire et Malheur*. — *La Vendetta*.

Il existe des titres portant même date, même adresse de librairie; où ne figurent pas ces mots : Avec une introduction aux *Etudes de mœurs*, par M. Félix Davin.

Tome II. *Scènes de la Vie privée*. Troisième édition entièrement refondue. Deuxième volume, *ibid.* (1835).

Contient : *La Fleur des pois* (*inédit*), devenue *Le Contrat de Mariage*. — *La Paix du ménage*.

Tome III. *Scènes de la Vie privée*. Troisième édition, revue, corrigée et entièrement refondue. Troisième volume. *Ibid.* (1834).

Contient : *La Recherche de l'absolu* (*inédit*).

Ce tome a été remis en vente sous le titre suivant :

Etudes de mœurs au XIX^e siècle, par M. de Balzac. *Scène de la vie privée. La Recherche de l'absolu*. Paris, au bureau du *Figaro*, rue Coq-Héron, 3. in-8, couv. impr. (1838).

Tome IV. *Scènes de la Vie privée*. Troisième édition, revue, corrigée et entièrement refondue. Quatrième volume. *Ibid.* (1834).

Contient : *La Femme de trente ans* (inédite pour le chapitre des *Souffrances inconnues* et la deuxième partie du chapitre : *Le Doigt de Dieu*) (*La Vallée du torrent*).

Les tomes III et IV de cette première série ont été mis en vente avant les tomes I et II.

Deuxième série

Tome V. *Scènes de la Vie de province*. Premier volume. Paris, Mme Charles Béchet, libraire, quai des Grands-Augustins, 59, in-8, couv. impr. (1834).

Il y a une erreur de pagination. La page, numérotée 20, devrait être numérotée 12.

Contient : *Eugénie Grandet* (*inédit*). C'est l'*édition originale* de ce roman.

Tome VI. *Scènes de la Vie de province*. Deuxième volume. *Ibid.* (1834).

Contient : *Le Message* (paru en 1832, avec *La Grande Bretèche* dans les *Scènes de la Vie privée* (2^e édit.) t. III. sous le titre de : *Le Conseil*). — *Les Célibataires* (Le Curé de Tours) — *La Femme abandonnée* (*inédit*). — *La Grenadière* (*inédit*). — *L'Illustre Gaudissart* (*inédit*).

Tome VII. *Scènes de la vie de province*. Troisième volume. Paris, Werdet, libraire-éditeur, rue de Seine-Saint-Germain, 49 (1837).

Contient : *La Grande Bretèche*, ou *les Trois vengeances*, paru en 1832, avec *Le Message*, dans les *Scènes de la Vie privée* (2^e édit.), t. III, sous le titre de *Le Conseil*, et *la Vieille fille* (*inédit*).

Tome VIII. *Scènes de la Vie de province*. Quatrième volume. *Ibid.* (1837).

Contient : *Illusions perdues* (I) (*inédit*).

Il existe, de ces deux derniers tomes, des exemplaires imprimés sur papier jonquille et d'autres sur papier rose.

Troisième série

Tome IX. *Scènes de la Vie parisienne*. Premier volume. Paris, Mme Charles Béchet, éditeur, quai des Grands-Augustins, 59, in-8, couv. impr. (1835).

Contient : *La Femme vertueuse* (*Une double Famille*). — *La Bourse*. — *Le Papa Gobseck*.

Tome X. *Scènes de la Vie parisienne*. Deuxième volume. *Ibid.* (1834).

Contient : *Les Marana* (inédit). — *Histoire des Treize. I. Ferragus, chef des Dévorants* (inédit).

Tome XI. *Scènes de la Vie parisienne*. Troisième volume. *Ibid.* (1834).

Contient : *Histoire des Treize*. — *Ne touchez pas la hache* (*La duchesse de Langeais*) (inédit). — *La Fille aux yeux d'or*, première partie (inédit).

Tome XII. *Scènes de la Vie parisienne*. Quatrième volume. *Ibid.* (1835).

Contient : *La Fille aux yeux d'or*, fin (inédit). — *Note*. — *Profil de marquise* (Sarrasine). — *La Comtesse à deux maris* (*Le colonel Chabert*) (inédit). — *Madame Firmiani*.

Il existe des exemplaires sur papier jonquille des *Scènes de la Vie parisienne*.

Etudes philosophiques, 20 vol. in-12.

Cette série des Œuvres de Balzac était annoncée comme devant former 25, puis 30 volumes, à paraître en 5, puis 6 livraisons de 5 tomes chacune, dans un ordre différent de celui de la tomaison : 1^re livraison, t. 1-5; 2^e livraison, t. 11-22-23-24-25, etc.

De 1835 à 1840 de nombreux prospectus et annonces reculèrent et modifièrent la date et le contenu de ces livraisons dont 4 seulement virent le jour.

Successivement imprimées chez Barbier, Baudoin, Béthune et Plon, pour Werdet en 1835-1836, Delloye et Lecou en 1837, Souverain en 1840, elles ne formèrent que 20 des 30 tomes annoncés. Les couvertures des *Etudes philosophiques*, notamment celles des exemplaires mis en vente par *Le Figaro*, portent des tomaisons factices dont la numérotation est en désaccord avec la numérotation des feuilles qu'elles recouvrent. Cette numérotation est destinée à masquer les lacunes de la série, c'est-à-dire l'absence des tomes annoncés comme devant être les tomes : VI, X, XIV, XVIII, XXVI, XXVII et XXX qui ne parurent jamais.

Le tableau d'une de ces numérotations factices se trouve imprimé en 1840 au revers de la couverture du *Livre des Douleurs* (Paris, Souverain). L'éditeur Souverain était désireux de présenter au lecteur une série continue des 20 tomes parus des *Etudes philosophiques* les seuls qui furent publiés et, pour obtenir cette continuité, il lui suffit de conserver la numérotation originale des tomes I-V, XI-XIII, XV-XVII, et d'attribuer aux tomes XIX, XX, XXI, XXVIII, XXIX, XXII, XXIII, XXV les numéros restés libres dans les deux premières dizaines soit VI-X, XIV, XVIII, XX.

Cette numérotation factice de Souverain est indiquée entre parenthèses dans la description qui suit :

Première livraison

Etudes philosophiques, par M. de Balzac. — *Tome I.* Introduction aux Etudes philosophiques, par M. Félix Davin. La Peau de chagrin, premier volume, 4e édition, revue et corrigée. — *Tome II.* La Peau de chagrin, deuxième volume. — *Tome III.* La Peau de chagrin, troisième volume. — *Tome IV.* La Peau de chagrin (*fin*). Paris, librairie de Werdet, 4 vol in-12. (1835).

Tome V. — Le Réquisitionnaire. — El Verdugo. — L'Elixir de longue vie. — Un drame au bord de la mer (inédit). Paris, librairie de Werdet. 5 vol. in-12. (1835).

Deuxième livraison

Etudes philosophiques, par M. de Balzac. — *Tome XI.* Maître Cornélius. — *Tome XXII* (devenu t. XIV). Jésus-Christ en Flandre. — Melmoth réconcilié (inédit). — L'Eglise. — *Tome XXIII* (devenu t. XVIII). Histoire intellectuelle de Louis Lambert. 4e édition revue et considérablement augmentée. — *Tome XXIV* (devenu t. XIX). Histoire intellectuelle de Louis Lambert (*suite et fin*). — L'Interdiction (inédit). — *Tome XXV* (devenu t. XX). L'Interdiction (*suite et fin*) (inédit). Paris, librairie de Werdet. 5 vol. in-12 (1836).

Troisième livraison

Etudes philosophiques, par M. de Balzac. — *Tome XII.* La Messe de l'Athée (inédit). — Les Deux rêves. — Facino Cane (inédit). — Les Martyrs ignorés (inédit). Paris, Delloye et Lecou (1837). — *Tome XIII.* Le Secret des Ruggieri (inédit). Paris, librairie de Werdet (1836). — *Tome XV.* — L'Enfant maudit. Première partie : Comment vécut la mère. — *Tome XVI.* L'Enfant maudit. Deuxième partie : La Perle brisée (inédit). — Une Passion dans le désert (inédit). Paris, librairie de Werdet, 2 vol. in-12 (1836). — *Tome XVII.* L'Auberge rouge. — Le chef-d'œuvre inconnu. Paris, Delloye et Lecou (1837).

Quatrième livraison

Le Livre des douleurs, par M. de Balzac. — I (XIX devenu VI) : Gambara. — II (XX devenu VII) : les Proscrits. Massimilla Doni, I. — III (XXI devenu VIII) : Massimilla Doni, II. — IV (XXVIII devenu IX) : Séraphita, I. — V (XXIX devenu X) : Séraphita, II. Paris, Hippolyte Souverain, 5 vol. in-12 (1840).

L'Excommunié. Roman posthume (entièrement inédit). Paris, Hippolyte Souverain, 2 vol. in-8, couv. impr. (1837).

Edition originale. Forme les tomes XV et XVI des *Œuvres complètes* de Horace de Saint-Aubin, mises en ordre par Emile Regnault.

Le manuscrit de ce roman commencé par Balzac fut achevé par le comte Ferdinand de Gramont et le marquis Auguste de Belloy.

Eugénie Grandet. Nouvelle édition, revue et corrigée. Paris, Charpentier, in-12, couv. impr. (1839).

Première édition séparée de ce roman. La véritable édition originale est celle qui forme le tome V des *Etudes de mœurs* (tome I des *Scènes de la Vie de province*), publié en 1834.

Une autre édition in-16 a été publiée dans la *Bibliothèque des chemins de fer*, chez Hachette, en 1853.

Le Faiseur, comédie en cinq actes et en prose, par H. de Balzac, entièrement conforme au manuscrit de l'auteur. Paris, Alexandre Cadot, éditeur (Fontainebleau, impr. Jacquin), in-12, couv. impr. (1853).

Edition originale sous ce titre, annoncée dans la *Bibliographie de la France*, du 8 janvier 1853, sous le numéro 235. Voyez le titre : *Mercadet.*

La Famille Beauvisage, par H. de Balzac, auteur de Le Comte de Sallenauve, le Député d'Arcis, etc., terminé par Ch. Rabou. Paris, L. de Potter, libraire-éditeur (Fontainebleau, impr. E. Jacquin), 4 vol. in-8, couv. impr. (1855).

Les faux-titres et titres sont imprimés par Gustave Gratiot. —

Edition originale de la troisième et dernière partie de *le Député d'Arcis.*

M. de Lovenjoul dit que cet ouvrage est entièrement de Charles Rabou. Cf. *Œuvres de Balzac*, édit. L. Conard, t. XXI, p. 444 (note de M. Bouteron).

Les Fantaisies de Claudine. Paris, Eugène Didier, in-18, couv. impr. (1853).

Couverture blanche imprimée en rouge.
Première édition séparée.

Les Fantaisies de la Gina, nouvelle inédite par H. de Balzac. Paris, à la Cité des Livres, in-8, 1923 (Les Cahiers Balzaciens, n° 2).

La Femme de soixante ans. Suivi de : *L'Enfant maudit. L'Epicier. Le Notaire. La Femme de province.* Paris, Gabriel Roux et Cassanet, 3 vol. in-8, couv. impr. (1846-1847).

Première édition séparée. Voyez le titre : *Madame de la Chanterie.*
La Femme de soixante ans est la 2e édition de l'*Envers de l'histoire contemporaine* (Voir : *Œuvres complètes*, tome XI).

La Femme supérieure. La Maison Nucingen. La Torpille. Paris, Werdet, éditeur, 2 vol. in-8, couv. impr. (1838).

Il a paru de ce roman, la même année et chez le même éditeur, mais datée 1839, comme l'indique Vicaire, une édition en 3 vol. in-18, couverture verte avec une étiquette sur le dos des volumes, annoncée dans la *Bibliographie de la France* du 22 décembre 1838, sous le numéro 6404.
La Femme supérieure a reparu en 1844 dans le tome XII des *Œuvres complètes* (édit. Furne) sous le titre de : *Les Employées. La Torpille* et se retrouve dans la première partie de *Splendeurs et misères des courtisanes.*

Les Femmes, par H. de Balzac. Paris, Michel-Lévy frères, in-18, 196 pp. (1856).

(Collection Hetzel-Lévy.)

Le Foyer de l'Opéra, mœurs fashionables, par MM. H. de Balzac, Léon Gozlan, Pierre Clément, etc. Paris, H. Souverain, 2 vol. gr. in-8, couv. impr. (1840).

Le tome I est entièrement composé du roman de Balzac : *Une Princesse parisienne*, qui se trouve, ici, en édition originale. Ce roman avait été publié pour la première fois dans *la Presse*, en août 1829, et fut en 1844, réimprimé sous le titre de : *les Secrets de la princesse de Carignan*, dans la première édition de *la Comédie humaine*, t. XI.

Le Grand d'Espagne, dans : *Contes bruns*, par une [tête à l'envers]. Paris, Urbain Canel, in-8, couv. ill. (1832).

Edition originale de cette nouvelle, que l'on retrouve en 1834 (*Scènes de la Vie de province*, t. III) et en 1839 (édit. Charpentier) intitulée *La Grande Bretèche*. Enfin en 1843 *Le Grand d'Espagne* fut incorporé, sans titre, au tome VI des *Œuvres complètes*, dans *La Muse du Département.*

L'Héritière de Birague, histoire tirée des manuscrits de Dom Rago, ex-prieur des Bénédictins, mise au jour par ses deux neveux, M. A. de Viellerglé, auteur des *Deux Hector* et de *Charles Pointel* et Lord R'Hoone. Paris, chez Hubert, 4 vol. in-12 (1822).

Les Héritiers Bourrouge. Fragments d'histoire générale. Scènes de la Vie de province. Fragment publié par le vicomte de Lovenjoul (*Revue des Deux Mondes*, 15 déc. 1917).
Histoire de la grandeur et de la décadence de César Birotteau, parfumeur, chevalier de la Légion d'honneur, adjoint au maire du 2e arrondissement de la Ville de Paris. Nouvelle scène de la vie parisienne. Paris, chez l'éditeur, 3, rue Coq-Héron (impr. par les presses mécaniques de Boulé et Cie), 2 vol. in-8, couv. impr. (1838).
Histoire de l'empereur. Paris, 1842, in-16. Voir à : *Éditions illustrées.*
Histoire de Napoléon, contée dans une grange par un vieux soldat, (A la fin :) Impr. Baudoin, rue (*sic*) des Boncheries (*sic*) Saint-Germain, 38, s. d. in-12 (1833).

Pas de couverture. Au-dessus du titre de départ, une vignette représentant Napoléon Ier.
Edition originale d'un fragment du *Médecin de campagne.*
Cette édition a été donnée sans l'aveu de l'auteur et au mépris de ses droits. M. de Lovenjoul en a trouvé la preuve dans des lettres inédites de Balzac qui parle de cette édition comme d'une *contrefaçon*. Il y en a eu du reste, plusieurs, notamment celle qui a paru sous le titre suivant :

Dialogue d'un vieux grenadier de la Garde impériale surnommé le Sans-peur. Paris, Simon père et fils, in-24 (1833).

Le titre, orné d'une vignette, forme couverture. Cet opuscule est imprimé sur du papier à chandelle ; on en connaît deux exemplaires, celui qui appartenait à M. Henry Houssaye et celui que possède M. J. Gabalda.

Histoires drolatiques de l'empereur Napoléon Ier, racontées par H. de Balzac, A. Tousez et F. Soulié, suivies de : *Comme quoi Napoléon n'a jamais existé* (par J.-B. Pérès), etc., recueillis par Arthur Delanoue. Paris, Passard, in-32, 444 pp. (1854).

Une nouvelle édition de cet ouvrage a paru sous le titre de :
Un million de curiosités napoléoniennes. Histoires drolatiques de Napoléon Ier. Comme quoi Napoléon n'a jamais existé, etc., par Balzac, A. Tousey, F. Soulié, J.-B. Pérès, etc. Paris, Passard, in-32, VI-508 pp. (1863).

Histoire des pauvres parents. — La Cousine Bette et les deux musiciens. (Et aussi, *le Cousin Pons et les deux musiciens.*) Paris, impr. Boniface, s. d., in-4, sans couverture (1847).

Édition originale des *Parents pauvres.* — Texte imprimé sur deux colonnes, encadré d'un double filet noir. Les 84 premières pages sont occupées par *les Grands Danseurs du roi*, par Ch. Rabou ; les pages 85 à 244 par *la Cousine Bette*, et les pages 245 à 364 par *le Cousin Pons.*
La même année a paru une autre édition, en 2 vol. sans faux-titre ni titre, annoncée comme suit dans le numéro du 1er mai 1847 de la *Bibliographie de la France*, sous le numéro 1935 :

Les Parens pauvres. Volumes I et II. Deux volumes in-8, ensemble de 40 feuilles 1/4. (Impr. Moussin, à Goulommiers.)

La dédicace est signée de Balzac. Première partie : *la Cousine Bette.* Volumes destinés à être donnés en prime par le *Constitutionnel*, pour le renouvellement du 15 février 1847.

Histoire impartiale des jésuites. Paris, Delongchamps, in-16 (1824). Anonyme.

Cet ouvrage a été réimprimé chez Calmann-Lévy, en 1880, sous le titre suivant :
Histoire impartiale des Jésuites, par H. de Balzac. In-8, couv. impr.
Cette édition, publiée à 1 fr., est ornée d'un portrait du R. P. Beckx, général de la Compagnie de Jésus.

Histoire intellectuelle de Louis Lambert, par M. de Balzac. (Fragment extrait des *Romans et Contes philosophiques.*) Paris, Charles Gosselin, in-12, couv. impr. (1833).

Première édition séparée de Louis Lambert. La couverture grise porte simplement sur le plat supérieur : Louis Lambert.
Il existe des exemplaires tirés sur papier rose.

Honorine. Paris, de Potter, éditeur, 2 vol. in-8, couv. impr. (1844).

Annoncé dans la *Bibliographie de la France* du 21 décembre 1844, sous le numéro 6351. La couverture de l'exemplaire de la Bibliothèque nationale porte la date de 1845.

L'Initié. Paris, L. de Potter. 2 vol. in-8, couv. impr. (1848). Fait partie de l'*Envers de l'Histoire contemporaine.*

L'Israélite. Voir *Clotilde de Lusignan.*

Jane la Pâle. Voir *Wann Chlore.*

Jean-Louis, ou *la Fille trouvée*, par A. de Viellerglé et lord R'Hoone, auteurs de l'*Héritière de Birague.* Paris, chez Hubert, 4 vol. in-12 (1822).

Les Jeunes Gens de Paris, dans le tome IV du *Nouveau Tableau de Paris au XIX^e siècle.* Paris, M^me Ch. Bechet, 7 vol. in-8 (1834-1835).

Lettre de Balzac [à Théodore Dablin, avec un fac-similé] (*Le Courrier de M. Pic*, publié par Sacha Guitry, n° 1, 5 mai 1920).

Lettre sur le travail, p.p. le vicomte de Lovenjoul (*Revue des Deux Mondes*, 1^er sept. 1906).

Lettres à l'Étrangère. Voir : *Œuvres posthumes.*

Le Livre mystique. Paris, Werdet, libraire-éditeur, 2 vol. in-8, couv. impr. (1835).

Le titre du Tome I porte, en outre : les Proscrits, Histoire intellectuelle de Louis Lambert (Extrait des *Etudes philosophiques*).
Celui du Tome II : Séraphita (*sic*) (Extrait des *Etudes philosophiques*). C'est là l'édition originale de *Séraphita.*
La deuxième édition du *Livre mystique*, a paru en 1836, chez le même éditeur en 2 vol. in-8, couv. impr.

La Lune de miel. Paris, Chlendowski, 2 vol. in-8 (1845).

Ne figure pas à la *Bibliographie de la France*, et n'est pas à la Bibliothèque nationale.
Cité d'après M. Parran. Ce roman forme la suite de *Béatrix* ou *les Amours forcés.*

Le Lys dans la Vallée. Paris, Werdet, libraire-éditeur, 2 vol. in-8, couv. impr. (1^er juin 1836).

Ce roman donna lieu à un procès, dont l'historique se trouve au commencement du tome I.
Ce procès avait été intenté à Balzac, par M. Buloz, directeur de *la Revue de Paris*, où a paru une partie du *Lys dans la Vallée.* Balzac en revanche se plaignait de la publication de son roman à Saint-Pétersbourg, en octobre, alors que le premier feuilleton du *Lys dans la Vallée* n'a paru à Paris que le 25 novembre. Balzac gagna son procès et le jour de la mise en vente, 1800 exemplaires furent enlevés sur 2000 qui avaient été tirés.

Madame de la Chanterie. Paris, L. de Potter, in-8, couv. impr. (1854).

C'est la réimpression, sous ce titre, de *la Femme de soixante ans.*

La Marâtre, drame intime en cinq actes et huit tableaux, par M. de Balzac. Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre historique, le 23 mai 1848. Paris, Michel-Lévy, in-12, couv. impr. (1848).

Maximes et Pensées de H. de Balzac Paris, Plon frères, éditeurs, in-12, couv. impr. (1852).

Première édition séparée. — *Les Maximes et Pensées de H. de Balzac* ont été imprimées dans la collection Hetzel-Lévy, en 1856, puis en 1866 sous le titre : *Balzac moraliste*, par Alphonse Pagès, in-12, à la même librairie. Voyez ce titre.

Maximes et Pensées de Napoléon, recueillies par J. L. Gaudy jeune. Paris, 1838, in-18 [Recueil fait et dédicacé par Balzac, réf. : *Lettres à l'Étrangère*, I, 490.]

Le Médecin de Campagne. Paris, L. Mame-Delaunay, libraire, rue Guénégaud (impr. A. Barbier). 2 vol. in-8, couv. impr. Février (1833).

Edition originale.
Une deuxième édition du *Médecin de Campagne*, a paru chez Werdet, en 1834, en 4 vol. in-18.
Le même éditeur a donné, en 1836, une troisième édition, avec de nombreuses modifications de l'auteur :

Le Médecin de Campagne, par M. de Balzac. Troisième édition, soigneusement corrigée. Paris, librairie de Werdet (impr. de M^me de Lacombe), 1836, 2 vol. in-8, couv. impr.

En 1839, *le Médecin de Campagne* fut réimprimé chez Charpentier et ne conserva les titres que des

chapitres I (Le Pays et l'homme); II (A travers champs); V (Le Napoléon du peuple); VI (Confession du médecin de Campagne) et VII (Elégies); ces divisions sont encore celles qui existent aujourd'hui (Voir : *Spoelberch de Lovenjoul*) :

Le Médecin de Campagne, par H. de Balzac. Nouvelle édition revue et corrigée. Paris, chez Charpentier (impr. d'Everat, à Paris), 1839, in-12, de 14 feuilles.

Première édition Charpentier. Annoncée dans le numéro du 16 mars 1839 de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 1334.

Le Médecin de campagne, fragmens inédits, publiés par le vicomte de Lovenjoul (*Revue des Deux Mondes*, 1er juil. 1914).

Mémoires de deux jeunes mariées. Paris, Hippolyte Souverain, 2 vol. in-8, couv. impr. (1842).

Mémoires pour servir à l'histoire de la Révolution française, par Sanson, exécuteur des arrêts criminels pendant la Révolution. Paris, à la Librairie centrale, 2 vol. in-8 (1829).

Balzac et L'Héritier de l'Ain sont les auteurs de ces mémoires, qui devaient former quatre volumes; deux volumes seulement ont paru. Voir Spoelberch de Lovenjoul : *Histoire des œuvres de Balzac*.

Mercadet, comédie en trois actes et en prose. Paris, à la librairie théâtrale, ancienne maison Marchant (Typ. de Mme Vve Dondey-Dupré), in-12, couv. impr. (1851).

Edition originale, annoncée dans la *Bibliographie de la France* du 13 septembre 1851, sous le n° 5o7.
La même année, sous le n° 6077, la *Bibliographie*, n° du 1er novembre, annonce une traduction allemande, sous ce titre :

Mercadet, der Schwindler, Lustspiel in drei atken (*sic*). Von H. von Balzac. In-8 de 2 feuilles 1/8. Impr. d'Aubusson, à Paris.

Cette comédie a été représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Gymnase, le 24 août 1851.
Balzac avait écrit sa pièce de *Mercadet*, en cinq actes, en 1838-184o. Cette pièce, dit M. de Lovenjoul, avait été réduite en trois actes et complètement remaniée par M. d'Ennery.
La version primitive de Balzac a reparu en 1853 sous le titre : *le Faiseur*. Voyez ce titre.

Modeste Mignon ou *les Trois Amoureux*. Paris, Hippolyte Souverain, 4 vol. in-8, couv. impr. (1845).

Première édition sous ce titre et seconde de *les Trois Amoureux* (Voyez ce titre). Vicaire dit que les tomes III et IV portent la suscription : A Paris, chez Chlendowski. 8, rue du Jardinet, 1845.

Monographie de la Presse parisienne, illustrée de scènes, croquis, charges, caricatures, portraits et grandes vignettes hors texte, avec un tableau synoptique de l'ordre gendelettre; extrait de *la Grande Ville*, nouveau tableau de Paris. Paris, au bureau central des Publications nouvelles, gr. in-8, couv. jaune illustr. (1842).

3 planches hors texte avec une légende, et un tableau synoptique.

La Muse du Département. Voir : *les Mystères de Province*.

Les Mystères de Province, par H. de Balzac. — Charles Ballard — Frédéric Soulié — Alphonse Brot. Paris, Hippolyte Souverain, 4 vol. in-8, couv. impr. (1843-1844).

Le tome I contient : *la Muse du Département*, par H. de Balzac.
Les tomes III et IV contiennent : *Rosalie*, par H. de Balzac. Edition originale de ces deux romans, annoncée dans la *Bibliographie de la France*, de 1843 sous les numéros 5o29 et 5665.
M. Parran cite une autre édition de ces ouvrages, sous la même date et chez le même éditeur, en 4 vol. in-8. Les couvertures portent la date de 1844. Cette édition ne figure pas à la *Bibliographie de la France*.

Notes remises à MM. les députés composant la commission de la loi sur la propriété littéraire. Paris, J. Hetzel et Paulin, gr. in-8 (1841).

Notices sur La Fontaine et sur Molière. Voir : p. 112.

Nouveaux Contes philosophiques. Maître Cornélius. — Madame Firmiani. — L'Auberge rouge. Louis Lambert (Editions originales de ces quatre nouvelles). Paris, Charles Gosselin, libraire, in-8, couv. impr. 1 vignette de Tony Johannot, gravée sur bois, par Porret et tirée sur chine (1832).

Œuvres posthumes. I. *Lettres à l'étrangère* (1833-1842). II. *Lettres à l'étrangère* (1842-1844). Paris, Calmann-Lévy, 2 vol. in-8 (1899-1906).

Les Lettres des années 1845 et 1846 ont paru dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 déc. 1919, 15 janv., 15 mars, 1er avril 1920.
Edition originale.

Paméla Giraud, drame en cinq actes. Paris, Marchant, éditeur, gr. in-8, couv. s. d. (1843).

La couverture forme titre et porte : Magasin théâtral. Choix de pièces nouvelles jouée (*sic*) sur tous les théâtres de Paris. *Paméla Giraud*, drame en cinq actes. Il n'y a qu'un simple titre de départ orné d'une vignette.

Les Parens pauvres. Paris, 12 vol. in-8, couv. impr. (1847-1848).

Les tomes I à VI. Paris, chez Louis Chlendowski, 1847; les tomes VII à XII. Paris, Pétion, libraire-éditeur. 1848.

Paris marié. Philosophie de la Vie conjugale, commentée par Gavarni. Paris, publié par J. Hetzel, in-12, couv. impr. (1845).

A été publié en 20 livraisons à 0 fr. 15. La première est annoncée comme suit dans la *Bibliographie de la France*, du 26 juillet 1845, sous le numéro 3817.

Philosophie de la Vie conjugale à Paris, par H. de Balzac, commentée par Gavarni. Première livraison. A Paris, chez Hetzel.

La deuxième, dans le numéro du 2 août de la même année, prend le titre : *Paris marié. Philosophie de la Vie conjugale.*

La dernière dans le numéro du 8 novembre, sous le numéro 5555.

La *Bibliographie* ajoute : Ce doit être la vingtième, car l'ouvrage a été promis en 20 livraisons.

M. Vicaire donne, sans doute par erreur, la date de 1846.

Cet ouvrage est orné de 20 grands bois et de 40 vignettes dans le texte. Il fait partie de la même collection que *Paris dans l'eau* et *Paris à table.*

Les Paysans. Voir : *Scènes de la Vie de campagne.*

La Peau de chagrin, roman philosophique, par M. de Balzac. Paris, Charles Gosselin, Urbain Canel, 2 vol. in-8, couv. impr. (1831).

Entre les faux titres et les titres de chaque volume, vignette de Tony Johannot, gravée sur bois par Porret et tirée sur chine volant.

La Peau de chagrin. Romans et contes philosophiques, par M. de Balzac. 2e édition. Tome I : La Peau de chagrin. Tome II : *Suite et fin* de la Peau de chagrin. — Sarrazine. La Comédie du diable. — El Verdugo. Paris, Charles Gosselin, éditeur, 2 vol. in-8, couv. impr. (1831).

Chaque volume contient une vignette de Tony Johannot, gravée sur bois, par Porret et tirée sur Chine. — Voir : *Romans et contes philosophiques.*

Les Peines de cœur d'une chatte anglaise, par H. de Balzac, suivi de *Les Peines de cœur d'une chatte française*, par P. J. Stahl (Hetzel). Paris, Collection Hetzel, Blanchard, libraire-éditeur, in-18, couv. impr. (1853).

Première édition en librairie. Couverture blanche, imprimée en rouge.

Pensées, sujets, fragments Édition originale, avec une préface et des notes de Jacques Crépet. Portrait gravé à l'eau-forte, par G. Noyon. Paris, Blaizot, gr. in-8 (1910).

Le Père Goriot, histoire parisienne publiée par M. de Balzac. Paris, librairie Werdet, 49, rue de Seine-Saint-Germain; Spachmann, éditeur, 24, rue Coquenard, 2 vol. in-8, couv. impr. (1835).

Cette édition est la première en librairie, du *Père Goriot.* Elle est annoncée dans le numéro du 14 mars 1835 de la *Bibliographie de la France.*

Ce roman a d'abord paru dans la *Revue de Paris*, numéros des 14 et 28 décembre 1834 et 28 janvier et 11 février 1835.

On ne trouve aucune trace d'une seconde édition, ni dans la *Bibliographie de la France*, ni dans Bourquelot, *Littérature française.*

En 1835, les mêmes éditeurs ont donné une *troisième édition, revue et corrigée*, en 2 vol. in-8, couv. impr.

Balzac a-t-il considéré comme première édition la publication de son roman dans la *Revue de Paris*, dit Vicaire, et la première des deux éditions publiées par Werdet et Spachmann en 1835, comme la seconde ? Cela n'est pas impossible; mais, en tout cas, rien ne l'indique, le titre ne portant aucune mention qui puisse le faire supposer.

Petit dictionnaire critique et anecdotique des enseignes de Paris, par un Batteur de pavé. Paris, chez les marchands de nouveautés. (Impr. H. Balzac), in-16, couv. impr. (1826).

D'après une note inscrite sur l'exemplaire de la Bibliothèque nationale, Balzac serait l'auteur de ce petit livre.

Petites misères de la vie conjugale, illustrées par Bertall. Paris, chez Chlendowski, s. d. Gr. in-8, couv. illustr. (1845).

Édition originale. Publié en 50 livraisons, dont la première est annoncée dans la *Bibliographie de la France*, n° du 26 juillet 1845, sous le n° 3816, avec le titre erroné : *Petits mystères de la vie conjugale*, rectifié du reste, sous le n° 3948 de la même année.

Plusieurs chapitres de cet ouvrage ont été publiés dans divers numéros de la *Caricature*, en 1839 et 1840; le texte en est accompagné de vignettes d'Henri Monnier.

Les Petits Bourgeois. Voir : *Scènes de la Vie parisienne.*

Physiologie de l'employé. Vignettes par M. Trimolet. Paris, Aubert et Cie, in-32, couv. ill. (1840).

Cette *Physiologie* a été réimprimée en 1850, dans le format gr. in-8, chez Aubert, et en 1869, à la librairie Charlieu frères et Huillery. (Voir Lacombe, *Bibliographie parisienne.*)

Physiologie du mariage, ou *Méditations de philosophie éclectique, sur le bonheur et le malheur conjugal*, publiées par un jeune célibataire. Paris, Levavasseur, 2 vol. in-8, couv. impr. (1830).

La couverture jaune ne porte que : *Physiologie du mariage.*

Une particularité est à noter, dans le tome II, méditation XV, chap. I, qui traite des *Religions et de la confession considérées dans leur rapport avec le mariage.* Les quatre premières lignes sont seules intelligibles; le reste du chapitre est composé avec des lettres, tirets, blocs, parenthèses, etc., pris au hasard dans la casse par le compositeur.

Le rédacteur du *Catalogue* Noilly attribue cette composition d'un nouveau genre à l'embarras dans lequel se serait trouvé l'auteur pour écrire ce chapitre, ou bien à sa mauvaise humeur ; il suffit, pour être bien fixé sur l'intention de Balzac, de lire les *Errata* qui se trouvent à la page 347 du tome II et qui sont ainsi conçus : « Pages 207-208-209 et 210 du tome II. — Pour bien comprendre le sens de ces pages, un lecteur honnête homme doit en relire plusieurs fois les principaux passages, car l'auteur y a mis toute sa pensée. »

Il a été tiré quelques exemplaires sur papier jonquille.

Physiologie du mariage, ou *Méditations de philosophie éclectique sur le bonheur et le malheur conjugal*. Nouvelle édition, semblable à celle de la Physiologie du goût, publiée par le même éditeur. Paris, Charpentier, in-12, couv. impr. (1838).

Troisième édition et première du format in-12. C'est le second ouvrage paru dans la Bibliothèque Charpentier.

Physiologie du mariage. 2e série (Impr. d'Arbieu, à Poissy). A Paris, chez E. Didier, 6, rue des Beaux-Arts (1853).

Annoncé dans le numéro du 2 juillet 1853, de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 4009. — Fait partie de la *Bibliothèque de l'esprit français*.

N'est pas à la Bibliothèque nationale.

Physiologie du rentier de Paris et de Province, par MM. de Balzac et Arnould Frémy, dessins de Gavarni, Henri Monnier, Daumier et Meissonier. Paris, P. Martinon, in-32, couv. impr. (1841).

Physiologie de la toilette. I. De la cravate considérée en elle-même et dans ses rapports avec la société et les individus. II. Des habits rembourrés, dans *La Silhouette*, 3 juin et 15 juillet 1830.

Pierrette, scène de la vie de province. Paris, Hippolyte Souverain, 2 vol. in-8, couv. impr. (1840).

Une nouvelle édition de cet ouvrage a paru en 1854 et en 1856, chez Hachette, en 2 vol. in-12.

Le Provincial à Paris, par H. de Balzac. (Impr. Moussin, à Coulommiers.) A Paris, chez Gabriel Roux, 29, rue du Vieux-Colombier, 2 vol. in-8; ensemble de 40 feuilles 3/4. (1847).

Annoncé dans le numéro du 10 juin 1848 de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 3031. Cet ouvrage n'est pas à la Bibliothèque nationale. Deuxième édition de *les Comédiens sans le savoir*. Voyez ce titre.

Les Ressources de Quinola, comédie en cinq actes, en prose, et précédée d'un prologue, représentée sur le second Théâtre français (Odéon), le samedi 19 mars 1842. Paris, Hyppolite (*sic*) Souverain, in-8, couv. impr. (1842).

Revue parisienne, dirigée par M. de Balzac Paris, à la *Revue parisienne*, 16, rue du Croissant, hôtel Colbert, in-18, couv. impr. (1840).

Cette revue a paru en trois livraisons, les 25 juillet, 25 août et 25 septembre 1840, avec une pagination suivie, et sous couverture bleue. On y trouve en édition originale : *Z. Marcas*, *Les Fantaisies de Claudine* et la fameuse *Etude sur M. Beyle* (*La Chartreuse de Parme*).

Ces trois livraisons ont été réunies, plus tard, et brochées ensemble, sous une couverture bleue portant le nom de *Garnier frères, rue Richelieu, 10*.

Le Rôle du fluide magnétique dans le mécanisme de la volonté, par H. de Balzac. A Paris, chez Houssiaux, 3, rue du Jardinet; chez Dentu, Palais-Royal, in-8 (1853).

Edition originale. — Forme un chapitre ajouté à la 3e édition de : *Instruction explicative et pratique des tables tournantes*, etc., par Ferdinand Silas.

Romans et *Contes philosophiques*, par M. de Balzac. Seconde édition. Tome I. La Peau de chagrin. — Tome II. La Peau de chagrin (fin) suivie de Sarrasine, la Comédie du diable, El Verdugo. — Tome III. L'Enfant maudit. — L'Elixir de longue vie. — Les Proscrits. — Le Chef-d'œuvre inconnu. — Le Réquisitionnaire. — Etude de femme. — Les Deux Rêves. — Jésus-Christ en Flandre. — L'Eglise. Paris, Charles Gosselin, éditeur, in-8, couv. impr. (1831).

Les douze nouvelles qui suivent la *Peau de chagrin* sont ici en édition originale.

Il n'y a pas de première édition des *Romans* et *Contes philosophiques*, la *Peau de chagrin*, parue en 1831, étant considérée comme la première.

En 1832, M. Charles Gosselin a publié sous le titre de *Contes philosophiques*, 2 vol. in-8, contenant l'introduction de Ph. Chasles et les douze contes qui suivent la *Peau de chagrin* dans l'édition des *Romans* et *Contes philosophiques* (1831), pour permettre aux possesseurs de l'édition originale de la *Peau de chagrin*, de compléter cet ouvrage.

En 1832, le même éditeur a donné une quatrième édition qui n'est, en réalité que la troisième des *Romans* et *Contes philosophiques*, en 4 vol. in-8 (Voir Lovenjoul, *Hist. des œuvres de Balzac*).

Rosalie. Voir : *les Mystères de province*.

Scènes de la Vie de campagne. *Les Paysans*, par H. de Balzac, auteur de la Famille Beauvisage, le Comte de Sallenauve, le Député d'Arcis, etc., etc. Paris, L. de Potter, libraire-éditeur (Fontainebleau, impr. E. Jacquin), 5 vol. in-8, couv. impr. (1855).

Edition originale. Les titres et les couvertures portent le nom de Gust. Gratiot, impr. à Paris. On trouvera sur ce roman, que Balzac laissa inachevé, une note explicative de M. Bouteron (Ed. Conard, t. XXIII, p. 391-396).

Scènes de la Vie parisienne. Les Petits Bourgeois, par H. de Balzac, auteur de les Paysans, le Comte de Sallenauve, etc., etc Paris, L. de Potter, libraire-éditeur (Fontainebleau, impr. E. Jacquin), 4 vol. in-8, couv impr. (1856).

Edition originale. — Les faux-titres et titres portent le nom de Gustave Gratiot, impr. à Paris.

Scènes de la Vie parisienne. — Les Petits Bourgeois (les Parvenus), par H. de Balzac, auteur de les Paysans, le Comte de Sallenauve, etc., etc. Paris, L. de Potter, libraire-éditeur (Fontainebleau, impr. E. Jacquin), 4 vol. in-8, couv. impr. (1857).

Édition originale de cette œuvre terminée par Ch. Rabou. Voir note de M. Bouteron (Ed. Conard, t. XX, p. 463-473). Les faux-titres et titres sont imprimés par P. A. Bourdier.

Scènes de la Vie politique. — Une Ténébreuse Affaire. Paris, Hippolyte Souverain, éditeur (Lagny, impr. d'Aug. Laurant), 3 vol. in-8, couv. impr. (1842).

La *Bibliographie de la France*, en 1843, annonce, sous le numéro 2102, une autre édition, parue chez le même éditeur, également en 3 volumes, mais imprimée par Giroux, à Lagny. Les mots : *Scènes de la Vie politique* ne figurent pas sur le titre de cette édition.

Scènes de la Vie politique. — Le Député d'Arcis, par H. de Balzac, auteur de Madame de la Chanterie, l'Initié, Scènes de la Vie parisienne (les Petits Bourgeois), Scènes de la Vie de campagne (les Paysans), Splendeurs et Misères d'une courtisanne (sic). Un Début dans la vie, David Séchard. etc., etc. Terminé par Ch. Rabou. Paris, L. de Potter (Fontainebleau, impr. E. Jacquin) s. d., 4 vol. in-8, couv. impr. (1854).

Les titres et les couvertures ont été imprimés par G. Gratiot, imprimeur.

Annoncé dans la *Bibliographie de la France* du 28 novembre 1854, sous le numéros 6856, où il est dit : « L'ouvrage a été publié en feuilletons dans le journal *le Constitutionnel*. Il a été terminé par M. Leo Lespès ».

Scènes de la Vie privée, publiées par M. Balzac (sic), auteur du Dernier Chouan, ou la Bretagne en 1800. Paris, Mame et Delaunay-Vallée, 2 vol. in-8, couv. impr. (1830).

Le tome I, contient en édition originale : *La Vendetta*, *Les Dangers de l'inconduite* (*Gobseck*), *Le Bal de Sceaux*.

Le tome II, contient en édition originale : *Gloire et Malheur* (*La Maison du chat qui pelote*), *La Femme vertueuse* (*Une double famille*), *La Paix du ménage* et *Note*.

Scènes de la Vie privée, par M. de Balzac. Seconde édition. Paris, Mame-Delaunay, 4 vol. in-8, couv. impr. (1832).

Les tomes I et II contiennent le même texte que l'édition de 1830, moins la *note* du tome II.

Le tome III contient en édition originale : *le Conseil* : *Le Message et la Grande Bretèche*, réimprimée plus tard dans *Autre étude de femme*). — *La Bourse*. — *Le Devoir d'une femme* (*Adieu*). — *Les Célibataires* (2e récit) ; le Curé de Tours.

Le tome IV contient en édition originale : *Une Note de l'éditeur*. Et diverses parties de *La Femme de trente ans*. *Le Rendez-vous*. *Le Doigt de Dieu* (1re partie : la Bièvre). *Les Deux Rencontres*. *L'Expiation*.

On rencontre assez peu fréquemment les quatre volumes de cette édition, les deux volumes de la première édition ayant été souvent complétés par les deux derniers de la seconde.

Scènes de la Vie privée, par M. de Balzac. Nouvelle édition revue et corrigée. Paris, Charpentier, 29, rue de Seine, 2 vol. in-18 (1839).

I. Bal de Sceaux. Gloire et malheur. La Fleur des pois. La Paix du ménage.

II. La Vendetta. Le Rendez-vous. Souffrances inconnues. La Femme de trente ans. Le Doigt de Dieu. Les deux rencontres. Le Capitaine parisien.

Scènes de la Vie de province, par M. de Balzac. Nouvelle édition revue et corrigée. Paris, Charpentier, 29, rue de Seine, 2 vol. in-18 (1839).

I. Les Célibataires. La Femme abandonnée. Illusions perdues.

II. La Vieille fille. La Grenadière. Message. La Grande-Bretèche. L'Illustre Gaudissart.

Scènes de la Vie parisienne, par M. de Balzac. Nouvelle édition revue et corrigée. Paris, Charpentier, 29, rue de Seine, 2 vol. in-18 (1839).

I. La Comtesse à deux maris. Madame Firmiani. Sarrazine. Le Papa Gobseck. La Bourse.

II. La Femme vertueuse. Profil de marquise. L'Interdiction. Les Marana.

Quatrième édition et première édition, in-12 de ces trois séries. Annoncée dans la *Bibliographie de la France* de 1839, sous les nos 4828, 5401, 5844.

Scènes de la Vie parisienne. — Scènes de la Vie privée. — Scènes de la Vie de province. — Voir pour la première édition de ces trois séries : *Etudes de mœurs au XIXe siècle*.

Séraphita. Extrait du Livre mystique. Paris, Werdet, in-8, couv. impr. (1836).

Première édition séparée de ce roman.

Six rois de France, de Louis XIII à Louis XVIII. Publié pour la première fois dans le *Dictionnaire de la Conversation*. Paris, Bélin-Mandar (1837).

Le Sorcier. Voir : *le Centenaire*.

Splendeurs et Misères des courtisanes. Esther. Paris, L. de Potter, 3 vol. in-8, couv. impr. (1844, daté de 1845).

Théâtre de H. de Balzac. Vautrin. Les Ressources de Quinola. Paméla Giraud. La Marâtre. Paris, D. Giraud et J. Dagneau, in-12, couv. impr. (1853).

Première édition collective.

Théorie de la démarche. Paris, Eugène Didier, éditeur, in-16, couv. impr. (1853).

Couverture blanche, imprimée en rouge.

Première édition séparée de cet opuscule qui avait paru dans *l'Europe littéraire* des 15, 18, 25 août et 5 septembre 1853.

Cet ouvrage est inédit en librairie, dit la *Bibliographie de la France.*

Traité de la Vie élégante. Paris, Librairie nouvelle, in-18, couv. impr. (1853).

Edition originale en librairie.

Annoncée dans la *Bibliographie de la France* du 4 juin 1853, sous le n° 3476, comme suit : *Traité de la vie élégante* (H. de Balzac). in-32 d'une feuille et demie. Impr. de Raçon, à Paris. A Paris, boulevard des Italiens, 15. Prix : 1 fr.

Cet ouvrage paraît pour la première fois en librairie. Vicaire donne par erreur la date de 1855.

En 1854, nouvelle annonce dans la *Bibliographie de la France,* n° 4412 (n° du 29 juillet) : *Traité de la vie élégante,* par H. de Balzac. In-16 de 3 feuilles. Impr. de Raçon, à Paris. — A Paris, à la Librairie Nouvelle. Prix : 1 fr.

La couverture porte : *Cet ouvrage paraît pour la première fois en volume.*

L'édition de 1855 n'est pas mentionnée dans la *Bibliographie de la France.*

Traité sur les excitans modernes, par M. de Balzac. Dans :

Physiologie du goût, ou Méditations de gastronomie transcendante, par Brillat-Savarin. Nouvelle édition, précédée d'une notice sur l'auteur, par M. le baron Richerand, suivie d'un traité sur les excitans modernes, par M. de Balzac. Paris, Charpentier, in-12, couv. impr. (1839).

Transaction (la). Voir : *le Colonel Chabert.*

Les Trois Amoureux (Impr. de Moussin à Coulommiers), 2 vol. in-8, couv. non impr. (1844).

Annoncé dans la *Bibliographie de la France,* du 21 décembre 1844, sous le numéro 6404, sans frontispice et conséquemment sans adresse du vendeur.

Il n'y a ni faux-titre, ni titre, mais la pagination qui commence à la page 8 a été établie comme s'il devait y en avoir.

La dédicace à « Une Etrangère » est signée : De Balzac.

C'est l'édition originale de *Modeste Mignon* qui a été réimprimée la même année. (Voyez ce titre).

Un Début dans la vie. Paris, Dumont, éditeur, 2 vol. in-8 (1844).

Un Drame dans les prisons. Paris, Hippolyte Souverain, éditeur, 2 vol. in-8, couv. impr. (1847).

Troisième partie de *Splendeurs et Misères des courtisanes.* Voir Lovenjoul, p. 115.

Première édition séparée de ce roman.

Un Grand Homme de province à Paris (Illusions perdues, 2e partie), Scène de la Vie de province. Paris, Hippolyte Souverain, 2 vol. in-8, couv. impr. (1839).

Une Blonde. — Raisson (Horace). Une blonde, histoire romanesque, précédée d'une notice nécrologique sur Un homme qui n'est pas mort. Paris, Jules Bréauté (impr. de Plassan et Cie), in-8 (1833).

Avec une vignette frontispice sur chine volant.

Enregistré dans la *Bibliographie de la France* de 1833, sous le numéro 5681.

Balzac, bien que son nom ne figure pas sur le titre, a certainement collaboré à cet ouvrage. Il suffit de lire l'introduction d'Horace Raisson pour n'avoir aucun doute à cet égard (Vicaire).

Une conversation entre onze heures et minuit. Dans : *Contes bruns,* par une [tête à l'envers]. Paris, Urbain Canel, in-8, couv. ill. (1832).

Edition originale de cette nouvelle.

Une Fille d'Eve, Scène de la Vie privée. Paris, H. Souverain, 2 vol. in-8 (1839).

N'est pas à la Bibliothèque nationale, et ne figure pas dans la *Bibliographie de la France* de 1839.

Une Princesse parisienne. Voir : *le Foyer de l'Opéra.*

Une rue de Paris et son habitant, par H. de Balzac. Avant-propos par M. le Vte de Spoelberch de Lovenjoul. Illustrations de François Courboin. Paris, A. Rouquette, 1899, in-8 de 32 pp.

Première édition séparée. Voir : *La dernière incarnation de Vautrin* (1852).

Ursule Mirouet. Paris, Hippolyte Souverain, 2 vol, in-8, couv. impr. (1842).

Édition originale. La Bibliothèque nationale ne possède pas cet ouvrage et la Bibliothèque de l'Arsenal n'a que le tome II.

Une édition in-12 a paru chez Hachette en 1853 et 1854, dans la *Bibliothèque des Chemins de fer.*

Vautrin, drame en cinq actes, en prose, par M. de Balzac, représenté sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 14 mars 1840. Paris, Delloye, libraire-éditeur, in-8, couv. impr. (1840).

Dans l'*Avis,* il est dit que Balzac, étant très gravement indisposé, n'a pu écrire la préface de *Vautrin*; l'éditeur prévient toutes les personnes qui auront acheté la présente édition qu'elles auront droit à un

exemplaire de la préface qui leur sera remis en échange du présent avis *qu'il est facile de détacher du livre.*

Cette préface, très courte, a paru dans la 3e édition, augmentée et corrigée, donnée par le même éditeur en 1840, in-8, couv. impr.

Le Vicaire des Ardennes, publié par M. Horace de Saint-Aubin, bachelier ès lettres, auteur du Centenaire. Paris, Pollet, 4 vol. in-12, couv. impr. (1822).

Au tome Ier une lithographie : *Mlle Mélanie de Saint-André.*

Cet ouvrage a été saisi et supprimé en entier.

Wann-Chlore. Paris, Urbain Canel, 4 vol. in-12, couv. impr. (1825).

Réimprimé en 1836 sous le titre de *Jeanne la pâle*, formant les tomes IX et X des *Œuvres complètes de Horace de Saint-Aubin.*

Un grand nombre d'études historiques et politiques de H. de Balzac, signées de divers pseudonymes, ont paru dans *la Caricature* (1830-1832), dans *le Voleur* (1830-1832), *le Rénovateur* (1832), *la Chronique de Paris* (1836), *la Revue Parisienne* (1840), etc. Consulter à ce sujet : Spoelberch de Lovenjoul, *Histoire des Œuvres de Balzac.*

ÉDITIONS BELGES

Il a paru de 1834 à 1852 un grand nombre d'éditions belges des œuvres de H. de Balzac dont quelques-unes, parues avant celles de Paris, constituent, en quelque sorte, de véritables éditions originales. La liste en est fort longue ; consulter à ce sujet *Vicaire, Manuel de l'Amateur de livres du XIXe siècle.* Tome I, col. 238.

Drujon, dans ses *Livres à clef*, donne, col. 220-222, les curieux détails suivants, sur les œuvres de Balzac :

« Plus que tout autre romancier, l'illustre écrivain a dû peindre d'après nature certains des personnages si vivants qu'il met en scène dans son œuvre colossale. Ce serait un bien curieux travail que la recherche des originaux dont il a tracé les portraits dans ses romans ; en attendant que cette tâche difficile soit entreprise et menée à bonne fin par quelque laborieux érudit, je reproduirai ici quelques noms qui m'ont été communiqués en partie par M. G. Brunet :

I. *La Peau de chagrin*, roman philosophique. 1831.

Vers la fin de ce roman, trois médecins célèbres sont appelés en consultation : *Brisset*, le chef des organicistes ; *Cameristus*, chef des vitalistes ; *Maugredie*, esprit distingué, mais moqueur et sceptique ; on y reconnaît au premier coup d'œil Broussais, Récamier et Magendie.

II. *Beatrix*, ou les *Amours forcés*, scène de la Vie privée. 1839.

Dans ce roman, *Félicité des Touches* ne serait autre que George Sand, et Claude Vignon désignerait Gustave Planche.

III. *Un Grand Homme de province à Paris.* 1839.

Dans cet ouvrage, Jules Janin passe pour avoir servi de modèle au personnage de *Lourteau.*

IV. *Correspondance de Balzac.* 1819-1850. Paris, 1876.

Une foule de noms ne sont désignés que par des initiales : *Mme V.* qui n'est ni jeune, ni belle et qui de plus est anglaise ; *M**** ignare dentiste, etc., etc.

Que de restitutions à faire !

Ajoutons que Balzac avait souvent de singuliers procédés pour trouver les noms de ces personnages. Sa nouvelle intitulée Z. Marcas a pour titre un nom véritable, celui d'un modeste tailleur que Balzac avait déniché sur une enseigne de la rue de la Jussienne. Cette particularité a été rappelée et exploitée avec bonheur dans le procès Zola-Duverdy. (Voir la *Gazette des tribunaux*, du mois de février 1882). »

ÉDITIONS COLLECTIVES DES ŒUVRES DE BALZAC

La première édition collective des œuvres de Balzac (sous le pseudonyme de *Horace de Saint-Aubin*) a été publiée par Hipp. Souverain, 1836-1840, en 16 vol. in-8 et dont voici le titre et la description :

Œuvres complètes d'Horace de Saint-Aubin, mises en ordre par Emile Regnault. Paris, Hipp. Souverain, 1836-1840, 16 vol. in-8.

Tomes I et II. La Dernière fée, 1836, 2 vol. — III et IV. Le Sorcier (*Le Centenaire*), 1837, 2 vol. — V et VI. Le Vicaire des Ardennes, 1836, 2 vol. — VII et VIII. Argow (*Annette et le Criminel*), 1836, 2 vol. — IX et X. Jane la pâle. (*Wann Chlore*), 1837, 2 vol. — XI et XII. L'Israélite (*Clotilde de Lusignan*), 1839, 2 vol. — XIII et XIV, Dom Gigadas, roman inédit, 1839, 2 vol. — XV et XVI. L'Excommunié, roman posthume (inédit), 1837, 2 vol. Chaque volume se vendait séparément, au prix de 15 fr. l'un.

C'est la réunion, sous un titre collectif, des romans de la jeunesse de H. de Balzac.

Au témoignage de M. de Sainte-Beuve qui a eu le courage de lire ces ébauches, et de l'aveu des plus ardents disciples du maître, il n'y a absolument rien dans cet essai, ni originalité, ni style, nul indice de talent et d'avenir littéraire ! (Quérard). Ce jugement serait peut-être à reviser.

La plus célèbre des éditions collectives de Balzac est celle publiée par Furne, J.-J. Dubochet et Cie et J. Hetzel et Paulin, de 1842 à 1848, 17 volumes, et continuée par Houssiaux en 1855. 3 volumes, soit en tout 20 volumes, elle est tellement importante et si recherchée

des amateurs, que nous croyons devoir, dans l'intérêt des jeunes libraires, en donner la description complète que nous empruntons à la *Bibliographie de la France*, à Brivois, *Bibliographie des ouvrages illustrés du XIX^e siècle*, et à Vicaire, *Manuel de l'amateur de livres du XIX^e siècle*.

Cette première édition de la *Comédie humaine*, en 17 vol., ayant été réimprimée, d'abord partiellement, puis en totalité, chez Furne et Houssiaux, nous croyons nécessaire de donner la description de chaque volume tel qu'il a paru en *tirage original*. Le lecteur curieux de connaître la genèse de la *Comédie humaine* trouvera au t. I, p. XI-XXIII des *Œuvres* de Balzac, éd. L. Conard, une note précise et détaillée de M. Bouteron sur ce sujet.

I. *Œuvres complètes de M. de Balzac.*
La Comédie humaine. Premier volume, première partie. Etudes de mœurs, premier livre. Scènes de la vie privée. Tome I. Avant-propos (inédit). La Maison du Chat qui pelote. Le Bal de Sceaux. La Bourse. La Vendetta. Madame Firmiani. Une double famille. La Paix du ménage. La Fausse maîtresse (inédit). Etude de Femme. Albert Savarus (inédit). Paris, Furne, rue Saint-André-des-Arts, 55; J.-J. Dubochet et C^ie, rue de Seine, 33; J. Hetzel et Paulin, rue de Seine, 33, 1842.

8 gravures.
Tels sont les faux-titre général, faux-titre particulier et titre, ensemble 3 ff., du premier volume des œuvres complètes de Balzac, format in-8, réunies pour la première fois par l'auteur sous le titre de : *la Comédie humaine*. Ce volume imprimé par Béthune et Plon, a 607 p., y compris ces faux titre et titre; il est terminé par 2 ff. n. ch., sur le premier on lit une note commençant ainsi :
« Nous n'ignorons pas que le culte de sainte Philomène n'a commencé qu'après la Révolution de 1830, en Italie. »
Le second est la table des matières.

II. *Œuvres complètes de M. de Balzac.*
La Comédie humaine. Deuxième volume, première partie. Etudes de mœurs, premier livre.
Scènes de la vie privée. Tome II. Mémoire de deux jeunes mariées. Une fille d'Eve. La Femme abandonnée. La Grenadière. Le Message. Gobseck. Autre étude de femme (inédit sous cette forme). Paris, Furne, rue Saint-André-des-Arts, 55; J.-J. Dubochet et C^ie, rue de Seine, 33; J. Hetzel et Paulin, rue de Seine, 33, 1842.

8 gravures.
1 vol. in-8, impr. Béthune et Plon, faux-titres et titre et 457 p., plus la table.

III. *Œuvres complètes de M. de Balzac.*
La Comédie humaine. Troisième volume, première partie. Etudes de mœurs, premier livre.
Scènes de la vie privée. Tome III. La Femme de trente ans. Le Contrat de mariage. Béatrix. Paris, Furne, rue Saint-André-des-Arts, 55; J.-J. Dubochet et C^ie, rue de Seine, 33; J. Hetzel, rue de Seine, 33, 1842.

8 gravures.
1 vol. in-8, impr. Béthune et Plon, faux-titres et titre et 476 p., plus la table.

IV. *Œuvres complètes de M. de Balzac.*
La Comédie humaine. Quatrième volume, première partie. Etude de mœurs, premier livre. Scènes de la vie privée. Tome IV. Béatrix (dernière partie) La Grande Bretèche. Modeste Mignon. Honorine. Un début dans la vie. Paris, Furne, rue Saint-André-des-Arts, 55; J.-J. Dubochet et C^ie, rue de Seine, 33; J. Hetzel, rue de Ménars, 10 (1845).

8 gravures.
1 vol. in-8, impr. Béthune et Plon, faux-titres, titre et 557 p , plus la table.

V. *Œuvres complètes de M. de Balzac.*
La Comédie humaine. Cinquième volume, première partie. Etude de mœurs, deuxième livre.
Scènes de la vie de province. I. Ursule Mirouët. Eugénie Grandet. Les Célibataires. Pierrette. Paris, Furne, rue Saint-André-des-Arts, 55; J.-J. Dubochet et C^ie, rue de Seine, 33; J. Hetzel, rue de Seine, 33, 1843.

8 gravures.
1 vol. in-8, impr. Béthune et Plon, faux-titres, titre et 492 p., plus la table.

VI. *Œuvres complètes de M. de Balzac.*
La Comédie humaine. Sixième volume, première partie. Etudes de mœurs, deuxième livre. Scènes de la vie de province. Tome II. Les Célibataires. Le Curé de Tours. Un Ménage de garçon. Les Parisiens en province : L'Illustre Gaudissart. La Muse du département. Paris, Furne, rue Saint-André-des-Arts, 55; J.-J. Dubochet et C^ie, rue de Seine, 33; J. Hetzel, rue de Seine, 33, 1843.

8 gravures.
1 vol. in-8, impr. Béthune et Plon, faux-titres, titre et 492 p., plus la table.

VII. *Œuvres complètes de M. de Balzac.*
La Comédie humaine, septième volume, première partie. Etudes de mœurs, deuxième livre.

Scènes de la vie de province. Tome III. Les Rivalités (première histoire). La Vieille fille (deuxième histoire). Le Cabinet des antiques. Le Lys dans la vallée. Paris, Furne, rue Saint-André-des-Arts, 55; J.-J. Dubochet et C^ie^, rue de Seine, 33; J. Hetzel, rue de Ménars, 10, 1844.

8 gravures.

1 vol. in-8, impr. Béthune et Plon, faux-titres, titre et 491 p., plus la table.

VIII. *Œuvres complètes de M. de Balzac.*

La Comédie humaine. Huitième volume, première partie. Etudes de mœurs, deuxième livre.

Scènes de la vie de province. Tome IV. Illusions perdues. Première partie: Les Deux poètes; deuxième partie : Un grand homme de province à Paris; troisième partie : Eve et David (inédit). Paris, Furne, rue Saint-André-des-Arts, 55; J.-J. Dubochet et C^ie^, rue de Seine, 33; J. Hetzel, rue de Seine, 33, 1843.

8 gravures.

1 vol. in-8, impr. Béthune et Plon, faux-titres, titre, 570 p. et la table.

IX. *Œuvres complètes de M. de Balzac.*

La Comédie humaine. Neuvième volume, première partie. Etudes de mœurs. Troisième livre.

Scènes de la Vie parisienne. Tome I. Histoire des Treize : 1^er^ épisode, Ferragus. 2^e^ épisode, La Duchesse de Langeais. 3^e^ épisode. La Fille aux yeux d'or, Le Père Goriot. Paris, Furne, rue Saint-André-des-Arts, 55; J.-J. Dubochet et C^ie^, rue de Seine, 33; J. Hetzel, rue de Seine, 33, 1843.

8 gravures.

1 vol. in-8, impr. Béthune et Plon, faux-titres, titre, 531 p., et 1 f. pour la table.

X. *Œuvres complètes de M. de Balzac.*

La Comédie humaine. Dixième volume, première partie. Etudes de mœurs. Troisième livre.

Scènes de la Vie parisienne. Tome II. Le Colonel Chabert. Facino Cane. La Messe de l'Athée. Sarrasine. L'Interdiction. Histoire de la grandeur et de la décadence de César Birotteau. Paris, Furne, rue Saint-André-des-Arts, 55; J.-J. Dubochet et C^ie^, rue de Seine, 33; J. Hetzel, rue de Ménars, 10, 1844.

8 gravures.

1 vol. in-8, impr. Béthune et Plon, faux-titres, titre, 449 pp., 1 f. n. ch. (avis aux relieurs et brocheurs pour le placement)[1] (des gravures du tome X des œuvres de M. de Balzac); et 1 f. n. ch. pour la table.

XI. *Œuvres complètes de M. de Balzac.*

La Comédie humaine. Onzième volume, première partie. Etudes de mœurs. Troisième livre.

Scènes de la Vie parisienne. Tome XI. La Maison Nucingen, Pierre Grassou. Les Secrets de la princesse de Cadignan. Les Employés ou la Femme supérieure. Splendeurs et Misères des Courtisanes. Première partie : Esther heureuse; deuxième partie : A combien l'amour revient aux vieillards. Paris, Furne, rue Saint-André-des-Arts, 55; J.-J. Dubochet et C^ie^, rue de Seine, 33; J. Hetzel, rue de Ménars, 10, 1844.

8 gravures.

1 vol. in-8, impr. Béthune et Plon, faux-titres, titre, 588 pp. et 1 f. n. ch. pour la table.

XII. *Œuvres complètes de M. de Balzac.*

La Comédie humaine. Douzième volume, première partie. Etudes de mœurs. Troisième et quatrième livres.

Scènes de la Vie parisienne et Scènes de la vie politique. Tome XII Splendeurs et Misères des courtisanes (dernière partie, mais en réalité la troisième) (inédit). Un prince de la Bohème. Une esquisse d'homme d'affaires (inédit). Gaudissart II. Les Comédiens sans le savoir (inédit). Un épisode sous la Terreur (inédit). Une ténébreuse affaire. Z. Marcas (inédit). Envers de l'histoire contemporaine [1^re^ partie] (inédit). Paris, Furne, rue Saint-André-des-Arts, 55; J.-J. Dubochet et C^ie^, rue de Seine, 33; J. Hetzel, rue de Ménars, 10, 1846.

6 gravures.

1 vol. in-8, impr. Plon frères, faux-titres, titre et 532 pp., y compris la table, cette dernière p. n. ch.

XIII. *Œuvres complètes de M. de Balzac.*

La Comédie humaine. Treizième volume, première partie. Etudes de mœurs. Cinquième et sixième livres.

Scènes de la Vie militaire et Scènes de la vie de campagne. V^e^ livre : Les Chouans. Une passion dans le désert VI^e^ livre : Le Médecin de campagne. Le Curé de village. Paris, Furne, rue Saint-André-des-Arts, 55; J.-J. Dubochet et C^ie^, rue Richelieu, 60; J. Hetzel, rue de Ménars, 10, 1845.

Pas de gravures.

1 vol. in-8, impr. Lacrampe et C^ie^, faux-titres, titre et 728 pp., plus la table.

1. Il est plus que probable que ce placement doit exister pour chacun des 17 volumes, mais l'exemplaire de la Bibliothèque nationale n'en contient que trois, pour les volumes 2, 9 et 10. M. Brivois n'indique pas ces « Avis aux relieurs, etc. »

XIV. *Œuvres complètes de M. de Balzac.*
La Comédie humaine. Quatorzième volume, deuxième partie. Etudes philosophiques. Etudes philosophiques, tome I. La Peau de chagrin. Jésus-Christ en Flandre. Melmoth réconcilié. Le Chef-d'œuvre inconnu. La Recherche de l'absolu. Paris, Furne, rue Saint-André-des-Arts, 55 : J.-J. Dubochet et C^ie^, rue de Seine, 33; G. Hetzel, rue de Ménars, 10. 1845.

10 gravures.
1 vol. in-8, impr. Béthune et Plon, faux-titres, titre, 476 p. et 1 f. n. ch. pour la table.

XV. *Œuvres complètes de M. de Balzac.*
La Comédie humaine. Quinzième volume, deuxième partie. Etudes philosophiques. Etudes philosophiques. Massimilla Doni. Gambara. L'Enfant maudit. Les Marana. Adieu. Le Réquisitionnaire. El verdugo. Un drame au bord de la mer. L'Auberge rouge. L'Elixir de longue vie. Maître Cornelius. Sur Catherine de Médicis (1^re^ partie). Le Martyr calviniste. Paris, Furne, rue Saint-André-des-Arts, 55; J.-J. Dubochet et C^ie^, rue Richelieu, 60; G. Hetzel, rue de Ménars, 10. 1845.

6 gravures.
1 vol. in-8, impr. Lacrampe et C^ie^, faux-titres, titre, 662 p., et 1 f. n. ch. pour la table.

XVI. *Œuvres complètes de M. de Balzac.*
La Comédie humaine. Seizième volume, deuxième et troisième parties. Etudes philosophiques et études analytiques.
Etudes philosophiques et études analytiques. Sur Catherine de Médicis (2^e^ partie). La Confidence des Ruggieri (3^e^ partie). Les Deux Rêves. Les Proscrits. Louis Lambert. Séraphita. Etudes analytiques : La Physiologie du mariage. Paris, Furne, rue Saint-André-des-Arts, 55; J.-J. Dubochet et C^ie^, rue de Seine, 33; G. Hetzel, rue de Ménars, 10. 1846.

6 gravures.
1 vol. in-8, impr. Plon frères, faux-titres, titre, 620 p. et 1 f. n. ch. pour la table.

XVII. *Œuvres complètes de M. de Balzac.*
La Comédie humaine. Dix-septième volume, premier volume supplémentaire. Première partie. Etudes de mœurs. Troisième livre.
Scènes de la Vie parisienne. Les parents pauvres. 1^re^ partie : La Cousine Bette; 2^e^ partie : Le Cousin Pons. Paris, Furne et C^ie^, libraires-éditeurs, rue Saint-André-des-Arts, 55. 1848.

Pas de gravures.
1 vol. in-8, impr. Plon frères, faux-titres [1], titre, 650 p. et f. n. ch. pour la table.

Le texte de ces 17 volumes n'a été imprimé qu'après avoir été revu et corrigé par Balzac, sur les éditions originales, et qui y a apporté des remaniements importants; sa mort arrivée le 18 août 1850 ne lui a pas permis de faire entrer dans son œuvre définitive les ouvrages, qui plus tard, ont été réimprimés par Houssiaux, en 1853-1855, et par Michel Lévy, en 1869-1870, qui n'ont pas subi la même revision.

La première édition originale de la *Comédie humaine* ne comprend donc que les 17 volumes décrits ci-dessus, publiés de 1842 à 1848. Ils ont paru en livraisons à 50 cent.; la première a été annoncée dans le feuilleton de la *Bibliographie de la France*, de 1842, n° 16, et dans la partie bibliographique, de la même année, sous le n° 1972.

Bien que sur la couverture du 17^e^ volume, datée de 1848, il y ait cette mention : « Vignettes, par MM. Tony Johannot, Meissonier, Gavarni, Henri Monnier, Bertall, C. Nanteuil, Gérard-Séguin, Français, etc. », ce volume ne contient pas de gravures. Ce n'est qu'en 1852 que la librairie Furne et C^ie^ fit paraître 5 gravures supplémentaires, qu'elle annonça avec la réimpression, qu'elle mit en vente, des œuvres complètes de Balzac.

Le 23 juillet 1853, Houssiaux annonce dans le feuilleton de la *Bibliographie de la France*, p. 321, une nouvelle réimpression des Œuvres de Balzac; le 1^er^ volume de cette édition est annoncé dans la partie bibliographique de la *Bibliographie de la France*, du 15 octobre 1853, sous le n° 6241. C'est une réimpression en apparence textuelle, mais, en nombre de points, peu fidèle, de l'édition Furne, augmentée d'une notice de George Sand, d'un portrait de Balzac, et de trois volumes, qui forment les tomes XVIII, XIX et XX. Ces trois volumes ont été annoncés dans le feuilleton de la *Bibliographie de la France*, du 7 juillet 1855, p. 353. En voici la description :

XVIII. Scènes de la Vie parisienne. — Scènes de la Vie politique. — Scènes de la Vie de campagne. — Etudes analytiques. — Splendeurs et Misères de Courtisanes (4^e^ partie). — Dernière incarnation de Vautrin. — L'Envers de l'histoire contemporaine (2^e^ épisode). L'Initié. — Les Paysans. — Petites misères de la vie conjugale. Paris, Alexandre Houssiaux, éditeur, rue du Jardinet-Saint-André-des-Arts, 3. 1855.

16 gravures.
1 vol. in-8, impr. Pillet fils aîné. 1 f. (faux-titre) portant : *Œuvres complètes de M. de Balzac. La Comédie humaine.* Dix-huitième volume. Première partie : *Etudes de mœurs.* Troisième partie : *Etudes analytiques.* 1 f. (titre), 659 p. et 1 f. n. ch. pour la table.

XIX. *Théâtre de H. de Balzac.* — Vautrin. — Les Ressources de Quinola. — Pamela Giraud.

1. Dans les seize premiers volumes, les faux-titres et le titre occupent trois feuillets; dans celui-ci, deux seulement.

— La Marâtre. Paris, Alexandre Houssiaux, éditeur, rue du Jardinet-Saint-André-des-Arts, 3, 1855.

4 gravures.

1 vol. in-8, impr. Pillet fils aîné, 1 f. (faux-titre, portant : *Œuvres complètes de H. de Balzac.* Dix-neuvième volume); 1 f. pour le titre, 423 p. et 1 f. n. ch. pour la table.

XX. Les Contes drolatiques, colligez ez abbayes de Tourayne et mis en lumière par le sieur de Balzac, pour l'esbatement des pantagruelistes et non aultres. A été imprimé pour la prime foys à Paris et achevé en mars MDCCCXXXIII. On les vend à Paris, chez Alexandre Houssiaux, libraire demeurant en la rue du Jardinet-Sainct-André-des-Arts, en l'hôtel des ducs de la Gironde, MDCCCLV (1855).

5 gravures.

1 vol. in-8, impr. Pillet fils aîné. 1 f. (faux-titre portant : Œuvres complètes de H. de Balzac, vingtième volume). 1 f. pour le titre, et 450 p.

Une particularité distingue le tome XX, dans le *premier tirage* : 1° le mot *Sainct* (dans l'adresse de l'éditeur sur le titre), est imprimé *sainct;* dans le 2e tirage, le T a été supprimé; 2° l'*Epilogue* se trouve par erreur p. 148; dans le 2e tirage, il est rétabli p. 146. En outre, dans les exemplaires de ce même tome, destinés à compléter la 1re édition de la *Comédie humaine*, on trouve une notice de XVI p., par George Sand, les six gravures pour le tome XIII, le frontispice et la table générale des gravures. (Brivois.)

Les gravures qui ont été faites pour ces éditions (Furne-Dubochet-Hetzel-Houssiaux) dont le nombre a varié dans les exemplaires, voici, d'après Brivois, comment elles ont paru :

1. En même temps que les 16 premiers volumes, il en a été donné 116.
2. Après la mise en vente du tome XVII, publié sans gravures, il en a été fait pour ce volume. . 5
   Plus le portrait de Balzac. 1
3. En 1855, Houssiaux, en annonçant la mise en vente des tomes XVIII, XIX et XX, en même temps que la réimpression totale des œuvres, a donné 32 gravures, composées de : 1 titre-frontispice, 6 gravures pour le tome XIII, et 25 pour les tomes XVIII-XX, soit. 32
   Ce qui fait un total de. 154

Pour le classement de ces gravures, voyez Brivois, p. 25-30.

Œuvres illustrées de Balzac. Édition illustrée par Tony Johannot, Bertall, etc. A Paris, chez Maresq et Cie; chez Gustave Havard, 10 vol. in-4 (1851-1853).

Les trois premiers volumes de cette édition, imprimée sur deux colonnes, sont annoncés dans la *Bibliographie de la France*, de 1851, sous le n° 1740. Elle est ornée de dessins gravés sur bois de Beaucé, Staal, Meissonnier, Bertall, Tony Johannot, Célestin Nanteuil, etc.

Pour le contenu de chacun de ces 10 volumes qui se vendaient séparément, voyez Lorenz, *Catalogue général de la librairie*, tome I, p. 126-127.

Les tomes IX et X, comprenant les *Œuvres de jeunesse*, contiennent les premières réimpressions de *l'Héritière de Birague* et de *Jean-Louis*. Cette édition a paru de nouveau en 1867, chez Michel-Lévy, et a été souvent réimprimée depuis. Le papier de la première édition (1851-1853) est meilleur que celui des suivantes.

Œuvres de H. de Balzac. A Paris, chez Jannet, 28, rue des Bons-Enfants, in-16 (1853-1854).

De cette édition, annoncée dans la *Bibliographie de la France*, de 1853, sous le n° 7254, et qui devait former 70 volumes environ de la *Bibliothèque choisie*, les 5 premiers ont seuls paru.

Ce sont :

Tome I. Avant-propos. — Le Bal de Sceaux. — La Bourse. — Étude de femme. — *Tome II.* La Maison du Chat qui pelote. — La Fausse maîtresse. — Madame Firmiani. — *Tome III.* Physiologie du mariage. — *Tome IV.* Albert Savarus. — Une Fille d'Eve. — La Grenadière. — *Tome V.* Mémoires de deux jeunes mariées. — Gobseck.

Œuvres complètes. Paris, Libr. nouvelle, 45 volumes in-12 (1856-1859).

Les 45 volumes de cette édition, assez recherchée des amateurs, contiennent :

Tomes I à VIII : Scènes de la Vie privée. — *Tomes IX à XVII :* Scènes de la Vie de province. — *Tomes XVIII à XXV :* Scènes de la Vie parisienne. — *Tomes XXVI à XXVIII :* Scènes de la Vie politique. — *Tomes XXIX :* Scènes de la Vie militaire. — *Tomes XXX à XXXII :* Scènes de la Vie de campagne. — *Tomes XXXIII à XXXVIII :* Etudes philosophiques. — *Tomes XXXIX et XL :* Etudes analytiques. — *Tomes XLI à XLIII :* Contes drolatiques. — *Tomes XLIV et XLV :* Théâtre.

Œuvres complètes de H. de Balzac. Paris, Michel-Lévy et Calmann-Lévy, 1869-1876, 24 vol. in-8.

Voici la composition de cette édition dite *définitive*, qui est ornée d'un portrait de Balzac, tiré sur Chine. Ce portrait se trouve dans le tome XXIV :

Tomes I à IV. La Comédie humaine. Première partie. Études de mœurs. Livre premier. Scènes de la Vie privée. — *Tomes V à VII.* Scènes de la Vie de province. — *Tomes VIII à XI.* Scènes de la Vie parisienne. — *Tome XII.* Scènes de la Vie militaire. — *Tome XIII.* Scènes de la Vie politique. — *Tome XIV.* Scènes de la Vie de campagne. — *Tomes XV et XVI.* La Comédie humaine. Deuxième partie. Etudes philosophiques. — *Tome XVII.* Etudes analytiques. — *Tome XVIII.* Théâtre. Vautrin. — Les Ressources de Quinola. — Paméla Giraud. — La Marâtre. — Le Faiseur. — *Tome XIX.* Les Contes drolatiques, etc. — *Tome XX.* Œuvres diverses. Première partie. Contes et nouvelles. Deuxième partie. Essais analytiques. — *Tome XXI.* Œuvres diverses. Troisième partie. Physionomies et esquisses

parisiennes. Quatrième partie. Croquis et fantaisies — *Tome XXII.* Œuvres diverses. Cinquième partie. Portraits et critique littéraire. Sixième partie. Polémique judiciaire. — *Tome XXIII.* Œuvres diverses. Septième partie. Essais historiques et politiques. — *Tome XXIV.* Correspondance. 1819-1850. Avec portrait et fac-similé.

On joint généralement à cette édition le remarquable ouvrage de M. Spoelberch de Lovenjoul : *Histoire des œuvres de H. de Balzac*, qui forme le vingt-cinquième volume de cette édition définitive.

Une troisième édition de ce dernier volume, entièrement revue et corrigée à nouveau, a paru en 1888. Elle est épuisée actuellement.

EDITIONS COLLECTIVES ACTUELLEMENT EN VENTE

La place nous manquant, il nous est impossible de donner la liste des volumes parus dans les éditions collectives qui suivent. Demandez aux éditeurs respectifs leurs catalogues.

Œuvres complètes. La Comédie humaine. Texte revisé et annoté par Marcel Bouteron et Henri Longnon. Illustrations de Charles Huard, gravées sur bois, par Pierre Gusman. Paris, Conard (Imprimerie nationale). 1912-1923 :

Cette édition comprendra une quarantaine de volumes. 26 volumes sont parus à ce jour, et la plupart sont épuisés.

Il a été tiré, en outre, de cette édition, 50 exemplaires numérotés de 1 à 50. Sur papier ancien du Japon contenant une suite des bois, tirée sur Chine, et 50 exemplaires numérotés de 51 à 100, sur papier ancien du Japon.

Œuvres complètes de H. de Balzac, comprenant les Œuvres de jeunesse, édition du Centenaire. Paris, Calmann-Lévy, 55 volumes in-16 à 1 fr. le volume.

Œuvres complètes de H. de Balzac : 1° en 50 volumes in-8, avec gravures à l'eau-forte. Prix de chaque volume, 12 fr.; 2° en 50 volumes in-16 colombier. Prix de chaque volume, 7 fr. à Paris, librairie Ollendorff, 50, Chaussée d'Antin.

Œuvres complètes de H. de Balzac. Comédie humaine. — Contes drolatiques. — Théâtre Paris, Renaissance du livre, 3 forts volumes in-8 grand colombier, reliés (épuisé momentanément).

EDITIONS SÉPARÉES

L'Amour masqué. Paris. Renaissance du livre, collection *In Extenso*. Prix, broché, 1 fr. 20.

L'Auberge rouge. Paris, Hachette (Idéal bibliothèque), in-8 illustré. Prix 2 fr.

Béatrix. Paris, Flammarion, 1 vol. in-18. Prix broché, 5 fr.

Le Cabinet des Antiques. Strasbourg, Heitz, 1910, 2 vol. in-32 (Bibliotheca romanica).

Les Chouans. Paris, Calmann-Lévy (Nouvelle collection illustrée), in-8. Prix, 2 fr.

Les Chouans. Paris, libr. Armand Colin (Collection les Romans historiques), 1 vol. in-18, broché. Prix 5 fr. 75.

Les Chouans. Paris, collection Nelsson, 1 vol. in-16, relié toile. Prix, 4 fr. 50.

Le Colonel Chabert. Paris, Crès (les Bons livres français), 1 vol. in-16. Prix 0 fr. 60.

Le Colonel Chabert. Paris, Fayard (les Meilleurs livres), in-16. Prix, 0 fr. 50.

Le Colonel Chabert. Paris, Bibliothèque Nilson, série rouge 1 vol. in-16. Prix, cart., 1 fr. 95.

Le Colonel Chabert, le Curé de Tours, les Proscrits, El Verdugo. Paris, Renaissance du livre. Collection « Tous les chefs-d'œuvre », 1 vol. in-16. Prix, broché, 2 fr. 95 relié; 5 fr.

Le Colonel Chabert. Préface de Paul Bourget. Paris, Société d'édition « Pour la Patrie », 1918. 1 vol. in-16.

Contes philosophiques. Londres; Dent (Paris, Crès). 1 vol. in-16.

Le Cousin Pons. Paris, Flammarion, 1 vol. in-18. Prix, broché, 5 fr.

Le Cousin Pons. Paris, Hachette (Idéal bibliothèque), in-8, illustré, 2 fr.

Le Cousin Pons. Paris, Larousse, 1 vol. in-18. Prix, broché, 4 fr. 50.

Le Cousin Pons. Paris, Lemerre (Petite Bibliothèque littéraire), 1 vol. in-16. Prix, broché, 12 fr.

La Cousine Bette. Paris, Fayard (les Meilleurs livres), 4 vol. in-16. Prix, 2 fr.

La Cousine Bette. Paris, Flammarion, 1 vol. in-18, Prix, broché, 5 fr.

La Cousine Bette. Paris, Larousse, 1 vol. in-18. Prix, broché, 4 fr.

La Cousine Bette, avec une notice de Laurent Tailhade. Paris, Lemerre (Petite bibliothèque littéraire), 2 vol. in-16, avec portrait. Prix, broché, 24 fr.

Le Curé de Tours. Paris, Fayard (les Meilleurs livres), In-16. Prix, 0 fr. 50.

Le Curé de Tours. — Pierrette. Paris, Flammarion. 1 vol. in-18. Prix, broché, 5 fr.

Eugénie Grandet. Paris, Fayard (les Meilleurs livres), 2 vol. in-16. Prix, 1 fr.

Eugénie Grandet. Paris, Flammarion, 1 vol. in-18. Prix, broché, 5 fr.

Eugénie Grandet. Paris, Hachette (Idéal bibliothèque), in-8. illustré. 2 fr.

Eugénie Grandet. Notices et notes par L. Vincent, Paris, Hatier, 2 vol. in-16.

Eugénie Grandet. Strasbourg, Heitz, 1910, in-32 (Bibliotheca romanica).

Eugénie Grandet. Paris, Laroussse, 1 vol. in-18. Prix, broché. 4 fr. 50.

Eugénie Grandet. Paris, Lemerre (Petite bibliothèque littéraire), 1 vol. in-16. Prix, broché, 12 fr.

Eugénie Grandet. Paris, Collection Nelsson, 1 vol. in-16, relié toile. Prix, 4 fr. 50.
Eugénie Grandet. Paris, Renaissance du livre, Collection « Tous les chefs-d'œuvre », 1 vol. in-16. Prix, broché, 2 fr. 95; relié, 5 fr.
La Famille Beauvisage. Paris, Méricant, 1913, in-12.
La Femme de trente ans. Paris, Bibliothèque « Charles », 1916, 1 vol. in-16. Prix, 0 fr. 20.
La Femme de trente ans. — La Femme abandonnée. Paris, Flammarion, 1 vol. in-8. Prix, broché, 5 fr.
Gobseck. Paris, Crès (les Bons livres français), 1 vol. in-16. Prix, 0 fr. 60.
Grandeur et décadence de César Birotteau. Paris, Flammarion, 1 vol. in-18. Prix, broché, 5 fr.
La Grenadière. Paris, Payot (Bibliothèque miniature), in-32, relié satinette. Prix, 3 fr. 50.
Le Lys dans la vallée. Paris, Flammarion, 1 vol, in-18. Prix, broché, 5 fr.
Le Lys dans la vallée. Paris, Larousse, 1 vol. in-18 Prix, broché, 4 fr. 50.
Le Lys dans la vallée, Paris, Bibliothèque Nilsson, série rouge. 1 vol. in-16, cart., 1 fr. 95.
La Maison du Chat-qui-pelote. Paris, Fayard, (les Meilleurs livres), in-16. Prix, 0 fr. 50.
La Maison du Chat-qui-pelote. Le Bal de Sceaux. La Vendetta. La Bourse. La Fausse maîtresse. Paris, Flammarion, 1 vol, in-18. Prix, broché, 5 fr.
Le Médecin de campagne. Paris, Ferenczi (Collection du « Petit classique »), 1914, 1 vol. in-16. Prix, 0 fr. 60.
Le Médecin de campagne. Paris, Hachette (Idéal bibliothèque), in-8, illustré, 2 fr.
Le Médecin de campagne. Paris, Larousse, 1 vol. in-18. Prix, broché, 4 fr. 50.
Modeste Mignon. Paris, Flammarion, 1 vol, in-18. Prix broché, 5 fr.
Napoléon raconté par un grognard. Paris, A. Michel, 1921. 1 vol. in-32. Prix, broché, 1 fr. 25.
Œuvres posthumes. Lettres à l'Etrangère (1833-1844). Paris, Calmann-Lévy, 1899-1906, 2 vol. in-8. Prix, broché, 18 fr.
La Paix du ménage. Etudes de Femmes. Le Réquisitionnaire. Paris, Bibliothèque « Charles », 1916, 1 vol. in-16. Prix, 0 fr. 20.
La Paix du ménage. Paris, Picart, 59, boulevard Saint-Michel, 1 vol. in-32. Prix, 1 fr. 25.
Les Paysans. Paris, Renaissance du livre, Collection « Tous les chefs-d'œuvre », 1 vol. in-16. Prix, broché, 2 fr. 95; relié, 5 fr.
La Peau de chagrin. Paris, Larousse, 1 vol. in-18. Prix, broché, 4 fr. 50.
La Peau de chagrin. — Le Curé de Tours — Le Colonel Chabert. Paris, Collection Nelsson, 1 vol. in-16, relié toile. Prix, 4 fr. 50.
Le Père Goriot. Paris, Crès (Collection Gallia), 1 vol. in-16.
Le Père Goriot. Paris, Fayard (les Meilleurs livres). 2 vol. in-16. Prix, 1 fr.
Le Père Goriot. Paris, Flammarion, 1 vol. in-18. Prix, broché, 5 fr.
Le Père Goriot. Paris, Larousse, 1 vol. in-18. Prix, broché, 4 fr. 50.
Le Père Goriot. Paris, Lemerre (Petite bibliothèque littéraire), 1 vol. in-16. Prix, broché, 12 fr.
Le Père Goriot Paris, Renaissance du livre. Collection « Tous les chefs-d'œuvre », 1 vol. in-16. Prix, broché 2 fr. 95; relié, 5 fr.
La Rabouilleuse. Paris, Larousse. 1 vol. in-18. Prix, broché, 4 fr. 50.
La Rabouilleuse. Paris, Albin Michel, 1909, 1 vol in-8.
Traité de la vie élégante, suivi de *la Théorie de la démarche*. Introduction et notes de Claude Varèze. Paris, Bossard (Collection des Chefs-d'œuvre méconnus), 1922, 1 vol. in-8. Prix, broché, 12 fr.
Traité de la vie élégante, suivi de *la Théorie de la démarche*. Paris, Michalon, 1908, 1 vol. in-12.
Un ménage de garçon. Paris. Flammarion. 1 vol. in-18. Prix, broché, 5 fr.
Une double famille. Paris, Fayard (Les Meilleurs livres), in-16. Prix, 0 fr. 50.
Une ténébreuse affaire Paris, Hachette (Idéal bibliothèque), in-8, illustré. Prix, 2 fr.
Ursule Mirouet. Paris, Collection Nelsson, 1 vol. in-16, relié toile. Prix, 4 fr. 50.
La Vendetta. Paris, Tallandier, in-8. Prix, 0 fr. 50.

ÉDITIONS ILLUSTRÉES ET DE LUXE

Balzac illustré. La Peau de chagrin. Études sociales. Paris, H. Delloye, Victor Lecou, éditeurs 1838, gr. in-8, couv. jaune illustr.

L'un des plus beaux livres illustrés de la période romantique. Il est orné de 100 vignettes dans le texte, sans compter celle du titre; lettres ornées. Les illustrations de Baron, Janet-Lange, Gavarni, Français, Marckl sont gravées sur acier par Brunellière, Margeot, Langlois, etc.

Il existe aussi deux portraits (Pauline et Fœdora), tirés à part sur chine avant la lettre, mais ces deux figures, gravées par Félicie Fournier, d'après Janet-Lange et Marckl, manquent très souvent. Elles se placent p. 149 et 287.

Cet ouvrage a paru en 25 livraisons renfermées dans une couverture illustrée de couleur bleu pâle, au prix de 60 centimes, la livraison.

La vignette du titre est un squelette.

M. Brivois a constaté qu'il existait des titres au nom de Delloye et Lecou de différentes sortes; les uns qu'il estime être les titres originaux *ont le squelette*; les autres ne l'ont pas.

Il existe aussi des exemplaires au nom de Ledoux et d'autres portant le nom et l'adresse d'Houdaille et Cie, éditeurs, 2, rue des Beaux-Arts. Ce titre est gravé. Le squelette a disparu de la vignette, toutefois on en aperçoit encore la main droite.

Le *Bulletin du bibliophile*, année 1882, p. 322, dit qu'il existe des exemplaires sur papier de Chine de ce livre remarquable.

La Belle Impéria. Conte drolatique. Edition illustrée de 29 compositions de Edmond Malassès, dont 15 à l'aquarelle gravées sur cuivre en couleurs par Louis Mortier et rehaussées d'or et 14 gravées sur bois par Tony Beltrand. Lettrines et bouts de lignes en couleurs. Paris, Conard, 1904, 1 vol. in-8 carré, imprimé par l'Imprimerie nationale en gothique Christian, à 150 exemplaires numérotés. Prix, 500 fr.

La Belle Impéria. Conte imagé, gravé et enluminé par Albert Robida. Paris, Ch. Meunier, 1913, gr. in-4.

Très belle édition, tirée à 140 exemplaires, imprimée en caractères gothiques de fantaisie et ornée de 26 eaux-fortes originales de A. Robida, dans le texte ou formant encadrement.

Le Chef-d'œuvre inconnu. Illustrations de Frédéric Bourdin, gravées sur bois en couleurs par E. Florian. Paris, Glomeau, 1911, 1 vol. in-8, tiré à 500 exemplaires.

Les Chouans. 109 illustrations de Julien Le Blant. Paris, Calmann-Lévy, 1 vol. gr. in-8. Prix, broché, 7 fr.

Les Chouans. Illustrations de Julien Le Blant, gravées sur bois par Leveillé. Paris, Emile Testard, 1889, gr. in-8, couv. impr. 103 compositions dans le texte.

Les Contes drolatiques colligez ez abbayes de Touraine, et mis en lumière par le sieur de Balzac pour l'esbattement des pantagruelistes et non aultres. 5e édition, illustrée de 425 dessins par Gustave Doré. Se trouve à Paris, ez bureaux de la Société générale de librairie, rue de Richelieu, 92, MDCCCLV, in-8, couv. illustr. (1855).

Ainsi que le fait remarquer M. Spoelberch de Lovenjoul, cette édition est une quatrième et non une cinquième édition. La première est celle de Gosselin et Werdet, 1832-1837; la seconde celle de Giraud, 1853, la troisième se trouve dans le tome XX de l'édition Houssiaux (1855), et enfin la quatrième est bien celle de Dutacq.

Au verso du faux-titre de cette édition, on lit : « A. Dutacq, éditeur; Gustave Doré, peintre; Gasnier, fabricant de papiers; Bénard et Cie (ancienne maison Lacrampe), imprimeurs typographes. »

Cette édition a été revue sur les manuscrits de l'auteur et contient les corrections qu'il y avait notées. Chacun des trois dizains est précédé d'un frontispice compris dans la pagination; au verso de chacun de ces frontispices sont les titres des *Contes*, au dos de la couverture *qui porte la date de MDCCCLVI* (1856) se trouve une vignette (*Bonnes Armes*) non reproduite dans l'ouvrage.

Les amateurs rechercheront particulièrement les exemplaires de cette édition si merveilleusement illustrée par Gustave Doré où, au bas du frontispice du troisième dizain, le nom de l'imprimeur Fain n'est pas suivi des mots : rue Racine, n° IV. Mais ces exemplaires sont fort rares.

On trouve dans le bulletin Morgand, numéro 10106, des renseignements intéressants à propos de cette édition, que nous croyons devoir reproduire ici : « Cette édition, publiée chez Dutacq, après la mort de Balzac, a été revue par Paul Lacroix. Le bibliophile Jacob avait offert à Balzac de reviser également les premières éditions de cet ouvrage, au point de vue orthographique, mais Balzac s'étant trouvé offensé de quelques critiques, ses rapports avec M. Lacroix en furent très tendus. M. Lacroix n'en tint pourtant pas rancune à son célèbre ami et lorsque Mme de Balzac vint le prier de s'occuper de l'impression de la cinquième édition des *Contes*, M. Lacroix, avec sa parfaite obligeance, si connue de ceux qui l'ont approché, se mit immédiatement à l'œuvre et revisa très utilement le texte de Balzac. »

Il existe des exemplaires de premier tirage portant sur le titre la date de MDCCCLV (1855), et dont la couverture au nom de Delahays, est datée de MDCCCLVII (1857).

Une 6e édition a été publiée par Garnier frères, en 1861, et dont il a été tiré 25 exemplaires sur papier de chine au nom de M. E. Caen, libraire, avec un titre rouge et noir. Le Bulletin Morgand, n° 12588 dit que ces exemplaires sont les seuls qui aient été tirés sur les bois originaux, le tirage entier de l'édition de 1855 et de ceux sur papier ordinaire de l'édition de 1861, ayant été fait sur des clichés.

Les Contes drolatiques, 12e édition, illustrée de dessins de Gustave Doré. Paris, Garnier frères, 1 vol, petit in-8. Prix, broché, 20 fr.; relié bigarré, tête dorée, 36 fr.; relié demi-chagrin, dos long, 37 fr.

Il a été tiré de cette édition 500 exemplaires numérotés, sur vélin teinté pur fil. Prix, broché, 40 fr.

Les Contes drolatiques, illustrés de 600 dessins par Robida. Paris, Tallandier, 1903-1904, 2 vol. gr. in-8.

Cette jolie édition, épuisée actuellement, sera très probablement réimprimée.

D'ung paouvre qui avoit nom Le Vieulx-par-chemins. Texte manuscrit et vignetté par J. Hémard. Paris, Crès, 1916, 1 vol. in-8.

L'Ecole des Ménages, tragédie bourgeoise en cinq actes et en prose. Œuvre posthume. Précédée d'une lettre par le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul. Edition originale, illustrée d'un portrait d'après Bertall. Décoration de A. Robaudi, gravée par Manesse. Paris, Carteret, 1907, 1 vol, gr. in-8, tiré à 225 exemplaires. Prix, broché, 40 fr.; relié, dos et coins maroquin, 100 fr. *Première édition en librairie.*

Eugénie Grandet. Nouvelle édition, ornée de 30 eaux-fortes originales en couleurs, par Pierre Brissaud. Paris, Blaizot, 1913, 1 vol. in-4, tiré à 250 exemplaires.

Eugénie Grandet, par H. de Balzac, ouvrage orné de huit sujets dessinés par M. Dagnan-Bouveret et gravés à l'eau-forte par M. Le Rat. Paris, imprimé pour les Amis des Livres, par Motteroz, 1883, gr. in-8, couv. impr.

Cinquième ouvrage publié par les *Amis des Livres*, par les soins de M. Eugène Paillet.
Tiré à 120 exemplaires numérotés à la presse. Les numéros 1 à 100 portent les noms des souscripteurs.

Eugénie Grandet. 27 compositions dessinées par Auguste Leroux, gravées par E. Florian, Froment et Duplessis. Paris, Ferroud, 1912, 1 vol. in-8.

Eugénie Grandet. Nouvelle édition ornée de trente eaux-fortes originales en couleurs, par Pierre Brissaud. Paris, Kieffer, 1 vol. in-8, tiré à 180 exemplaires. Prix, broché, 200 fr.; relié en veau plein, décor moderne. Prix, 325 fr. Même décor sur maroquin du Levant, gardes soie d'après les dessins de P. Brissaud. Prix, 750 fr.

Facino Cane. Compositions de Charles Léandre, gravées par E. Decisy. Paris, imprimé pour la Société du Livre d'art, 1910, in-8 carré.

Edition tirée à 125 exemplaires. Ornée d'un portrait et de 11 compositions de Ch. Léandre imprimées en couleurs dans le texte.

La Femme de trente ans. Couverture illustrée et 35 compositions, par A. Robaudi, gravées au burin et à l'eau-forte: par H. Manesse. Paris, Carteret, in-8. Tiré à 300 exemplaires.

La Grenadière, illustrée de 6 compositions dessinées et gravées par Ad. Lalauze. Préface par Georges Vicaire. Paris, H. Leclerc, 1901, 1 vol. in-16, tiré à 300 exemplaires.

Histoire de Napoléon, racontée dans une grange par un vieux soldat, et recueillie par M. de Balzac. Vignettes par Lorentz. Gravures par MM. Brévière et Novion. Paris, J. J. Dubochet et Cie, etc., in-16, couv. illustr. (1842).

L'Histoire de Napoléon est ornée d'amusantes et curieuses figures dans le texte. Le livre pour être complet doit avoir les deux derniers feuillets qui contiennent le catalogue de J. J. Dubochet et Cie. (Vicaire).

Histoire de Napoléon, racontée dans une grange par un vieux soldat. Préface par Henry Houssaye, illustrée de 14 planches gravées à l'eau-forte par Adolphe Lalauze, d'après les aquarelles de Alphonse Lalauze. Paris, H. Leclerc, 1 vol. petit in-4, 1904, tiré à 300 exemplaires.

Histoire de Napoléon, racontée dans une grange par un vieux soldat. Préface de Henry Houssaye. Gravures en couleurs d'Adolphe Lalauze, d'après les aquarelles de son fils Alphonse Lalauze. Paris, Leclerc, 1911, 1 vol. in-4, tiré à 300 exemplaires.

Les Joyeulzetés du Roy Loys le Unziesme. Conte drolatique. Edition illustrée de 10 compositions à l'aquarelle de Edmond Malassis, gravées sur cuivre en couleurs par Louis Mortier et rehaussées d'or et de 2 compositions décoratives d'encadrement gravées sur bois par Beltrand et tirées en deux tons. Bouts de lignes en couleurs. Paris, Conard, 1906, 1 vol. in-8 carré, tiré à 150 exemplaires. Prix, 350 fr.

La Mye du Roy, conte drolatique. Imagé et manuscrit par Léon Lebègue. Paris, Carrington, 1902, 1 vol. in-4, tiré à 245 exemplaires.

Les Paysans. Scènes de la Vie de campagne. Illustrations et eaux-fortes de Georges Jeanniot. Paris, Société des Amis du Livre moderne, 1911, pet. in-4.

Très belle édition, tirée à 150 exemplaires, illustrée de 50 eaux-fortes originales de G. Jeanniot, comprenant 27 grands sujets tirés à part et décorant la couverture, en double épreuve, dont une suite complète sur papier vélin fort teinté.

La Peau de chagrin. V. *Balzac illustré. La Peau de chagrin...*

Le Péché véniel. Compositions de Paul Avril, gravées à l'eau-forte par Edouard Léon et Raoul Serres. Paris, Ch. Bosse, 18, rue de l'Ancienne-Comédie, 1901, 1 vol. gr. in-8.

Le Péché véniel. Conte drolatique. Vignettes en couleurs de J. Hamman. Paris, Kieffer, 1 vol. in-8, tiré à 500 exemplaires sur vélin de cuve. Prix, broché, 90 fr.; relié en veau plein avec décor dessiné pour cet ouvrage. Prix, 170 fr.

Pensées. Sujets. Fragments. Edition originale avec une préface et des notes de Jacques Crépet. Portrait gravé à l'eau-forte par G. Noyon. Paris, Blaizot, 1910, 1 vol. in-8 tiré à à 310 exemplaires.

Le Père Goriot. Illustrations en couleurs de Quint. Paris, Kieffer, 1 vol in-8, tiré à 450 exemplaires sur vélin de cuve. Prix, 165 fr; relié en veau plein avec décor couvrant les plats et frappé à froid. Prix, 245 fr.

Les Proscrits. Avec 19 compositions dessinées et gravées à l'eau-forte par Gaston Bussière. Paris, Ferroud, 1905, 1 vol. petit in-8, tiré à 225 exemplaires.

La Pucelle de Thilouse. Conte drolatique, entièrement imagé et manuscrit par Léon Lebègue. Paris, Carrington, 1902, 1 vol. in-4, tiré à 200 exemplaires.

La Rabouilleuse. — *Les Célibataires.* Illustrations de H. Vogel. Paris, Borel, 1900, petit in-8.

La Rabouilleuse. Préface de M. Bouteron. Illustrations de Charles Genty. Paris, Boivin et Cie, 1923, in-16 carré.

Scènes de la Vie militaire. Introduction, notes et appendices par Edmond Biré. Illustrations de J. Rouffet. Paris, Lamarre, 1909, in-8.

Traité de la Vie élégante. Physiologie du rentier de Paris. Physiologie de l'Employé. Les Boulevards de Paris. Illustrations de Daumier, Gavarni, Trimolet, Bertall (avec une préface de Louis Lumet). Paris, Bibliophilis, in-12, s. d.

Une Ténébreuse Affaire. Préface de Maurice Tourneux. Compositions de F. Schommer, gravées au burin et à l'eau-forte par Léon Boisson. Paris, Carteret, 1 vol. in-8, tiré à 225 exemplaires sur papier vélin du Marais. Prix, broché, 125 fr.

La Vendetta, illustrée de 19 compositions de Adrien Moreau, gravées à l'eau-forte, par Xavier Lesueur. Paris, Ferroud, 1904, 1 vol. in-8, tiré à 250 exemplaires.

THÉATRE

L'Auberge rouge, nouvelle lyrique en deux actes, d'après Balzac, par Serge Basset, musique de Jean Nouguès. Paris Enoch et Cie, 1910, in-16.

L'Auberge rouge, drame en deux actes, d'après Balzac, par Serge Basset. Paris, Librairie théâtrale. 1910, in-12.

Le Château de la Bretèche, drame lyrique en quatre actes et cinq tableaux, d'après la nouvelle de Balzac. Livret de Paul Milliet et Jacques Dor. Musique d'Albert Dupuis. Paris, Eschig, 1912, in-16.

Drames. Paris, Crès (les Bons livres français). 1 vol. in-16. Prix, 0 fr. 60.

L'Illustre Gandissart, comédie en un acte, en prose, d'après Honoré de Balzac (*les Parisiens en province*, novembre 1838), par Camille Le Senne et Guillot de Saix. Paris, libr. Stock, Delamin, 1922, in-16, 48 p., couv. impr.

Représentée pour la première fois au Théâtre Marigny, le 23 novembre 1921.

La Maranà, drame en cinq actes. Paris, Calmann-Lévy, in-8. Prix, 1 fr. 75.

La Rabouilleuse, pièce en quatre actes d'après Balzac, par Emile Fabre. Paris, Librairie théâtrale, 1904, in-16.

Les Ressources de Quinola. Paris, Calmann-Lévy, in-8. Prix, 1 fr. 75.

Les Treize, drame en cinq actes, six tableaux, tiré du roman de H. de Balzac, par MM. Ferdinand Dugué et G. Peaucellier (Paris, Gaieté, 28 décembre 1867). Paris, librairie dramatique, 1868. in-16.

Vautrin. Paris, Collection théâtrale Nilsson. 1 vol. in-16. Prix, broché, 0 fr. 60.

Vautrin, pièce en quatre actes, d'après les personnages d'Honoré de Balzac, par Edmond Guiraud. Paris, impr. de l'*Illustration* A. Chatenet, 13, rue Saint-Georges, 1922, in-4 à 2 col., 32 p.

Vautrin a été représenté pour la première fois, le 12 mai 1922, à la *Comédie Française*. — La « Petite Illustration théâtrale » Nouvelle série. N° 90. N° 138. 24 mars 1923.

ÉDITIONS POUR LA JEUNESSE

Le Cousin Pons. Édition abrégée, à l'usage de la jeunesse. Avec 31 gravures. Limoges, librairie Ardant et Cie, in-4.

Le Cousin Pons. Illustrations de V. Rottembourg. Paris, Gedalge, 1901, 1 vol. in-4.

Eugénie Grandet. Edition abrégée, à l'usage de la jeunesse, par Léon Chauvin. Avec 24 gravures. Limoges, Ardant, in-4.

Eugénie Grandet. Illustrations de Bigot-Valentin. Paris, Flammarion, 1 vol. in-8 raisin. Prix, broché, 7 fr. 50; relié toile, plaque, 12 fr.

Eugénie Grandet. Avec 28 gravures. Paris, Gédalge, 1908, 1 vol. gr. in-8.

Grandeur et décadence de César Birotteau. Edition abrégée à l'usage de la jeunesse, par Léon Chauvin. Avec 11 gravures. Limoges, Ardant, petit in-folio.

Le Médecin de campagne. Edition abrégée à l'usage de la jeunesse, par Léon Chauvin. Avec 31 gravures. Limoges, Ardant et Cie, 1 vol. in-4.

Pierrette. Avec illustrations de Rottembourg. Paris, Gédalge, 1907, in-8.

Scènes et portraits, extraits des œuvres d'Honoré de Balzac, par Léon Chauvin. Avec 17 gravures. Limoges, Ardant, gr. in-folio.

Tony sans soin, suivi de : *Un partage qui coûte cher*; *l'Ours et le Bûcheron*; *Fleurette*. Paris, Hatier, 1899, in-4.

TRADUCTIONS EN BRÉSILIEN, ESPAGNOL, ESPERANTO

Alberto Sabarus. Paris, Garnier, 1 vol. in-18. Prix, broché, 3 fr. 50; relié, 5 fr. 50.

La Casa del gato que pelotea. Escenas de la vida privada : El Balle de Sceaux, la Bolsa, la Vendetta. Traduccion de Carlos Docteur. Paris, Garnier, 1 vol. in-18. Prix, broché, 3 fr. 50; relié, 5 fr. 50.

A Duqueza de Langeais. Paris, Garnier, 1 vol. in-18.

Esplendor et Miserias das Cortezas. Paris, Garnier, 1 vol. in-18.

Eugenia Grandet. Paris, Garnier, 1 vol. in-18.

Eugenia Grandet. Escenas de la vida de provincia. Paris, Garnier, 1 vol. in-18. Prix, broché, 3 fr. 50; relié, 5 fr. 50.

Eugenino Grandet. Esperantigis Emilio Gasse. Le Havre, l'auteur, 1, rue de Bapaume, 1909, in-8.

Historias dos Treze. Paris, Garnier, 1 vol. in-18.

Illusoes perdidas. Paris, Garnier, 1 vol. in-18.

Mulher de trinta annos (*la Femme de trente ans*). Paris, Garnier, 1 vol. in-18.

El Lirio en ell valle, novela. Traduccion de José Muñoz Escamez. Illustraciones y cubierta de Widhopff. Paris, Michaud, 1909, 1 vol. pet. in-8.

O Lyrio do Valle. Paris, Garnier, 1 vol. in-18.

O Tio Goriot. Paris, Garnier, 1 vol. in-18.

El Tio Goriot. Escenas de la vida parisiense. Paris, Garnier, 1 vol. in-18. Prix, broché, 3 fr. 50; relié, 5 fr. 50.

La Piel de Zapa (*la Peau de chagrin*). Paris, Garnier, 1 vol. in-18. Prix, broché, 3 fr. 50; relié, 5 fr. 50.

La prima Lisbeth (*la Cousine Bette*). Paris, Garnier, 1 vol. in-18. Prix, broché, 3 fr. 50; relié, 5 fr. 50.

Prosperidad y ruina de Cesar Birotteau. Paris, Garnier, 1 vol. in-18. Prix, 3 fr. 50; relié, 5 fr. 50.

Um Começo de vida (*Un début dans la vie*). Paris, Garnier, 1 vol. in-18.

EXTRAITS, MORCEAUX CHOISIS

Balzac. *Pages choisies*, par G. Lanson. Paris, libr. A. Colin, 1 vol. in-18. Prix, broché, 7 fr.
Balzac (Honoré de), *critique littéraire*. Chateaubriand, A. de Vigny, Victor Hugo, Sainte-Beuve, A. de Musset, George Sand, Stendhal, Jules Janin, Eugène Sue, Henri Monnier, Saint-Simon, Paul-Louis Courier, le bibliophile Jacob, Walter Scott, etc., introduction de Louis Lumet, illustrations hors texte de Daumier, Grandville, Bertall, fac-similés documentaires. Paris, Messein, 1912, in-8.
Bertaut (Jules). *Balzac anecdotique*. Choix d'anecdotes recueillies. Paris, 1908, in-18.
Clouard (H.). Balzac. *Pages sociales et politiques*. Paris, Nouvelle librairie nationale, 1910, in-12.
Contes choisis. Préface de Paul Bourget. Londres, Dent, 1905, in-16.
La Femme et l'amour, d'après H. de Balzac. Extraits coordonnés par Gabriel Deville. Paris, C. Lévy, 1888, in-18.
La Femme et l'amour. Pensées et observations, recueillies et précédées d'une introduction, par Jules Bertaut. Paris, Sansot et Cie, 1907, 1 vol. in-16.
Les Meilleures pages de H. Balzac. Introduction de Ch. Défossez. Tourcoing, Duvivier, 1912, 1 vol. in-12.
Morceaux choisis, par J. Merlant. Avec 36 illustrations. Paris, Didier, 4, rue de la Sorbonne, in-18. Prix, broché, 7 fr. — Edition de luxe. Prix, broché, 12 fr.
Napoléon. Récits et épisodes du Premier Empire, tirés de la « Comédie humaine ». Choisis, annotés et publiés par Hector Fleischmann. Paris, Librairie universelle, 1913. 1 vol. in-12.
Pensées et Maximes, recueillies par J. Barbey d'Aurevilly. Paris, Lemerre, 1 vol. in-18. Prix, broché, 2 fr.

OUVRAGES INSPIRÉS PAR BALZAC

Allombert (Francisque). *Une Affaire au temps de Balzac... Sébastien Peytel*. Bourg-en-Bresse, aux bureaux du *Courrier de l'Ain*, 1910, in-8.
Bouchardon. *La Tuerie du Pont d'Andert* [*Affaire Peytel*] (*Revue de France*, 1er, 15 juin et 15 juillet 1923.
Fosca (François). *Monsieur Quatorze* [inspiré par l'*Histoire des Treize* et par *Vautrin*]. Paris, Grasset, 1923, in-12.
Louys (Pierre). *Contes choisis... La Fausse Esther* [*Gobseck*]. Paris, A. Fayard, s. d., in-8, illustré.
Orcières (Paul d'). *Un Notaire assassin* [*affaire Peytel*] Paris, Marpon et Flammarion, 1884, in-12.
Proust (Marcel). *Pastiches et mélanges* (L'Affaire Lemoine. I. Dans un roman de Balzac). Paris, *Nouvelle Revue Française*, 1919, in-8, p. 11-18.

QUELQUES DOCUMENTS ET ÉCRITS SUR BALZAC

Albalat (A.). *Balzac et l'accent allemand* (*Revue Bleue*, 20-27 avril 1918).
Altszyler (Hélène). *Les Polonais dans l'œuvre de Balzac* (*Revue d'Histoire littéraire*, 1918).
[Anonyme]. *Les Survivants de la Bérésina* [à propos du *Médecin de campagne*] (*Marches de l'Est*, 3e année, 1911-1912).
Anthologie des écrivains français du dix-neuvième siècle. Paris, Larousse, 4 vol. in-8.
Arbelet (Paul). [Préface à] *la Chartreuse de Parme* (Balzac et Stendhal). Paris, Champion, 1921, in-8 (Extraits dans *la Revue de Paris*, 15 mars, 1er avril 1922).
— *La Véritable lettre de Balzac à Stendhal* (*Revue d'hist. littéraire*, 1917).
Bachelin (Henri). *Balzac et le statut de la terre* (*la Libre Parole*, 29 juillet 1918).
— *Balzac et les paysans* (*le Figaro littéraire*, 24 mars 1923).
Bachelin (H.) et Dumesnil (R.). *Journalistes et journaux au temps de la Comédie humaine* (*Mercure de France*, 1er juin 1922).
— *La France de Balzac : Les Voyages* (*Le Correspondant*, 10 octobre 1922).
Baldensperger (F.). *Une Suggestion anglaise pour le titre de la* « Comédie humaine » (*Revue de littérature comparée*, oct.-déc. 1921).
Barbey d'Aurevilly. *Les Œuvres et les Hommes*, 4e partie. *Les Romanciers*. Paris, Amyot, 1885, in-12.
Barbier (Aug.). *Souvenirs personnels et Silhouettes contemporaines*. Paris, Dentu, 1883, in-12.
Barrière (M.). *L'Œuvre de H. de Balzac*. Paris, Calmann-Lévy, 1890, in-8.
Basch (Victor). *Etudes d'esthétique dramatique*. Première série... Balzac. Paris, Librairie Française, s. d., in-12.
Baschet (Armand). *H. de Balzac, 1850*. Variétés littéraires. H. de Balzac. Etude variée. Généralités de la Comédie humaine. Le Génie de M. de Balzac, avec notes historiques de M. Champfleury. Paris, Blosse. 1851, in-8.
— *Les Physionomies littéraires de ce temps*. Honoré de Balzac. Essai sur l'homme et sur l'œuvre. Avec notes historiques par Champfleury. Paris, Giraud et Dagneau, 1852, in-12.
Baudet (docteur R.). *Balzac : Le Médecin de campagne* (*Conferencia*, le 1er avril 1921).
Baüer (Gérard). *Balzac théoricien de l'élégance* (*Echo de Paris*, 7 déc. 1922).
— *Un Ami d'Honoré de Balzac. Le Colonel Périolas*. (*Echo de Paris*, 8 mars 1923).
Benjamin (René). *La prodigieuse vie d'Honoré de Balzac* [Conférence]. (*Revue de l'Alliance française*, 15 avril 1921).
— *Les Petites patries : Un village de France* (*Conferencia*, 1er mars 1922).
— *Vacances balzaciennes* (*la Revue universelle*, 15 sept. 1920).
— *Sur la profession d'homme de lettres* [à propos de Balzac et de Mme de Berny] (*Eclair*, 6 juillet 1922).
— *Chez le neveu de Balzac* [Souvenirs du comte Adam Rzewuski sur Balzac à Wierzchownia] (*Echo de Paris*, 4 juillet 1920).
Bersaucourt (A. de). *Etudes et Recherches*. Balzac et sa « Revue parisienne ». Samain et Maeterlinck. Les ennemis de Voltaire. Paris, Mercure de France, 1913, in-12.
Bertaut (Jules). *L'Italie vue par les Français...* Balzac. Paris, librairie des *Annales*, s. d., in-12.
— *Les Poilus de la Grande Armée dans Balzac* (*Revue du mois*, 10 juin 1915).
— *Balzac et la Guerre* (*le Temps*, 4 janvier 1916).
— *Piété littéraire* [*la Maison de Balzac, rue Raynouard*] (*le Temps*, 14 août 1918).

Bertaut (Jules). *Balzac en Italie* (*La Revue de France*, commentaires, 1er avril 1922).
Biré (Edmond). *Honoré de Balzac*. Paris, Champion, 1897, in-8. Prix : 6 fr.
— *Chateaubriand; Victor-Hugo; H. de Balzac*. Lyon, Vitte, 1907, in-8.
Bonnefon (Paul). *Balzac et Sainte-Beuve, à propos de « Port-Royal »* (*Revue universitaire*, avril 1917).
Bordeaux (Henry). *Vies intimes... Balzac et Mme Hanska*. Paris, Fontemoing, 1904, in-8.
Bonhoure (G.). *Le Collège et le lycée de Vendôme* (*1623-1910*). Paris, A. Picard, 1912, in-8 (Voir à la table le nom de Balzac).
Bouchot (Henri). *L'Iconographie de Balzac* (*La Contemporaine*, 25 août 1901).
Bourget (Paul). *Le Roman de la vie de Balzac* (*République des Lettres*, 24 déc. 1876).
— *Etudes et portraits. Notes sur Balzac* (*Le Parlement*, 29 nov. 1883.
— *Préface au Répertoire de la Comédie humaine* (*Figaro*, 18 mai 1887).
— *Les prophéties de Balzac* (*Le Gaulois*, 14 nov. 1902).
— *Notes sur Balzac. Le Sociologue* (*Minerva*, 15 nov. 1902).
— *Les Nouvelles de Balzac* (*Figaro*, 11 janv. 1905).
— *Préface* aux *Contes choisis*. London, Dent, 1905, in-16.
— *Une des énigmes de Balzac* (*Figaro*, 20 août 1906).
— *Études et portraits*. Troisième série. *Sociologie et littérature... La Politique de Balzac... Balzac nouvelliste*. Paris, Plon, 1906, in-12, p. 46-81.
— *Charles de Spoelberch de Lovenjoul* (*Figaro*, 7 juillet 1907).
— *Balzac au Panthéon* (*Journal des Débats*, 1er janvier 1907).
— *Balzac nouvelliste* (*Dilecta*, 15 sept. 1907).
— *Balzac et la famille* (*Revue Française*, 20 mars 1910).
— *Introduction* aux *Contes philosophiques*. Paris, Crès, 1913, in-12.
— *Balzac et le cousin Pons* (*La Revue Hebdomadaire*, 17 juin 1922).
Bouteron (Marcel). [*Lettre à G. E. Lang à propos de*]. *Un Manuscrit inédit de Balzac* [*Les Fantaisies de la Gina*] (*le Figaro littéraire*, 29 octobre 1922).
— *Balzac et Madame de Berny* (*Revue des Deux Mondes*, 1er décembre 1921).
— *Une amitié de Balzac* : Madame Zulma Carraud (*Revue des Deux Mondes*, 15 déc. 1922, 15 janv., 1er fév., 1er mars, 1er avril, 1er mai, 1er juin 1923).
— *Balzac au collège* (*Figaro littéraire* du 5 mai 1923).
— *Balzac et le pont des Invalides* (*Bulletin de la société des VIIIe et XVIIe arrondt* 1922).
— *Honoré de Balzac et ses éditeurs*. (*Bulletin du Bibliophile*, 1er mars 1923 à suivre).
— *La Canne de M. de Balzac* (*Intermédiaire des chercheurs*, 20-30 mars 1923).
Brada. *Souvenirs d'une petite, Second Empire... Mme Vve de Balzac*. Paris, C. Lévy, 1920, in-12.
Brisson (Adolphe). *Portraits intimes*. Cinquième série... Autour de Balzac. Paris, A. Colin, 1901, in-12.
Brousson (J. J.). *Les Cahiers balzaciens* (*Nouvelles littéraires*, 14 avril 1923).
Brunetière (F.). *Honoré de Balzac, 1799-1850*. Paris, Nelsson, 1903, in-12.
Cabanès (Dr A.). *Balzac ignoré*. Paris, Albin Michel, 1911, in-12.
Cabat (Aug.). *Etude sur l'œuvre d'Honoré de Balzac*. Paris, Perrin et Cie, 1889, in-8. Prix : 1 fr. 50.
— *Les Porteurs du flambeau... Balzac*. Paris, Perrin et Cie, 1910, in-12.
Calippe (Abbé Ch.). *Balzac, ses idées sociales*. Paris, Lecoffre, 1906, in-12.
Carrère (Jean). *Les Mauvais maîtres* (*Rousseau... Balzac...*). Paris, Plon, 1922, in-12.
Caujole (Dr P.). *La Médecine et les Médecins dans l'œuvre de H. de Balzac*. Lyon, Stork, 1900, in-8.
Cerfbeer et Christophe. *Répertoire de la comédie humaine*. Avec une introduction de Paul Bourget. Paris, Calmann-Lévy, 1887, in-8.
Ch. (F.). *Balzac et l'argot des tranchées* (*Journal des Débats*, 29 nov. 1919).
Champfleury. *Documents pour servir à la biographie de Balzac*. I. Balzac propriétaire, avec plan des Jardies. II. Balzac au collège, avec une vue dessinée d'après nature. III. Balzac. Sa méthode de travail, étude d'après ses manuscrits. Paris, Patay, 1875-1879, 3 vol. in-18.
— *Grandes figures d'hier et d'aujourd'hui. Balzac, Gérard de Nerval*, etc., etc.; avec 4 portraits gravés à l'eau-forte par Bracquemond Paris, Poulet-Malassis et de Broize, 1861, in-12.
La notice sur Balzac occupe 96 p.
Cim (Albert). *Récréations littéraires. Curiosités et singularités, bévues, lapsus, etc... Balzac*. Paris, Hachette, 1920, in-8.
— *Un grand médecin polonais dans l'œuvre de Balzac* (*La Pologne*, 15 mai 1923).
Clément de Ris, *Portraits à la plume*. Paris, Eugène Didier, 1853, in-12.
Clouard (Henri). *Balzac. Pages sociales*. Paris, Librairie nationale, 1919, in-12.
Clouzot (Henri). *L'ameublement dans la « Comédie humaine »*, d'Honoré de Balzac (*La Revue de la Semaine*, 2 déc. 1921).
Contades (G. de). *Balzac alençonnais* (*Bul. de la Soc. hist. et archéol. de l'Orne*, 1888).
Daudet (Léon). *Le Stupide dix-neuvième siècle*. Paris, Libr. Nationale, in-12, *passim*. (Extraits dans *la Revue universelle* des 15 déc. 1921 et 1er janvier 1922).
— *Honoré de Balzac ne fut que le prête-nom du duc de Morny* (*Action Française*, 7 déc. 1918).
Delorme (Hugues). *Balzacisme* (*Annales*, 4 mars 1923).
Desnoireterres (G.). *M. de Balzac*. Paris, 1851, in-16.
Dollfus (Paul). *Une Source de Balzac*. (*L'Avenir*, 14 mars, 1923).
Doumic (René). *Etudes sur la littérature française*, 4e série. George Sand, Balzac, Michelet, etc. Paris, Perrin et Cie, in-16. 7 fr.
Dufay (Pierre). *Champfleury et Mme Hanska* (*Mercure de France*, 1er avril 1908).
Duvernois (H.). *H. de Balzac* (Préface à l'édition des *Œuvres complètes de Balzac*). Paris, *la Renaissance du Livre*, s. d., in-8, 3 vol.
— Etude en tête de *Le Père Goriot* (*Tous les chefs d'œuvres...* N° 85). Paris, *la Renaissance du Livre*, 1909, in-16.
Faguet (E.). *Balzac*. Paris, Hachette (Les Grands Ecrivains), 1 vol. in-16. Prix, 4 fr.
— *Critique littéraire et dramatique, XIXe siècle. Chateaubriand, Lamartine..... Balzac*, Paris, Boivin et Cie, in-16. Prix, broché, 8 fr.; relié. 17 fr.
Faure (Gabriel). *Balzac paysagiste et le Médecin de campagne* (*La Revue hebdomadaire*, 3 nov. 1917).
— *Paysages littéraires*. Deuxième série... *Balzac paysagiste* et *le Médecin de campagne*. Paris, Fasquelle, 1918, in-12.

Favre (docteur Henri). *La France en éveil. Balzac et le temps présent.* Paris, Marpon et Flammarion, 1888, in-12.
Ferry (Gabriel). *Balzac et ses amies.* Paris, Calmann-Lévy, 1888, in-18.
Fert (L.). *Une visite de Balzac à Berlin* (*Le Gaulois*, 17 août 1918).
Flat (Paul). *Essais sur Balzac.* Paris, Plon, 1893, in-12.
— *Seconds essais sur Balzac.* Paris, Plon, 1894, in-12.
Flers (Robert de). *Balzac inédit. Les Fantaisies de la Gina* (*Figaro*, 27 oct. 1923).
Fosca (François). *Les artistes dans les romans de Balzac* (*La Revue critique des idées et des livres*, mars 1922).
Fouqueure (A.). *Honoré de Balzac à Angoulême.* La genèse d'un chef-d'œuvre. Paris, Levé, 1913, in-8.
France (Anatole). *La Vie littéraire.* Paris, Calmann-Lévy, 4 vol. in-12.
T. I. pp. 145-154. Balzac,
Franche (Paul). *Le Prêtre dans le roman français.* Paris, Perrin, 1902, p. 100 à 145.
Frary (Léon). *Selon Balzac. Le Cœur humain.* Paris, Nilsson, 1913, in-8.
Fray-Fournier (J. B. A.). *Balzac à Limoges.* Limoges, Ducourtioux, 1908, in-16.
Ganche (Ed.). *Frédéric Chopin,..... George Sand,..... Balzac.* Paris, *Mercure de France*, 1912, in-12.
Gautier (Théophile). *Honoré de Balzac, sa vie et ses œuvres.* Biographie, par Th. Gautier; analyse critique de la Comédie humaine, par H. Taine. Paris, Poulet-Malassis, 1859, in-12.
Gavarni. *Note sur Balzac.* Dans Goncourt (Ed. et J. de). *Gavarni, l'homme et l'œuvre.* Paris, Charpentier, 1879, in-12, p. 465-466.
Gazeau (Jacques). *Séraphita ou la montagne d'hiver* (*La Revue hebdomadaire*, 18 déc. 1920).
Gerard-Strauss. *Balzac et la réforme administrative* (*La Révolution de 1848*, mars-avril 1922).
Getteman (Auguste). *Balzac et la musique* (*La Revue musicale*, 1er juin 1922).
Gilbert (E.). *Balzac à vingt ans.* Bruxelles, Société belge de librairie, 1904, in-12.
— *Balzac peint par lui-même.* Bruxelles, Goemaere, 1906. in-8.
Gillot (Hubert). [Préface à] *Eugénie Grandet* [et à] *Le Cabinet des antiquaires* (*Bibliotheca romanica*, nos 81-83 et 96-98. Strasbourg, Heitz, in-16, 2 vol.
Ginisty (Paul). *Le Musée de la Comédie humaine* (*Journal des Débats*, 14 août 1918).
Gourmont (Rémy de). *Promenades littéraires.* Paris, *Mercure de France*, 5 vol. in-18.
Tome II. *Les maîtres de Balzac.*
Tome V. *Balzac et Sainte-Beuve.*
Gozlan (Léon). *Balzac en pantoufles.* Nouvelle édition. Paris, Calmann-Lévy, 1890, in-12.
— *Balzac chez lui* (*Souvenirs des Jardies*). Paris, Michel Lévy, 1862, in-12.
Grappe (Georges). *Dans le jardin de Sainte-Beuve... Balzac.* Paris, Stock, 1909, in-12.
— *Un Roman de Balzac qui ne fut jamais écrit* [*La Bataille*]. (*Nouvelles littéraires*, 12 mai 1923.)
Grolleau (Charles). Note sur *Séraphita*, de H. de Balzac. Paris, H. Jouquières, s. d., in-8.
Hallays (André). *A travers la France. Touraine, Anjou et Maine... Pèlerinages balzaciens.* Paris, Perrin, 1918 (5e éd.), in-18.
Hanotaux (Gabriel) et Georges Vicaire. *La Jeunesse de Balzac, Balzac imprimeur.* Paris, A. Ferroud, 1903, in-8. Avec trois estampes et deux portraits gravés sur bois par A. Lepère. 2e éd. 1921.
Hartmann (Paul). *Une promenade de Balzac* (*La Cité*, janvier 1919).
Henriot (Emile). *Balzac et Vivant Denon* [à propos de la *Physiologie du mariage*]. (*Le Temps*, du 2-3 janvier 1922.)
— *Balzac et le colonel Périolas* (*l'Europe nouvelle*, 17 mars 1923).
Hermant (A.). *Alphonse Daudet; Alexandre Dumas; Emile Zola; H. de Balzac. Discours.* Paris, Ollendorff, 1903, in-8.
Jaloux (Edmond). *La Maison de Balzac* (*le Gaulois*, 25 août 1918).
Jarry (Paul). *Balzac au VIIIe arrondissement* (*Bull. de la soc. hist. des VIIIe et XVIIe arrond.*, 1910).
— *Balzac et le logis de la rue des Batailles* (*Soc. hist. d'Auteuil et de Passy.* Bull. 103. 1921).
Lalou (René). *Histoire de la littérature française contemporaine* (*1870 à nos jours*). Paris, Crès, 1922, in-16. Voir, à la table, les pages consacrées à Balzac.
Lamartine (A. de). *Balzac et ses œuvres.*
Lang (G. E.). *Un Manuscrit inédit de Balzac* [*Les Fantaisies de la Gina*]. (*Le Figaro littéraire*, 29 octobre 1922.)
Le Breton (André). *Le Théâtre romantique...* Paris, Boivin, 1923, in-8, chap. XIV.
— *Balzac.* Paris, Boivin et Cie, 1 vol. in-16. Prix, broché, 7 fr.
— *Balzac,* Paris, Boivin et Cie, 1 vol., in-8, 1923. ill. (*Collection des classiques populaires*).
— (G.). *Le Roman français au XIXe siècle, avant Balzac.* Paris, A. Colin, 1901, in-12.
Lecomte (Jules). *Le Perron de Tortoni. Indiscrétions biographiques.* Paris, Dentu, 1863, in-12.
Lécuyer (R.). *Au Jardin de Balzac* (*Gaulois*, 16 juillet 1910).
— *Le Comte Stanislas Rzewuski* (*l'Ami du lettré*, Crès, 1923, p. 287-298).
Ledru (A.). *Le prototype du « Vautrin » de Balzac,* Anthelme Collet, 1785-1820-1840 (*La Province du Maine*, 1922-1923).
Léger (Charles). *Le Dernier portrait de Balzac.* Paris, Boutet et Vérité, 1912, in-8.
Lenôtre (G.). *Une Ténébreuse affaire* (*Lectures pour tous*, mai 1908).
— Tournebut (Envers de l'*Histoire contemporaine*). Paris, Perrin, 1901, in-8.
— *Vieilles maisons, vieux papiers...* 2e série : *l'Original de César Birotteau* [*M. A. Caron*]; *le Colonel Viriot* [*Une Ténébreuse affaire*]. Paris, Perrin, 1906, in-8.
Lhomer (J.). *Balzac dans l'intimité et les types de la Comédie humaine.* Paris, Lemasle, 1904, in-8.
Lovenjoul (vicomte de Spoelberch de). *La Genèse d'un roman de Balzac.* Les Paysans. Lettres et fragments inédits. Paris, Ollendorff, 1902, in-8.
— Les *Etudes philosophiques* de Honoré de Balzac (édition Werdet) (*Revue d'histoire littéraire*, juillet-septembre 1907).
— *Un Roman d'amour.* Paris, C. Lévy, 1896, in-12.
— *Un dernier chapitre de l'histoire des œuvres de H. de Balzac.* Paris, Dentu, 1880, in-8.
— *Autour de Honoré de Balzac.* Paris, Calmann-Lévy, 1899, in-12.
— *Une page perdue de H. de Balzac.* Notes et documents. Paris, Ollendorff, 1903, in-12.
Lumet (Louis). *Les Grands hommes. Balzac.* Paris, P. Lafitte, s. d., in-8, illustr.
— *Les Origines d'Honoré de Balzac* (*Revue de Paris*, 15 février 1923).
— *Les débuts d'Honoré de Balzac* (*Les Annales*, 12 fév. 1922).

Lutaud (Dr). *Les médecins dans Balzac* (*Bull. de la Soc. franç. d'hist de la médecine*, nov.-déc. 1920).
Marsan (Jules). *L'Ecole romantique après 1830* [*Balzac*]. (*Revue d'hist. littéraire*, 1916).
Masson (Frédéric). *Balzac et Napoléon* (*Le Gaulois*, 29 août 1909; réimprimé dans : *Petites histoires*, I, Paris, Ollendorf, 1910, in-12.
Maurevert (Georges). *Le Livre des plagiats... Balzac*. Paris, A. Fayard, s. d., in-12.
Maury (Lucien). *Vie et Œuvres d'autrefois. Classiques et romantiques.... Balzac....* Paris, Perrin et Cie, in-16, 7 fr.
Merlant (Joachim). *Les Variantes de Mme Hanska* (*Revue bleue*, 19 et 26 octobre 1912).
— *Notes sur les originaux de Balzac. Quelques médecins* (1831). (*Revue bleue*, 17 juin 1911).
— *Balzac inspiré par Senancour* (*Revue bleue*, 22 mars 1913).
— *Le manuscrit de « Béatrix » de Balzac* (*Revue d'hist. littéraire*, 1913).
— *Balzac en guerre avec les journalistes* (*Revue de Paris*, 1er août 1914, 1er janv. 1915).
Mirbeau (Octave). *La 628-E 8. Bords du Rhin*. Récits de voyage. Paris, Fasquelle, 1907, in-12.
Cet ouvrage contenait, p. 387-439, *le Récit de la mort de Balzac*, par Jean Gigoux. Suivant le désir de Mme Mniszech, fille de Mme Hanska, ces pages ont été supprimées au moment de la mise en vente. Cf. *le Temps*, des 6, 9 et 16 nov. 1907.
Montel (François). *Un Plagiat de Balzac* (*Le Figaro littéraire*, 3 mars 1923).
Montorgueil (G.). *La Peur de Balzac* (*Eclair*, 25 oct. 1902).
Moore (G.). *Shakespeare et Balzac* (*Revue bleue*, 26 février, 5 mars 1910).
Morand (Hubert). *Pourquoi Balzac n'a pas écrit « la Bataille »* (*Journal des Débats*, 16 mars 1923).
Nadar. *Quand j'étais photographe... Balzac et le Daguerréotype*. Paris, Flammarion, s. d., in-12.
P... *Balzac et Guillaume II* (*Journal des Débats*, 22 juin 1918).
Pascal (F.). *Balzac et Victor Hugo* (*le Soleil*, 1er mars 1902).
— *Balzac intime* (*Nouvelle Revue*, 1902, t. XIX, p. 164-174).
— *La Lecture de Balzac* (*Le Petit Soleil*, 16 et 23 nov. 1902).
— *Splendeurs et misères des gens de lettres* (*Correspondant*, 25 janv. 1909).
— *Balzac et le parti de l'intelligence* (*Gaulois*, 13 sept. 1919).
Perès (J.). *Le mysticisme de la volonté chez H. de Balzac* (*Mercure de France*, juillet-août 1908).
Pérouse (Gabriel). *La Vie d'autrefois à Aix-les-Bains*. Chambéry, Dardel, 1922, in-8, p. 323-339.
Picard (Gaston). *Les Maisons de Balzac* (*La Liberté*, 22 août 1919).
Pilon (Edmond). *Les dédicaces dans l'œuvre de Balzac* (*Revue bleue*, 22 nov. 1902).
— *Portraits tendres et pathétiques. Madame de Brézé... Balzac et Peytel*. Paris, *Mercure de France*, 1 vol. in-8.
Pingaud (L.). *Besançon et les romanciers du XIXe siècle* (*Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon*, Bull. trim., 1er trim. 1912).
Rageot (Gaston). *Le roman au XIXe siècle : Balzac et la Comédie humaine* (*Conferencia*, 15 mars 1921).
Rebell (H.). *Les Inspiratrices de Balzac, Stendhal, Mérimée*. Paris, Dujarric, 1902, in-12.
Revue d'histoire littéraire de la France. Paris, A. Colin et Cie (a publié un grand nombre d'études et articles sur Balzac. Consulter les tables établies par M. Tourneux, qui se vendent séparément).
Richard-Desaix (U.). *Un Poète inspiré par Balzac, Nicolas Adolphe, en 1828* (*Intermédiaire des chercheurs*, 20-30 janvier 1919).
Rinn (Ch.). *Un Mystérieux enlèvement. L'Affaire Clément de Ris*. [*Une ténébreuse affaire.*] Paris, Lefrançois, 1910, in-12.
Roques (Marie). *Manuscrits et éditions du « Père Goriot »* (*Revue universitaire*, Paris, 15 juin 15 juil. 1905).
Rougemont (Edouard de). *Commentaires graphologiques sur le manuscrit « les Fantaisies de la Gina »* (*Le Figaro littéraire*, 29 oct. 1922).
Roux (Fernand). *Balzac jurisconsulte et criminaliste*. Paris, Dujarric, 1906, in-12.
Royaumont (L. de). *Balzac et la Société des Gens de lettres*. (1833-1910.) Paris, Dorbon aîné, 1912.
— *Pro Domo* (*la maison de Balzac*). Histoire et description. Catalogue du musée. Paris, Figuière, 1911, in-12.
— *Balzac et la Société des Gens de lettres* (*1833-1913*). Paris, Dorbon aîné, s. d., in-16.
— *Les Récits de guerre dans Balzac* (*Revue bleue*, 27 nov. 4, 11 et 18 déc. 1915).
— *Honoré de Balzac a-t-il prévu Guillaume II ?* (*Le Gaulois*, 22 août 1916).
Ruxton (G.). *La Dilecta de Balzac. Balzac et Mme de Berny* (1820-1836). Paris, Plon-Nourrit, 1909, in-12.
Sainte-Beuve. *Causeries du lundi*. Paris, Garnier.
— *Portraits contemporains*. Paris, Calmann-Lévy, in-12.
Salmon de Maison Rouge. *Souvenirs inédits de Balzac en Touraine* (*Bull. de la Société archéologique de Touraine*, 4e trim., 1899).
Séché (Léon). *Delphine Gay* (*Mme de Girardin*), *dans ses rapports avec... Balzac...* Paris, *Mercure de France*, 1910, in-8 et in-18.
— *Les Inspiratrices de Balzac. Hélène de Valette* (*Les Annales romantiques*, nov.-déc. 1909).
Séché et Bertaut. *Balzac*. Paris, Michaud (La vie anecdotique et pittoresque des grands écrivains), 1910, in-12.
Segond (Albéric). *Le Tiroir aux souvenirs*. Paris, Dentu, 1886, in-12. (Balzac, pp. 1-52).
Seillière (Ernest). *Balzac et la morale romantique*. Paris, Alcan, 1922, in-12, 5 fr.
— *La Part de la morale romantique dans l'inspiration balzacienne* (*Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, sept.-oct. 1921).
Réimprimé à part sous le titre : *Balzac et la morale romantique*. Paris, Alcan, s. d., in-8.
— *Le Mysticisme dans la morale et dans la politique contemporaine* (*Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, sept.-oct. 1922).
Serval (Maurice). *Autour d'un roman de Balzac* « les Chouans ». Paris, L. Conard, 1921, in-8.
— *La Rabouilleuse. Les Sites et les gens, les personnages. Balzac à Issoudun* (*Mercure de France*, 1er avril 1911).
— *Autour de Balzac. L'Affaire de la Belle Hollandaise, 1814-1815* [*Sarah van Gobseck*] (*Bulletin de la Soc. hist. et archéologique des VIIIe et XVIIe arr. de Paris*, 1922).
Serval (Maurice). *Autour d'un roman de Balzac : Une ténébreuse affaire* (*Revue d'histoire littéraire*, 1922).
Simon (Gustave). *Chez Victor Hugo. Les Tables tournantes de Jersey. Procès-verbaux des séances*. Paris, L. Conard, 1923, in-12, p. 55-58.
Spoelberch de Lovenjoul (vicomte de). Voir Lovenjoul.

Surville, née Balzac (Mme L.). *Balzac, sa vie et ses œuvres, d'après sa correspondance.* Paris, Librairie nouvelle, 1858, in-12.
Taine (H.). *Nouveaux Essais de critique et d'histoire.* Paris, Hachette, in-12.
Thouvenin (G.) *La genèse d'un roman de Balzac : La recherche de l'absolu* (*Revue d'hist. litt. de la France*, 1911).
Thureau-Dangin (Paul). *Histoire de la Monarchie de Juillet.* Tome I... Balzac (p. 359-370). Paris, Plon, 1888 (2e éd.), in-8.
Toldo (P.). *Rabelais et Honoré de Balzac* (*Revue des études rabelaisiennes*, 1905).
Topin (Marius). *Romanciers contemporains... George Sand, Victor Hugo, Balzac...* Paris, Perrin et Cie, in-16, 7 fr.
Tourneux (Maurice). *V. Grande Encyclopédie, sa très complète et très intéressante notice sur Honoré de Balzac.*
Turquan (Joseph). *La Générale Junot, duchesse d'Abrantès (1784-1838).* Paris, J. Tallandier, s. d., in-12 (chap. XII, XIII et XIV).
Uzanne (Octave). *Les Zigzags d'un curieux. Causeries sur l'art des livres et la littérature d'art.* Paris, Quantin, 1888. Importante notice : « A travers l'œuvre de Balzac », occupant les pages 125 à 198.
V... *Croquis de Paris : l'Amérique au Musée Balzac* (*Journal des Débats*, 16 sept. 1917).
Viatte (A.). *Le Catholicisme chez les romantiques.* Paris, E. de Boccard, 1922, in-12, p. 251.
Vic (Jean). *Les Idées de Charles Rivière Dufresny.* [Une Source de la *Paix du ménage*, de Balzac] (*Revue du XVIIIe siècle*, janv.-juin 1917).
Werdet (Edmond). *Portrait intime de Balzac, sa vie, son humeur, son caractère*, par Edmond Werdet, son ancien libraire. Paris, Silvestre, 1859, in-12.
— *Souvenirs de la vie littéraire*, Paris, Dentu, 1870, in-12.
Wulff (Georges). *La Prescience de Balzac* (*le Gaulois*, 13 sept. 1915).

PUBLICATIONS BALZACIENNES

Le Balzac. Journal politique, littéraire et artistique paraissant le 1er de chaque mois [et dont les collaborateurs avaient pris pour pseudonymes les noms des héros de *la Comédie humaine* : La Palférine, Rastignac, etc.] Paris, 235, rue du Faubourg-Saint-Honoré, puis 5, rue de Savoie, in-8.

1re année. 1 (sept. 1884, — 4 (déc. 1884).
2e » 1 (janv. 1885).
3e » Nouvelle série : 1 (nov. 1900), — 2 (déc. 1900).
4e » » 3 (janv. 1901), — 4 (août-sept. 1901).

Le Balzacien. Bulletin littéraire de la Société nationale des amis de Balzac. 1re année, nos 1-4 (janvier-juin 1912); 2e année, mai 1913.

Continué sous le titre :

Le Balzacien. Bulletin mensuel des travaux et de la propagande de la maison de Balzac. Nouvelle série, n° 1, mai 1918; n° 2, juin 1918.

Les Cahiers Balzaciens, publiés par Marcel Bouteron, paraissant quatre fois l'an. Paris, à la Cité des livres, Castellan et Cie, 1923. 4 fascicules pet. in-8, sous couv. impr.

Ces cahiers sont tirés à 550 exemplaires, dont 12 ex. sur Japon impérial avec suite des planches sur Chine, à 250 fr. *par an*; 25 sur Hollande, à 120 fr.; 500 ex. sur vergé d'Arches, à 60 fr. et 13 ex. hors commerce sur papiers divers.

Ces cahiers contiendront des études approfondies sur l'œuvre et la vie de Balzac, et publieront de nombreux inédits de l'auteur de la *Comédie humaine*, accompagnés de fac-similés et de documents iconographiques. Ils constitueront ainsi, authentiquement des *éditions originales*.

Le numéro 1 (*paru*) contient :
Correspondance inédite de Honoré de Balzac avec le lieutenant-colonel Périolas, professeur à l'Ecole de Saint-Cyr; au sujet du roman projeté de *la Bataille* et des *Scènes de la vie militaire* (avec un dessin inédit de Delacroix, représentant Balzac et son cheval, un portrait du colonel Périolas, et deux lettres en fac-similé.

Le numéro 2 (*sous presse*), contiendra :
Les *Fantaisies de la Gina*, nouvelle inédite (avec deux caricatures de Balzac, par lui-même).
Le numéro 3 (*sous presse*), contiendra :
Lettres de femmes adressées à Balzac (avec portrait et fac-similés).
Le numéro 4 (*sous presse*) :
Contes drolatiques inédits par Honoré de Balzac.

En préparation (Annexes aux *Cahiers Balzaciens*) :

Album Balzacien, publié par les soins de Marcel Bouteron. Paris, à la Cité des livres, Castellan et Cie, in-4.

N° 1. Portrait de Balzac à vingt ans, par A. Dévéria.
N° 2. Cromwell, tragédie. Fac-similé intégral avec une notice de W. S. Hastings.

Bibliothèque Balzacienne, publiée par les soins de Marcel Bouteron. Paris, à la Cité des livres, Castellan et Cie, in-8.

N° 1. Correspondance de Honoré de Balzac avec Mme Zulma Carraud (portraits et fac-similés).
N° 2. Les années d'apprentissage de Balzac, par L. Arrigon.
N° 3. Les logis de Balzac, par Paul Jarry.

Il paraîtra également dans cette Bibliothèque Balzacienne une *Bibliographie* de l'œuvre de Balzac, à laquelle M. Marcel Bouteron a bien voulu nous permettre de faire de larges emprunts, ce dont nous lui sommes profondément reconnaissants.

BIBLIOGRAPHIE

Asselineau. *Bibliographie romantique.*
Barbier (A. A.). *Dictionnaire des ouvrages anonymes.*
Bibliographie de la France.
Bourquelot. *Littérature française.*
Bulletin du Bibliophile. Paris, H. Leclerc.
Brivois (J.). *Bibliographie des ouvrages illustrés du* XIX^e *siècle.* P. 15-33.
Carteret (Léopold). *Le Trésor du Bibliophile romantique et moderne.* 1801-1875. *Éditions originales et livres illustrés.* Paris, L. Carteret, 1923, 3 vol. gr. in-8. (*Paraîtra en novembre.*)
Derome (L.). *Les Editions originales des romantiques.*
Drujon. *Les Livres à clef.*
Intermédiaire des chercheurs et des curieux.
Lacombe (Paul). *Bibliographie parisienne.*
Lanson (G.) *Manuel bibliographique de la littérature française moderne* (1500-1900), 2^e éd. Paris, Hachette in-8.
Le Goffic (Ch.). *La Littérature française aux dix-neuvième et vingtième siècles.* Paris, Larousse, 2 vol. in-12 illustrés.
Lorenz. *Catalogue général de la librairie française.*
Parran (Alph.). *Romantiques.* Editions originales, vignettes, documents inédits ou peu connus avec une figure de Tony Johannot, gravée par Porret, Honoré de Balzac. Paris, Rouquette, 1881, gr. in-8.
Petit de Julleville. *Histoire de la langue et de la littérature française des origines à 1900.* Paris, A. Colin, 8 vol. in-8.
Quérard. *Les Supercheries littéraires dévoilées.* 2^e édition. Tome III. Col. 408-409; 522-523; 950.
— *France littéraire.* Tome I, p. 167. Tome II, p. 192-193.
Rahir (Edouard). *La Bibliothèque de l'amateur. Guide sommaire à travers les livres anciens les plus estimés et les principaux ouvrages modernes.* Paris. Ed. Rahir, 1907, in-8.
Spoelberch de Lovenjoul. *Histoire des œuvres de Balzac,* suivie d'un appendice. 3^e édition, entièrement revue et corrigée à nouveau. Paris, Calmann-Lévy, 1883, in-8.
Thieme (H.-P.). *Guide bibliographique de la littérature française de 1800 à 1906.* Paris, H. Welter, 1907, in-8.
Vicaire. *Manuel de l'amateur de livres du* XIX^e *siècle.* T. I.

Chronique de Paris. Janvier 1836-juillet 1837, 2 vol. in-4.

En 1835, Balzac voulait devenir le directeur et le rédacteur en chef d'une grande revue critique et littéraire, dans laquelle il pourrait répondre aux attaques dont il était l'objet dans les journaux et revues. Il acheta la *Chronique de Paris* qui était rédigée par William Duckett, sa « bête noire ». Balzac avait aussi la préoccupation de devenir un homme d'Etat; il se chargea spécialement de la politique étrangère et presque tous les articles à ce sujet sont de lui, sous divers pseudonymes.

On trouvera dans : Werdet. *Portrait intime de Balzac,* d'amusants détails sur la création de cette revue et la façon dont elle était rédigée.

Supplément à la *Bibliographie de la France*, n° 39, du 28 Septembre 1923

155a

CERCLE
de la LIBRAIRIE
Syndicat
des Industries du Livre

SYNDICAT
des LIBRAIRES
de la
Région de Paris

117, boulevard Saint-Germain

A TRAVERS LA LIBRAIRIE

CAUSERIES FRANÇAISES

LIBRARY
JAN 22 1924
UNIVERSITY OF TORONTO

HUITIÈME CAUSERIE

Faite au Cercle de la Librairie
le 27 avril 1923

LES GONCOURT

PAR

J.-H. ROSNY Aîné

suivie d'un

Index Bibliographique

Établi par le Cercle de la Librairie

1668

LES GONCOURT

Par M. J.-H. ROSNY, aîné

Mesdames et Messieurs,

J'ai plus d'une fois entendu Emile Zola gémir. « Je suis, disait-il, un auteur qu'on ne lit pas. Personne ne me lit! » Ce disant, il montrait un visage amer et désabusé. — « Mais vos moindres ouvrages se vendent à cent mille exemplaires, cher maître », lui répondait-on —. « Cela ne fait rien, on ne me lit pas. On ne sait pas ce que j'écrit. »

Il voulait dire qu'on le lisait hâtivement et qu'on ne le relisait guère, et il se croyait méconnu. Du reste, il était de ces hommes que rien ne peut satisfaire, qui ne trouvent jamais qu'on s'occupe assez d'eux et qui envient toujours ce qu'ils n'ont pas. En un mot, il était profondément, incurablement ambitieux, jaloux et pessimiste. Je crois qu'il a mené une existence plutôt malheureuse.

Edmond et Jules de Goncourt — car enfin vous avez pu croire que j'allais faire une conférence sur Emile Zola, ce qui n'aurait pas été mal comme surprise, n'est-ce pas? — Edmond et Jules de Goncourt ne se plaignaient pas avec moins d'amertume. Eux aussi, je crois, n'auraient jamais été contents, lors même qu'ils eussent vendu leurs romans à 500 000 exemplaires, ce qui ne se faisait pas encore en ce temps-là. Mais ils avaient réellement sujet de se croire méconnus : ils le furent toute leur vie. Ils eurent des ennemis innombrables et ils avaient l'art de désobliger les gens par leur attitude, par leurs propos et par leurs continuelles revendications. Leur littérature aussi déplaisait à la foule, et en cela ils partageaient le sort de presque tous les novateurs. Mais, en général, on finit par rendre justice à ceux-ci; on n'a pas encore rendu justice à Edmond et à Jules de Goncourt. Alors que les petits dictionnaires Larousse et autres citent Flaubert, Baudelaire, Verlaine, naguère méconnus, parmi les grands écrivains du dix-neuvième siècle, ils relèguent les Goncourt au deuxième et même au troisième plan, car ils ne les omettent pas complètement.

Cependant l'œuvre des Goncourt a réellement une très haute valeur, comme nous essayerons de le faire voir au cours de cette modeste causerie. Dans tout ce qu'ils ont entrepris, ce sont des trouveurs, ce sont des écrivains originaux. Historiens, ils ont renouvelé l'histoire; romanciers, ils ont donné une vision inédite des hommes, des villes et des paysages; artistes, ils nous ont révélé l'art japonais et contribué largement à la résurrection de l'art du dix-huitième siècle.

L'histoire, chez les Goncourt, n'est pas la grande histoire, l'histoire pompeuse et hyperbolique qui fait dépendre tout le sort des humains de quelques conquérants, de quelques rois ou de quelques batailles. C'est une histoire faite de détails recueillis dans les mémoires, dans les lettres, dans les procès, dans les œuvres d'art et jusque dans le mobilier d'une époque. Les Goncourt croient que si la vérité historique est réalisable, c'est seulement à la condition de rassembler le plus grand nombre de documents possible et d'utiliser ces documents avec intelligence. Ils étudient avec une égale minutie une âme comme Marie-Antoinette, une favorite comme la Pompadour, une actrice comme Sophie Arnould ou la Clairon. Leur méthode a fait des

progrès incontestables dans la seconde moitié du dix-neuxième siècle et nous paraît aujourd'hui toute naturelle.

Après 1870, la plupart des historiens célèbres ont cultivé le document, souvent même leurs livres sont surchargés de notes et de notules qui en rendent la lecture fatigante. Avant les Goncourt, on se contentait d'une documentation assez sommaire : même Augustin Thierry, même Michelet, qui sont parmi les rénovateurs de l'histoire, ne s'arrêtaient pas assez aux détails familiers, on ne s'occupait pas des mille incidents minuscules dont l'ensemble donne la physionomie d'une époque. Ils se documentaient, certes, mais leurs documents étaient déjà, en quelque sorte, historiques. Les Goncourt, eux, faisaient des documents historiques avec des documents qui ne l'étaient pas, qui semblaient futiles. Il n'y a rien de futile en histoire et quelqu'un qui, par exemple, saurait suivre avec patience les évolutions de la mode, les salons, les spectacles, aurait sur une époque des vues plus précises qu'un homme qui se bornerait à narrer les batailles, les événements politiques et diplomatiques.

Ce que les Goncourt sont pour l'histoire, ils le sont aussi pour le roman. Mais, pour l'histoire, il fallait bien qu'ils se contentassent des choses mortes, qu'ils essayassent de reconstruire ce qui a disparu, qu'ils fissent de la vie avec des paperasses, des chiffons, des tableaux. Dans le roman, ils s'agitent eux-mêmes parmi les créatures de leurs livres; ils rencontrent celles-ci dans la rue, dans les salons, dans les maisons; ils travaillent sur l'animal vivant, si j'ose ainsi dire; comme pour l'histoire, ils croient dur comme fer à la documentation, ils n'écrivent aucun récit qu'ils n'aient accumulé les notes, notes personnelles, notes indirectes. Ils ne cessent d'enregistrer ce qu'ils voient et ce qu'ils entendent. Presque chaque jour apporte des matériaux neufs; ils en remplissent un journal dont nous avons une dizaine de volumes publiés et dont il reste autant de volumes inédits, et ce journal ne comporte qu'une partie de leurs notations. Ils en eurent bien d'autres qui furent sacrifiées, soit qu'elles leur parussent sans valeur, soit qu'ils les eussent insérées directement dans leurs œuvres d'imagination. Ils réclamaient pour le roman les mêmes privilèges que pour la science : on devait pouvoir tout étudier et tout écrire; il n'y avait pas d'œuvres basses, et pourvu qu'elles fussent artistiques il n'y en avait pas d'immorales. C'est ce qu'ils disent expressément dans la préface de *Germinie Lacerteux*, et je crois utile de vous citer le passage.

« Nous nous sommes demandé s'il y avait encore, pour l'écrivain et le lecteur, en ces années d'agitation et d'égalité où nous sommes, des classes indignes, des malheurs trop bas et des âmes trop mal embouchées, des catastrophes d'une terreur trop peu noble. Il nous est venu la curiosité de savoir si cette forme conventionnelle d'une littérature oubliée et d'une société disparue, la tragédie, était définitivement morte, si dans un pays sans caste et sans aristocratie légale, les misères des petits et des humbles parleraient à l'intérêt, à l'émotion, à la pitié, aussi haut que les misères des grands et des riches; si, en un mot, les larmes qu'on pleure en bas pourraient faire pleurer comme celles qu'on pleure en haut. Ces pensées nous avaient fait oser l'humble roman de Sœur Philomène en 1861; elles nous font publier aujourd'hui *Germinie Lacerteux*. Maintenant que ce livre soit calomnié, peu leur importe. Aujourd'hui, que le roman s'élargit, grandit, qu'il commence à être la grande forme sérieuse, passionnée, vivante de l'étude littéraire et de l'enquête sociale, qu'il devient, par la recherche et par l'analyse psychologique, l'histoire morale contemporaine, aujourd'hui que le roman s'est imposé les études et les devoirs de la science, il peut en revendiquer les libertés et les franchises. »

Les Goncourt exagéraient un peu en croyant qu'ils avaient, les premiers, pris garde aux tragédies des humbles. Les romantiques s'en étaient sérieusement occupés,

depuis Hugo jusqu'à Eugène Sue, et surtout Balzac pour qui toute figure humaine, à quelque classe qu'elle appartînt, était intéressante. Le *Père Goriot* ou *Rastignac*, la *Duchesse de Maufrigneuse* ou *Loustalot le Bohème*, ou *Lucingen le banquier*, l'*Humble cousin Pons*, la *Misérable Lisbeth*, le *Pauvre Schmouke*, le *Pathétique César Birotteau* ou *la Marquise d'Espars*, ou l'*Implacable de Marsay*, et tant d'autres, il n'en trouvait aucun de négligeable. C'est par le détail que les Goncourt diffèrent, c'est par la présentation plus naturelle, moins épique, c'est enfin par un style très particulier dont nous parlerons plus tard et qui est caractérisé par une recherche passionnée de ce qu'Edmond de Goncourt appelait « l'épithète rare ».

Dans l'ensemble, leur œuvre de romanciers marquait une époque. Elle nous mettait plus distinctement en face de la réalité que ne le firent Stendhal, Balzac et même Flaubert; elle usait de nuances plus vives, de détails plus subtils. Nous verrons par la suite quelle valeur il faut, selon nous, lui concéder.

Il est une troisième série, dans l'œuvre littéraire des Goncourt, qui est une émanation directe de leurs êtres et qui, du reste, a le caractère général de leur histoire et de leurs romans : c'est le fameux Journal qui souleva récemment de si violentes polémiques et valut à l'Académie Goncourt des charretées d'accusations parfois injurieuses. C'est du Journal que je veux parler.

Le Journal, ce sont les Mémoires des Goncourt, et ces Mémoires expliquent toutes leurs tendances, exposent toutes leurs revendications et reflètent toutes leurs amertumes. Ce ne sont pas des souvenirs, comme le sont presque toutes les œuvres similaires, c'est vraiment un journal, une suite de notes quotidiennes qui font penser au livre de raison de tel de nos ancêtres, mais avec beaucoup plus de pittoresque et de mouvement.

Le Journal des Goncourt a été accueilli avec une curiosité assez vive par le public; il a souvent été maltraité par la Presse. Ce n'est pas, à proprement parler, une œuvre : d'une part, une notation plus ou moins exacte d'événements auxquels les Goncourt assistèrent; d'autre part, une relation de propos, relation recueillie à droite et à gauche; finalement le reflet de deux sensibilités, puis d'une seule.

Si l'on veut bien considérer cette œuvre en faisant abstraction de toute esthétique, elle est souverainement intéressante, autant, pour le moins, que les Mémoires de Jean-Jacques Rousseau, et, je le crois, plus sincère encore, peut-être même plus sincère que tout ce qui a été fait dans ce genre, car leur tempérament très sensitif, peu abstrait, peu capable de retour sur eux-mêmes, leur ôtait cette prudence, cette ruse, cette hypocrisie qu'on trouve dans presque tous les livres de l'espèce et particulièrement dans les magnifiques *Mémoires d'Outre-Tombe*, de Chateaubriand, qui sont des fourmilières de mensonges. Les Goncourt étaient sincères par impulsion; ils cédaient à leur humeur immédiate; ils se fâchaient, ils se plaignaient comme des enfants, et pour le demeurant ils reproduisaient les choses extérieures avec une sorte de conscience photographique et phonographique. C'est là l'intérêt du Journal qui renferme, du reste, de très beaux passages en même temps que des notes d'une puérilité, d'une naïveté, d'une candeur étonnantes, et par là même plus révélatrices du tempérament des deux écrivains.

N'oublions pas leurs livres éloquents et précis sur l'*Art du dix-huitième siècle* et sur *les Artistes japonais*. N'oublions pas qu'ils furent des collectionneurs de grand flair, dont l'influence fut grande sur la vogue des japonneries et des petits maîtres du dix-huitième siècle.

Les Goncourt ont débuté le jour où Louis-Napoléon Bonaparte faisait ou laissait faire son coup d'Etat. Ils publiaient un petit livre, sans grande importance, mais dont ils pensaient beaucoup de bien, et ils se montrèrent très mécontents de ce qu'on

n'eût pas remis le coup d'État à quelques semaines plus tard pour ne pas entraver leur lancement.

Un de leurs petits défauts fut toujours de mettre en parallèle leurs ennuis personnels et les malheurs publics. A cette occasion, ils s'écrièrent, selon leur habitude : « Pas de chance ! Nous publions, et voilà le Coup d'Etat ! » (*Rires.*) Leur petit livre passa plutôt inaperçu et on ne voit vraiment pas pourquoi il aurait eu du succès ! Cependant il fut remarqué par quelques écrivains.

Dans les années qui suivirent, ils publièrent des livres bien plus importants, qui méritaient d'être remarqués et loués. Au reste, une certaine élite leur reconnut du mérite, mais moins de mérite à beaucoup près que celui qu'ils s'accordaient eux-mêmes et qu'ils avaient en réalité. Comme la plupart des écrivains, et comme tant d'autres personnes des deux sexes qui ne doivent pas laisser plus de trace dans l'univers qu'une mouche ou qu'une grenouille, les Goncourt étaient excessivement vaniteux. Mais il y a différentes manières de porter la vanité. Le père Dumas la portait comme un nègre jovial. « Il se mouchait de tant de côtés ! » disait l'autre. Hugo portait sa vanité avec pompe; il officiait devant sa propre image, comme un curé. Chateaubriand l'étalait avec une agaçante amertume. Zola l'exhibait avec un mélange d'aigreur, de roublardise et de familiarité. Mirbeau la brandissait comme une trique. Verlaine l'éjaculait parmi les petits vers. Bloy la mêlait à des injures énormes, obscènes et mystiques. Barbey d'Aurevilly l'enveloppait de sarcasmes, et Moréas disait couramment : « Il y a deux hommes, Shakespeare et moi. Pour le reste, c'est de la ... » Traduisez par le mot de Cambronne. Plus tard il substitua Dante à Shakespeare, puis d'autres, car Moréas a changé de dieux et de doctrines comme il changeait de chemise. La vanité des Goncourt était directe et candide. Chacun des deux frères, jusqu'à la fin de sa vie, ne cessa de réclamer contre les contemporains. Ils estimaient leur sort abominable. Ils étaient, disaient-ils eux-mêmes, de perpétuels écorchés, et le fait est que si on les avait mis sur le gril, à peine s'ils eussent pu se plaindre davantage.

Ne croyez pas que ceci soit une critique. Ce que les Goncourt disaient d'eux-mêmes tout haut, la plupart des hommes de lettres le pensent d'eux-mêmes, mais ils se gardent bien de le dire !

Donc les Goncourt ne cessèrent de gémir, et leur manière de gémir fâcha beaucoup de gens et leur attira des inimitiés assez nombreuses. Ils oublièrent à peu près toute leur vie qu'il faut flatter pour obtenir des flatteries. Ils ne flattaient pas assez. Victor Hugo, lui, tout en laissant perpétuellement entendre qu'il était pour le moins un demi-dieu, sut louanger démesurément le moindre de ceux qui lui envoyaient leurs livres. Pendant quarante ans, des auteurs inconnus promenèrent des missives où ils étaient, selon le cas, comparés à Homère, à Virgile, à Dante, à Musset, à Balzac, à Chateaubriand. Par exemple, il n'y en eut guère qui reçurent un secours du grand homme, lequel était un fesse-mathieu formidable.

Quoi qu'il en soit, les Goncourt gémirent énormément et eurent un succès fort contesté, tout littéraire. Ce n'est qu'à la fin qu'Edmond bénéficia un peu des ventes provoquées par l'ascension du naturalisme.

Quant au public, il n'aima jamais beaucoup l'œuvre des deux frères; il n'acheta leurs livres que contraint et forcé. En somme, ils n'eurent jamais qu'un groupe restreint d'admirateurs, mais ces admirateurs étaient passionnés, et, à l'époque de mes débuts, ils formaient un bataillon sacré autour d'Edmond de Goncourt devenu vieux. Ce qui leur arriva fut injuste, ce fut même très injuste, comme ce fut injuste pour Stendhal, pour Baudelaire, pour Verlaine, pour G. Villiers de l'Isle-Adam, pour Flaubert, pour l'immense Balzac, qui, même aujourd'hui, est loin d'avoir la gloire qu'il mérite. Oui,

ce fut injuste, mais d'une injustice si courante que les Goncourt auraient pu s'en consoler. Ils pouvaient vivre, n'ayant pas le souci du pain quotidien, ils pouvaient attendre avec sérénité, mais une telle sagesse est au-dessus des forces humaines et peut-être n'est-elle pas très désirable. Justement parce que la foule est peu encline à aimer ceux qui apportent des choses nouvelles, c'est-à-dire en général les plus forts, les plus géniaux des écrivains, il est nécessaire de se défendre et parfois d'attaquer. Ce n'est pas le mécontentement ni l'amertume des Goncourt qui doivent nous paraître vains, c'est plutôt leur manière d'exprimer ce mécontentement et cette amertume.

Ils manquèrent de tactique, ils ne surent pas y faire.

Il n'existe plus que de rares, très rares personnes qui ont connu Jules de Goncourt, et les hommes qui ont vu Edmond sont actuellement clairsemés. J'ai bien connu celui ci pour ma part, j'ai été de ses intimes, j'ai fréquenté assidûment son fameux grenier et j'ai même été de ses grands amis littéraires puisque, dans l'année de mes débuts, il m'inscrivait dans son testament parmi les membres de sa future académie.

Je ne puis mieux faire que de vous lire ici quelques pages de mes Mémoires, *Les Torches et Lumignons* :

« Je parus devant Goncourt un mercredi d'automne, non pas au grenier mais dans le cabinet de travail. Depuis plusieurs jours j'étais agité, je sursautais la nuit. Ce fut ma dernière illusion humaine. J'attendais quelque chose d'extraordinaire. Goncourt résuma tout ce qui me restait de culte. Il fit revivre ces figures que construisait mon adolescence avec Lamartine, Vigny, Hugo, Balzac, Musset, Baudelaire. Je vis un vieillard plus beau que je ne l'avais imaginé, dans une lumière ravissante, et toutefois l'entrevue fut banale, il aurait fallu le fluide de Daudet pour prolonger un peu la fable du grand homme.

« Goncourt se montra très gentil, il me plut. J'imaginais qu'il me voyait avec des yeux de voyant, mais il ne me versa aucune lumière ni aucune chaleur. Je lui gardai l'admiration, la vénération dues à toute son œuvre et à la noblesse de sa vie, et simultanément je reléguai avec son image d'antan toutes les images héroïques et sublimes au fond des souvenirs d'enfance. Elles y demeurent, créatures de légende, privées de leurs dernières pulsations.

« Telle fut l'entrevue d'Auteuil.

« Quand j'évoque le grenier Goncourt, un long cortège de fantômes s'élèvent du séjour des mânes. Presque tous ceux qui fréquentaient là sont dans la terre profonde, et les survivants ont les os secs de la vieillesse.

« Le grenier était situé au haut d'une maison où les Goncourt avaient assemblé la récolte charmante du collectionneur. Autour, on apercevait cent jardins, l'enchantement de la vieille France, des arbres, des herbes, des corolles sans nombre. Le jardin des Goncourt était fin et précieux. Je n'ai jamais vu de plus délicieuses pivoines. Il figurait le séjour des fées, claires, mais l'hôte avait une âme chagrine, inquiète et déçue.

« Combien vivent encore qui connurent ce beau vieillard dont la tête blanche à l'église, au théâtre, dominait la foule comme un phare. C'était presque un visage militaire, toutefois vif, affiné, avec le teint d'un adolescent et des yeux d'un brun rare, délicats et timides. Les cheveux d'argent, gris et bien plantés, ajoutaient à l'éclat de cette physionomie. L'homme était d'ailleurs taillé en force, haut de stature et sans lourdeur.

« Jules de Goncourt croyait que, en d'autres temps, son aîné eût fait un beau soldat, un chef de dragons ou de mousquetaires. La voix décevait un peu. On l'imaginait grave et sonore; elle se révélait presque aiguë, presque grêle. Les mains fines et nerveuses, pourtant robustes, décelaient les antipathies de l'hôte plus encore que ses

sympathies. Elles fuyaient certaines étreintes d'une façon si franche qu'il fallait bien s'en apercevoir.

« Goncourt a dit de lui-même qu'il était une sensitive. La moindre contrariété le troublait à l'excès, la plus légère critique l'atteignait au cœur. Quarante ans de vie mondaine n'avaient guère amoindri sa timidité. Il appartenait à la race qui se livre ingénûment, dévoile sans cesse ses faiblesses, ses vanités, ses penchants et ses colères. Inutile d'être un observateur perspicace pour apprendre l'essentiel de sa nature, mais ses nuances échappaient à beaucoup de personnes. A cet égard, certains qui croyaient tout savoir se trompaient étrangement, et Daudet lui-même, de tous les hommes celui qui a le mieux saisi Goncourt, commettait quelques méprises. Il aurait fallu posséder le même clavier nerveux, les mêmes tonalités presque imperceptibles, l'originalité des Goncourt résidait là, et cette originalité, qui ne constituait pas un caractère mais un tempérament, trompait Goncourt lui-même. C'est indirectement qu'il se faisait comprendre, par de petites touches, par des éclairages obliques. Souvent il faisait songer aux enfants sensitifs, à cet inexprimable épars, qui touche peu à l'intelligence, pas du tout à la réflexion et qui, pourtant, s'élève au-dessus de l'instinct.

« Les esprits abstraits ont une tendance à dédaigner ces natures, et c'est une grande sottise.

« Quoi qu'il en soit, Edmond de Goncourt était aussi inaccessible dans le détail des sentiments et des sensations qu'il était accessible dans les ensembles. Son extrême franchise le livrait à ses ennemis. C'était, selon la remarque de Daudet, un esprit qui parlait tout haut. Ses moindres déconvenues, il les racontait naïvement, il les confondait avec les événements qui intéressaient tout un peuple. Ses ennemis virent là de l'égoïsme, l'indifférence à tout ce qui ne l'atteignait pas directement, fussent les malheurs de sa patrie. Personne, au rebours, n'a plus amèrement souffert de nos désastres. Il était patriote avec fanatisme, il avait pour la France un amour jaloux qui le rendait même injuste pour tous les autres peuples. Les défaites de 1870 lui causèrent un chagrin et une humiliation qui ont persisté jusqu'à sa mort. Néanmoins, j'ai vu peu d'hommes exagérer à ce point les incessantes déconvenues de la vie littéraire. Une piqûre dans le plus chétif périodique le touchait au vif. « Je suis un sensitif », disait-il. Il l'était terriblement lorsqu'il s'agissait de ses livres.

« Une longue carrière, la fréquentation et la rencontre de tant d'individus venimeux, faux, ironiques, brutaux, n'avaient pu lui faire une philosophie. Comme à ses débuts, toute agression le trouvait haletant, effaré, furieux, désespéré, désemparé. La dix millième attaque atteignait un homme aussi désarmé que la première. Cela s'aggravait d'un sens excessif de la gloire.

« Cet homme qui n'avait aucune foi religieuse croyait désespérément à l'immortalité des livres. Un jour que nous parlions de la fin de la terre, que j'émettais quelques hypothèses, il m'interrompit avec colère : « Alors, j'aurais travaillé pendant quarante ans, je me serais privé de mille choses qui m'auraient été si agréables, et tout cela pour que la terre finisse? » (*Rires.*)

« Imagine-t-on sentiment plus intense de la durée!

« Ce sentiment contribuait à lui faire une conception très belle de l'art. Personne n'attachait autant d'importance à ces œuvres fragiles que l'homme trace avec une plume, des pinceaux ou des ciseaux. C'était une passion mystique. Rien ne lui semblait comparable à un beau livre, à une belle toile, à une belle statue, à un beau bibelot. Ce culte fervent et continu transparaissait à travers tous ses actes, toutes ses paroles. Jamais l'homme de lettres et le collectionneur ne s'effaçaient devant les circonstances. Cependant, lorsqu'il n'était pas original, le beau lui semblait de qualité inférieure. Préoccupé en tout de l'exceptionnel, il voulait que le trait et l'épithète

fussent rares; il recherchait avec avidité ce qui, dans la vie, apporte une impression imprévue, une forme inédite, une nuance inconnue.

« Réactionnaire en politique, en art, c'était un révolutionnaire. A grand'peine Daudet a pu lui faire aimer un peu Virgile, mais, au total, tous les classiques lui apparaissaient pauvres, monotones, sans couleur et sans saveur. Surtout, il leur déniait toute observation fine, toute psychologie nuancée.

« Goncourt n'avait guère d'idées générales; elles l'intimidaient, elles le fâchaient. Il inclinait à les croire inutiles et presque nuisibles. Nous étions deux ou trois qui ratiocinions par intermittence et qu'il écoutait avec une sorte de frayeur, s'écriant par intervalles : « Vous me cassez la tête ! » Il personnifiait volontiers la philosophie d'un Renan qui était parmi ses bêtes noires et à qui il déniait tout sens de la réalité. « Il ne connaît pas seulement la couleur du papier qui tapisse sa chambre à coucher, disait-il, il voit tout en brouillard ! Les êtres, l'amour, sa pensée nagent dans le vide. »

J'ai écrit que Goncourt était réactionnaire. Il vaudrait mieux dire « traditionnaliste » en tout ce qui ne touchait pas l'art, surtout la littérature. Il détestait le présent; la république lui semblait odieuse et ridicule, l'industrie dégoûtante. Une petite pièce qu'il avait fait jouer au Théâtre Libre résume admirablement ce qu'il pensait de la civilisation moderne. Le chemin de fer, le télégraphe électrique, le feu au charbon, le bateau à vapeur, le téléphone, la démocratie, les usines, tout se confondait dans un mot détesté : le Progrès ! Il haïssait le progrès comme un être vivant, presque autant qu'il haïssait Francisque Sarcey, et Sarcey représentait pour lui un monstre fabuleux dont le nom seul l'exaspérait.

Goncourt était un grand honnête homme, d'une loyauté extrême, presque extraordinaire dans ce monde littéraire où la perfidie domine. Il n'intriguait pas, il n'usait guère de tactique, il restait fidèle à ses vieilles amitiés dont les plus vives étaient, je crois, Daudet et la princesse Mathilde. Son affection pour la princesse comportait je ne sais quelle vénération tendre, vénération qui se rattachait moins à la personne qu'à de beaux souvenirs, à d'étincelants épisodes du second Empire où s'étaient mêlés ses débuts et ses premiers succès. Des réceptions chez la jeune princesse avaient fasciné, souvent ému les deux frères. Edmond gardait de ces lueurs qui ne s'éteignent jamais sur les cimes d'une vie.

« Comme causeur, il procédait par petites touches. Il aimait les définitions en raccourci. Parfois un trait faisait subitement apparaître le défaut ou la qualité des individus, la caractéristique des événements. Ses propos pessimistes et satiriques, au moins d'intention, se rapportaient fréquemment à sa propre personne, ou plutôt à son œuvre. Il ne se trompait pas en accusant ses contemporains d'injustice, mais il exagérait un peu leur malveillance. Dans un article que d'autres recevaient sur la tête comme le pot de chambre d'un méchant gazetier, Goncourt n'apercevait que la petite flèche qui lui était décochée. « Mais c'est la gloire, mon Goncourt », disait Daudet, lorsqu'il se répandait en plaintes éperdues, « c'est la gloire, et pas autre chose » !

Tout de même, les Goncourt n'eurent jamais et n'ont pas encore la gloire qu'ils méritent. S'ils connurent des succès, si Edmond, lui, eut même quelquefois un tirage en librairie en même temps que de nombreuses représentations théâtrales (Réjane a joué *Germinie Lacerteux* plus de cent fois), la gloire des deux frères ne fut jamais franche. Leur renom actuel reste fort au-dessous du renom de leurs rivaux. On oublie trop qu'ils furent des novateurs. La littérature leur doit une psychologie nerveuse, fort originale. Comme je l'écrivais jadis, leur analyse ne fut ni la puissante fougue de Balzac, ni le va-et-vient de l'agile Stendhal, ni l'accumulation ni la précision splendide de Flaubert. Ils manifestèrent la nervosité la plus fine, ils eurent une croyance naïve

en leurs propres individus; ils s'arrêtèrent à noter ce qui semble fugitif et transitoire dans la vie, mais se répète si souvent et influence tellement les destinées. C'est aveuglement de ne pas en apercevoir l'importance. Ils décomposèrent des gestes, des faits, des aspects de la nature et des cités avec une agilité incomparable, et ils firent des instantanés merveilleux dont la somme est une œuvre, une très belle œuvre.

Guère d'idées générales, non, mais quelque chose qui vaut toutes les idées générales, de nouveaux éléments de beauté.

On a dit qu'ils avaient révélé des nuances, mais non créé des types. C'est faux. Il n'y a pas de type plus type que Renée Mauperin, Germinie, Jubillon, Manette, la Faustin.

On recevait simplement au Grenier. Inapte à cacher ses préférences ou ses antipathies, le maître de la maison manifestait une cordialité inégale. Tels visiteurs furent accueillis avec maussaderie, comme ce pauvre géant de Romains, encombrant par ses gestes destructeurs, ou Caraguel, dont les théories lancées avec vigueur agaçaient Goncourt et Daudet. Je ne sais pas si Zola percevait le visage renfrogné de l'hôte à son approche et la crispation de l'avant-bras qui accompagnait une poignée de main extra molle. Le maître du Grenier détestait Zola. A part quelques éloges de commande, il ne manquait jamais d'en dire du mal. C'est un sujet où il devenait presque éloquent. Il accusait le père des Rougon-Macquart d'avoir si largement profité des œuvres d'autrui et surtout de l'œuvre des Goncourt, qu'il ne lui restait qu'une manière de puissance vide, un ronron de machine.

Daudet était la figure éclatante du Grenier. Je l'ai vu là de près pour la première fois à la fin de 1886. Pour garder leur taille, Goncourt, Loti, Zola, Maupassant, Huysmans avaient besoin de leurs livres. Daudet, égal aux siens, avait encore des réserves de vie qu'il n'a point tenté de rendre par la parole écrite. Toute l'aventure humaine débordait. Son expérience était extraordinaire et sa divination effarente. Dans tous les événements de son existence, il avait porté une âme ensemble passionnée et attentive, ardente et aux aguets, un instinct très fort et le rythme, la faculté de vivre en concordance avec la nature et les êtres. Parachevé par la douleur, c'était un philosophe concret qui remplaçait les idées générales par une pullulation de faits et la plus fine essence de vie.

Parmi les œuvres de Goncourt, il convient de placer son Académie, c'est même, à l'heure actuelle, la plus célèbre de ses œuvres. Elle donne chaque année une véritable fortune à ses lauréats et une petite fortune aux éditeurs de ceux-ci. Ainsi Barbusse a été tiré à trois cent cinquante mille ; Pérochon a dû recevoir pour le moins, aux caisses de MM. Plon, une centaine de mille francs ; Béraud a certainement gagné 150000 francs depuis qu'il a eu le prix Goncourt. Et pendant ce temps, la plupart des membres de l'Académie Goncourt ne tirent pas à plus de cinq, six, sept ou huit mille. Je crois que ceux qui ont tiré le plus n'ont pas dépassé une vingtaine de mille. Je parle des vivants, car nous eûmes Mirbeau et Daudet. On a fait un conte où je montrais un membre de l'Académie Goncourt réduit à la misère et allant implorer un secours du dernier lauréat.

L'Académie Goncourt faillit bien ne jamais exister !

C'est en 1896 que Me Duplan révéla les volontés du maître décédé. La presse les discutait très vivement. Je me souviens qu'à Trouville, M. Finaly, mon hôte, essaya de me démontrer que l'Académie était condamnée d'avance. « D'abord, disait-il, l'Académie française y fera une vive opposition, sinon officielle, du moins sournoise. Ensuite le Conseil d'État répugnera à créer un précédent fâcheux, un mauvais exemple. Combien de multimillionnaires ne seraient pas tentés de transmettre leur nom à la postérité par une académie scientifique, philosophique, artistique ou littéraire. Ils acquerraient ainsi une gloire supérieure à celle de plus d'un homme de talent,

et très flatteuse ! » Au moment où il me parlait ainsi, on savait que les héritiers feraient opposition, et M. Finaly croyait naturellement à leur victoire. A défaut des héritiers, la fortune irait à l'Œuvre des jeunes filles incurables, fondée par la princesse Mathilde : ainsi en avait décidé le testateur. « Ce serait amusant, disait M. Finaly avec une nuance de satisfaction, si l'Académie des Goncourt se transformait en hospice, et combien conforme aux plaisanteries de l'existence ! »

L'été passa, et, en octobre, j'appris les noms de ceux qui s'opposaient aux volontés de Goncourt : c'était Mme Adam, née Guérin, une cousine germaine; M. le marquis de Brézé; M. et Mme Lechanteur; M. Curt, cousin plus éloigné. Le plus brillant des cousins, le marquis de Villedeuil, refusait de se joindre aux opposants.

Le procès fut plaidé un an après la mort de Goncourt, Alphonse Daudet et Hennique agissant comme légataires universels. Nous étions défendus par Raymond Poincaré qui défend la France en ce moment-ci, qui devait gagner notre procès en première instance et en appel. Après cela un grand vide. Je ne me souviens guère que d'une réunion chez Alphonse Daudet où nous accomplîmes je ne sais quelle formalité officielle et qui fut mélancolique. Daudet, alors très malade, le visage émacié, les yeux un peu vitreux, nous montra une revue où l'on avait reproduit nos portraits et où nous faisions assez triste figure. « On dirait des cheminots », s'exclamait le vieux maître avec un retour de verve. « Et ce que je ressemble à Cladel là-dessus, c'est effrayant ! » Il ne se trompait pas, sa photographie rappelait étrangement Léon Cladel, et lui-même le rappelait un peu aussi au cours de cette entrevue. Pourtant, il nous est toujours apparu très différent de l'auteur du *Tombeau des Lutteurs*. Je ne connais personne qui ait jamais signalé la moindre ressemblance entre les deux écrivains.

C'est la dernière fois que je vis Alphonse Daudet. Il mourut quelques mois plus tard, après une maladie qui n'avait pas duré moins de dix-sept ans. Ses funérailles, malgré l'inclémence de la température, furent aussi multitudinaires que celles de Goncourt. Une foule énorme encombrait l'église, une foule immense se pressait dehors, et Zola parla sur la tombe de Daudet comme il avait parlé sur celle de Goncourt, comme il avait parlé sur celle de Cladel, et ces trois hommes avaient expressément désiré qu'il ne parlât pas sur leur tombe.

De tant de personnalités amies apparues ce jour-là, je ne revois clairement que Mallarmé.

Le procès, cependant, allait son bonhomme de chemin. Nous ne nous y trouvâmes mêlés que par les palabres de Daudet et d'Hennique avec notre défenseur, par une convocation de Poincaré qui nous expliqua la marche tortueuse des affaires. Les testaments, les codicilles portaient la marque d'un esprit complètement étranger aux formalités légales. Il semble, d'autre part, que Me Duplan n'ait pas attiré l'attention de Goncourt sur les dangers d'un testament où l'on ne tient pas suffisamment compte des dates... Nous écoutâmes Poincaré et le comprîmes assez mal. Ce qui nous avait le plus frappé, c'est que le testament était très attaquable par la forme sinon par le fond.

Cependant le tribunal jugea selon l'esprit, et la famille fut déboutée.

Il ne pouvait y avoir aucun doute sur la volonté de Goncourt. Depuis vingt ans, il ne cessait de l'exprimer par la parole comme par l'écrit. Une phrase du jugement m'a paru amusante :

« L'exécution de la charge imposée aux seuls légataires universels, disaient les juges, ne présente rien d'impossible en soi et de contraire à l'ordre public et aux bonnes mœurs. »

Les héritiers firent appel et se virent déboutés une seconde fois au printemps de 1900. Il y avait donc déjà quatre ans que durait le procès.

L'Académie était virtuellement constituée, mais nous ignorions si elle aurait une

existence positive pour ceux qui avaient été nommés par le testament, et pour ceux que nous allions nommés nous-mêmes. En effet, la fortune de Goncourt, après la liquidation, se trouva fort inférieure aux évaluations du maître. Les droits prélevés par le fisc et les frais de vente furent considérables. Il voulait que chacun des membres de son Académie jouît d'une rente de 6 000 francs. En termes un peu confus, il écrivait que, au cas où l'état des biens ne permettrait pas de réaliser immédiatement ses vœux, on attendrait que le jeu des intérêts composés eût produit le total utile.

Ledit litige fut soumis au Conseil d'État, et de même que le tribunal, il jugea suivant le bon sens et suivant un texte d'ailleurs indécis. Une partie du capital fut réservée, l'autre devait nous donner à chacun une rente de 3 000 francs, la moitié de la rente fixée par Goncourt, et cela sept ans après la mort de Goncourt! Nous aurions aussi bien pu attendre quatorze ans! Mais n'anticipons pas!

Notre première assemblée eut pour but de nous adjoindre les trois membres qui nous manquaient. Le testament ne portait que huit noms et Alphonse Daudet était mort en 1897. Nous discutâmes immodérément. Mirbeau proféra des sons tantôt lyriques, tantôt péjoratifs; Huysmans défendit la candidature Lorrain, que les autres écartèrent par crainte de polémiques dangereuses pour une jeune académie. Nous rendîmes justice au talent de Lorrain, mais il n'eut qu'une seule voix.

La première partie du vote marqua notre inexpérience. Nous commençâmes par lever les mains pour une multitude de personnes que chacun désignait au petit bonheur, si bien que nous élûmes virtuellement une vingtaine de candidats. Nous fîmes alors un premier triage, puis une épuration, finalement nous élûmes Bourges, Lucien Descaves et Léon Daudet.

L'Académie était complète, mais elle était loin encore d'être fondée.

Cela ne fit pas cesser le tapage. M. Céard fut le bouc émissaire. Il devint l'objet des attaques les plus violentes et les plus aveugles.

On sait que la lecture du journal est entièrement terminée à la Bibliothèque Nationale, et qu'on a relevé un si grand nombre de passages scabreux que la publication paraît actuellement impossible. On a même dit que nous aurions un procès pour toutes les deux pages! C'est un peu plus que nous ne pourrions en supporter tout de même!

Je n'en suis pas surpris après ce que Goncourt m'avait dit lui-même. Et les chroniqueurs ont écrit qu'il était impossible qu'un galant homme comme Goncourt ait rien pu écrire qui lésât positivement les individus ou les familles!

Galant homme, notre maître l'était au suprême degré, et d'une loyauté impeccable, sans contredit une des âmes les plus honnêtes et les plus désintéressées qui aient paru dans la caverne littéraire. Seulement, il avait pour la vérité une passion fervente, presque religieuse. Selon lui, l'historien a le droit et le devoir de tout dire. Déjà, par elles-mêmes, les choses humaines sont prodigieusement falsifiées et dénaturées. Nous vivons dans une atmosphère de mensonges et de fables; la seule chance que nous ayons de savoir quelque chose de vrai, ressort des historiens. Que ce soit par scrupule ou par fantaisie, l'historien qui dénature les faits ou qui les passe sous silence, trahit l'histoire. Il faut donc tout dire, sinon, aimait à dire le maître d'Auteuil, l'histoire n'est plus qu'une pitoyable farce.

Qu'adviendra-t-il du journal?

Il finira par être publié tout comme les *Mémoires de Saint-Simon*; il n'y faut qu'un peu de temps. Qu'est-ce que quelque dix, vingt, trente ou cinquante ans dans l'évolution du public?

Mesdames et Messieurs, il est temps de finir. Je ne crois pas qu'il y ait lieu de résumer ce que j'ai dit au commencement de la conférence, ni de conclure. J'ai essayé

de mettre en lumière l'originalité des Goncourt comme historiens, comme romanciers, comme essayistes, comme artistes, comme collectionneurs et comme hommes. Leur œuvre est belle, curieuse et considérable. Elle n'est pas connue ni appréciée comme elle mérite de l'être.

Il vous appartient, Messieurs, de nous aider à faire le bien en faisant savoir au public ce qu'ont réalisé ces deux grands hommes, et, ce faisant, vous vous rendrez utiles, très utiles, à l'art et à la littérature.

J'ai dit, et je vous remercie vivement d'avoir bien voulu m'accorder, pendant toute une heure, votre bienveillante attention.

(*Applaudissements.*)

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE[1]

ÉTABLI PAR LE CERCLE DE LA LIBRAIRIE

Edmond de Goncourt, littérateur et auteur dramatique, né à Nancy, le 26 mai 1822 ; mort à Champrosay, le 16 juillet 1896.

Jules de Goncourt, littérateur, né à Paris, le 17 décembre 1830; mort à Paris, le 20 juin 1870.

Ouvrages écrits en collaboration par les deux frères.

(La date, entre *parenthèses*, qui suit les titres, est celle de l'*édition originale*).

Actrices (les). *A Paris, chez E. Dentu, Palais-Royal* (Impr. Bonaventure, à Paris), in-32, d'une feuille (64 p. n. ch.) (1856).

Enregistré dans le numéro du 24 novembre 1855 de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 7284.
Il a été tiré trois exemplaires sur papier rose (Tourneux).
A été réimprimé sous le titre d'*Armande* (V. ce titre).

L'Amour au dix-huitième siècle. *Paris, E. Dentu, éditeur, Palais-Royal, galerie d'Orléans* (Impr. J. Claye), 1875, in-16, couv. impr.

Frontispice, fleuron et cul-de-lampe, gravés par Boilvin. — Texte dans un encadrement gravé par Meaulle, d'après les compositions de Subleyras pour le beau livre : *Nella venuta in Roma di Madama Le Comte*, etc. Rome, 1864, in-8 (Tourneux).
Publié à 5 francs. — Il a été tiré, en outre, un exemplaire unique sur papier du Japon pour les auteurs et quelques exemplaires sur papier vélin teinté, papier de Chine, Whatmam et Hollande.
L'Amour au dix-huitième siècle forme la première édition séparée du chap. IV de *la Femme au dix-huitième siècle* avec une addition sur le commerce épistolaire de la princesse de Conti et du marquis de la Gervaisais.

L'Amour au dix-huitième siècle. *Paris, G. Charpentier et E. Fasquelle, éditeurs, 11, rue de Grenelle* (Impr. générale Lahure), 1893, in-16, couv. ill.

Frontispice gravé à l'eau-forte, par Boilvin. — La couverture illustrée reproduit le frontispice, tiré en vert.
Publié à 5 francs. — Il a été tiré, en outre, 30 exemplaires sur papier du Japon, numérotés à la presse.

Armande. Illustrations de Marold. *Paris, E. Dentu* (Impr. Édouard Guillaume), in-8, Nélumbo, de 5 ff. n. ch., III p. (notice), 1 f. bl. 112 p.; 1 f. n. ch. (achevé d'imprimer). et 1 f. bl.; plus 22 pp. (Catalogue de la Collection Guillaume), et 5 ff. n. ch. (vignette. spécimens, table des gravures et nom de l'imprimeur) (1892).

Collection Guillaume. — Réimpression sous un nouveau titre de *les Actrices*. (V. ce titre.)

L'Art du dix-huitième siècle. *Paris, Dentu*, in-4, couv. impr. (1859-1875).

Edition originale, tirée à 200 exemplaires.
L'*Art du dix-huitième siècle* a paru en 12 fascicules de 1859 à 1875. Voici la description de cette publication. (La couverture de chaque fascicule porte dans le haut : *le Dix-huitième siècle.*)
1er *fascicule.* — Les Saint-Aubin. Etude contenant quatre portraits inédits, gravés à l'eau-forte. *Paris, Dentu* (Lyon, impr. Louis Perrin) (1859).
2e *fascicule.* — Watteau, étude suivie de la vie inédite de Watteau, par le comte de Caylus, et contenant quatre dessins gravés à l'eau-forte. *Ibid., ibid.* (1860).
La couverture porte dans le haut :
L'*Art du dix-huitième siècle*, pour ce fascicule et les fascicules suivants.
3e *fascicule.* — Prudhon, étude contenant quatre dessins gravés à l'eau-forte. *Ibid., ibid.* (1861).
4e *fascicule.* — Boucher, étude contenant quatre dessins gravés à l'eau-forte. *Ibid., ibid.* (1862).
5e *fascicule.* — Greuze, étude contenant quatre dessins gravés à l'eau-forte. *Ibid., ibid.* (1863).

---

(1) Pour plus amples renseignements bibliographiques, consulter les postfaces, placées à la suite des volumes de l'*Edition définitive*, publiée par l'Académie Goncourt.

6e *fascicule*. — Chardin, étude contenant quatre dessins, gravés à l'eau-forte. *Ibid.*, *ibid.* (1864).

7e *fascicule*. — Fragonard, étude contenant quatre dessins gravés à l'eau-forte. *Ibid.*, *ibid.* (1865).

Cette étude avait d'abord paru dans la *Gazette des Beaux-Arts*.

Il a été tiré, à deux exemplaires seulement, un état de l'eau-forte, *la Lecture*, par Fragonard, d'après le sépia du Louvre, avant la remorsure.

Une seule épreuve a été vendue.

Il a été tiré aussi quelques épreuves de la planche avant qu'elle fut rognée pour entrer dans la publication. L'eau-forte avait alors 28 cm. × 22.

8e *fascicule*. — Debucourt, étude contenant deux dessins gravés à l'eau-forte. *Ibid.*, *ibid.* (1866).

9e *fascicule*. — La Tour, étude contenant quatre dessins gravés à l'eau-forte. *Ibid.*, *ibid.* (1867).

10e *fascicule*. — Les Vignettistes. Gravelot, Cochin. Etude contenant quatre dessins gravés à l'eau-forte. *Ibid.*, *ibid.* (1868).

11e *fascicule*. — (Eisen. Moreau.) Suite du fascicule 10, contenant deux dessins gravés à l'eau-forte. (1870).

Cette étude a été publiée en deux parties, l'une de 40 p. en 1868; l'autre de 47 p. en 1870 (fasc. 10 et 11). La seconde partie (fasc. 11) n'a pas de titre, mais comme les autres, une couverture imprimée; la pagination se suit, sans interruption, et l'indication des planches figure au bas du dernier feuillet.

Les monographies de Gravelot, de Cochin et d'Eisen ont paru dans la *Gazette des Beaux-Arts*, en 1868.

Moreau a paru dans la *Revue Internationale*, en 1869.

12e *fascicule*. — L'Art du dix-huitième siècle, par Edmond et Jules de Goncourt. *Paris*, *E. Dentu* (Impr. J. Claye) (1875).

4 eaux-fortes hors-texte. — Ce volume contient : *Notules*, *additions*, *errata*.

Une note imprimée dit : « Toutes les eaux-fortes ont été gravées par Jules de Goncourt, à l'exception d'*Augustin de Saint-Aubin sur un tabouret* et du groupe de *la Justice et la Vengeance divines poursuivant le crime* qui sont gravées par Edmond de Goncourt.

Jules de Goncourt a encore gravé *la Femme accrochant un cadre*, de Fragonard, appartenant à M. Sensier; les trois petites études de l'*Amour tenant un flambeau*, de Prud'hon; *le Violonneux*, fragment d'un dessin de Gabriel de Saint-Aubin, faisant partie de la collection de Goncourt. Ce sont les eaux-fortes du faux titre, de l'en-tête et du cul-de-lampe de la dernière page. Les portraits des auteurs gravés dans le titre ont été aquafortisés par Bracquemont.

En plus des 200 exemplaires, il a été tiré de ce fascicule 2 exemplaires sur papier de Hollande, l'un pour les auteurs, l'autre mis dans le commerce à 20 francs le fascicule. Ces deux exemplaires contiennent des épreuves d'artiste, du premier état, ou avant la lettre, sur Chine et sur Japon.

Annoncé dans le numéro du 11 septembre 1875 de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 9787. Une note dit : Tiré à 200 exemplaires. *Les cuivres ont été détruits après le tirage*.

Un exemplaire sur papier de Hollande, constitué par Edmond de Goncourt, contenant des épreuves et états divers des illustrations, se trouve à la Bibliothèque Nationale. Une note manuscrite de E. de Goncourt sur un feuillet de garde en donne le détail.

Pour joindre à l'illustration de l'*Art du dix-huitième siècle*; M. Varin a gravé ou fait graver sous sa direction, quinze portraits in-4 qui ont paru chez Vignères, 21, rue de la Monnaie, à Paris. Il a été tiré des épreuves avant la lettre, lettre grise, bistre ou noir sur Chine et bistre ou noir sur blanc.

L'Art du dix-huitième siècle. Deuxième édition, revue et augmentée. *Paris*, *Rapilly*, *libraire et marchand d'estampes*, 5, quai Malaquais (Impr. J. Claye), 2 vol. in-8, couv. impr. (1873-1874).

La couverture du tome I porte en plus : *Watteau — Chardin — Boucher — Latour — Greuze — Les Saint-Aubin*.

Celle du tome II : *Gravelot — Cochin — Eisen — Moreau — Debucourt — Fragonard — Prud'hon*.

Vicaire assigne la date de 1873 pour le tome I et 1874 pour le tome II. Tourneux, 1874, pour les 2 volumes.

Ne figure pas à la *Bibliographie de la France*, ni en 1873, ni en 1874, et n'est pas à la Bibliothèque Nationale.

Publié à 20 francs le volume, sur papier vergé teinté. — Il a été tiré, en outre, quelques exemplaires sur papier de Hollande, au prix de 30 francs le volume.

Les *Notules et additions*, publiées comme complément de l'édition originale, ont été placées ici, à la suite de chaque monographie.

L'Art du dix-huitième siècle. Troisième édition, revue et augmentée et illustrée de planches hors texte. *Paris*, *A. Quantin*, *imprimeur-éditeur*, 7, *rue Saint-Benoît*. 2 vol. in-4, couv. impr. (1880-1882).

Cette édition n'est pas mentionnée à la *Table de la Bibliographie de la France*, ni en 1880, ni en 1881, ni en 1882.

L'annonce de la parution du 1er fascicule de cette édition a été publiée dans le feuilleton du numéro du 26 février 1881, comme suit :

Vient de paraître :

L'Art du dix-huitième siècle, par Edmond et Jules de Goncourt. Premier fascicule : Watteau. Grand in-4, orné de planches à l'eau-forte. Prix : 12 francs.

Il a été tiré 100 exemplaires numérotés sur papier Whatman avec deux suites des planches.

Cette nouvelle édition, revue et augmentée, formera deux beaux volumes in-4, divisés en 13 fascicules comprenant chacun une monographie isolée et un catalogue de l'œuvre gravée du maître.

I. Watteau. — II. Chardin. — III. Boucher. — IV. La Tour. — V. Greuze. — VI. Les Saint-Aubin. — VII. Gravelot. — VIII. Cochin. — IX. Eisen. — X. Moreau. — XI. Debucourt. — XII. Fragonard. — XIII. Prud'hon.

Il paraîtra régulièrement un fascicule tous les deux mois.

Ainsi qu'on le voit, cette édition avait été annoncée comme devant être publiée en 13 fascicules; elle doit en comporter 14.

L'illustration se compose de 65 planches hors texte, la plupart tirées de la collection des auteurs et reproduites par l'héliogravure Dujardin.

D'après une note de M. E. de Goncourt, il aurait été tiré, en outre, 4 exemplaires sur papier du Japon.

En 1883, après la parution du dernier fascicule, les livraisons ont été réunies en 2 vol. in-4, couv. impr. et mis en vente au prix de 160 francs.

L'Art du dix-huitième siècle. *Paris, G. Charpentier, éditeur, 13, rue de Grenelle-Saint-Germain* (Typ. G. Chamerot), 1881-1882, 3 vol. in-18, couv. impr.

Tome I. (Première série : Watteau, Chardin, Latour, Boucher.)
Tome II. (Deuxième série : Greuze, les Saint-Aubin, Gravelot, Cochin.)
Tome III. (Troisième série : Eisen, Moreau, Debucourt, Fragonard, Prud'hon.)

Première édition Charpentier. — Publié à 3 fr. 50 le volume.

Il a été tiré, en outre, 50 exemplaires sur papier de Hollande, et 3 exemplaires sur papier de Chine.

Dans cette édition, chaque notice a reçu des additions plus ou moins considérables, comprenant non seulement les *Notules*, des éditions Dentu et Rapilly, mais encore des remaniements au texte primitif et un essai de catalogue de l'œuvre de chaque artiste (Touneux).

L'Atelier Langibout. Voir *Manette Salomon*.

Charles Demailly. Seconde édition des *Hommes de lettres. Paris, Librairie Internationale, 15, boulevard Montmartre, A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, éditeurs à Bruxelles, à Leipzig et à Livourne* (Impr. L. Poupart-Daryl), in-18, couv. impr. (1868).

Il n'y a pas eu d'exemplaires sur papier de luxe.

Dans cette seconde édition des *Hommes de lettres*, les chapitres XL, XLI et une partie du chap. XLII sont supprimés.

Charles Demailly. Nouvelle édition. *Paris, Charpentier et Cie, libraires-éditeurs, 13, rue de Grenelle-Saint-Germain* (Impr. E. Martinet), 1876, in-18, couv. impr.

Forme le tome V de la première édition collective des romans des deux frères, et première édition Charpentier. — Publié à 3 fr. 50.

Il a été tiré, en outre, 25 exemplaires sur papier de Hollande.

Charles Demailly a inspiré la pièce de théâtre suivante :

Charles Demailly, pièce en 5 actes tirée du roman de Edmond et Jules de Goncourt par Paul Alexis et Oscar Méténier. Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 19 décembre 1892. *Paris, G. Charpentier et E. Fasquelle, éditeurs, 11, rue de Grenelle* (Impr. F. Imbert), in-18, couv. impr. (1893).

Edition originale. — Publié à 3 fr. 50.

Il a été tiré en outre quelques exemplaires sur papier du Japon.

D'après nature, par Gavarni. Texte par Jules Janin, Paul de Saint-Victor, Edmond Texier, Edmond et Jules de Goncourt. *Paris, Morizot* (Impr. J. Claye), 4 fasc. in-fo, couv. impr. (1858).

Le titre du 4e fascicule porte : *4e dizain, par Edmond et Jules de Goncourt.*

La Du Barry. Nouvelle édition, revue et augmentée de lettres et documents inédits tirés de la Bibliothèque de Versailles, des Archives Nationales et de collections particulières. *Paris, G. Charpentier, éditeur, 13, rue de Grenelle-Saint-Germain* (Typ. Georges Chamerot) 1878, in-18, couv. impr.

Première édition séparée.

Publié à 3 fr. 50. — Il a été tiré, en outre, 3 exemplaires sur papier de Chine et 50 exemplaires sur papier de Hollande.

Réimpression de la troisième partie des *Maîtresses de Louis XV*, qui est devenue comme les deux autres, un livre nouveau par les documents qu'il renferme et les additions qu'ils ont entraînées.

La Duchesse de Châteauroux et ses sœurs. Nouvelle édition, revue et augmentée de lettres et documents inédits, tirés de la Bibliothèque Nationale, de la Bibliothèque de Rouen, des Archives Nationales et de collections particulières. *Paris, G. Charpentier, éditeur, 13, rue de Grenelle-Saint-Germain* (Typ. G. Chamerot), 1879, in-18, couv. impr.

Première édition séparée. Publié à 3 fr. 50. — Il a été tiré, en outre, 3 exemplaires sur papier de Chine et 50 exemplaires sur papier de Hollande.

Dédicace au Comte Edouard Lefebvre de Béhaine, ministre plénipotentiaire de France en Bavière.

Préface primitive des *Maîtresses de Louis XV*, suivie d'une apostille datée d'août 1878.

Avait déjà paru sous le titre de *Mademoiselle de Nesle*, dans le tome I des *Maîtresses de Louis XV*.

Même remarque que pour *la Du Barry*.

En 18... *Paris, chez Dumineray, éditeur, 52, rue Richelieu* (Impr. Gerdes), in-18, couv. impr. (1851).

Edition originale.

Au verso du faux-titre on lit :

Ce roman a été livré à l'impression le 5 novembre. Sauf les couvertures, il était complètement imprimé le 1er décembre.

Au reste — qui le lira ?

Il fut, en effet, mis en vente le 2 décembre 1851 ; la police interdit l'apposition de l'affiche sur les murs, voyant sans doute dans ce titre une allusion au 18 brumaire.

Tirage à 1000 exemplaires, plus cinq exemplaires sur papier vergé, ces derniers ont un titre rouge et noir.

L'édition entière, moins 84 exemplaires donnés ou vendus, fut brûlée par les auteurs qui, de bonne heure, avaient supprimé *En 18...* de la liste de leurs œuvres.

A l'époque de la publication, Nadar lit, pour le journal *l'Eclair* (1852, p. 150), six dessins qui furent gravés sur bois par Hildebrand.

Un exemplaire a été illustré de trois cents croquis relevés de gouache, par Pouthier, l'ami de la première heure des deux frères, et qui a servi de modèle pour l'Anatole de *Manette Salomon* (Delzant).

Après s'y être longtemps refusé, Edmond de Goncourt consentit néanmoins à le laisser réimprimer ; voyez le titre ci-après :

Un premier livre. En 18... par Edmond et Jules de Goncourt. Préface par Edmond de Goncourt ; et un portrait des auteurs, gravé par A. Descaves, d'après une photographie du temps. *A Bruxelles, chez Henri Kistemaeckers, éditeurs, 65, rue du Palais* (Bruxelles, impr. A. Lefèvre), s. d., in-18, couv. impr. (1884).

M. Edmond de Goncourt a ajouté une préface qui, avant la publication, a paru dans *l'Indépendance Belge*, n° du 4 octobre 1884.

Seconde édition. — Publié à 3 fr. 50.

Les passages du texte primitif supprimés en 1851, sont rétablis entre crochets, dans cette édition.

En regard du titre, portrait des deux Goncourt, gravé d'après une photographie faite en 1852, par Adrien Tournachon, frère de Nadar.

Il a été tiré, en outre, 25 exemplaires sur papier impérial du Japon, avec double état des portraits, en-têtes et lettrines initiales imprimées en bleu.

Quelques exemplaires sur papier ordinaire ont été mis en vente à 5 francs au lieu de 3 fr. 50 et comportent la même décoration que les exemplaires sur Japon.

En 1885, les exemplaires restant de cette édition ont été remis en vente à 3 fr. 50 avec le nouveau titre suivant :

Romans de Edmond et Jules de Goncourt. — En 18... Avec une préface de Edmond de Goncourt. *Paris, G. Charpentier et Cie, éditeurs, 13, rue de Grenelle*, 1885, in-18, couv. impr.

Les nouveaux faux-titre, titre et couverture sont imprimés par E. Capiomont et V. Renault.

Ces exemplaires ne contiennent pas les portraits des Goncourt.

Études d'art. Le Salon de 1852. — La Peinture à l'Exposition de 1855. Préface de Roger Marx. Aquarelles et eaux-fortes d'Edmond et Jules de Goncourt, reproduites par l'héliogravure. *Paris, librairie des Bibliophiles, E. Flammarion, successeur, 26, rue Racine* (Impr. D. Jouaust), s. d. (1893).

Seconde édition.

4 planches hors texte. Portrait d'Edmond de profil et fumant, gravé par Jules, portrait de Jules les pieds posés sur le bord de la cheminée, aquarelle d'Edmond.

Tiré à 500 exemplaires sur papier vélin. (10 fr.) — Il a été tiré, en outre, 15 exemplaires sur papier du Japon (nos 1 à 15), avec double épreuve des gravures, à 25 francs ; 15 exemplaires sur papier de Chine (nos 16 à 30), avec double épreuve des gravures, à 15 francs ; et 15 exemplaires sur papier whatman, avec double épreuve des gravures, à 15 francs.

Enregistré dans la *Bibliographie de la France*, du 8 avril 1893, sous le n° 3518, et c'est, sans doute par erreur, que M. Tourneux donne la date de 1894.

Voir aux titres : *Le Salon de 1852* et *La Peinture à l'Exposition de 1855*.

La Femme au dix-huitième siècle. *Paris, Librairie de Firmin-Didot frères, fils et Cie, imprimeurs de l'Institut, 56, rue Jacob*, in-8, couv. impr. (1862).

Edition originale. Publié à 5 francs. — Il a été tiré, en outre, d'après une note d'Edmond de Goncourt sur son exemplaire, 5 ou 6 exemplaires sur papier de Hollande. D'après M. Tourneux, il en aurait été tiré 8.

La Femme au dix-huitième siècle. Nouvelle édition, revue et augmentée. *Paris, G. Charpentier, éditeur, 13, rue de Grenelle-Saint-Germain*, (Typ. Georges Chamerot) ; in-18, couv. impr. (1877).

Première édition Charpentier. Publié à 3 fr. 50. — Il a été tiré, en outre, 50 exemplaires sur papier de Hollande.

Outre des remaniements de détails, le chapitre IV (*l'Amour*), a reçu les additions que l'on retrouve dans *l'Amour au XVIIIe siècle*. (Voyez ce titre.)

La Femme au dix-huitième siècle. Nouvelle édition, revue, augmentée et illustrée de soixante-quatre reproductions sur cuivre, par Dujardin, d'après les originaux de l'époque. *Paris, Librairie Firmin-Didot et Cie, imprimeurs de l'Institut, 56, rue Jacob*, in-4, couv. impr. (1887).

Première édition illustrée. — Orné de 58 planches hors texte dont 6 doubles et 10 en couleurs. Chacune est protégée par un papier mince portant une légende imprimée.

La Table n'indique bien que 58 planches, au lieu de 64 annoncées sur le titre.

Parmi ces reproductions, *la Chemise enlevée* d'après Fragonard, et *la Désolation des filles de joie* n'ont été tirées qu'à petit nombre et ne se trouvent pas dans tous les exemplaires.

Publié à 30 francs. — Il a été tiré, en outre, 75 exemplaires sur papier du Japon et 100 exemplaires sur papier vélin, numérotés de 1 à 75 et de 76 à 175.

Les exemplaires sur papier du Japon ont une couverture de couleur crème ; les exemplaires sur papier ordinaire ont une couverture maroquinée.

Figures et Histoire du XIXe siècle Voir : *Une voiture de Masques.*

Gavarni, l'homme et l'œuvre. Ouvrage enrichi du portrait de Gavarni, gravé à l'eau-forte, par Flameng d'après un dessin de l'artiste et d'un fac-similé d'autographe. *Paris, Henri Plon, imprimeur-éditeur, 10, rue Garancière*, in-8, couv. impr. (1873).

Edition originale. Publié à 8 francs. — Il a été tiré, en outre, 30 exemplaires sur papier de Hollande.

Le portrait est gravé à l'eau-forte, d'après la lithographie de Gavarni, où il s'est représenté en vareuse de velours, le foulard blanc au cou et la cigarette à la main. L'autographe est une lettre de trois pages signée G. et adressée aux deux frères.

Gavarni, l'homme et l'œuvre a d'abord paru dans *le Bien Public*, du 18 juin 1872 au 4 mars 1873, et la préface, dans le même journal, le 26 mai 1872. Un extrait sous le titre de *Vireloque*, avait paru dans *le Diable*, le 3 avril 1870.

Gavarni, l'homme et l'œuvre. *Paris, G. Charpentier, éditeur, 13, rue de Grenelle-Saint-Germain* (Typ. G. Chamerot) 1879, in-18, couv. impr.

Deuxième édition et première édition Charpentier.

Publié à 3 fr. 50. — Il a été tiré, en outre, 50 exemplaires sur papier de Hollande.

La couverture porte en plus de Gavarni, l'homme et l'œuvre, *d'après les papiers et les mémoires inédits de l'auteur.*

A la suite de l'avertissement on lit cette note : « Dans cette édition tout est inédit; pour mieux le faire sentir et apprécier par le lecteur, nous le donnons en italiques ».

Edmond de Goncourt a reproduit de plus dans l'appendice (pp. 435-464) la copie textuelle du journal intime de Gavarni durant l'année 1833, et pp. 465-466 une note de l'artiste sur Balzac.

Germinie Lacerteux. *Paris, Charpentier, libraire-éditeur, 28, quai de l'Ecole* (Impr. J. Claye). in-18, couv. impr. (1864).

Edition originale. Publié à 3 fr. 50. — Il a été tiré, en outre, 7 exemplaires sur papier de Hollande. D'après M. Tourneux, ces exemplaires n'avaient pas de couverture imprimée.

Germinie Lacerteux. Deuxième édition. *Ibid., id.*, 1865, in-18, couv. impr.

Ce n'est, en réalité, pas une nouvelle édition. Seuls le faux-titre, dont les annonces placées au verso sont différentes, et le titre ont été réimprimés : Quant à la préface, on s'est borné à ajouter sous la presse, pour une partie du tirage, ces mots : « *de la première édition* ».

M. Vicaire dit que la *Bibliographie de la France*, du 17 juin 1865 commet une erreur en donnant cette pseudo-seconde édition comme imprimée par P. Bourdier et Cie; elle est, comme la première, qui est enregistrée dans la *Bibliographie de la France* du 22 janvier 1865, imprimée par J. Claye.

Cependant nous croyons que les rédacteurs du Dépôt légal, qui constitue la *table* de la *Bibliographie de la France*, ont dû avoir entre les mains un exemplaire de cette seconde édition, dont la couverture *seule* aurait été imprimée par P. Bourdier et Cie. Ce qui justifierait l'enregistrement de ce nom d'imprimeur, dans la table (n° 5291).

Germinie Lacerteux. *New-York, Ch. Lassalle, éditeur, bureau du Courrier des États-Unis, 92, Walker Str.*, 1868, gr. in-8.

95 pp. — Texte imprimé sur deux colonnes.

Nous citons cette contrefaçon, qui constitue une 3e édition de *Germinie Lacerteux*, d'après M. A. Delzant, qui ajoute : « Contrefaçon que M. Edmond de Goncourt, n'a connue qu'en 1888 ».

Germinie Lacerteux. *Paris, Charpentier et Cie, 13, rue de Grenelle-Saint-Germain* (Impr, Claye), 1875, in-18, couv. impr.

Enregistré comme suit dans le n° du 25 décembre 1875 de la *Bibliographie de la France* sous le n° 14032 :

Goncourt (de). — Romans d'Edmond et Jules de Goncourt. I. Germinie Lacerteux. *3e édition*, in-18 jésus, VIII-279 pp. *Paris*, impr. Claye; *libr. Charpentier et Cie*, 3 fr. 50 (11 décembre). Bibliothèque Charpentier.

M. M. A. Delzant et Tourneux indiquent par erreur la date de 1876, pour cette édition.

Ce volume forme le tome I de la première édition collective des œuvres d'imagination des deux frères.

Il a été tiré, en outre, 25 exemplaires sur papier de Hollande.

Germinie Lacerteux. *Paris, A. Lemerre*, 1876, in-16, couv. impr.

4e édition et première dans la *Petite bibliothèque littéraire.*

Orné d'une eau-forte gravée par Chauvet, d'après une aquarelle de M. Jules de Goncourt offerte au théâtre de l'Odéon, représentant la *Fosse commune au cimetière Montmartre.*

Publié à 6 francs sur papier teinté. — Titre rouge et noir. — Il a été tiré, en outre, 25 exemplaires sur papier de Hollande et 25 exemplaires sur papier de Chine.

Germinie Lacerteux. Dix compositions par Jeanniot, gravées à l'eau-forte, par L. Muller. *Paris, Quantin*, 1886, pet. in-4 anglais, couv. impr.

De la collection « *Chefs-d'œuvre du roman contemporain* ».

Il a été tiré, en outre, 100 exemplaires numérotés sur grand japon, avec double suite des eaux-fortes.

Germinie Lacerteux. Illustrations de Raffaelli. Préface de Gustave Geffroy. *Paris, imprimé pour M. Paul Gallimard, par G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères*, 1890, in-4, couv. impr.

Les pages liminaires contiennent : *Les Femmes des Goncourt, Préface pour trois exemplaires*, par M. G. Geffroy, la *Préface* de la première édition, et *une Deuxième préface*, préparée pour une édition posthume de *Germinie Lacerteux* et datée d'avril 1886.

La couverture parcheminée porte : *Germinie Lacerteux*.

Au verso du faux-titre on lit : « Cette édition tirée à trois exemplaires sur papier whatman, est offerte par M. Paul Gallimard à M. Edmond de Goncourt en témoignage d'admiration littéraire et de respectueuse amitié. Exemplaire de M... »

Les 10 eaux-fortes de M. Raffaelli ont chacune trois états.

Les trois exemplaires ont été attribués à l'auteur, à l'éditeur et à M. Geffroy. Il a été tiré en outre à part quelques exemplaires de la préface de celui-ci.

Germinie Lacerteux. Préface de Gustave Geffroy, de l'Académie Goncourt. Portrait des frères Goncourt, par Bracquemond. *Paris, Crès et C^ie^*, 1921, in-8 carré, couv. impr.

De la Bibliothèque de l'Académie Goncourt. Tirage unique à 1 650 exemplaires, dont 150 hors commerce, numérotés de 1 à 1500 et de 1501 à 1650.

Germinie Lacerteux, pièce en dix tableaux, précédée d'un prologue et suivi d'un épilogue tirée du roman d'Edmond et Jules de Goncourt. *Paris, G. Charpentier et C^ie^. éditeurs, 11, rue de Grenelle* (Impr, réunies, A.), in-12, couv. impr. (1888).

Edition originale. Publié à 2 fr. 50. — Il a été tiré, en outre, 5 exemplaires (d'après Vicaire) ou 4 exemplaires (d'après Delzant et Tourneux) sur papier du Japon, tous remis à l'auteur.

Cette pièce a été représentée à l'Odéon, le 19 décembre 1888.

D'après M. Delzant, les premiers exemplaires vendus de *Germinie Lacerteux*, ne renferment pas une seconde préface de quatre feuillets, chiffrés de I à VIII, contenant une pétition adressée par l'auteur à la Chambre des députés pour demander la suppression de la censure.

On peut joindre à cette édition une eau-forte de Marie Bracquemond, représentant Germinie et Mme de Varandeuil à l'hôpital, au 8^e^ tableau de la pièce.

Henriette Maréchal, drame en trois actes, en prose, représenté pour la première fois sur le Théâtre Français, le 5 décembre 1865, précédé d'une histoire de la pièce. *Paris, Librairie Internationale, 15, boulevard Montmartre, A. Lacroix, Verboeckhoven et C^ie^, éditeurs, à Bruxelles, à Leipzig et à Livourne* (Impr. Poupart-Davyl et C^ie^), in-8, couv. impr. (1866).

Edition originale. Publié à 4 francs. — Il n'a pas été fait de tirage sur papier de luxe.

Précédé d'un prologue en vers de Théophile Gautier. Voir, au sujet de ce prologue l'intéressante note que lui consacre M. Spœlberch de Lovenjoul dans son *Histoire des œuvres de Théophile Gautier*.

La polémique qu'a soulevée *Henriette Maréchal* a été alimentée par un grand nombre d'articles de journaux, de brochures et de dessins satiriques. Voir à ce sujet : Delzant, *les Goncourt*, pp. 346-347.

Henriette Maréchal, drame en trois actes, en prose, représenté pour la première fois sur le Théâtre Français, le 5 décembre 1865, précédé d'une histoire de la pièce. Deuxième édition revue et augmentée. *Paris, Librairie nationale. 15, boulevard Montmartre, A. Lacroix, Verboeckhoven et C^ie^, éditeurs à Bruxelles, à Leipzig et à Livourne*, (Impr. Poupat-Davyl et C^ie^), s. d., in-18, couv. impr. (1866).

Deuxième édition, et première de ce format, parue huit jours après la première.

Elle est augmentée du récit de la suppression de la pièce. — Publié à 2 francs. — Il n'y a pas eu de tirage sur papier de luxe.

Henriette Maréchal, drame en trois actes, en prose, représenté pour la première fois à la Comédie Française le 5 décembre 1865, et repris sur le théâtre de l'Odéon le 3 mars 1885. Nouvelle édition précédée d'une préface inédite, par Edmond de Goncourt. *Paris, G. Charpentier et C^ie^, éditeurs, 13, rue de Grenelle* (Typ. G. Chamerot), 1885, in-18, couv. impr.

Première édition séparée Charpentier. Publié à 2 fr. 50.

Voir le titre : *Théâtre*.

Histoire de Marie-Antoinette. *Paris, Librairie de Firmin-Didot et C^ie^, imprimeurs de l'Institut*. in-8, couv. impr. (1858).

Edition originale publiée à 5 francs. — Il a été tiré, en outre, 6 exemplaires sur papier de Hollande.

Histoire de Marie-Antoinette. Deuxième édition, revue et augmentée de documents inédits et de pièces tirées des Archives de l'Empire, *Paris, Firmin-Didot*, in-8, couv. impr. (1859).

Histoire de Marie-Antoinette. Troisième édition, revue et augmentée de lettres inédites et de documents tirés des Archives de l'Empire. *Paris, Firmin-Didot*, in-12, couv. impr. (1863)

Première édition in-12. Publié à 3 francs. — Il a été tiré, en outre, 6 exemplaires sur papier de Hollande.

Histoire de Marie-Antoinette. Edition ornée d'encadrements à chaque page, par Giacomelli et de douze planches hors texte, reproductions d'originaux du XVIII^e^ siècle. *Paris, G. Charpentier* (Corbeil, impr. Crété), in-4, couv. ill. (1878).

Première édition illustrée, publiée à 25 francs. — Il a été tiré, en outre, 15 exemplaires sur papier de Chine, avec les gravures en double épreuve dont une volante sur Chine (à 100 fr.) et 30 exemplaires sur papier de Hollande, avec les gravures en double épreuve dont une volante sur Chine (à 80 fr.)

Le titre n'indique que 12 planches hors texte; la liste en indique 13; mais l'ouvrage pour être complet doit en contenir une 14^e^. Cette planche supplémentaire qui se place entre les pp. 152 et 153 est une reproduction en photochromie Léon Vidal d'un *bol-sein* fabriqué à Sèvres pour les jardins de Rambouillet et adopté pour Trianon, suivant une note de Sauvageot collée sous un autre spécimen appartenant à la princesse Mathilde.

Pour ceux de nos lecteurs que la question du *bol-sein* intéresse, consulter l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, nº du 10 mars 1923.

Histoire de Marie-Antoinette. Nouvelle édition, revue et augmentée de lettres inédites et de documents nouveaux, tirés des Archives Nationales. *Paris, G. Charpentier, éditeur, 13, rue de Grenelle-Saint-Germain* (Corbeil, typ. Crété), in-18, couv. impr. (1878).

Première édition dans la Bibliothèque Charpentier, publiée à 3 fr. 50. — Il a été tiré, en outre, 3 exemplaires sur papier de Chine et 75 exemplaires sur papier de Hollande.

Histoire de la Société française pendant le Directoire. *Paris, E. Dentu* (Impr. de Mme V. Dondey-Dupré), gr. in-8 de VII-444 p., couv. impr. (1855).

Edition originale. Publié à 5 francs. — Tiré à 1000 exemplaires.
Les 500 derniers ont été mis en vente avec un nouveau titre portant : *deuxième édition.*
Il a été tiré, en outre, 3 exemplaires sur papier de Hollande, non mis dans le commerce.

Histoire de la Société française pendant le Directoire. Troisième édition. *Paris, librairie académique, Didier et Cie* (Impr. J. Claye), in-18, 440 pp., couv. impr. (1864).

Première édition in-18. Publié à 3 fr. 50.
Dans cette édition, la préface de l'édition originale est supprimée.

Histoire de la Société française pendant le Directoire. Nouvelle édition. *Paris, G. Charpentier* (Impr. J. Claye), in-18, 2 ff. et 435 pp., couv. impr. (1880).

Première édition Charpentier. — Publié à 3 fr. 50. — Il a été tiré, en outre, 3 exemplaires sur papier de Chine et 50 exemplaires sur papier de Hollande.

Histoire de la Société française pendant la Révolution. *Paris, E. Dentu* (Typ. de Mme Vve Dondey-Dupré), gr. in-8, 4 ff. n. ch. et 496 pp., couv. impr. (1854).

Edition originale, tirée à 1000 exemplaires. Publié à 5 francs. — Les 500 derniers exemplaires ont été mis en vente avec un nouveau titre portant : *deuxième édition.*
Il a été tiré, en outre, 3 exemplaires sur papier de Hollande non mis dans le commerce.

Histoire de la Société française pendant la Révolution. Troisième édition. *Paris, Didier et Cie* (Impr. Claye), in-18, VI-450 pp. (1864).

Première édition in-18. Publié à 3 fr. 50,
La préface de la première édition est remplacée par un avertissement de deux pages.

Histoire de la Société française pendant la Révolution. Nouvelle édition. *Paris, G. Charpentier* (Impr. Claye), in-18, couv. impr. (1880).

Première édition Charpentier. Publié à 3 fr. 50.
Il a été tiré, en outre, 50 exemplaires sur papier de Hollande, et 3 exemplaires sur papier de Chine.

Histoire de la Société française pendant la Révolution. *Paris, maison Quantin*, in-4, 2 ff. et 364 pp., couv. ill. (1889).

44 pl. hors texte dont 9 en couleurs (plusieurs planches sont doubles). — La couverture est illustrée en couleur.
Publié à 30 francs. — Il a été tiré, en outre, 25 exemplaires numérotés sur papier du Japon, à 100 francs.
La préface de la première édition et l'avertissement de celle de 1864, sont supprimés dans cette édition.

Les Hommes de lettres. *Paris, E. Dentu, libraire-éditeur, 13, Palais-Royal, galerie d'Orléans* (Impr. Simon Raçon et comp.), in-18, couv. impr. (1860).

Edition originale. Publié à 3 francs.
Il a été tiré, en outre, 3 exemplaires sur papier de Hollande, et 1 exemplaire sur papier chamois.
Voir aussi au titre : *Charles Demailly.*
Les *Hommes de lettres* ont été primitivement écrits pour le théâtre. La comédie primitive, en cinq actes finissait par la mort de Charles Demailly. On trouvera dans le tome I du journal des Goncourt, à la date du 21 octobre 1857, les mésaventures de ce manuscrit.
Voici la clef de quelques silhouettes d'écrivains portraicturés dans les *Hommes de lettres* :
Pommageot. — Champfleury.
Florissac. — Adolphe Gaiffe.
Montbaillat. — Villemessant.
Charvin. — Arsène Houssaye.
Boisroger. — Th. de Banville.
Lampérière. — Gustave Flaubert.
Puisigneux. — Ch. de Villedeuil.
De Rémonville. — Paul de Saint-Victor,
Masson. — Théophile Gautier.

Idées et Sensations. *Paris, Librairie Internationale, 15, boulevard Montmartre, A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, éditeurs à Bruxelles, à Leipzig et à Livourne* (Impr. Poupart-Davyl et Cie). in-8. couv. impr. (1866).

Dédicace à Gustave Flaubert.
Edition originale. — Publié à 5 francs. — Il a été tiré, en outre, 5 exemplaires sur papier vergé, d'après M. Vicaire et M. Delzant et 20 exemplaires, d'après M. Tourneux.
Les *Idées et sensations* ont été refondues plus tard dans le *Journal des Goncourt*, dont elles avaient été extraites.

Idées et Sensations. Nouvelle édition. *Paris, G. Charpentier, éditeur, 31* (sic), *rue de Grenelle-Saint-Germain* (Impr. J. Claye, A. Quantin et Cie), 1877, in-18, couv. impr.

Première édition Charpentier. Publié à 3 fr. 50. — Il a été tiré, en outre, 25 exemplaires sur papier de Hollande.

L'Italie d'hier. Notes de voyages. 1855-1856, entremêlées des croquis de Jules de Goncourt jetés sur le carnet de voyage. *Paris, G. Charpentier et E. Fasquelle* (Impr. Lahure, in-18 : 4 ff. et VIII-287 pp. plus un catalogue des livres sur papier de luxe de la Bibliothèque Charpentier.

Couverture illustrée en couleurs.
Les croquis de Jules de Goncourt sont dans le texte.
Edition originale. Publié à 3 fr. 50. Enregistré dans la *Bibliographie de la France* du 16 juin 1894, sous le n° 5849.
Il a été fait de cette édition une édition de luxe, de format in-8 raisin (texte réimposé), augmentée de 5 aquarelles, reproduites en couleurs, tirée à 280 exemplaires, numérotés, imprimée spécialement pour M. L. Conquet, libr.-éditeur, dont 75 exemplaires sur papier de Chine (nos 1 à 75) ; 75 exemplaires sur papier du Japon (nos 76 à 150) et 100 exemplaires sur vélin (nos 151 à 250).

Journal des Goncourt. — Mémoires de la vie littéraire. *Paris, G. Charpentier*, 9 vol. in-18, couv. impr. (1887-1896).

Edition originale. Publié à 3 fr. 50 le volume. — Il a été tiré, en outre, 10 exemplaires sur papier du Japon et 50 exemplaires sur papier de Hollande. Le vol. IX est annoncé dans la *Bibliographie de la France*, du 13 juin 1896. Le tirage sur papier du Japon est annoncé à 15 exemplaires au lieu de 10 pour les volumes VII, VIII et IX. M. Tourneux dit que pour la seconde et troisième série, soit les tomes IV à IX, le tirage sur japon est à 15 exemplaires.
Le *Journal des Goncourt* a paru en trois séries, dont voici la description :

Première série

Journal des Goncourt. — Mémoires de la vie littéraire. *Paris, G. Charpentier et Cie, éditeurs, 15, rue de Grenelle* (Typ. G. Chamerot), 3 vol. in-18, couv. impr. (1887-1888).

Tome I (Premier volume, 1851-1862). Préface datée de Schliersée, août 1872, et suivie d'une note, sans titre et sans date, relative à la publication du *Journal* commencée, puis interrompue dans le *Figaro*, et à la refonte dans le texte des *Idées et Sensations*, qui en avait jadis été extraites.
Tome II (Deuxième volume, 1862-1865).
Tome III (Troisième volume, 1866-1870).

Deuxième série

Journal des Goncourt. — Mémoires de la Vie littéraire. Deuxième série. *Paris, Bibliothèque Charpentier, 11, rue de Grenelle* (Typ. G. Chamerot). 3 vol. in-18, couv. impr. (1890-1892).

Tome IV. (Premier volume, 1870-1871.) Après le titre, courte *Préface* datée d'Auteuil, juin 1890. Ce vol. ne porte pas, comme les suivants, de tomaison générale faisant suite à celle de la première série.
Tome V. (Deuxième volume, tome cinquième, 1872-1877.)
Tome VI. — (Troisième volume. Tome sixième, 1878-1884.)
Préface datée d'Auteuil, décembre, 1891, et annonçant à tort que ce volume serait le dernier volume du *Journal* publié du vivant de l'auteur.
L'adresse de ce volume est ainsi modifiée : *Paris, Bibliothèque Charpentier, G. Charpentier et E. Fasquelle, éditeurs, 11, rue de Grenelle.*

Troisième série

Journal des Goncourt. — Mémoires de la Vie littéraire. Troisième série. *Paris, Bibliothèque Charpentier, G. Charpentier et E. Fasquelle, éditeurs, 11, rue de Grenelle* (Typ. Chamerot et Renouard). 3 vol. in-18, couv. impr. (1894-1896).

Tome VII. (Premier volume. Tome septième, 1885-1888.)
Tome VIII. (Deuxième volume. Tome huitième, 1889-1891.)
Tome IX. (Troisième volume. Tome neuvième, 1892-1895.)
Une préface de deux lignes, datée d'Auteuil, 15 mars 1896, annonce de nouveau que ce volume du *Journal* sera le dernier publié du vivant de l'auteur.
Il est suivi d'un index général des noms cités dans les neuf volumes.
Il a été fait un carton pour la page 254 du tome IX, le passage cité sous la date du lundi 8 octobre, ayant soulevé des réclamations. Une note a été insérée dans le feuilleton de la *Bibliographie de la France*, du 17 juin 1896, note priant les libraires de renvoyer aux éditeurs, aux frais de ceux-ci, tous les exemplaires de la première édition qu'ils pouvaient encore avoir en leur possession.
Dans la première édition, la 10e ligne de la p. 254, commence ainsi : « *Lundi 8 octobre* — on me contait aujourd'hui que »... et le passage se termine par ces mots : « a été très heureuse ».
Dans la même édition modifiée, la 10e ligne de la même page, commence ainsi : « *Jeudi 4 octobre* — Meunier m'apporte aujourd'hui » et finit par ces mots : « Un album d'échantillons de robes du dix-huitième siècle ».
M. A. Delzant donne, dans son volume : *Les Goncourt*, d'assez longs extraits, la plupart absolument inédits de passages du *Journal* que l'auteur n'a pas cru devoir publier de son vivant.

Pastiche

Le *Journal* des deux frères a inspiré le pastiche suivant :

Journal des Goncours. Mémoires de la Vie littéraire, par un groupe d'indiscrets (Partie inédite). Avec un autographe d'Edmond de Goncours et la reproduction en fac-similé

d'une page du manuscrit. Année 1896, (par Pierre Benoît, Léon Deffoux et Charles Derennes). *Paris, Renaissance du Livre*, s. d. (1922), in-12, couv. impr.

Annoncé dans le Feuilleton de la *Bibliographie de la France*, 31 mars 1922, p. 785.
Tiré à 1000 exemplaires sur alfa à 12 francs et à 50 exemplaires sur vergé pur fil à 50 francs.

La Lorette, *Paris Dentu* (Impr. J. Claye et Cie), in-32, 64 p., n. ch. (1853).

Edition originale, publiée à 50 cent. — Il a été tiré, en outre, 6 exemplaires sur papier vergé de Hollande.
Au verso du faux-titre, note allusive à *la Dame aux Camélias*.
Réunion de six articles qui avaient paru dans le journal *Paris*, de M. de Villedeuil et dans *l'Eclair* (1852-1853), sous le titre : *Les Lèpres modernes*. Chacun de ces articles est daté.

La Lorette. Deuxième édition *Paris, E. Dentu, libraire* (Impr. Simon Raçon et Cie). in-32. 64 pp., n. ch. (1853).

Vignette par Gavarni, gravée sur bois, par Adr. Ladvieille, représentant une lorette, vue de face, en chapeau et en mantelet, les mains sur les hanches.

La Lorette, avec un dessin de G. Gavarni, gravé par Jules de Goncourt, *Paris, G. Charpentier, éditeur* (Typ. G. Chamerot), in-16, 64 pp. (1883).

Eau-forte de J. de Goncourt.
Tiré à 500 exemplaires numérotés, dont : 50 sur Japon avec triple épreuve de l'eau-forte sur Japon, Chine et Hollande, en rouge, bistre et noir (nos 1 à 50); 50 exemplaires sur Whatman, avec double épreuve, sur Japon et Hollande, en bistre et noir (nos 51 à 100); et 400 exemplaires sur Hollande, avec épreuve en noir, tous avec quadruple filet noir (nos 101 à 500).
Il a été tiré, en outre, 50 exemplaires non numérotés sur Hollande, avec quadruple filet rouge, portant le nom de la personne à qui l'exemplaire a été offert.
Dans une partie du tirage destiné au commerce, la pagination saute de la page 44 à 69 sans qu'il y ait lacune dans le texte.
Les dates placées à la fin de chaque chapitre dans les éditions Dentu, sont supprimées ici, sauf celles de la dédicace et du dernier chapitre (Tourneux).
On trouve annoncée, dans la seconde édition de *Manette Salomon*, *La Lorette*, un volume de luxe, grand in-8, avec quatorze illustrations par Félicien Rops. Cette édition n'a jamais paru.

Madame Gervaisais. *Paris, librairie-internationale, 15, boulevard Montmartre, A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, éditeurs, à Bruxelles, à Leipzig, et à Livourne* (Impr. L. Poupart-Davyl), in-8, couv. impr. (1869).

Edition originale. Publié à 5 francs. — Il a été tiré, en outre, 24 exemplaires sur papier vergé.
Ce roman a été annoncé primitivement sous le titre de *Madame Tony Fréneuse*.

Madame Gervaisais. Nouvelle édition. *Paris, Charpentier et Cie, libraires-éditeurs, 13, rue de Grenelle-Saint-Germain* (Impr. E. Martinet), 1876, in-18, couv. impr.

Deuxième édition et première édition Charpentier. Publié à 3 fr. 50. — Il a été tiré, en outre, 25 exemplaires sur papier de Hollande.
Forme le tome II des *Romans de Edmond et Jules de Goncourt*.

Madame Gervaisais, avec deux dessins de F. Desmoulins, gravés à l'eau forte, par H. Manesse. *Paris, G. Charpentier et Cie*, 1885, in-32, couv. impr.

Troisième édition et première de la Petite Bibliothèque Charpentier. Publié à 4 fr. — Il a été tiré, en outre, 50 exemplaires sur papier de Hollande, 25 sur papier de Chine et 25 sur papier du Japon, d'après M. Delzant, et d'après M. Vicaire, 75 exemplaires sur papier de Hollande, avec double épreuve des gravures sur Hollande et sur Chine, et 25 exemplaires sur papier de Chine, avec double épreuve des gravures, sur Hollande et sur Japon.

Madame Gervaisais, *Paris, Alph. Lemerre*, 1892, in-16, couv. impr.

De la Petite Bibliothèque littéraire, et première édition Lemerre.
Il a été tiré, en outre, 15 exemplaires sur papier de Chine et 25 exemplaires sur papier de Hollande.

Madame Gervaisais. *Paris*, E. *Flammarion*, 1914, in-8, couv. ill. en coul. de Delaroche.

De la *Select Collection*.

Madame de Pompadour. Nouvelle édition, revue et augmentée de lettres et documents inédits tirés du Dépôt de la Guerre, de la Bibliothèque de l'Arsenal, des Archives Nationales et de collections particulières. *Paris, G. Charpentier, éditeur, 13, rue de Grenelle-Saint-Germain* (Typ. Georges Chamerot), 1878, in-18, couv. impr.

Première édition séparée. Publiée à 3 fr. 50. — Il a été tiré, en outre, 3 exemplaires sur papier de Chine et 50 exemplaires sur papier de Hollande.
Avait déjà paru dans les tomes I et II des *Maîtresses de Louis XV*. — Même remarque que pour *la Du Barry*.

Madame de Pompadour. Nouvelle édition, revue et augmentée de lettres et documents inédits tirés du Dépôt de la guerre, de la Bibliothèque de l'Arsenal, des Archives nationales et de collections particulières, illustrée de cinquante-cinq compositions sur cuivre, par Dujardin et de deux planches en couleur, par Quinsac, d'après des originaux de l'époque. *Paris, librairie Firmin-Didot, imprimeurs de l'Institut, rue Jacob, 56*, 1888, in-4, couv. impr.

55 gravures hors texte, y compris les deux planches en couleur annoncées au titre.
Chacune des planches hors texte est préservée par un papier mince portant imprimé le titre du sujet.

Publié à 30 francs. — Il a été tiré, en outre, 75 exemplaires sur papier du Japon (nos 1 à 75), et 100 exemplaires sur papier vélin (nos 76 à 175).

Les exemplaires sur papier du Japon et sur papier vélin ont une couverture crème avec le titre imprimé en bistre; les exemplaires sur papier ordinaire ont une couverture maroquinée.

Madame Tony Freneuse. Voir : *Madame Gervaisais.*

Les Maîtresses de Louis XV. (Lettres et documents inédits.) *Paris, libr. Firmin-Didot frères,* 2 vol. in-8, couv. impr. (1860).

Le tome I contient : *Mademoiselle de Nesles.* — *Madame de Pompadour.*

Le tome II : *Madame de Pompadour* (fin). — *Madame du Barry.*

Edition originale. — Publié à 5 francs le volume. — Il a été tiré, en outre, 8 exemplaires sur papier de Hollande.

Les *Maîtresses de Louis XV* ont reparu plus tard en volumes séparés. — Voyez aux titres : *La Du Barry.* — *Mme de Pompadour*, et *La duchesse de Chaleauroux.*

Manette Salomon. *Paris, librairie internationale, 13, boulevard Montmartre, A. Lacroix, Verboekhoven et Cie, éditeurs, à Bruxelles, à Leipzig, et à Livourne* (Impr. L. Poupart-Davyl). 2 vol. in-18, couv. impr. (1867).

Edition originale. Publié à 3 francs le volume. — Il a été tiré, en outre, 5 exemplaires sur papier de Hollande. — Enregistré dans le numéro du 16 novembre 1867, de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 9885.

Ce roman avait été annoncé primitivement sous le titre : *L'Atelier Langibout*, et a paru en feuilleton dans *le Temps.*

Au verso du faux-titre, on annonce, comme étant « sous presse » : *La Lorelle*, 1 vol. de luxe, gr. in-8, avec 14 illustrations, par Félicien Rops. Prix 6 francs. Ce volume n'a pas paru.

Une 2e édition de *Manette Salomon* est enregistrée dans le numéro du 14 décembre 1867, de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 10746, comme suit :

Manette Salomon, par Edmond et Jules de Goncourt. 2e édition. 2 vol. in-18 jésus, 644 pp. *Paris* (Impr. Poupart-Davyl), *Libr. Internationale.* 6 fr.

Manette Salomon. *Paris, Charpentier et Cie, libraires-éditeurs, 13, rue de Grenelle-Saint-Germain* (Impr. E. Martinet), 1876, in-18, couv. impr.

Première édition Charpentier. Publié à 3 fr. 50. — Il a été tiré, en outre, 25 exemplaires sur papier de Hollande.

Forme le tome IV des romans d'Edmond et Jules de Goncourt.

Manette Salomon, pièce de théâtre. Voir à : *Ouvrages d'Edmond de Goncourt seul*, p. 194.

Mystères des Théâtres, 1852, par Edmond de Goncourt, Jules de Goncourt, Cornélius Holff. *Paris, Librairie nouvelle* (Impr. Gerdès), in-8, 528 pp., couv. impr. (1853).

Texte entouré d'un filet noir. Edition originale. Publié à 5 francs. — Il a été tiré, en outre, 4 exemplaires sur papier rose fort.

Réunion d'articles de critique théâtrale, publiés par les deux frères et par leur cousin Charles de Villedeuil (Cornélius Holff), dans *l'Eclair* et dans *Paris.*

Les Goncourt y sont représentés par une trentaine d'articles.

Au dos du volume, parmi les publications sous presse figure : *Le Camp des Tartares*, par E. et J. de Goncourt. C'est la première pensée de *l'Histoire de la Société française pendant la Révolution et sous le Directoire*, mais bornée au Palais-Royal (Tourneux).

Nouvelles, par Edmond et Jules de Goncourt. — Quelques créatures de ce temps. *Paris, G. Charpentier* (Impr. E. Martinet), in-18, couv. impr. (1876).

Première édition Charpentier et réimpression de *Une voiture de Masques* (V. ce titre), précédée d'une préface datée d'août 1876. — *La Femme du Mézouar* est supprimée dans cette édition et remplacée par *Un aquafortiste*; nouvelle publiée dans *l'Artiste*, sous le titre de *Monsieur Thomas.* — Les auteurs en écrivant ce court et poignant récit, ont certainement pensé à Charles Méryon (Tourneux).

La Nuit de la Saint-Silvestre, tête-à-tête. *Imprimerie Gerdès*, in-4, 8 pp. à deux colonnes sur papier vergé très fort (1852).

Tirage à part à 4 exemplaires d'une saynète, publiée dans le numéro du 17 janvier 1852 de *l'Eclair.*

N'est pas à la Bibliothèque Nationale. Cité d'après M. Tourneux.

Il fut question de la représentation de cette saynète au Théâtre Français, par Mme Allan et M. Bressant, mais les pourparlers n'aboutirent pas.

Pages choisies des auteurs contemporains. Edmond et Jules Goncourt, par Gustave Toudouze. *Paris, A. Colin et Cie*, 1896, in-18.

Pages retrouvées. Préface de Gustave Geffroy. *Paris, G. Charpentier et Cie, éditeurs, 13, rue de Grenelle* (Typ. G. Chamerot) in-18, couv. impr (1886).

Edition originale. Publié à 3 fr. 50. — Il a été tiré, en outre, 2 exemplaires sur papier du Japon, et 50 exemplaires sur papier de Hollande.

Recueil d'études et de fantaisies, remontant presque toutes aux débuts littéraires des auteurs, publiées soit dans *l'Eclair* et dans *Paris*, soit dans d'autres recueils, soit isolément. La provenance de chacune d'elles est indiquée en note.

La Patrie en danger, drame en cinq actes et en prose. *Paris, E. Dentu, libraire-éditeur. Palais-Royal, 17 et 19, Galerie d'Orléans* (Impr. Simon Raçon et Cie), s. d., in-18, couv. impr. (1873).

Edition originale. Publié à 2 francs. — Il a été tiré, en outre, dans le format in-8, 10 exemplaires sur papier de Hollande, et 100 exemplaires sur papier vélin.

Enregistré dans le numéro du 17 mai 1873 de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 4413.
Ce drame avait été annoncé en 1868 sous le titre de *Blanche de la Roche-Dragon*.

La Patrie en danger, drame en cinq actes, en prose, précédé d'une préface. *Paris, G. Charpentier et Cie, éditeurs 11, rue de Grenelle* (Impr. réunies A), 1889, in-18, couv. impr.

Publié à 2 francs. — D'après une note de M. de Goncourt, il a été tiré 4 ou 5 exemplaires sur Japon (Vicaire).
Texte conforme à celui de l'édition de 1873, réimprimé à l'occasion de la première représentation du drame par la troupe du Théâtre-Libre aux Menus Plaisirs, le 16 mars 1889. A cette occasion M. Raffaelli a dessiné un programme, gravé par le procédé Gillet, et qui représente M. Antoine dans quelques-uns de ses rôles.

La Peinture à l'Exposition de 1855. *Paris, E. Dentu* (Impr. Simon Raçon et Cie), in-18, 52 pp., couv. impr. (1855).

On lit au verso du faux-titre : Tiré à quarante-deux exemplaires.
Edition originale. Publié à 2 francs.
Deux exemplaires (sur les 42) ont été tirés sur papier rose. L'un d'eux faisait partie de la bibliothèque des auteurs.
Le chapitre sur *Decamps* a été réimprimé, dans « *Pages retrouvées* », et le texte intégral de cette étude, dans *Etudes d'Art*. (V. ces titres.)

Portraits intimes du XVIIIe siècle. Etudes nouvelles d'après les lettres autographes et les documents inédits. *Paris, E. Dentu, libraire-éditeur* (Impr. Bonaventure et Ducessois), in-18, couv. impr. (1857).

XII-272 pp., la dernière n. ch., contenant la table, 4 ff. n. ch. contenant l'annonce de *l'Histoire de la Société française pendant la Révolution et sous le Directoire*, faisant partie du volume.
Edition originale publiée à 3 francs. — Il a été tiré, en outre, 100 exemplaires sur papier de Hollande. Ces exemplaires ont un titre rouge et noir.
Cette première série renferme. *Préface. — Louis XVI. Bachaumont. Beaumarchais. L'abbé Leblanc. Doyen. Camargo. Dulaurens. Théroigne de Méricourt. Watteau. Mademoiselle de Romans.*

Portraits intimes du XVIIIe siècle. Etudes nouvelles d'après les lettres autographes et les documents inédits. Deuxième série. *Paris, E. Dentu* (Impr. Bonaventure et Ducessois), in-18, couv. impr. (1858).

2 ff. n. ch., 288 pp. (la dernière n. ch. contenant un *erratum*), et 2 pp. n. ch. table des volumes et listes des ouvrages des auteurs, faisant partie du volume.
Edition originale. Publié à 3 francs. — Il a été tiré, en outre, 100 exemplaires numérotés sur papier de Hollande, avec un titre rouge et noir. Cette seconde série contient : *Madame du Barry. — Caylus. — Kléber. — Piron. — La Duchesse de Chaulnes. — Louis XV enfant. — Madame Geoffrin. — Le comte de Clermont. — Le Bas. — L'abbé d'Olivet.*
« Une troisième série, qui n'a pas paru, devait contenir : *Montesquieu. — Les Saint-Aubin. — Joseph de Maistre. — Le prince de Conti. — Cabanis. — Mademoiselle Duthé. — Manuel. — Drouais. — Mademoiselle de Lespinasse. — Rivarol* ». (Tourneux.)

Portraits intimes du XVIIIe siècle. Etudes nouvelles d'après les lettres autographes et les documents inédits. *Paris, G. Charpentier, éditeur, 13, rue de Grenelle* (Typ. G. Chamerot), in-18, couv. impr. (1878).

Première édition Charpentier. — Publié à 3 fr. 50. — Il a été tiré, en outre, quelques exemplaires sur papier de Hollande.
« Dans cette édition, outre quelques retouches aux portraits conservés, ceux de *Watteau, de la du Barry, de la Camargo*, ont été supprimés et remplacés par des études sur *Lagrenée l'aîné, Collin d'Harleville, la comtesse d'Albany*; de plus Edmond de Goncourt a donné en appendice les lettres de d'Alembert, Thomas, Watelet, d'Holbach, La Condamine, Condorcet, l'abbé Barthélemy, Mme du Boccage, le baron de Gleichen, que les deux frères avaient recueillies en Italie. (Tourneux.)

Préface. — Mémoires et journal de J.-G. Wille, graveur du roi, publiés d'après les manuscrits et autographes de la Bibliothèque impériale, par Georges Duplessis, avec une préface, par Edmond et Jules de Goncourt. *Paris, Renouard*. 2 vol. in-8 (1857).

Cette préface qui avait paru dans *l'Artiste*, numéro du 16 août 1857, a été réimprimée dans *Pages retrouvées*. (V. ce titre.)

Préfaces et manifestes littéraires. *Paris, G. Charpentier et Cie, éditeurs, 11, rue de Grenelle.* (Typ. G. Chamerot), in-18. couv. impr. (1888).

Avant-propos, par Edmond de Goncourt.
Edition originale. Publié à 3 fr. 50. — Il a été tiré, en outre, 5 exemplaires sur papier du Japon et 25 exemplaires sur papier de Hollande.
La note suivante était inscrite sur l'exemplaire des Goncourt : « Exemplaire sur papier du Japon, tiré à 5 exemplaires (et non à trois comme dit l'imprimé). E. de G. ».
Réunion des diverses préfaces parmi les œuvres publiées à cette date (y compris le premier volume du *Journal*; un certain nombre d'entre elles avaient été supprimées des réimpressions données par le survivant des deux frères (Tourneux).
La couverture de *Pages retrouvées* contient l'annonce suivante : « Sous presse : Préfaces et manifestes littéraires (Roman — histoire — théâtre — art français — japonisme); volume contenant une bibliographie de l'œuvre des deux frères, par Maurice Tourneux ».
Le volume a paru sans cette bibliographie, que M. Tourneux a publiée plus tard dans le *Bulletin du Bibliophile* de 1897. (Voyez à : *Bibliographie*.)

Première amoureuse, par Ed. et J. de Goncourt. Illustrations de A. Calbet. *Paris, librairie Borel. F. Guillaume, directeur, 21, quai Malaquais* (impr. Guillaume), in-32, 175 pp. couv. ill. (1896).

Titre rouge et noir.
Forme le 4e volume de la collection « Lotus bleu » :
Publié à 1 franc. D'après l'annonce de l'éditeur publiée dans le feuilleton de la *Bibliographie de la France*, du 9 mai 1896, p. 973, il aurait été tiré, en outre, quelques exemplaires sur vélin teinté Primevère à 2 francs; 50 exemplaires sur papier du Japon à 6 francs et 50 exemplaires sur papier de Chine à 6 francs.
M. Tourneux ne mentionne pas les exemplaires sur papier vélin Primevère.
Ce petit volume contient : *Une première amoureuse. Un aquafortiste. La Revendeuse de Mâcon. Le Passeur de Maguelonne. L'Organiste de Langres.* Ces nouvelles sont extraites de : *Voiture de Masque* et de *Quelques créatures de ce temps.* (Voyez ces titres).

Renée Mauperin. *Paris, impr. Dubuisson et Cie*, in-8 à 2 col., 91 pp. (1864).

Edition originale. Enregistré dans la *Bibliographie de la France* du 27 février 1864, sous le n° 1957.
Extrait du journal *l'Opinion nationale.*
Renée Mauperin avait été annoncée primitivement en 1863, sous le titre de : *La jeune Bourgeoise.*

Renée Mauperin. *Paris, Charpentier, libraire-éditeur, 28, quai de l'Ecole* (impr. P. A. Bourdier et Cie), in-18, couv. impr. (1864).

Première édition en librairie.
Publié à 3 fr. 50. Il a été tiré, en outre, 8 exemplaires sur papier de Hollande.
Enregistré dans la *Bibliographie de la France*, du 12 mars 1864, sous le n° 2398.
Dédicace à Théophile Gautier.

Renée Mauperin. *Paris, A. Lemerre, éditeur* (impr. Claye), 1875, in-16, II-277 pp., couv. impr.

Deuxième édition et première édition Lemerre dans la *Petite Bibliothèque littéraire* (*Auteurs contemporains*).
Après la dédicace à Théophile Gautier, vient la préface de la *nouvelle édition* datée du 24 janvier 1875.
Portrait à l'eau-forte de Jules de Goncourt, gravé par Rajon, d'après un daguerréotype exécuté en 1855, et d'Edmond de Goncourt par E. Boilvin d'après une photographie de Cayat.
Il a été tiré, en outre, 25 exemplaires sur papier de Hollande et 20 exemplaires sur papier de Chine.

Renée Mauperin. *Paris, Charpentier et Cie, libraires-éditeurs, 13, rue de Grenelle-Saint-Germain* (impr. E. Martinet), 1876, in-18, couv. impr.

Troisième édition définitive.
Forme le tome III des romans d'Edmond et Jules de Goncourt.
Publié à 3 fr. 50. — Il a été tiré, en outre, 25 exemplaires sur papier de Hollande.

Renée Mauperin. Avec deux eaux-fortes de Edmond Morin. *Paris, G. Charpentier et Cie* (Impr. Capiomont et Renault), 1880, in-32, couv. impr.

Quatrième édition et première de ce format. De la *Petite Bibliothèque Charpentier.* Publié à 4 francs.
Enregistré dans la *Bibliographie de la France* du 28 août 1880, sous le n° 7665. Il n'est pas fait mention de tirage sur papier de luxe. A. Delzant dit qu'il a été tiré 75 exemplaires sur papier de Hollande, avec double suite des eaux-fortes sur papier de Chine.

Renée Mauperin. Édition ornée de 10 compositions à l'eau-forte par James Tissot. *Paris, G. Charpentier et Cie, éditeurs, 13, rue de Grenelle* (Impr. réunies, C.), gr. in-8, couv. impr. (1883).

Cinquième édition renfermant 1 portrait des Goncourt par Alph. Descaves et 10 planches hors texte, gravées à l'eau-forte par James Tissot.
Tiré à 550 exemplaires numérotés, savoir : nos 1 à 20 sur papier impérial du Japon, avec les épreuves des eaux-fortes avant la lettre sur papier vélin du Japon, signées par l'artiste et une seconde épreuve sur papier de Hollande, à 125 francs; nos 21 à 50, sur papier impérial du Japon, avec les épreuves des eaux-fortes tirées avant la lettre, sur Japon, signées par l'artiste, et une seconde épreuve sur Hollande, à 100 francs; nos 51 à 100 sur Whatman, avec les épreuves des eaux-fortes tirées avant la lettre sur le même papier et signées par l'artiste, à 75 francs; et nos 101 à 550, sur papier de Hollande, avec les épreuves des eaux-fortes sur le même papier et revêtues du timbre de l'artiste.
Chaque épreuve des eaux-fortes porte le timbre de James Tissot, sauf celles des exemplaires sur papier de luxe (nos 1 à 100) qui sont revêtues de sa signature. Le tirage en a été fait à Londres, par F. Goulding, sous la direction du graveur.
Les indications contenues dans le catalogue de la librairie Charpentier de novembre 1887, indiquent, par erreur, un tirage à 500 exemplaires.

Renée Mauperin. *Lyon, librairie H. Lardanchet*, 1923, in-8, couv. impr.

Forme le volume V de la *Bibliothèque du bibliophile.*
Tiré à 1000 exemplaires numérotés, dont 10 exemplaires (nos 1 à 10), sur papier de Chine à 77 francs; 20 exemplaires (nos 11 à 30) sur papier du Japon à 77 francs, et 970 exemplaires (nos 31 à 1000) sur papier vélin de France, à 30 francs.

Renée Mauperin. — M. Henry Céard a tiré une pièce de ce roman, qui a été représentée en 1887 à l'Odéon. Cette pièce n'a pas été imprimée.

La Révolution dans les mœurs. — La famille. Le monde. La vieille femme. Les jeunes gens. Le mariage. Les demoiselles à marier. Les gens riches. Les lettres et les arts. La pudeur

sociale. Le catholicisme. *Paris, E. Dentu* (Typ. de Mme Vve Dondey-Dupré), in-18, 36 pp., n. ch. (1854).

Edition originale publiée à 1 franc.
Il a été tiré, en outre, 2 exemplaires sur grand papier, de format in-8, ces exemplaires comprennent, 2 ff. (faux-titre et titre), et 17 ff. n. ch.

Salon de 1852. Peinture — dessins — sculpture — gravure — lithographie. *Paris, Michel-Lévy frères, libraires-éditeurs, rue Vivienne, 2 bis* (impr. Gerdes), in-18, couv. impr. (1852).

Edition originale.
Au verso du faux-titre, on lit : *Au public de l'art*, et plus bas : (Tiré à 200 exemplaires). 10 exemplaires ont été tirés sur papier vergé, avec titre rouge et noir ; au bas du verso du faux-titre, au-dessous de la dédicace : Tiré à 10 exemplaires.
Réunion d'articles parus dans *l'Eclair*, en 1852.

Sœur Philomène. *Paris, Librairie Nouvelle, boulevard des Italiens, 15, A. Bourdilliat et Cie, éditeurs* (Impr. A. Bourdilliat et Cie), in-18, couv. impr. (1861).

Edition originale. — Publié à 2 francs. — Il a été tiré, en outre, 8 exemplaires sur papier de Hollande (non mentionnés par Tourneux).
Ce roman avait d'abord paru dans le feuilleton de l'*Opinion nationale*.
Au verso du faux-titre est annoncé « en préparation » : *La jeune Bourgeoise*. C'est le titre primitif de *Renée Mauperin*.
M. Tourneux signale une réimpression parue en 1874. Cette édition (la seconde ?) n'est pas enregistrée à la *Bibliographie de la France*, et n'est pas à la Bibliothèque Nationale.
M. A. Delzant en mentionne une autre : 2e *édition* (nouvelle édition, 1 vol. in-12, *Paris, C. Lévy*, 1876), qui ne figure pas, non plus, à la table de la *Bibliographie de la France*.
Dans l'édition originale (p. 62), les auteurs, en décrivant les habitués de la loge où Philomène et sa tante passaient leur soirée, y faisaient figurer la bonne à tout faire d'une demoiselle du cinquième, vieille fille de quatre-vingts ans, ruinée par la Révolution et qui s'éteignait lentement et douloureusement dans une chambre d'ouvriers. Le bruit de la maison était que la vieille demoiselle, sans famille, sans défense, désarmée par l'isolement et la solitude, affaissée sous la demi-enfance de l'âge, était tyrannisée et martyrisée par cette bonne qui la mettait au lit comme un enfant; la faisait jeûner, lui refusait du bois. Et à regarder la bonne, son front bas, ses sourcils rares et roides, ses yeux perçants, sa méchante verrue sur le nez, le bruit paraissait assez vraisemblable.
Dans la réimpression de 1874 et dans les éditions subséquentes, ce passage où l'on pouvait voir la première pensée — modifiée depuis, du tout au tout — du début de *Germinie Lacerteux*, a été remplacé par cette seule phrase :
« Deux ou trois bonnes de lorette, au bonnet envolé, à la tête de lézard, à la parole cynique et crue, complétaient cette société de la loge où l'on voyait encore la bonne *d'une paralytique, sur le nez rouge de laquelle tressautait une verrue noire* » (Tourneux).

Sœur Philomène (Œuvres de Edmond et Jules de Goncourt). *Paris, A. Lemerre* (Impr. J. Claye), petit in-12, couv. impr. (1875).

Première édition Lemerre (Petite bibliothèque littéraire). Publié à 6 francs sur papier vélin teinté.
Il a été tiré, en outre, 25 exemplaires sur papier de Hollande et 15 exemplaires sur papier de Chine.
Enregistré dans le numéro du 8 janvier 1876 de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 250, comme suit :
Goncourt (de). — Œuvres d'Edmond et Jules de Goncourt. Sœur Philomène. Petit in-12, 298 pp. (Paris, impr. Claye), *libr. Lemerre*, 6 francs (23 décembre).

Petite bibliothèque littéraire.

Sœur Philomène. Nouvelle édition. *Paris, Charpentier et Cie, libraires-éditeurs, 13, rue de Grenelle* (Impr. J. Claye), in-18, couv. impr. (1876).

Première édition Charpentier.
Forme le tome VI des « Romans de Edmond et Jules de Goncourt ».
Publié à 3 fr. 50. — Il a été tiré, en outre, 25 exemplaires sur papier de Hollande.

Sœur Philomène. Illustrations de Bieler. Gravure de Ch. Guillaume, Romagnol et Burin. *Paris, A. Lemerre*, 1890, in-18, couv. ill.

De la *Collection Guillaume*.
Publié à 3 fr. 50. Il a été tiré, en outre, 25 exemplaires sur papier du Japon et 10 exemplaires sur papier de Chine.

Sœur Philomène. Avec un portrait d'Edmond de Goncourt par son frère. *Paris, Dent et fils*, 1920, in-16.

Sœur Philomène a inspiré la pièce suivante :

Sœur Philomène, pièce en deux actes, en prose, tirée du roman de MM. Edmond et Jules de Goncourt, par Jules Vidal et Arthur Byl. *Paris, Léon Vanier, libraire-éditeur, 19, quai Saint-Michel* (Typ. Paul Schmidt), in-18, couv. impr. (1887).

Edition originale. — Publié à 1 franc. — Il a été tiré, en outre, quelques exemplaires sur papier du Japon, non mis dans le commerce.
Sœur Philomène a été représentée, en 1887, au Théâtre-Libre, puis reprise, en février 1888, par une troupe ambulante qui l'a jouée dans tous les théâtres de la banlieue de Paris.

Sophie Arnould, d'après sa correspondance et ses mémoires inédits. *Paris, Poulet-Malassis et de Broise, 4, rue de Buci* (Alençon, impr. Poulet-Malassis et De Broise), in-12, couv. impr. (1857).

Edition originale. Publié à 2 francs. — Tiré à 750 exemplaires, plus 10 exemplaires sur papier vergé. — Titre rouge et noir.

Les 10 exemplaires sur papier vergé et 30 exemplaires sur papier ordinaire contiennent un appendice de deux pages de texte, sur un seul feuillet, reproduisant le certificat du docteur Morand sur la santé de Sophie Arnould, des passages de ses lettres fort libres et la clef des noms omis dans le texte. Ces documents ont été fondus dans l'édition Charpentier (1885).

En 1859, les exemplaires invendus de cet ouvrage ont été remis en vente au prix de 1 franc, avec un nouveau titre (en noir), portant : 2e édition et l'adresse, *Poulet-Malassis et De Broise, 9, rue des Beaux-Arts*. Ces exemplaires contiennent l'*appendice* que ces libraires ont fait réimprimer. — Il y a aussi des exemplaires portant : 2e *édition* et la date de 1861 sur la couverture, et l'adresse de Poulet-Malassis, 97, rue Richelieu.

Sophie Arnould, d'après sa correspondance et ses mémoires inédits. *Paris, E. Dentu, éditeur* (impr. Quantin), petit in-4, couv. impr. (1877).

Portrait de Sophie Arnould, gravé à l'eau-forte par François Flameng, hors texte.

Vignettes dans le texte. Entre les pages 196 et 197, fac-similé d'une lettre de Sophie Arnould.

Texte entouré d'encadrements gravés par Méaulle d'après Claudius Popelin.

Publié à 10 francs. — Il a été tiré, en outre, quelques exemplaires sur papier de Chine, sur papier de Hollande et sur papier vélin teinté, plus 2 exemplaires sur papier du Japon, dont l'un faisait partie de la bibliothèque des auteurs.

« Malgré les soins typographiques apportés à ce beau livre et les additions nombreuses faites au texte, la première édition, quand elle renferme le carton, n'a rien perdu de sa valeur, car sauf un passage reproduit dans la lettre fac-similé, tous les autres passages sont supprimés dans la réimpression » (Tourneux).

Sophie Arnould, d'après sa correspondance et ses mémoires inédits. *Paris, G. Charpentier et Cie, éditeurs, 13, rue de Grenelle* (Typ. G. Chamerot), in-18, couv. impr. (1885).

Première édition Charpentier, et quatrième édition ; la couverture porte en plus : *Les Actrices du XVIIIe siècle*.

Il a été tiré, en outre, 50 exemplaires sur papier de Hollande et quelques exemplaires sur papier de Chine.

Le texte de cette édition a été remanié et augmenté, et des additions importantes y figurent, notamment dans la préface et les notes ; les pièces omises et les noms supprimés ont repris leur place dans le texte. — Sur la couverture, on trouve l'annonce détaillée d'une suite nouvelle de publications, comprenant les biographies suivantes : Mlle Lecouvreur, Clairon, Mme Saint-Huberty, Camargo, la Guimard, Mlle Comtat, Mme Favart. Cette collection ainsi composée comprend « les deux plus illustres tragédiennes, les deux plus célèbres chanteuses, les deux plus triomphantes danseuses, la plus renommée comédienne, la plus populaire actrice de genre, et la biographie de ces huit femmes est presque l'histoire de notre théâtre dramatique, comique, opéradique, ainsi qu'on disait au siècle passé ».

Théâtre. Henriette Maréchal. La Patrie en danger. *Paris, G. Charpentier, éditeur, 13, rue de Grenelle-Saint-Germain* (Typ. G. Chamerot), in-18, couv. impr. (1879).

Préface par Edmond de Goncourt, datée du 11 mai 1879, et qui occupe les pages 1 à 23.

Première édition collective du théâtre des Goncourt.

Publié à 3 fr. 50. — Il a été tiré, en outre, 10 exemplaires sur papier de Chine et 50 exemplaires sur papier de Hollande, tous numérotés.

Une voiture de masques. *Paris, E. Dentu* (Impr. Bonaventure et Ducessois), in-18, de 3 ff. et 292 pp. (1856).

Edition originale. Publiée à 3 francs.

Annoncé dans le numéro du 17 novembre 1855 de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 7267.

Il existe des exemplaires sur papier de Hollande, dont un, appartenant à Jules Janin, est décrit dans le catalogue de sa bibliothèque, sous le n° 808, un autre a figuré dans la vente de Paul de Saint-Victor.

Contient 22 nouvelles. — Ce livre se termine ainsi : « Mesdames et Messieurs, voici 22 comédiens de la troupe du bon Dieu : des hommes. Ils ont ôté leurs masques et vont vous conter leur histoire ».

Cet ouvrage qui avait d'abord été annoncé sur la couverture de la seconde édition de *la Lorette*, sous le titre de : *Figures et Histoires du XIXe siècle*, a été réimprimé sous le titre : *Nouvelles* (Voyez ce titre).

Ouvrages d'Edmond de Goncourt seul.

A bas le progrès! Bouffonnerie en un acte, représentée pour la première fois au Théâtre-Libre, le 16 janvier 1893. *Paris, G. Charpentier et E. Fasquelle, éditeurs, 11, rue de Grenelle* (Impr. réunies), in-12, couv. impr. (1893).

Edition originale. Publié à 1 franc. — Il a été tiré, en outre, 10 exemplaires sur papier du Japon.

Catalogue raisonné de l'œuvre peint, dessiné et gravé d'Antoine Watteau, par Edmond de Goncourt. *Paris, Rapilly, libraire et marchand d'estampes, 5, quai Malaquais* (Impr. J. Claye), in-8, couv. impr. (1875).

Edition originale. Publié à 12 francs. — Il a été tiré, en outre, quelques exemplaires sur papier de Chine et sur papier Whatman.

Portrait de Watteau par lui-même, gravé à l'eau-forte par Sellier.

Texte encadré d'un filet noir.

Catalogue raisonné de l'œuvre peint, dessiné et gravé de P. P. Prud'hon, par Edmond de Goncourt. Ibid., id., in-8, couv. impr. (1876).

Edition originale. Publié à 12 francs. — Il a été tiré, en outre, quelques exemplaires sur papier de Chine et sur papier Whatman.

Portrait de Prud'hon gravé par Alph. Leroy, d'après une miniature peinte par l'artiste, donnée par lui à son ami Fauconnier, et appartenant à M. Alfred Sensier.

Texte encadré d'un filet noir.

Chérie. — Edmond de Goncourt. — Chérie. *Paris, G. Charpentier et Cie, éditeurs, 13, rue de Grenelle* (Sceaux, impr. Charaire et fils), in-18, couv. impr. (1884).

Edition originale. Publié à 3 fr. 50. — Il a été tiré, en outre, 2 exemplaires sur papier du Japon, 10 exemplaires sur papier de Chine et 100 exemplaires sur papier de Hollande.

L'ouvrage pour être complet doit contenir un carton de 4 pages portant un avis au relieur et une réimpression corrigée des pages 129 et 130.

Chérie a été d'abord publiée dans le *Gil-Blas*, en mars et avril 1884. La préface inédite parut dans *le Figaro* du 17 avril 1884.

Ce roman avait été primitivement annoncé sous le titre de *Mademoiselle Tony Fréneuse*.

On peut illustrer l'édition originale de *Chérie* avec les deux pièces suivantes :

Portrait et autographe d'Edmond de Goncourt pouvant illustrer « Chérie ». *Paris, Edmond Sagot.*

Portrait gravé à l'eau-forte par Baudran et fac-simile d'autographe.

Chérie. Œuvres d'Edmond de Goncourt. — Chérie. *Paris, A. Lemerre*, 1889, petit in-12, couv. impr.

Deuxième édition et première de la Petite Bibliothèque littéraire.

Publié à 6 francs. — Il a été tiré, en outre, 15 exemplaires sur papier de Chine et 25 exemplaires sur papier de Hollande.

La Faustin. — Edmond de Goncourt. La Faustin. *Paris, G. Charpentier, éditeur, 13, rue de Grenelle-Saint-Germain* (Corbeil, typ. Crété), in-18, couv. impr. (1882).

Dédicace à J. de Nittis. Préface datée d'Auteuil, 15 octobre 1881. Le texte du roman est suivi d'un extrait (4 pp.) du catalogue de la librairie Charpentier, donnant la liste des ouvrages des deux frères.

Edition originale. Publié à 3 fr. 50. — Il a été tiré, en outre, 10 exemplaires sur papier de Chine et 175 exemplaires sur papier de Hollande, tous numérotés; plus 2 exemplaires sur papier du Japon, pour l'auteur.

M. Tourneux et M. Delzant, n'indiquent, comme tirage de luxe que 175 exemplaires sur papier de Hollande.

La Faustin a paru en novembre et décembre 1881, dans le Voltaire qui, la veille de la publication, fit couvrir les murs de Paris d'affiches multicolores étalant partout en lettres colossales : *la Faustin* et fit distribuer une carte-réclame, en couleur, représentant la Faustin en costume tragique, dans une salle d'armes.

La Faustin. — Œuvres de Edmond de Goncourt. *Paris, A. Lemerre*, 1887, pet. in-12, couv. impr.

Deuxième édition et première de la Petite bibliothèque littéraire.

Publié à 6 francs. — Il a été tiré, en outre, 15 exemplaires sur papier de Chine, et 25 exemplaires sur papier de Hollande.

En 1893, Edmond de Goncourt tira une pièce de *la Faustin* et porta le manuscrit à Sarah Bernhardt qui le lui renvoya, sans une ligne, sans un mot, le 22 février 1894. La pièce n'a jamais été représentée. L'Académie Goncourt l'a fait paraître dans la *Revue de Paris*, nos. du 15 juillet 1910.

La Fille Elisa. *Paris, G. Charpentier, éditeur, 13, rue de Grenelle-Saint-Germain* (Corbeil, typ. Crété), in-18, couv. impr. (1877).

Premier roman signé du seul nom de Edmond de Goncourt.

Edition originale. Publié à 3 fr. 50. — Il a été tiré, en outre, 75 exemplaires numérotés sur papier de Hollande, et 2 exemplaires sur papier de Chine. Le n° 1 des exemplaires sur papier de Chine, faisant partie de la Bibliothèque des Goncourt est orné d'une eau-forte de Léopold Flameng, représentant la scène de l'*Invalide cul-de-jatte*, en deux états. Au-dessous du premier état, on lit cette légende : *Tiré à 3 épreuves — Burty n'en a pas* — E. de G.

Le catalogue de la vente de la Collection des Goncourt (Durel, 1897, n° 924) dit que cette eau-forte a été tirée à 5 ou 6 exemplaires.

Enregistré dans le numéro du 21 avril 1877, de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 4177, comme suit :

Goncourt (de). — La Fille Elisa, par Edmond de Goncourt, 1re à 10e *éditions*, in-18 jésus, IX-291 pp. Corbeil, impr. Crété ; Paris, libr. Charpentier, 3 fr. 50.

Bibliothèque Charpentier.

La même année, la *Bibliographie de la France* enregistre dans les numéros du 7 juillet, les 11e à 14e *éditions;* le 28 juillet, les 15e à 18e et le 1er décembre, les 19e à 22e.

Un fragment de *la Fille Elisa*, ayant pour titre *Alexandrine Phénomène*, a paru dans la *République des Lettres* (18 mars 1877).

En dehors de l'auteur et de l'éditeur, il a été fait une suite à l'eau-forte par A. Girardin, pour illustrer *la Fille Elisa*, que M. A. Delzant qualifie « d'horrible ». Un exemplaire de cette suite faisait partie de la collection Ph. Burty.

La Fille Elisa a, en outre, été donnée en prime par le *Nain Jaune*, qui avait pris soin, au préalable, de publier contre le livre, des articles violents.

M. Pépin a publié dans *le Grelot*, numéro du 1er juillet 1877, une grande charge en couleurs représentant *l'Assommoir et la Fille Elisa*.

M. Lemercier de Neuville, sous le pseudonyme d'un *auteur bien connu* a publié, de ce roman, la parodie suivante :

La Fille Elisa, scène d'atelier en 1 acte, par un auteur bien connu. Avec illustrations d'un artiste aussi renommé qu'original. *A Rome, au Temple de Vénus.* (Paris, impr. Hugonis et Cie), s. d., in-8, couv. impr.

Au verso du faux-titre, on lit : « Tiré à très petit nombre sur papier vergé pour les amateurs ».

Cette brochure renferme deux eaux-fortes, hors texte, représentant toutes deux Elisa arrêtant un passant.

Une autre parodie, par M. Brévanne, intitulée *la Fille Elisabeth, un chapitre du roman de l'année prochaine*, a paru dans *le Tintamarre* des 1er avril-6 mai 1877, et a valu à son auteur une poursuite correctionnelle suivie d'une condamnation.

M. Jean Ajalbert a tiré, de ce roman, la pièce suivante :

La Fille Elisa, pièces en 3 actes, en prose, tirée du roman de E. de Goncourt. *C. Charpentier*, 1891, in-12, couv. impr.

Représentée sur le Théâtre-Libre, le 26 décembre 1890, puis au théâtre de la Porte Saint-Martin. La pièce fut frappée d'interdiction, par le ministre de l'Instruction publique, le 19 janvier 1891, et dut passer en Belgique. Ce n'est qu'en 1900 que *la Fille Elisa* put être représentée de nouveau à Paris, mais elle ne fut donnée dans sa forme primitive (3 actes et 1 prologue) qu'en 1910.

Les Frères Zemganno. *Paris, G. Charpentier, éditeur, 13, rue de Grenelle-Saint-Germain* (Corbeil, typ. Crété), in-18, couv. impr. (1879).

Dédicace à Madame Alphonse Daudet, datée du 23 mars 1879.

Edition originale. Publié à 3 fr. 50. — Il a été tiré, en outre, 2 exemplaires sur papier de Chine, et 100 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

Les Frères Zemganno. Illustrations de Apeles Mestres. *Madrid, la Espana éditorial Mendizabal. 34 correo apartado numer. 144. Paris, G. Charpentier et E. Fasquelle, éditeurs, 11, rue de Grenelle* (Madrid, impr. Enrique Rubinos), s. d. (1879), in-18, couv. illustr. en couleur.

D'après une note de M. de Goncourt, il n'y a pas eu de tirage sur papier de luxe.

Edmond de Goncourt. — Les Frères Zemganno. *Paris, éditions Nelson*, 1921, in-16, relié toile.

Les Frères Zemganno. *Paris, E. Flammarion*, 1916, in-8, couv. ill. en couleur, par Albert Guillaume.

De la Select-Collection. Publié à 50 centimes.

Les Frères Zemganno a inspiré la pièce suivante :

Les Frères Zemganno, pièce en 3 actes, en prose, tirée du roman de M. Edmond de Goncourt, par Paul Alexis et Oscar Méténier. *Paris, G. Charpentier et Cie, éditeurs, 11, rue de Grenelle* (Impr. réunies A), in-18, couv. impr. (1890).

Edition originale. Publié à 2 fr. 50. — Il a été tiré, en outre, quelques exemplaires sur papier du Japon.

La Guimard, d'après les registres des Menus-Plaisirs de la Bibliothèque de l'Opéra, etc., etc. *Paris, Bibliothèque-Charpentier, G. Charpentier et E. Fasquelle, éditeurs, 11, rue de Grenelle* (Typ. Chamerot et Renouard), in-18, couv. impr. (1893).

La couverture porte en plus : *Les Actrices du XVIIIe siècle.*

Edition originale. Publié à 3 fr. 50. — Il a été tiré, en outre, 5 exemplaires sur papier de Chine et 6 exemplaires sur papier du Japon pour l'auteur, et 50 exemplaires sur papier de Hollande (M. Tourneux ne mentionne pas de tirage sur papier du Japon).

Hokousaï. — L'Art japonais du XVIIIe siècle. Hokousaï, par Edmond de Goncourt. Fac-simile du portrait de Hokousaï octogénaire, peint par sa fille Oyei. *Paris, librairie Charpentier et Fasquelle* (impr. Chamerot et Renouard), in-12, couv. impr. (1896).

Edition originale. Publié à 3 fr. 50. Enregistré dans le numéro du 21 mars 1896 de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 2365.

Il a été tiré, en outre, 20 exemplaires sur papier du Japon avec épreuve en noir et en couleur du portrait de Hokousaï et 25 exemplaires sur papier de Hollande. M. Léon Hennique, pp. 298 de l'édition définitive de *Hokousaï*, dit qu'il a été tiré, de l'édition originale, 30 exemplaires sur papier du Japon et 25 sur papier de Hollande.

A la suite de cette étude se trouve une importante bibliographie des livres et des albums du grand peintre japonais, rédigée par M. Hayashi.

Madame de Saint-Huberty, d'après sa correspondance et ses papiers de famille. *Paris, G. Charpentier et Cie, éditeurs, 13, rue de Grenelle* (Typ. G. Chamerot), 1885, in-18, couv. impr.

Deuxième édition, avec titre modifié et sous la rubrique générale *Les Actrices du XVIIIe siècle.*

Première édition Charpentier. Publié à 3 fr. 50. — Il a été tiré, en outre, 2 exemplaires sur papier du Japon et 50 exemplaires sur papier de Hollande. D'après le catalogue de la vente Burty, il aurait été tiré 3 exemplaires sur papier de Chine.

Les pages 299 à 305 contiennent l'*Iconographie de Madame Saint-Huberty.*

Voir le titre : *La Saint-Huberty.*

Mademoiselle Clairon. — Edmond de Goncourt. — Mademoiselle Clairon, d'après ses

correspondances et les rapports de police du temps. *Paris, G. Charpentier et Cie, éditeurs, 11, rue de Grenelle* (Typ. G. Chamerot), in-18, couv. impr. (1890).

La couverture porte en plus : *Les Actrices du XVIIIe siècle.*
Edition originale. Publié à 3 fr. 50.
Il a été tiré, en outre, 50 exemplaires sur papier de Hollande, et 1 exemplaire sur papier du Japon, pour M. Edmond de Goncourt. D'après le catalogue de la vente Ph. Burty, il aurait été tiré, aussi, 5 exemplaires sur papier de Chine.
Mademoiselle Clairon a paru, d'abord, dans *l'Echo de Paris*, en 1889.

Mademoiselle Tony Fréneuse. Voir au titre : *Chérie.*

La Maison d'un artiste, par Edmond de Goncourt. *Paris, G. Charpentier, éditeur, 13, rue de Grenelle-Saint-Germain* (Typ. Chamerot), 2 vol. in-18, couv. impr. (1881).

Edition originale. Publié à 3 fr. 50 le volume. — Il a été tiré, en outre, 10 exemplaires sur papier de Chine et 50 exemplaires sur papier de Hollande, tous numérotés.
Des fragments de *la Maison d'un artiste*, ont été publiés sous le titre de *Les Marchands d'estampes*, dans *le Voltaire*, du 23 novembre, 2, 8, 14 et 16 décembre 1879, et dans le *Moniteur du Bibliophile* (janvier-mars 1880).
Pour illustrer *la Maison d'un artiste*, il a été fait par M. Lochard, 22 clichés photographiques in-4, qui ont été tirés à très petit nombre et n'ont pas été mis dans le commerce. 1 exemplaire a été déposé au département des Estampes de la Bibliothèque nationale et un autre à la Bibliothèque Carnavalet. (Delzant).

Manette Salomon, pièce en neuf tableaux, précédée d'un prologue, tirée du roman d'Edmond et Jules de Goncourt, par Edmond de Goncourt, représentée pour la première fois au Théâtre du Vaudeville, le 27 février 1896. *Paris, G. Charpentier et E. Fasquelle, éditeurs, 11, rue de Grenelle* (Paris, Impr. Molteron), gr. in-8, couv. impr. (1896).

Edition originale. Publié à 4 francs.
Enregistré dans le numéro du 21 mars 1896 de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 2366.
L'annonce des éditeurs publiée dans le numéro du 29 février 1896 du *Feuilleton* de la *Bibliographie de la France*, p. 455, dit qu'il a été tiré de cet ouvrage 15 exemplaires sur papier du Japon, numérotés à la presse, au prix de 20 francs.
M. Tourneux ne mentionne pas de tirages sur papier de luxe.

Outamaro. — L'Art japonais du XVIIIe siècle. — Outamaro. Le Peintre des maisons vertes. *Paris, Bibliothèque Charpentier, 11, rue de Grenelle* (Impr. F. Imbert), in-18, couv. impr. (1891).

Préface par Edmond de Goncourt. Edition originale. Publié à 3 fr. 50. — Il a été tiré, en outre, 30 exemplaires sur papier du Japon et 25 exemplaires sur papier de Hollande (M. Tourneux ne mentionne pas d'exemplaires sur Hollande).
Au verso de la couverture, liste des notices annoncées en préparation. Une seule a paru (Voir au titre Hokousaï).

La Saint-Huberty, d'après sa correspondance et ses papiers de famille, par Edmond de Goncourt. *Paris, E. Dentu, libraire-éditeur, Palais-Royal, 15, 17, 19, galerie d'Orléans* (Impr. Quantin), in-16, carré, couv. impr. (1882).

Titre rouge et noir.
Frontispice dessiné et gravé à l'eau-forte par Ad. Lalauze.
Après la p. 258, fac-simile d'une lettre autographe de Mme Saint-Huberty.
Texte orné d'encadrements dessinés, par Pallandre et gravés par Meaulle. Tête de page et cul-de-lampe, gravés à l'eau-forte, par Henriot.
Edition originale. Publié à 8 francs. — Il a été tiré, en outre, 25 exemplaires sur papier de Chine, et 100 exemplaires sur papier de Hollande, tous numérotés. Ces exemplaires de luxe ont le frontispice en double épreuve.
Enregistré comme suit dans la *Bibliographie de la France* du 4 février 1882, sous le n° 1155 :
Goncourt (E. de). — La Saint-Huberty, d'après correspondance et ses papiers de famille, par Edmond de Goncourt. Encadrements dessinés par Pallandre et gravés par Meaulle ; frontispice dessiné et aquafortisé, par Lalauze ; tête de page et cul-de-lampe gravés à l'eau-forte, par Henriot ; fac-similé d'une lettre reproduite par Auguste Bry. In-16, 213 pp. Paris, impr. Quantin ; *libr. Dentu*, 8 francs (23 janvier).
Tirage à petit nombre, plus 100 exemplaires sur papier de Hollande et quelques exemplaires sur papier de Chine. Titre rouge et noir.
La Saint-Huberty a été publiée dans *le Globe*, du 17 au 24 mai 1879.
Voir le titre : *Madame de Saint-Huberty.*

Théophile Gautier. *Impr. A. Quantin, s. d.*, in-18, 30 pp. (1879).

Pas de titre. — Tirage à part à quelques exemplaires, dont un sur peau de vélin, de l'introduction du volume de M. Emile Bergerat : *Théophile Gautier, entretiens, souvenirs et correspondance.* Paris, Charpentier, 1879, in-18. Signé : *Edmond de Goncourt et daté de Saint-Gratien, septembre 1878.*

« Un mot », par Edmond de Goncourt. Occupe les pp. 3 à 7 de : Catalogue des bronzes de Barye, épreuves de choix, groupes, statuettes, bas-reliefs, etc., modèles, tableaux et dessins par Barye, composant la collection de M. Auguste Sechel et dont la vente aura lieu Hôtel Drouot, salle n° 3, le samedi 27 février 1886, à deux heures et demie, etc. (*Paris*), in-8, couv. impr. (1886).

Portrait de Barye, gravé, hors texte.
En plus des exemplaires ordinaires, il a été tiré 10 exemplaires sur papier du Japon.

Ouvrages de Jules de Goncourt seul.

Lettres de Jules de Goncourt. Fac-similé de lettre. Portrait d'après un émail de Claudius Popelin, gravé à l'eau-forte par E. Abot. *Paris, G. Charpentier et Cie, 13, rue de Grenelle, 13* (Sceaux, impr. Charaire et fils), in-18, couv. impr. (1885).

Portrait de Jules de Goncourt entre le faux-titre et le titre, et fac-simile d'une lettre à Gavarni, datée de Rome 28 février (1856). 4 pp. in-4, la dernière remplie par un croquis, placé avant la table des matières.

En tête du volume, une préface de H. Céard.

Edition originale. Publié à 3 fr. — Il a été tiré, en outre, 10 exemplaires sur papier du Japon et 50 exemplaires sur papier de Hollande, tous numérotés. (D'après M. Tourneux, il aurait été tiré 55 exemplaires sur papier de Hollande.)

Au catalogue des Goncourt (vente faite par Durel en 1897), figure l'ouvrage suivant :

Lettres inédites de Jules de Goncourt, publiées dans la *Revue Contemporaine*, 25 janvier 1885. *Paris, administration et bureaux, 2, rue de Tournon*, 1885, grand in-8.

Exemplaire unique sur papier du Japon à la forme, offert à Edmond de Goncourt, par les rédacteurs de la *Revue Contemporaine*.

Eaux-fortes de Jules de Goncourt. Notice et catalogue de Philippe Burty. *Paris, Librairie de l'Art*, 1876, in-fol.

Tiré à 300 exemplaires sur vélin teinté et à 100 exemplaires su papier de Hollande.

Enregistré dans la *Bibliographie de la France* du 11 décembre 1875, sous le n° 13360, comme suit : Burty. — Eaux-fortes de Jules de Goncourt. Notice et catalogue de Philippe Burty. In-f° XVIII-26 p., 20 planches à l'eau-forte et 11 gravures sur bois dans le texte. *Paris*, impr. Claye ; *Libr. de l'Art ; Delagrave* (4 décembre).

Les eaux-fortes ont été tirées à 2 exemplaires sur peau de vélin ; 100 exemplaires sur papier du Japon et 200 exemplaires sur papier vergé.

ÉDITION COLLECTIVE

Romans de Edmond et Jules de Goncourt. *Paris, Charpentier*, 1875-1876, 6 vol. in-18.

Première édition collective des œuvres d'imagination des deux frères, avec tomaison, contenant : *I. Germinie Lacerteux, II. Madame Gervaisais. III Renée Mauperin. IV. Manette Salomon. V. Charles Demailly* et *VI. Sœur Philomène.*

On joint généralement pour compléter cette collection :

Quelques créatures de ce temps (1876) et *Idées et sensations* (1877).

Pour la description bibliographique de ces 8 ouvrages, voyez à chaque titre, dans la liste alphabétique des ouvrages des deux frères.

ÉDITION DÉFINITIVE PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE L'ACADÉMIE GONCOURT

Cette édition, qui n'est pas tomée, est en cours de publication et comprendra la totalité de l'œuvre des deux frères.

Voici dans leur ordre d'apparition la description des volumes parus à ce jour :

Edmond et Jules de Goncourt. — Germinie Lacerteux. Roman. Postface de M. Gustave Geffroy (de l'Académie Goncourt). Edition définitive publiée sous la direction de l'Académie Goncourt). *Paris, Ernest Flammarion, éditeur ; Eugène Fasquelle, éditeur, s. d.* (1921) (Evreux, impr. Ch. Hérissey), in-18, couv. impr. rouge et noir. La couverture a été imprimée par Hemmerlé, Petit et Cie.

Titre noir. — 1 f. bl. — 309 pp. Entre le faux-titre et le titre, reproduction de l'aquarelle de Jules de Goncourt : *La fosse commune au cimetière Montmartre.*

Publié à 7 francs. — Il a été tiré en outre, 10 exemplaires sur papier de Hollande (n° 1 à 10) et 40 exemplaires sur papier vélin (nos 11 à 50).

Edmond de Goncourt. — La Fille Elisa. Roman. Postface de Jean Ajalbert (de l'Académie Goncourt), édition définitive, etc. *Ibid., id., s. d.* (1921), in-18, couv. (impr. par Hemmerlé, Petit et Cie), tirée en bistre.

Titre noir. — IX-278 pp. et 1 f. contenant au recto, l'adresse de l'imprimeur.

Entre le faux-titre et le titre, portrait de Edmond de Goncourt.

Publié à 7 francs. — Il a été tiré, en outre, 10 exemplaires sur papier de Hollande (N° 1 à 10) et 50 exemplaires sur papier vélin (N° 51 à 60).

Edmond de Goncourt. — Chérie. Roman. Postface de M. J.-H. Rosny aîné (de l'Académie

Goncourt). Edition définitive, etc. *Ibid.*, *id.*, *s. d.* (1921), in-18, couv. (impr. par Hemmerlé, Petit et Cie), tirée en bistre.

Titre noir. — 2 ff. n. ch. pour les faux-titre et titre; XII-272 pp., et 1 f. portant au recto, l'adresse de l'imprimeur.
Entre le faux-titre et le titre, portrait d'Edmond de Goncourt par Carrière.
Publié à 7 francs. — Il a été tiré, en outre, 20 exemplaires sur papier de Hollande (Nos 1 à 20), et 70 exemplaires sur papier vélin (Nos 21 à 90).

Edmond et Jules de Goncourt. — Les actrices du XVIIIe siècle. Sophie Arnould. D'après sa correspondance et ses mémoires inédits. Postface de M. Emile Bergerat (de l'Académie Goncourt). Edition définitive, etc. *Ibid.*, *id.*, *s. d.* (1922), in-18, couv. (impr., par Hemmerlé, Petit et Cie), tirée en bistre.

Titre noir. — 288 p.
Entre le faux-titre et le titre, portrait de Sophie Arnould, par Greuze.
Publié à 7 francs. — Il a été tiré, en outre, 20 exemplaires sur papier de Hollande (Nos 1 à 20) et 50 exemplaires sur papier vélin (Nos 21 à 70).

Edmond et Jules de Goncourt. — Sœur Philomène. Roman. Postface de M. Lucien Descaves (de l'Académie Goncourt). Edition définitive. etc. *Ibid.*, *id.*, *s. d.* (1922), in-18, couv. (impr., par Hemmerlé, Petit et Cie), tirée en bistre.

Titre noir. — 262 pp.
Entre le faux-titre et le titre, frontispice représentant la salle des internes de garde à l'hôpital de la Charité
Publié à 7 francs. — Il a été tiré, en outre, 20 exemplaires sur papier de Hollande (Nos 1 à 20) et 60 exemplaires sur papier vélin (Nos 21 à 80).

Edmond de Goncourt. — La Guimard. D'après les registres des Menus-Plaisirs de la bibliothèque de l'Opéra, etc. Postface de J.-H. Rosny jeune (de l'Académie Goncourt). Edition définitive etc. *Ibid.*, *id.*, *s. d.* (1922), in-18, couv. (impr., par Hemmerlé, Petit et Cie), tirée en bistre.

Titre noir. — 282 pp.
Entre le faux-titre et le titre, portrait de la Guimard, par Fragonard.
Publié à 7 francs. — Il a été tiré, en outre, 15 exemplaires sur papier de Hollande (Nos 1 à 15) et 40 exemplaires sur papier vélin (Nos 16 à 55).

Edmond et Jules de Goncourt. — Renée Mauperin. Roman. Postface de M. Henry Céard (de l'Académie Goncourt). Edition définitive, etc. *Ibid*, *id.*, *s. d.* (1922), in-18, couv., (impr. par Hemmerlé, Petit et Cie), tirée en bistre.

Titre noir. — 331 p.
Entre le faux-titre et le titre, portraits d'Edmond et de Jules Goncourt vers 1852.
Publié à 7 francs. — Il a été tiré, en outre, 10 exemplaires sur papier de Hollande (Nos 1 à 10) et 40 exemplaires sur papier vélin (Nos 11 à 50).

Edmond de Goncourt. — Hokousaï, L'Art japonais au XVIIIe siècle. Postface de M. Léon Hennique (de l'Académie Goncourt). Edition définitive, etc. *Ibid. id. s. d.* (1922). in-18, couv. impr., par Hemmerlé, Petit et Cie, tirée en bistre.

Titre noir. — 306 pp. et 1 f., portant au recto l'adresse de l'imprimeur.
Entre le faux-titre et le titre, fac-similé du portrait d'Hokousaï, octogénaire.
Publié à 7 francs. — Il a été tiré, en outre, 20 exemplaires sur papier de Hollande (Nos 1 à 20) et 55 exemplaires sur papier vélin (Nos 21 à 75).

Edmond de Goncourt. — La Faustin. Roman. Post-face de M. Lucien Descaves (de l'Académie Goncourt). Edition définitive, etc. *Ibid.*, *id.*, *s. d.* (1923), in-18, couv. (impr., par Hemmerlé. Petit et Cie), tirée en bistre.

Titre noir. — 282 pp. et 1 f. n. ch. portant au recto l'adresse de l'imprimeur.
Entre le faux-titre et le titre, portrait de Rachel, par Charles Muller.
Publié à 7 francs. — Il a été tiré, en outre, 35 exemplaires sur papier de Hollande (Nos 1 à 35) et 55 exemplaires sur papier vélin (Nos 36 à 90).

ÉDITIONS ILLUSTRÉES ET DE LUXE

A Venise... rêve, par Edmond et Jules de Goncourt. Décorations et aquarelles de Louis Morin. *Paris, L. Carteret* (Impr. Lahure), in-8 de 55 pp., couv. impr. (1919).

Illustrations à chaque page formant encadrement aquarellées sous la direction de l'artiste.
Tiré à 150 exemplaires numérotés, dont : 50 exemplaires sur Japon impérial à 175 francs et 100 exemplaires sur vélin du Marais à 125 francs.

Les Aventures du jeune baron Knifausen. (Nouvelle tirée de « Pages retrouvées »), d'Edmond et Jules de Goncourt. (Avec illustrations et gravures de Louis Morin.) *Paris, librairie de la Collection des Dix, A. Romagnol, éditeur, 85, rue de Seine.* (Evreux, impr. Hérissey), in-8 soleil, couv. ill. (1905).

Première édition séparée.
Publié à 25 francs. — Cette édition a été tirée à 350 exemplaires numérotés, savoir : 20 exem-

plaires (nos 1 à 20), format in-8 jésus, sur papier japon ou vélin d'Arches, comprenant : trois états des gravures, l'eau-forte pure, l'état terminé avec remarque, l'état terminé avec lettre (à 100 fr.); 130 exemplaires (nos 21 à 150) sur vélin de cuve, format in-8 soleil, avec trois états des gravures à l'eau-forte (à 50 fr.) et 200 exemplaires (nos 151 à 350) sur vélin de cuve, format in-8 soleil, avec un seul état des gravures (à 25 fr.)

Forme le premier volume de la *Collection de l'Académie des Goncourt.*

Les autres volumes parus dans cette collection sont, ainsi que l'éditeur les a annoncés dans le feuilleton de la *Bibliographie de la France*, du 14 janvier 1905, p. 50 :

Alphonse Daudet. La Comtesse Irma.
J.-K. Huysmans. Le Quartier Notre-Dame.
Octave Mirbeau. Dans l'Antichambre.
J. H. Rosny. Bérénice de Judée.
Lucien Descaves. La Chanson de Zemphise.
Gustave Geffroy. La Servante.
Paul Margueritte. A la mer.
Léon Daudet. La Nuit porte conseil.
Elémir Bourges. L'Enfant qui revient.
Léon Hennique. Benjamin Rozes.

La Faustin. Illustrations de Paul Thiriat. *Paris, Calmann-Lévy,* 1912, in-8, 126 pp., couv. ill.

Première édition illustrée.
Forme le n° 60 de la *Nouvelle Collection illustrée.*
Publié à 95 cent.

La Fille Elisa, par Edmond de Goncourt. Compositions et eaux-fortes originales de Georges Jeanniot. *Paris. Librairie de l'Edition nationale, Emile Testard, éditeur* (Impr. Chamerot et Renouard), 1895, gr. in-8, couv. ill.

Illustré par Georges Jeanniot de 60 dessins et croquis gravés sur bois dans le texte, et de dix eaux-fortes originale hors texte.

Tiré à 300 exemplaires numérotés, dont 12 exemplaires sur papier des Manufactures impériales du Japon avec un tirage à part des illustrations du texte, et une quadruple suite des eaux-fortes (400 fr.); 38 exemplaires sur papier de Chine extra-fort, contenant un tirage à part des illustrations du texte, et une quadruple suite des eaux-fortes (350 fr.); 40 exemplaires sur papier vélin de cuve, contenant un tirage à part sur Chine, des illustrations du texte, et une triple suite des eaux-fortes (250 fr.); 50 exemplaires sur papier vélin de cuve, contenant une double suite des eaux-fortes (125 fr.) et 160 exemplaires sur papier vélin de cuve, contenant une suite avec lettre des eaux-fortes (50 fr.) Plus un exemplaire unique, comprenant : la suite complète des dessins originaux de G. Jeanniot, la suite des fumés sur Japon mince ou sur Chine des illustrations de texte, et une quintuple suite des eaux-fortes, dont celle des bons à tirer.

La Fille Elisa. Avec illustrations de H. G. Ibels. *Paris. Calmann-Lévy,* 1908, in-8, couv. ill.

Forme le n° 22 de la *Nouvelle Collection illustrée.*
Publié à 95 cent.

Les Frères Zemganno. Avec illustrations de J. Wély. *Paris, Laffitte et Cie,* 1909, in-8, couv. ill.

Idéal Bibliothèque. Publié à 95 cent.

Les Frères Zemganno, par Edmond de Goncourt, *Paris, Flammarion,* 1917, in-8, 76 pp. à 2 col., couv. ill.

Forme le n° 42 de *Select Collection.*

Germinie Lacerteux, par Edmond et Jules de Goncourt. *Paris. A. Fayard,* 1913, in-8. couv. ill.

Forme le n° 121 de la *Modern Bibliothèque.*
Publié à 95 cent.

Renée Mauperin, par Edmond et Jules de Goncourt. *Paris, A. Fayard,* 1895, in-8, avec gravures d'après les aquarelles d'Henri Morin, couv. ill.

Modern Bibliothèque n° 17.
Publié à 95 cent.

Sœur Philomène, par Edmond et Jules de Goncourt. Illustrations d'après les dessins de Troncet. *Paris, A. Fayard et Cie,* 1918, in-8 à 2 col., 128 pp., couv. ill.

Forme le n° 133 de *Modern Bibliothèque.*

COLLECTION DES GONCOURT

La précieuse collection de livres, estampes, objets d'art, etc. etc., que les deux frères avaient formée a été dispersée aux enchères à l'hôtel Drouot en 1897.

Le catalogue descriptif de cette collection forme 7 volumes in-4, qui sont assez recherchés aujourd'hui.

En voici la description sommaire pour les catalogues d'objets d'art, etc. etc., et complète pour ceux concernant les *livres.* Chacun de ces catalogues est orné de nombreuses planches héliogravées

I. Bibliothèque des Goncourt, XVIIIe siècle. Livres, manuscrits, autographes, affiches, placards, dont la vente aura lieu Hôtel Drouot, salle n° 9 du lundi 29 mars 1897 au samedi 3 avril 1897, à deux heures précises. *Paris, commissaire-priseur, Me Georges Duchesne ; expert, M. D. Morgand, chez lesquels se trouve le catalogue*, gr. in-8, couv. impr. XVI-184 pp.

Entre le frontispice et le titre, portrait d'Edmond de Goncourt héliogravé d'après un buste; au titre portraits des deux frères en médaillon, après le titre, fac-simile d'autographe d'Edmond de Goncourt et préface d'Alidor Delzant.

II. Livres modernes. Ouvrages avec le portrait des auteurs peint sur la reliure. Romantiques. Auteurs contemporains. Œuvres des Goncourt, manuscrits et imprimés. Ouvrages divers, anciens et modernes composant la bibliothèque des Goncourt [rédigé par A. Durel], dont la vente aura lieu, hôtel Drouot, salle n° 9, les lundi 5, mardi 6, mercredi 7, jeudi 8, vendredi 9 et samedi 10 avril 1897, à deux heures précises. *S. l. (Paris), commissaire-priseur, Me Georges Duchesne; expert, M. A. Durel, libraire, chez lesquels on trouve le catalogue*, gr. in-8, couv. impr. XVI-175 pp.

Entre le faux-titre et le titre, portrait des Goncourt, par Carrière, héliogravé par Dujardin, au titre même médaillon que pour le tome I; préface d'Alidor Delzant.

Pp. 123 à 147, description des œuvres des Goncourt, en *éditions originales*.

Pp. 148-149, description de 22 traductions des ouvrages des Goncourt en diverses langues.

III. Gravures du XVIIIe siècle. — IV. Dessins, aquarelles et pastels du XVIIIe siècle. — V. Estampes modernes, aquarelles et dessins. — VI. Objets d'arts du XVIIIe siècle. — VII. Arts de l'Extrême-Orient. Objets d'arts japonais et chinois, peintures, estampes, etc.

Ce dernier catalogue, qui est orné d'un portrait et de 8 planches, contient une liste des principales signatures japonaises se trouvant dans la collection des Goncourt.

QUELQUES ÉCRITS ET DOCUMENTS SUR LES GONCOURT

Abel (G.). Le Labeur des Goncourt (*Mélanges de philologie romane et d'histoire littéraire offerts à M. Maurice Wilmotte, professeur à l'Université de Liége, à l'occasion de son 25e anniversaire d'enseignement*. Paris, Champion, 1910, in-8).

L'Académie des Goncourt (*Bibliothèque Universelle*, 1903).

A.-F. La Vente de Goncourt (*Revue biblio iconographique*, janv.-févr. 1897).

Alméras (Henri d'). Avant la gloire. Leurs débuts. *Paris, Boivin et Cie*, 1902, in-12.

1re Série... les Goncourt.

— Les Goncourt journalistes (*Revue Mondiale*, 1er juin 1922).

Anthologie des écrivains français du XIXe siècle. *Paris, Larousse*, 4 vol. in-8.

Asse (E.). Le Testament des Goncourt (*Revue biblio-iconographique*, février 1900).

Baur (H.). Skizzen und Essays. *Berlin, Fischer*, 1897.

Barbey d'Aurevilly (J.). Les Œuvres et les Hommes, 4e partie. Les Romanciers contemporains. *Paris, Amyot*, 1865, in-12.

P. 189 à 201.

Blaze de Bury (Mlle). French litterature of to day. *Boston*, 1898 (Edmond de Goncourt).

Bourget (Paul). Nouveaux essais de psychologie contemporaine. M. Dumas fils... MM. de Goncourt. *Paris, Plon*, in-18.

Brunetière (Ferdinand). Le Roman naturaliste. *Paris, Calmann-Lévy*, 1883, in-18.

Burty (Philippe). Maîtres et Petits Maîtres. *Paris, G. Charpentier*, 1877, in-18.

Céard (Henry). Pélagie (*Paris*, 20 août 1896).

Cameron (G.). Selections from Edm. et J. de Goncourt. *New-York, American Book Co*, 1898.

Chantavoine (H.). La Littérature inquiète, le Goncourtisme (*Correspondant*, 1897).

Chennevières (Ph. de). Les Dessins du XVIIIe siècle de la Collection Goncourt (*Revue Encyclopédique*, 1897).

Cim (Albert). Récréations littéraires, curiosités, singularités, bévues et lapsus, etc. I. Poètes et auteurs dramatiques. Romanciers. *Paris, Hachette*, 1920, in-8.

Pp. 217-221. Les Goncourt.

Claretie (Jules). La Vie à Paris. *Paris, Charpentier*, 1896, in-18.

Claveau (Anatole). La Langue nouvelle, essai de critique conservatrice (sur les déformations de la langue dans le roman moderne, école des Goncourt, Jean Lombard, etc.) *Paris, Motteroz et Martinet*, 1907, in-8.

Coppée (François). L'Académie Goncourt (*Les Annales*, 21 février 1897.)

Daudet (A.). Edmond de Goncourt, ses derniers moments (*Revue des Revues*, 1896).

— Souvenirs d'un homme de lettres. *Paris, Marpon et Flammarion*, 1888, in-12, couv. ill.

Contient : *Une lecture chez Edmond de Goncourt* (les Frères Zemganno), reproduction d'un article, paru en 1877, dans le « Nouveau Temps de Saint-Pétersbourg ». Les deux dessins représentant la bibliothèque d'Auteuil et surtout le portrait de M. Edmond de Goncourt sont très fidèles et très curieux (Delzant).

— Une héroïne de roman moderne (le modèle de Renée Mauperin) (*le Carnet historique et littéraire*, 1902).

— Notes sur la vie. *Paris, E. Fasquelle*, in-18.

Voir les pages intitulées *Ultima*, par Mme Alphonse Daudet, placées à la fin du volume.

Daudet (Mme Alphonse). Impressions de nature et d'art. *Paris, Charpentier*, 1879. Réunion des critiques publiées dans le *Journal officiel* sous le pseudonyme de *Karl Stern*.

Daudet (Léon). Les Idées en marche. *Paris, Charpentier*, 1896, in-18.

Daudet (Léon). *Fantômes et Vivants*. Souvenirs des milieux littéraires, politiques, artistiques et médicaux de 1880 à 1905. Première partie. *Paris, Nouvelle Librairie Nationale*, 1914, in-18.
Hugo... Rochefort, Renan... Zola, Flaubert; les Goncourt, Maupassant dans les salons littéraires. Les Parnassiens chez Lemerre. Les Grandes Premières depuis *le Roi s'amuse*, jusqu'à *Sapho* et *Germinie Lacerteux*.
— Les Œuvres dans les hommes. Victor Hugo... Goncourt. Paris, *Nouvelle Librairie Nationale*, 1922, in-16.
Dauze (P.). La Bibliothèque des Goncourt (*Revue biblio-iconographique*, mai 1897).
Deffoux (Léon). L'Immortalité littéraire selon M. de Goncourt. Suivie d'une petite chronologie du Testament et de l'Académie Goncourt; étude sur les motifs de la non-publication de la seconde partie du *Journal des Goncourt*; un appendice historique de l'Académie des Dix et liste de ses lauréats. *Paris, Delesalle*, 1918, in-16.
— Du Testament à l'Académie Goncourt, suivi d'une chronologie du Testament de l'Académie Goncourt et du Prix Goncourt. *Paris, Delesalle*, 1921, in-16.
— Edmond de Goncourt, membre de l'Académie de Bellesme; suivi du texte intégral du Testament Goncourt. *Paris, Delesalle*, 1921, in-8.
— L'Académie Goncourt. (*Vingt-cinq ans de littérature française*. Tome II, fasc. 2. *Librairie de France*, 110, *Boulevard Saint-Germain*. Nombreux portraits et reproductions.
Descaves (Lucien). Le plus beau dîner littéraire du monde (Le dîner Goncourt). (*Almanach de Cocagne*, 1920).
Desprez (Louis). L'Evolution naturaliste. Gustave Flaubert... Les Goncourt. *Paris, Tresse*, 1884, in-18 (p. 67-117).
Doumic (René). Essais sur la littérature française. 2e série. Marguerite de Navarre... Emile Zola... Edmond de Goncourt. *Paris, Perrin et Cie*, in-18.
— Portraits d'écrivains. Alexandre Dumas fils... Edmond et Jules de Goncourt... *Paris, Paul Delaplane, s. d.*, 1892, in-18 (p. 167-213).
— Edmond de Goncourt (*Revue des Deux Mondes*, 1896).
Du Bos (Charles). Remarques sur les Goncourt (*Nouvelle Revue Française*, 1er août 1922).
Dumas fils. Goncourt, E. Biré. Lettres à Victor Hugo (*Revue mondiale*, 1er janvier 1923).
Duplessis de Pouzilhac. Les Goncourt et la médecine. La Pathologie documentaire dans le roman. *Montpellier*, 1908 (Thèse).
Durand-Saladin (docteur Jean). L'Observation et la documentation médicales dans les romans des Goncourt. *Bordeaux*, 1921 (Thèse).
Even (Yves). Etude médicale sur E. et J. de Goncourt et leurs premiers romans. *Paris*, 1908, in-8 (Thèse).
Faguet (Emile). Notes sur le théâtre contemporain. *Paris, Boivin et Cie*, 1888-1889, 3 vol. in-12.
— Propos littéraires. 3e série. *Paris, Boivin et Cie*, in-18.
— Les de Goncourt (*Revue Bleue*, 1896).
Foucher (Paul). Entre cour et jardin, études et souvenirs de théâtre. *Paris, Amyot*, 1867, in-12.
France (Anatole). La Vie littéraire. *Paris, Calmann-Lévy*, 1921, 4 vol. in-18.
Tome I. P. 84-94 (à propos du *Journal des Goncourt*). — Tome III. P. 142, 181, 184, 186, 188, 320. — Tome IV. P. 31 et 143.
Frary (Raoul). Essais de critique. *Paris, A. Colin*, 1891, in-12.
Frédérix (Gustave). Trente ans de critique. Avec une préface de M. Emile Deschanel, *Bruxelles, J. Lebègue. Paris, Hetzel*, 1900, 2 vol. in-12. Tome I. Etudes littéraires.
Fuchs (Max). Lexique du « Journal des Goncourt ». Contribution à l'histoire de la langue française pendant la seconde moitié du XIXe siècle. *Paris, E. Cornély*, 1912, in-8.
Galler (R.). Notes et Impressions. A propos de Germinie Lacerteux. *Bruxelles, Lebègue et Cie*, 1889, in-8.
Gautier (Théophile). Portraits contemporains. Littérateurs — Peintres — Sculpteurs — Artistes dramatiques. Avec un portrait de Th. Gautier. *Paris, Charpentier et Cie*, 1874, in-18.
Geffroy (G.). Notes d'un journaliste. *Paris, Fasquelle*, 1887, in-18.
Gilbert (Eugène). Le Roman en France pendant le XIXe siècle. *Paris, Plon-Nourrit*, 1896, in-18.
Les Goncourt (*Revue Encyclopédique*, 1895, p. 86-97).
— devant la critique anglaise (*Revue Britannique*, janvier 1895).
— (Souvenirs, extraits, etc.) (*Revue Encyclopédique*, 1896).
Gourmont (Rémy de). Les Goncourt, critiques d'art (*Mercure de France*, 1893).
— Edmond de Goncourt (*Revue des Revues*, 1896).
Hennequin (Emile). Etudes de critique scientifique. Quelques écrivains français. Flaubert, Zola, Hugo, Goncourt, Huysmans, etc. *Paris, Perrin et Cie*, 1890, in-18.
Pp. 157 à 183. Les Romans de Edmond de Goncourt.
Hermant (Abel). La Journée brève. (Le Grenier des Goncourt). *Paris, A. Lemerre*, 1921, in-12.
Hoche (Jules). Les Parisiens chez eux. *Paris, Dentu*, 1883, in-18.
Pp. 239-253 : Edmond de Goncourt et *la Faustin*.
Houssaye (H.). Fiches d'une petite bibliothèque (autographes de Baudelaire... Goncourt) (*Annuaire de la Société des Amis des livres*, 1883).
— Les Hommes et les Idées. *Paris, Calmann-Lévy*, 1886, in-18.
Huret (Jules). Enquête sur l'évolution littéraire. Conversations avec MM. Renan, de Goncourt... *Paris, Charpentier*, 1891, in-18.
Jaloux (Edmond). Le Prix Goncourt et le Prix « Vie Heureuse » (*Revue hebdomadaire*, 7 janvier 1922).
James (H.). Essays in London and elsewhere. *New-York, Harper*, 1893.
Kahn (G.). Le Prix Goncourt (*la Nouvelle Revue*, 1904).
Koehler (Er.) Edmond und Jules de Goncourt, die Begründer des Impressionismus. Eine Stilgeschichtliche Studie zur Litteratur und Malerei des XIX Jahrhunderts. *Leipzig*, 1912, in-8.
Larroumet. Etudes de littérature et d'art. Tome IV. *Paris, Hachette*, in-18.
— Edmond de Goncourt (*la Vie contemporaine*, 1896).
Lecomte (Georges). Les Goncourt, critiques d'art (*Revue de Paris*, 1894).
Le Goffic (Charles). Les Romanciers d'aujourd'hui. *Paris, Léon Vanier*, 1890, in-18.
Chap. 1 : les Naturalistes.
— Edmond et Jules de Goncourt. Article dans *la Grande Encyclopédie*, Paris, Larousse.

Lemaitre (Jules). Les Contemporains. 3e série. *Paris, Boivin et Cie*, in-12 (Pp. 37-90).
— Impressions de théâtre. 4e série. *Paris, Boivin et Cie*, in-18 (Pp. 219-231, 233-245).
Levallois (Jules). Les Contemporains chantés par eux-mêmes. Chansons. E. Renan... Ed. et J. de Goncourt. *Paris, Librairie Internationale*, 1868, in-2 (Pp. 9 à 12).
— Milieu de siècle. Mémoires d'un critique. *Paris, Librairie Illustrée*, 1896, in-12.
Lovenjoul (vicomte Spoelberch de). Les Lundis d'un chercheur. *Paris, Calmann-Lévy*, 1894, in-12.
Marillier. Les Goncourt (*International Quarterly*, 1903).
Marx (Roger). Les Goncourt et l'Art (*Gazette des Beaux-Arts*, 1897).
— Maîtres d'hier et d'aujourd'hui. *Paris. Calmann-Lévy*, 1914, in-12.
Les Goncourt et l'Art, etc., etc.
Maupassant (Guy de), Zola et de Goncourt (*le Gaulois*. 27 avril 1884).
Merlet (Gustave). Hommes et Livres. Causeries morales et littéraires. *Paris, Didier et Cie*, 1869, in-18.
Pp. 63-79. 81-96. 97-114.
Meunier (Georges). Le Bilan littéraire du xixe siècle. *Paris, E. Fasquelle*, in-18.
Michaut (docteur). Les Goncourt et le professeur Landouzy (*Chronique médicale*, 15 décembre 1903).
Morice (Ch.). La Littérature de tout à l'heure. *Paris, Perrin et Cie*, 1889, in-12.
Pipe-en-bois (Georges Cavalier). Ce que je pense d'Henriette Maréchal, de sa préface et du théâtre de mon temps. *Paris, Librairie Centrale*, 1866, in-8.
Pellissier. Les Goncourt (*Revue Bleue*, 1895).
Pontmartin (A. de). Nouveaux Samedis. *Paris, Michel-Lévy*, 1866, in-12.
Tome II, 2e série. Pp. 103 à 215.
— Souvenirs d'un vieux critique. *Paris, Michel-Lévy*, 1886, in-18.
Tome VII. Jules de Goncourt.
Remarques sur les Goncourt (*Chronique des Lettres françaises*, 1923, n° 1).
Revue d'histoire littéraire de la France. *Paris, A. Colin* (a publié de nombreuses études et articles sur les Goncourt. Consulter les tables établies par M. Maurice Tourneux, qui se vendent séparément).
Rioux de Maillou. Souvenirs des autres. Préface de G. Geffroy, *Paris. Crès*, 1918, in-12.
Rodenbach (Georges). L'Elite. *Paris, E. Fasquelle*, in-18.
— A propos de « Manette Salomon » (*Revue de Paris*, 1896).
Rosny (J. H.). Edmond de Goncourt (*Revue de Paris*, 1896).
— The Goncourt Academy (*The Fortnightly Review*, 1903).
— aîné. Torches et Lumignons. *Paris, la Force Française*, 1921, in-16, couv. impr.
Daudet. — Edmond de Goncourt, etc., etc.
Sabatier (Pierre). L'Esthétique des Goncourt. *Paris, libr. Hachette*, in-8. *Avec un portrait d'Edmond et Jules de Goncourt et un fac-similé de leurs écritures.*
Sainte-Beuve. Nouveaux Lundis. 3e édition. *Paris, Calmann-Lévy*, in-18.
Tome IV (1877). La Femme au dix-huitième siècle, pp. 1 à 30.
Tome X (1880). Idées et Sensations, pp. 393 à 416.
Salomon (Michel). Etudes et Portraits littéraires. Taine, Barbey d'Aurevilly... Ed. et J. de Goncourt... *Paris, Plon-Nourrit*, in-18.
Savine (Albert). Les Etapes d'un naturaliste. Impressions et critiques. *Paris, Giraud et Cie*, 1884, in-12.
Seillière (Ernest). Le Romantisme des réalistes. Gustave Flaubert. *Paris, Plon-Nourrit*, 1914, in-16.
Spronck (Maurice). Les Artistes littéraires. Etudes sur le xixe siècle. *Paris, Calmann-Lévy*, 1889, in-12.
Stern (A.). Studien zur Litteratur der Gegenwart. *Leipzig, Koch*, 1905.
Pp. 277-305.
Thibaudet (Albert). Réflexions sur la littérature esthétique des Goncourt (*Nouvelle Revue Française*, nov. 1920).
Troubat (Jules). Plume et pinceaux. *Paris, Liseux*, 1878, in-18.
Pp. 135 à 147. La Fille Elisa.
Van de Velde (S.). Die Brüder de Goncourt (*Deutsche Revue*, 1896, oct.-déc.)
Van den Bosch (F.). Autour du journal des Goncourt. Etude littéraire. *Gand, A. Siffer*, 1890, in-8.
Extrait du « Magasin littéraire et scientifique ».
— Essais de critique catholique (de Goncourt, Emile Zola, Flaubert, etc.) *Gand, A. Siffer*, 1898, in-8.
Vanderem (Fernand). A propos du Centenaire Goncourt. Une chanson contemporaine sur Germinie Lacerteux (*Revue de France*, 1er juillet 1922).
Vapereau (G.). Année littéraire.
Tomes I-X (1858-1867).
Verlaine (Paul). Edmond de Goncourt. (*Les Hommes d'aujourd'hui*, 6e volume, n° 274).
Witkowski (Gustave J.). Les Accouchements dans les beaux-arts, dans la littérature et au théâtre. *Paris, Steinheil*, 1894, in-8. Avec 212 figures.
Zola (Emile). Les Romanciers naturalistes. Balzac... Edm. et Jules de Goncourt... *Paris, G. Charpentier*, 1881, in-18, pp 223-253. Edmond et Jules de Goncourt.
— Nos auteurs dramatiques. *Ibid. id.*, 1881, in-18, pp. 388-395.
— Mes haines. *Paris, E. Fasquelle*, in-18.
— Le Roman expérimental. *Ibid., id.*, in-18.
— Une Campagne (1880-1881). *Ibid., id.*, in-18.

BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie de la France. Tables et feuilletons.
Carteret (Léopold). Le Trésor du bibliophile romantique et moderne. 1801-1875. Editions originales et livres illustrés. *Paris, L. Carteret*, 1923, 3 vol. gr. in-8 (*paraîtra en novembre*).
Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque Nationale. Auteurs. Tome LXII. *Paris, Imprimerie Nationale*, 1915, in-8.
Delzant (Alidor). Les Goncourt. *Paris, Charpentier et Cie*, 1889, in-18, couv. impr.
Hanotaux (Gabriel). Histoire de la Nation Française. Tome xiii. Histoire des Lettres, 2me volume (*De Ronsard à nos jours*), par Fortunat Strowski. *Paris, Librairie Plon*, 1923, in-4°.
Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux.

Le Goffic (Ch.). La Littérature française aux XIXe et XXe siècles. *Paris, Larousse*, 2 vol. in-8.
Lacombe (Paul). Bibliographie parisienne. Tableaux de mœurs (1600-1880), avec une préface de Jules Cousin. *Paris, Rouquette*, 1887, in-8.
— Catalogue de la bibliothèque de feu M. Paul Lacombe. Deuxième partie. 3e vente. *Paris, H. Leclerc et Ch. Bosse*, 1923 (avec table alphabétique des auteurs).
Lalou (René). Histoire de la littérature française contemporaine. (1870 à nos jours). *Paris, Crès*, 1922, in-16.
Lanson (Gustave). Manuel bibliographique de la littérature française moderne. XVIe, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles. Nouvelle édition revue et augmentée, avec un chapitre complémentaire sur le mouvement littéraire au début du XXe siècle et sur la littérature de la guerre. *Paris, librairie Hachette*, 1921, fort in-8.
Laporte (Ant.). Bibliographie contemporaine. Histoire littéraire du dix-neuvième siècle. *Paris, A. Laporte*, 1884, in-8.
Lorenz (Otto). *Continué par D. Jordell.* Catalogue général de la librairie française.
Petit de Julleville (L.). Histoire de la littérature française des origines à 1900. *Paris, A. Colin*, 8 vol. in-8.
Polybiblion. Revue bibliographique universelle.
Rahir (Edouard). La Bibliothèque de l'amateur. Guide sommaire à travers les livres anciens les plus estimés et les principaux ouvrages modernes. *Paris, Ed. Rahir*, 1907, in-8.
Thième (Hugo P.). Guide bibliographique de la littérature française de 1800 à 1906. *Paris*, 1907, in-8.
Tourneux (Maurice). La Bibliothèque des Goncourt, étude, suivie d'un essai bibliographique sur l'œuvre des deux frères. *Bulletin du Bibliophile*, 1897.
Il a été fait un tirage à part à 50 exemplaires de ce travail, mis en vente à 3 francs chez Leclerc et Cornuau.
Vapereau (G.). Dictionnaire universel des littératures. Seconde édition. *Paris, Hachette*, 1884, gr. in-8.
Vicaire. Manuel de l'amateur de livres du XIXe siècle.

ACADÉMIE GONCOURT

Le 7 avril 1900, à la suite du jugement, confirmé en appel le 1er mai 1900, déboutant la famille et permettant de constituer l'Académie, les sept académiciens (Alphonse Daudet étant mort) désignés par Goncourt se réunissent et complètent l'Académie, en nommant trois nouveaux membres : Léon Daudet, Elémir Bourges et Lucien Descaves.

L'Académie Goncourt se trouve ainsi composée :

Gustave Geffroy, J.-K. Huysmans, Léon Hennique, Paul Margueritte, Octave Mirbeau, Justin et Henry Rosny, Elémir Bourges, Léon Daudet et Lucien Descaves.

Sur arrêt du Conseil d'Etat, du 14 janvier 1903, l'Académie Goncourt est officiellement constituée. Elle est reconnue d'utilité publique par décret du 19 janvier 1903.

12 mai 1907. Mort de J.-K. Huysmans. Remplacé par Jules Renard (31 octobre 1907).
22 mai 1910. Mort de Jules Renard. Remplacé par Mme Judith Gautier (28 octobre 1910).
16 février 1917. Mort d'Octave Mirbeau. Remplacé par Jean Ajalbert (28 novembre 1917).
27 décembre 1917. Mort de Mme Judith Gautier. Remplacée par Henry Céard (29 avril 1918).
29 décembre 1918. Mort de Paul Margueritte. Remplacé par Emile Bergerat (21 mai 1919).

Le président de l'Académie Goncourt est :

M. Gustave Geffroy, 42, avenue des Gobelins.

Ouvrages ayant obtenu le prix Goncourt, depuis sa fondation :

1903. — Force ennemie, par J.-A. Nau (*pseudonyme* d'Antoine Torquet).
1904. — La Maternelle, par Léon Frapié.
1905. — Les Civilisés, par Claude Farrère (*pseudonyme* de Charles Bargone).
1906. — Dingley, l'illustre écrivain, par J. et J. Tharaud.
1907. — Terres lorraines, par Moselly (*pseudonyme* d'Emile Chenin).
1908. — Ecrit sur de l'eau, par Francis de Miomandre.
1909. — En France, par Marius et Ary Leblond.
1910. — De Goupil à Margot, par Louis Pergaud.
1911. — Monsieur des Lourdines, par Alphonse de Chateaubriant.
1912. — Les Filles de la pluie, par A. Savignon.
1913. — Le Peuple de la mer, par Marc-Elder (*pseudonyme* de Marcel Tendron).
1914. — *Décerné en 1916.*
1915. — Gaspard, par René Benjamin.
1916. — Le Feu, par Henri Barbusse et L'Appel du sol, par Adrien Bertrand.
1917. — La Flamme au poing, par Henry Malherbe.
1918. — Civilisation, par Georges Duhamel (*sous le pseudonyme* de Denis Thévenin).
1919. — A l'ombre des jeunes filles en fleurs, par Marcel Proust.
1920. — Nêne, par Ernest Pérochon.
1921. — Batouala, véritable roman nègre, par René Maran.
1922. — Le Vitriol de Lune et le Martyre de l'obèse, par Henri Béraud.

Conditions de participation au Prix Goncourt : Ce prix est annuel, d'une valeur de 5 000 francs. Les ouvrages, imprimés, parus dans les cinq ans, doivent être adressés, en 10 exemplaires, avant le 1er novembre, au Secrétariat de l'Académie.

Imprimerie de J. Dumoulin, à Paris

Le Cercle de la Librairie

rappelle que

SIX CAUSERIES

(Avec Index bibliographiques)

ont déjà été publiées :

I. **VICTOR HUGO.** L'écrivain et l'homme de lettres.

II. **LES ÉTOILES DU ROMANTISME** (Lamartine, Musset, Vigny).

III. **STENDHAL.** Origines du Roman psychologique.

IV. **BALZAC** et son temps.

VI. **FLAUBERT.** Origines du Roman naturaliste et réaliste.

VIII. **LES GONCOURT** et le style artiste.

Sous Presse :

V. **BAUDELAIRE.**

Supplément à la *Bibliographie de la France*, n° 45, du 9 Novembre 1923

CERCLE
de la LIBRAIRIE
Syndicat
des Industries du Livre

SYNDICAT
des LIBRAIRES
de la
Région de Paris

117, boulevard Saint-Germain

A TRAVERS LA LIBRAIRIE

CAUSERIES FRANÇAISES

JAN 22 1924
UNIVERSITY OF TORONTO

CINQUIÈME CAUSERIE

Faite au Cercle de la Librairie le 16 mars 1923

Allocution de M. Eugène MONTFORT

Fernand Vandérem, qui va vous parler de Baudelaire, n'est pas un poète. Cependant, je crois qu'aucun poète n'est plus que lui savant sur l'auteur des *Fleurs du mal.* Fernand Vandérem a écrit des romans et des pièces de théâtre, puis il s'est consacré à la critique, mais sa critique n'est pas celle d'un professeur qui corrige les écrivains fort d'une science empirique; c'est, au contraire, la critique d'un professionnel, d'un homme qui sait comment on fait un livre et ce que l'on met dedans. C'est aussi la critique d'un grand amoureux des lettres, de quelqu'un qui place au-dessus de tout la littérature et qui croit d'abord à l'importance de ce qui est écrit, à la primauté de l'intelligence et de l'art.

Aussi le « Miroir des lettres » dans lequel se réfléchit périodiquement la vie littéraire de notre temps et qui fait suivre avec intérêt la Revue où il paraît, n'est-il pas véritablement un miroir. Vandérem est trop ardent, trop passionné pour posséder un pareil miroir, semblable à une eau glacée ! Il vit sa critique.

Vous avez entendu parler de la querelle des manuels littéraires. Vandérem s'y est mis tout entier. Il a découvert nombre d'omissions d'importance dans les manuels de littérature écrits par les universitaires à l'usage des collèges; aussitôt il s'est enflammé, il est parti en guerre, il a mené campagne. C'est qu'il était meurtri dans son enthou-

E 0 2 b

siasme, choqué, scandalisé dans son amour éclairé des belles-lettres; il lui fallait agir et exprimer son indignation, et, comme il est fort intelligent, il l'a fait avec beaucoup de méthode et en usant de la meilleure dialectique.

Voilà Vandérem, voilà l'homme qui va vous parler de Baudelaire. C'est le poète qu'il préfère et il le connaît mieux que personne.

J'ai hâte d'aller m'asseoir au milieu de vous pour l'entendre et pour m'instruire avec vous.

(*Applaudissements.*)

BAUDELAIRE[1]

Par M. Fernand VANDÉREM

Mesdames et Messieurs,

Je dois vous dire que la charmante allocution de Montfort a été pour moi une grande surprise, une surprise délicieuse. Je n'ai donc rien pu préparer pour lui répondre.

Permettez-moi de remercier simplement le romancier, l'artiste, l'ami, d'avoir parlé de moi si gentiment.

Lorsque mon ami Montfort est venu me demander de faire une conférence au Cercle de la Librairie, je ne vous cacherai pas que j'ai été fort ennuyé. D'abord, parce que je suis très occupé, ensuite parce que je suis très paresseux, enfin parce que, comme vous n'allez pas tarder à vous en apercevoir, je ne sais pas parler... C'était donc toute une histoire; il fallait écrire ou faire sténographier ma conférence. Bref, toujours est-il que me voici. Et je vais vous dire pourquoi je suis ici.

J'étais tellement ennuyé que j'ai reconnu à cet ennui le signe certain de l'obligation impérieuse. Pour moi, j'ai une règle : lorsqu'une chose m'embête vraiment trop, je me dis que c'est mon devoir. Alors, j'ai cherché quel pouvait être le devoir qui m'embêtait tellement, et de devoirs il n'y en avait pas qu'un, il y en avait plusieurs : d'abord un devoir envers Baudelaire. Non pas que mes écrits aient quelque rapport avec ceux du poète, non pas que j'aie avec lui le moindre lien de parenté; mais je lui dois, depuis des années, tant de jouissances spirituelles, j'ai tellement répété pour lui mon admiration que cela me crée envers lui une sorte de fraternité, de filialité adoptive, et que lorsqu'il m'appelle, je dis, suivant un mot connu : « Baudelaire, me voilà! »

J'avais aussi des devoirs vis-à-vis de vous, Mesdames et Messieurs, peut-être pas vis-à-vis de vous personnellement, mais vis-à-vis de vos parents, de tous ceux qui, dans la librairie, depuis que j'ai abordé la carrière littéraire, m'ont aidé pour la diffusion de mes livres, pour leur vente, et avec lesquels j'ai toujours entretenu d'excellents rapports. Cela entraîne de la reconnaissance que l'on éprouve ou que l'on n'éprouve pas; moi j'éprouve cette reconnaissance et je suis très heureux de venir vous la témoigner.

Enfin, en dehors de la question devoir, il y a la question sympathie. Je ne saurais vous dire combien l'œuvre entreprise par le Cercle de la Librairie m'est sympathique. Dans tous les commerces du monde, l'essentiel pour l'employé comme pour le patron, c'est de bien connaître sa marchandise, c'est-à-dire d'être capable, en dehors des questions de comptabilité, de vente, d'habileté commerciale, d'être capable de renseigner le client sur la denrée qu'on lui offre en vente. Si cette nécessité existe dans tous les négoces, je la considère comme primordiale dans le commerce de la librairie qui, en même temps qu'un commerce matériel, est aussi et surtout un commerce intellectuel.

1. Je donne ici ma conférence telle que je l'ai prononcée, car en y corrigeant les négligences ou les répétitions de mots, je risquerais de lui enlever son ton familier et son mouvement. — F. V.

Les clients, vous le savez, peuvent être divisés en deux classes : l'une, dont je renonce à chiffrer le nombre, ce sont les clients qui ne savent rien. Ceux-là viennent auprès de vous comme des malades qui cherchent à se renseigner, à consulter un docteur, et si vous avez l'air embarrassé, si vous ne connaissez pas le titre des volumes, si vous ne connaissez pas les œuvres, fatalement, ils se sentiront en méfiance et, à la première occasion, ils iront chez le voisin. Et puis, il y a une minorité de clients, ceux qui savent quelque chose. Ceux-là ne sont pas moins redoutables, parce que, si vous montrez envers eux la même ignorance, la même hésitation, ils vous prendront en dédain, il leur déplaira de s'adresser à un libraire qui n'a l'air que d'un marchand de livres, que d'un marchand de papier imprimé, et, de préférence, ils iront chez un autre de vos confrères qu'à l'occasion ils pourront consulter, avec lequel ils pourront causer, s'entendre à demi-mot, — qui sera pour eux une sorte de confident et de camarade.

Évidemment, vous ne pouvez pas tout savoir, vous ne pouvez pas tout lire, puisque nous-mêmes, littérateurs, nous sommes loin de pouvoir tout lire et que les critiques eux-mêmes, non seulement ne lisent pas tous les livres qu'ils reçoivent, mais ne comprennent pas tous ceux qu'ils lisent. Néanmoins, quant aux notions indispensables, je mets en fait que le libraire le plus lettré sera celui qui a le plus de chances non seulement d'acquérir une clientèle importante, mais de l'étendre et de la conserver.

Dans le passé, d'ailleurs, nous avons eu des exemples qui justifient ma thèse, et je vous citerai un des plus illustres, qui n'a laissé, dans l'histoire des lettres et de la littérature, qu'un prénom, prénom déjà illustré par Homère; il s'appelait Achille. Il était premier commis à la Librairie Nouvelle, ou plutôt au magasin de vente de Michel Lévy qui s'appelait la Librairie Nouvelle. C'était un magasin situé au coin de la rue de Grammont, sur le boulevard, où est maintenant, hélas! un dancing... Achille était premier commis, et vous ne vous doutez pas, rien que pour avoir lu les livres, rien que pour avoir des notions littéraires, vous ne vous doutez pas du prestige dont il jouissait auprès de ses clients, de l'autorité qu'il avait acquise. Je me rappelle, lorsque j'étais enfant, dès que l'on parlait littérature ou livre, il n'était question chez moi, dans ma famille, que d'Achille. On disait : « Achille a dit : Ça, c'est bien... Achille a dit : Ça, c'est mauvais... Achille dit qu'il ne faut pas prendre ça... » Enfin Achille, c'était l'oracle.

Je me souviens qu'une fois, étant encore tout petit, je passais sur le boulevard avec mon père, et il entra avec moi à la Librairie Nouvelle. Il y avait là deux messieurs assez grands, élégants, avec une moustache tirant sur le blanc. L'un avait un monocle et l'autre n'en avait pas. Alors mon père me dit : « Tu vois ces deux messieurs, tu ne sais pas qui c'est? C'est Aurélien Scholl et Alexandre Dumas fils. » Je fis : « Ah! » Mais comme je suivais mon idée, j'ajoutai : « Et Achille? » Mon père me répondit : « C'est le petit monsieur brun qui cause avec eux. » Au bout de quelque temps, Achille, que je ne perdais pas de vue, s'éloigna de ses deux clients et vint parler à mon père qui me présenta à lui, et vous pensez si j'étais fier de connaître une personnalité aussi importante!

C'est pour vous donner une idée du prestige dont Achille jouissait aussi bien auprès de ses clients que des gens de lettres. Je dois ajouter même qu'il en abusait. Il en abusait avec le plus grand dévouement pour ses patrons, pour caser les vieux rossignols de la maison Calmann-Lévy. C'est ainsi que pendant trois jours de l'an de suite, je reçus aux étrennes trois fois un des navets les plus invendables du fonds Michel Lévy, l' « Histoire des comtes de Paris » du duc d'Aumale. Je l'échangeais aussitôt reçu, mais je me doutais bien que ces gros volumes illisibles me venaient d'Achille. Pourtant, je lui ai pardonné et je suis resté son client par la suite.

Vous vous demandez peut-être pourquoi je vous raconte tout cela. C'est pour vous dire comment j'entends ma tâche ici, pas en professeur, mais, si j'ose dire, en camarade. Je ne veux pas venir vous faire un cours d'histoire littéraire, un cours comme vous en trouverez à la Sorbonne; je ne vous parlerai pas de questions d'esthétique, je ne vous parlerai pas de questions d'école, je ne vous parlerai pas des origines littéraires de Baudelaire, ni de son influence, ni de ses successeurs. C'est un poète que vous connaissez un peu, que je voudrais vous faire connaître davantage et avec lequel j'espère qu'après cette conférence vous aurez fait plus ample connaissance.

Au premier abord, ce sujet, Baudelaire, a l'air d'un sujet magnifique. Baudelaire est très à la mode, vous le savez, grâce à son centenaire qui a permis d'éditer ses œuvres pour rien, grâce à la multiplication de ses éditions; enfin, c'est le poète du jour, et cela lui donne l'air d'être le sujet rêvé pour un conférencier, le sujet idéal. Il y a comme cela, au théâtre, des rôles qu'on appelle des rôles en or, et il semble que, rien qu'en le jouant, l'acteur va récolter tous les bravos, va tout tirer à lui; et puis, une fois devant le public, il se trouve que ce rôle est très ingrat, très difficile, et on dit : « C'est un faux beau rôle. » Je ne dis pas que Baudelaire soit un faux bon sujet, mais c'est un sujet extrêmement difficile. Oh! non pas en raison de l'étendue de son œuvre. Comparez-le, au contraire, avec Victor Hugo. Victor Hugo a fait environ cent volumes. Baudelaire, à sa mort, ses poèmes en prose n'étant pas publiés, a laissé au juste deux volumes, les *Fleurs du mal* et les *Paradis artificiels*. Il y a donc matériellement une énorme différence. Victor Hugo, sans parler de son théâtre, a laissé environ cent trente mille vers, quelqu'un en a fait le compte. Et Baudelaire, devinez combien? Environ quatre mille. Et tandis que, soit dit sans irrespect, dans Victor Hugo on peut éliminer, élaguer, sans faire tort à cette œuvre immense, chez Baudelaire pas un poème, pas une page presque qui n'ait sa signification, sa portée, et qui ne contribue à l'expression de cette âme d'élite : tant tout ce qu'a écrit Baudelaire plonge au fond même de son être et nous en apporte les émanations!

Perfection? Non, pas seulement la perfection, mais la profondeur, l'intensité, tout le flux d'humanité et de mystère que charrie chacun de ces poèmes. Voilà ce qui nous gêne pour y choisir.

Alors voici ce que je voudrais vous proposer. Je vais d'abord vous raconter l'existence extérieure de Baudelaire, son existence purement littéraire qui est d'ailleurs assez curieuse; après quoi, nous passerons à son existence sentimentale et cérébrale, qui vous donnera la clef de son œuvre. Seulement, entendons-nous bien, si je procède ainsi, ce n'est pas pour faire comme les professeurs ou comme les collégiens, pour vous expliquer, selon le vieux système, l'œuvre par l'homme et par sa biographie. C'est une méthode qui a du bon pour certains auteurs, mais elle ne convient pas à tout le monde.

Donc je ne vais pas vous dire, comme on fait pour certains auteurs : « Voilà ce qui est arrivé à cet homme et voilà les livres qui en résultent. » Ce ne serait pas vrai; avec Baudelaire c'est tout le contraire. Car les éléments extérieurs, sauf un voyage aux pays chauds dont je vous parlerai, n'eurent nulle influence sur son œuvre, et si je vous raconte sa vie, c'est pour vous montrer de quelle façon son talent, son génie, loin d'être dominé par les événements, surmonta, domina tous ces accidents vulgaires, les transfigura par l'art et sut en extraire tant de sublime beauté.

Je commence donc l'existence de Baudelaire.

Baudelaire est né à Paris, tout près d'ici, rue Hautefeuille, le 9 avril 1821. Son père était François Baudelaire, né en 1759. Il avait donc soixante et un ans quand le jeune Baudelaire naquit. Sa mère n'avait que vingt-sept ans, Elle s'appelait Mlle Archimbault du Fays. C'était une jeune fille sans fortune, la fille d'un officier de l'ancien

régime, qui avait été recueillie comme amie pauvre, sinon comme parente pauvre, par de riches banquiers de l'époque, les Pérignon. Le père de Baudelaire venait dans la maison des Pérignon. Lui, avait été précepteur chez les Choiseul. La Révolution étant arrivée, il s'était dévoué pour sauver les Choiseul et beaucoup de gens de leur caste. Après le 9 thermidor, les Choiseul reconnaissants lui procurèrent une situation au Sénat comme chef de bureau des services de l'intérieur. Il venait régulièrement chez les Pérignon ; il y venait dans le magnifique appareil dont bénéficiaient tous les fonctionnaires de l'Empire, dans un magnifique carrosse avec laquais poudrés derrière; à table, il avait un laquais chamarré qui le servait personnellement, et cela impressionnait beaucoup les petites Pérignon et la petite Archimbault du Fays. Si bien que lorsque François Baudelaire devint veuf, en 1819, et qu'il demanda sa main, tout d'un coup, à Mlle Archimbault du Fays, elle fut d'abord estomaquée, puis séduite, et finalement elle l'épousa.

Du reste, l'homme était charmant. Il était bon musicien, il était peintre ; il a laissé beaucoup de gouaches très agréables dont je vous parlerai tout à l'heure (la chose a son importance). Finalement, le mariage eut lieu, et deux ans après, en 1821, Charles Baudelaire naissait.

Le père de Baudelaire, qui s'était, peu avant, démis de ses fonctions, vivait de sa retraite et d'une petite fortune qu'il avait et il se consacra entièrement à l'éducation de son fils. Il avait un fils du premier lit, Claude Baudelaire, qui vécut tout à fait en dehors du rayon de la famille, qui était magistrat à Fontainebleau et que Charles Baudelaire ne fréquenta jamais, s'étant brouillé avec lui pour des questions d'argent vers 1850. Ce fut un parent nul dans son existence.

Donc le père de Baudelaire ne pensait qu'à son jeune fils, il avait pour lui une tendresse extraordinaire, il le choyait, il ne pensait qu'à son instruction, il voulait en faire un être d'élite, un être supérieur, et Baudelaire, dans une petite notice qu'il a rédigée sur son enfance, fournit cette indication : « Goût permanent, depuis l'enfance, de toutes les représentations plastiques. »

Le père de Baudelaire, en effet, ne négligeait rien pour développer le sens de l'art chez son fils. Baudelaire raconte que, au Luxembourg, il lui expliquait les beautés des statues, qu'il le menait dans les musées, qu'il lui commentait les tableaux, et à l'appui, je possède chez moi un volume très curieux qu'a fait le père de Baudelaire; cela s'appelle « l'Antiquité démontrée par les figures ». La reliure est une demi-reliure romantique en veau rose datant d'environ 1820 ou 1825. Ce volume est composé exclusivement de dessins au lavis, d'aquarelles légèrement teintées comme on les faisait alors, genre Fragonard, Prud'hon, et à côté de chaque objet, de chaque personnage, le père de Baudelaire avait écrit de sa main le nom latin, de façon que son fils, au lieu d'apprendre le latin dans les livres, suivant la méthode pédagogique qui dégoûte tant d'enfants, l'apprît d'une façon plaisante, par les yeux et par le cœur, si je puis dire.

Baudelaire garda d'ailleurs toute sa vie une grande tendresse pour son père, bien que celui-ci fût mort alors qu'il était très jeune, il avait environ sept ans. Dans une lettre à sa mère, au moment de sa pire détresse (et vous verrez par quelles détresses il passa), il dit : « Je suis absolument seul, je suis abandonné de tous, je n'ai en face de moi que le portrait de mon père qui, hélas! est muet. » Dans une autre lettre, il raconte une petite aventure touchante; traversant le passage des Princes, il a vu une gouache de son père exposée dans un magasin, mais il était tellement sans le sou qu'il n'a pu l'acheter. Il ajoute : « C'est malheureux, parce que toutes ces vieilleries ont pour moi une grande valeur morale. » Et plus tard, quand il sera tout à fait au comble de la détresse, qu'il aura un retour mystique, qu'il se mettra à prier,

quelle est la personne qu'il prendra, avec Edgard Poe, comme intercesseur auprès du Seigneur? C'est son père.

Vous voyez donc que, jusqu'à la fin, le père de Baudelaire fut pour son fils une sorte de demi-dieu, et ce mot-là n'est pas excessif si vous songez à la formation artistique qu'il avait imprimée à ce petit garçon si merveilleusement doué et que peut-être il ne devinait d'ailleurs pas tel.

Un an après la mort du père de Baudelaire, un grand malheur arriva à son fils : Mme Baudelaire se remaria. Elle épousa le colonel Aupick, un brave soldat, un beau militaire, un beau garçon, qui s'était distingué dans toutes les grandes batailles de l'Empire, Waterloo compris, qui alors était bien vu de ses chefs, bien en cour, ami des princes du sang. Quelque temps après, en 1833, le ménage partait pour Lyon où il y avait de l'agitation et où le colonel Aupick était affecté avec son régiment pour réprimer les troubles. On mit Baudelaire au collège de Lyon où il fut un assez brillant élève, mais déjà fort mauvaise tête. Puis le colonel fut rappelé à Paris, comme général commandant de la Place. Je vous signale, d'ailleurs, que le général Aupick ne connut dès lors que les plus hautes fonctions, successivement commandant de la Place de Paris, directeur de l'Ecole de guerre, ambassadeur à Constantinople, ambassadeur à Madrid, directeur de l'Ecole polytechnique. Non seulement un personnage, mais un gros bonnet officiel. Et alors vous devinez les heurts de ce grand dignitaire, imbu de l'esprit de discipline et gonflé de l'importance de ses fonctions, quand il eut à entrer en lutte avec une nature rebelle et si je peux dire bohème, comme celle de Baudelaire... Bref, revenu à Paris, il mit le petit Baudelaire à Louis le Grand où il donna les mêmes signes de talent et d'indiscipline, si bien qu'un jour on le mit à la porte.

Il est à remarquer que déjà Baudelaire faisait des vers, vers qui n'ont certainement pas la puissance, la frappe de ceux qu'il fera plus tard, qui rappellent ceux de Chénier, ceux de Sainte-Beuve; mais il y avait déjà dans ces vers, qui ont été publiés dans les œuvres posthumes, des dons, des accents de vrai poète.

Voilà donc Baudelaire sorti du collège. Il commence une vie de fête, de bombes, de bohème à outrance. Il fait la connaissance de gens de lettres, il court les cafés, le Quartier Latin, il fait des dettes ; il est épris de dandysme, il est toujours vêtu avec un soin extrême et même avec une certaine bizarrerie. Au bout de quelque temps, le général Aupick, qui n'admettait pas cette existence, qui rêvait de faire de Baudelaire un diplomate, un fonctionnaire, le général Aupick le fait venir, le gourmande, le menace. Il y a une violente discussion, et finalement le général décide de l'embarquer, comme on faisait pour les fils de famille qui se conduisaient mal, pour tous les mauvais sujets, comme on disait alors. Il l'embarqua comme pilotin sur un navire de commerce en partance pour les Indes. Mais Baudelaire, en arrivant à l'île Maurice, donna de tels signes de dépression, de neurasthénie, que le capitaine au long cours qui était chargé de le mener aux Indes n'osa l'emmener plus loin; il écrivit à peu près au général Aupick : « Je ne peux pas, ce petit mourra en route de chagrin et de désespoir. » Sur quoi, Baudelaire fut rapatrié.

Ce séjour à l'île Maurice est à retenir, car c'est le seul événement extérieur dont nous trouverons des traces dans la vie de Baudelaire, et des plus curieuses. Mais n'anticipons pas.

A son retour, Baudelaire était majeur, il fallut lui rendre ses comptes. Il lui revenait soixante-quinze mille francs de son père. On les lui donna. Il s'installe alors quai d'Anjou, dans l'hôtel Pimodan, un hôtel où logeaient beaucoup d'artistes et particulièrement (je ne peux vous citer tous ceux qui y venaient : Gautier, Gérard de Nerval, etc. Ne nous perdons pas dans les à côtés de cette aventure) particulièrement un nommé Boissard. Boissard était un amateur de lettres, il était peintre, faisait de la

littérature, etc., et ce Boissard pratiquait le haschisch. Avec Théophile Gautier, il y initia Baudelaire. Il est certain que c'est là que Baudelaire prit l'habitude des stupéfiants, et il est certain aussi qu'il continua, car en 1865 il avoue, dans une lettre, que pendant très longtemps il avait fait usage de l'opium.

Dans son livre sur les *Paradis artificiels*, il nous a montré tous les ravages que pouvait exercer sur l'intelligence l'abus des stupéfiants, mais lui-même pourtant ne pouvait s'en passer. Pour ma part je n'en serais pas étonné, car il me paraît évident que certaines poésies, certains de ses songes poétiques, comme *Rêve parisien*, par exemple, sont d'une nature tellement supra-terrestre qu'ils ne peuvent pas avoir été conçus par un individu à l'état normal, et que ces récits, ces récits dus à l'opium, il les a moins imaginés que transcrits, reconstitués. Certes, il a indiqué les affreux dangers de l'opium, et nous avons vu d'ailleurs des tas de gens prendre de l'opium, chez lesquels l'opium ne créait pas le génie mais l'abrutissement. Tombant sur une nature poétique comme celle-là, il est certain que l'opium a eu des effets surprenants et souvent magnifiques.

Déjà, Baudelaire commençait à publier (nous sommes aux environs de 1842), et il faisait la connaissance d'une femme qui allait exercer sur sa vie une influence désastreuse, cette Jeanne Duval, la mulâtresse dont nous parlerons plus tard. En même temps, il connaissait Hugo, Gautier, et se mettait à réciter des vers dans les cénacles avec le plus grand succès. Il avait fait en 1843, ses amis l'ont reconstitué, un bon tiers des *Fleurs du Mal*, mettons que ce soit en 1845. Baudelaire avait alors vingt-quatre ans. A ce moment, il a fait un tiers des *Fleurs du Mal*, où figurent certaines des plus belles pièces du recueil, et en 1850, Asselineau raconte qu'il a vu deux volumes cartonnés, reliés, dorés, qui contenaient toutes les *Fleurs du Mal*, sauf une vingtaine. Donc en 1850, c'est-à-dire à l'âge de vingt-neuf ans, Baudelaire a accompli la presque totalité de son œuvre poétique. Il a profité de l'élan magnifique de la jeunesse, il a profité des stupéfiants, il a profité de la souffrance, il a profité de tout. C'est pour vous dire à quel degré de maturité, dès la trentaine, il avait atteint.

Je reviens en arrière, en 1844, vous verrez pourquoi. Toutes ses orgies, ses fantaisies, toutes ses dépenses sont arrêtées tout à coup, parce qu'on lui donne un conseil judiciaire en la personne de M. Ancelle, un notaire fort estimable de Neuilly, mais d'un caractère, je crois, d'après ce qu'il résulte des lettres de Baudelaire, un peu étroit, tout à fait honnête homme, mais le contraire de ce qu'il eût fallu avec une nature aussi prime-sautière, aussi originale, aussi personnelle que celle de Baudelaire. Fatalement, Baudelaire devait le prendre en véritable haine. Il l'appelle dans une lettre « l'éternelle plaie de son existence ». Il fut, jusqu'à sa mort, en lutte avec lui.

Pourtant il s'était remis au travail. En 1845 et 1846, il débute publiquement par deux comptes rendus des salons de 1845 et 1846 qui font sensation dans le monde des artistes. Je ne m'attarderai pas sur ces salons, parce que le temps me manque, mais je tiens à vous dire que tout ce que Baudelaire a écrit sur les arts de cette époque, comme les articles faits en 1855, 1859 et par la suite, est, de l'avis de peintres actuels qui ne passent pas pour des peintres d'arrière-garde, qui sont vraiment des peintres très importants à l'heure présente, non seulement de la critique supérieure, mais ce qu'ils connaissent de plus profond en matière de critique d'art. Même à défaut de ces avis, on pourrait signaler que Baudelaire a deviné l'importance capitale de Delacroix. C'est lui qui a mis Delacroix à son véritable rang. Il a dénoncé tous les mauvais talents de son époque, il a deviné Manet, Courbet, il a deviné Constantin Guys, il a deviné Daumier, c'est-à-dire que tous ces gens-là il les a mis à leur rang et à un rang que ne leur conféraient guère leurs autres contemporains.

Enfin, en matière de musique, au moment où Wagner était inaccessible à la

plupart de ses contemporains, il lui consacrait en 1860 une plaquette qui fait date dans l'histoire wagnérienne, où toute la poésie de la musique de l'auteur du Tannhauser est décrite comme jamais elle ne l'a été.

Vous voyez donc que, chez ce poète, il y avait une organisation artistique tout à fait extraordinaire, puisque, en dehors même de la littérature, il avait porté ses dons dans un domaine qui n'était pas le sien.

A ce moment, Baudelaire traverse une nouvelle crise, tout en continuant à faire des vers. C'est une crise politique. Il se lance en plein dans la Révolution de 1848. Il fonde avec ses amis « le Salut public », journal qui dura trois jours, il se mêle à l'insurrection. Il a parlé quelque part, dans sa notice sur Pierre Dupont, de la révolte qui naissait, dans certaines âmes, auprès de certains militaires cruels et ponctuels de l'Empire. Vous avez deviné que c'était le général Aupick.

Je crois que le général Aupick eut une influence considérable sur les idées démocratiques de Baudelaire. C'est lui qui en fit, à force de vouloir le plier sous la discipline, une sorte d'anarchiste. Si bien que, quoique le général Aupick vînt d'être nommé à Constantinople, par je ne sais quel égarement, en 1848, Baudelaire courait les rues, le fusil à la main, en disant à ses amis : « Il faut aller fusiller le général Aupick. » Heureusement que, le général ayant gagné son poste, ce parricide fut épargné à notre poète.

Cette fougue démocratique de Baudelaire lui resta jusqu'en 1851, et c'est en 1851 encore qu'il faisait cet article sur Pierre Dupont où il notait son goût infini de la république, où il l'appelait poète providentiel, véritable chantre des douleurs du peuple. Par la suite Baudelaire devint, je ne dirai pas réactionnaire, mais enfin aristocrate. Il se manifeste tel surtout dans ses pages de carnet, dans ses notes intimes. Mais, voyez ses poèmes en prose, écrits presque tous à cette époque d'aristocratisme, ils respirent tous le plus profond amour pour le peuple, et non pas cet amour du peuple comme nous le voyons chez certains hommes politiques et qui est parfois suspect de verbalisme ou d'intérêt, mais l'amour d'un homme qui a lui-même passé par la détresse, qui a passé par la misère, et qui sait ce que c'est, comme il l'a dit, que « les yeux des pauvres » et tout ce qu'ils reflètent de longues, de dures souffrances.

A partir de ce moment, n'étant plus soutenu par ses idées politiques ni par le succès, le martyre de Baudelaire commence. C'est le dénuement absolu. Traqué par les huissiers, chassé de galetas en galetas, n'étant jamais sûr de coucher le soir dans le même lit, car il avait exactement 200 francs par mois pour vivre, et, avec ses goûts de prodigalité, qu'était-ce? On raconte, par exemple, qu'il entrait au Café Anglais et se faisait apporter un bol de punch et une côtelette, et il grillait la côtelette au-dessus du punch. Il avait souvent des traits de munificence un peu folle, comme celui-là. Mais que d'autres jours où il manqua non seulement de punch, mais, hélas! même de côtelette!

Pour vous donner une idée de sa détresse, voici une anecdote peu connue : il avait espéré, comme espèrent bien des gens de lettres quand ils n'ont pas le sou, il avait espéré dans le théâtre. Il avait même écrit le scénario d'un drame, *l'Ivrogne*, il s'était mis en rapport avec un acteur de l'époque, Tisserand, et il lui envoya le scénario. Vous savez combien vis-à-vis des acteurs, pour avoir leur estime, il faut avoir de notoriété, ensuite combien il faut sembler être bien de chez soi et n'être pas gêné. Or, devinez ce que cet infortuné Baudelaire est obligé de faire? En tête de sa lettre se trouve un passage qui n'a pas été publié, où il dit à Tisserand qu'il lui faut 20 francs pour finir sa semaine, et où il lui demande de faire porter ces 20 francs chez lui. C'est vous dire à quel dénuement il était tombé.

*

Dans l'intervalle, cependant, il a eu une heureuse rencontre. Il a rencontré sur sa route une âme sœur, c'est Edgar Poe, un écrivain tellement semblable à lui que, dans une de ses lettres, il écrit que des sujets, des idées et jusqu'aux mots, jusqu'à la façon de les exprimer qui lui étaient venus, il les a retrouvés presque textuellement et presque journellement dans Edgar Poë. Il se met alors, avec la passion qu'il apportait à tout ce qu'il aimait réellement, à faire cette traduction qui tint toute sa vie jusqu'en 1865. Et, détail tout à fait touchant, tout à fait joli, cet homme qui ne demandait jamais rien pour lui, ne cessa de multiplier des démarches pour qu'on parlât de ses traductions d'Edgar Poë. Il alla supplier par trois fois Sainte-Beuve, qui d'ailleurs promit tout et n'accorda rien. Il courait les critiques, les éditeurs. Il a eu — je crois que je l'ai écrit quelque part — il a eu deux charges dans sa vie, auxquelles il sacrifiait tout : Jeanne Duval et Edgar Poe.

Mais nous approchons de la date culminante de l'existence de Baudelaire : la publication des *Fleurs du Mal*.

Le manuscrit avait été livré à Malassis, au début de février 1857. Il en avait paru déjà dans la *Revue des Deux Mondes*, avec une note de présentation assez flatteuse mais un peu timide, une douzaine de poésies. Mais le volume enfin allait paraître. Seulement, il y a un détail à remarquer, c'est que les *Fleurs du Mal* sont prêtes en 1850 et que Baudelaire ne les livre totalement qu'en 1857. Vous sentez là à la fois la neurasthénie ou les difficultés qui opprimaient Baudelaire et lui enlevaient la résolution qu'il faut pour publier, et en même temps son goût passionné de la perfection qu'on ne trouve pas toujours chez certains littérateurs récents qui vont plus vite et qui apportent plus de hâte soit à écrire, soit à se manifester.

Nous retrouverons du reste cette même timidité, cette même minutie dans la correction des épreuves. Il restera six mois avant de donner le bon à tirer.

Enfin le volume paraît. Il n'était pas en vente depuis un mois qu'éclatait, dans le *Figaro*, un article d'un certain Bourdin le dénonçant à la justice. Ce Bourdin était le gendre de Villemessant, directeur du *Figaro*, journal alors vaguement officieux; puis c'était bien, à ce moment-là, de défendre la morale, de crier contre les ouvrages légers. Enfin un article d'une violence telle que le ministère, soit qu'il fût de mèche avec *le Figaro*, soit qu'il fût stimulé par le dénonciateur, ordonna des poursuites. Baudelaire est affolé, il court partout, il demande des articles à tout le monde, il prend comme défenseur M. Chaix d'Est-Ange, quoique il ne soit pas bon avocat, mais parce qu'il est bien avec le ministère d'Etat et qu'il espère que cela le sauvera. Il publie des articles de Barbey d'Aurevilly et d'autres, dans une brochure intitulée *Pièces justificatives* et tirée à 50 exemplaires, qu'il envoie à ses juges, à toutes les influences du jour... Et le procès enfin s'ouvre.

Il faut vous dire que Baudelaire n'était pas seul sur les bancs de la correctionnelle. Il y avait avec lui Debroise et Poulet-Malassis. Je vous parlerai avec quelques détails de ce dernier, puisque nous sommes entre amis des livres et que Poulet-Malassis est une des physionomies les plus curieuses de la librairie au siècle dernier. Debroise, c'était un associé éphémère qui avait mis de l'argent dans l'affaire et qui se retira dès que l'affaire devint mauvaise. Malassis, au contraire, était d'une vieille famille d'imprimeurs d'Alençon. Il était très lettré. Ancien élève de l'École des Chartes, puis, à la sortie de l'école, repris par le métier familial, il avait formé le rêve, qu'il a réalisé d'ailleurs, d'éditer de jolis volumes, en jolis caractères, sur du beau papier et de ne pas les vendre trop cher, à l'inverse de la librairie d'alors qui vendait bon marché, mais des impressions hideuses. Malassis avait décroché Banville, il s'occupait de décrocher Gautier, et finalement il avait décroché Baudelaire. Mais avec Baudelaire, les relations furent quelque chose de tout à fait spécial; ce fut une véritable fraternité

qui se créa entre eux, et lorsque, plus tard, Malassis se réfugia en Belgique sous la menace de la faillite, Baudelaire ne put se retenir de l'y rejoindre. Ils étaient tous deux dans une affreuse gêne, mais ils étaient ensemble. Il existe même une photographie de Baudelaire dédiée à Malassis, qui porte la dédicace suivante : « Au seul être dont le rire ait pu alléger ma tristesse en Belgique. » Ils ne cessèrent de s'aimer. Avec les mêmes goûts, ils avaient les mêmes dettes, ils avaient les mêmes créanciers, ils échangeaient les mêmes billets à ordre. Ce fut véritablement, je crois, un cas unique dans l'histoire des Lettres que celui de cet éditeur et de cet auteur se débattant dans les mêmes embarras, souffrant des mêmes peines et jouissant des mêmes joies dans une affection constante que rien ne put altérer.

Le traité pour les *Fleurs du Mal* était pourtant de conditions bien modiques. Il portait que le livre serait tiré à mille exemplaires et que Baudelaire toucherait 0 fr. 25 par exemplaire, soit le huitième du prix du volume qui devait être publié à 2 francs. Cela faisait donc 250 francs pour les *Fleurs du Mal*. Mais le volume fut porté à 3 francs, de sorte que Baudelaire put toucher, pour les *Fleurs du Mal*, la somme considérable de 350 francs.

Le procès eut lieu au mois d'août. Pinard, qui avait déjà occupé le siège du ministère public contre *Madame Bovary*, occupait également contre les *Fleurs du Mal*. Il fut d'ailleurs assez modéré. Cependant, il maintint l'accusation et Baudelaire fut condamné à 300 francs d'amende, ce qui le désola. Pensez donc, lui, fils de Mme Aupick, fils d'une ambassadrice, fils de famille ! Quel scandale pour ses proches ! Et puis, toutes les librairies fermées ! C'était un véritable désastre. Mais c'était un désastre moral accompagné d'un désastre matériel, car six pièces étaient supprimées, de sorte que l'édition se trouvait quasiment perdue. On cacha bien quelques exemplaires, mais c'était trop tard, la main de la police était dessus. On dut mutiler le reste du tirage ! Et cette opération qui devait mettre à flot Malassis, qui devait lancer à la fois le poète et l'éditeur, finit par une perte sèche pour tous deux, sans parler du discrédit.

Alors recommence pour Baudelaire une période de dèche pire que les précédentes. Tout en continuant sa traduction d'Edgard Poë, il fait une brochure sur Gautier, une sur Wagner, et il donne les *Paradis artificiels*. Il comptait beaucoup sur ce livre-là dont la moitié était de lui, de souvenirs personnels, et l'autre moitié une traduction de Quincey. Il espérait que cette peinture des effets intellectuels et artistiques des stupéfiants plairait aux artistes, aux gens du monde. Le résultat fut le suivant : non seulement le volume sombra dans l'indifférence, mais un an plus tard, il était soldé au prix de 1 franc, et même à 1 franc, il ne se vendit pas.

Le général Aupick était mort au mois d'avril 1857. Il n'avait assisté, heureusement pour Baudelaire, ni au triomphe des *Fleurs du Mal*, ni au procès. Baudelaire reprit alors avec sa mère des relations plus régulières, et c'est un passage de sa vie sur lequel il faut que nous insistions un instant.

On a publié les lettres de Baudelaire à sa mère. C'est certainement, à mon avis, dans son œuvre, un monument peu connu et de la plus haute importance, et combien déchirant ! Car nous voyons là presque jour par jour son martyre, son martyre matériel et aussi son martyre filial.

Baudelaire adorait sa mère, et en même temps elle l'exaspérait parce qu'elle ne le comprenait pas. Ce qu'elle admirait le plus dans son œuvre, c'étaient ses traductions d'Edgard Poë. Alors vous pensez quelle pouvait être la douleur de notre poète ! De temps en temps cependant, il avait encore des élans vers sa mère, il lui rappelait la tendresse qu'il éprouvait pour elle dans son enfance, il lui rappelait que, dans les *Fleurs du Mal*, deux pièces lui étaient dédiées et qu'il ne l'avait même pas indiqué, car, disait-il, « j'ai horreur de prostituer publiquement les choses de la famille ». Mais

entre eux il y avait un tel abîme spirituel ! Ces deux êtres ne pouvaient se rejoindre que par le cœur, et souvent la distance qu'avait mise entre eux leur différence cérébrale, leur cœur avait bien de la peine à la franchir.

Ce n'est qu'après la mort de son fils et lorsqu'en débuta l'apothéose, que Mme Baudelaire comprit tout ce qu'il était et commença à s'en sentir fière.

Enfin, en 1861, il y a un éclair, un espoir : une deuxième édition des *Fleurs du Mal*, augmentée d'une trentaine de pièces nouvelles, à laquelle Baudelaire a donné le plus grand soin, où il y a son portrait par Bracquemond, et une trentaine de pièces nouvelles. Il essaye de pousser le livre en se présentant à l'Académie française. Sainte-Beuve lui promet son appui, puis se défile. Il est obligé de retirer sa candidature. Il va voir chez le libraire ce que devenait le livre. Hélas ! comme pour les *Paradis artificiels*, quelque temps après l'édition était en solde !

Alors persécuté par les créanciers, persécuté par Jeanne Duval qui ne cessait de lui demander de l'argent, il écrit à sa mère : « J'écris entre une scène et une saisie, entre une saisie et une scène. » Que faire ? Que devenir ?

Il se rappelle soudain que d'autres grands poètes ou romanciers, Thackeray, Dickens, Longfellow, avaient fait des conférences fructueuses.

Malassis, comme je vous l'ai dit, s'était réfugié en Belgique, soit parce qu'il était sous le coup de poursuites pour avoir, selon sa coutume, publié des ouvrages un peu badins, pour ne pas dire plus, soit parce qu'il était gêné dans ses affaires. Baudelaire a l'idée d'aller le rejoindre et de faire là-bas des conférences. Il obtient un engagement. Il fait une conférence. Je tremble en évoquant ce souvenir, car ce n'est pas un souvenir d'heureux augure pour un conférencier : Baudelaire lut les *Paradis artificiels*, il les lut d'un bout à l'autre pendant deux heures. Au début, il y avait soixante personnes dans la salle, et à la fin il n'y en avait plus que cinq ! Ce fut un échec noir. Mais tout de même Baudelaire était tellement dégoûté de Paris qu'il resta en Belgique, non seulement par crainte de ses créanciers, mais parce que surtout, comme il disait, il avait horreur de la face humaine, horreur de ce Paris, où elle lui avait été si hostile, horreur de toutes les avanies et dénis de justice qu'il y avait subis.

En 1866, au bout de deux ans de séjour, Malassis pourtant lui réserva une petite surprise. Il y avait un certain nombre de ses poésies qui avaient paru de-ci de-là dans des périodiques, des revues petites ou grandes; Malassis les réunit en un volume intitulé « les Épaves », tiré à deux cent cinquante exemplaires. C'était précédé d'une préface très courtoise pour le public, où on lisait : « Ces poésies sont dédiées aux deux cent cinquante lecteurs composant le public littéraire en France; depuis qu'il y a des bêtes qui ont décidément usurpé la parole sur les hommes. »

Le livre se vendit peu. D'autre part, Baudelaire, épouvanté à l'idée d'un autre procès, n'insista guère pour le pousser et y dissimula même sa part de collaboration matérielle. Il n'avait plus d'autre consolation que d'écrire son journal intime. Ce journal intime était le déversoir à ses haines, à ses rancunes, à ses souffrances. Il en parlait souvent à sa mère dans ses lettres. Il lui écrivait : « J'ai voulu faire un livre vengeur. Je dirai tout, et quand ce livre paraîtra, les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau, après cela, paraîtront un pâle bouquin. Je veux mettre l'humanité entière contre moi. » Il n'a pas fait tout cela d'ailleurs, parce qu'il n'a pu colliger à temps les vagues papiers épars où il griffonnait. Ce livre se présente comme les *Pensées* de Pascal auxquelles, par endroits, on a pu le comparer. Il en est résulté l'œuvre la plus profonde, la plus humaine, la plus poignante, la plus dénuée de littérature et que des gens très importants, des gens de goût, des gens aussi sévères que M. Bourget sur les questions de psychologie, considèrent comme l'équivalent du journal de Stendhal ou des *Confessions* de saint Augustin.

Baudelaire resta quatre ans en Belgique. Pendant les deux dernières années, un autre travail le captivait. Il n'avait pas pris en horreur que la France, et les Parisiens, et l'humanité, il avait pris aussi en horreur les Belges. Il ne s'était pas fait encore entre la France littéraire et la Belgique littéraire la fusion qui s'est opérée depuis, et Baudelaire commençait un livre épouvantable sur la Belgique. Il en avait tracé presque la totalité du plan, quand, en 1866, la mort frappa à sa porte. Il eut une grave attaque d'apoplexie. On prévint Mme Aupick.

Baudelaire ne devait offrir au mal qu'une faible résistance. D'abord il était usé par la fatigue, par la misère, par les chagrins, usé aussi par l'opium. Il a écrit dans une note sur lui-même : « Tous mes ancêtres, fous ou maniaques, victimes de leurs affreuses passions... » Antécédents de famille fâcheux et dont on retrouve trace chez ses proches. Son frère, Claude Baudelaire, mourut d'hémiplégie, d'apoplexie ; Mme Aupick finit d'hémiplégie. Donc, il était guetté par le même mal, en dehors de tout son délabrement personnel. Son cas s'aggravait, on le ramena à Paris. On le conduisit dans une maison de santé de la rue du Dôme, près de l'Arc de Triomphe, où il végéta pendant six mois. Il ne pouvait plus parler, ne proférant que des monosyllabes. Les gens de lettres, les femmes qui l'avait connu ou aimé venaient le voir, le comblaient de gâteries, lui faisaient des lectures. Mme Paul Meurice, la femme de l'ami de Victor Hugo, venait lui jouer du Wagner. Il baissa lentement, lentement, et le 20 août 1867, il s'éteignit presque sans agonie.

Ses funérailles eurent lieu au cimetière Montparnasse. On était en été, il n'y avait personne à Paris. Il faisait un temps lourd et orageux. Gautier qui devait parler sur la tombe s'était défilé en prétextant son feuilleton, Sainte-Beuve en prétextant son état de santé. Il avait fallu se rabattre sur Banville. Enfin on fit tant bien que mal. On était une centaine à l'église, quand on arriva au cimetière on était cinquante. Alors le bon Théodore de Banville qui avait fait son discours en vingt-quatre heures, qui était crevé de fatigue et très souffrant, prononça un discours, un discours mémorable que je vous engage tous à lire. Vous le trouverez partiellement dans le livre intitulé « Baudelaire : *Souvenirs et Correspondance* », paru en 1872, chez Pincebourde ; vous le trouverez partiellement dans l'édition des *Fleurs du Mal*, de Fasquelle, et complètement dans un ouvrage, paru chez Baschet, la *Galerie contemporaine*, avec un très beau portrait de Baudelaire, par Carjat. Ce discours est la plus magnifique page qui ait été écrite sur Baudelaire. Banville osait y dire, à cette époque :

« Baudelaire n'est pas seulement un poète de talent, c'est un poète de génie. Sa gloire grandira de jour en jour. Il ne doit rien à personne. C'est une des plus hautes personnalités qu'ait produites la langue française et sa renommée ne cessera de grandir. »

N'oubliez pas qu'à ce moment-là Victor Hugo était empereur de la poésie... N'oubliez pas que Baudelaire gisait en solde...

Mais, à partir de ce moment, ne croyez pas que Baudelaire ait disparu. Dès sa mort s'organise ce que des gens malveillants ou railleurs, ou qui ne savent pas ce que représente dans notre poésie Baudelaire, ont appelé ironiquement « le culte baudelairien ». En 1868, MM. La Fizelière et Decaux publient une bibliographie de Baudelaire, pas un article, mais un véritable petit volume où les moindres poésies de Baudelaire, où ses moindres articles sont notés avec la date et l'endroit où ils ont paru ; un honneur qu'aucun poète français n'avait jusque-là connu. L'année suivante, c'est Asselineau qui publie sa biographie, avec cinq portraits à l'eau-forte. Deux ans après, c'est Pincebourde qui publie *Souvenirs et correspondance*, c'est-à-dire les premières lettres de Baudelaire et celles que les Vigny, les Delacroix, les Banville, les d'Aurevilly, les Victor Hugo lui ont écrites. M. Spoelberch de Lovenjoul reprend sa biblio-

graphie dans le même volume, et pendant ce temps Asselineau et Banville s'occupent des œuvres complètes qui avaient été le suprême rêve de Baudelaire, rêve qui n'avait cessé de le hanter pendant ses dernières années, car c'était là qu'il voyait le salut, le seul moyen de s'arracher à l'obscurité et à la misère.

Michel Lévy auquel on proposa l'affaire offrit 2 000 francs pour la cession de la totalité des œuvres. Mme Aupick allait accepter, et cela vous semble bien peu, 2 000 francs pour toute l'œuvre de Baudelaire ! Vous allez voir. Un tiers héritier, je ne sais qui, se mêla de l'affaire, dit qu'elle ne pouvait se régler à l'amiable, qu'il fallait une adjudication publique. L'adjudication publique eut lieu, et je vais vous dire une chose qui vous donnera une triste idée de ce qu'était la librairie d'alors : M. Michel Lévy obtint la cession sur une enchère de 1 750 francs, car personne n'alla jusqu'au prix de 2 000 francs qu'il avait primitivement offert. Vous ne rougirez pas de cette aventure puisque n'étant pas là, vous n'y avez été pour rien, mais j'espère aussi que, grâce à vous, pareille tristesse ne se reproduira plus dans l'histoire des lettres et de l'édition.

Baudelaire, dans une de ses lettres à sa mère, avait eu d'ailleurs à cet égard une phrase d'une singulière lucidité. Il disait : « Etant d'esprit impopulaire, je ne gagnerai pas beaucoup d'argent, mais je laisserai une grande célébrité. Mes livres plus tard se vendront bien, et ce sera pour les libraires une bonne affaire. »

Baudelaire, ne serait-ce qu'au point de vue commercial, vous le reconnaîtrez, ne manquait pas d'un certain esprit prophétique.

Nous arrivons à la fin de la vie extérieure de Baudelaire. Vous l'avez vu aux prises avec les difficultés matérielles de l'existence, vous êtes prêts maintenant à le voir aux prises avec de plus grandes difficultés encore qu'il a lui-même désignées dans la *Rançon* :

L'homme a pour payer sa rançon
Deux champs au tuf profond et riche.
Pour obtenir la moindre rose,
Pour extorquer quelques épis,
Des pleurs salés de son front gris
Sans cesse il faut qu'il les arrose :
L'un est l'art, et l'autre est l'amour.

L'art, ses luttes avec l'amour, vous allez les trouver dans les *Fleurs du Mal*, car c'est ce livre que nous allons maintenant aborder. C'est le seul de ses ouvrages que nous étudierons de près, car une fois que vous en posséderez la clef, tout le reste de Baudelaire sera éclairé pour vous, tout le reste de Baudelaire deviendra explicable, et je crois que vous chérirez tout le reste.

Les *Fleurs du Mal* sont certainement un des livres qui ont eu pendant plusieurs années la réputation la plus absurde, la plus fausse, et je ne parle pas seulement du vivant de Baudelaire qui, par suite de sa condamnation, était devenu une sorte de gibier de correctionnelle, un paria que les éditeurs éloignaient ou méprisaient, que les directeurs traitaient sans égards et auquel ils multipliaient les avanies, et il en resta toujours sur lui un mauvais vernis, — mais même après sa mort et même jusqu'en ces dernières années.

Les *Fleurs du Mal* furent donc l'objet de trois accusations capitales, d'abord de réalisme grossier et cynique, ensuite d'obscénité, et enfin de satanisme puéril...

Ne retenons, pour le moment, que la dernière accusation, et à certains égards Baudelaire y avait un peu contribué. Il avait gardé de ses fréquentations romantiques, de ses lectures romantiques, de la lecture de Petrus Borel et autres, le goût des curio-

sités funèbres, le goût des représentations de la mort, des crânes, des squelettes, un certain goût macabre qu'il introduisait, malgré lui, dans ses poèmes. Il y a des squelettes, il y a un ange rêvant sur un crâne... Tout cela, c'est le côté un peu rococo, c'est le côté je dirai un peu déguisement de Baudelaire, qui n'était qu'une des extériorités de son âme et par où il se plaisait à scandaliser. Mais il y a tout de même, dans ce satanisme, autre chose : il y a là une préoccupation morale très élevée qui dominait en Baudelaire, qui consistait dans la haine et la phobie du péché, une sorte de volupté à l'analyser, et alors, quand il transcrit littérairement les scrupules affreux et angoissants qui le mordent, le mal devient Satan, il devient Lucifer, et l'homme apparaît comme une sorte de pauvre damné ballotté constamment entre le péché et le remords, et continuellement en lutte avec le Démon.

Vous voyez donc que ce satanisme n'est pas si puéril que quelques incompétences le proclament.

Ajoutez à cela, ce qui le corse, la préoccupation qu'ont eue tous les grands poètes, la préoccupation constante du mystère des choses de l'au-delà, et par conséquent une préoccupation constante de la mort.

Dans toutes les *Fleurs du Mal*, en dehors de ces poésies macabres, vous trouverez des poèmes admirables ayant trait à ce souci : la *Mort des Amants*, la *Mort du Pauvre*, qui n'ont rien d'un satanisme de fabrication, de déguisement, qui indiquent au contraire une âme tendue vers les choses de l'au-delà, une âme profonde et sérieuse. Par conséquent les éditeurs qui nous donnent des éditions des *Fleurs du Mal* bourrées de stryges, bourrées de têtes de morts, de squelettes et de sphynx, etc., et les relieurs qui nous font des reliures du même genre, ces relieurs et ces éditeurs dénaturent les *Fleurs du Mal*. Ces éditions-là et ces reliures-là conviendraient à un tiers du volume, mais il reste les deux autres tiers qui sont parmi les plus splendides de toute l'œuvre et dont je vais vous parler.

J'arrive maintenant à la légende d'obscénité et de grossier réalisme.

A-t-on bien lu jusqu'au bout les poésies qu'on accusait de grossier réalisme et d'obscénité ? Il y en a une qui est célèbre, c'est *la Charogne*. On l'a souvent reprochée à Baudelaire ! De même que Sully Prud'homme était persécuté par *le Vase Brisé* dont on le comblait d'éloges pour lui rendre hommage, de même il y eut une constante insulte, pendant cinquante ans, jetée à la figure de Baudelaire, c'est *la Charogne*.

Peut-on effectivement, en apparence, trouver un sujet plus répugnant que celui de *la Charogne* ? Un amant qui se promène dans la campagne avec sa maîtresse et qui aperçoit un chien crevé; il l'analyse avec délectation, il lui montre dans le moindre détail toutes les horreurs de cette putréfaction, de cette décomposition. Oui, évidemment, ce n'est pas très séduisant, ce n'est pas très ragoûtant, mais écoutez la fin. Il se retourne vers sa maîtresse et il lui dit :

Oui, telle vous serez, ô la reine des grâces,
Après les derniers Sacrements,
Quand vous irez sous l'herbe et les floraisons grasses
Moisir parmi les ossements.

Et écoutez ce qu'il ajoute :

Alors, ô ma beauté, dites à la vermine
Qui vous mangera de baisers
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine
De mes amours décomposés.

Voyez-vous à présent le sens du poème ? Est-ce qu'un réaliste aurait fini ainsi ? Il

se serait contenté du tableau repoussant que l'on reproche si amèrement à Baudelaire. Or justement la grandeur et la beauté de l'œuvre de Baudelaire, c'est d'employer le réalisme le plus aigu, les peintures les plus crues pour arriver à des strophes comme celles-là, pour arriver à déclarer à sa maîtresse : « Tu mourras, tu disparaîtras, mais, je garderai

...La forme et l'essence divine
De mes amours décomposés.

C'est tout au moins un réalisme dont je prétends, moi, que c'est de l'idéalisme le plus pur.

Abordons les pièces condamnées, *les Femmes damnées*. Il m'est difficile de vous les citer ici, encore que ce ne soit pas bien grave étant donné l'art qui les orne, la grâce qui les pare, la noblesse des accents. Mais voyez également comment elles finissent. Dans la première, voici ce qu'il dit à ces malheureuses :

O vierges, ô démons, ô monstres, ô martyres,
De la réalité grands esprits contempteurs,
Chercheuses d'infini, dévotes et satyres,
Tantôt pleines de cris, tantôt pleines de pleurs,
Vous que dans votre enfer mon âme a poursuivies,
Pauvres sœurs je vous aime autant que je vous plains...

Vous entendez?

Pauvres sœurs je vous aime autant que je vous plains,
Pour vos mornes douleurs, vos soifs inassouvies,
Et les urnes d'amour dont vos grands cœurs sont pleins.

Vous voyez que la description qui précède ne visait pas que la grivoiserie, les peintures libertines; elle n'est là que pour arriver à exprimer cette pitié infinie que Baudelaire éprouve envers ces infortunées malades, envers ces pauvres inassouvies en quête de l'inconnu.

Voici l'autre pièce des *Femmes damnées*, qui se termine ainsi :

Descendez, descendez, lamentables victimes,
Descendez le chemin de l'enfer éternel,
Plongez au plus profond du gouffre où tous les crimes
Flagellés par un vent qui ne vient pas du ciel
Bouillonnent pêle-mêle avec un bruit d'orage.
Ombres folles, courez au but de vos désirs.
Jamais vous ne pourrez assouvir votre rage
Et votre châtiment naîtra de vos plaisirs.
L'âpre stérilité de votre jouissance
Altère votre soif et raidit votre peau,
Et le vent furibond de la concupiscence,
Fait claquer votre chair ainsi qu'un vieux drapeau.

Loin des peuples vivants, errantes, condamnées,
A travers les déserts courez comme les loups,
Faites votre destin, âmes désordonnées,
Et fuyez l'infini que vous portez en vous.

Trouvez-vous encore que ce soit là du badinage, de la pornographie? Moi, j'entends là le langage indigné ou pitoyable du prédicateur qui se penche sur des irresponsables et se désole sur leur affreuse destinée.

Qu'est-ce alors que les *Fleurs du Mal*, direz-vous, si ce n'est ni un recueil macabre, ni un recueil de poèmes cyniques, ni un recueil de poèmes grivois ?

On a beaucoup parlé en ces derniers temps, il y a une quinzaine d'années, il y a une vingtaine d'années, de « l'architecture » des *Fleurs du Mal*, c'est-à-dire du dessein du livre, du dessein que l'auteur avait en le composant, des dessous du livre. Ce qui est certain, c'est que Baudelaire professait que son livre n'était pas écrit au hasard, qu'il n'était pas tout simplement une gerbe de poèmes réunis pour faire un volume. Il écrivait, dès la seconde édition, à Vigny : « Le seul éloge que je sollicite pour les *Fleurs du Mal* est qu'on reconnaisse que ce n'est pas un pur album et qu'il a un commencement et une fin. »

Donc, il y avait un dessein chez Baudelaire, mais je ne suis pas sûr qu'il fût très ferme. Et la preuve qu'il n'était pas très ferme, c'est qu'il écrivit trois préfaces pour essayer de le formuler et qu'il n'osa en publier aucune. Dans l'une, il marque les liens qui unissent, selon lui, la musique à la poésie, dans l'autre les liens qui la rattachent à la peinture, aux arts cosmétiques, aux arts des parfums « par la possibilité d'exprimer toute sensation de crainte et d'amertume ».

Dans sa notice, sur sa jeunesse, il parle du « rapport perpétuel et simultané de l'idéal avec la vie ». Ailleurs, dans ses carnets, il écrira : « J'ai trouvé la définition de mon beau. C'est quelque chose d'ardent et de triste, quelque chose d'un peu vague laissant prise à la conjecture. »

En réalité, cette dernière phrase indique bien tout ce qu'il y a de difficile à définir les dessous de l'art de Baudelaire, puisque lui-même, si je puis dire, ignorait ses secrets de fabrication.

Mais pourquoi cette impuissance chez un cerveau aussi fort, aussi concentré, à exprimer son esthétique ?

C'est précisément parce que les *Fleurs du Mal* sont autre chose qu'un ouvrage d'art prémédité et établi selon des règles précises : c'est parce que c'est, à proprement parler une confession.

Je vous disais, au début, qu'à l'inverse de beaucoup d'auteurs, la vie de Baudelaire n'explique pas son œuvre. L'écrivain ordinaire, lui, est influencé par les circonstances, il en subit le contre coup et alimente ses ouvrages de ce qu'il en a ressenti ou de ce qu'il y a observé. Au contraire, le génie domine ces accidents, les transforme et fait plus que de les marquer de son empreinte; il les façonne en une matière idéale, supraterrestre, en une matière à son image et dont il est inconsciemment le seul à posséder ici-bas la formule, formule beaucoup plus instinctive que réfléchie et d'autant plus difficile à définir.

Je prononçais tout à l'heure le mot de confession. Effectivement Baudelaire, à plusieurs reprises, dans sa correspondance intime, exprimera ce qu'il a voulu faire. Il dira à sa mère : « Ce livre, revêtu d'une beauté cynique et froide, a été fait avec fureur et patience. » Et il ajoutera : « J'ai voulu y mettre quelques-unes de mes colères et de mes mélancolies. » Il écrira plus tard à son conseil judiciaire, M. Ancelle : « J'ai mis dans ce livre tout mon cœur, toute ma tendresse, toute ma religion, toutes mes haines. »

Mais il faut s'entendre encore sur ce mot de « confession ». Il ne s'agit pas ici d'une confession comme on l'entend au sens banal du mot. Baudelaire avait horreur, dans ses œuvres publiques tout au moins, dans ses poésies, dans ses poèmes, dans ses articles, de tout ce qui rappelait la littérature de confidences personnelles. Vous vous souvenez qu'à propos des pièces dédiées à sa mère, il disait : « Je ne veux pas prostituer publiquement les choses de la famille. » Et il avait horreur notamment des écrivains qui transposent directement en littérature leurs aventures, leurs peines de cœur, leurs douleurs intimes, leurs indignations. Il rappelait avec amertume et en

ricanant le mot de Leconte de Lisle : « Tous les élégiaques sont des canailles. » Par conséquent, plutôt que le mot confession pour désigner les *Fleurs du Mal*, je préférerais le mot de portrait, ou encore de reflet, car les *Fleurs du Mal* ne sont pas autre chose : c'est le portrait de Baudelaire par lui-même, le portrait de son âme, de son esprit, de son cœur, et c'est cela qui en fait l'attrait, c'est cela qui en fait le charme secret, c'est cela qui en fait la force et la singulière élévation.

Lorsqu'il s'agit de trouver le titre du recueil, j'ai négligé de vous raconter qu'il y avait eu, parmi les amis de Baudelaire, bien des discussions. Le livre fut annoncé d'abord sous le titre de « les Limbes », puis de « les Lesbiennes »; puis un ami de Baudelaire suggéra le titre de *Fleurs du Mal*. Titre magnifique, titre qui semblait voué à l'éternité et qui l'obtiendra certainement, mais titre qui ne nous montre qu'un des aspects du recueil, cet aspect pessimiste, amer et souvent satanique dont je vous ai parlé. Le vrai titre des *Fleurs du Mal*, savez-vous quel il serait? C'est celui que Baudelaire avait emprunté à Poe et qu'il donna à son journal intime : « Mon cœur mis à nu ».

Et alors quand Baudelaire nous parle de l'unité de composition de son recueil, de ce commencement et de cette fin, de ce dessein qu'il voudrait qu'on y reconnût, voulez-vous que je vous dise en quoi consiste cette unité? Mais précisément en ce qu'il y a mis tout ce qui était son être profond, son spleen, son amour de Paris, son amour des pauvres, son amour du vin et des excitants, ses passions, ses chagrins, ses désespérances, et par-dessus tout sa soif de l'au-delà, sa curiosité du mystère.

L'unité du recueil ne sera donc pas un effet de la composition, mais un effet de la permanence de l'auteur à travers tout le livre.

Beaucoup de poètes, et de grande valeur, sont des descriptifs; ce sont des gens qui, en présence de la nature, en présence des êtres, réalisent des peintures à l'aide d'images, de traits brillants, ou colorés, ou plastiques, exactement comme ferait un peintre, ou un sculpteur. Un esprit comme Baudelaire y ajoutera toujours davantage, Voyez, par exemple, deux pièces, l'une de Leconte de Lisle, l'autre de Baudelaire, mais traitant toutes deux du même sujet : *l'Albatros*.

Chez Leconte de Lisle, vous avez une peinture admirable de l'albatros. Chez Baudelaire vous avez une peinture non moins belle, mais à la fin, il y a autre chose, il y a le poète qui souffre, il y a le poète qui reparaît et qui se compare à l'albatros avec ses ailes de géant qui l'empêchent de marcher.

Un jour, Baudelaire a exprimé cette différence entre sa poésie et celle des autres poètes dans une appréciation sur Victor Hugo. Il disait : « M. Victor Hugo est un grand poète sculptural, mais qui a l'œil fermé à la spiritualité. »

Vous avez bien saisi le sens de ces mots : « Un grand poète sculptural », c'est-à-dire un grand poète capable de saisir les extériorités des choses, « mais qui a l'œil fermé à la spiritualité », c'est-à-dire un œil sinon fermé à cette spiritualité, du moins négligeant l'essence intime des choses, et c'est cela que Baudelaire recherche par-dessus tout.

Il a la même clairvoyance en ce qui le concerne, et toujours il ajoutera son empreinte à la description de ses sentiments. Il dira de lui-même : « Un vieux corps sans âme et mort parmi les morts. » Il comparera son âme à une cloche fêlée dont la voix brisée ne peut plus rendre de sons. Il dira : « J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans. » Il dira :

> Ah! Seigneur, donnez-moi la force et le courage
> De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût.

Il dira enfin, dans sa soif de se soustraire à la réalité vulgaire :

> Plonger au fond du gouffre, enfer ou ciel, n'importe,
> Au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau.

Et cet état d'esprit, il l'apportera constamment dans son observation des choses.

Vous connaissez tous des exemples de sa façon de considérer la nature. Est-il en face des bois? Est-il en face de la mer? Même manière. Vous connaissez la célèbre pièce :

Grands bois, vous m'effrayez comme des cathédrales.
Vous hurlez comme l'orgue et dans nos cœurs maudits,
Chantres d'éternel deuil où vibrent de vieux râles,
Répondent les échos de vos *De profundis*

Je te hais, océan. Tes bonds et tes tumultes,
Mon esprit les retrouve en lui. Sourire amer
De l'homme vaincu, plein de sanglots et d'insultes,
Je t'entends dans le rire énorme de la mer.

Comme tu me plairais, ô nuit, sans ces étoiles
Dont la lumière parle un langage connu,
Car je cherche le vide, et le noir, et le nu.
Mais les ténèbres sont elles-mêmes des toiles
Où vivent, jaillissant de mon œil par milliers,
Des êtres disparus aux regards familiers...

Un Hugo, un Leconte de Lisle eussent fait de ce sujet sans doute quelque chose de très beau, mais dans leurs poèmes il n'y aurait pas cette note personnelle qui reparaît toujours : le cœur, toujours l'âme de Baudelaire vibrant à travers de la description.

Prenons un autre exemple. La poésie française abonde en belles peintures des cieux. Voici comment Baudelaire voit le ciel :

En quelque lieu qu'il aille, ou sur mer ou sur terre,
Sous un climat de flamme ou sous un soleil blanc,
Serviteur de Jésus, courtisan de Cythère,
Mendiant ténébreux ou Crésus rutilant,
Citadin, campagnard, vagabond, sédentaire,
Que son petit cerveau soit actif ou soit lent,
Partout l'homme subit la terreur du mystère...

Voilà déjà quelque chose de plus qu'un simple paysage qu'on pourrait encadrer avec des baguettes d'or! Vous entendez ces mots :

Partout l'homme subit la terreur du mystère
Et ne regarde en haut qu'avec un œil tremblant.
En haut le ciel, ce mur de caveau qui l'étouffe,
Plafond illuminé pour un opéra bouffe,
Où chaque histrion foule un sol ensanglanté,
Terreur du libertin, espoir du fol ermite.
Le ciel, couvercle noir de la grande marmite
Où bout l'imperceptible et vaste humanité.

Vous apercevez la magnifique transposition du paysage extérieur se transformant, si je puis dire, en un paysage d'âme.

Ce spiritualisme que vous rencontrez chez Baudelaire dans le réalisme même le plus étroit, s'exprime encore mieux dans une pièce admirable, aspiration de son esprit s'envolant vers les sphères supérieures, qui est d'ailleurs intitulée *l'Élévation*.

Je vais prier Mlle Ducos, de la Comédie-Française, qui nous prête son charmant concours, de bien vouloir nous la dire[1].

1. *L'Élévation*, Fleurs du Mal. Édition Calmann-Lévy, pièce III.

Je crois vous avoir fait sentir ce qu'était l'esprit de Baudelaire, ce qu'était cette âme supérieure et cette intelligence plus que d'élite. Maintenant, nous allons le voir aux prises avec l'autre champ dont il parlait dans une poésie que je vous citais tout à l'heure, aux prises, après l'art, avec l'amour.

Je vous ai dit que son voyage à l'île Maurice avait exercé sur lui une profonde impression. Chez un autre poète, que serait-il résulté de ce séjour d'une ou deux semaines? Quelques souvenirs de voyage, quelques notes sur les pays chauds, quelques portraits de créoles ou d'Indiennes. Chez Baudelaire, rien que ce bref séjour dans une île éloignée, qu'il rêvait pourtant de quitter sur l'heure, laissa en lui une nostalgie, comme je vous l'ai dit, une nostalgie éternelle, et non pas une nostalgie des lieux mêmes où il avait vécu puisqu'il les avait abhorrés, mais la nostalgie de la transfiguration qu'il va leur imprimer et de l'espèce d'Eden incomparable que son imagination peu à peu en avait créé.

Voici, par exemple, deux poèmes qu'il écrivait presque à son retour, qui indiquent le tendre et même passionné souvenir qu'il avait gardé des femmes de ces régions lointaines.

Mlle Ducos va vous dire ces deux poésies, l'une, « A une Malabaraise[1] », qui dépeint la beauté spéciale de ces Vénus noires, et l'autre, « Bien loin d'ici[2] », qui est de la même note et qui vous montrera une certaine Dorothée dont Baudelaire n'oublia jamais les attraits.

On a cru longtemps que cette Dorothée était un personnage imaginaire. A la vérité, Dorothée était une négresse au service de la famille Autard de Bragard, vieille famille française qui avait émigré là-bas. Dorothée était une très jolie fille dont Mme Rosenmark, née Autard de Bragard, a parlé dans un article paru l'an dernier... Elle a donc existé. C'était, comme je l'ai dit, une très jolie fille, qui devint plus tard nourrice, dans la famille de Bragard, une jeune et charmante négresse dont Baudelaire s'était enamouré. « A une Malabaraise » concerne un peu Dorothée, mais c'est surtout l'autre poésie, « Bien loin d'ici » qui la concerne. J'ajouterai que la jeune servante avait tellement frappé Baudelaire qu'il fit également sur Dorothée un poème en prose que je voulais vous lire, mais le temps nous presse. Je vous dirai donc seulement deux mots de ce genre de poèmes.

Vous savez que Baudelaire s'était épris de l'idée de faire des poèmes en prose, à la suite de la lecture d'Aloïsius Bertrand, l'auteur de *Gaspard de la Nuit*; mais il avait à ce sujet une grande préoccupation qu'il exprime dans une lettre inédite : il ne veut pas avoir l'air « de faire le plan d'une chose à mettre ensuite en poésie ».

C'était une crainte vaine. Je ne dirai pas que ses poèmes en prose aient une valeur poétique et plastique égale à celle des *Fleurs du Mal*, mais il y a là autant de pensée, autant de sensibilité, autant d'émotion, autant de goût, autant de sens du mystère que dans les *Fleurs du Mal*, tellement que plusieurs sujets des *Fleurs du Mal* se retrouvent dans les poèmes en prose. Ces poèmes en prose sont donc une portion très importante de Baudelaire que je vous engage à lire et à ne pas négliger.

Et nous voici par ces vers directement ramenés aux amours de Baudelaire, car de ce goût des pays lointains, de ce goût de l'exotisme, Baudelaire n'avait pas conservé que des souvenirs; il en avait gardé une prédilection spéciale, peut-être d'abord ignorée de lui-même, et qui se révéla à lui dès la première femme qu'il rencontra lui rappelant celles qu'il avait aimées là-bas, la fameuse Jeanne Duval, la mulâtresse, celle qu'on a appelée « la Muse noire ».

Dévergondée, médiocre d'esprit, méchante, elle s'empara de l'âme de Baudelaire;

1. *A une Malabaraise*. Édition Calmann-Lévy, pièce XCII.
2. *Bien loin d'ici*. Édition Calmann-Lévy, pièce XCIV.

elle s'en empara d'abord sensuellement en raison des délices qu'elle lui rappelait; puis intellectuellement, représentant, pour lui, ce que j'appellerais son Paradis perdu et, comme telle indispensable.

Cette femme, malgré tous les tourments et toutes les avanies qu'il en endura, non seulement, il l'a chantée de toutes les manières, sur tous les tons, mais il a fait mieux, il lui a dédié son œuvre entière, il la lui a offerte en *ex-voto*. Procédé fréquent chez les poètes. Ne pouvant pas toujours couvrir d'argent leurs maîtresses, ils leur donnent une sorte de billet à ordre sur la postérité. Ils leur disent : « Je ne peux pas grand'chose pour toi, mais je te ferai durer grâce à mes vers; tu iras jusqu'à l'avenir le plus reculé, je porterai ton nom jusqu'à la postérité la plus lointaine. » Il y a des pièces dans ce genre qui sont fameuses. Notamment Ronsard, Malherbe, Corneille, ont ainsi donné à leurs maîtresses certains de ces chèques sur la postérité, que vous connaissez tous. Mais je ne crois pas que jamais poète — et ce n'est pas pour médire de ces grands classiques, de ces grands ancêtres — je ne crois pas que jamais poète ait dédié quelque chose de plus beau à la femme aimée que la poésie intitulée : *Je te donne ces vers...* que Mlle Ducos va vous dire[1].

Je demanderai à Mlle Ducos de vouloir bien lire également une déclaration, un souvenir d'amour à Jeanne Duval, qui est célèbre d'ailleurs, et qui s'appelle *le Balcon*[2].

Pourtant, sous ces vers admirables que vient de vous lire avec tant d'émotion Mlle Ducos, que de misère, que de tortures, que de vilaines choses ! Cette Jeanne Duval ne cessait de demander à Baudelaire de l'argent et toujours de l'argent, et le poète jusqu'à son dernier souffle ne vécut, ne travailla que pour satisfaire ses exigences. Cependant, il avait conscience de ce que valait celle pour qui il s'imposait tant de sacrifices. Il écrivait à sa mère :

« Vivre avec un être qui ne vous sait aucun gré de vos efforts, qui les contrarie par une maladresse et une méchanceté permanente, qui ne vous considère que comme son domestique et sa propriété, avec qui il est impossible d'échanger une parole politique et littéraire, une créature qui ne veut rien apprendre, une créature qui ne m'admire pas, qui jetterait mes manuscrits au feu si ça lui rapportait... J'ai des larmes de honte et de rage en t'écrivant cela. »

Voilà le martyre qu'il subissait !

Supposez, à la place d'un Baudelaire, un Musset aux prises avec une pareille créature, vous devinez les sanglots, vous devinez les cris, vous devinez les imprécations ! Baudelaire a une autre façon de faire. Musset est certes un grand poète aussi, mais c'est un poète que j'appellerai « direct ». Il ne sait que pousser des cris, il ne sait pas les transformer, et Baudelaire, sans se rendre compte lui-même de ce qu'il faisait, car il n'avait pas conscience, je vous l'ai dit, de ses procédés techniques, Baudelaire, ne considérant que son idéal littéraire, écrivait un jour à un admirateur du poète de *Rolla*, à un nommé Armand Fraisse, combien le révoltait, lui, chez Musset « cette insuffisance à comprendre le travail par lequel une rêverie devient un objet d'art ».

Un objet d'art, voilà ce que Baudelaire faisait de ses souffrances. Heine a écrit : « De mes grandes douleurs j'ai fait de petites chansons. » Musset en a fait des élégies. Baudelaire en a fait des objets d'art, ou plutôt, car ce mot même est trop petit, trop menu, trop vulgaire, il en a fait des œuvres d'art, et c'est pour cela que ses poèmes dédiés à cette femme abominable, à cette cupide mulâtresse, sont des poèmes qui iront à la postérité la plus reculée parce que leur beauté surélève le sujet et parce que c'est autre chose que des élégies, parce que c'est autre chose que des cris personnels : je vous l'ai dit, des œuvres d'art.

1. *Je te donne ces vers.* Édition Calmann-Lévy, pièce XL.
2. *Le Balcon.* Édition Calmann-Lévy, pièce XXXVII.

La preuve, d'ailleurs, que Baudelaire était capable en amour de la passion la plus épurée, des sentiments les plus généreux, les plus raffinés, nous allons l'avoir dans son aventure avec Mme Sabatier.

Mme Sabatier commence à jouir, dans les milieux littéraires actuels, d'une notoriété presque égale à celle dont elle bénéficiait dans les milieux littéraires de son temps. C'était un ancien modèle. Elle avait servi de modèle à Clesinger. C'est le sculpteur qui avait donné au Salon de je ne sais plus quelle année sa statue sous le nom de *la Femme au serpent*. Une splendide femme nue se tordant sous l'étreinte d'un énorme python. Les critiques de l'époque disaient que le visage de cette femme exprimait plutôt le plaisir que la douleur; on accusait aussi Clesinger d'avoir moulé le corps et de ne pas l'avoir sculpté. Tout cela avait créé à Mme Sabatier une certaine célébrité. Elle finit par trouver un ami très riche, un homme de finance et clubman fort en vue, M. Mosselmans qui l'installa rue Frochot, dans un appartement charmant et luxueux. Elle avait gardé, du temps où elle était modèle, des goûts artistiques et elle se créa véritablement un salon littéraire, ou plutôt une salle à manger littéraire. Il venait là Gautier, Flaubert, les Goncourt, Pradier, le sculpteur, toutes les illustrations littéraires et artistiques de l'époque, et enfin Baudelaire. Et comme Mme Sabatier dirigeait fort bien son salon, Gautier l'avait appelée « la Présidente ».

C'était une femme d'une jolie prestance, grande, fraîche, bien en chair. D'ailleurs, vous pourrez voir son portrait par Ricard, exposé actuellement à l'exposition romantique du faubourg Saint-Honoré, près de l'Elysée. Comme caractère, une personne gaie, affable, simple, très franche. Goncourt l'accusait d'être vulgaire. Elle l'était peut-être dans ses manières, mais elle ne l'était ni de sentiment, ni de style, car elle a écrit à Baudelaire des lettres qui sont non seulement d'un cœur d'élite, mais d'un esprit très délicat. Bref, une femme tout à fait séduisante.

Baudelaire fut introduit chez elle on ne sait par qui, et il en tomba follement épris. Mais avec une timidité qui venait moins de son tempérament que de l'espèce d'idolâtrie que lui inspirait Mme Sabatier et de la crainte affreuse qu'il avait d'être repoussé, il n'osa pas se déclarer. Et alors pendant quatre ans, régulièrement sinon tous les jours, car on ne fait pas tous les jours d'aussi belles choses, pendant quatre ans, à des intervalles plus ou moins espacés, il lui adressa, sans signer, avec une écriture renversée, déguisée, tantôt un petit bout de lettre suivi d'une poésie, tantôt une petite poésie suivie d'un petit bout de lettre, tantôt une poésie seule. Et ces poésies devaient être un jour parmi les plus belles des *Fleurs du Mal*. Mme Sabatier ne savait pas qui les lui envoyait, ou feignait de l'ignorer. Avait-elle compris? Etait-elle touchée? Nous le saurons plus loin. En tout cas, nul signe d'acquiescement à Baudelaire.

Deux ans après, en 1855, certaines de ces poésies reparaissent dans la *Revue des Deux Mondes*. Mme Sabatier ne bouge pas. Baudelaire, devenu de plus en plus intime dans la maison, se disait sans doute : « Elle ne veut pas de moi ! » et osait de moins en moins dévoiler son anonymat.

Enfin le volume paraît, et, au moment du procès, Baudelaire affolé a recours à Mme Sabatier. Il songe : « La princesse Mathilde a sauvé Flaubert, Mme Sabatier connaît un tas de gens influents, elle me sauvera. » Il lui écrit pour crier aide, et cette fois en signant, sans déguiser sa calligraphie, il lui dit : « Je vous écris pour la première fois de ma vie avec ma vraie écriture... » Il lui demande son aide, son secours. On pourrait croire que cet homme, hanté par la peur du tribunal, ne va lui parler que de son procès. Mais non ! Dans la lettre qui a quatre pages, il lui cite ses juges, mais du début à la fin il ne lui parle que d'amour. Il lui dit à peu près :

« Votre petite sœur m'a dit : « Vous écrivez de bien belles lettres à ma sœur ! » Vous n'êtes pas charitable de vous moquer ainsi de moi avec elle, en lui livrant le secret de mon cœur. » Puis aussitôt, la déclaration, l'incomparable déclaration :

« Vous oublier n'est pas possible. On dit qu'il a existé des poètes qui ont vécu toute leur vie les yeux fixés sur une image chérie. Je le crois en effet, mais je suis trop intéressé pour dire que la fidélité est un des signes du génie. Vous êtes plus pour moi qu'une image rêvée et chérie, vous êtes ma superstition. Quand je fais quelque grosse sottise, je me dis : « Mon Dieu ! si elle le savait ! » et quand je fais quelque chose de bien je me dis : « Voilà quelque chose qui me rapproche d'elle... en esprit. »

Et il finit ainsi :

« Rappelez-vous que quelqu'un pense à vous, que sa pensée n'a jamais rien de trivial et qu'il vous en veut un peu de votre malicieuse gaîté.

« Je vous prie très ardemment de garder désormais pour vous tout ce que je pourrai vous confier. Vous êtes ma compagnie ordinaire et mon secret. C'est cette intimité où je vous donne la réplique depuis si longtemps qui m'a donné l'audace de ce ton si familier.

« Adieu, chère Madame, je baise vos mains avec toute ma dévotion. »

Il ajoutait au bas de sa lettre, en une ligne, ce post-scriptum capital :

« Tous les vers compris entre la page 84 et la page 105 vous appartiennent. »

Ces vers, Mlle Ducos va vous en lire quelques-uns. Elle vous dira d'abord :

Que diras-tu ce soir, pauvre âme solitaire[1]...

et puis je vous dirai quelques mots sur la suite de l'aventure.

Vous voyez, par la noblesse de ces vers, par leur beauté, la passion d'ordre supérieur que Mme Sabatier avait inspirée à Baudelaire.

Après le procès, de si longs efforts, une si longue discrétion, tant de vers magnifiques et brûlants eurent leur récompense, et Mme Sabatier, la Madone, la Muse, un jour s'abandonna.

Vous devinez quel roman, quels poèmes aurait pu donner cette liaison si elle s'était poursuivie. Pour un poète comme Baudelaire, arriver à posséder la femme qui lui avait inspiré les plus nobles, les plus ardents et peut-être les plus originaux de ses poèmes, c'était non seulement son existence bouleversée, c'était Baudelaire sauvé, c'était toute une orientation nouvelle, tout un filon nouveau offert à sa poésie. Mais par une bizarrerie dont le secret nous échappe, ou plutôt de laquelle on n'a fourni jusqu'ici que des solutions arbitraires, par une bizarrerie étrange et bien inexplicable, quelques jours après que Mme Sabatier s'était donnée à lui, Baudelaire lui écrivait pour rompre.

Pourquoi ?

Il alléguait les prétextes les plus saugrenus. Il lui disait : « Vous étiez une déité, vous n'êtes plus maintenant qu'une femme. » Il disait : « Nous nous aimons, mais nous sommes séparés dans la vie... (Il le savait avant !) Nous serons torturés... », etc. Il en arrivait même, à bout de prétextes, jusqu'à invoquer ce pauvre Mosselmans, l'ami de Mme Sabatier, la peine que Mme Sabatier risquait de lui causer, enfin ce qu'on dirait à une grisette dont on veut se défaire, ce qu'on dirait même à une femme du rang de Mme Sabatier, qui physiquement vous aurait déçu.

Cette pauvre Mme Sabatier en fut complètement ahurie. Elle écrivit à Baudelaire des lettres déchirantes, des lettres d'une grande délicatesse, d'une grande finesse, et en même temps d'une profonde tendresse. Elle ne comprenait pas. Et il y avait, en effet,

1. *Que diras-tu ce soir?* Édition Calmann-Lévy, pièce XLIII.

de quoi ne pas comprendre ! Puis elle finit par consentir : « Eh bien ! c'est entendu, je resterai votre amie. » Elle pressentait pourtant quelque chose de louche là-dessous et elle disait : « C'est cette femme qui vous enlève à moi ! » Cette femme, c'était Jeanne Duval.

Alors elle resta l'amie de Baudelaire, mais tout de même il lui fallait une petite vengeance, et cette vengeance qui est peu connue, je vais vous la dire, le hasard me l'a fait connaître. Elle est infiniment touchante et gracieuse, comme tout ce que faisait Mme Sabatier.

Baudelaire avait offert à Mme Sabatier un exemplaire des *Fleurs du Mal*, dont il avait composé la dédicace avec des vers empruntés aux poèmes qu'il lui avait dédiés et qu'on vient de vous lire. Il n'y a pas le nom de Mme Sabatier, il y a simplement ceci :

A la très belle, à la très bonne, à la très chère !
Que ce soit dans la nuit et dans la solitude,
Que ce soit dans la rue et dans la multitude,
Son fantôme dans l'air danse comme un flambeau.
Tout mon être obéit à ce vivant flambeau.

Et il avait signé.

Alors, comme je vous l'ai dit, Mme Sabatier voulut sa petite vengeance, et voici ce qu'elle fit. Elle se procura un portrait de la mulâtresse, un portrait au crayon de Jeanne Duval par Baudelaire qui dessinait fort bien, puis elle le colla dans l'exemplaire relié que lui avait donné le poète, et elle écrivit dédaigneusement au-dessous de l'image de l'indigne rivale : « Son idéal ! »

Ce fut toutes les représailles de Mme Sabatier qui resta toute sa vie l'amie de Baudelaire et qui, aux temps de l'agonie, quand il était à la maison de santé de la rue du Dôme, venait le visiter affectueusement presque chaque jour.

En dehors de Mme Sabatier, il y eut encore une autre femme qui ne fit que traverser la vie de Baudelaire après avoir, je crois, traversé celle de Banville : Mlle Daubrun. C'était une actrice qui, paraît-il, était fort belle, dont je n'ai vu qu'une photographie nous montrant une personne avec de beaux appas, comme on disait alors, assez dodue, assez importante, et d'une beauté qui ne me paraît rappeler ni la fraîcheur et la grâce de Mme Sabatier, ni l'étrangeté de Jeanne Duval. Néanmoins, elle inspira à Baudelaire deux poèmes qui comptent parmi ses plus fameux, car ils sont empreints de cette spiritualité, de cette noblesse dans l'amour, de ce caractère universel et éternel dont je vous parlais, qui donne aux poèmes d'amour de Baudelaire un accent tel que ces vers, s'ils n'avaient pas été adressés à Mlle Daubrun, auraient pu l'être à Mme Sabatier ou à Jeanne Duval, ou adressés à telle autre femme aimée, bref à toutes les adorées de tous les temps.

Vous êtes un beau ciel aux tons clairs[1]...

Je pourrais vous parler encore d'autres petites amies de Baudelaire qui lui inspirèrent sinon d'aussi belles poésies, tout au moins des poésies charmantes : une petite modiste qui s'appelait Francisca, pour laquelle il fit des vers latins, dont il parle dans un de ses poèmes en prose et qui l'appelait, dit-il, « sacré marchand de nuages ! » — ce qui était la vérité, car c'était bien un marchand de nuages, c'était un poète, et elle ne comprenait pas qu'on vendît de cette denrée-là. Je ne vous parlerai pas de Berthe, qu'il connut à Bruxelles, pour laquelle il fit cette gracieuse poésie : « Les yeux de Berthe », ni de bien d'autres.

Car j'aurais voulu aussi vous signaler le côté parisien de Baudelaire, la tendresse

1. *Causerie*. Édition Calmann-Lévy, pièce LVI, et *Chant d'automne*, pièce LVII.

qu'il eut pour Paris. Mais l'epithète de poète parisien qu'on lui a donnée est une épithète vulgaire, trop triviale pour lui. Non, Baudelaire ne fut pas un poète parisien, il ne fut pas un poète boulevardier, ce fut le poète de Paris. Victor Hugo, Coppée et bien d'autres nous ont rendu le côté idéologique, le côté historique, le côté réaliste de la beauté de Paris. Baudelaire, lui, nous a donné de Paris la poésie éternelle, comme toujours, la spiritualité, la poésie intime que recèle cette ville unique, que recèlent ses horreurs, que recèlent ses mystères. J'aurais donc désiré vous faire dire par Mlle Ducos *le Cygne*, *les Petites Vieilles*, un poème extraordinaire où vous voyez défiler devant vous, comme des Daumier, des êtres ratatinés, réduits par le temps, réceptacles touchants et grotesques de tant de souvenirs, de tant de souffrances, défilé évocateur et inoubliable.

Mais le temps nous presse, et plutôt que de nous séparer sur cette lithographie d'un réalisme si âpre, je demanderai à Mlle Duclos de nous lire une pièce où Baudelaire a tracé comme la fresque de son propre martyre. dans le martyre du poète en butte aux haines de la foule, à son envie, à sa malfaisante sottise, à sa vulgarité et aussi du poète atteignant à l'apothéose radieuse qui l'attend là-haut. Cette pièce qui ouvre *les Fleurs du Mal*. sera la dernière (avant les quelques mots de conclusion) que je demanderai à Mlle Ducos de nous lire[1].

Mesdames, Messieurs, je m'excuse de vous avoir retenus si longtemps, mais je me pardonne d'autorité à moi-même et j'espère que vous me pardonnerez aussi si j'ai réussi à vous faire aimer Baudelaire.

Au siècle dernier, un chroniqueur qui connut son heure de célébrité, Hippolyte Castille, eut sur Baudelaire un mot qui fit fortune. Il disait : « Baudelaire est une pierre de touche. Il déplaît invariablement à tous les imbéciles. »

Mesdames et Messieurs, je ne forme qu'un vœu, c'est qu'en sortant d'ici aucun de vous ne puisse se sentir blessé par ce mot cruel.

1. *Bénédiction*. Édition Calmann-Lévy, pièce I.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

ÉTABLI PAR LE CERCLE DE LA LIBRAIRIE

Baudelaire (Charles), littérateur et poète, né à Paris en 1821, mort dans la même ville en 1867.

Ses œuvres

(Classées par *ordre alphabétique* de titres. Les différentes éditions du même titre sont classées par *ordre chronologique*, la première en date, étant *l'originale*).

Amœnitates Belgicæ. Épigrammes.

Recueil de 23 pièces autographes inédites, sauf 8 qui ont paru dans le *Nouveau Parnasse satyrique* (*La propreté des Demoiselles belges. Une eau salutaire. Un nom de bon augure. Opinion de M. Heizet sur le Faro. Les Belges et la lune. Epitaphe sur l'atelier de M. Rops. L'Esprit conforme. La Civilisation belge.*) La 4e et la 5e de ces pièces ont reparu dans les *Epaves*. Ed. Lemerre, 1890, in-16, et dans *Souvenirs et correspondance*, publiés par Pincebourde (Voyez à *Ecrits sur Baudelaire*).

Ce recueil manuscrit d'épigrammes, toutes dirigées contre la Belgique, appartenait à Poulet-Malassis qui a écrit sur un feuillet de garde : « Ce recueil n'a jamais été imprimé, bien que j'aie dit le contraire dans le livre de Charles Baudelaire (p. 184). C'était pour faire de la peine au bibliophile belge, le vicomte de Spoelberg (*sic*), et lui faire désirer, en vain, ma vente après décès. »

Ce recueil a été vendu en 1886 à la vente de la Bibliothèque Noilly.

La totalité des pièces satiriques sur la Belgique, a été insérée dans les *Œuvres posthumes* de Baudelaire, *Paris, Mercure de France*, 1918 (voyez ce titre).

Amœnitates Belgicæ, auctore C. B. — *S. l. n. d.* (Bruxelles, Poulet-Malassis, février 1866), in-8, 36 pp.

Brochure très rare, contenant 16 épigrammes contre la Belgique et les Belges; elle a été tirée à 10 exemplaires (7 sur vergé de Hollande, 2 sur Chine et 1 sur peau de vélin). Une des pièces, la Vénus Belga, a été donnée dans le Nouveau Parnasse satyrique du dix-neuvième siècle, *Eleuthéropolis* (Bruxelles), 1866, in-18. Ces épigrammes sont le spécimen d'un ouvrage satirique important que Baudelaire se proposait d'écrire contre la Belgique. (*Ant. Laporte*; *Histoire littéraire du dix-neuvième siècle*, Paris, 1884).

L'Art romantique. — *Paris, librairie Michel-Lévy frères*; *Librairie nouvelle* (Paris, impr. Claye), in-18 jésus, de 446 pp. (1868).

Edition originale qui forme le tome III des *Œuvres complètes* (voyez à *Editions collectives*).

La couverture porte la date de 1868.

Annoncé dans le numéro du 20 février 1869 de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 1465.

Toutes les études de critique d'art insérées dans ce recueil, sont en éditions originales, sauf *Th. Gautier*, *Richard Wagner* et *Tannhauser*, qui y sont réimprimées.

Aventures d'Arthur Gordon-Pym, par Edgar Poë, traduction de Charles Baudelaire. *Paris, Michel-Lévy frères*, in-12 (1858).

Edition originale.

Annoncé sous le titre de : *Dernière Histoire extraordinaire*, au faux-titre des *Nouvelles histoires extraordinaires*. A été publié, en 1857, dans le *Moniteur universel*.

Carnet inédit de Baudelaire. *Paris, Chevrel*, 1911, in-8, cart. bradel percaline verte.

Tiré à 100 exemplaires numérotés sur papier de Hollande et non mis dans le commerce. Texte encadré d'un filet rouge.

Reproduction fac-similé du carnet de notes de Baudelaire, avec commentaires en regard, publié avec une introduction et des notes par Féli Gautier et orné d'un dessin inédit de Baudelaire.

Carnet inédit de Baudelaire. *S. l.* (*Paris*), *aux éditions de la Sirène, 7, rue Pasquier*, (s. d.), in-8, cart. bradel demi-percal. verte.

Reproduction fac-similé exacte d'un carnet de notes de Baudelaire, comprenant 56 ff.; les 2 pp. intérieures du cartonnage sont également occupées par des annotations.

Reproduction par les ateliers Marty, tirée à 120 exemplaires numérotés.

Causeries. Illustrations de Constantin Guys. Préface de F. F. Gautier. *Aux éditions du « Sagittaire » chez Simon Kra, 6, rue Blanche à Paris* (impr. Duclos, Lefèvre et Colas à Paris), 1920, in-16 carré, couv. impr.

1 f. blanc, 125 pp. et 1 f. bl. Titre avec vignette, bistre et noir. Couv. papier marbré avec étiquette portant : *Charles Baudelaire, Causeries, éditions du Sagittaire.* Etiquette impr. au dos. Entre le faux-titre et le titre, frontispice.

Edition originale en librairie des « Causeries » du Tintamare, qui n'avaient pas encore été réunies en volume, et que l'on a attribuées à Baudelaire, bien que l'on n'ait aucune indication de la part prise par lui à la rédaction de ces articles.

La Chute de la maison Usher, par Edgar Allan Poë. Traduction de Ch. Baudelaire. Dessins de Combet-Descombes. *Editions de la Sirène, 12, rue de la Boëtie, Paris (VIII[e])* (impr. Amstein et Richard), *s. d.* (1919), in-8, couv. impr.

Première édition séparée.

1 f. bl. compris dans la pagination, 49 pp. verso de la dernière p. blanc et 1 f. n. ch. avec une vignette au recto et l'achevé d'imprimer au verso.

Publié à 10 francs. — Tiré à 635 exemplaires numérotés, dont 10 sur Japon (1 à 10) et 25 sur vélin de Hollande (11 à 35).

Le Cœur révélateur, traduit de Poë. *Paris, Journal*, 4 février 1853.

Autre version que celle des *Nouvelles Histoires extraordinaires*.

Comment on paie ses dettes quand on a du génie. (*Echo des théâtres*, 25 août 1846.)

Curiosités esthétiques. *Paris, Michel-Lévy frères*, in-12 (1868).

Edition originale qui forme le tome II des Œuvres complètes (voyez à *Editions collectives*).

Tous les articles de critique d'art insérés dans ce recueil, paraissent pour la première fois dans ce volume, sauf les Salons de 1845 et de 1846 (voyez ces titres).

Annoncé dans le numéro du 19 décembre 1868 de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 10833.

Du Vin et du Haschich comparés comme moyens de multiplication de l'Individualité et de l'Idéal artificiel (dans le *Messager de l'Assemblée*, 7, 8, 11 et 12 mars 1851 ; et dans la *Revue Contemporaine* de 1858).

Première ébauche des *Paradis Artificiels*.

Edgar Allan Poë; sa vie et ses ouvrages. *Revue de Paris*, mars-avril 1852.

Notice différente de celles qui ont été imprimées en tête des *Histoires extraordinaires;* elle contient une appréciation critique de Charles Baudelaire sur la plupart des ouvrages de Poë.

Les Epaves, de Charles Baudelaire. Avec une eau-forte frontispice de Félicien Rops. *Amsterdam, à l'enseigne du Coq* (Bruxelles, Poulet-Malassis), in-12, couv. impr. (1866).

Tiré à 10 exemplaires sur papier de Chine et 250 exemplaires sur grand papier vergé, tous numérotés.

Entre le faux-titre et le titre, frontispice tiré sur Chine d'une composition fantastique portant : *Les Epaves, par Charles Baudelaire*, protégé par un papier de Chine sur lequel est imprimé en rouge : *Explication du frontispice* (suit l'explication). Il existe plusieurs états de ce frontispice.

L'avertissement non signé est de Poulet-Malassis.

Outre les 6 pièces condamnées des *Fleurs du Mal*, ce recueil contient 17 autres poèmes parus dans divers journaux et revues de 1862 à 1865. (*Voir* : Spoelberch de Lovenjoul, *Lundis d'un chercheur*, pp. 268-270).

Les Epaves, de Charles Baudelaire. Pièces condamnées, galanteries, épigraphes, pièces diverses, bouffonneries. *Bruxelles, chez tous les libraires, s. d.*, in-12, couv. impr. (1866).

Couverture grise, imprimée en rouge, portant en outre : *La Littérature proscrite. Livres français défendus en France.*

Cette édition, tirée à 500 exemplaires sur papier vélin, n'est qu'une réimpression de l'édition d'*Amsterdam* (Bruxelles), citée plus haut. Elle n'a ni titre, ni le frontispice de Rops, ni l'avertissement.

Les Epaves, de Charles Baudelaire. Pièces condamnées, galanteries, épigraphes, pièces diverses, bouffonneries. *Bruxelles, chez tous les libraires* (Bruxelles, typ. de Ch. Vanderauwera), in-12, couv. impr. (1874).

Titre rouge et noir. Entre le faux-titre et le titre, même frontispice de Rops, qu'à l'édition de Poulet-Malassis [*Amsterdam* (Bruxelles)], 1866.

Il a été tiré quelques exemplaires sur papier de Hollande, de cette édition.

Les Epaves. *Paris, Alphonse Lemerre, éditeur*, in-16, couv. impr. (1889).

Première édition française.

Enregistré dans le numéro du 8 février 1890 de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 825, comme suit :

Baudelaire (C.). — Les Épaves (vers), par Ch. Baudelaire. Petit in-12, 51 pp., impr. et libr. Lemerre (27 janvier).

En outre des exemplaires sur vélin, il a été tiré : 5 exemplaires sur papier du Japon; 30 exemplaires sur papier de Chine; 10 exemplaires sur papier Whatmann et 30 exemplaires sur papier de Hollande.

Les Épaves. *Paris, Lemerre*, 1917, in-12, couv. impr.

Publié à 2 francs.

Il a été tiré, en outre, 30 exemplaires sur Hollande à 5 francs; 10 exemplaires sur Whatmann à 5 francs; 30 exemplaires sur Chine à 5 francs et 10 exemplaires sur Japon à 10 francs.

Eureka, par Edgar Poë, traduit par Charles Baudelaire. *Paris, Michel-Lévy frères*, in-18, de 252 pp. couv. impr. (1864).

Edition originale.

La première partie de cet ouvrage parut d'abord dans les nos 2 à 5 de la *Revue internationale*, publiée en Suisse, 1859-1860, sous le titre : *Eurêka*, ou *Essai sur l'univers matériel et spirituel*, et n'y fut pas terminée.

La Fanfarlo. Dans *les Veillées littéraires illustrées, n° 15*. Impr. de Lacour, à Paris; *A Paris, chez Bry aîné, rue Guénégaud, n° 29*, in-4 (1849).

Annoncé dans la *Bibliographie de la France*, du 7 juillet 1849, sous le n° 3842.

Dans ce numéro, cette nouvelle accompagne un roman de Jules Sandeau, *Mademoiselle de Kérouare*.

La Fanfarlo, avait paru d'abord, dans le *Bulletin de la Société des Gens de lettres*, numéro de janvier 1847. Signé : *Charles Dufayis*.

La Fanfarlo, de Baudelaire. Ornée de bois gravés, par Pierre Roy. *Paris, Société littéraire de France, 10, rue de l'Odéon, MCMXX* (1920), pet. in-16, cartonné.

77 pp. le 1er f. blanc, 1 f. n. ch. pour l'achevé d'imprimer, et 1 f. blanc.

Couv. impr. reproduisant le titre (noir), tirée en bistre.

Tiré à 1 000 exemplaires numérotés et publié à 12 francs.

La Fanfarlo. Illustrations en trois tons, de R. Placeck. *Paris, Maurice Glomeau, MCMXXIII* (1923), in-16, couv. impr.

En préparation. — Sera tiré à 1 000 exemplaires sur chiffon du Marais, et publié à 20 francs.

Fanfarlo, Mit 15 Original Lithographien von Rudoff Grosemann. *München, O. C. Recht*, 1923. gr. in-8.

Tiré à 440 exemplaires.

Les Fleurs du Mal, par Charles Baudelaire. *Paris, Poulet-Malassis et de Broise, libraires-éditeurs, 4, rue de Buci* (Alençon, impr. de Poulet-Malassis et de Broise), in-12, couv. impr. (1857).

Edition originale publiée à 3 francs sur papier d'Angoulême. Il a été tiré quelques exemplaires sur papier vergé (10 d'après Asselineau).

Une note de Poulet-Malassis sur son exemplaire des Fleurs du Mal fixait à 20 le chiffre de ces exemplaires. Depuis lors, M. Fernand Vandérem, dans une étude parue dans le numéro du 1er juin 1922 du *Bulletin du Bibliophile*, a établi que c'est bien 20 exemplaires qui était le chiffre exact du tirage sur Hollande, et a donné la nomenclature de 12 de ces exemplaires connus, les 8 autres restent à identifier.

On lit annoncé sur la couverture : Pour paraître en juin 1857; *Curiosités esthétiques*. Cette édition n'a jamais paru. La première qui fut publiée est celle de Michel-Lévy, 1868.

M. G. Vicaire, dans une étude parue dans le *Bulletin du Bibliophile*, novembre-décembre 1913, signale deux couvertures différentes, pour l'édition originale (1857) des *Fleurs du Mal*.

La couverture originale, doit porter, au verso, en tête :

En vente à Paris, à la librairie de Poulet-Malassis et de Broise, 4, rue de Buci... et se terminer en bas par :

Curiosités esthétiques, par Charles Baudelaire, in-12, sur papier d'Angoulême collé. Et, au dessous, séparé par un trait : *Alençon, imprimerie de Poulet-Malassis et de Broise.*

Dans les exemplaires recouverts de la seconde couverture, le titre du livre, qui a 13 centimètres 2 millimètres, est différent de celui de la couverture qui mesure 15 centimètres 1 millimètre, de la tête du mot : *Les*, jusqu'au-dessous de la date, *1857*. En outre, cette date, est en caractères plus gros que ceux de la première couverture.

Cette seconde couverture porte au verso du second plat, en haut : *Librairie Poulet-Malassis et de Broise, 4, rue de Buci*, et se termine, en bas, par : *du Régent, annotées par M. de Lescure (sur papier vergé)*. Puis un trait, et au-dessous : *Alençon, impr. de Poulet-Malassis et de Broise.*

Les *Fleurs du Mal* venait d'être annoncé dans la *Bibliographie de la France* du 11 juillet 1857, lorsque, sur une critique venimeuse d'un rédacteur du *Figaro*, cet ouvrage fut l'objet de poursuites judiciaires. Baudelaire s'entendit alors condamner, le 20 août 1857, « pour offense à la morale publique et aux bonnes mœurs », à 300 francs d'amende et, solidairement avec ses éditeurs, aux frais du procès. En outre, six des poèmes, les plus beaux qu'il ait composés, désignés par le tribunal parce qu'ils contiennent, selon l'énoncé du jugement, des passages et expressions obscènes et immorales (*sic*), durent disparaître du recueil. Ce sont : *Les Bijoux; Le Léthé; A celle qui est trop gaie; Lesbos; Femmes damnées; Les métamorphoses du Vampire*.

La pièce condamnée « Lesbos » avait paru pour la première fois, en 1850, dans *les Poètes de l'Amour*, anthologie publiée par Julien Lemer. *Paris, Garnier frères.*

Les Fleurs du mal, seconde édition, augmentée de 35 poèmes nouveaux, et ornée d'un portrait de l'auteur dessiné et gravé par Bracquemond. *Paris, Poulet-Malassis et de Broise, éditeurs, 97, rue de Richelieu, et passage Mirès, 36* (impr. Simon Raçon et Comp.), in-12, couv. impr. (1861).

Seconde édition originale, publiée à 3 francs et tirée à 1500 exemplaires.

Selon M. Vandérem, il a été tiré 10 exemplaires sur Chine de cette édition, et l'on connaît également l'existence de 2 exemplaires sur vélin fort, dont l'un fut dédié à Alfred de Vigny et l'autre à Paul de Saint-Victor. Le nombre exact de ces exemplaires, très restreint sans doute, n'a pu être fixé. Le portrait de Baudelaire qui décore cette édition est généralement tiré sur papier vélin. Quelques exemplaires cependant possèdent le portrait tiré sur Chine.

Cette seconde édition, diminuée des 6 pièces condamnées, est augmentée de 35 poèmes. Plusieurs de ces pièces avaient été d'abord publiées, en 1851, dans le *Messager de l'Assemblée*, la *Revue française*, en 1857-1859, la *Revue des Deux-Mondes*, 1855, l'*Artiste* et la *Revue Contemporaine*, 1858-1860, etc.

Les Fleurs du mal. Edition définitive, précédée d'une notice, par Théophile Gautier et ornée d'un beau portrait gravé sur acier (par Nargeot). *Paris, Michel-Lévy*, 1868.

Troisième édition originale.

Forme le tome I des *Œuvres complètes*. (Voir à *Editions collectives*.)

Enregistré dans la *Bibliographie de la France* du 19 décembre 1868, sous le n° 10334, comme suit : Baudelaire. — Œuvres complètes. Les Fleurs du Mal, par Charles Baudelaire. Précédées d'une notice, par Théophile Gautier. In-18 jésus, 415 pp. Paris, impr. Claye; *libr. Michel-Lévy frères; Libr. nouvelle.* 3 francs.

Conformément au vœu exprimé par l'auteur, les éditeurs l'ont fait suivre d'un appendice renfermant à titre de *testimonia* les articles publiés en 1857, en faveur de Baudelaire, au moment du procès des Fleurs du Mal ainsi que de plusieurs lettres et poèmes concernant le livre.

Les Nouvelles Fleurs du mal. *Paris, Lemerre*, 1866, in-8.

Edition originale, parue sous couverture à ce titre, et formant la 5e livraison (tome I) du *Parnasse contemporain* : datée, 31 mars 1866. Annoncé, comme suit, dans le numéro du 27 octobre 1866, de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 11662.

Parnasse (le) contemporain, recueil de vers nouveaux (1866). In-8, 289 pp. Saint-Germain, impr. Toinon et Cie. Paris, libr. Lemerre; tous les libr. 8 francs.

Il a été tiré quelques exemplaires sur papier de Hollande.

Complément aux Fleurs du mal, de Charles Baudelaire (édition Michel-Lévy, 1868). *Bruxelles, chez tous les libraires* (impr. de J. H. Briard), in-12, couv. impr. (1869).

Les Fleurs du mal. Texte intégral, suivi de variantes. Portrait de l'auteur, gravé sur bois par P. E. Vibert. *Paris, Georges Crès et Cie, les Maîtres du Livre, 3, place de la Sorbonne* (impr. Paul Hérissey à Evreux). *MCMXI* (1911), in-12, couv. impr.

1 f. blanc, 8 pp. pour le faux-titre, le titre, et l'avertissement; 341 pp., 1 f. n. ch. pour l'achevé d'imprimer, et 1 f. blanc.

Titre rouge et noir.

La couverture, imprimée en noir, porte, en haut, *Les Maîtres du Livre.*

Entre le faux-titre et le titre, portrait de Baudelaire.

Troisième volume de la collection « Les Maîtres du Livre ».

Tiré à 680 exemplaires, dont 30 sur papier des manufactures impériales du Japon, numérotés de 1 à 30, et 650 exemplaires sur papier d'Arches, numérotés de 31 à 680.

Publié à 7 fr. 50.

Cette édition contient pour la première fois la totalité des poèmes de Baudelaire, c'est-à-dire tous ceux contenus dans les éditions de 1857, 1861, 1866 et 1868. Elle offre, en outre, cette particularité intéressante que les poèmes sont groupés dans l'ordre chronologique où ils parurent, et que l'on peut ainsi se rendre compte des accroissements successifs de cette œuvre.

Les Fleurs du mal. Edité par Georges A. Tournoux. *Leipzig, E. Wolff*, 1911, in-8, VIII-282 pp.

Les Fleurs du mal, avec une étude sur la vie et les œuvres de Baudelaire, par Camille Vergniol. Illustrations de Tony George-Roux, gravées par Ch. Clément. *Paris, librairie Alphonse Lemerre*, s. d. (1916), in-12, couv. impr.

Publié à 8 francs.

Il a été tiré, en outre, 100 ex. sur Chine à 20 fr.

Les Fleurs du mal. Edition du centenaire, avec une introduction bibliographique contenant de nouveaux documents sur le procès de 1857, par Pierre Dufay. Portrait de Ch. Baudelaire en photogravure. *Paris, Librairie des Bibliophiles Parisiens, 11, rue de Châteaudun*, (impr. G. Supot, successeur de Poulet-Malassis, à Alençon), 1901, in-12, couv. impr.

1 f. blanc, CVIII-347 pp. et 1 f. n. ch. pour l'achevé d'imprimer.

Titre rouge et noir, reproduit de même sur la couverture.

Entre le titre et le faux-titre, portrait de Baudelaire.

Publié à 20 francs.

Il a été tiré, en outre, de cette édition imprimée sur papier vergé, 72 exemplaires numérotés sur papier du Japon, dont 10 exemplaires hors commerce.

Cette édition présente pour la première fois cette particularité que, à la table des matières, les poèmes sont rangés par ordre alphabétique.

Les Fleurs du mal. — (Les Maîtres de l'amour.) L'œuvre poétique de Charles Baudelaire. Les Fleurs du mal. Texte définitif avec les variantes de la première édition (1857), les pièces ajoutées dans les éditions de 1861, 1866, 1868, suivie des poèmes publiés du vivant et après la mort de l'auteur. Introduction et notes par Guillaume Apollinaire. Ouvrage orné d'un portrait hors texte. *Paris, Bibliothèque des Curieux, 4, rue de Furstemberg, MCMXVII* (1917), in-8, couv. impr.

2 ff. n. ch. pour le faux-titre et le titre et 348 pp.

Titre imprimé en rouge et noir, reproduit de même sur la couverture.

Entre le faux-titre et le titre, portrait de Baudelaire, reproduction de la lithographie originale de Deroy.

Publié à 12 francs. — Il a été tiré, en outre, 10 exemplaires sur Japon, à 35 francs; 25 exemplaires sur papier d'Arches, à 15 francs; 30 exemplaires sur vergé teinté et 5 exemplaires sur Chine.

Pour illustrer cette édition, il a été fait une suite de 12 eaux-fortes originales de Martin van Maël, au prix de 30 francs.

Les Fleurs du mal. *Paris, Calmann-Lévy*, 1917, in-12.

Publié à 1 franc. — Annoncé dans le feuilleton de la *Bibliographie de la France*, du 11 mai 1917, pp. 774-775.

Premier tirage de la première édition populaire des *Fleurs du mal* comprenant toutes les variantes des éditions publiées en 1857 et en 1861, par Poulet-Malassis, et en 1866, par Michel-Lévy qui, depuis, a eu de nombreux retirages.

Le premier tirage se reconnaît à diverses fautes d'impressions, au papier plus fin et à ce détail que, à la table des matières, les *Pièces condamnées*, ne portent pas la date de 1857.

Les Fleurs du mal. MDCCCLVII-MDLCCCLXI. Edition revue sur les textes originaux, accompagnée de notes et de variantes et publiée par Ad. van Bever. Avec quatre portraits en phototypie. *Paris, Georges Crès et Cie, éditeurs, 116, boulevard Saint-Germain, et Zurich, 7, Ramistrasse*, in-18 (1917).

VI et 450 pp. y compris l'achevé d'imprimer.
Publié à 10 francs.
Il a été tiré en outre, de cet ouvrage, 110 exemplaires sur papier vergé, dont 10 exemplaires hors commerce. Ces exemplaires contiennent un fac-simile d'une pièce autographe de l'auteur.
Première édition critique des Fleurs du mal, accompagnée de notes, variantes et documents divers, par Ad. van Bever.
Une nouvelle édition a paru en 1922, au prix de 6 francs.

Les Fleurs du mal. Texte de 1861, avec les variantes de 1857, et des journaux et revues, précédé d'une étude sur Baudelaire, par Théodore de Banville. *Paris, E. Fasquelle*, 1917, in-12,

XXVIII et 379 pp.
Orné de deux portraits (lithographie d'Emile Deroy. Photographie de la maison Goupil) et un autographe (A M. Eugène Fromentin, Sur un importun).
Publié à 3 fr. 50.
Il a été tiré, en outre, 20 exemplaires sur papier du Japon, à 15 francs.
Première édition dans la *Bibliothèque Charpentier*. — Annoncé dans le feuilleton de la *Bibliographie de la France*, du 24 août 1917, p. 1422-1423.

Les Fleurs du mal. Préface par Gustave Kahn. *Paris, E. Flammarion*, 1917, in-16, 332 pp.

Nouvelle Bibliothèque classique Jouaust. Publié à 3 francs.

Les Fleurs du mal. Avec une notice sur Baudelaire, par Camille Vergniol. *Paris, A. Lemerre*, 1917, in-18 jésus.

LIX et 307 pp.
Publié à 3 fr. 50.
Un portrait d'après Manet et six dessins de Tony Georges-Roux, gravés sur bois, par Ch. Clément.
Il a été tiré, en outre, 100 exemplaires sur papier de Chine, à 20 francs.
Ces exemplaires contiennent un tirage spécial avant la lettre et le portrait est gravé à l'eau-forte. — Il a été fait également un tirage à part avant la lettre des six dessins de Tony Georges-Roux, sur papier de Chine avec des marges de 15 × 20, réunis dans un carton, au prix de 10 francs.
Annoncé dans le feuilleton de la *Bibliographie de la France*, du 10 août 1917, p. 1376.

Les Fleurs du mal. Préface de Henri de Régnier. *Paris, la Renaissance du Livre*, 1917, in-12.

Publié à 1 fr. 50.
Le texte de cette édition a été revu sur l'édition de 1861, et on a ajouté aux « Pièces condamnées » un certain nombre d'autres poèmes.

Les Fleurs du mal. Edition définitive. Avec portrait. *Paris, Calmann-Lévy*, 1918, in-12.

Publié à 3 fr. 50.
Il a été tiré, en outre, 50 exemplaires sur papier de Hollande, au prix de 20 francs.
Cette édition qui reproduit le texte de celle de 1868, plus les *pièces condamnées*, contient, en outre, le fac-simile d'une lettre de Baudelaire adressée à M. Michel-Lévy, concernant la 3e édition, une notice par Théophile Gautier, et un portrait de Baudelaire, gravé sur acier.

Les Fleurs du mal. *Paris, Ferreyrol*, 1918, in-18.

Publié à 2 fr. 50.

Les Fleurs du mal. Edition intégrale revue sur les textes originaux, préfacée et annotée, par Ernest Raynaud. *Paris, Garnier frères*, 1922, in-16 colombier, couv. impr.

Collection « Selecta » des Classiques Garnier. — Tiré à 1 000 exemplaires numérotés sur papier pur fil. — Publié à 22 francs.

Les Fleurs du mal. Edition intégrale revue sur les textes originaux, préfacée et annotée, par M. Ernest Raynaud. *Paris, Garnier frères*, 1922, in-16, couv. impr.

LVIII-332 pp.
Collection des Classiques Garnier.
Publié à 5 francs.

Les Fleurs du mal, précédé d'une étude, par Paul Bourget. *Bruxelles, éditions Collins, s. d.* (1923), in-16 relié peau souple.

Publié à 15 francs.

Les Fleurs du mal. *Paris, A. Fayard.* (Les Meilleurs Livres), 3 vol. in-16. 1 fr. 50.

Histoires extraordinaires, par Edgar Poë, traduction de Charles Baudelaire. *Paris, Michel-Lévy frères*, in-12 de XXII-331 pp. (1856).

Edition originale.
Dédicace à Maria Clemm.
Contient une introduction : *Edgar Poë, sa vie, ses œuvres.* Les treize *histoires* que contient ce volume ont d'abord paru dans *le Pays*, en 1854 et en 1855, ce sont : *Double assassinat dans la rue Morgue; la Lettre volée; le Scarabée d'or; le Canard au ballon; Aventure sans pareille d'un certain Hans Pfaal;* (une longue note intéressante sur cette nouvelle, a paru dans *le Pays* du 29 avril 1855; elle n'a pas

été publiée dans le volume.) *Manuscrit trouvé dans une bouteille ; une Descente dans le Maëlstrom ; la Vérité sur le cas de M. Valdemar (Mort ou vivant) ; Révélation magnétique ; les Souvenirs de M. Auguste Bedloe (Une Aventure dans les Montagnes Rocheuses) ; Morella ; Ligeia ; Metzengerstein.*

Enregistré comme suit dans le n° du 12 avril 1856 de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 3106 : Histoires extraordinaires ; par Edgar Poé. Traduction Charles Baudelaire. In-18 anglais de 10 feuilles 5/9. Impr. de Crété, à Corbeil. — A Paris, chez Michel-Lévy, frères.

Edgard Poé, né à Baltimore en 1813, est mort le 7 octobre 1849.

Collection Michel Lévy, à 1 franc le volume.

Une nouvelle (seconde) édition est enregistrée dans le n° du 14 mars 1857, sous le n° 2110, comme suit :

Baudelaire. — Histoire extraordinaire ; par Edgard Poë. Traduction de Charles Baudelaire. In-18 jésus ; XXXI-331 pp. Paris, impr Vve Dondey Dupré ; libr. Michel Lévy, frères.

Collection Michel Lévy, à 1 fr. le volume.

Histoires grotesques et sérieuses, par Edgar Poë, traduites par Charles Baudelaire. *Paris, Michel-Lévy frères*, (Impr. Raçon et Cie), in-18 de 376 pp. (1865),

Edition originale de cette traduction. Publié à 3 fr.

Enregistré dans la *Bibliographie de la France* du 25 mars 1865, avec une figure, sous le n° 2692.

Ce volume contient :

Le Mystère de Marie Roget. — Le Joueur d'échecs de Maëlzel (publié anparavant dans *le Monde Illustré*, 12, 19, 26 juillet et 2 août 1862). — *Eléonora* (publié dans la *Revue Française*, 10 mars 1859 et dans la *Revue Fantaisiste*, 15 novembre 1861). — *Un Evénement à Jérusalem* (publié dans la *Revue Française* (20 mars 1859). — *L'Ange du bizarre* (publié dans *la Presse* du 17 février 1860, et le *Monde Illustré*, février 1863). — *Le Système du docteur Goudron et du professeur Plume* (publié dans le *Monde Illustré* des 7, 14, 21 et 28 janvier 1865). — *Le Domaine d'Arnheim. — Le Cottage Landor* (réimprimé dans *la Vie parisienne* du 24 juin 1865, après la mise en vente du volume qui eut lieu en mars 1865). — *La Philosophie de l'Ameublement* (publié dans *le Magasin des Familles*, octobre 1852, dans *le Monde littéraire*, 27 mars 1853 et dans *le Pays*, 17 septembre 1854). Il a été fait un tirage à part de cette nouvelle. Voyez ce titre. — *La Genèse d'un poème* (*le Corbeau*) (publié dans *l'Artiste*, 1er mars 1853 ; dans *le Pays*, 29 juillet 1854 et dans la *Revue française* du 20 avril 1859).

Une nouvelle édition a paru dans la collection Michel Lévy frères, à 1 fr. le volume, en 1866.

Les nouvelles contenues dans les *Histoires grotesques et sérieuses* ont été ensuite intercalées dans les tomes IV, V et VI des *Œuvres complètes* de Baudelaire (1868-1870).

Le Jeune Enchanteur, histoire tirée d'un palimpseste d'Herculanum (dans *l'Esprit public* et *le Magasin littéraire*, 1846).

Le Jeune Enchanteur. Histoire tirée d'un palimpseste de Pompeia et enrichie de 7 illustrations en couleurs, par L. Courbouleix. *Paris, Maurice Glomeau, éditeur, 21, rue Pierre-Nicole, MCMXXII* (1922), in-16, couv. impr.

70 pp. (les sept premières n. ch.) et 1 f. n. ch. pour l'achevé d'imprimer. Le frontispice est compris dans la pagination.

Titre noir et rouge avec vignette-médaillon, en couleur, reproduit de même sur la couverture. Tiré à 1 000 exemplaires numérotés, dont 26 sur vélin du Marais avec double suite des hors-texte, et 974 sur vélin.

Première édition en librairie.

Journaux intimes. — Fusées, Mon cœur mis à nu. — Texte réimprimé sur les manuscrits originaux, avec une préface, par Ad. van Bever. Portrait de l'auteur par lui-même. *Paris, Georges Crès et Cie, les Variétés littéraires, 21, rue Hautefeuille. MCMXIX* (1919) (Paris, impr. Lux), in-16, couv. impr.

1 f. blanc, VIII-189 pp , 4 ff. n. ch. pour la table, l'erratum et l'achevé d'imprimer.

Titre rouge et noir.

La couverture imprimée en rouge et noir porte « *les Variétés littéraires.* Journaux intimes, par Charles Baudelaire. Texte intégral ».

6e volume de la collection *les Variétés littéraires*, tiré à 1967 exemplaires, dont 22 exemplaires sur Chine, numérotés de 1 à 22, et 55 exemplaires sur Japon (dont 6 hors commerce), numérotés de 23 à 51 et de 52 à 57 ; 10 exemplaires sur grand vélin de Rives, numérotés de 58 à 67, et 1900 exemplaires sur vélin de Rives (dont 50 hors commerce, numérotés de 68 à 1917 et de 1918 à 1967.

Les ornementations typographiques ont été dessinées par Pierre Vibert et Cholkowski et gravées sur bois, par Pierre Vibert et G. Aubert.

Publié à 10 francs.

Journaux intimes. — Fusées, mon cœur mis à nu. — Texte réimprimé sur les manuscrits originaux, avec une préface, par Ad. van Bever. Portrait de l'auteur. *Paris, les éditions G. Crès et Cie*, 1920, in-12, couv. impr. rouge et noir.

Publié à 6 francs.

Lettres. 1841-1866. Avec portrait. *Paris, Mercure de France*, in-8 (1907).

Il a été tiré de cette édition 84 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

Lettres inédites à sa mère. Préface, notes et index de Jacques Crépet. *Paris, L. Conard*, 1918, pet. in-8, 407 pp.

Tiré à 500 exemplaires, et publié à 15 francs.

Lettres autographes. Avant-propos de M. le commandant Emmanuel Martin. *Paris, Leroy, éditeur*, 1922.

Lettres inédites à Sainte-Beuve (dans la *Nouvelle Revue*, 1923), t. XLII, pp. 457-475).

Mon cœur mis à nu et Fusées. Journaux intimes. Edition conforme au manuscrit. Préface de Gustave Kahn. In-8, avec portrait de l'auteur, d'après une lithographie d'Emile Deroy, reproduite en héliogravure. *Paris, A. Blaizot,* 1909, éditeur, pet. in-8 carré, couv. impr.

1 f. bl., 2 ff. n. ch. pour le titre et le faux-titre, 140 pp. et 1 f. bl.
Tirage unique à 50 exemplaires, tous sur papier vélin et numérotés.
Titre imprimé en vert et noir. — Texte encadré d'un filet vert.
Première édition séparée.

Mon cœur mis à nu (Journaux intimes). *Paris, Albin Michel, éditeur,* 1923, in-32, couv. impr.

Collection des Dames. Nouvelle série.

Morale du Joujou (*le Monde littéraire,* avril 1853; *Le Triboulet-Rabelais,* 13 juin 1857).

Notice sur Le Vavasseur.

Cette notice a été publiée, pour la première fois, dans la *Revue Fantaisiste* du 1er août 1861; insérée ensuite dans l'*Anthologie des Poètes français,* de Crépet. Tome IV. *Paris, Gide,* 1863, in-8; puis dans l'*Art romantique,* de Baudelaire (1868), et enfin, en tête de l'édition des *Œuvres choisies,* de Gustave Le Vavasseur. *Paris, Lemerre,* 1897, in-8.

Nouvelles histoires extraordinaires, par Edgar Poë, traduction de Charles Baudelaire. *Paris, Michel Lévy frères* (Corbeil, impr. Crété), in-12 de XXIV 288 pp., couv. impr. (1857).

Edition originale.
Les 23 nouvelles que contient ce volume ont d'abord paru dans *le Pays,* en 1852, 1854 et 1855, ce sont : *Notes nouvelles sur Edgar Poë; le Démon de la perversité; le Chat noir; William Wilson; l'Homme des foules; le Cœur révélateur; Bérénice; la Chute de la maison Usher; le Puits et le Pendule; Hop-Frog; la Barrique d'Amontillado; le Masque de la mort rouge; le Roi peste; le Diable dans le beffroi; Lionnerie (Etre un lion, conte moral); Quatre bêtes en une (l'homme caméléopard); Petite discussion avec une momie; Puissance de la parole; Colloque entre Monos et Una; Conversation d'Eros avec Charmion; Ombre; Silence; l'Ile de la fée; le Portrait ovale.*
Collection Michel Lévy frères, à 1 fr. le volume.
Enregistré dans la *Bibliographie de la France,* du 6 juin 1857, sous le n° 5070.

Œuvres posthumes et Correspondance inédites, précédées d'une étude biographique par Eugène Crépet. Portrait et fac-similé de Baudelaire. *Paris, Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît,* in-8, couv. impr. (1887).

Edition originale, publiée à 10 francs. — Il a été tiré, en outre, 30 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.
Les *Œuvres posthumes* contiennent des fragments des préfaces des *Fleurs du mal*; les scénarios de deux drames : *le Marquis du 1er Houzards; la Fin de don Juan; Notes sur la Belgique* et *Mon cœur mis à nu.*

Œuvres posthumes. Avec portrait. *Paris, Mercure de France,* in-8, couvr impr. (1907).

Il a été tiré de cette édition, 87 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

Les Paradis artificiels. Opium et Haschisch. *Paris, Poulet-Malassis et de Broise, libraires-éditeurs, 9, rue des Beaux-Arts* (Alençon, typ. Poulet-Malassis et de Broise), in-12, couv. impr. (1860).

Edition originale, publiée à 3 francs. — Titre rouge et noir.
Il a été tiré des exemplaires sur papier de Chine et des exemplaires sur papier de Hollande.
Il existe des exemplaires portant la date de 1861, donnés comme étant de la première édition. Il y a lieu de croire, dit Vicaire, qu'il aura été tiré simplement une nouvelle couverture en 1861.
Enregistré dans le n° du 2 juin 1860 de la *Bibliographie de la France,* sous le n° 4783, comme suit :
Baudelaire. — Les Paradis artificiels, opium et haschisch, par Charles Baudelaire. Grand in-12, IV 309 pp. Alençon, impr. Poulet-Malassis et de Broise; Paris, même maison. 3 francs.
Titre rouge et noir.
Bibliothèque moderne. On a tiré quelques exemplaires sur papier vergé de cette bibliothèque, à un prix double de celui des exemplaires ordinaires.
On lit, annoncé sur la couverture : « Sous presse, du même auteur : *Réflexions sur quelques-uns de mes contemporains* : Edgar Poë, Théophile Gautier, Pierre Dupont, Richard Wagner, Auguste Barbier, Leconte de Lisle, Ilégésippe Moreau, Pétrus Borel, Marceline Desbordes-Valmore, Gustave Le Vavasseur, Gustave Flaubert, Philibert Rouvière, et la famille des Dandies, ou Chateaubriand, de Custine, Paul de Molènes et Barbey d'Aurevilly. Ce volume n'a jamais paru.
Les Paradis artificiels contiennent : *Dédicace à J. G. F.; le Poème du haschisch* (de *l'Idéal artificiel, Le Haschisch*); *Un Mangeur d'opium* (*Enchantements et tortures d'un mangeur d'opium*). Cette dernière partie est une adaptation partielle de l'ouvrage anglais de Quincey : *Confessions of an English opium eater.*
Ces deux ouvrages avaient paru auparavant dans la *Revue Contemporaine,* en 1858 et 1860.
Voir au titre : *Du Vin et du Haschich.*

Les Paradis artificiels. Opium et Haschisch. Avec un portrait de l'auteur, gravé d'après un tableau de E. Deroy (Musée de Versailles). *Paris, Georges Crès et Cie, les Maîtres du Livre, 116, boulevard Saint-Germain* (Impr. Durand, à Chartres), MCMXVII (1917), in-12, couv. impr.

1 f. blanc, 2 ff. pour le faux-titre et le titre, 323 pp. et 3 ff. n. ch. pour la table et l'achevé d'imprimer.
Entre le faux-titre et le titre, portrait de Baudelaire.

Titre rouge et noir.
La couverture imprimée en noir, porte en haut, *les Maîtres du Livre*.
54e volume de la collection *Les Maîtres du Livre*. Tiré à 1 283 exemplaires, dont : 8 sur vieux Japon impérial, numérotés de 1 à 8; 20 exemplaires sur Chine (dont 2 hors commerce), numérotés de 9 à 28 et de 29 à 30; 13 exemplaires sur Japon impérial (dont 3 hors commerce), numérotés de 31 à 40 et de 41 à 43; 40 exemplaires sur papier vergé de Rives, vert Chartreuse (dont 5 hors commerce), numérotés de 44 à 78 et de 79 à 83; 600 exemplaires sur vélin blanc à la cuve de Rives (dont 30 hors commerce), numérotés de 84 à 663 et de 664 à 683; et 600 exemplaires sur vélin de Rives teinté (dont 5 hors commerce), numérotés de 684 à 1 278 et de 1 279 à 1 283.

Peintre de la Vie moderne (Le). (M. Constantin Guys.)

(*Le Figaro*; 26, 29 novembre et 3 décembre 1863), voir à Editions de Luxe : *Un peintre de la vie moderne*.

Petits poèmes en prose, publiés sur les textes originaux. Portrait de l'auteur gravé sur bois, par P.-Eug. Vibert. *Paris, Georges Crès et Cie, les Maîtres du Livre, 116, boulevard Saint-Germain* (Impr. Paul Hérissey, à Evreux). MCMXIV (1914), in-12, couv. impr.

1 f. blanc, 3 ff. n. ch. pour le faux-titre, le titre et l'avertissement; 268 pp., 1 f. n. ch. pour l'achevé d'imprimer et 1 f. blanc.
Titre rouge et noir.
La couverture, imprimée en noir, porte en haut : *Les Maîtres du Livre*.
Entre le faux-titre et le titre, portrait de Baudelaire, tiré en sanguine.
32e volume de la Collection *les Maîtres du Livre*. — Tiré à 1 019 exemplaires, dont : 5 exemplaires sur vieux Japon impérial, numérotés de 1 à 5; 8 exemplaires sur Chine, numérotés de 6 à 13; 56 exemplaires sur Japon impérial (dont 8 hors de commerce), numérotés de 14 à 61 et de 62 à 69; et 950 exemplaires sur papier des manufactures de Rives (dont 50 hors commerce), numérotés de 70 à 969 et de 970 à 1019.
Les ornements typographiques ont été dessinés et gravés sur bois par P. E. Vibert.

Petits poèmes en prose. *Paris, Ferreyrol*, 1918, in-12, couv. impr.

Forme le tome XVII de la *Collection des chefs-d'œuvre*.
Tiré à 935 exemplaires, dont 10 exemplaires sur Chine à 30 francs; 25 exemplaires sur Japon à 30 francs et 900 exemplaires à 8 francs.

Petits poèmes en prose. *Paris, Ferreyrol, s. d.* (1918), in-16, couv. impr.

De la *Petite Bibliothèque*, publiée à 3 francs.

Les Petits tronçons du serpent. *Paris, E. Sansot*, 1918, in-12, couv. impr.

Collection des *Glanes françaises*.
Première édition séparée, publiée à 1 franc.

Philibert Rouvière, par Charles Baudelaire. *Paris, Librairie théâtrale, 12, boulevard Saint-Martin*, pet. in-4 (1856), couv. impr.

Notice de 4 pp., accompagnée d'un portrait, sous couv. impr., vendue séparément, à 50 centimes.
Edition originale. — Forme la 61e livraison de la *Nouvelle Galerie des artistes dramatiques vivants, par Ch. Geffroy*.

Philosophie de l'ameublement, idéal d'une chambre américaine, traduction d'Edgar Poë, par Ch. Beaudelaire (*sic*). *Alençon, impr. Ve Poulet-Malassis*, in-8 carré de 16 pp. (1854).

Edition originale tirée à 20 exemplaires. Cette nouvelle a été réimprimée dans les *Histoires grotesques et sérieuses* (1865) et dans les *Œuvres complètes* (Michel Lévy, 1868-1870).

Préface. — Cladel (Léon). Les Martyrs ridicules, avec préface de Charles Baudelaire. *Paris, Poulet-Malassis*, in-12 (1862).

A d'abord paru dans la *Revue Fantaisiste* du 15 octobre 1861.

Réflexions sur quelques-uns de mes contemporains. Théophile Gautier (dans *Revue Fantaisiste*, 1861).

Richard Wagner et Tannhauser à Paris, par Charles Baudelaire. *Paris, E. Dentu, éditeur, libraire de la Société des gens de lettres, 13 et 17, Palais-Royal* (Impr. L. Tinterlin et Cie), in-12, 70 p., couv. impr. (1861).

Edition originale en librairie. A paru d'abord dans la *Revue Européenne* du 1er avril 1861.
Baudelaire y ajouta une postface : *Encore quelques mots*.

Salon de 1845 (Baudelaire-Dufays). Impr. Mme Dondey-Dupré. *A Paris, chez Jules Labitte, 3, quai Voltaire*, in-18 de 2 feuilles, couv. impr. (1845).

Edition originale.
Enregistré dans la *Bibliographie de la France* du 24 mai 1845, sous le no 2523.
Sur la couverture on annonce, sous presse : *De la Peinture moderne. — De la Caricature. — David, Guérin et Girodet*.
Aucun de ces trois ouvrages n'a paru.

Salon de 1846 (Baudelaire-Dufays). Impr. de Bourgogne, à Paris. *Paris, chez Michel Lévy, 1, rue Vivienne*, in-12 de 6 feuilles, couv. impr. (1846).

Edition originale.
Enregistré dans la *Bibliographie de la France* du 23 mai 1846, sous le no 2436.
Sur la couverture, on annonce, sous presse, du même auteur : *les Lesbiennes. — Le Catéchisme de la femme aimée*. Ces ouvrages n'ont pas été publiés.

Salon de 1859 (*Revue Française*, 10 et 20 juin; 1er et 20 juillet 1859).

Le Salut Public (à la fin : *Impr. Ed. Bautruche, 90, r. de la Harpe*), 27 et 28 février 1848, 2 numéros in-4.

Texte imprimé sur deux colonnes.

Aucun article n'est signé. A la fin de chaque numéro on lit : « Les Rédacteurs : Champfleury, Baudelaire et Toubin. »

Le numéro 2 est orné d'une vignette signée de G. Courbet.

Le Spleen de Paris. — Petits poèmes en prose. — Edition revue sur les textes originaux, accompagnée de notes et de variantes et publiée par Ad. van Bever. Avec deux portraits de l'auteur. *Paris, Georges Crès et Cie, éditeurs, 116, boulevard Saint-Germain* et *Zurich, 7, Ramistrasse*, 1917, in-12, couv. impr. rouge et noir.

1 f. blanc, 3 ff. pour le faux-titre, le titre et l'avertissement de l'éditeur, 290 pp. et 1 f. n. ch. pour l'achevé d'imprimer.

Il a été tiré de cet ouvrage : 110 exemplaires sur papier vergé des Manufactures de Voiron (dont 10 exemplaires hors commerce) numérotés de 1 à 100 et de 101 à 110.

Le Spleen de Paris ou les Cinquante petits poèmes en prose de Charles Baudelaire. *Paris, Emile-Paul frères*, 1917, in-8, VI-182 pp.

Orné de lettrines et culs-de-lampe, illustré d'un frontispice la « Dame à l'éventail » de Guys (Collection Beurdeley); couverture bordée et vitrée de noir sur fond rose, marquée d'or et intérieurement doublée de Japon bis décoré de médaillons en quinconce, noirs sur or.

Il a été tiré de cet ouvrage, établi sur les maquettes d'Alexandre Gaspard-Michel, 9 exemplaires aux noms du souscripteur, sur papier de Chine, à 50 francs; 27 exemplaires (A-AA), sur papier impérial du Japon, à 30 francs; 81 exemplaires (I-LXXXI), sur papier rose du Mittineaguemill, à 15 francs et 2187 exemplaires (I-2187) sur papier de fil de Sainte-Marie-Cray, à 6 francs.

Annoncé dans le feuilleton de la *Bibliographie de la France* du 7 septembre 1917, p. 1489.

Théophile Gautier, par Charles Baudelaire, notice littéraire précédée d'une lettre de Victor Hugo. *Paris, Poulet-Malassis et de Broise, libraires-éditeurs, 9, rue des Beaux-Arts* (Alençon, impr. de Poulet-Malassis et de Broise), in-12, couv. verte impr. (1859).

Edition originale.

Titre rouge et noir. — Texte encadré d'un filet noir. Frontispice gravé à l'eau-forte par E. Térond (médaillon de Théophile Gautier au milieu d'ornements).

Enregistré dans le n° du 26 novembre 1859 de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 10482, comme suit :

Baudelaire. — Théophile Gautier; par Charles Baudelaire. Notice littéraire précédée d'une lettre de Victor Hugo. In-12, 75 pp. et frontispice. Alençon, impr. et libr. Poulet-Malassis et de Broise; Paris, même maison. 1 fr.

Cet ouvrage a d'abord paru dans *l'Artiste* du 13 mars 1859.

On voit annoncé, sur la couverture : *Notices littéraires, Machiavel et Condorcet, dialogue philosophique*. Ces deux ouvrages n'ont pas été publiés.

Le Tombeau de Baudelaire, ouvrage collectif, précédé d'une étude sur le texte des *Fleurs du mal*, commentaire et variantes publiés par le prince Alexandre Ourousof, suivi d'œuvres posthumes interdites ou inédites de Charles Baudelaire, et d'un essai iconographique. *Paris, Bibliothèque artistique et littéraire*, 1896, gr. in-4.

Vers. Soleil couché, sonnet-épilogue. — Asselineau (Ch.), mélanges tirés d'une petite bibliothèque romantique..... Illustrés d'un frontispice de Célestin Nanteuil et de vers de M. Th. Gautier et Charles Baudelaire. *Pincebourde*, in-8 (1867).

Le Voyage, poème, suivi de l'Albatros, dédié à M. Maxime Du Camp, par Ch. Baudelaire. *Honfleur, s. d. et sans nom d'imprimeur* (1860).

Cité d'après la bibliographie de MM. de la Fizelière et Decaux. Ces bibliographes disent que ce poème est resté à l'état de placard d'imprimerie et qu'il n'a été tiré qu'à 5 ou 6 exemplaires, dont un se trouvait chez M. Maxime Du Camp.

Le Voyage. Poème accompagné de 16 bois gravés et de 7 eaux-fortes tirées en couleurs, par Henry Chapront. *Paris, La Connaissance*, 1922, in-4.

Première édition en librairie, tirée à 100 exemplaires seulement, dont 7 sur Japon ancien, 16 sur Japon impérial, 72 sur vergé d'Arches et 5 hors commerce. Prix des exemplaires sur vergé, broché, 150 francs.

ÉDITIONS COLLECTIVES

Œuvres complètes. *Paris, Michel-Lévy frères*, 7 vol. in-12, couv. impr. (1868-1870).

Première édition collective des Œuvres de Charles Baudelaire, publiée à 3 fr. 50 le volume. — Il a été tiré, en outre, quelques exemplaires sur grand papier de Hollande.

Tome I. — Les Fleurs du mal, précédées d'une notice, par Théophile Gautier (1868).

Au verso du faux-titre : « Edition définitive augmentée d'un grand nombre de poèmes nouveaux ». Portrait de Baudelaire gravé par Nargeot.

Tome II. — Curiosités esthétiques (1868).

Tome III. — L'Art romantique (1868).

Tome IV. — Petits poèmes en prose. — Les Paradis artificiels (1869).
Tome V. — Histoires extraordinaires, par Edgar Poë, traduction de Charles Baudelaire (1869).
Tome VI. — Nouvelles histoires extraordinaires, par Edgar Poë, traduction de Charles Baudelaire (1869).
Tome VII. — Aventures d'Arthur Gordon-Pym. — Eureka, par Edgar Poë, traduction de Charles Baudelaire (1870).

Cette édition des *Œuvres complètes* de Baudelaire contient un *Sonnet à Théodore de Banville*, daté de 1842, et un article intitulé *l'Art philosophique*, qui sont inédits, ainsi que les poèmes en prose suivants : *Mademoiselle Bistouri ; le Galant tireur ; la Soupe et les nuages ; Perte d'auréole ; Assommons les pauvres ; Epilogue* (en vers) et presque tous les écrits de Baudelaire retrouvés à cette date. On a joint à la fin des *Fleurs du Mal*, la brochure imprimée en 1857, pour la défense de ce livre. L'article de M. Dulamon en a été éliminé. Mais, en revanche, on y trouve pour la première fois, quelques lettres très curieuses adressées à Baudelaire, par Victor Hugo, Sainte-Beuve, etc., etc., à l'occasion du procès fait au poète.

Cette édition a été souvent réimprimée et est encore en vente chez Calmann-Lévy.

Les pièces des *Epaves*, qu'il était possible de réimprimer, ont été intercalées dans les *Fleurs du Mal*.

On joint généralement à cette édition le : *Complément aux Fleurs du Mal*, édition définitive, *Bruxelles*, 1869.

Œuvres complètes. *Paris, A. Lemerre* (Petite Bibliothèque littéraire) (1886-1896). 8 vol. in-16, couv. impr.

Les Fleurs du mal, avec portrait, 1 vol. — *Petits poèmes en prose. Les Paradis artificiels*, 1 vol. — *L'Art romantique*, 1 vol. — *Curiosités esthétiques*, 1 vol. — *Gordon-Pym. Eurêka*, 1 vol. — *Histoires extraordinaires*, 1 vol. — *Nouvelles histoires extraordinaires*, 1 vol. — *Les Epaves*, plaquette.

Portrait de l'auteur gravé à l'eau-forte par Bracquemond, d'après Emile de Roy.

Publié à 6 francs le volume sur papier teinté. — Il a été tiré, en outre, 5 exemplaires sur papier du Japon, à 30 francs le volume; 30 exemplaires sur papier de Chine, à 25 francs le volume; 10 exemplaires sur papier Whatman, à 20 francs le vol., et 30 exemplaires sur papier de Hollande à 10 francs le volume.

Cette édition est identique comme contenu à celle de Michel-Lévy, mais elle contient en plus toutes les pièces du *Complément aux Fleurs du Mal*, réunies en une plaquette sous le titre : les *Epaves*. On y a ajouté l'*Epilogue de l'Art romantique* et trois pièces nouvelles : *Vénus Belge*, publiée en 1866 dans le *Nouveau Parnasse satyrique ; Opinion de M. Heizel sur le Faro ;* et *les Belges et la Lune*, publiées en 1881, dans la seconde édition du même ouvrage.

Œuvres complètes de Charles Baudelaire. *Paris, Helleu et Sergent*, in-8 carré, couv. impr.

Cette belle édition comprendra 15 volumes environ, les volumes parus, dont la description suit, sont tous épuisés.

I. — Histoires extraordinaires d'Edgar A. Poe, suivies de la Genèse d'un poème. Edition décorée de 22 compositions de Bernard Naudin, gravées par Aubert, Germain et Perrichon. *Paris, Editions d'Art Edouard Pelletan, R. Helleu, libraire-éditeur, 125, boulevard Saint-Germain* (impr. Lahure et Bauche), *MCMXVI* (1916), 2 vol.

Tome I. — 1 f. blanc, 3 ff. n. ch. pour la justification; le faux-titre et le titre, 382 pp. (les 4 premières sans pagination), 1 f. n. ch. (fin du tome premier), et 1 f. blanc.

Titre rouge et noir avec vignette, reproduit de même sur la couverture.

Entre le faux-titre et le titre, portrait de E. A. Poë.

Tome II. — 1 f. bl.; 2 ff. n. ch. pour le faux-titre et le titre; 360 pp. (les 2 premières sans pagination); 1 f. n. ch. pour l'achevé d'imprimer, et 1 f. bl.

Même titre que le tome I.

Tiré à 750 exemplaires numérotés, dont : 25 sur papier du Japon contenant une suite sur Chine (nos 1 à 25) à 225 francs, 20 exemplaires sur papier de Chine (nos 26 à 45) à 125 francs et 705 exemplaires sur papier vergé (nos 46 à 750), à 50 francs. Il a été tiré, en outre, 35 exemplaires de présent, numérotés de 1 à XXXV.

Il a été fait 5 cartons pour cette édition, pour les pp. 41-42; 47-48; 115-116-117-118; 123-124-125-126; 177-178; 183-184; 331-332-333-334.

II. — Les Fleurs du mal. Edition décorée de portraits, d'en-têtes, de culs-de-lampe et de fleurons dessinés et gravés, par J.-L. Perrichon. Introduction d'André Gide. *Paris, Editions d'Art Edouard Pelletan, R. Helleu, libraire-éditeur, 125, boulevard Saint-Germain* (Impr. nationale), *MCMXVII* (1917).

1 f. blanc, XVIII pp.; 337 pp.; 1 f. n. ch. pour l'achevé d'imprimer, 1 spécimen de 2 pp. pour *les Fleurs du mal* et 1 f. blanc.

Titre rouge et noir avec vignette, reproduit de même sur la couverture.

Tiré à 750 exemplaires numérotés en chiffres arabes, dont 28 exemplaires sur papier Japon à la forme, avec une suite d'épreuves des bois gravés, à 125 francs, 30 exemplaires sur Chine fort à 65 francs, et 692 sur papier vergé des papeteries du Marais à 25 francs. Il a été tiré, en outre, 40 exemplaires de présent, numérotés de I à XL.

Il a été fait pour cette édition des cartons pour les pp. 53-54; 59-60; 67-68; 77-78; 129-130; 143-144.

III. — Petits poèmes en prose. Edition décorée de lettrines, d'en-têtes, de culs-de-lampe gravés sur bois, par Deslignières, et d'un portrait inédit de Baudelaire, gravé sur bois, par J.-L. Perrichon. *Paris, Editions d'Art Edouard Pelletan, Helleu et Sergent, éditeurs, 125, boulevard Saint-Germain* (Impr. nationale), *MCMXX* (1920).

1 f. bl.; 3 ff. n. ch. pour la justification du tirage, le faux-titre et le titre ; 219 pp. et 1 f. n. ch. pour l'achevé d'imprimer.
Titre rouge et noir, avec vignette, reproduit de même sur la couverture.
Entre le faux-titre et le titre, portrait de Baudelaire.
Tiré à 750 exemplaires numérotés, dont : 8 exemplaires sur papier du Japon, contenant une suite sur Chine (nos 1 à 8) à 250 francs, 30 exemplaires sur papier de Chine (nos 9 à 38) à 125 francs et 712 exemplaires sur papier vergé (nos 39 à 750) à 40 francs. Il a été tiré, en outre, 30 exemplaires de présent, numérotés de 1 à XXX.

IV. — Les Paradis artificiels. Edition ornée d'un portrait gravé sur bois, par J.-L. Perrichon, de lettrines et de fleurons dessinés et gravés, par Alfred La Tour. *Paris, Editions d'Art Edouard Pelletan, Helleu et Sergent, éditeurs, 125, boulevard Saint-Germain* (impr. Lahure), *MCMXXII* (1922), in-8 carré.

1 f. bl., 3 ff. n. ch. pour la justification du tirage, le faux-titre et le titre; III pp. (la dernière chiffrée, par erreur, V au lieu de IV); 356 pp.; et 1 f. n. ch. pour l'achevé d'imprimer.
Titre rouge et noir, avec vignette, reproduit de même sur la couverture.
Entre le faux-titre et le titre, portrait de Baudelaire.
Les lettrines sont imprimées en deux couleurs.
Publié à 65 francs.
Tiré à 750 exemplaires, numérotés, dont : 20 exemplaires sur papier du Japon contenant une suite sur Chine (nos 1 à 20) à 250 francs, 25 exemplaires sur papier de Chine (nos 21 à 45) à 125 francs et 705 exemplaires sur papier vergé (nos 46 à 750) à 65 francs. Il a été tiré, en outre, 25 exemplaires de présent, numérotés de 1 à XXV.

V. — Eurêka, par Edgar A. Poë. Ornements dessinés et gravés sur bois, par Alfred La Tour. Introduction de Paul Valéry. *Paris, Editions d'Art Edouard Pelletan, Helleu et Sergent, éditeurs, 125, boulevard Saint-Germain* (Impr. nationale), 1923, in-8 carré, couv. impr. rouge et noir.

1 f. bl., XXVIII pp.; 2 ff. n. ch., 279 pp. et 1 f. n. ch. pour l'achevé d'imprimer.
Titre rouge et noir, reproduit sur la couverture.
Les illustrations sont dans le texte, tirées en bleu.
Tiré à 750 exemplaires numérotés, dont : 22 exemplaires sur papier du Japon contenant une suite sur Chine (nos 1 à 22) à 250 francs et 30 exemplaires sur papier de Chine (nos 23 à 52) à 125 francs et 695 exemplaires sur papier vergé (nos 53 à 750) à 65 francs. Il a été tiré, en outre, 35 exemplaires de présent, numérotés de 1 à XXXV.

Œuvres complètes. Edition critique, par F. F. Gautier. *Paris, éditions de la Nouvelle Revue Française*, 14 volumes in-4 tellière, couv. impr.

Belle édition tirée à 1 200 exemplaires sur papier vergé pur fil Lafuma-Navarre.
Le prix de la collection complète est de 400 francs. Les volumes ne se vendent pas séparément.
Sont parus :

Tome I. — Les Fleurs du mal. Toutes les éditions originales. *Paris, éditions de la Nouvelle Revue Française, 35 et 37, rue Madame, s. d.* (1918).

316 pp., le premier f. blanc, 1 f. n. ch. pour l'achevé d'imprimer, et 1 f. blanc.
Titre imprimé en noir et rouge, reproduit de même sur la couverture.

Tome III. — Petits poèmes en prose. Les Paradis artificiels. *Ibid., s. d.* (1921).

494 pp., le premier f. blanc, 1 f. n. ch. pour l'achevé d'imprimer, et 1 f. blanc.
Titre imprimé en noir et rouge, reproduit de même sur la couverture.
Voici la composition des volumes à paraître :
Tome II : Les Fleurs du mal. Documents, variantes, bibliographie. — *Tome IV :* L'Art romantique. — *Tome V :* Curiosités esthétiques. — *Tome VI :* Œuvres diverses. — *Tomes VII* et *VIII :* Correspondance. — *Tomes IX-X-XI :* Traductions de E.-A. Poë. — *Tomes XII :* Biographie. — *Tome XIII :* Supplément, notes, index. — *Tome XIV :* Album.
Cette édition comportera le texte intégral, conforme à celui des manuscrits et des éditions originales, les variantes, les essais, les ébauches, les arguments, etc., accompagnés de notices analytiques établissant leurs transformations successives et les rapports existants entre eux et les textes définitifs. — L'album iconographique contiendra tous les portraits de Baudelaire, d'après les originaux (photographies, peintures, dessins, caricatures), les nombreux dessins de Baudelaire et tous les documents relatifs à sa vie et à son œuvre.

Œuvres complètes. *Paris, Louis Conard, libraire-éditeur, 6, place de la Madeleine.* (Paris, Impr. Nationale.) 1922, in-8, couv. impr.

Belle édition, qui comprendra 10 volumes environ. Publié à 15 francs le volume.
Il a été tiré, en outre, 50 exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 1 à 50 et 50 exemplaires sur papier du Japon impérial, numérotés de 51 à 100.
Tome I. Les Fleurs du mal. — Les Epaves. Notice, notes et éclaircissements de M. Jacques Crépet, 1922.
1 f. blanc, LXI pp. 520 pp. et 1 f. blanc.
Entre le faux-titre et le titre, portrait de Baudelaire, tiré sur Chine.

ÉDITIONS DE LUXE ET ÉDITIONS ILLUSTRÉES

Les Aventures d'Arthur Gordon Pym de Nantucket, par Edgar Allan Poë, traduites de l'anglais, par Charles Baudelaire, préfacées par Jules Romains, illustrées de gravures sur

bois de Pierre Falké. *S. l.* (Paris), *éditions de la Banderole* (impr. Louis Kaldor), *s. d.* (1921), in-4, couv, impr.

1 f. blanc, XIII pp., 1 f. n. ch. (titre de départ), 286 pp., 1 f. n. ch., pour l'achevé d'Imprimer, et 1 f. bl.

Tiré à 605 exemplaires numérotés, dont : 15 exemplaires sur vieux Japon, dont un contenant les dessins originaux de Pierre Falké; 30 exemplaires sur Japon impérial ; 60 exemplaires sur Hollande et 500 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, à 80 francs.

Le Corbeau, par Edgar Poë, traduit par Charles Baudelaire et orné de gravures sur bois par Daragnès. *A Paris, chez l'imprimeur Léon Pichon, 5, rue Christine*, 1918.

Plaquette in-4 couronne de 16 pp., avec un frontispice, un bandeau, un cul-de-lampe, gravés sur bois en camaïeu, par Daragnés.

Première édition séparée.

Tiré à 371 exemplaires numérotés, dont : 1 sur whatman, 10 sur Japon ancien à la forme, 20 sur Chine, 45 sur Japon de Shidzuoka, et 295 sur vergé à la forme Van Gelder Zoneu.

Le titre et la page de départ sont rubriqués.

Dessins de Baudelaire, reproduits en fac-similé par les ateliers Jacomet. *Paris, éditions de la Nouvelle Revue Française*, 1923.

Album in-4 raisin, contenant les fac-similés de vingt dessins originaux de Baudelaire et un portrait en deux tons d'après l'original, par G. Aubert, dont une épreuve a été en outre tirée à part sur Chine.

Cet album est *en préparation* et sera mis en vente au prix de 75 francs.

Dix contes d'Edgar Poë, traduits par Charles Baudelaire et illustrés de 95 compositions originales de Martin van Maële, gravées sur bois par Eugène Dété. *Paris, librairie Dorbon aîné, 19, boulevard Haussmann* (impr. Hérissey, à Evreux), *s. d*, (1911), in-4, couv. ill.

1 f. bl., 210 pp. et 1 f. n. ch portant au recto l'adresse de l'imprimeur.

Les illustrations sont dans le texte et en hors-texte, celles-ci comprises dans la pagination.

Publié à 50 francs.

Les Fleurs du mal. Illustrations de Carlos Schwabe. *Paris, imprimé pour Charles Meunier*, 1900, in-4.

Tiré à 77 exemplaires numérotés, seulement. Publié par souscription.

Illustré de 23 compositions de Carlos Schwabe, gravées à l'eau-forte en couleurs, dont 10 grands sujets hors-texte.

Les Fleurs du mal. *Paris, Ferroud*, 1910, gr. in-8, couv. impr.

Edition illustrée de 26 compositions originales de G. Rochegrosse, gravées à l'eau-forte par E. Decisy, dont 20 grands sujets tirés à part.

Les Fleurs du mal. Illustrations d'après les dessins de Louise Hervieu. *Paris, Ollendorff*, 1 vol. gr. in-4.

1 f. bl. 2 ff. n. ch. pour le faux-titre et le titre et 341 pp.

Tiré à 235 exemplaires numérotés, dont : 10 exemplaires sur papier du Japon, numérotés de 1 à X ; 200 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés de 1 à 200 et 15 exemplaires nominatifs.

Les Fleurs du mal, par Charles Baudelaire. Illustrations dessinées et gravées sur bois par Emile Bernard. Première et seconde partie. *Ambroise Vollard, éditeur. 6, rue Laffitte* (Imprimerie Nationale). *Paris*, 1916, 2 vol. in-4, br., couv. impr. illustrée.

Tome I : 3 ff. bl., 7 ff. n. ch. pour le faux-titre, la justification du tirage, le frontispice, le titre, la dédicace, première partie, préface, 320 pp.; 1 f. n. ch. portant au recto : *Fin* de Spleen et Idéal et 2 ff. bl.

Titre imprimé en noir.

Couverture imprimée en noir et rouge, portant seulement *les Fleurs du mal, Ambroise Vollard, éditeur*, etc., avec une figure gravée sur bois. Le dos porte en plus : « Edition complète, première partie et une vignette. » Au verso du 2e plat, une vignette.

Tome II : 4 ff. bl., 4 ff. n. c. pour le faux-titre, le titre, les deux titres de départ (Seconde partie, tableaux parisiens), 226 pp., 1 f. n. ch. pour l'achevé d'imprimer, et 1 f. bl.

La pagination se continue pour les deux volumes.

Titre imprimé en noir. Même couverture que pour le tome I, portant au dos : *Seconde partie*.

Les illustrations comprennent environ 400 figures dont 34 hors-texte et 374 dans le texte (en-têtes et culs-de-lampe).

Publié à 600 francs.

Tiré à 250 exemplaires numérotés, dont 50 sur Japon de la manufacture de Shidzuoka (1 à 50), à 1 000 francs.

Les Fleurs du mal. — Dix burins et un portrait pour illustrer les Fleurs du mal. *Asnières-Paris, Rousseau, éditeur*, 1918, in-4.

Tiré à 400 exemplaires numérotés, dont : 75 exemplaires sur Japon, signés par l'artiste, à 100 francs ; 25 exemplaires sur Chine volant, signés par l'artiste, à 75 francs et 300 exemplaires sur Hollande, à 50 francs.

Les Fleurs du mal. Environ 150 illustrations inédites de G. Rochegrosse. Hors-texte, en-têtes, culs-de-lampe, gravés sur bois par Barbaut, Deloche, Gaspérini, et à l'eau-forte, par E. Decisy. *Paris, Ferroud* 1918, in-16, 320 pp.

Tiré à 1000 exemplaires dont : 25 exemplaires sur Japon, à 300 francs ; 60 sur Japon, à 135 francs et 105 sur Japon à 75 francs.

Les Fleurs du mal. Illustrations décoratives, par André Domin. *Paris, Kieffer*, 1920, in-8 carré.

Tiré à 450 exemplaires numérotés sur vélin. Prix, broché, 100 francs. Prix, dans une riche reliure de Kieffer, dos et plats décorés à froid, tête d'or., n. r. couv. cons. 200 francs.

Les Fleurs du mal. Edition du Cinquantenaire. Illustrée de 40 eaux-fortes originales hors texte de Lobel-Riche. *Paris, Blaizot*, 1921, gr. in-4.

Edition tirée strictement à 24 exemplaires, dont : 1 exemplaire (n° 13), sur Japon contenant les eaux-fortes en quatre états et les 40 aquarelles originales de Lobel-Riche ; 12 exemplaires (nos 1 à 12) sur papier vélin du Marais, contenant les eaux-fortes en cinq états, à 4500 francs, et 11 exemplaires (nos 14 à 24), sur Japon impérial, contenant les eaux-fortes en quatre états, à 3 500 francs.

Annoncé dans le feuilleton de la *Bibliographie de la France* du 9 décembre 1921, p. 2 755.

Les Fleurs du mal. Ornées de 88 gravures sur bois originales de Raphaël Drouart. *Paris, Boutitie et Cie*, 1923, in-4 écu.

Tiré à 1 000 exemplaires, dont : 25 exemplaires sur Japon avec une suite hors-texte de tous les bois ; 100 exemplaire sur vergé d'Arches, avec une suite de tous les bois et 875 exemplaires sur vélin d'Arches. — Il a été tiré, en outre, 30 exemplaires hors commerce, numérotés 1 à xxx.

Les Fleurs du mal. Edition revue sur les originaux et publiée par Ad. van Bever. Portrait de l'auteur gravé sur bois, par G. Aubert. *Paris, les éditions G. Crès et Cie, 21, rue Hautefeuille* (impr. Coulouma, à Argenteuil), *MCMXXIII* (1923), in-4 carré.

4 pp. n. ch. pour le faux-titre et titre ; x-306 pp., et 8 ff. n. ch pour les tables bibliographiques et critiques et l'achevé d'imprimer.

Edition décorée de neuf bandeaux dessinés et gravés par Paul de Pidoll, tirés en deux tons à 785 exemplaires, dont : 40 exemplaires sur Japon des Manufactures impériales, dont 5 hors commerce, numérotés de 1 à 35, à 220 fr. ; et 800 exemplaires sur grand vélin de Rives, teinté, dont 50 hors commerce, numérotés de 36 à 785, à 100 francs.

Entre le faux-titre et le titre, portrait gravé sur bois par G. Aubert, d'après la belle photographie de Carjal. (Baudelaire, vers 1864.)

Cette édition offre la particularité de comporter deux sortes d'exemplaires ; les uns dépourvus de tous motifs décoratifs, les autres décorés au début de chacune des parties (au nombre IX, de bandeaux, dessinés et gravés sur bois par P. de Pidoll).

Les Fleurs du mal, de Charles Baudelaire. Interprétation par Odilon Redon. Album de 8 planches in-f°, avec une couverture illustrée. *Bruxelles, librairie Deman*, 1891.

Histoires extraordinaires. — Nouvelles histoires extraordinaires, par Edgar Allan Poë. Traduction de Charles Baudelaire. Edition illustrée de 26 gravures hors texte. *Paris, Quantin*, 1881-1883. 2 vol. gr. in-8, couv. impr.

De la collection : *Chefs-d'œuvre du roman contemporain*. Publié à 25 francs le volume.

Orné de 20 eaux-fortes, par Chifflart, Abbot et Wogel, d'après Férat, Herpin, Meaulle et Laurent, et de 6 héliogravures.

Il a été tiré, en outre, 100 exemplaires, numérotés sur papier du Japon, réimposés de format in-4 colombier, à 100 francs le volume.

Ces exemplaires contiennent une double suite des eaux-fortes, sur Hollande et sur Japon avant la lettre.

Les Paradis artificiels (Opium et Haschisch), par Charles Baudelaire. *Paris, Société des Médecins Bibliophiles*, 1921, petit in-4, couv. ill.

2 ff. bl., 244 pp., les six premières n. ch., comprenant le faux-titre, le titre, une figure et le titre de départ de la dédicace ; 3 ff. n. ch. pour la justification du tirage et la liste des membres de la Société, et 1 ff. bl.

Tiré à 150 exemplaires sur papier vergé à bras de Montval, composé de lin et de chanvre, filigrané aux marque et monogramme de la Société, dont les 100 premiers, chiffrés de 1 à 100, portent les noms des sociétaires et les suivants de CI à CL. dont 10 exemplaires ont été mis dans le commerce au prix de 800 francs

Le texte de cette édition a été établi sur celui de l'édition princeps.

L'illustration comporte 20 compositions de Henry Chapront, gravées sur cuivre et tirées en couleurs dans le texte.

Chaque exemplaire est orné d'une suite sur papier de Chine de 21 épreuves en couleurs, y compris la reproduction d'un portrait de Baudelaire. Ce portrait appartient à M. Marcel Briand, médecin en chef de l'asile Sainte-Anne. L'original, qui paraît bien avoir été exécuté d'après nature, est une peinture sur toile, montée sur châssis et mesurant 325 millimètres de hauteur sur 240 millimètres de largeur. Il porte au verso, sur la traverse supérieure du châssis, deux inscriptions à l'encre noire. La première d'une écriture penchée se compose de trois mots : *portrait de Beaudelaire* (*sic*). La seconde située un peu au-dessous et d'une écriture droite, paraissant d'une autre main, comporte ce seul nom : *Monticelli*. Sous réserve de cette attribution éventuelle, et en l'absence de tout autre document, l'auteur du portrait demeure inconnu.

Bien que portant sur le titre la date de 1921, ce volume n'a été achevé d'imprimer que le 31 mars 1923.

Petits poèmes en prose. Avec 111 compositions en couleur de Henri Hérau. *Paris, Piazza*, 1908, gr. in 8.

Tiré à 75 exemplaires et publié à 500 francs.

Petits poèmes en prose. Bois de Constant Le Breton. *René Kieffer, éditeur et relieur d'art, 18, rue Séguier (Paris VII^e^) s. d.* (1923), in-4, couv. impr. ill.

1 f. bl., 1 f. n. ch. pour le faux-titre et la justification du tirage ; 284 pp., 1 f. n. ch. pour l'achevé d'imprimer, et 1 f. bl.

La couverture est ornée d'une vignette qui n'est pas reproduite dans le volume.

Les illustrations sont en hors-texte pour les grands sujets, en en-tête et en culs-de-lampe.

Tiré à 500 exemplaires numérotés de 51 à 500 sur vélin teinté à la cuve, à 120 francs.

Il a été tiré, en outre, 50 exemplaires numérotés de 1 à 50, sur vélin à la cuve, avec une suite sur Chine monté de tous les bois, à 250 francs.

Les Pièces condamnées, de Charles Baudelaire. Edition ornée de 12 gravures sur bois, par Daragnès. *Paris, Leharanger-Coq, 36, rue Bonaparte*, 1917, in-4, 60 pp.

Publié à 30 francs.

Tiré à 392 exemplaires, dont 12 sur vieux Japon, 30 sur Chine et 50 sur Japon.

Les Pièces condamnées. Six compositions dessinées et gravées à l'aqua-tinta, par Maurice d'Altys. *Paris, éditions du Sagittaire, Simon Kra, libraire-éditeur*, 1923, gr. in-8.

Suite de six planches sous portefeuille à recouvrement, noir et or, avec étiquette blanche.

Tiré à 50 exemplaires, dont: 10 exemplaires sur Japon impérial, à 330 francs et 40 exemplaires sur Hollande à 220 francs.

Chaque planche est en triple état : l'eau-forte pure, l'eau-forte terminée sépia, l'eau-forte terminée en couleurs.

Les planches numérotées et signées par l'artiste ont été biffées après le tirage.

Annoncé dans le feuilleton de la *Bibliographie de la France*, n° du 1^er^ janvier 1923, p. 25.

Poèmes choisis, avec eaux-fortes de F. Eberz. *München, O. C. Rahl, Verlag. Paris, Georges Crès et C^ie^, s. d.* (1923), in-4, couv. ill. en coul.

Edition comprenant onze poèmes. — Texte calligraphié et entièrement gravé.

Les eaux-fortes sont dans le texte et hors-texte.

Tiré à 200 exemplaires numérotés, avec 2 aquarelles originales de l'artiste.

La couverture est coloriée à la main.

Poésies complètes. I : les Fleurs du mal. — Spleen et Idéal. II : les Fleurs du mal. Tableaux parisiens. — Le Vin. — Fleurs du mal. — Révolte. — La Mort. III : Poésies diverses. — Les Epaves. — Œuvres posthumes. *Paris, éditions de la Banderole* (Collection des Poètes maudits), 1922, 3 vol. in-4. *Belle édition ornée de 3 portraits.*

Quinze histoires d'Edgar Poë. Traduites par Charles Baudelaire. Illustrations de Louis Legrand. *Paris, Chamerot et Renouard*, 1897.

Imprimé pour la Société des Amis des livres, et non mis dans le commerce.

Tiré à 115 exemplaires numérotés.

Le Spleen de Paris. Poèmes en prose de Charles Baudelaire, avec des illustrations de Louise Hervieu, gravées sur cuivre, par Schutzenberger. *Editions de la Banderole, à Paris, 30, rue de Provence* (Impr. Coulouma, à Argenteuil), *s. d.* (1922), in-4, couv. impr. en rouge et noir.

2 ff. blancs, 2 ff. n. ch. pour le titre et le faux-titre, 168 pp.; 1 f. n. ch. pour l'achevé d'imprimer et 2 ff. blancs.

Le Spleen de Paris (Petits poèmes en prose). Edition illustrée de trente eaux-fortes hors-texte du peintre-graveur Lobel-Riche. Ornements typographiques dessinés et gravés sur bois, par Louis Jou. *Paris, le Livre du Bibliophile, G. et R. Briffaut, éditeurs, 4, rue de Furstemberg*, 1922, gr. in-4, couv. gravée.

2 ff. blancs, 2 ff. n. ch. pour le faux-titre et le titre, 164 pp., 3 ff. n. ch. pour l'Epilogue et l'achevé d'imprimer et 2 ff. blancs.

Couv., gravée et tirée en rouge et noir, même disposition typographique que le titre.

Portrait de Baudelaire par Cayat; interprété par Lobel-Riche.

Il a été tiré de cet ouvrage :

Un exemplaire unique sur Japon ancien à la forme contenant 4 états des eaux-fortes, une suite sur parchemin et un dessin original de l'artiste.

13 exemplaires sur Japon ancien à la forme contenant 4 états des eaux-fortes et un dessin original de l'artiste.

30 exemplaires sur Japon impérial, contenant 3 états des eaux-fortes, dont un en couleurs et un dessin original de l'artiste, au prix de 1 100 francs.

75 exemplaires sur vélin d'Arches, contenant 2 états des eaux-fortes, dont un avec les remarques, au prix de 750 francs.

233 exemplaires sur vélin d'Arches, contenant 1 état des eaux-fortes, au prix de 350 francs.

Il a été tiré, en outre, 10 suites des eaux-fortes sur vélin d'Arches à la forme à grandes marges, numérotées de 1 à X, au prix de 400 francs.

Un peintre de la vie moderne : Constantin Guys. Reproduction intégrale des aquarelles de Constantin Guys avec la prose de Charles Baudelaire. *Paris, éditions René Kieffer*, 1923, gr. in-8 ,couv. impr.

Tiré à 550 exemplaires, dont : 50 exemplaires sur Japon impérisl, avec une suite en noir de toutes les aquarelles reproduites et 500 exemplaires sur vélin de cuve; tous numérotés.

Une descente dans le Maelstrom, conte, par Edgar Allan Poë. Traduit en français, par

Charles Baudelaire. Illustré de bois, par Marc Roux. *A l'enseigne du Masque d'or, chez Devambez, 23, rue Lavoisier. Paris, s. d.* 1920), pet. in-4, couv. impr.

1 f. bl., 3 ff. n. ch. pour le faux-titre, le titre (noir et rouge) et le frontispice, 53 pp. (la page 54, n. ch. contient l'achevé d'imprimer), et 1 f. bl.

Couverture remplie, tirée en noir et rouge, avec un bois en couleurs, portant seulement : « Une descente dans le Maelstrom, par Edgar Allan Poë, illustré de gravures sur bois, par Marc Roux. »

Illustré de 4 bois hors texte, dont 2 en couleur et 2 en 2 tons, de bois dans le texte, tirés en 2 tons, le dernier, formant cul-de-lampe, tiré en couleurs.

Première édition séparée.

Tiré à 450 exemplaires, dont : 1 exemplaire sur Nippon, M. I. U. K. avec une suite et les croquis originaux (n° 1); 19 exemplaires sur Nippon, M. I. U. K., avec une suite (nos 2 à 20); 30 exemplaires sur Nippon, M. I. U. K. (nos 21 à 50) et 400 exemplaires sur Normandy Vellum (nos 51 à 450).

Vingt-sept poèmes des « Fleurs du mal », illustrés par Rodin. *Paris, Société des Amis du Livre moderne*, 1918, in-12.

Reproduction exacte de 27 dessins originaux de Rodin, exécutés sur un exemplaire de l'édition originale des « Fleurs du mal » (*Poulet-Malassis*, 1857).

Tiré à 200 exemplaires numérotés, sur papier vélin, dont 60 mis dans le commerce.

ÉDITIONS DIVERSES ET EXTRAITS

Baudelaire choisi, avec un commentaire biographique et critique, par Louis Mercier. Avec un bois original, gravé au canif, par M. Marcel Roux. *Lyon, Lardanchet*, 1918, 2 vol. in-16, couv. impr.

Publié à 6 francs le volume. — Il a été tiré, en outre, des exemplaires sur papier de Hollande, format in-8, au prix de 12 francs chaque volume; et 25 exemplaires réimposés sur Japon impérial, avec double épreuve des bois originaux de Marcel Roux.

Tome I. Poésie. — Spleen et Idéal. Tableaux parisiens. — Le Vin. Fleurs du mal. La Mort. Supplément aux Fleurs du mal.

Tome II. Prose. — Petits poèmes en prose. L'Art romantique. Les Paradis artificiels. Curiosités esthétiques. Journaux intimes.

Charles Baudelaire. De l'amour. Notes, pensées, fragments sur l'amour, les femmes, les passions. Préface de F. F. Gautier [la Vie amoureuse de Baudelaire]. Appendice [la Correspondance amoureuse de Baudelaire]. *Paris, Société anonyme d'édition et de librairie, 41, rue Vivienne*, 1919, in-8 double couronne, couv. impr.

Avec 3 fac-similés.

Tiré à 1 015 exemplaires numérotés dont : 15 exemplaires sur Japon; 25 exemplaires sur Hollande; 15 exemplaires sur vélin azuré; 945 sur vélin; et 15 exemplaires sur vélin, hors commerce, non numérotés.

Annoncé dans le feuilleton de la *Bibliographie de la France* du 29 novembre 1919, p. 2181.

Dix poèmes. Verlaine. Baudelaire. Maeterlinck. Verhaeren. Compositions décoratives de Huib Luns. *Amsterdam, Losco*, 1912, in-8, 41 pp.

Tiré à 150 exemplaires sur papier de Hollande, dont : 5 exemplaires enluminés à la main, numérotés et signés par l'artiste (hors commerce) et 5 exemplaires enluminés à la main et signés par l'artiste à 55 francs et 140 exemplaires à 6 fr. 50.

Edgar Poë. — Les Contes les plus célèbres. Traduction de Charles Baudelaire. *Paris, E. Fasquelle*, 1917, in-18, couv. impr.

Publié à 3 fr. 50. — Il a été tiré, en outre, 10 exemplaires numérotés sur papier impérial du Japon.

Annoncé dans le feuilleton de la *Bibliographie de la France* du 24 août 1917, p. 1422-1423.

Les Plus beaux contes, par Edgar Poë. Traduction de Charles Baudelaire. Avec une notice sur la vie et les œuvres d'Edgar Poë, par Ch. Baudelaire. *Paris, G. Crès et Cie*, 1923, in-16.

Douze poèmes de Charles Baudelaire. Publiés en fac-similé, sur les manuscrits originaux de l'auteur, avec le texte, en regard, des mêmes pièces, d'après les éditions des « Fleurs du mal ». Avec un portrait de l'auteur dessiné par lui-même. *Paris, Georges Crès et Cie, éditeurs, 116, boulevard Saint-Germain, MCMXVII* (1917). in-4, couv. impr.

1 f. bl., 3 ff. n. ch. pour le faux-titre, le titre et l'avertissement, 1 f. n. ch.; 20 pp., verso blanc à la 20e; 1 f. n. ch. pour la table et l'achevé d'imprimer, sur les presses de l'Ecole Estienne, par G. Champenois et par Legendre, imprimeur en taille-douce.

Titre rouge et noir.

Entre le faux-titre et le titre, portrait de Baudelaire.

Publié à 10 francs.

Tiré à 356 exemplaires, dont : 6 exemplaires sur vieux Japon, à 25 francs; 6 exemplaires sur Chine, à 20 francs; 20 exemplaires sur Japon, à 15 francs; 120 exemplaires sur vélin de Rives et 200 exemplaires sur papier du Marais.

Les Meilleurs poèmes de Charles Baudelaire. *Paris, Figuière, s. d.*, in-12.

Les Fleurs du mal. Les Sonnets (Mâcon, impr. Protat frères). *Paris, Picard, 59, boulevard Saint-Michel*, 1920, pet. in-16, 72 pp.

De la *Collection des Dames.*

Les Fleurs du mal. — Spleen et Idéal. Paris, édition de *l'Abeille d'or*, s. d., in-32, rel. veau plein souple, tête dor., n. r. *Portrait.*

Les Fleurs du mal. Paris, Editions Nilsson. s. d., in-32, rel. souple.

Histoires extraordinaires. Nouvelles histoires extraordinaires, par Edgar Poë. *Paris, Crès et Cie* (*les Auteurs vivants lus par les jeunes. Bibliothèque de l'adolescence*), s. d., in-12.

Pièces condamnées. La Mort (Paris, impr. Dupérret), *Albin Michel, éditeur*, 1920, in-32, 64 pp.

De la *Collection des Dames.*

Poésies et poèmes en prose. *Paris, A. Lemerre*, 1920, in-32, II-148 p.

De la *Petite Collection Rose.*

QUELQUES ÉCRITS ET DOCUMENTS SUR CHARLES BAUDELAIRE

A poet of the lower French Empire (*Frazer's Magazine*, 1869, LXXX, pp. 769-775).

L'Acte de naissance de Baudelaire (*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, 1901).

Albert (F.). L'œuvre de Baudelaire (*Revue des Revues*, 1903, t. *XLIV*, pp. 325-333).

Allard (Roger). Baudelaire et l'esprit nouveau (*Le Carnet Critique*. Paris, 1918).

Appollinaire (Guillaume). Baudelaire dans le domaine public (*Nord-Sud*, 15 mai 1917).

Articles justificatifs pour Charles Baudelaire, auteur des « Fleurs du mal ». *Paris, impr. de Mme Vve Dondey-Dupré, s. d.*, in-4, couv. impr. (1857).

La couverture tient lieu de titre. — Réunion d'articles écrits par Charles Asselineau, J.-B. Barbey d'Aurevilly, F. Dulamon et Edouard Thierry, en faveur de Baudelaire, au moment du procès des *Fleurs du mal.*

Asselineau (Charles). Charles Baudelaire, sa vie et son œuvre. *Paris, A. Lemerre*, 1869, in-18.

Aubry (Jean). Un paysage littéraire. Baudelaire et Honfleur. *Paris, Maison du Livre*, 1917.

— Baudelaire et Swinburn (*Mercure de France*, 1917).

Audebrand (Philibert). Les Derniers Jours de la Bohème. Souvenir de la vie littéraire. *Paris, Calmann-Lévy*, 1908, in-12.

— Un café de journalistes sous Napoléon III. *Paris, Dentu*, 1888.

Banville (Théodore de). Mes Souvenirs. *Paris, Charpentier*, 1882, in-18.

— Charles Baudelaire (*Revue contemporaine*, 1885, t. 1, pp. 379-390).

Barbara (Charles). L'Assassinat du Pont-Rouge. *Paris, Hachette*, 1855, in-12.

Barbey d'Aurevilly. Les Œuvres et les hommes. III. Les poètes. *Paris, Amyot*, 1862, in-12.

Barre (André). Le Symbolisme. *Paris, Jouve et Cie*, 1912.

Barrès (Maurice). La Folie de Charles Baudelaire (*Les Taches d'encre*, 1884-1885).

— Méditations spirituelles sur Charles Baudelaire (*L'Aube*, juin 1896).

— Un Homme libre. *Paris, E. de Boccard*, in-8.

Barthou (Louis). Autour de Baudelaire. Le Procès des Fleurs du mal. Victor Hugo et Baudelaire. *Paris, Maison du Livre*, 1917, in-8.

Baschet (Dr). Baudelaire à l'île Maurice. Une lettre inédite de Baudelaire (*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, 1917).

Bataille (Henry). Baudelaire (*Comœdia*, 7 janvier 1921).

Baudelaire à Châteauroux (*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, 1901).

Baudelaire ou Beaudelaire. Orthographe et étymologie de son nom (*Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, 1919, t. LXXX).

Benedetto (L.-F.). L'Architecture des Fleurs du mal (*Zeitschrift für franzosische Sprache und Litteratur*, 1912).

Benson (E.). Charles Baudelaire, a poet of the malign (*Atlantic Monthly*, 1869, tome XXIII, pp. 171-177).

Bernard (J. M.). A propos d'un sonnet de Baudelaire (Longfellow et Gray) (*Revue d'hist. litt. de la France*, 1909).

Bertrelot (Philippe). Louis Ménard, son intimité avec Baudelaire. Anecdotes (*Revue de Paris*, 1901).

Berteval (W.). Le Cinquantenaire de la mort de Charles Baudelaire et l'illustration des Fleurs du mal (*Mercure de France*, 1917).

Betz (L.). Poe und Baudelaire, ein Phaenomen der Weltlitteratur (*Neue Zürcher Zeitung*, 1900, nos 25 à 33).

Boisson (Marius). Un centenaire. La maison natale de Baudelaire (*Comœdia*, 1er mars 1921).

— Le Centenaire de Charles Baudelaire (*Comœdia*, 4 avril 1921).

— Baudelaire, auteur dramatique (*Comœdia*, 14-15 août 1921).

— Gérard de Nerval et Baudelaire (*Comœdia*, du 7 août 1923).

Bonnières (Robert de). Mémoires d'aujourd'hui. 2e série. *Paris, Ollendorff*, 1885, in-12.

Boschot (Adolphe). Baudelaire (*Echo de Paris*, 9 avril 1921).

Boulenger (Jacques). Le Dandysme de Baudelaire (*l'Opinion*, 9 avril 1921).

Bourget (Paul). Essais de psychologie contemporaine. *Paris, Plon*, in-18.

— Charles Baudelaire (*La Nouvelle Revue*, 1881, t. XIII, pp. 398-416).

Bouyer (R.). Baudelaire, critique d'art (*Revue politique et littéraire*, 1902, t. XVIII, pp. 598-602).

Boyer d'Agen. Baudelaire à la Revue des Deux Mondes (*Figaro*, 5 septembre 1892).

Brieu (Jacques). Portrait graphologique de Charles Baudelaire (*Mercure de France*, 1918).

Brunet (Gabriel). Les grands caractères de l'art baudelairien (*Rythme et Synthèse*, mai 1922).

Brunetière (Ferdinand). Charles Baudelaire (*Revue des Deux Mondes*, 1887, t. LXXXI, pp. 695-707).

— La statue de Baudelaire (*Revue des Deux Mondes*, 1892, t. CXIII, pp. 212-225).

— Nouveaux essais sur la littérature contemporaine. *Paris, Calmann-Lévy*, 1895, in-18.

Cabanès (Dr). La Maison natale de Baudelaire (*Chronique médicale*, 1901).

Cabanès (Dr). Le Sadisme chez Baudelaire (*Chronique médicale*, 1902).
— La maladie et la mort de Baudelaire (*Chronique médicale*, 1907).
Calvocoressi (M. D.). Edgar Poë, ses biographes, ses éditeurs, ses critiques (*Mercure de France*, 1909).
Carrère (Jean). Les Mauvais Maîtres. J. J. Rousseau..... Balzac, Stendhal..... Baudelaire, Flaubert, Verlaine, Zola. *Paris, Plon*, 1922, in-16.
Cassagne (Albert). Versification et métrique de Charles Baudelaire. *Paris, Hachette*, 1906, in-8.
Caume (P.). Causerie sur Baudelaire (*La Nouvelle Revue*, 1899, t. CXIX, pp. 659-672).
Caussy (F.). Chronologie des Fleurs du mal (*L'Ermitage*, 1906).
— La jeunesse de Baudelaire (*Figaro*, du 12 août 1911, et *Annales romantiques*, 1911).
Cerini (M.). La poesia di Carlo Baudelaire. *Catania, Gianotta*, 1922, in-8.
Champfleury. Souvenirs et portraits de jeunesse (Murger, Combet, Baudelaire.....) *Paris, Dentu*, 1872, in-12.
Champfleury et Baudelaire. Lettres sur Fanny (*L'Amateur d'autographes*, 1910).
Charavay (Et.). Alfred de Vigny et Charles Baudelaire, candidats à l'Académie française. *Paris, Charavay frères*, 1879, in-16.
Charbonnel (Victor). Les mystiques du temps présent (*Mercure de France*, 1896).
Charles Baudelaire. Souvenirs. Correspondance. Bibliographie, suivie de pièces inédites. *Paris, chez René Pincebourde*, 1872, pet. in-8, couv. impr.
Edition originale publiée à 6 francs. Il a été tiré, en outre, 6 exemplaires sur papier de Chine et des exemplaires sur vergé de Hollande.
Publié par les soins de Poulet-Malassis, d'après des documents qui lui appartenaient ; la biographie « sous forme épistolaire est de Charles Cousin », qui l'a réimprimée dans le *Voyage dans un grenier* ; la bibliographie a été dressée par le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul.
Charles Baudelaire (*Nuova antologia*, 1876, t. XXII, pp. 279).
Charles Baudelaire et la poésie moderne (*Revue des Pyrénées*, 1908).
Cim (Albert). Le Dîner des gens de lettres. Souvenirs littéraires. *Paris, Flammarion*, 1903, in-12.
— Le Cinquantenaire de Charles Baudelaire. *Paris, Maison du Livre*, 1917, in-8. Recueil des opinions des littérateurs qui ont écrit sur Baudelaire. Textes parus et inédits.
Cladel (Léon). La Tombe de Baudelaire (*La Plume*, 1890).
— Images versicolores (*La Plume*, 1892).
— Ma première rencontre avec Baudelaire (*La Plume*, 1892).
Claretie (Jules). Baudelaire et les œuvres hors la loi (*Le Journal*, 4 septembre 1901).
— La Vie à Paris (1895-1913). *Paris, Fasquelle*, 1896-1914, 15 vol. in-18. *Tome I* (*1895*), *Baudelaire*.
Claussen (S.). Baudelaire et la poésie danoise (*Revue scandinave*, août 1911).
Claveau (A.). Baudelaire (*Le Soleil*, 20 octobre 1892).
Combet-Descombes. Images pour un Baudelaire. Vingt monotypes reproduits en phototypie. *Paris, La Sirène*, 1917, album in-4, dans un carton orné d'une gravure sur bois. — Tiré à 10 exemplaires sur Japon et 150 exemplaires sur beau papier.
Cordier (H.). Notules sur Charles Baudelaire (*Bulletin du Bibliophile*, 1900, pp. 235-238).
— Baudelaire et Heine (*Bulletin du Bibliophile*, 1901, pp. 567-569).
Couturier (Claude). Lettres de Mme Aupick à Théodore de Banville (*Mercure de France*, 1er sept. 1917).
Crépet (E.). Les Poètes français, recueil des chefs-d'œuvre de la poésie française depuis les origines jusqu'à nos jours, avec une notice littéraire sur chaque poète par Asselineau, Babou, Baudelaire, de Banville, etc. Précédé d'une introduction par Sainte-Beuve. *Paris, Crépet*, 1861, 4 vol. in-8.
Crépet (J.). Charles Baudelaire et Jeanne Duval (*La Plume*, 1897).
— Charles Baudelaire, étude biographique d'Eugène Crépet, revue et mise à jour par Jacques Crépet, suivie des Baudelairiana d'Asselineau, par Eugène Crépet. *Paris, Messein*, 1907, in-12.
— Baudelaire. La légende du poète vierge (*Le Journal*, 10 avril 1902).
Daruty de Grandpré. Baudelaire et Jeanne Duval (*La Plume*, 1893).
Daudet (Léon). A propos de Baudelaire (*L'Action Française*, 3 avril 1921).
Delacour (André). Charles Baudelaire (*Belles-Lettres*, avril 1921).
Delille (Ed.). Baudelaire; the man (*Fortnightly Review*, 1891, t. LV, pp. 977-984).
— Some French writers. *London, Chapman and Hall*, 1893, in-8.
Dérieux (Henry). Baudelaire. Trois essais précédés d'un poème-dédicace et d'un portrait de Baudelaire à 40 ans. *Bâle, Nouvelle Librairie littéraire*, 1917.
Desbois (Lucile). La France jugée à l'étranger. Faguet contre Baudelaire (*Mercure de France*, t. LXXXIX, 1911).
Desjardins (Paul). Charles Baudelaire (*Revue Politique et Littéraire*, 1887, t. XL, pp. 16-24).
Desprez (L.). L'Evolution naturaliste (Gustave Flaubert, les Goncourt..... les poètes). *Paris, Tresse*, 1884, in-12.
Du Camp (Maxime). Souvenirs littéraires. *Paris, Hachette*, 1882, in-8.
Dufay (Pierre). Baudelaire et Chamfleury (*Jardin de la France*, décembre 1908).
— Baudelaire à Châteauroux (*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, 1901, t. XLXII).
— A propos de quelques lettres inédites de Baudelaire (*Mercure de France*, 1917, t. CXXIII).
— Encore une lettre inédite de Baudelaire qui n'est pas inédite (*Mercure de France*, 1917, t. CXXIV).
— Baudelaire mystificateur (*La Connaissance*, septembre 1920).
— Rochefort et la tête de Baudelaire (*Mercure de France*, 1920, t. CXLVI).
— Le Procès des *Fleurs du mal* (*Mercure de France*, 1921, t. CXLVII).
— Hommages oubliés à Baudelaire (*Mercure de France*, 1921, t. CXLVII).
Dulamon. Les Fleurs du mal (*Le Présent*, 23 juillet 1857).
Dumesnil (Georges). L'Ame et l'Evolution de la littérature française, de l'origine à nos jours. *Paris, Boivin et Cie*, 1904, 2 vol. in-12.
Dupouy (Auguste). Le Centenaire de Baudelaire (*L'Ere Nouvelle*, avril 1921).
Dusolier (Alcide). Nos gens de lettres, leur caractère et leurs œuvres. *Paris, Achille Faure*, 1864, in-12. (*Ch. Baudelaire ou Boileau hystérique*).
Emery (René). Quelques lettres inédites de Baudelaire (*Mercure de France*, 1917, t. CXXI).
Erisfal (Louis d'). La décadence littéraire (*La Plume*, 1892).
Faguet (Emile). Baudelaire (*La Revue*, 1er septembre 1910).
Famous french authors. *New-York*, 1879, in-8.

Fernel (Dr). Les Névrosés de la littérature et de l'histoire (*Revue Thérapeutique*, février-mars 1913, avril 1914).
Fière (L.). Charles Baudelaire. *Valence, impr. Céas et fils*, 1903, in-8.
Flottes (Pierre). Alfred de Vigny et Baudelaire (*Revue de la Quinzaine*, 15-22 avril 1921).
— Baudelaire, l'homme et le poète. *Paris, Perrin et Cie*, 1922, in-16.
Fontainas (André). Baudelaire (*Mercure de France*, 1er avril 1921).
France (Anatole). La vie littéraire. *Paris, Calmann-Lévy*, 1921, 4 vol. in-18.
Tome II, pp. 278. — *Tome III*, pp. 20-27; 42, 43, 44, 121, 181, 183, 185, 186, 188, 306. — *Tome IV*, pp. 134, 138, 232.
Gaubert (Ernest). Une anecdote controuvée sur Baudelaire (*Mercure de France*, 15 mai 1921).
Gautier (Féli). Charles Baudelaire. *Paris, Librairie de La Plume*, 1903, gr. in-8.
— Charles Baudelaire. 1821-1867. *Bruxelles, E. Deman*, 1903, gr. in-8. *Portraits et gravures.*
— La Vie amoureuse de Charles Baudelaire (*Mercure de France*, 1903).
— Documents sur Baudelaire (*Mercure de France*, 1905 et 1906).
— Lettres de Barbey d'Aurevilly à Charles Baudelaire (*Mercure de France*, 1906).
— Charles Baudelaire. Pages de Carnet (*Mercure de France*, 1910, t. LXXVIII).
— La Vie douloureuse du poète (*Revue politique et littéraire*, 27 décembre 1902).
Gautier (Théophile). Histoire du romantisme, suivie de notices romantiques et d'une étude sur les progrès de la poésie française. *Paris, E. Fasquelle*, in-12.
— Portraits et Souvenirs littéraires. *Ibid.*, in-12.
— Portraits contemporains. *Ibid.*, in-12.
Gide (André). Baudelaire et M. Faguet (*Nouvelle Revue Française*, 1910, n° 23, novembre).
— Théophile Gautier et Charles Baudelaire (*Les Ecrits nouveaux*, 1er novembre 1917).
Gilbert de Voisins. Sentiments... Les Belles Histoires de René Boylesve... Les Malheurs de Baudelaire. *Paris, Mercure de France*, 1923, in-18.
Glatigny (Albert). La Maladie de Baudelaire (*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, 1923, t. LXXVI).
Goncourt (Edmond et Jules de). Journal. *Paris, Fasquelle*, 9 vol. in-18. *Tomes I, III, VI, VIII et IX.*
Gourmont (Rémy de). Baudelaire et le Songe d'Athalie (*Mercure de France*, 1905, 1er juillet).
— Promenades Littéraires. 1re série. Renan, Huysmans... Edgar Poë et Baudelaire. *Paris, Mercure de France*, in-18.
— Un ami de Baudelaire (*Mercure de France*, 1896, t. XX).
Henriot (Emile). Baudelaire et la Présidente (*Le Temps*, 18 janvier 1921).
— Les Epreuves des « Fleurs du mal » (*Le Temps*, 22 novembre 1921).
— Courrier littéraire. *Paris, Renaissance du Livre*, 1923.
Hignard (H.). Charles Baudelaire, sa vie, ses œuvres (*Revue du Lyonnais*, juin 1892).
Holitscher (A). Charles Baudelaire. *Berlin, Bard*, 1904, in-8. *Avec 9 planches et 3 fac-similés.*
Houssaye (Arsène). Les Confessions. Souvenirs d'un demi-siècle (1830-1880). *Paris, Dentu*, 1885, 6 vol. in-8.
Houssaye (H.). Fiches d'une petite bibliothèque (Autographes de Baudelaire, Barbey d'Aurevilly, etc). *Annuaire de la Société des Amis des Livres*, 1883).
Huysmans (J. K.). A Rebours. *Paris, Fasquelle*, 1894, in-18.
Ideville (H. d'). Vieilles Maisons, Jeunes Souvenirs. *Paris, Charpentier*, 1878, in-18. *Baudelaire*, pp. 206-207.
Jaloux (Edmond). Le Centenaire de Baudelaire (*Revue hebdomadaire*, 2 juillet 1921).
James (H.). French poets and novelists. *London, Macmillan*, 1878, in-8.
Kahn (Gustave). Le Baudelairéanisme (*La Nouvelle Revue*, 1902, t. XIX, pp. 253-258).
— Symbolistes et Décadents. *Paris, Vanier*, 1902.
Kemp (Robert). Une querelle littéraire [à propos de la statue de Baudelaire] (*La Liberté*, 12 août 1923).
Kunel. Baudelaire en Belgique. *Paris, Schleicher*, 1912. in-8.
Laffont (Dr M.). Causerie du Bibliophile (Oeuvres et images). *Maison du Livre*, 1901.
Laforgue (Jules). Notes sur Baudelaire (*Entretiens politiques et littéraires*, 1892).
— Dragées. Ch. Baudelaire. — C. Corbière. *Paris, la Connaissance*, 1921. in-16.
Lalou (R.). Histoire de la littérature française contemporaine. *Paris, Crès et Cie*, 1922, in-18.
Lang (Emmanuel). Charles Baudelaire et sa mère (*Le Figaro*, 5 mars 1922).
Lang (Georges-E.). Charles Baudelaire jugé par Ernest Feydeau. Avec un portrait-charge de Charles Baudelaire, par Ch. Giraud et deux fac-similés. *Paris, Ronald Davis*, 1921, in-8.
Lange (A.). Charles Baudelaire. *Varsovie*, 1890.
Laporte (Antoine). Baudelaire et Roger de Beauvoir. *Paris, A. Laporte*, 1884.
Larchey (Lorédan). Fragments et Souvenirs. Le Boa de Baudelaire (*Bulletin du Bibliophile*, 1901. N° 10).
Lauris (G. de). Baudelaire et Verlaine (*Nouvelle Revue*, 1906).
Leconte de Lisle. Les Fleurs du mal (*Revue Européenne*, 1861).
Le Goffic (Charles). Le Tombeau de Baudelaire (*Revue Universelle*, 1902).
Lemaitre (Jules). Les Contemporains. *Paris, Boivin*, in-18 (*Tome IV*).
Lemercier de Neuville. Souvenirs d'un Montreur de marionnettes. *Paris, Maurice Bauche*, 1911, in-12.
Lemonnier (Léon). Baudelaire au lycée Louis-le-Grand (*La Grande Revue*, septembre 1921).
— Baudelaire et Mallarmé (*La Grande Revue*, juillet 1923).
Le Petit (Jules). Notes sur Baudelaire (*La Plume*, juillet 1893).
Lettres de Mme Aupik à Charles Baudelaire, publiées par Auzas (*Mercure de France*, 1912).
Levaillant (Maurice). Charles Baudelaire (*Le Figaro*, 8 avril 1921).
Levallois (Jules). Milieu du siècle. Mémoires d'un critique. *Paris, Librairie illustrée*, 1896, in-12.
Libertini (Alfr.). I poeti francese d'eccezione e Carlo Baudelaire. *Girgenti, typ. Montes*, 1914, in-8.
Lionnet (les frères). Souvenirs et Anecdotes. *Paris, Ollendorff*, 1888, in-12.
Maillard (Firmin). Les Derniers Bohèmes. Henri Murger et son temps. *Paris, librairie Sartorius*, 1874, in-12.
Maire (G.). Un essai de classification des Fleurs du mal et son utilité pour la critique (*Mercure de France*, 1907).
— La Personnalité de Baudelaire et la Critique biologique des Fleurs du mal (*Mercure de France*, 1910).
— La Psychologie amoureuse des Fleurs du mal (*Mercure de France*, 1910).
Marsan (Eugène). Dandysme Littéraire : Barbey d'Aurevilly, Baudelaire, Balzac (*Revue Hebdomadaire* du 28 juillet, 1923).

Marsan (Eugène). Les Cannes de M. Paul Bourget et le Bon Choix de Philinte. Petit Manuel de l'homme élégant; suivi de portraits : Barrès... Baudelaire... *Paris, Librairie le Divan*, 1923, in-8.
Marx (Adrien). Indiscrétions Parisiennes. *Paris, Achille Faure*, 1866, in-12 (*Une figure étrange* [Baudelaire].
Mary (André). Méditation sur Baudelaire (*L'Ermitage*, octobre 1913).
Mauclair (Camille). Charles Baudelaire. Sa vie, son art, sa légende. *Paris, Maison du Livre*, 1917, in-12. *Portrait gravé.*
Maurevert (Georges). Le Livre des Plagiats. Montaigne... Balzac, Stendhal, Hugo, Musset, Baudelaire... *Paris, A. Fayard*, 1922, in-18.
Maurras (Charles). Devant les poètes [l'influence de Baudelaire] (*Revue Universelle*, 15 juillet 1923).
Meetkerke (C.). Charles Baudelaire (*Gentleman's Magazine*, 1896, t. LVII, pp. 592-598).
Meillet (A.). La Vie de Baudelaire (*Revue des Lettres*, 1907).
Mendès (Catulle). La Légende du Parnasse contemporain. Paris, 1884.
Michaut (Dr). Comment Baudelaire est mort (*Chronique médicale*, 1902).
Michelet (V. E.). Figures d'évocateurs. Baudelaire, ou le Devinateur douloureux. Alfred de Vigny ou le Désespérant; Barbey d'Aurevilly ou le Croyant; Villiers de l'Isle-Adam, ou l'Initié. *Paris, Figuières*, 1913, in-12.
Mille (Pierre). Centenaire [de Baudelaire] (*L'Avenir*, 11 avril 1921).
Montel (François). En marge de Baudelaire (*Le Figaro*, 28 mai 1922).
Moréas (Jean). Baudelaire et l'Automne (*Vers et Prose*, septembre, octobre et novembre, 1905).
— Paysages et Sentiments. *Paris, Sansot*, 1906, in-16.
Morice (Charles). Lamartine, Baudelaire, Shelley (*Revue Contemporaine*, 1886, t. IV, pp. 15 à 37).
— La Littérature de tout à l'heure. *Paris, Perrin et Cie*, 1889, in-18.
N. M. J. Les Fleurs du mal (*Revue d'Histoire littéraire de la France*, juillet, septembre 1917).
Nadar. Charles Baudelaire intime. Le Poète vierge. *Paris, Blaizot*, 1911, in-8.
Nantel. Notes sur la littérature contemporaine. 1re série. *Verviers, Vinche*, 1885.
Noel (G.). Charles Baudelaire (*Revue Contemporaine*, 1869, t. CV, pp. 502-521).
Nouvion (G. de). La Famille de Charles Baudelaire (*Bulletin de la Société historique du VIe arrondissement de Paris*, 1901).
Osmon (Anne). Le Mouvement Symboliste (*Paris, Maison du Livre*, 1917).
Ourousof (Alexandre). Etude sur les textes des « Fleurs du mal » (*La Plume*, 1896).
Ourousof (Ph.). Les Errata incorrigés des « Fleurs du mal » (*La Plume*, 1899).
Patterson (A.). L'Influence d'Edgar Poë sur Charles Baudelaire. *Grenoble*, 1903, in-8 (*Thèse*).
Patry (H.). L'Epilogue du procès des « Fleurs du mal ». Une lettre inédite de Baudelaire à l'Impératrice (*Revue d'Histoire littéraire de la France*, janvier-mars 1922).
Pelleau (Paul). Le Carnet de la semaine (*Le Progrès du Nord*, 5 avril 1921).
Peronnet (G. A.). La Leçon de Baudelaire (*La Grande Revue*, avril 1921).
Perrette (L.). Le Théâtre de Baudelaire (*Revue d'Art dramatique*, 1902, t XII, pp. 156-165).
Picard (Gaston). Le Salut de Paris à Charles Baudelaire (*La Démocratie nouvelle*, 11 avril 1921).
Pilon (Edmond). Charles Baudelaire (*La Vogue*, juillet 1900).
Piot (G.). Baudelaire, l'Académie française et le Cercle artistique d'Anvers (*l'Art*, 1902).
Poizat (Alfred). Charles Baudelaire (*La Correspondance*, août 1917).
— Le Symbolisme, de Baudelaire à Claudel. *Paris, Renaissance du Livre*, 1921, in-18.
Pontmartin. Nouveaux samedis littéraires. T. VII. *Paris, Michel Lévy*, 1870, in-12.
Porché (François). Le Centenaire de Baudelaire (*Le Gaulois*, 10 avril 1921).
Procès des « Fleurs du mal » (*Revue des grands procès contemporains*, 1885, t. III).
Proust (Marcel). A propos de Baudelaire (*Nouvelle Revue Française*, n° 93, juin 1921).
Raynaud (Ernest). Baudelaire et la religion du dandysme. *Paris, Mercure de France*, 1918, in-18 (*Contient également une iconographie de Baudelaire*).
— Ch. Baudelaire. Etude biographique et critique, suivi d'un essai de bibliographie et d'iconographie baudelairienne. *Paris, Garnier frères*, 1922, in 8.
— Le Cinquantenaire de Baudelaire. *Paris, Maison du Livre*, 1917.
— Le Cabaret de la Mère Saguet (*La mêlée symboliste*, t. III.)
— Préface aux « Fleurs du mal ». *Paris, Garnier frères*, 1920, in-16.
— Un Ami de Baudelaire (*Mercure de France* du 1er mars 1922).
— La Mêlée symboliste. *Paris, Renaissance du Livre*, 1922, in-12.
Rochert (E.). Charles Baudelaire und die Modernen. *Wien*, 1895, in-8.
Régnier (Henri de). Baudelaire (*Entretiens politiques et littéraires*, février 1903).
Rency (Georges). Physionomies littéraires. *Bruxelles, Dechenne*, 1907, in-12.
Revue d'histoire littéraire de la France. *Paris, A. Colin.*
A publié un grand nombre d'articles de fond et de critiques sur Baudelaire. Consulter les tables établies par M. Maurice Tourneux, qui se vendent séparément.
Reynold (G. de). Charles Baudelaire. *Paris, Crès et Cie*, 1920, in-8.
Ricaut d'Héricault (Ch. de). Souvenirs et portraits (Œuvres posthumes). *Paris, librairie Téqui*, 1902, in-18.
Richart (Gaston). Charles Baudelaire, l'homme, le prosateur, le critique, son tombeau (*L'Œuvre et l'image*). Paris, Maison du Livre.
Rioux de Maillou. Souvenir des autres. *Paris, Crès et Cie*, 1917.
Rivière (Jacques). Etudes. Baudelaire, Paul Cladel, etc., etc. *Paris, Nouvelle Revue Française*, 1921, in-12.
Rodenbach (Georges). Le Tombeau de Baudelaire (*Revue de Paris*, 1894, t. III, pp. 179-194).
Rosenmark (S.). Le Voyage de Baudelaire à l'île Maurice (*Revue de France*, 15 décembre 1921).
Rosny (J.-H.). L'Intelligence de Baudelaire (*Comœdia*, 22 novembre 1921).
Rougemont (Edouard de). Commentaires graphologiques sur Charles Baudelaire, avec 4 portraits, 12 autographes hors texte et 6 lettres inédites. *Paris, Société de Graphologie*, 1922, in-4.
Rousselle (Jacques). Le Procès des « Fleurs du mal » (*Grande Revue*, septembre 1907).
Royère (Jean). L'Erotologie de Baudelaire (*Mercure de France*, 15 juin 1920).
— Le Symbolisme verbal chez Baudelaire (*La Renaissance*, 9 avril 1921).
Sainte-Beuve. Causeries du lundi. *Paris, Garnier frères*, in-12, t. IX.
— Nouveaux lundis. *Ibid.*, t. I.
Saintsbury (G.). Charles Baudelaire (*The Fortnightly Review*, 1875, t. XXIV, pp. 500-518).

Sallwürck (E. von). Verlaine und Baudelaire in Deutschland (*München, Allgmeine Zeitung Beilage*, 1902, n° 241).
Schanne (Alexandre). Souvenirs de Schaunard. *Paris, Charpentier*, 1887, in-18.
Schérer (Edmond). Etudes critiques sur la littérature contemporaine. *Paris, Calmann-Lévy*, 1873, in-12. Tome IV. Tome VIII.
Séché (Léon). La Présidente (*Mercure de France*, 1921, t. LXXXVIII).
Séché et Bertaut. Charles Baudelaire. (La Vie anecdotique et pittoresque des grands écrivains.) *Paris, Louis Michaud*, 1910, in-12.
Seytres (Olivier). Nadar. Une anecdote baudelairienne (*Le Feu*, 1er mai 1910).
Simon (Gustave). Charles Baudelaire et Victor Hugo. Deux lettres inédites de Ch. Baudelaire (*Revue de France*, 1er octobre 1923).
Smith (G.). Charles Baudelaire (*Gentlemans Magazine*, 1888, t. XL, pp. 178-191).
Souday (Paul). Le Cinquantenaire de Baudelaire (*Le Temps*, 4 juin 1917).
— Le Domaine public (*Le Temps*, 11 juin 1917).
— A propos du cinquantenaire de Baudelaire (*Le Temps*, 9 juillet 1917).
— Des lettres de Baudelaire (*Le Temps*, 17 août 1917).
— Chronique des livres (*Le Temps*, 17 octobre 1917 et 21 avril 1921).
— Vues sur Baudelaire (*Le Temps*, 24 août 1917).
— Les Idées religieuses de Baudelaire (*Paris-Midi*, 24 août 1917).
— La Terreur baudelairienne (*Paris-Midi*, octobre 1917).
Spronck (Maurice). Les Artistes littéraires. *Paris, Calmann-Lévy*, 1889, in-18.
Stuart (E.). Charles Baudelaire and Edgar Poë : a literary affinity (*Nineteenth Century*, 1893, t. XXXIV, pp. 65-80).
Suarès (André). Baudelaire (*La Grande Revue*, 25 décembre 1911).
— Sur la vie. Essais. *Paris, Emile-Paul*, 1912, in-18.
— Stendhal, Verlaine, Baudelaire. Gérard de Nerval et autres gueux. *Paris, Champion*, 1923, in-4°.
Swinburn. The « Fleurs du mal » and other studies. *London*, 1913, in-8.
Symons (A.). Charles Baudelaire : a study. *London, Mathew*, 1920, in-16.
Tersane (Claude). Le Centenaire de la naissance de Baudelaire (*La Lanterne*, 19 avril 1921).
Thibaudet (Albert). Charles Baudelaire [A propos du Centenaire] (*Revue de Paris*, 15 avril 1921).
Thierry (Edouard). Charles Baudelaire (*Le Moniteur universel*, 14 juillet 1857).
Thomas (L.). Curiosités sur Baudelaire. *Paris, Messein*, 1912, in-16.
Tourneux (Maurice). Sept lettres inédites [de Baudelaire] (*Le Livre moderne*, 10 décembre 1891).
— Baudelaire (article dans la « Grande Encyclopédie », *Paris, Larousse*).
Troubat (Jules). Souvenirs baudelairiens (*L'Œuvre d'art*, 1902).
Turquet-Milnes. The Influence of Baudelaire in France and England. *London, Constable*, 1913, in-8.
Un duel manqué de Baudelaire (*Comédia* du 21 juillet 1923).
Un Baudelairien. L'Edition définitive des Fleurs du mal (*Vient de paraître*, septembre 1923).
Uzanne (O.). Baudelaire (*Le Livre*, 1881-1884).
— Nos amis les livres. *Paris, Quantin*, 1886, in-12.
— Zig-zags d'un curieux. Causeries sur l'art des livres et la littérature d'art. *Paris, Quantin*, 1888, in-12.
Vallès (Jules). Charles Baudelaire (*La Situation*, 1867).
Valmy-Baysse (J.). La Postérité répare [à propos de Baudelaire] (*L'Ami du lettré*, Courrier littéraire, pp. 86-88. *Paris, Crès*, 1923).
Vanderem (Fernand). Baudelaire et Sainte-Beuve. Nouvelle édition augmentée de notes et d'un chapitre inédit [Les Sentiments de Baudelaire pour Sainte-Beuve]. *Paris, H. Leclerc*, 1917, pet. in-4. Tiré à 225 exemplaires à 5 francs.
— Les Exemplaires sur Hollande des « Fleurs du mal » (*Bulletin du Bibliophile*, 1922, p. 188.
— Choses et gens de lettres. Et Baudelaire (*Le Figaro littéraire* du 4 août 1923).
— Problème de conscience (*Le Figaro*, 10 août 1923).
Vaudon (J.). Baudelaire et les Baudelairiens (*La Quinzaine*, 16 mars, 1er juillet 1902).
Vautel (Clément). Mon film [à propos des statues de Gérard de Nerval et de Baudelaire] (*Le Journal* du 6 août 1923).
Vergniol (Camille). Cinquante ans après Baudelaire (*Revue de Paris*. 15 août 1917).
Verlaine (Paul). Œuvres posthumes. Tome II. Charles Baudelaire. Voyage en France. Souvenirs et promenades. Quelques vers inédits, critiques et conférences, dessins. *Paris, Messein*, 1913, in-12.
Villiers de l'Isle-Adam. Lettres à Charles Baudelaire (*Nouvelle Revue*, 1903).
Waleffe (Maurice de). La Gloire de Baudelaire (*Paris-Midi*, 10 avril 1921).
Weigand (W.). Essais zur Psychologie der Decadence (*München*, 1892, in-8.)
Weiss (J.). De la littérature brutale (*Revue contemporaine*, 1858, t. XXXVII, pp. 144-185).
Wiegler (P.). Baudelaire et Verlaine. Gedichte. *Berlin, Behr*, 1900.
Yriarte (Ch.). Portraits contemporains. *Paris, Lachaud*, 1870, in-12.
Ziesing (Théod.). Charles Baudelaire. *Zurich, Ebell*, 1879, in-8.

BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie de la France.
Bibliographie de Belgique.
Bulletin du Bibliophile. *Paris, H. Leclerc.*
Carteret (Léopold). Le Trésor du Bibliophile romantique et moderne. 1801-1875. Editions originales et livres illustrés. *Paris, L. Carteret*, 1923, 3 vol. in-8 (*paraîtra en novembre*).
Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque Nationale. Auteurs. Tome VIII. Barrucaud-Bauzen. *Paris, Impr. Nationale*, 1901, in-8.
Girard (Georges). Essai de bibliographie baudelairienne (*Bulletin de la Maison du Livre français*, 1921, n° 6).
Hanotaux (Gabriel). Histoire de la Nation Française. T. XIII : Histoire des lettres. T. II : De Ronsard à nos jours, par Ferdinand Strowski. Paris, Plon, 1923, in-4.

Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux.
La Fizelière et Decaux. Essais de bibliographie contemporaine. I. Charles Baudelaire. *Paris*, 1868, in-16.
Lanson (Gustave). Manuel bibliographique de la littérature française. Nouvelle édition. *Paris, Hachette*, 1921, fort in-8.
Laporte (Ant.). Bibliographie contemporaine. Histoire littéraire du dix-neuvième siècle. *Paris, Laporte*, 1884, 12 vol. in-8.
Le Goffic (Ch.). La Littérature française aux XIXe et XXe siècles. *Paris, Larousse*, 2 vol. in-8.
Lorenz-Jordell. Catalogue général de la librairie française.
Mendès (Catulle). Le Mouvement poétique français de 1867 à 1900. *Paris, Impr. Nationale*, 1903.
Mercure de France. Tables des tomes I à LII. *Paris, Mercure de France*, 1898-1907.
Petit de Julleville. Histoire de la littérature française des origines à 1900. *Paris, A. Colin*, 8 vol. in-8.
Polybiblion. Revue bibliographique universelle.
Spoelberch de Lovenjoul (le Vicomte de). Bibliographie et littérature. Trouvailles d'un bibliophile. *Paris, Daragon*, 1903, in-12.
— Les Lundis d'un chercheur. *Paris, Calmann-Lévy*, 1894, in-18.
Thieme (Hugo P.). Guide bibliographique de la littérature française de 1800 à 1906. *Paris, Welter*, 1907, in-8.
Vapereau (G.). Dictionnaire universel des littératures. 2e édition. *Paris, Hachette*, 1884, in-8.
Vicaire (G.). Manuel de l'amateur de livres du XIXe siècle.
— Les deux couvertures des « Fleurs du mal », de Charles Baudelaire (*Bulletin du Bibliophile*, 1913, pp. 532-537, avec deux fac-similés).

Imprimerie de J. Dumoulin, à Paris.

Supplément à la *Bibliographie de la France*, n° 48, du 30 Novembre 1923

CERCLE
de la LIBRAIRIE
Syndicat
des Industries du Livre

SYNDICAT
des LIBRAIRES
de la
Région de Paris

117, boulevard Saint-Germain

246

A TRAVERS LA LIBRAIRIE

CAUSERIES FRANÇAISES

LIBRARY
JAN 22 1924
UNIVERSITY OF TORONTO

NEUVIÈME CAUSERIE

Faite au Cercle de la Librairie le 25 mai 1923

SUR ÉMILE ZOLA

Allocution de M. Eugène REY

MESDAMES, MESSIEURS,

La première série des Causeries Françaises sera incessamment terminée. Le sujet qui va être traité ce soir, est, en effet, l'avant-dernier inscrit à notre programme.

Préoccupés de donner à ces causeries un caractère vivant, avec documentation sérieuse, nous avons eu la chance de rencontrer des collaborations particulièrement précieuses, en ce que chacune d'elles correspondait admirablement, par le talent et par le goût, aux œuvres et aux hommes dont il devait être parlé.

La collaboration que nous apporte Paul Brulat, sera, nous en sommes sûrs, de même qualité. Le romancier qui écrivit *la* GANGUE, ce livre magnifique de douleur et d'espoir, l'ELDORADO, d'une haute portée philosophique. Le journaliste, ardent pour tout ce qui est généreux et humain a pris une part importante à ce grand mouvement littéraire, qui, presque dès sa naissance a été défini par son créateur lui-même, le *Naturalisme*.

Paul Brulat était donc tout désigné pour nous parler de cette période de notre récente histoire littéraire.

247

ZOLA

Par M. Paul BRULAT

Mesdames, Messieurs,

Je remercie M. Rey des paroles bienveillantes qu'il vient de prononcer. Je ne méritais pas tant de compliments, j'en suis tout de même infiniment touché parce qu'ils me viennent d'un homme qui est un grand lettré, pour lequel j'ai la plus grande estime et une sincère affection.

Il paraît que ma conférence doit être lue. J'en suis à la fois content et un peu contrarié. Content parce que je n'ai pas reçu le don de l'éloquence; un peu contrarié, parce qu'il me semble qu'une conférence lue doit paraître un peu monotone et ennuyeuse. Je tâcherai cependant de la varier par quelques anecdotes.

Mesdames, Messieurs,

Nous parlerons de Zola et du naturalisme.

Plus de vingt ans se sont écoulés depuis la mort de l'auteur des Rougon-Macquart. Une œuvre ne prend sa vraie place dans la littérature qu'après avoir subi l'épreuve du temps. Il ne fallut pas moins de trois siècles de transformations sociales pour qu'on découvrît Rabelais dans sa signification entière. Peut-être donc, penserez-vous, qu'il est encore trop tôt pour prétendre porter un jugement absolument impartial et définitif sur un mouvement littéraire qui suscita des partisans enthousiastes et des détracteurs passionnés. C'est l'histoire de toutes les écoles. Autour du naturalisme, comme autour du romantisme et du symbolisme, s'est livrée la plus ardente bataille. Ces passions sont-elles complètement éteintes aujourd'hui? Du moins, elles sont bien apaisées et il semble permis d'être équitable, c'est-à-dire d'examiner avec clairvoyance et sérénité une œuvre qui occupe une grande place dans notre littérature, d'en mesurer la portée, l'influence, et même de dégager les enseignements qu'elle contient.

C'est l'effort que je tenterai devant vous.

Est il vrai que Zola subisse une éclipse?

Tous les grands écrivains l'ont subie. Il vient toujours une heure, dans la carrière d'un créateur, où il semble qu'on lui tienne rigueur des triomphes qu'il remporta. Molière lui-même ne fut-il pas méconnu au dix-huitième siècle? Vous n'ignorez pas que la gloire de Shakespeare fut obscurcie plus longtemps encore. D'autres, comme André Chénier et Stendhal, ne ressuscitèrent que trente ou quarante ans après leur mort. Il est surtout à remarquer qu'une génération est fréquemment injuste pour celle qui l'a précédée, parce qu'elle est impatiente de s'affirmer à son tour, de se soustraire à l'influence des aînés. Zola lui-même ne fut pas toujours très équitable à l'égard des romantiques, et ceux-ci avaient combattu les classiques. De tout temps, enfin, on vit de nouvelles chapelles se dresser contre de vieilles mosquées.

Zola est donc moins lu aujourd'hui qu'il ne le fut de son vivant. Déjà, dans les dernières années de sa vie, il m'écrivait cette lettre mélancolique qui figure au recueil posthume de sa correspondance :

« On ne me lit pas, c'est bien certain, du moins avec quelque intelligence, et j'ai comme l'idée que vingt ans ou cinquante ans après ma mort, on me découvrira. L'étude à faire n'est pas faite, et ne sera sans doute pas faite de mon vivant. »

A ce sujet, Messieurs, il me revient une anecdote. Ce devait être en 1890. Zola était candidat à l'Académie française. Il avait bien dit autrefois qu'il n'en serait jamais, mais, avec l'âge, l'ambition vient et les plus fiers oublient l'orgueilleuse parole de Flaubert : « Quand on est quelqu'un, il est misérable de vouloir être quelque chose. » Ce n'était pas d'ailleurs, je crois, la véritable pensée de Zola.

J'avais alors vingt et quelques années. L'idée me vint d'aller interviewer les académiciens pour supputer les chances d'Émile Zola. Un jour, je m'amène chez Ernest Renan. C'était l'époque où l'on interviewait Renan sur tout : la pluie, le beau temps, le crime du jour, la mort d'un homme illustre et même sur l'emploi de la lance dans la cavalerie. Renan répondait à toutes les questions avec une inlassable aménité. Il me reçut donc ce jour-là, avec sa bienveillance habituelle, et je lui posai la question : « Maître, pensez-vous que Zola ait des chances d'être élu? » Il me répondit : — Non, je ne le crois pas. — « Et plus tard? » — « Plus tard, peut-être, me répondit Renan. Il faut bien que l'Académie fasse de temps en temps une bêtise. » Je dis à Renan : — « Avez-vous lu Zola? » — « Oh ! non, je m'en garderais bien ! L'art est fait pour élever le cœur, l'esprit, l'imagination, etc. » J'étais un peu étonné, un peu navré. J'avais pour le père des *Rougon* la plus grande admiration, le plus vif enthousiasme. Le lendemain, j'allai voir l'illustre romancier et je lui racontai ma visite à Renan. Zola fut un peu outré, il dit : « Puisqu'il n'a rien lu de moi, vous allez lui offrir ceci. » Il va à sa bibliothèque et tire un exemplaire de *Germinal*. — Non, pas cela, plutôt la *Faute de l'Abbé Mouret*? — « Oui, vous avez peut-être raison ! » Il prit *la Faute de l'Abbé Mouret*, la dédicaça et me confia le livre pour le remettre à Renan. Lorsque je me présentai à celui-ci, je lui dis : « Zola désire être connu de certaines personnes, vous êtes de celles-là, et il m'a prié de vous offrir un exemplaire de *la Faute de l'abbé Mouret* ». — « Eh bien ! laissez-moi ça, dit Renan, je le lirai à ma première attaque de rhumatisme. Revenez dans un mois, je vous dirai ce que j'en pense. »

Un mois après, curieux de savoir ce que Renan pensait de Zola, je retournai chez lui. « Eh bien ! oui, j'ai lu ça, me dit-il, comment vous l'appelez? Oui, *la Faute de l'abbé Mouret*. Évidemment, c'est bien, mais c'est un peu long, enfin ce n'est pas écrit... ! »

Tout ceci pour vous dire combien les contemporains méconnurent Zola. Je suis convaincu cependant que si Renan eût lu Zola, il l'eût admiré. Tous deux avaient les mêmes tendances, ils avaient la même foi dans le progrès, dans l'avenir de la science, peut-être aussi se seraient-ils rencontrés dans une affaire célèbre dont je ne vous parle pas, ce soir, parce qu'elle est hors de mon sujet.

Ce n'est pas là un destin unique. Lucien Descaves rappelait dernièrement cette parole de Balzac : « Un écrivain meurt toujours inconnu. » Oui, même lorsque ses livres ont atteint un tirage formidable et que leur succès fut souvent dû à des causes étrangères à leur valeur intrinsèque. En voulez-vous un exemple frappant entre tous?

Longtemps « Don Quichotte », l'immortel chef-d'œuvre de Cervantès, fut un grand succès de gaîté; ce n'est que bien plus tard que l'on en découvrit la profonde amertume, qu'on vit que c'était là le roman de l'éternel avortement humain, la dérisoire disproportion du rêve avec les chimères idéales; en somme, notre histoire à tous, poussée à l'exagération et à l'intense.

Je m'appliquerai donc à vous dire ce qui, à mon sens, crée la valeur essentielle de l'œuvre de Zola, les vertus par lesquelles cette œuvre mérite de survivre. Du reste, le père des « Rougon-Macquart » n'est pas tout le naturalisme, il eut des précurseurs. La

formule d'art dont il fut surtout le propagandiste et qu'on pourrait définir « le vrai devenu le beau », est très ancienne. De tout temps, il y eut des écrivains tels que Balzac et Flaubert, pour ne citer que les plus célèbres, qui mirent leur génie à découvrir la beauté de la vérité, estimant que les facultés les plus hautes de l'esprit pouvaient trouver tout leur emploi à découvrir et à approfondir le réel. Même certains furent plus naturalistes, au vrai sens du terme, c'est-à-dire plus épris du document humain que Zola lui-même. L'auteur de « la Faute de l'abbé Mouret » et de « la Bête humaine » nous apparaît plutôt comme un poète épique et lyrique, voire romantique, se complaisant dans les grossissements et les exagérations, perdant parfois jusqu'au sens de la mesure. En vain critique-t-il Hugo! (Il avait d'ailleurs pour Hugo une très grande admiration.) Il est incontestable qu'il en subit l'influence. Certes, il aima la vérité ou ce qu'il croyait être la vérité, car celle-ci est le plus souvent subjective. Il affirmait lui-même que l'art est la nature vue à travers un tempérament. Mais son tempérament l'emportant, il ne résistait pas à la tentation d'emboucher toutes les trompettes épiques. Toutefois, il n'alla pas, comme Hugo, jusqu'à dédaigner la vraisemblance, même pour s'élever au sublime. Il consentit souvent à ramper, à se pencher sur les misères et aberrations humaines pour les décrire, car il eut la vaste ambition de tout voir, de tout peindre. Mais son plus grand mérite n'est pas d'avoir été un peintre fidèle, scrupuleusement exact, des réalités. En ce sens, il fut bien dépassé par d'autres naturalistes, tels que Guy de Maupassant et Paul Alexis. Non, la véritable originalité de Zola n'est pas précisément dans l'exactitude. Nous montrerons, au cours de cette conférence, qu'elle fut ailleurs, dans une sorte de conception panthéiste de l'univers et aussi dans sa compréhension du monde moderne, dont il admira et poétisa les créations avec un ardent optimisme, une invincible foi dans le progrès et l'avenir de la science.

Cette foi grandit à mesure qu'il avance dans son œuvre. Il n'est pas de ces désabusés qui seraient tentés de croire que le progrès industriel et mécanique est en raison inverse du progrès moral. Non. L'optimisme de Zola ne connaît pas de défaillance. Il voit la beauté des gares, des halles, il s'enthousiasme par tous les spectacles, témoignage du génie humain, que lui offre la civilisation contemporaine. La science qui précipite ses conquêtes lui paraît devoir donner à l'homme une puissance à laquelle rien ne résistera plus. La vie lui semble magnifique dans sa prodigieuse diversité. Tel est vraiment le fond de son génie.

Le pessimisme qu'on lui reprocha, parce qu'il poussa parfois au noir certains tableaux et qu'il lui advint de voir les hommes tels qu'ils sont, n'est qu'apparent et superficiel. Toute son œuvre, au contraire, est un hymne magnifique à la vie qui vaut la peine d'être vécue et qu'on ne se lasse pas de croire bonne, malgré les souffrances et les catastrophes. (*Applaudissements.*)

Voilà sa religion. Et loin d'avoir calomnié l'humanité, j'ose dire qu'il déforma souvent en sa faveur la vérité. Ce fut un grand sincère, un profond honnête homme, et, encore une fois, un optimiste presque jusqu'à la naïveté.

Zola a écrit : « Tout chef d'école est un profond imbécile. » Parole sévère, mais qui signifie clairement qu'il n'entendait pas se parer de ce titre. En effet, il n'apparaît pas dans notre littérature comme un révolutionnaire prétendant faire table rase du passé, du grand passé littéraire de la France. Il sait tout ce qu'il lui doit, et il loue sans cesse le vieil esprit français fait de raison, de clair bon sens et de solidité. En un mot, Zola demeure dans la grande tradition, et il n'y a de nouveau dans le naturalisme qu'un mot, ou, si l'on veut, une protestation contre les excès du romantisme, du romantisme dont il reste quand même imprégné.

Cependant son ambition s'élève, et dans ses derniers livres, il aspire à devenir le prophète d'une religion nouvelle.

Nous examinerons tout à l'heure les principes ou les fondements de cette religion. Mais, auparavant, voyons dans son ensemble cette œuvre formidable qui, durant trente années, provoqua tant d'ardentes polémiques, exerça une influence profonde et qui restera un des monuments littéraires les plus imposants de la seconde moitié du dix-neuvième siècle.

Zola ne fut point, comme certains l'ont dit, un phénomène, une exception dans notre littérature. Il apparaît comme le descendant et l'héritier d'une nombreuse famille intellectuelle, d'artistes, de penseurs et de poètes. Il a pour aïeux, d'une part, Alfred de Musset et Victor Hugo; d'autre part, Balzac et Flaubert; d'autre part encore, Auguste Comte et Taine. Il tient à la fois aux uns et aux autres par quelque côté de son génie. Plus un arbre est haut, plus ses racines sont profondes.

D'abord, on demeure saisi d'étonnement devant ces vingt volumes des Rougon-Macquart, composant une série dont le plan fut arrêté d'avance dans un cadre précis, et l'on ne peut qu'éprouver un profond respect pour le rude homme qui, sans une défaillance, réalisa tout entière et telle qu'il l'avait conçue, dès l'âge de vingt-cinq ans, cette gigantesque entreprise, avec une discipline héroïque, dédaigneux des outrages, opposant une conviction hautaine à toutes les fureurs qu'il déchaîna. C'est peut-être le plus prodigieux effort littéraire que nous puissions constater.

Beaucoup de romanciers furent sans doute aussi féconds qu'Émile Zola, mais aucun ne nous a laissé une œuvre aussi solidement unie que cette histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire. Les uns, comme Dumas père, puisèrent indifféremment leurs sujets dans toutes les époques et les varièrent au gré d'une imagination merveilleuse et fantasque; les autres abordèrent tous les genres. Nulle part, enfin, dans l'art pur, nous ne retrouvons au même degré ce puissant esprit de suite, cette grandeur logique qui caractérise Zola.

La réalité est laide, attristante, décevante, avait-on déclaré avant lui, l'artiste doit la travestir. L'auteur de l'*Assommoir* et de *Germinal* l'envisagea plus que ne l'avaient osé la plupart de ses prédécesseurs, et en la peignant avec son lyrisme, qui fait de lui non seulement le plus somptueux descripteur, mais aussi un des plus grands poètes du dix-neuvième siècle, il prétendit nous montrer ce qu'elle contient de grandeur, de spectacles émouvants, effrayants ou superbes... Au lieu de se complaire dans la mélancolie qui s'exhale des ruines, il aima son temps avec passion, se plut à célébrer les grandes inventions, les découvertes de la science, la formidable activité des grandes cités modernes, et nul ne montra une foi plus robuste dans le progrès qui, sans doute, comporte une énorme rançon, qui ouvre tant d'abîmes, mais multiplie la puissance de l'homme, lui donne le courage de gravir les plus hautes cimes, au risque d'y être foudroyé.

Son œuvre, considérée dans son ensemble, est une arche immense où s'animent d'une vie ardente tous les êtres de la création, les bêtes et les plantes, les individus et les multitudes. Zola est le poète des réalités et le prophète de l'avenir, car tout en observant le présent, ses regards cherchèrent à pénétrer au delà, et c'est par là qu'il fut aussi un visionnaire. Ses derniers livres, *Travail* et *Vérité*, nous font assister à la Cité future, au monde selon son cœur, qu'il entrevit dans les lointains de son idéal.

Cependant, ne nous y trompons pas. S'il fut à certains égards un magnifique romantique, il n'en eut pas moins par-dessus tout, quoi qu'on en puisse dire, le culte du vrai. C'est par ce don puissant de créer de la vie que son œuvre subsistera. Certes, il n'est pas un roman de Zola dont on ne puisse détacher de superbes morceaux, mais son plus beau livre, celui qui demeurera tout entier autant qu'il y aura des cœurs sensibles à la misère humaine, est celui où il a mis le plus de vérité,

d'observation exacte et d'émotion vivante : *l'Assommoir*, livre splendide, profond par sa simplicité même, et où l'art ne s'aperçoit pas tant il est parfait.

Zola connaissait bien l'ouvrier parisien, il avait vécu dans ce monde-là et n'avait pas eu besoin de se documenter pour les besoins de la cause, comme lorsqu'il écrivit *la Terre* et *l'Argent*.

Zola est le psychologue des foules qu'il remue, qu'il pousse dans un grondement de tempête. Il synthétise plutôt qu'il n'analyse. La plupart de ses personnages ne sont pas des êtres d'exception, se sont des types généraux incarnant des collectivités, l'état d'âme et l'esprit d'une catégorie d'individus, de toute une classe sociale. C'est par là que son œuvre, rude comme le souffle, comme l'odeur qui s'exhale des agglo mérations populeuses, est une formidable épopée démocratique.

On lui a reproché d'avoir calomnié la nature humaine. Sans doute, en dépit de son robuste optimisme eut-il une tendance parfois à tomber dans l'excès contraire du romantisme en faisant une part trop faible au bien, aux sentiments purs, désintéressés et nobles qui sont dans l'humanité. Pourtant cette part existe dans son œuvre. Chacun de ses romans nous découvre au moins un caractère bon et généreux. En présence de Coupeau, l'ivrogne malfaisant, apparaît Goujet, l'ouvrier honnête, sobre et laborieux. Devant Nana, la prostituée, se dresse la femme vertueuse, l'épouse et même l'amante dévouée jusqu'au sacrifice, la Christine de l'*Œuvre*, une des figures les plus touchantes du roman contemporain. Dans *la Débâcle*, à côté de Maurice, l'enfant dégénéré, faible et violent, se trouve Jean Macquart, le fils de la terre, sain, robuste, vaillant, et qui ne désespère jamais du salut de la patrie. Enfin, car le temps me manque pour poursuivre cette démonstration, aux bas instincts de la bête humaine, Zola a toujours opposé les passions élevées et les belles actions.

Son œuvre n'est pas plus immorale que la vie et que la vérité, car elle est l'image de l'une et de l'autre. Ce qui est immoral, ce ne sont pas quelques gros mots répandus dans 25 000 pages. Rabelais en contient aussi, et de plus nombreux, et Rabelais n'en est pas moins classique. Vingt-cinq mille pages qui constituent une œuvre saine par ses tendances générales, exaltant le travail, l'effort sans cesse renouvelé, l'ambition de savoir toujours davantage, la libre expansion de toutes les facultés humaines, exhortant à vivre la vie tout entière et à utiliser jusqu'à la souffrance.

Ce qui est immoral, c'est ce que nous voyons bien souvent autour de nous : ce sont les iniquités sociales, c'est le mérite méconnu, c'est parfois le triomphe du vice, de l'erreur, de la sottise, c'est la misère injuste. Ah ! certes, le mal existe, mais il faut le découvrir où il est vraiment et non dans des œuvres d'art qui prétendent le châtier en le dénonçant.

Messieurs, un simple exposé de la morale de Zola répondra au reproche qui lui fut fait d'avoir méconnu l'idéal des hommes ou de l'avoir détruit pour ne laisser que des ruines.

Devant les progrès et les audaces de la pensée libre, un grand cri de protestation s'est élevé du fond des consciences troublées. « Insensés, disent-ils, qui promettez aux hommes le bonheur dans la vérité tangible ! La science n'a-t-elle pas démontré son insuffisance ? Loin de nous donner la sérénité, elle a aggravé nos incertitudes et nos angoisses. Comme par le passé, comme aux temps les plus reculés de l'ignorance, devant nous se dressent l'inquiétude et l'épouvante de l'immense inconnu dont nous sommes enveloppés. Les mêmes problèmes demeurent, humiliant la raison impuissante. Les secrets que nous cache la nature sont autant de maux dont elle a voulu nous préserver. Arracher de ce monde les anciennes croyances serait l'ébranler

jusqu'aux fondements, et ce serait aussi le déchaînement de tous les égoïsmes, de tous les appétits. »

Il ne m'appartient pas d'aborder une telle discussion. J'entends seulement montrer que Zola fut le contraire d'un sectaire. En effet, cette grande plainte, il l'entendit, il s'en fit même l'écho éloquent dans les dernières pages de *Lourdes* où son abbé Pierre Froment, sentant chanceler sa foi se demande, cependant, ému d'une profonde pitié fraternelle, si la vérité n'est pas trop brutale, trop cruelle pour que la faible humanité puisse l'accepter sans désespérer. Un moment, il s'attendrit, il hésite, et le problème se pose ainsi devant lui : Le monde peut-il se passer d'illusion ? Quelle ressource, quelle consolation contre les rigueurs et les injustices du sort ? Et il y a là, Messieurs, des pages admirables où Zola, comprenant l'héroïsme qu'il faut pour endurer la douleur de vivre sans l'espoir d'un au-delà réparateur, fut amené à concevoir une religion nouvelle qui s'accommoderait des conquêtes de la science, qui ferait à la terre une part plus large et ne serait pas un appétit de la mort.

Ce fut la pensée, l'ambition de Zola, que je n'approuve ni ne condamne. Je me borne à exposer. Et c'est pourquoi toute son œuvre est un hymne magnifique à la vie qui mérite d'être vécue pour elle-même et qu'on ne se lasse pas de croire bonne.

Voilà le fondement de sa morale : N'ayons pas peur de la vie. « Ah ! la peur de la vie, s'écrie-t-il ! la peur des charges et des devoirs, des ennuis et des catastrophes ! La peur de la vie qui fait, dans l'épouvante où l'on est de ses douleurs, que l'on refuse ses joies ! Cette lâcheté me soulève, je ne puis la pardonner. Il faut vivre, vivre tout entier, vivre toute la vie, et plutôt la souffrance; la souffrance seule que le renoncement à ce qu'on a en soi d'humain et de vivant. »

(*Applaudissements.*)

« Aussi bien, ajoute-t-il, le bonheur n'est pas dans l'ignorance, il est dans la satisfaction du devoir accompli, dans l'équilibre des forces et le juste emploi de l'être entier; dans le travail, bienfaiteur suprême, qui donne la santé, qui règle et pacifie l'univers. »

De vive voix, il nous donnait encore ce conseil : « Regardez toujours en avant, jamais en arrière. » Sans doute voulait-il nous engager, non pas à renoncer au culte des morts, mais à ne pas trop laisser engourdir l'âme par la mélancolie des choses qui commencent à s'effacer dans le crépuscule grave de l'histoire, et à reporter constamment, héroïquement, tout notre effort vers l'avenir où rayonne toujours l'espérance. Ayons les yeux fixés sur l'avenir, l'idéal lointain qui nous exhorte à lutter sans cesse et qui faisait dire à Renan, avec une douce et profonde bonhomie : « Il y a tout de même avantage à passer sur notre planète le plus tard possible. »

Certes, il est permis d'en douter et de croire qu'il y eut, au cours des âges, des périodes où les êtres humains furent plus pénétrés de la douceur de vivre qu'au temps où nous sommes. Encore ne sommes-nous pas un peu injustes pour celui-ci ! Evidemment, nous y constatons des maux innombrables, et l'on a pu dire que la guerre avait accumulé autant de ruines morales que de ruines matérielles; mais n'avons-nous pas une fâcheuse tendance à ne voir que le mal, que paresse, vanité ou cupidité ? Le bien existe aussi, sinon tout s'effondrerait. Ils sont nombreux les héros obscurs et dédaignés qui subsistent par un labeur forcené dans le désarroi de notre époque ! On pourrait les voir à l'œuvre, assister à leurs angoisses, admirer leur extraordinaire endurance si notre attention daignait se porter vers eux. C'est trop souvent, hélas ! en l'honneur de charlatans que retentissent les trompettes de la réclame. Que ne regarde-t-on ceux qui produisent, qui tendent tous les ressorts de leur énergie

et grâce auxquels le monde continue et résiste. Peut-être s'apercevrait-on alors que les solides vertus ne sont pas éteintes au cœur de l'humanité.

La paix a aussi ses vaillants et ses as.

(*Applaudissements.*)

Mais, direz-vous, Zola lui-même ne se plaît-il pas à étaler dans ses romans les plaies sociales et les mauvais côtés de la société. Il ne pouvait les cacher, puisqu'il se proposait de peindre la société tout entière et l'homme sous tous ses aspects. Mais, encore une fois, c'est le calomnier que de prétendre qu'il n'a vu que le mal. L'humanité, telle qu'elle nous apparaît dans l'ensemble de son œuvre — et dans celle ci, il est un livre qui porte ce beau titre : « La Joie de vivre », — n'est nullement détestable ou méprisable. On y voit simplement les pauvres humains en proie à la terrible lutte pour la vie où ils sont engagés et où plusieurs succombent, comme, hélas! dans la réalité.

Il est vrai que nous aimons à trouver dans les romans moins celle-ci que l'illusion. La vérité offense. On l'a tellement fardée en littérature, on est si habitué à rencontrer dans les livres des personnages conventionnels, que la vérité, même la vérité courante, étonne et révolte dès qu'elle est imprimée. Ce même homme que nous admettons dans la vie quotidienne, nous apparaît dans un roman qui le peint tel qu'il est, un monstre, dont nous nous indignons. Ces paysans, ces ouvriers, ces bourgeois, que Zola a décrits, ne nous offusquent point quand nous vivons avec eux, et chacune de ses œuvres n'a pas moins fait gronder la vertu publique. C'est que le lecteur n'est pas l'homme de la vie. Il semblerait qu'en ouvrant un roman nous prenions une autre âme, avide de chimères, désireuse d'échapper à la réalité.

Il est aussi à remarquer que plus les mœurs sont corrompues, plus déferle la vague de pudeur et plus s'insurge l'hypocrite lecteur dont parlait Baudelaire.

Ce sont ici, Messieurs, des considérations générales.

Avant d'aborder l'analyse de l'œuvre, voyons l'homme.

La vie d'Émile Zola est un grand exemple de patience, d'héroïque labeur, de fidélité à un idéal. Je vous demande la permission de la retracer à grands traits, sans parler du rôle qu'il joua dans une affaire célèbre, car le romancier seul nous intéresse ici.

Dès le début, nous le voyons aux prises avec les rudes difficultés de la vie, pauvre et isolé, environné par l'égoïsme et par l'indifférence, portant déjà en lui le sentiment de sa force et de son génie, l'intuition qu'il vaincra, un jour. Cependant, sa première enfance avait été heureuse. Elle avait déposé dans son âme cette provision de confiance qui l'aida plus tard à soutenir les terribles luttes de la vie. Permettez que je m'y arrête un instant, car il est intéressant d'observer l'évolution d'une intelligence, son lent développement, jusqu'à l'âge plus ou moins avancé où la personnalité morale s'établit définitivement.

Il est à remarquer que bien peu de ceux qui s'illustrèrent par leur génie ou leur talent, donnèrent, dans leur première jeunesse, de grandes espérances. Balzac enfant, faisait le désespoir des siens. « Assurément, mon pauvre Honoré, lui disait sa mère, on voit bien que tu ne comprends pas ce que tu viens de dire! » Balzac avait alors vingt ans! (*Rires*).

Émile Zola, comme son génial devancier, s'éveilla lentement. Il prit beaucoup de peine à dégager son originalité de l'influence du milieu. Il n'eut aucune précocité remarquable, il échoua même deux fois au baccalauréat et ne se représenta plus. « Je ne suis rien, disait-il plus tard, pas même bachelier. Je ne serai de rien, pas même de l'Académie. » Il dut, en effet, se contenter d'être Zola tout court, et cela suffit à sa gloire. Il dut se contenter aussi d'occuper le quarante et unième fauteuil, celui de Balzac, de Flaubert, de Goncourt, de Diderot, de Rousseau, de Molière et de bien d'autres. C'est le fauteuil le plus glorieusement occupé.

*

On est étonné, quand on lit ses lettres de jeunesse, du peu de personnalité qu'elles attestent. Est-ce là le futur auteur de l'*Assommoir* et de *Germinal*? On a peine à le croire, tant à cet âge il paraît doux, timide, respectueux des réputations consacrées. On sent qu'il n'est encore qu'un reflet. Ses admirations littéraires ne sont que de la suggestion. Sa famille spirituelle, ses vrais maîtres, ceux qui le découvriront à lui-même, il les ignore. Il a horreur des réalités, il n'est épris que de chimères et compose de mauvais vers avec de très beaux sentiments.

Zola se plaisait à évoquer ses souvenirs des premières années qui demeurent si vivaces au cœur de l'homme. Quand on fait un retour vers le passé, il y a toujours sur la longue route qu'on a parcourue comme un coin de fraîcheur, un bosquet de verdure où l'imagination aime à se reposer. C'était, pour Zola, sa libre jeunesse en Provence. Il était heureux comme l'on respire, à cet âge où le cœur se gonfle de désirs tumultueux, où l'esprit et l'imagination sonnent en nous des fanfares éclatantes. Eut-il alors le pressentiment de sa destinée? Non. Il ne semble pas qu'il ait eu des rêves orgueilleux. Sa jeunesse fut très modeste. Même, à quelque temps de là, constatant que la misère menaçait sa famille, il songea à apprendre le métier de typographe. Il n'y avait pas, à son avis, pour l'homme, de plus grande noblesse que de gagner son pain.

Ne plaignons pas trop, Messieurs, les jeunes gens qui entrent dénués dans la vie et ne peuvent compter que sur eux-mêmes. Ce n'est pas toujours un bien, pour la jeunesse, que d'avoir de l'or, des protecteurs puissants, un avenir assuré. Beaucoup s'endorment dans ce bien-être et dans cette assurance. Les autres, au contraire, s'aguerrissent, et il est peu de vrais grands hommes qui n'aient été élevés seuls, sans maître, à l'école de la souffrance.

Avant d'avoir atteint la vingtième année, Zola se trouva en face de terribles réalités. Il avait accepté un emploi infime aux docks : 60 francs par mois, sans la nourriture, et dix heures de travail par jour. Il n'y demeura que deux mois, et deux années entières suivirent, deux années d'affreuse misère, où il souffrit de la faim et du froid, où chaque soir se posait pour lui le problème : « Comment mangerai-je demain? » Le mont-de-piété lui avait tout pris, jusqu'à une partie de ses vêtements. Pour travailler dans sa mansarde, au fort de l'hiver, il était obligé de s'envelopper avec les couvertures de son lit, ce qu'il appelait pittoresquement « faire l'Arabe ». Pendant quelques mois surtout, il ne vécut que de pain sec et se coucha en se fiant au proverbe : « Qui dort dîne. »

C'est durant cette période qu'il écrivait à deux amis de Provence ces interminables épîtres qu'on a réunies en volume, sous ce titre : « Lettres de jeunesse ». Et l'on s'étonne, sachant dans quelle situation se trouvait alors Zola, de la sérénité de cœur et d'esprit qu'elles révèlent. Aucune aigreur, aucune amertume, jamais une plainte. Il cache à ses amis sa profonde détresse, ne les entretient que de littérature et de ses aspirations romanesques. Il semble qu'il rayonne au-dessus des contingences humaines, dans un monde idéal peuplé d'êtres selon son cœur. Il oublie qu'il est à jeun, à peine vêtu; il s'inquiète bien plus de ses amis que de lui-même, il les encourage au travail et tâche de leur faire partager ses admirations littéraires. Parfois seulement, il s'attendrit au souvenir de sa belle Provence où la misère, du moins, n'a pas froid. En outre, il se contente de filer un amour platonique. Du reste, ce fut toujours un chaste, cet homme que l'on accusa d'avoir perverti ses contemporains. Le travail dévora sa vie. Et chaste aussi, quoi que l'on puisse dire, sa littérature, en dépit des rudesses, des audaces, des gros mots.

Il était, à cet âge, sous l'influence exclusive des grands romantiques, de Hugo et de Musset; et voici comment le futur père du naturalisme parlait alors :

« La réalité est triste, la réalité est hideuse, voilons-la donc sous des fleurs, et que le rêve embellisse nos heures de loisir. »

Notre grand Zola n'est pas encore né. C'est plus tard qu'il sera pris par la passion de la vérité et que la médiocrité triomphante lui arrachera de superbes cris de révolte. Alors il osera écrire : « Je n'ai pu faire deux pas dans la vie sans rencontrer trois imbéciles, et c'est pourquoi je suis triste... Si je vaux quelque chose aujourd'hui, c'est que je suis seul et que je hais... La haine est la passion des cœurs nobles et généreux. »

Mais il faut savoir de quel amour cette haine-là était faite. En attendant, il supporte gaillardement, sans fiel, la terrible misère de ses débuts. Sans doute commence-t-il à avoir le sentiment qu'il est une force et qu'il triomphera de tous les obstacles.

Émile Zola était maintenant fixé sur sa vocation littéraire, à ce point qu'il ne voyait plus pour lui d'existence acceptable hors de l'art. Les manuscrits s'entassaient sur sa table. Il avait abandonné les Muses pour prendre le rude outil de la prose qu'il ne devait plus quitter. Il était, en ce moment, employé à la maison Hachette, et il écrivait ses premiers *Contes à Ninon*.

Voulez-vous une anecdote ?

Un matin, l'éditeur Lacroix, un des grands éditeurs de l'époque, voit se présenter devant lui un jeune homme pauvrement vêtu qui portait un gros manuscrit sous le bras : « Inutile, déclara M. Lacroix, nous n'éditons pas les jeunes, je n'aurai pas le loisir de vous lire. Faites-vous d'abord connaître, puis vous reviendrez me voir. » Ce jeune inconnu (c'était Zola âgé de vingt-deux ans) releva la tête, se campa résolument devant le grand éditeur et, d'une voix ardente où tremblait une émotion mal contenue : « Vous ne savez pas ce que vous faites, lui dit-il. Vous ne savez pas ce que je suis, ce que je vaux. Vous l'apprendrez plus tard et vous regretterez alors de m'avoir repoussé, car c'est une fortune que je vous apporte et que vous refusez .. Écoutez-moi bien. Je suis une volonté indomptable, je triompherai de tous les obstacles. Je vous supplie de prendre connaissance de mon travail ; c'est vous, un jour, qui me remercierez, c'est vous qui viendrez me trouver, c'est vous qui me devrez de la reconnaissance. »

Tandis qu'il continuait à parler sur ce ton véhément, avec des yeux de feu, en scandant chaque phrase d'un coup de poing sur la table, l'éditeur Lacroix le regardait, surpris. C'était la première fois qu'il se trouvait en face d'un tel gaillard qui lui tenait un pareil langage. A la fin, impressionné par cette attitude et cet accent de conviction : « C'est bien, dit-il, laissez-moi votre manuscrit et repassez dans huit jours. » Trois mois après, les *Contes à Ninon* paraissaient en librairie.

Si audacieux que soient les jeunes, aujourd'hui, je doute qu'ils poussent l'audace jusque-là, et je doute aussi qu'il se trouve un éditeur susceptible de se laisser influencer par de pareils accents.

Voilà donc Zola édité, à l'âge de vingt-deux ans. Il quitte la maison Hachette et se lance dans le journalisme, en pleine bataille littéraire. Il y entre comme un sanglier fonçant de tous côtés, démolissant les réputations qu'il croit usurpées, s'attaquant aux plus forts. Il fait de la critique littéraire et il ose intituler sa rubrique : « Livres à ne pas lire. » Il hait la sottise, la médiocrité insolente et encombrante, qui prétend barrer la route au talent vigoureux, à l'originalité créatrice ; il s'écarte des sentiers battus. Déjà il a de nombreux ennemis. « Vous pouvez cogner sur moi, leur dit-il, j'ai les os durs, vous vous briserez les poignets. »

Cette belle témérité ne me déplaît pas, mais nous pouvons penser que le jeune Zola dut commettre bien des injustices en sa qualité de nettoyeur de tranchée littéraires. Ce n'est pas un exemple à proposer à notre impatiente jeunesse !

Il n'eut, d'ailleurs, que trop d'imitateurs. Il est plus difficile et plus louable de

reconnaître avec impartialité le talent de chacun, sans être un bénisseur. Protégeons avant tout le patrimoine intellectuel et moral de la France, il n'est pas de plus noble mission.

Reconnaissons d'ailleurs que Zola, dans son œuvre de critique, ne se borna pas à démolir des idoles, à déboulonner des statues, il eut aussi des admirations passionnées et véhémentes.

On fait son chemin de différentes manières, assis, c'est-à-dire en rendant des visites; à plat ventre, c'est-à-dire en s'insinuant par l'intrigue et par la flatterie; ou bien debout, par la seule force du travail, des œuvres accumulées. C'est ce dernier moyen qu'avait choisi Zola pour faire sa trouée. C'était aussi celui qui s'adaptait le mieux à son tempérament. Puissant, hardi, aimant la lutte, mais rude et d'un caractère trop personnel pour se plier à cette uniformité des convenances mondaines qui n'est jamais l'image des dispositions du cœur, il dédaigna de fréquenter les salons à la mode, de conquérir des prôneurs.

Clovis Hugues qui l'avait connu à cette époque, me racontait : « Je le vois entrant au journal où nous collaborions tous deux. Il ne disait jamais un mot, déposait sa copie et se retirait. On ne connaissait pas encore son talent et quelqu'un me dit un jour : « Il m'inquiète, ce garçon-là! il a l'air de porter un monde sur ses épaules. »

Oui, il a des haines vivaces, mais à chacune de ces haines correspond un amour passionné. Il défend les méconnus, il se bat pour E. Manet, alors incompris et ridiculisé. Chacun de ses articles soulève un scandale dans le Landerneau littéraire. Les abonnés des journaux protestent et s'indignent; on lui coupe ses feuilletons, on interrompt ses campagnes, on finit par le remercier. Il s'en va en criant : « J'ai raison! l'avenir vous prouvera que j'avais raison! »

Oui, il a devant lui l'avenir, quarante ans de travail qui lui donneront la victoire, et il fait graver sur les murs de son cabinet de travail cette devise, à laquelle il restera inébranlablement fidèle : *Nulla dies sine linea.*

Messieurs, je ne puis prétendre analyser l'œuvre de Zola. Mon intention serait surtout d'en faire apparaître la portée morale. Nul mieux que ce grand écrivain ne nous a enseigné les bienfaits de l'action, du labeur quotidien soutenu avec méthode et discipline. « La tâche que je me suis imposée, me disait-il un jour, ces trois ou quatre pages que j'écris chaque matin, sont pour moi comme un appui qui me soutient contre tous les chagrins de la vie, toutes les catastrophes morales. Il est des jours où je me mets au travail avec un invincible dégoût, il faut que je me violente. Si je ne faisais pas cela, si, la matinée passée, je n'avais pas écrit mes trois ou quatre pages, j'éprouverais une défaillance extrême, et la moindre contrariété survenant, aurait sur moi l'effet d'un désastre. Et si je demeurais huit jours sans rien faire, je tomberais malade... Lorsqu'un homme a terminé sa tâche, lorsqu'il n'est plus soutenu par son œuvre, il succombe, la nature le frappe comme inutile. »

Zola fut ainsi amené à élaborer, dans le *Docteur Pascal*, tout un système de médication par le travail, une théorie nouvelle de l'équilibre des forces, consistant à établir que tout ce que l'homme reçoit en sensations, il doit le rendre en mouvement, et il imagine la vie normale, pleine et heureuse, dans un fonctionnement de machine bien réglée, s'entretenant elle-même en vigueur et en beauté par le jeu simultané et logique de tous ses organes.

La morale de Zola se dégage de son œuvre entière, mais c'est dans ses derniers livres surtout qu'il la développa et la précisa. Il conçut, comme je vous le disais, vers la fin de sa vie, la vaste ambition de fonder une religion nouvelle, avec ses quatre évangiles : *Fécondité*, *Travail*, *Vérité*, *Justice*. Il mourut avant d'avoir écrit son quatrième

évangile, et sa plume s'arrêta sur le mot « justice » qui termine son dernier livre « Vérité ».

Évidemment Zola entendit opposer sa foi laïque à la foi chrétienne qui, selon lui, mettait toute la raison de cette vie dans l'espérance d'une vie meilleure, d'un au-delà réparateur, considérant notre passage ici-bas comme une épreuve, une transition douloureuse, un rêve dont on ne s'éveillerait qu'à la mort, selon la parole célèbre de Pascal.

L'Évangile de Jésus, qu'il n'avait peut-être pas bien lu, n'était, à ses yeux, qu'un code social caduc dont la sagesse humaine ne saurait retenir que quelques préceptes. C'est ainsi qu'il rêva de fonder une religion nouvelle en harmonie, pensa-t-il, avec les conditions du monde moderne. Il prononça, un jour, cette phrase qui résume sa philosophie : « Il suffit à l'honnête homme de passer en faisant son œuvre. » Cette philosophie-là pourrait nous paraître insuffisante, bien que développée avec une magnificence verbale. Mais je ne juge pas, je ne propose pas des controverses, je me borne à exposer.

Donc, pour Zola, le salut de l'homme est dans le déploiement de son énergie, la libre expansion de ses forces, de son tempérament, de ses facultés créatrices. Il croit que notre royaume n'est que de ce monde, et sans nier l'immense inconnu qui nous enveloppe, il ajoute : « Que l'inconnu reste l'inconnu et ne devienne pas de l'erreur. »

C'est dire assez que Zola ne fut pas un croyant. Il ne crut qu'en la vie d'ici-bas où la part du bien est encore faible, il ne l'ignorait point. Mais, à son sens, la religion de la souffrance humaine, ce rachat par la souffrance est encore un leurre, une aggravation continue de la douleur et de la misère. « Il est lâche et dangereux, affirma-t-il, de laisser vivre la superstition. La tolérer, l'accepter, c'est recommencer éternellement les siècles mauvais. Les tares dévotes que l'hérédité lègue, font des générations humiliées et craintives, des peuples dégénérés et dociles, toute une proie aisée aux puissants de ce monde. On exploite les peuples, on les dévore quand ils ont mis l'effort de leur volonté dans la seule conquête de l'autre vie. A quoi bon vouloir, à quoi bon agir lorsqu'on s'en remet totalement au caprice d'une toute-puissance inconnue? « Non, non, s'écrie-t-il, il ne saurait y avoir sainement un idéal en dehors de la victoire lente de la raison, au travers des misères du corps et de l'intelligence. La souffrance humaine elle-même, la souffrance sacrée des pauvres ne doit pas être un obstacle, une nécessité d'ignorance. La raison avant tout, il n'y a de salut que dans la raison. » Tout se résume donc, pour Zola, dans la foi ardente en la vie.

Il faut marcher avec la vie qui marche toujours; aucune halte n'est à espérer, aucune paix dans l'immobilité de l'ignorance, aucun soulagement dans les retours en arrière. Il faut avoir la modestie de se dire que la seule récompense de l'existence est de l'avoir vécue bravement, en accomplissant la tâche qu'elle impose. Alors le mal n'est plus qu'un accident encore inexpliqué, l'humanité apparaît de très haut, comme un immense mécanisme en fonction, travaillant au perpétuel devenir.

Messieurs, je crains de me laisser entraîner trop loin. J'ai cherché seulement à vous montrer que cet écrivain en qui certains voulurent ne voir qu'un pornographe, fut, en même temps qu'un grand poète épique, un moraliste et un philosophe. Sans doute, il n'eut pas la tournure d'esprit d'un Descartes ou d'un Spinoza, il s'arrêta à quelques idées, mais ces quelques idées, développées avec force, composent une conception philosophique et sociale qui vaut une large discussion.

Sans doute, il serait facile de répondre : sous prétexte de vérité, Zola s'est trop complu à étaler les vices de l'humanité. Par combien d'exemples pourrait-on démontrer que l'illusion est parfois nécessaire et l'hypocrisie charitable! C'est en lui laissant

croire qu'elle est meilleure qu'elle n'est qu'on sauvera l'humanité. Pour accepter sa philosophie, il faut un héroïsme dont seules sont capables les âmes fortes. Mais pensons aux faibles qui sont l'immense majorité, qui ont besoin de croire et d'espérer. L'humanité désire être trompée, elle veut garder ses illusions, parce que la vérité est triste, cruelle, parfois désespérante. Vous prêchez l'amour de la vie et la faites paraître redoutable en dévoilant ses maux, ses misères, ses injustices. Votre optimisme est singulier; et pourquoi voudriez-vous forcer les hommes à renier leurs vieilles croyances, s'ils y trouvent leur consolation? Par quoi remplacerez-vous ce que vous aurez détruit? Par l'ambition de tout savoir et de tout comprendre? Seule, une petite élite pourra se satisfaire d'un tel idéal. Qu'offrez-vous aux autres? L'unique religion du travail? C'est peu, ce n'est pas assez! Le bonheur, pour beaucoup, serait justement de pouvoir prendre un repos dont ils ont tant besoin. Le travail, rien que le travail? Le remède n'est bon qu'aux désœuvrés, aux névrosés, mais quelle dérision pour l'obscure multitude qui peine! Si le travail était le bonheur, tout Paris mourrait de joie, car on y travaille joliment!

Enfin, le faible vaincu, humilié, exploité sur cette terre, veut croire et espérer. Il s'éloigne d'instinct d'une doctrine qui montre le mal nécessaire et ferme les portes de l'au-delà.

Zola a entendu ce cri d'angoisse, il en a été troublé. Cependant, il a pensé qu'un peu plus de justice en ce monde, un peu moins d'iniquités sociales, une répartition plus raisonnable des biens de cette terre, assez féconde et généreuse pour assurer l'existence de tous les êtres, contribuerait bien plus à diminuer la souffrance humaine, à soulager les déshérités, que la promesse d'un au-delà réparateur. « Donnons d'abord du pain aux hommes, supprimons les affres qui naissent de la faim, de l'incertitude du lendemain, et nous verrons disparaître la plupart des maux qui font la vie si redoutable. Alors, elle semblera bonne à la grande majorité des hommes que l'inquiétude de l'au-delà tourmente moins qu'on ne le dit. »

J'aurais voulu vous parler de l'homme. J'ai bien connu Émile Zola. Mon premier souvenir date de l'âge de vingt ans. Je traversais alors une de ces périodes sombres qu'on ne se rappelle jamais sans un frisson. Un jour, descendant de Montmartre, j'allais à mon restaurant qui était au Quartier latin. Je trouve la porte fermée pour cause de décès. Je remontais vers Montmartre en me demandant comment j'allais dîner. En route, je rencontre un confrère, je lui expose ma détresse, et il me dit : « Va donc interviewer Zola. — Mais je n'oserai jamais! — Si, il reçoit tout le monde, il est très bienveillant, cela te fera gagner un ou deux louis. » Le confrère m'entraîne chez lui, me prête une redingote, une cravate, et me voilà parti pour interviewer Zola. Malheureusement, je n'avais pas de parapluie, un déluge me surprend, et arrivé devant le 21 *bis* de la rue de Bruxelles que Zola habitait alors, me voilà obligé de me réfugier dans l'embrasure d'une porte pour me donner le temps de sécher. L'averse terminée, je sonne, très impressionné d'abord par le souvenir de Zola, de son œuvre immense dont j'étais très pénétré. La porte s'ouvre, un domestique réclame ma carte. Bien entendu, je n'avais pas de carte de visite! Il demande mon nom, je le donne, et puis j'entends une voix qui vient du premier étage. « Qui est là! Un jeune homme? Eh bien! Faites monter. » Je monte, je m'arrête sur le seuil d'un vaste cabinet de travail. Zola disparaissait derrière un fauteuil. J'entends sa voix : « Entrez, entrez donc! » Enfin il se lève, vient au-devant de moi, les mains tendues, me fait asseoir en face de lui. J'étais paralysé par l'émotion, et c'est lui qui m'interviewa. Il me dit : « Vous êtes venu à Paris? Vous vous occupez sans doute de littérature? Vous montez à l'assaut de Paris » et cela d'un ton très doux, très affectueux. Il interroge : « Est-ce que vous avez déjà écrit quelque chose? » J'avais sur moi mes meilleures pages, je les tire de ma

poche. « Eh bien! lisez-moi ça! » Je commence à lire, à bégayer lamentablement, la gorge étranglée. Alors Zola me prend les feuilles des mains : « Donnez-moi ça, j'aurai plus tôt fait. » — « Eh bien! oui, ajouta-t-il, il y des promesses. Je crois que vous aurez du talent, plus tard. »

C'était un brave homme de grand homme, très cordial, très modeste, un monarque de la littérature, mais d'une grande simplicité. Il me dit : « Voilà, je vais vous donner un mot sur ma carte pour le directeur d'une grande revue qui est un de mes amis; il vous prendra votre conte et vous toucherez 50 francs... Maintenant travaillez. Ne soyez pas impatient. La justice littéraire, comme l'histoire, est lente à se faire. Ce n'est pas notre œuvre qui a gâté la jeunesse, c'est notre succès. Ne pensez pas au succès. Faites vos livres, mettez-y toute votre probité, toute votre conscience, et plutôt le silence seul que le succès dû au mensonge, à la lâcheté. »

Je me retirais heureux d'avoir vu Zola, très fier de pouvoir me dire en passant dans la rue : « Tous ces gens-là ne viennent pas de voir Zola ! »

(*Applaudissements.*)

Je vois que l'heure s'avance, je vais abréger.

Vous savez comment Zola mourut d'un accident banal : il fut asphyxié, une nuit, par de l'oxyde de carbone qui se dégageait d'une cheminée bouchée. Je veillai une nuit entière sa dépouille mortelle. Aucun mort ne m'avait paru aussi plein de sérénité. Son visage ne portait aucune trace d'inquiétude ou de souffrance; même les rides qui plissaient habituellement son large front s'étaient effacées. Il semblait avoir atteint déjà la cité de bonheur et de paix fraternelle que, vivant, il avait entrevue dans le lointain de son idéal. Cependant, à mesure que la nuit s'avançait, ses traits devenaient plus vagues, et quand l'aube enfin se leva, il était transfiguré, méconnaissable et comme à des distances infinies.

Non, ce n'est pas à des distances infinies, mais peut-être dans un temps encore lointain que l'heure de la pleine justice sonnera pour Zola. Ce jour-là, nous verrons sa statue se dresser sur une place de Paris.

Évidemment, Messieurs, Zola n'est pas tout le naturalisme, si l'on prétend ranger sous cette bannière les écrivains épris avant tout de vérité. Il faudrait consacrer à chacun d'eux, et ils sont nombreux, une longue étude. En réalité, le mouvement vient de loin, il a des racines profondes dans notre littérature nationale, et l'on peut même dire qu'il a existé de tout temps. Le père des *Rougon-Macquart* n'a rien apporté de neuf, sinon un mot, une étiquette dont il fut le propagandiste, et son admirable tempérament de peintre. Sa formule découle de l'art classique, il reste dans la grande tradition.

Je n'aime pas les classifications, car elles sont trompeuses et arbitraires. La plupart des romanciers qu'on pourrait nommer naturalistes auraient refusé de se laisser enrégimenter, chacun prétendant avec raison garder sa personnalité, cette invincible fierté d'être soi, sans laquelle on n'existe pas en art. Il y eut pourtant des écrivains qui, sans vouloir être groupés dans une école, manifestèrent des tendances communes, en ce sens qu'ils aimèrent le document humain et ce qu'on appelait alors la tranche de vie.

Zola, dans un livre intitulé *les Romanciers naturalistes*, parla de plusieurs d'entre eux en réservant la plus grande place à ceux qu'il considérait comme des chefs, des précurseurs, et parmi eux figurent les plus illustres romanciers du siècle dernier : Balzac, Stendhal, Gustave Flaubert, Edmond et Jules de Goncourt, Alphonse Daudet, qui ont enrichi notre littérature de chefs-d'œuvre. Il faut y ajouter le groupe des *Soirées de Médan* : Guy de Maupassant, Huysmans, Céard, Hennique, Alexis, très différents de tempérament, mais qui livrèrent, un moment, la même bataille autour de

Zola. Deux d'entre eux, Henry Céard et Léon Hennique, vivent toujours et semblent à peine s'en souvenir.

D'autres qui furent peut-être les plus vraiment naturalistes ont presque complètement disparu après avoir eu leur heure de succès; du moins, les générations nouvelles n'ont retenu que leur nom : tels sont Champfleury et Duranty. Est-ce là une injustice? Hélas! les livres ont leur destin. La postérité trop encombrée ne saurait tout retenir, et elle fauche souvent au hasard dans la mémoire des hommes. Je crois qu'ils ne méritaient pas cet effacement, c'est pourquoi je vous aurais parlé d'eux plus longuement, si le temps ne m'était limité.

C'est de Champfleury que partit la première et la plus véhémente protestation contre le romantisme. Il s'adonna à l'étude patiente des humbles de ce monde et à la peinture de la vie quotidienne, appliquant sa formule réaliste au sens étroit, dénué de lyrisme, mais plein de foi et de conscience.

Duranty, encore un pionnier du naturalisme, est l'auteur d'un vrai beau roman, *le Malheur d'Henriette Gérard*, remarquable par l'analyse des sentiments et l'accent de sincérité.

D'autres encore peuvent être considérés comme naturalistes, par exemple Ferdinand Fabre, qui nous a laissé un chef-d'œuvre : « L'Abbé Tigrane », et un puissant romancier belge, Camille Lemonnier, en qui l'on peut voir le plus grand disciple de Zola.

Beaucoup ont aussi subi son influence sans l'avouer. Voyez Mirbeau. Je ne résiste pas à la tentation de m'y arrêter. Il fut naturaliste à sa manière, et souvent avec une outrance qui dépassa les plus grandes audaces de ses devanciers. Mais que de talent! Certains même lui accordent du génie, et peut-être en eut-il, par moments, à force de croire au mal. Il y croyait avec une sorte de frénésie et véhémence lyrique, mais il lui arrivait aussi de croire au bien avec la même exagération, car en tout il manquait de mesure. Il détestait ou il aimait, blâmait ou louait furieusement; mais surtout il faisait peur, sachant que l'on n'obtient rien des hommes que par la peur.

Il fut au plus haut degré un instinctif, une nature prime-sautière et spontanée. Dès l'abord, on lui était sympathique ou haïssable.

Il y a des talents discrets, faits de justesse, d'équilibre, de solidité, qui valent par l'étendue et l'ensemble d'une œuvre, qui n'apparaissent qu'à la longue, comme il est des visages dont on ne découvre la beauté qu'après les avoir longtemps observés.

Au contraire, la virtuosité de Mirbeau éclatait à chaque ligne. Il était essentiellement brillant. Son tempérament le portait à la violence, à l'outrance, il se plaisait à scandaliser, procédait comme par décharges nerveuses, poussant ses personnages à la charge, à la caricature, pour leur donner plus de relief. Versatile dans ses admirations, démolissant ses anciennes idoles ou adorant ce qu'il avait brûlé, il était toujours sincère dans une constante mobilité d'impressions. Écrivain éminemment subjectif, il se racontait dans tous ses livres, posait constamment devant sa propre image et, par amour de la vérité, ne se drapait point de faux oripeaux. Il n'était pas jusqu'à son auto, la fameuse « 628 E-8 » qui ne fût son portrait frappant. Comme elle, il trépidait, éclaboussait, crachait, écrasait, frémissait, s'élançait à toute allure, s'arrêtait brusquement, puis repartait, traversait des contrées où les choses et les êtres se succédaient comme en un cinématographe; il avait à peine eu le temps de les voir, mais il les jugeait avec une certitude merveilleuse. En réalité, il n'avait décrit que les différents aspects de son âme complexe, multiple, variée, où il y avait de tout, même de la tendresse et de la bonté.

Avec tout cela, Octave Mirbeau n'en reste pas moins une des grandes figures de la littérature contemporaine.

Je passe sur le fameux *Manifeste des Cinq* qui rompirent avec l'auteur de *la Terre*. Cela fit beaucoup de bruit à l'époque, vers 1888, si je ne m'abuse. Zola répondit dédaigneusement : « C'est la queue qui se coupe ! » Cette queue se composait de jeunes écrivains qui, depuis, prirent une grande place dans les lettres et dont l'un d'eux même, notre cher et illustre Rosny aîné, qui, je crois, rédigea le manifeste, est un des plus puissants cerveaux de notre temps. Ces cinq jeunes, alors, entendirent simplement, sans doute, secouer un joug et affirmer leur indépendance.

L'influence de Zola se fit sentir aussi un peu plus tard au théâtre, et il aurait fallu s'étendre pour montrer l'évolution qui s'est accomplie sur la scène française grâce aux conceptions du naturalisme. Le *Théâtre-Libre*, fondé par Antoine, naquit de là. Zola lui-même écrivit une pièce, *Thérèse Raquin*, qui est un chef-d'œuvre, et plusieurs de ses romans, *l'Assommoir*, *Germinal*, *le Ventre de Paris*, *la Terre*, furent portés au théâtre.

Messieurs, je me résume. Zola n'est pas de ces écrivains qui valent en dix lignes; seul, l'ensemble de son œuvre le révèle un homme de génie. Il fut un admirable tempérament plus encore qu'un grand penseur, mais cela suffit à sa gloire.

Depuis longtemps, les jeunes ne se recommandent plus de lui, et il semble que le naturalisme ne soit plus qu'un souvenir, un moment de notre histoire littéraire. Cependant, ne soyons pas injustes pour ce mouvement qui a donné de grands livres, et qui, après les superbes chevauchées dans le rêve du Romantisme, nous a rendu le goût de la vérité; il a renoué la chaîne de la tradition un moment rompue, il fait maintenant partie du grand passé littéraire de la France, que nous devons aimer et défendre parce qu'il constitue notre gloire nationale la plus haute, la plus durable, et maintient le prestige intellectuel de notre pays jusqu'aux extrêmes limites du monde civilisé.

Respectons les grands hommes, tous les grands hommes, même ceux qui n'ont pas pensé comme nous. N'amoindrissons pas ce que nous possédons de plus précieux : le patrimoine moral de l'humanité.

Que nous le voulions ou non, nous résultons de toutes les époques qui nous ont précédés; chaque génération a bénéficié des efforts, des progrès, des travaux réalisés par les générations antérieures. Travaillons sans cesse pour un meilleur avenir, mais même en art, ne poussons pas l'individualisme jusqu'à renier tout ce qui fut. Chacun de nous a ses aïeux spirituels qui l'aidèrent à découvrir sa personnalité. Bien plus, ces grands morts que nous vénérons et dont les œuvres nous ont appris à penser, nous aident parfois à supporter les vivants. La patrie spirituelle est bien une réalité, c'est celle qu'ont créée, à travers les siècles, les génies bienfaisants qui fécondèrent l'esprit français. C'est la patrie de Montaigne, de Rabelais, de Molière, de Voltaire, de Diderot, de Victor Hugo, de Renan, de Zola, d'Anatole France et de tant d'autres qui sont l'honneur et la gloire de l'esprit humain. C'est le patrimoine que nous devons protéger contre l'injustice, l'incompréhension et les coupables tentatives de dénigrement.

(*Applaudissements*).

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

ÉTABLI PAR LE CERCLE DE LA LIBRAIRIE

Émile Zola, romancier et dramaturge, fondateur de l'École naturaliste, né à Paris, le 2 avril 1840, mort accidentellement dans la même ville, le 28 septembre 1902.

L'Œuvre complète d'Émile Zola, forme 48 volumes in-18, publiée par G. Charpentier, puis par M. Fasquelle, son successeur. Tous ces volumes sont encore en vente chez ces éditeurs.

Émile Zola a laissé un certain nombre d'*inédits*. On en trouvera une liste détaillée dans le n° 3, 1911, du Bulletin de l'Association Émile Zola (35, rue La Rochefoucauld, Paris, IX^e^).

Affaire Dreyfus. Lettre à la France, par Emile Zola. *Paris, Eugène Fasquelle, éditeur* (impr. Maretheux), in-8, 15 pp., couv. impr. (1898).

Edition originale. — Publié à 10 cent.

Enregistré dans la *Bibliographie de la France* du 29 janvier 1898, sous le n° 1691.

Affaire Dreyfus. Lettre à la jeunesse, par Emile Zola. *Paris, Eugène Fasquelle, éditeur* (impr. Maretheux), in-8, 13 pp., couv. impr. (1897).

Edition originale. — Publié à 10 cent.

Enregistré dans la *Bibliographie de la France* du 15 janvier 1898, sous le n° 1013.

Ces deux brochures ont été réimprimées dans *La Vérité en marche*.

L'Argent. *Paris, Bibliothèque Charpentier, 11, rue de Grenelle* (Impr. réunies) in-18, couv. impr. (1891).

Edition originale.

Publié à 3 fr. 50. — Il a été tiré, en outre, 5 exemplaires sur vélin; 30 exemplaires sur papier du Japon et 250 exemplaires sur papier de Hollande, tous numérotés.

Laporte dit qu'il a été aussi tiré quelques exemplaires sur papier de Chine.

Les exemplaires sur vélin contiennent la signature autographe de l'auteur et son portrait, gravé à l'eau-forte, par Desmoulins, également sur vélin.

Une particularité est à noter sur cet ouvrage. On sait que les bibliophiles recherchent spécialement les éditions originales, c'est-à-dire celles dont le titre ne contient pas d'indication de tirage.

Or, en ce qui concerne *l'Argent* dans les exemplaires qui passent pour être l'édition originale, on lit au verso du faux-titre, à la fin de la liste des précédents volumes qui composent la série des Rougon-Macquart. *L'Argent, 55^e^ mille.*

L'Argent a d'abord paru en feuilleton dans *le Gil Blas*.

L'Assommoir. *Paris, aux bureaux de l'administration du journal le Bien public, 5, rue Coq-Héron*. Gr. in-8, couv. non impr. (1876).

86 pp., y compris le titre et 1 f. bl.

P. 86. *Fin de la première partie.*

Texte imprimé sur deux colonnes.

Edition originale de la première partie.

Non mis dans le commerce.

Enregistré, comme suit, dans le numéro du 8 juillet 1876, de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 6943.

Zola. — L'Assommoir, par Emile Zola. 1^re^ partie. Gr. in-8 à 2 col., 86 pp. Paris, impr. Dubuisson et C^ie^; bureaux du Bien Public (27 juin).

Paraît dans le journal le Bien Public.

La première partie de *l'Assommoir* parut en feuilleton dans *le Bien Public*, qui dut en suspendre la publication sur les réclamations de ses abonnés. La fin fut publiée dans *la République des lettres*. C'est à partir de ce roman, qui fut maltraité par la presse, les revues de cafés concerts, les feuilles illustrées, que Zola devint en quelques jours le romancier le plus connu, le plus acheté aussi.

Zola s'est servi et a pris des morceaux entiers: une conversation politique; le catalogue de la bibliothèque de Lantier; la plupart des sobriquets de ses personnages et le nom du cabaret dont il a fait le titre de son roman d'Assommoir dans l'ouvrage de M. Denis Poulot : *Question sociale. — Le Sublime ou le travailleur comme il est en 1870 et ce qu'il peut être, par D. P.* Paris, Libr. Internationale, 1869. (Cf. *Intermédiaire des Chercheurs*, XVI, pp. 164 et 219.)

L'Assommoir. *Paris, G. Charpentier, éditeur, 13, rue de Grenelle-Saint-Germain* (Corbeil, typ. Crété), in-18, couv. impr. (1877).

Edition originale en librairie.

Publié à 3 fr. 50. — Il a été tiré, en outre, 75 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

D'une réimpression faite chez le même éditeur en 1879, il a été tiré 5 exemplaires sur papier de Chine, portant chacun le nom de la personne à qui il était destiné.

Les 1^re^ à 4^e^ et 6^e^ à 14^e^ éditions sont enregistrées ensemble dans le numéro du 24 mars 1877 de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 3368; et la *5^e^ édition* dans le numéro du 24 février de la même année, sous le n° 2255, c'est-à-dire un mois avant l'édition originale, ou première édition. Les 15^e^ à 26^e^ sont enregistrées le 21 avril;

les 31e à 34e, le 28 juillet, et les 36e, 37e et 38e, le 10 novembre 1877. Les 27e, 28e, 29e, 30e et 35e ne sont pas enregistrées.

L'Assommoir. *En vente chez C. Marpon et E. Flammarion, éditeurs, galerie de l'Odéon, 1 à 7, et rue Rotrou, 4, Paris et chez tous les libraires* (impr. E. Martinet), s. d. (1878), gr. in-8, couv. impr.

Les illustrations sont comprises dans la pagination.

Première édition illustrée, de gravures sur bois, d'après les dessins d'André Gill, Georges Bellenger, Butin, Clairin, Chégaray, Payen Perrin, Frappa, Gervey, Leloir, Regamey, Vierge, etc.

Publié à 6 francs. — Il a été tiré, en outre, quelques exemplaires sur papier de Hollande avec gravures sur Chine, au prix de 40 francs (130 exemplaires, d'après Ant. Laporte). A d'abord paru en 59 livraisons, ou 12 séries, sous couverture illustrée.

Les deux premières livraisons sont enregistrées, comme suit, dans le numéro du 18 mai 1878, de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 4196 :

Zola (E.). L'Assommoir, par Emile Zola. Edition de luxe illustrée. 1re et 2e livraisons. Grand in-8, 16 pp. et grav. Paris, impr. Martinet; libr. Marpon et Flammarion; tous les libraires (25 avril).

L'ouvrage formera environ 60 livraisons ou 12 séries à 10 cent. la livraison ou 50 cent. la série.

L'ouvrage terminé est enregistré dans le numéro du 7 décembre de la même année, sous le n° 11987, comme suit :

Zola (E.). L'Assommoir, par Emile Zola. Edition illustrée. In-8, 466 pp. Paris, impr. Martinet; libr. Marpon et Flammarion; tous les libraires.

L'ouvrage a été publié en 59 livraisons à 10 cent. Il a été tiré de cet ouvrage 130 exemplaires numérotés sur papier de Hollande avec les doubles suites de gravures sur Chine.

L'Assommoir, drame en cinq actes et huit tableaux, par William Busnach et Octave Gastineau. Avec une préface d'Emile Zola et un dessin de Georges Clairin. *Paris, G. Charpentier, éditeur, 13, rue de Grenelle-Saint-Germain* (impr. E. Capiomont et V. Renault), 1881, couv. impr.

Edition originale. — Publié à 2 fr. 50.

L'Assommoir a été représenté pour la première fois, le 18 janvier 1879, sur le théâtre de l'Ambigu, puis repris, en 1885, sur le théâtre du Châtelet, et en 1893 sur celui de la République.

L'Assommoir a inspiré les parodies suivantes : *L'Assommoir pour rire*, précédé d'une conférence sur l'Assommoir, ambigu-parodie en un acte, de deux auteurs qui restent dans ces Z — Eaux — La, paroles de MM. Charles Blondelet et Baumaine, airs de M. Reichenstein. *Paris, Le Bailly, libraire-éditeur, 6, rue Cardinal et rue de l'Abbaye, 2, faubourg Saint-Germain* (Clichy, impr. Paul Dupont), in-18, couv. impr. (1879).

Edition originale. — Publié à 50 cent.

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de la Scala, le 15 février 1879.

En r'v'nant de l'Assommoir, poème réaliste, par Perrinet et F. Galipaux. *Paris, Barbré*, 1879, in-18.

L'Assommoir, parodie-pantomime en cinq tableaux du cirque Franconi. *Paris, impr. Dumontet*, 1879, in-12, 12 pp.

Enregistré dans la *Bibliographie de la France*, du 24 mai 1879, sous le n° 5599.

Ouvrage inspiré par l'Assommoir :

Secondigné (Achille). Les Kerney-Séverol. Histoire d'une famille française au XIXe siècle. L'Assommé. *Paris, A. Sagnier*, 1877, in-12.

L'Attaque du moulin, par Emile Zola. Exemplaire unique, imprimé pour mon bon plaisir. *S. l.* (Evreux, impr. Hérissey), 1886, in-8.

Première édition séparée.

Imprimé à un seul exemplaire par M. Paul Reveillac, fondateur de la Société normande du Livre illustré, qui l'a fait décorer de onze aquarelles et dessins à la plume, dont un frontispice, cinq en-têtes et cinq culs-de-lampe, par P. Jazet.

M. Reveillac avait autorisé M. Hérissey à tirer un autre exemplaire pour lui. Cet exemplaire n'a pas été illustré.

L'Attaque du moulin. Compositions de Emile Boutigny, gravées en couleurs par Faivre et Décisy. *Paris, Librairie de la Collection des Dix. A. Romagnol, directeur, 10, rue de Condé*, 1902, in-8, couv. ill.

Edition tirée à 300 exemplaires numérotés, savoir : 20 exemplaires sur papier Japon vieux, contenant 4 états des planches de texte et hors texte, y compris les gravures sur bois et la décomposition des couleurs d'une planche, à 400 francs; 20 exemplaires sur papier de Chine, contenant les mêmes états que les exemplaires sur Japon, à 350 francs; 20 exemplaires sur papier vélin d'Arches, contenant les mêmes états, que les exemplaires sur Japon, tirés sur Chine, à 350 francs; 45 exemplaires sur papier vélin d'Arches, contenant 3 états des planches de texte et hors texte, y compris les gravures sur bois, tirées sur Chine et la décomposition en couleurs d'une planche, à 250 francs; 20 exemplaires sur papier vélin d'Arches, contenant un double état des planches hors texte dont l'état avec remarque et l'état avec lettre, et la décomposition en couleurs d'une planche, à 125 francs; 175 exemplaires sur papier vélin d'Arches, contenant l'état avec lettre des planches en couleurs, à 50 francs; et un *exemplaire unique* comprenant les dessins originaux de Boutigny, avec tous les états des planches y compris les bons à tirer ainsi que les deux états des gravures sur bois, l'état avant la retouche, et l'état après la retouche.

Il a été tiré, en outre, 50 suites des gravures sur bois, sur papier de Chine, à 50 francs.

Enregistré dans la *Bibliographie de la France*, du 20 septembre 1902, sous le n° 9169, comme suit :

L'Attaque du moulin, par Emile Zola, in-8, 91 pages avec compositions d'Emile Boutigny, gravées à l'eau-forte et en couleurs par Claude Faivre. Evreux, impr. Hérissy, 1901. Paris, libr. Romagnol.

Titre rouge et noir. Papier de Hollande. — Collection des Dix.

L'Attaque du moulin a paru pour la première fois dans *les Soirées de Médan* (1880).

Cette nouvelle a inspiré le drame lyrique suivant :

L'Attaque du moulin, drame lyrique en quatre actes d'après Emile Zola, poème de Louis Gallet, musique de Alfred Bruneau. *Paris, G. Charpentier et E. Fasquelle, éditeurs, 11, rue de Grenelle* (Imprimeries), in-18, couv. impr. (1893).

Edition originale. — Publiée à 1 franc.

La première représentation de ce drame lyrique a été donnée à l'Opéra-Comique, le 23 novembre 1893.

Au Bonheur des dames. Feuilleton du jour-

nal Gil Blas. *Paris, impr. Dubuisson et Cie*, 5, rue Coq-Héron, in-8 (1882).

Texte imprimé sur deux colonnes.

Edition originale. Non mis dans le commerce.

La Librairie des nouveautés artistiques a publié, pour joindre aux exemplaires, de *Au Bonheur des dames*, un portrait de Zola, par de Liphart et 1 fac-similé d'autographe.

Au Bonheur des dames. *Paris, G. Charpentier, éditeur, 13, rue de Grenelle-Saint-Germain* (impr. A. Lahure), in-18, couv. impr. (1883).

Première édition en librairie.

Publié à 3 fr. 50. — Il a été tiré, en outre, 150 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

Enregistré dans le n° du 17 mars 1883 de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 2795, comme suit :

Zola (E.). — Les Rougon-Macquart. Au Bonheur des dames, par Emile Zola. In-18 jésus, 525 pages. Paris, impr. Lahure; librairie Charpentier. 3 fr. 50 (2 mars).

Bibliothèque-Charpentier.

Au Bonheur des dames a d'abord paru en feuilleton dans le Gil Blas, en 1882.

La Bête humaine. *Paris, G. Charpentier et Cie, éditeurs, 11, rue de Grenelle* (Impr. réunies), in-18, couv. impr. (1890).

Edition originale.

Publiée à 3 fr. 50. — Il a tiré, en outre 30 exemplaires sur papier du Japon et 250 exemplaires sur papier de Hollande, tous numérotés.

M. Ant. Laporte dit qu'il a été tiré 10 exemplaires sur papier de Chine et 25 sur papier du Japon.

La Bête humaine a d'abord paru en feuilleton dans *la Vie populaire* en 1889.

Bohèmes en villégiature (dans *Raffaelli, les Types de Paris. Paris, Plon-Nourrit*, 1889, in-4).

Le Capitaine Burle. — Comment on meurt. — Pour une nuit d'amour. — Aux champs. — La Fête à Coqueville. — L'Inondation. *Paris, G. Charpentier, éditeur, 13, rue de Grenelle-Saint-Germain* (Puteaux, impr. réunies), in-18, couv. impr. (1882, mais daté de 1883).

Edition originale. — Publiée à 3 fr. 50.

Il a été tiré, en outre, 50 exemplaires numérotés sur papier de Hollande. Suivant M. Ant. Laporte, il aurait été tiré, également, 25 exemplaires sur papier de Chine.

L'annonce de l'éditeur, publiée dans le feuilleton de la *Bibliographie de la France*, du 11 novembre 1822, page 2103 ne mentionne pas d'exemplaires sur papier de Chine.

La *table* de la *Bibliographie de la France* donne comme imprimeur : Motteroz.

Enregistré, comme suit, dans le numéro du 2 décembre 1882, sous le n° 12148 :

Zola (E.). Le Capitaine Burle, suivi de : Comment on meurt, Pour une nuit d'amour, Aux Champs, La Fête à Coqueville, l'Inondation, par Emile Zola. In-18 jésus, 345 pp. Paris, impr. Motteroz, librairie Charpentier. 3 fr. 50 (11 novembre).

Bibliothèque Charpentier.

Le Capitaine Burle a d'abord paru dans la *Vie moderne* du 19 février 1881; la *Fête à Coqueville*, dans le *Voltaire*, des 12 au 18 mai 1880, et l'*Inondation* dans le même journal, numéro du 25 août 1880.

Voir aussi au titre : *Thérèse Raquin*, et *Pour une nuit d'amour.*

Le Capitaine Burle a inspiré le drame suivant :

Céard (Henry). — Tout pour l'honneur, drame en un acte en prose, tiré de la nouvelle d'Emile Zola « le Capitaine Burle ». *Paris, Charpentier et Cie*, 1890, in-12, couv. impr.

Edition originale. — Publié à 1 fr. 50.

Ce drame a été représenté, pour la première fois, le 23 décembre 1887 au Théâtre-Libre.

La Confession de Claude. *Paris, Librairie Internationale, 15, boulevard Montmartre, A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, éditeurs, à Bruxelles, à Leipzig et à Livourne* (impr. Poupart-Davyl et Cie), in-8, couv. impr. (1865, mais daté de 1866).

Edition originale. — Publié à 3 francs.

La Préface « A mes amis P. Cézanne et J.-B. Baille », est datée du 13 octobre 1865.

Enregistré dans la *Bibliographie de la France* du 25 novembre 1865, sous le n° 10481, comme suit :

Zola. — La Confession de Claude, par Emile Zola. In-18 jésus, 324 p. Paris, impr. Poupart-Davyl et Cie. Libr. internationale. 3 francs.

Une note de M. Maurice Tourneux insérée dans les *Supercheries littéraires* de Quérard, 2e éd. 1869, dit que M. Zola prétend qu'il n'est que l'éditeur de ce livre que la critique a jugé avec sévérité (Voir Vapereau, *Année littéraire* 1866, p. 95).

M. Zola a signé, *Claude*, en 1866, dans *l'Evénement*, des articles sur le Salon qui firent grand bruit. Ces articles ont été depuis, réunis en volume (Voyez le titre : *Mon Salon*).

La Confession de Claude, par Emile Zola. *Paris, librairie Marpon et Flammarion* (impr. Ve Lalousse et Cie), 1880, in-18 jésus, 324 pp.

Seconde édition. Publiée à 3 fr. 50.

C'est la même édition que celle de 1865, avec de nouveaux titre et faux titre et une nouvelle couverture.

L'annonce des éditeurs dans le feuilleton de la *Bibliographie de la France*, 1880 pp. 996-997, ne fait pas mention de tirage sur papier de luxe.

La Conquête de Plassans. *Paris, Charpentier et Cie, libraires-éditeurs, 28, quai du Louvre* (impr. Simon Raçon et Cie), in-18, couv. impr. (1874).

Edition originale. — Publié à 3 fr. 50.

Ce volume porte en plus : Tome IV.

Pour être complet, cet ouvrage doit avoir, à la fin, un catalogue de 4 pp. de la librairie Charpentier, compris dans la pagination.

La Conquête de Plassans a d'abord paru en feuilleton dans *le Siècle*. C'est le développement d'une nouvelle parue dans *l'Evénement* en 1873, sous le titre : *Histoire d'un fou.*

Plassans, la cité mère des personnages des Rougon-Macquart, n'a que son nom qui ne soit pas réel. Zola a pris comme modèle, l'aristocratique et cléricale ville d'Aix-en-Provence. Tout ce qui touche à la topographie extérieure et intime de Plassans, à son architecture, à son archéologie, à son individualité et à son anatomie comme cité, est traité avec une précision, une netteté et un relief étonnant (*Lepelletier*, Emile Zola, sa vie et son œuvre).

La Conquête de Plassans. *Paris, Bureaux du Siècle* (impr. Voisvenel), 1876, in-4, à 2 col.

La Conquête de Plassans, par Emile Zola.

Illustrations de Lobel-Riche. *Paris, Calmann-Lévy* (impr. L. Pochy), 1912, in-8 de 160 pp. à 2 col., couv. ill. en couleur.

Première édition illustrée. — Publié à 95 cent.
Forme le numéro 66 de la *Nouvelle Collection illustrée*.

Contes à Ninon. — A Ninon. — Simplice. — Le Carnet de danse. — Celle qui m'aime. — La Fée amoureuse. — Le Sang. — Les Voleurs et l'âne. — Sœur des Pauvres. — Aventures du grand Sidoine et du petit Médéric. *Paris, Librairie internationale, 15, boulevard Montmartre, au coin de la rue Vivienne, J. Hetzel et A. Lacroix, éditeurs* (Impr. Poupart-Davyl et C^ie^), s. d., in-18, couv. impr. (1864).

Edition originale. — Publié à 3 francs.
Enregistré dans la *Bibliographie de la France*, du 10 décembre 1864, sous le n° 11326, comme suit :
Zola. — Contes à Ninon, par Emile Zola. In-18 jésus, 324 pp. Paris, impr. Poupart-Davyl et C^ie^; libr. Hetzel et Lacroix. 3 francs.
La Fée amoureuse, a paru d'abord dans *la Provence* d'Aix, en 1859 et *Simplice et le Sang*, dans la *Revue du mois*, Lille, 1863.
Celle qui m'aime, refusé par le *Figaro hebdomadaire* et les autres contes qui composent ce volume sont inédits.

Contes à Ninon. A Ninon. — Simplice. — Le Carnet de danse. — Celle qui m'aime. — La Fée amoureuse. — Le Sang. — Le Voleur et l'âne. — Sœur des Pauvres. — Aventures du grand Sidoine et du petit Médérie. — Nouvelle édition, *Paris, Charpentier et C^ie^, libraires-éditeurs, 22, quai du Louvre* (impr. Simon Raçon et C^ie^), in-18, impr. (1874)).

Seconde édition et première édition Charpentier.
Publié à 3 fr. 50. — Il a été tiré, en outre, 25 exemplaires sur papier de Hollande.
Enregistré dans le numéro du 2 mai 1874 de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 3782.

Contes à Ninon, par Emile Zola, avec deux dessins de Jeanniot, gravés en fac-similé, par Dujardin. *Paris, G. Charpentier* (Evreux, impr. Hérissey), 1883, in-32, couv. impr.

De la petite Bibliothèque Charpentier. — Premier tirage.
Publié à 4 francs. — Il a été tiré, en outre, 25 exemplaires sur papier de Chine, avec double épreuve des gravures sur Hollande et sur Japon, avant la lettre (à 15 fr.) et 75 exemplaires sur Hollande, avec double épreuve des gravures sur Hollande et sur Chine (à 10 fr.).
Enregistré dans le numéro du 14 avril 1883 de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 3811.

Contes à Ninon, par Emile Zola. — A Ninon. — Simplice. — Le Carnet de danse. — Celle qui m'aime. — La Fée amoureuse. — Le Sang. — Les Voleurs et l'âne. — Sœur des pauvres. — Aventures du grand Sidoine et du petit Médéric. *Paris, Ernest Flammarion* (Sceaux, impr. Charaire), 1916, in-8 de 85 pp. à 2 col.

Publié à 50 cent.
Forme le numéro 32 de la *Select-Collection*.

Correspondance (Lettres de jeunesse), par Emile Zola. *Paris, Eugène Fasquelle, éditeur* (impr. Motteroz et Martinet), in-18 jésus de 307 pp., couv. impr. (1907).

Edition originale. — Publié à 3 fr. 50.
Il a été tiré, en outre, 15 exemplaires sur papier du Japon, à 15 francs, et 50 exemplaires sur papier de Hollande, à 10 francs; tous numérotés.
Enregistré dans la *Bibliographie de la France*, du 3 mai 1907, sous le n° 3717.
Correspondances politiques et Lettres parisiennes, parues d'abord dans *la Cloche*, dirigée par Ulbach, du 13 février au 8 novembre 1871 et du 6 décembre 1871 au 3 mai 1872.

Correspondance. Les Lettres et les Arts. *Paris, Eugène Fasquelle, éditeur* (impr. Motteroz, in-18 jésus, couv. impr. (1908).

Bibliothèque Charpentier. — Edition originale. Publié à 3 fr. 50.
Il a été tiré, en outre, 15 exemplaires sur papier du Japon, à 15 francs, et 50 exemplaires sur papier de Hollande, à 10 francs.

La Curée. *Paris, librairie internationale A. Lacroix, Verboeckhoven et C^ie^, éditeurs, 15, boulevard Montmartre, et faubourg Montmartre, 13. Même maison à Bruxelles, à Leipzig et à Livourne* (impr. Emile Voitelin et C^ie^). MDCCCLXXI, in-18, couv. impr. (1871).

Edition originale. — Publié à 3 fr. 50.
Il y a des exemplaires sous la même date, dont la couverture porte la date de 1872.
Ce volume porte : Tome II.
Enregistré comme suit dans la *Bibliographie de la France*, du 17 février 1872, sous le n° 1222 :
Zola. — Les Rougon-Macquart, histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire. II. La Curée, par Emile Zola. In-18 jésus, 360 pp. Paris, impr. Voitelin et C^ie^; Libr. internationale. 3 fr. 50 (30 janvier).
La première partie de *la Curée* parut en feuilleton dans *la Cloche*, du 28 septembre au 5 novembre 1871. Le Parquet de la Seine ayant reçu des plaintes contre l'immoralité du roman, en avisa officieusement M. E. Zola, qui, par une lettre du 8 novembre, pria M. Ulbach d'en suspendre la publication.
La fin de *la Curée* parut dans la *République des lettres*, dirigée par M. Catulle Mendès.

La Curée. 2^e^ édition. *Paris, Charpentier et C^ie^* (impr. Raçon et C^ie^), 1872, in-18, couv. impr.

Première édition Charpentier.
Il n'est pas fait mention de tirage sur papier de luxe.
Enregistré comme suit, dans la *Bibliographie de la France*, du 26 octobre 1872, sous le n° 8281 :
Zola. — Les Rougon-Macquart, histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire. II. La Curée, par EmileZola. 2^e^ édition. In-18 jésus, 354 pp. Paris, impr. Raçon et C^ie^; libr. Charpentier et C^ie^. 3 fr. 50 (14 octobre).
Bibliothèque Charpentier.

La Curée. — Les Rougon-Macquart, histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire. La Curée, par Emile Zola. Compositions de Georges Jeanniot. *Paris, librairie-Testard* (Evreux, impr. Hérissey), 1894, in-4, 361 pp., couv. ill.

Titre rouge et noir.
Première édition illustrée. — Tiré à 691 exemplaires, numérotés à la presse, savoir :
1 exemplaire unique sur vélin de cuve des

papeteries du Marais (n° 1); 10 exemplaires sur papier impérial du Japon (nos 2 à 11); 130 exemplaires sur papier de Chine extra-fort (nos 12 à 141) et 550 exemplaires sur papier vélin (nos 142 à 691).

Enregistré dans la *Bibliographie de la France*, du 12 mai 1894, sous le n° 4697.

La Curée. — Les Rougon-Macquart, histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire. La Curée, par Emile Zola. Compositions de Georges Jeanniot. *Paris, librairie Charpentier et Fasquelle* (Evreux, impr. Hérissey), 1894, in-8 raisin, 363 pp.

Publié à 10 francs.

Les gravures sont dans le texte.

Enregistré dans la *Bibliographie de la France*, du 14 juillet 1894, sous le n° 6977.

Publié simultanément avec l'édition Emile Testard.

De *la Curée*, E. Zola, tira, pour Sarah Bernhardt, une pièce portant le titre de l'héroïne, *Renée*, qui ne fut pas jouée par cette artiste.

Voyez au titre : *Renée*.

La Débâcle. *Paris, Bibliothèque Charpentier, G. Charpentier et E. Fasquelle, éditeurs, 11, rue de Grenelle* (Impr. réunies), in-18, couv. impr. (1892).

Edition originale.

Publié à 3 fr. 50. — Il a été tiré, en outre, 5 exemplaires sur peau de vélin, à 200 francs; 33 exemplaires sur papier du Japon et 330 exemplaires sur papier de Hollande, tous numérotés.

Même particularité que pour *l'Argent*. On lit au verso du faux-titre de l'édition originale : *la Débâcle, 66e mille*.

La Débâcle a d'abord paru en feuilleton dans *la Vie populaire*.

Voir au titre : *Retour de voyage*.

La Débâcle. Illustrations du peintre Jeanniot. *Paris, librairie Marpon et Flammarion, E. Flammarion, succr, 26, rue Racine* (Impr. C. Marpon et Flammarion), *s. d.* (1893), gr. in-8, couv. ill.

Les illustrations sont comprises dans la pagination.

Première édition illustrée.

Publié à 7 francs. — Il a été tiré, en outre, 30 exemplaires sur papier de Chine (nos 1 à 30); 30 exemplaires sur papier du Japon (nos 31 à 60) et 30 exemplaires sur papier de Hollande (nos 61 à 90).

A paru en 14 séries à 50 cent.

Discours prononcé à l'inauguration du buste d'Emmanuel Gonzalès, le 25 octobre 1891 (*Chronique de la Société des Gens de lettres, 1891*).

Discours prononcé aux obsèques de Léon Cladel, le 23 juillet 1892 (*Chronique de la Société des Gens de lettres, 1892*).

Discours prononcé au banquet donné au chalet des Iles, au bois de Boulogne, le 20 janvier 1893, à l'occasion de la publication du *Docteur Pascal*, qui termine la série des Rougon-Macquart.

Discours prononcé au banquet de l'Association générale des étudiants, le 18 mai 1893, par Emile Zola. *Imprimerie privée de J. Lemoigne, Tourlaville*, in-4, couv. impr. (1893).

Au verso du faux-titre, on lit :

« La présente édition, non destinée à la publicité, a été tirée à quelques exemplaires seulement, sur papier Watman, pour l'imprimeur et ses amis. »

Discours prononcé au banquet de l'Association générale des étudiants, le 18 mai 1893, par Emile Zola. *Paris, G. Charpentier et E. Fasquelle, éditeurs, 11, rue de Grenelle*, 1893, in-12, couv. impr.

Première édition en librairie. — Publié à 50 cent.

Discours prononcé aux obsèques de Guy de Maupassant, le 9 juillet 1893 (*Chronique de la Société des Gens de lettres, 1893*).

Discours prononcé à l'Institut des journalistes anglais au Congrès de la Presse, Londres, septembre 1893 (*Le Journal*, 22 septembre 1893).

Discours prononcé à la Société des Gens de lettres, le 2 décembre 1895, au sujet de la mort d'Alexandre Dumas fils (*Chronique de la Société des Gens de lettres, 1895*).

Discours prononcé aux obsèques d'Arsène Houssaye, le 26 février 1896 (*Chronique de la Société des Gens de lettres, 1896*).

Discours prononcé à la Société protectrice des animaux, le 25 mai 1896.

Discours prononcé à l'inauguration du monument de Guy de Maupassant, le 24 octobre 1897 (*Chronique de la Société des Gens de lettres, 1897*).

Discours prononcé aux obsèques d'Alphonse Daudet, le 20 décembre 1897 (*Chronique de la Société des Gens de lettres, 1897*).

Discours prononcé à la Fête des Félibres, donnée à Sceaux, en 1898.

Discours prononcé aux obsèques d'Edmond de Goncourt (1898).

Discours aux étudiants, prononcés devant l'Association générale des Etudiants de Paris, par MM. Léon Bourgeois, Michel Bréal... Emile Zola. *Paris, A. Colin*, in-12, couv. impr. (1900).

Discours prononcé aux obsèques de Paul Alexis, le 30 juillet 1901.

Le Docteur Pascal, par Emile Zola. *Paris, Bibliothèque-Charpentier, G. Charpentier et E. Fasquelle, éditeurs, 11, rue de Grenelle* (Impr. réunies), in-18, couv. impr. (1893).

1 f. bl.; 1 f. (faux titre); 1 f. (titre); 1 f. (A la mémoire de ma mère...); 390 pp.; et 1 f. n. ch. (prospectus pour un portrait d'Emile Zola, gravé à l'eau-forte, par Fernand Desmoulin).

1 planche repliée (arbre généalogique des Rougon-Macquart).

Edition originale.

Publié à 3 fr. 50. — Il a été tiré, en outre, 5 exemplaires sur peau de vélin; 40 exemplaires sur papier du Japon et 340 exemplaires sur papier de Hollande, tous numérotés.

Pour le portrait de M. Zola, dont il est question dans le prospectus placé à la fin du docteur Pascal, voir à *Portrait*.

M. Vicaire signale une édition parue la même année que l'édition originale, dont il a relevé la description dans un catalogue de la librairie Bosse, et dont le titre est libellé comme suit :

Les Rougon-Macquart. — Le Docteur Pascal

(fin de l'histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire), par Emile Zola. — Tome I. — 6e mille. *Paris, Bibliothèque Charpentier*, 1893, in-12, broché, couv. impr. Ce titre est accompagné de la note suivante :

« Curieuse édition des plus rares. Elle forme le premier volume, seul paru, d'une édition spéciale des œuvres d'Emile Zola, destinée à être vendue en Belgique. L'impression typographique est totalement différente de l'édition française, de même que le papier employé. Sa collation est également différente : 384 pp. (les 3 dernières blanches), y compris faux-titre et titre ».

Le Docteur Pascal a paru d'abord, dans la *Revue hebdomadaire*, en feuilleton. Mais, sur la réclamation de nombreux abonnés, MM. Plon, Nourrit et Cie, suspendirent la publication de ce roman, pour une partie de l'édition de la Revue hebdomadaire. Ils firent alors paraître deux éditions. Les abonnés mécontents reçurent celle où ne se trouvait pas *le Docteur Pascal*, qui fut remplacé par un autre roman; et les autres abonnés reçurent la Revue avec le texte intégral de Zola.

Documents littéraires, études et portraits. — Chateaubriand. — Victor Hugo. — A. de Musset. — Th. Gautier. — Les poètes contemporains. — De la moralité dans la littérature. *Paris, G. Charpentier, éditeur, 13, rue de Grenelle-Saint-Germain* (Corbeil, typ. Crété), in-18, couv. impr. (1881).

Edition originale. — Publié à 3 fr. 50.

Il a été tiré, en outre, 10 exemplaires sur papier de Chine et 10 exemplaires sur papier de Hollande, tous numérotés.

Enregistré dans la *Bibliographie de la France* du 31 décembre 1881, sous le n° 12765, comme suit :

Zola (E.). — Documents littéraires, études et portraits, par Emile Zola (Chateaubriand, V. Hugo, A. de Musset, Dumas fils, Sainte-Beuve, etc.). In-18 jésus, 427 pp. Corbeil, impr. Crété; Paris, libr. Charpentier. 3 fr. 50. *Bibliothèque Charpentier.*

Réunion d'articles parus dans le *Messager de l'Europe* de Saint-Pétersbourg (en russe), dans *le Voltaire* et dans *le Figaro*, en 1879 et 1880.

Edouard Manet. Etude biographique et critique accompagnée d'un portrait d'Ed. Manet, par Bracquemond et d'une eau-forte d'Ed. Manet, d'après Olympia. *Paris, E. Dentu, éditeur, libraire de la Société des Gens de lettres, Palais Royal, 27 et 29, galerie d'Orléans* (impr. L. Poupart-Davyl), in-8, couv. impr. (1867).

Portrait de Manet et une eau-forte hors texte.

Edition originale. — Publié à 2 francs.

Enregistré comme suit, dans le numéro du 22 juin 1867, de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 5225 :

Zola. — Ed. Manet, par Emile Zola. Etude biographique et critique, accompagnée d'un portrait d'Ed. Manet, par Bracquemond, et d'une eau-forte d'Ed. Manet, d'après Olympia. In-8, 48 pp. Paris, impr. Poupart-Davyl; libr. Dentu.

Cette étude a été publiée dans la Revue du XIXe siècle, *1er janvier 1867.*

Edouard Manet a été réimprimé dans *Mes Haines*, en 1879. Voyez ce titre.

Emmeline, ou la Maison hantée. Nouvelle publiée dans le *New-York Herald*, et le *Petit Bleu de Paris*, en 1899.

Enfant-Roi (l'), comédie lyrique en cinq actes, par Emile Zola. Musique d'Alfred Bruneau. *Paris, Charpentier et E. Fasquelle, éditeurs* (impr. Maretheux), in-18 jésus de 60 pp. couv. impr. (1905).

Edition originale. — Publié à 1 franc.

Il a été tiré, en outre, 25 exemplaires numérotés, dont 10 exemplaires sur papier du Japon et 15 exemplaires sur papier de Hollande.

Enregistré dans la *Bibliographie de la France*, du 25 mars 1905, sous le n° 2765.

L'Enfant Roi a été représenté pour la première fois à Paris, sur la scène du Théâtre national de l'Opéra comique, le 3 mars 1905.

La Faute de l'abbé Mouret. *Paris, Charpentier et Cie, libraires-éditeurs, 28, quai du Louvre* (impr. Simon Raçon et Cie), in-18, couv. impr. (1875).

Edition originale. — Publié à 3 fr. 50.

Ce volume porte en plus : Tome V.

Enregistré, comme suit, dans la *Bibliographie de la France* du 10 avril 1875, sous le n° 3427 :

Zola. — Les Rougon-Macquart. V. La Faute de l'abbé Mouret, par Emile Zola. In-18 jésus, 432 pp. Paris, impr. Raçon et Cie; libr. Charpentier et Cie, 3 fr. 50 (27 mars).

Bibliothèque Charpentier.

Une quatrième édition est enregistrée, la même année, sous le n° 10256.

La Faute de l'abbé Mouret a d'abord paru en feuilleton dans le *Messager de l'Europe*, journal russe.

La Faute de l'abbé Mouret. Illustrations de Bieler, Conconi et Gambard. Gravure de Ch. Guillaume et Romagnol. *Paris, librairie Marpon et Flammarion, E. Flammarion, successeur, 26, rue Racine* (impr. Lahure), 1890, in-18, couv. ill. en couleurs.

De la *Collection Guillaume.*

Première édition illustrée. — Publié à 3 fr. 50.

Il a été tiré, en outre, 10 exemplaires sur papier de Chine, à 30 francs et 25 exemplaires sur papier du Japon, à 30 francs.

La Faute de l'abbé Mouret, par Emile Zola. Bois gravés de Maurice Achener. *Paris, librairie A. et G. Mornay*, 1922, in-8, couv. impr.

Quatorzième volume de la collection « *Les Beaux Livres* ».

Tiré à 1 000 exemplaires numérotés, dont : 1 exemplaire unique sur Japon ancien (n° 1) renfermant les originaux de Achener et une triple suite des bois signés par l'artiste (2000 fr.); 50 exemplaires sur Japon impérial (nos 2 à 51), à 220 francs; 3 exemplaires sur Chine (nos 52 à 54), à 198 francs et 946 exemplaires sur papier de Rives (nos 55 à 1 000), à 77 francs. Il a été tiré, en outre, 79 exemplaires hors commerce, dont 10 sur Japon, 4 sur Chine, 1 sur vergé blanc et 64 sur Rives.

Il a été tiré à part : 50 suites en noir des bois de l'ouvrage, dont 30 sur Chine, à 30 francs et 20 sur Japon, à 36 francs. Annoncé dans le feuilleton de la *Bibliographie de la France*, 1922, p. 2339.

La Faute de l'abbé Mouret a inspiré la pièce suivante :

Bruneau (Alfred). La Faute de l'abbé Mouret, pièce en quatre actes et quatorze tableaux, avec musique, tirée du roman d'Emile Zola. *Paris, Bibliothèque Charpentier, Eugène Fasquelle, éditeur*, 1907, in-18, couv. impr.

Edition originale. Publié à 3 fr. 50.

Il a été tiré, en outre, 10 exemplaires sur pa-

pier du Japon, à 15 francs et 15 exemplaires sur papier de Hollande, à 10 francs.

A été représenté pour la première fois à l'Odéon, le 1er mars 1907.

Annoncé dans le feuilleton de la *Bibliographie de la France*, du 1er mars 1907, pp. 526-527.

Fécondité. — Les Quatre Evangiles. Fécondité, par Emile Zola. *Paris, Eugène Fasquelle, éditeur* (impr. Motteroz), in-18 jésus, 756 pp. couv. impr. (1899).

Edition originale. — Publié à 3 fr. 50.

Il a été tiré, en outre, en 2 volumes in-8 carré, 50 exemplaires sur papier du Japon, à 30 francs les 2 volumes, et 250 exemplaires sur papier de Hollande, à 20 francs les 2 volumes, tous numérotés. Ces exemplaires de luxe ont été seuls tirés sur les caractères mobiles après réimposition.

Enregistré dans la *Bibliographie de la France*, du 28 octobre 1899, sous le n° 10952.

Fécondité. Travail. Vérité. Pages inédites (*La Revue*, 1908).

La Fête à Coqueville, par Emile Zola. *Paris, librairie Marpon et Flammarion* (impr. Colin à Lagny), 1890, in-16 de 247 pp., couv. impr.

Premier tirage. — Publié à 60 cent.

Forme le n° 122 des *Auteurs célèbres*.

Fête à Coqueville (la), par Emile Zola. Dessinée par André Devambez. *Paris, Eugène Fasquelle, éditeur* (impr. Draeger), in-4, 61 pp., couv. impr. en couleurs (1898, mais daté de 1899).

Première édition illustrée de ce conte, publié dans *le Capitaine Burle* (1882). Voyez ce titre.

Il a été tiré, en outre, 100 exemplaires numérotés sur papier du Japon.

Enregistré dans la *Bibliographie de la France*, du 31 décembre 1898, sous le n° 14781.

Le Forgeron, par Emile Zola, avec un dessin de Gill.

Forme la première livraison de l'*Almanach des Travailleurs*, Paris, Polo, in-4 (1874).

A été inséré ensuite dans les *Nouveaux contes à Ninon*.

La Fortune des Rougon. *Paris, librairie internationale A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, éditeurs, 15, boulevard Montmartre. Même maison à Bruxelles, à Leipzig et à Livourne* (impr. Emile Voïtelin et Cie). MDCCCLXXI, in-18, couv. impr. (1871).

Edition originale. — Publié à 3 fr. 50.

Ce volume porte : *Tome I.*

Enregistré dans la *Bibliographie de la France*, du 21 octobre 1871, sous le n° 5003.

Une partie de l'édition originale, non vendue, a été remise en vente en 1872, avec un nouveau titre portant la mention : 2e *édition*.

La Fortune des Rougon a commencé à paraître dans *le Siècle*, en 1870, et fut interrompu par la guerre. Il s'en fallut de peu que les derniers chapitres ne fussent pas tels que l'auteur les avaient conçus et écrits. En effet, au milieu du désarroi de l'invasion, le manuscrit, remis complet à l'imprimerie du *Siècle*, avait été égaré. Heureusement, les principaux feuillets perdus furent retrouvés dans le tiroir du correcteur, et après une interruption de huit mois, les lecteurs du *Siècle* purent reprendre la lecture des événements dont Plassans était le théâtre en 1851.

La Fortune des Rougon, l'un des romans de Zola les moins connus, est cependant un de ses livres méritant le plus d'être étudié, car il contient en germe tous les autres. C'est l'ovule de tous les enfants de Zola. Il contient, en substance, leurs défauts, leurs qualités, leurs caractères, leur tempérament. Il faut lire ce livre-prologue, un peu comme un sommaire, donnant l'argument de tous les autres ouvrages de la série (*Lepelletier*, Emile Zola).

La Fortune des Rougon. 3e édition. *Paris, Charpentier et Cie*), 1872, mais daté de 1873, in-18, couv. impr.

Première édition Charpentier, et troisième édition.

Enregistré comme suit dans la *Bibliographie de la France*, du 18 janvier 1873, sous le n° 566 : Zola. — Les Rougon-Macquart. I. La Fortune des Rougon. 3e *édition*. In-18 jésus, 389 pp. Paris, impr. Raçon et Cie; libr. Charpentier et Cie. 3 fr. 50 (27 décembre).

Bibliothèque Charpentier.

Il n'est pas fait mention de tirage sur papier de luxe.

Une quatrième édition a paru la même année.

Germinal. Feuilleton du journal Gil Blas. *Paris, impr. Dubuisson et Cie 5, rue Coq-Héron*, gr. in-8 (1884).

Texte imprimé sur deux colonnes.

Edition originale. — Non mis dans le commerce.

Germinal. *Paris, G. Charpentier et Cie, éditeurs, 13, rue de Grenelle-Saint-Germain* (Corbeil, typ. Crété), in-18, couv. impr. (1885).

Première édition en librairie.

Publié à 3 fr. 50. — Il a été tiré, en outre, 10 exemplaires sur papier du Japon et 150 exemplaires sur papier de Hollande, tous numérotés.

Enregistré, comme suit, dans le numéro du 21 mars 1885 de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 2650 :

Zola (E.). — Les Rougon-Macquart : Germinal, par Emile Zola. In-18 jésus, 595 pp. Corbeil, impr. Crété. Paris, libr. Charpentier. 3 fr. 50.

Bibliothèque Charpentier.

Germinal a été publié d'abord en feuilleton dans *le Gil Blas*, en 1884.

Germinal. Dessins de J. Férat, gravés par D. Dumont. *Paris, à la Librairie illustrée, 7, rue du Croissant* (Corbeil, typ. B. Renaudet), *s. d.* (1885-1886), gr. in-8, couv. ill.

Les illustrations à pleine page, sont comprises dans la pagination.

Première édition illustrée. — Publié à 10 francs. — Il a été tiré, en outre, 150 exemplaires sur papier de Hollande.

A paru en 63 livraisons à 10 cent., sous couvertures illustrées. Les 50 premières livraisons sont enregistrées dans le numéro du 12 décembre 1885 de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 11920 et la dernière livraison dans le numéro du 22 mai 1886, sous le n° 5208.

Germinal. Illustré de bois en camaïeu par Paul-Emile Colin. *Paris, les Cent Bibliophiles* (impr. G. de Malherbe), 1912, 2 vol. in-4, couv. ill.

Tiré à 120 exemplaires sur papier d'Arches à la cuve immatriculés au nom du premier souscripteur.

Tome I : 6 ff. lim. (1 f. bl.; faux-titre, au verso, justification du tirage et numéro de l'exemplaire, frontispice général en deux couleurs, titre brun et noir, faux-titre de la première partie et un hors texte en deux couleurs), 338 pp., la dernière non chiffrée et 1 f. bl.

Tome II : 4 ff. lim. (faux-titre, au verso même texte qu'au tome I, 1 f. frontispice général en deux couleurs, titre brun et noir et faux-titre de la cinquième partie); 279 pp.; 1 f. n. ch. (achevé d'imprimer) et 1 f. bl.

L'illustration comprend en tout : 129 bois originaux de Paul-Emile Colin, dont 8 hors texte tirés en deux tons; les 40 culs-de-lampe sont tirés en teinte monochrome de tons variés, sauf un. Couverture rempliée de papier brun maroquiné ornée d'un grand bois, tiré en trois couleurs, le même pour les 2 volumes et ne figurant pas dans l'illustration du texte.

Germinal, drame en cinq actes et douze tableaux, par W. Busnach, d'après le roman d'Emile Zola.

N'a pas été imprimé.

Cette pièce fut d'abord jouée en Amérique, en 1886; elle fut représentée pour la première fois à Paris, le 21 avril 1888, au Châtelet, et à Bruxelles, sur le Théâtre Molière, en 1889.

Les Héritiers Rabourdin, comédie en trois actes, représentée pour la première fois à Paris sur le théâtre de Cluny, le 3 novembre 1874. Avec une préface. *Paris, Charpentier et Cie, libraires-éditeurs, 28, quai du Louvre* (impr. Pillet fils aîné), in-18, couv. impr. (1874).

Edition originale. — Publié à 2 francs.

Enregistré dans la *Bibliographie de la France*, du 26 décembre 1874, sous le n° 11917.

(Voir à *Théâtre*, pour une autre édition de cette comédie).

Hypocrisie religieuse (l'). Le Jeune, par Emile Zola. *Conflans-Sainte-Honorine*, impr. Lorulot; *éditions de l' « Idée libre »*, in-16, 8 p. (1920).

Première édition séparée.

Publié à 15 cent. — Forme le n° 48 de l'*Idée Libre*, publication mensuelle.

Voir : Nouveaux contes à Ninon, éd. in-22.

« J'accuse ». Lettre publiée le 13 janvier 1898, dans le journal *l'Aurore*.

Cette lettre a été publiée en brochure, sous le titre suivant :

L'affaire Dreyfus. Lettre à M. Félix Faure, président de la République. *Paris, libr. Fasquelle*, 1898, in-8, couv. impr.

Edition originale. — Cette brochure ne fut mise en vente qu'après la révision du procès Dreyfus, en 1899 et réimprimée ensuite dans *la Vérité en marche*.

Jacques Damour; Naïs Micoulin; le Capitaine Burle; l'Inondation, par Emile Zola. *Paris, librairie Marpon et Flammarion* (Lagny, impr. Colin), 1888, in-16 de 256 pp., couv. impr.

Premier tirage. — Publié à 60 cent.

Forme le n° 45 des *Auteurs célèbres*.

Seconde édition, avec variantes de titres et de quelques nouvelles. Voir au titre : *Naïs Micoulin*.

Jacques Damour, nouvelle parue, en 1883, avec *Naïs Micoulin*, a inspiré la pièce suivante :

Jacques Damour, pièce en un acte, tirée de la nouvelle d'Emile Zola, par Léon Hennique. *Paris, G. Charpentier et Cie, éditeurs, 11, rue de Grenelle* (Impr. réunies), in-18, couv. impr. (1887).

Edition originale. — Publié à 1 franc.

Jacques Damour a été représenté pour la première fois le 30 mars 1887, sur le Théâtre-Libre; c'est la première pièce donnée par ce théâtre; puis repris sur le Théâtre national de l'Odéon, le 22 septembre 1887.

La Joie de vivre. — Feuilleton du journal Gil Blas. *Paris, impr. Dubuisson et Cie, 5, rue Coq-Héron*, in-8 (1883).

Texte imprimé sur deux colonnes.

Edition originale. — Non mis dans le commerce.

La Joie de vivre. *Paris, G. Charpentier et Cie, éditeurs, 13, rue de Grenelle* (Corbeil, typ. Crété), in-18, couv. impr. (1884).

Première édition en librairie.

Publié à 3 fr. 50. — Il a été tiré, en outre, 150 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

Enregistré dans le numéro du 8 mars 1884 de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 2722, comme suit :

Zola (E.). — Les Rougon-Macquart. La Joie de vivre, par Emile Zola. In-18 jésus, 451 pp. Corbeil, impr. Crété. Paris, libr. Charpentier et Cie. 3 fr. 50.

Bibliothèque Charpentier.

La Joie de vivre a été publiée en feuilleton dans le *Gil Blas*, en 1883.

La Laide, comédie en un acte, en prose.

Présentée à l'Odéon et refusée. Elle n'a jamais été jouée, ni imprimée.

Lettre à la France. Voir au titre : *Affaire Dreyfus*.

Lettre à la jeunesse. Voir au titre : *Affaire Dreyfus*.

Lettre inédite (une), publiée par le docteur Cabanès (*L'Amateur d'autographes*, 1902).

Lettres d'Emile Zola à A. Valabrègue, 1864-1867 (*La Grande Revue*, 1903, pp. 1-19; 241-262).

Lourdes. — Les Trois Villes. Lourdes, par Emile Zola. *Paris, G. Charpentier et Eugène Fasquelle, éditeurs* (Paris, Impr. réunies), in-18 jésus, 602 pp., couv. impr. (1894).

Bibliothèque Charpentier.

Edition originale. — Publié à 3 fr. 50.

Il a été tiré, en outre, 5 exemplaires sur papier bleu, à 100 francs; 40 exemplaires sur papier du Japon à 15 francs et 340 exemplaires sur papier de Hollande, à 10 francs, tous numérotés.

Enregistré dans la *Bibliographie de la France*, du 11 août 1894, sous le n° 8458.

Lourdes. — Les Trois Villes. — Lourdes, par Emile Zola. Edition ornée de 80 aquarelles de H. Lanos, reproduites en couleurs. *Paris, libr. Charpentier et Fasquelle* (Sceaux, impr. Charaire et fils), gr. in-8 jésus, couv. ill. (1896).

Première édition illustrée. — Publiée à 8 francs. — Il n'y a pas eu de tirage sur papier de luxe pour cette édition.

A d'abord paru en 80 livraisons à 10 cent., sous couv. impr.

La première livraison est enregistrée dans la *Bibliographie de la France*, du 13 avril 1895, sous le n° 3333, et l'ouvrage complet est annoncé dans le *feuilleton*, du 8 février 1896, p. 285.

Madame Neigeon, par Emile Zola. Illustrations de A. Calbet. *Paris, Librairie Boret* (impr. Guillaume), 1896, in-32, 138 pp. couv. ill.

De la collection Guillaume « *Lotus bleu* ».

Première édition séparée et illustrée.

Titre rouge et noir.

Il a été tiré, en outre, quelques exemplaires

sur papier teinté primevère; 50 exemplaires numérotés sur papier du Japon et 50 exemplaires numérotés sur papier de Chine.

Enregistré dans la *Bibliographie de la France*, du 31 octobre 1896, sous le n° 10196.

Voir : Naïs Micoulin.

Madame Sourdis. Nouvelle publiée dans la *Grande Revue*, en 1900.

Madeleine Férat. *Paris, Librairie internationale, 15, boulevard Montmartre. A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, éditeurs, à Bruxelles, à Leipzig et à Livourne* (impr. L. Poupart-Davyl), in-18, couv. impr. (1868, mais daté de 1869).

Dédicace à Edouard Manet.

Edition originale. — Publié à 3 francs.

Enregistré dans le numéro du 19 décembre 1868 de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 11053, comme suit :

Zola. — Madeleine Férat, par Emile Zola. In-18 jésus, 315 pp. Paris, impr. Poupart-Davyl ; Libr. internationale. 3 francs.

Madeleine Férat a été tiré d'un drame en trois actes, *Madeleine* écrit en 1865, et non joué à cette époque. Il fut représenté pour la première fois, le 1er mai 1889, au Théâtre Libre. Ce drame parut en feuilleton dans *l'Evènement*, sous le titre *La Honte*, mais la publication en fut interrompue sur la réclamation des abonnés. — *Cf.* Fr. Sarcey, feuilleton, le *Temps*, du 6 mai 1889 Cette pièce n'a pas été éditée et le manuscrit en serait même perdu, suivant M. Maurice Le Blond.

Madeleine Férat. Troisième édition. *Paris, libr. Marpon et Flammarion* (impr. Vve Larousse et Cie), 1878, in-18, 315 pp., couv. impr.

Madeleine Férat, par Emile Zola. *Paris, libr. Marpon et Flammarion* (Lagny, impr. Colin), 1891, in-16, 314 pp. couv. impr.

Premier tirage. — Publié à 60 cent.

Forme le n° 181 des *Auteurs célèbres*.

Madeleine Férat. *Paris, E. Flammarion*, 1914, in-8, couverture illustrée en couleurs, par Raphaël Kirchner.

Forme le n° 13 de la *Select-Collection*,

Manet. Voir à *Edouard Manet*.

Le Mariage de Lise. A paru dans la *Publication annuelle du comité de la Société des Gens de lettres* : En Pique-Nique. *Paris, Armand Colin*, 1894, in-18.

Marseillaise (la), journal fondé par Emile Zola et Roux, avec l'appui de M. Arnaud, directeur du *Messager de Provence*.

Ce journal publié en 1870, à Marseille, entièrement rédigé par Zola et Roux, ne dura que quelques semaines.

Mes Haines, causeries littéraires et artistiques. *Paris, Achille Faure, libraire-éditeur, 23, boulevard Saint-Martin* (Impr. parisienne), in-18, couv. impr. (1866).

Edition originale. — Publié à 3 francs.

L'ouvrage pour être complet doit avoir un extrait du catalogue de la librairie Achille Faure, 6 pages comprises dans la pagination du volume.

Parmi les ouvrages annoncés on lit : *La Madeleine* (devenue Madeleine Férat).

La *Bibliographie de la France* donne comme imprimeur : Dupray de la Mahérie. Annoncé comme suit, dans le numéro du 23 juin 1866, sous le n° 7390 :

Zola. — Mes Haines, causeries littéraires et artistiques, par Emile Zola. In-18 jésus, 281 pp. Paris, impr. Dupray de la Mahérie; libr. Ach. Faure. 3 francs.

Ces *Causeries* ont d'abord paru dans le *Salut Public* de Lyon, sauf l'étude sur Taine, qui fut publiée dans la *Revue contemporaine*.

Une partie de l'édition originale non vendue, a été remise en vente avec un nouveau titre portant la mention : 2e édition.

Mes Haines, causeries littéraires et artistiques. — Mon Salon (1866). Edouard Manet, étude biographique et critique. Nouvelle édition. *Paris, G. Charpentier, éditeur, 13, rue de Grenelle-Saint-Germain* (Corbeil, typ. Crété), in-18, couv. impr. (1879).

Première édition Charpentier. — Publié à 3 fr. 50. — Il a été tiré, en outre, 5 exemplaires sur papier de Chine et 75 exemplaires sur papier de Hollande.

Enregistré dans le numéro du 4 octobre 1879 de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 10767.

Messidor, drame lyrique en quatre actes et cinq tableaux, poème d'Emile Zola. Musique d'Alfred Bruneau. *Paris, Eugène Fasquelle* (impr. Motteroz), in-16, 60 pp., couv. impr. (1897).

Edition originale. — Publié à 1 franc.

Il a été tiré, en outre, 10 exemplaires sur papier du Japon, à 15 francs et 15 exemplaires sur papier de Hollande, à 10 francs.

Enregistré dans la *Bibliographie de la France*, du 13 mars 1897, sous le n° 2253.

Messidor a été représenté pour la première fois, à Paris, sur la scène de l'Académie nationale de musique, le 15 février 1897.

Mon Salon, augmenté d'une dédicace et d'un appendice. *Paris, Librairie centrale, 24, boulevard des Italiens* (impr. Gaittet), in-18, couv. impr. (1866).

Edition originale. — Publié à 1 franc.

Enregistré, comme suit, dans le numéro du 7 juillet 1866 de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 8091 :

Zola. — Mon Salon, augmenté d'une dédicace et d'un appendice, par Emile Zola. In-12, 99 pp. Paris, impr. Gaittet; Libr. centrale.

Dédicace « A mon ami Paul Cézanne ».

Réunion d'articles publiés en 1865, dans l'Événement.

Mon Salon a été réimprimé avec *Mes Haines*, en 1879, chez Charpentier (Voyez ce titre).

Les Mystères de Marseille, roman historique contemporain. *Marseille, Impr. nouvelle A. Arnaud, 21, rue Vacon*, 3 vol. in-16, couv. impr. (1867-1868).

La couverture du tome I, de couleur brique, porte en plus : *Première partie.*

L'avis débute ainsi : « *Les Mystères de Marseille* sont extraits du *Messager de Provence*, pour lequel ils ont été spécialement écrits et qui en continue la publication dans tous les numéros... ».

La couverture du tome II, de couleur verte, porte en plus : *Deuxième partie.*

Celle du tome III est de couleur jaune, datée de 1868, et porte en plus : *Troisième partie*, et le nom de *Librairie Mengelle.*

Edition originale. — Publié à 7 fr. 50 les 3 volumes.

Enregistré dans les numéros du 29 juin et

12 octobre 1867 de la *Bibliographie de la France*, sous les nos 5464 et 8818, et dans le numéro du 21 juillet 1868, sous le no 5615.

Ce roman a été reproduit plus tard par *la Lanterne*, sans l'autorisation de l'auteur, et redonné dans *le Corsaire*, en 1873, sous le titre de : *Un duel social*, par Agrippa, dont il a été fait un tirage à part (Voyez ce titre).

Les Mystères de Marseille et de la province, par Emile Zola. *Marseille, impr. Doucet*, 1879, in-4.

La première livraison de cette édition est enregistrée dans la *Bibliographie de la France*, du 12 avril 1879, sous le no 4149.

Les autres livraisons n'étant pas enregistrées, il est probable que cette publication n'a pas été terminée.

Les Mystères de Marseille. Nouvelle édition. *Paris, G. Charpentier et Cie, éditeurs, 13, rue de Grenelle* (Corbeil, typ. Crété), 1884, in-18, couv. impr.

Première édition Charpentier.

Publié à 3 fr. 50. — Il a été tiré, en outre, 50 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

Enregistré dans le numéro du 18 octobre 1884 de la *Bibliographie de la France*, sous le no 11370.

Les Mystères de Marseille. Drame en cinq actes, en collaboration avec Marius Roux.

Représenté pour la première fois au théâtre du Gymnase, à Marseille, le 6 octobre 1867.

Cette pièce ne fut jouée que quatre fois. Elle n'a pas été imprimée.

Naïs Micoulin. — Nantas. — La Mort d'Olivier Bécaille. — Madame Neigeon. — Les Coquillages de M. Chabre. — Jacques Damour. *Paris, G. Charpentier et Cie, éditeurs, 13, rue de Grenelle* (Corbeil, typ. Crété), in-18, couv. impr. (1884).

Edition originale collective. — Publiée à 3 fr. 50.

Il a été tiré, en outre, 25 exemplaires sur papier de Chine, et 100 exemplaires sur papier de Hollande, tous numérotés.

Le 7e mille est enregistré, comme suit, dans le numéro du 12 avril 1884 de la *Bibliographie de la France*, sous le no 4098.

Zola (E.). Naïs Micoulin, Nantas, La Mort d'Olivier Bécaille, Madame Neigeon, Les Coquillages de M. Chabre, Jacques Damour, par Emile Zola. 7e mille. In-18 jésus, 384 p. Corbeil, impr. Crété. Paris, libr. Charpentier et Cie, 3 fr. 50.

Naïs Micoulin a d'abord paru dans *la Réforme*, du 15 décembre 1879, 1er et 15 janvier 1880. *Nantas*, dans le *Messager de l'Europe*, fut publié, traduit du russe par *le Voltaire*, en 1880.

Naïs Micoulin. Nantas. La Mort d'Olivier Bécaille. Madame Neigeon. Les Coquillages de M. Chabre. Jacques Damour, par Emile Zola. Illustrations de M. Maurice Toussaint. *Paris, Calmann-Lévy* (impr. L. Pochy), 1911, gr. in-8, de 126 pp. à 2 col., couv. ill. en couleur.

Publié à 95 cent.

De la *Nouvelle Collection illustrée*.

Naïs Micoulin, drame lyrique en deux actes, tiré de la nouvelle d'Emile Zola. Poème et musique d'Alfred Bruneau. *Paris, librairie Charpentier, Eugène Fasquelle, éditeur* (impr. Maretheux), in-18 jésus, de 36 pp., couv. impr. (1907).

Edition originale. — Publié à 1 fr.

Il n'a pas été fait de tirage sur papier de luxe.

Enregistré dans la *Bibliographie de la France*, du 1er mars 1907, sous le no 1685.

Naïs Micoulin a été représenté pour la première fois, le 2 février 1907, sur le théâtre de Monte-Carlo.

Nana, par Emile Zola. *Paris, G. Charpentier, éditeur, 13, rue de Grenelle-Saint-Germain* (Corbeil, typ. Crété), in-18, couv. impr. (1880).

Edition originale. — Publié à 3 fr. 50.

Il a été tiré, en outre, 5 exemplaires sur papier de Chine au nom de leurs destinataires et 325 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

Nana a d'abord paru en feuilleton dans *le Voltaire*, du 16 octobre 1879 au 5 février 1880.

C'est Mlle Valtesse de la Bigue, l'amie des artistes, demi-mondaine réputée, auprès de qui Zola fut conduit par le peintre Guillemet, qui servit de modèle pour ce roman. Il étudia, comme s'il eut à procéder à une expertise, l'hôtel du boulevard Malesherbes, l'ameublement, les toilettes de Mlle Valtesse, pour habiller, meubler et loger sa *Nana* (Cf. *Lepelletier, Emile Zola*, et *Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, XVI, p. 408).

Nana. Edition illustrée par André Gill, Bertall, C. Bellanger, Bigot, Clairin, etc. *Paris, C. Marpon et E. Flammarion, éditeurs, galeries de l'Odéon, 1 à 7, et rue Rotrou, 4, etc.* (impr. Emile Aubert), [1882, gr. in-8, couv. illustrées.

Les gravures à pleine page sont comprises dans la pagination.

Première édition illustrée. — Publié à 6 fr. — Il a été tiré, en outre, 100 exemplaires numérotés sur papier de Hollande, avec suite de figures sur Chine, plus une gravure hors texte représentant Nana sur un canapé et fumant.

A été publié en 57 livraisons, à 10 cent., sous couverture illustrée.

La *Bibliographie de la France* donne comme imprimeur : impr. Martinet. La première livraison est enregistrée dans le numéro du 12 février 1881, sous le no 1595, comme suit :

Zola (E.). Nana, par Emile Zola. Edition illustrée, par Gill, Bertall, Bellanger, Clairin, Bigot, etc. Livraison 1. Grand in-8, 8 pp. Paris, impr. Martinet; libr. Marpon et Flammarion.

La livraison 10 cent., la série, 50 cent.

Nana, pièce de théâtre. Voir à : *Théâtre*.

Nantas, Pour une nuit d'amour, la Mort d'Olivier Bécaille, Madame Neigeon, par Emile Zola. *Paris, librairie Marpon et Flammarion* (Lagny, impr. Colin), 1889, in-16, 253 pp. couv. impr.

Premier tirage. — Publié à 60 cent.

Forme le no 103 des *Auteurs célèbres*.

Seconde édition, avec variantes de titres et de quelques nouvelles. Voir au titre : *Naïs Micoulin*.

Le Naturalisme au théâtre. Les théories et les exemples. *Paris, G. Charpentier, éditeur, 13, rue de Grenelle-Saint-Germain* (Corbeil, typ. Crété), in-18, couv. impr. (1881).

Edition en partie originale. — Publié à 3 fr. 50.

Il a été tiré, en outre, 10 exemplaires, sur pa-

pier de Chine, et 10 exemplaires, sur papier de Hollande, tous numérotés.

Réunion d'articles de critique théâtrale parus dans *le Bien Public* et *le Voltaire*.

Nos Auteurs dramatiques, *Paris, G. Charpentier, éditeur*, 13, rue de Grenelle-Saint-Germain (Corbeil, typ. Crété), in-18, couv. impr. (1881).

Edition originale. — Publié à 3 fr. 50.

Il a été tiré, en outre, 10 exemplaires, sur papier de Chine, et 10 exemplaires, sur papier de Hollande, tous numérotés.

Réunion d'articles publiés dans *le Bien Public* et *le Voltaire*.

Nouveaux contes à Ninon. — Un bain. — Les Fraises. — Le Grand Michu. — Les Epaules de la marquise. — Mon voisin Jacques. — Le Paradis des chats. — Lili. — Le Forgeron. — Le Petit village. — Souvenirs. — Les Quatre journées, de Jean Gourdon. *Paris, Charpentier et Cie, libraires-éditeurs, 28, quai du Louvre* (impr. Simon Raçon et Cie), in-18, couv. impr. (1874).

Edition originale. — Publié à 3 fr. 50. — Il a été tiré, en outre, 25 exemplaires numérotés, sur papier de Hollande.

Enregistré dans la *Bibliographie de la France*, du 28 novembre 1874, sous le n° 10675.

Les onze contes contenus dans ce recueil, ont d'abord été publiés dans l'*Illustration*, du 15 décembre 1866 au 16 février 1867.

Nouveaux contes à Ninon, par Emile Zola. Avec deux dessins de Fernand Fau, gravés à l'eau-forte, par G. Massé. *Paris, G. Charpentier et Cie, éditeurs, 13, rue de Grenelle*, (Typ. G. Chamerot), 1885, in-32, couv. impr.

De la petite Bibliothèque Charpentier.

Publié à 4 fr. — Il a été tiré, en outre, 25 exemplaires sur papier de Chine, avec double épreuve des gravures sur Hollande et sur Japon avant la lettre à 15 fr. et 75 exemplaires sur Hollande, avec double épreuve des gravures sur Hollande et sur Chine, à 10 francs.

Enregistré, comme suit, dans le n° du 21 février 1885 de la *Bibliographie de la France*, sous le n° 1786.

Zola (E.). Nouveaux contes à Ninon, par Emile Zola. *Nouvelle édition*, in-32, 364 p. et 2 gravures à l'eau forte. Paris, impr. Chamerot; libr. Charpentier et Cie, 4 francs (28 janvier).

Petite Bibliothèque Charpentier.

Cette édition contient 14 contes, 3 de plus que les éditions précédentes : *Le Jeûne La Légende du petit manteau bleu de l'amour, le Chômage*, qui sont ici en *éditions originales*,

Nouveaux contes à Ninon. Frontispice et 30 compositions, dessinés et gravés à l'eau-forte, par Ed. Rudaux. *Paris, librairie L. Conquet*, 5, rue Drouot (impr. Renaudet), 1886, 2 vol, in-8, couv. impr.

Au tome 1 : Lettre à l'éditeur, signée *Emile Zola*, et datée de *Médan, novembre 1885*, et un frontispice (portrait d'Emile Zola), hors texte.

Tiré à 500 exemplaires numérotés, dont : 150 exemplaires sur Japon, texte réimposé de format in-8 cavalier, savoir : Nos 1 à 25, avec 3 états des gravures (eau-forte pure, avant et avec la lettre); nos 26 à 75, avec deux états des gravures (avant et avec lettre), et nos 76 à 150, gravures avec lettre, et 350 exemplaires sur papier vélin, de format in-8 écu, nos 151 à 500, avec un seul état des gravures.

Il a été tiré, pour l'éditeur, un exemplaire sur papier du Japon, avec les eaux-fortes en 4 états, dont l'eau-forte pure.

Nouvelle campagne. *Paris, Eugène Fasquelle, éditeur, 11, rue de Grenelle*, in-18, couv. impr. (1897).

Edition originale. — Publié à 3 fr. 50.

Il a été tiré, en outre, 10 exemplaires numérotés sur papier du Japon, à 15 francs, et 20 exemplaires sur papier de Hollande.

Annoncé dans le feuilleton de la *Bibliographie de la France*, du 20 mars 1897, pp. 30-31. Cette première édition ne figure pas à la *table* de la *Bibliographie* (dépôt légal); par contre, une deuxième édition est enregistrée sous le n° 3825, numéro du 17 avril de la même année.

L'Œuvre. Feuilleton du journal Gil Blas. *Paris, impr. Dubuisson et Cie, 5, rue Coq-Héron*, in-8. (1886).

Texte imprimé sur deux colonnes.

Edition originale. Non mis dans le commerce.

L'Œuvre. *Paris, G. Charpentier et Cie, éditeurs, 13, rue de Grenelle* (typ. G. Chamerot), in-18, couv. impr. (1886).

Première édition en librairie.

Publié à 3 fr. 50. — Il a été tiré en outre, 10 exemplaires sur papier du Japon et 175 exemplaires sur papier de Hollande, tous numérotés.

L'Œuvre a paru en feuilleton dans le *Gil Blas* en 1886.

L'Œuvre de Zola, interprétée par Lebourgeois, artiste peintre. 1re et 2e séries, 32 facsimilés d'aquarelles humoristiques. *Paris, E. Bernard et Cie*, 1898, 2 albums gr. in-8, sous couv. ill.

Publié à 3 fr. 50, la série.

Il a été tiré, en outre, 50 exemplaires sur papier spécial, grandes marges, les épreuves retouchées par l'auteur, au prix de 20 fr., la série.

Annoncé dans le feuilleton de la *Bibliographie de la France*, du 3 février 1898, p. 256.

Cette suite de 32 simili aquarelles, illustre : *les Rougon-Macquart, Lourdes, le Roman expérimental, Thérèse Raquin, Contes à Ninon, Rome, Madeleine Férat, les Héritiers Rabourdin, Mes haines, le Capitaine Hurtel, la Conclusion de Claude, Une campagne.*

Ouragan (L'), drame lyrique en quatre actes, poème d'Emile Zola. Musique de Alfred Bruneau. *Paris, Eugène Fasquelle, éditeur* (Impr. réunies), in-18 jésus, de 58 pp., couv. impr. (1901).

Edition originale. — Publié à 1 franc.

Il a été tiré, en outre, 10 exemplaires sur papier du Japon, à 10 fr. et 15 exemplaires sur papier de Hollande, à 5 francs, tous numérotés.

Enregistré dans la *Bibliographie de la France* du 25 mai 1901, sous le n° 5415.

L'*Ouragan* a été représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre national de l'Opéra Comique, le 29 avril 1901.

Paris. Les Trois Villes. Paris. par Emile Zola. *Paris, Eugène Fasquelle, éditeur* (impr. Motteroz), in-18 jésus, 612 pp. couv. impr. (1898).

Edition originale. — Publié à 3 fr. 50.

Il a été tiré, en outre, 30 exemplaires numérotés sur papier du Japon, à 15 francs, et 300 exemplaires sur papier de Hollande à 10 fr.

selon l'annonce de l'éditeur, dans le feuilleton de la *Bibliographie de la France*, du 26 février 1898.

Enregistré dans la *Bibliographie de la France*, du 26 mars 1898, sous le nº 4355.

Personnages des Rougon-Macquart (les). Voir à : *Rougon-Macquart*.

Poèmes lyriques. Messidor. — L'Ouragan. — L'Enfant. — Violaine la chevelue. — Sylvanire. — Lazare, *Paris, Eugène Fasquelle* (Bibliothèque Charpentier). Paris, impr. Davy et fils, in-18, 317 pp. couv. impr. (1921).

Édition en partie originale.

Publié à 6 fr. 75. — Il a été tiré, en outre, 20 exemplaires numérotés sur papier de Hollande (30 fr.).

Les trois derniers poèmes. : *Violaine la chevelue. — Sylvanire. — Lazare*, de ce recueil sont entièrement inédits et paraissent ici pour la première fois.

Portrait d'Emile Zola, gravé à l'eau-forte, par F. Desmoulin. *Paris, Eugène Fasquelle, éditeur*, 1893.

Belle planche mesurant 35 × 45 cent., dont il a été tiré : 50 exemplaires sur parchemin, avec double remarque, signature de M. Zola et signature de l'artiste, à 200 francs; 50 exemplaires sur papier du Japon, avec une remarque et la signature de l'artiste, à 100 francs; 50 exemplaires sur papier du Japon, avant lettre et signature de l'artiste, à 50 francs; et 61 exemplaires sur papier de Hollande, avec lettre, à 25 francs.

Pot-Bouille. *Paris, G. Charpentier, éditeur, 13, rue de Grenelle-Saint-Germain* (impr. E. Martinet), in-18, couv. impr. (1882).

Edition originale. — Publié à 3 fr. 50.

Il a été tiré, en outre, quelques exemplaires sur papier de Chine, et 250 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

Pot-Bouille fut acheté par M. Jules Simond, directeur du *Gaulois*, pour le publier en feuilleton dans son journal à la condition que l'auteur l'écourterait.

Pot-Bouille. Edition illustrée, par Georges Bellenger et Kauffmann. *Paris, C. Marpon et E. Flammarion, éditeur, 26, rue Racine, près l'Odéon* (impr. C. Marpon et E. Flammarion); *s. d.*, 1883, gr. in-8, couv. illustr.

Les illustrations à pleine page sont comprises dans la pagination.

Première édition illustrée. — Publié à 6 francs.

Il a été tiré, en outre, 100 exemplaires numérotés sur papier de Hollande, avec double suite des gravures, tirées à part sur papier Chine.

A été publié en 55 livraisons, à 10 cent., ou 11 séries, à 50 cent., sous couverture illustrée.

Les 20 premières livraisons sont enregistrées, comme suit, dans le numéro du 28 juillet 1883, de la *Bibliogrraphie de la France*, sous le nº 7881 :

Zola (E.). Pot-Bouille, par Emile Zola. Magnifique édition, illustrée pour Bellanger et Kauffmann. Livraisons 1 à 20. Grand in-8, p. 1 à 160. Paris. impr. et libr. Marpon et Flammarion, tous les libraires.

L'ouvrage formera environ 55 livraisons à 10 cent. ou 11 séries à 50 cent.

L'ouvrage terminé est enregistré dans le numéro du 1er décembre 1883, sous le nº 12726, comme suit :

Zola (E.). Pot-Bouille, par Emile Zola. *Edition illustrée*, par Georges Bellenger et Kauffmann. Grand in-8, 456 p. et gravures. Paris, impr. et libr. Marpon et Flammarion. 6 fr. (17 novembre).

Pot-Bouille. Pièce de théâtre. Voir au titre : *Théâtre*.

Pour une nuit d'amour, par Emile Zola. Illustrations de Georges Picard. *Paris, librairie Borel* (impr. Guillaume), 1896, in-32, de 165 pp., couv. ill.

De la Nouvelle collection Guillaume *Lotus bleu*. Titre rouge et noir.

Il a été tiré quelques exemplaires sur papier teinté primevère; 50 exemplaires sur papier du Japon et 50 exemplaires sur papier de Chine. Ces 100 derniers exemplaires sont numérotés.

Enregistré dans la *Bibliographie de la France*, du 2 mai 1896, sous le nº 3978.

Préface. — Allary. Le Pays des Cigales, préface de Emile Zola. *Paris, librairie des Bibliophiles*, 1876, in-16.

— Belot (Adolphe). Mademoiselle Giraud, ma femme. Article signé : *Thérèse Raquin*, en tête du volume. *Paris, Dentu*, 1870, in-12.

— Belz de Villas, Sous le ciel bleu, précédé d'un autographe d'Emile Zola. *Paris, chez tous les libraires*, 1884, in-18.

— Belz de Villas. Un amour avorté, roman naturaliste, précédé d'une lettre d'Emile Zola. *Paris, chez tous les libraires*, 1883.

— Busnach et Gastineau. Trois pièces. L'Assommoir. Nana. Pot-Bouille. Avec trois préfaces d'Emile Zola. *Paris, Charpentier*, 1886.

— Catalogue de l'exposition des œuvres de Marcellin Desboutin, Préface de Emile Zola. *Paris, Durand-Ruel*, 1889, gr. in-8.

— Catalogue de la vente par suite du décès de Em. Duranty, tableaux modernes, esquisses, livres, eaux-fortes. Préface de Emile Zola. *Paris*, 1881, gr. in-8.

— Chincholle (Ch.). Les Mémoires de Paris. Préface de Emile Zola, *Paris, Quantin*, 1880, in-8.

— Ecole nationale des beaux-arts. Exposition des œuvres de Edouard Manet. Préface de Emile Zola. Catalogue. Prix, 1 fr. *Paris, impr. de A. Quantin, 7, rue Saint-Benoit*, janvier 1884, in-12, couv. impr., in-18.

La préface de Emile Zola, *Edouard Manet*, occupe les pp. 7 à 29.

— Goncourt (Edmond et Jules de Goncourt). Germinia Lacerteux. *Milan Quadrio*, 1882.

— Goncourt (Edmond et Jules de). Renata Mauperin. *Napoli Pietrocola*, 1888.

— Goncourt (Edmond et Jules de Goncourt). Suor Filomena. *Napoli, Casa Editrice a Tooco*, 1886.

— Laupts (docteur). Tares et poisons. Perversion et perversité sexuelles (Une enquête médicale sur l'inversion. Notes et documents. Le Roman d'un inverti-né. Le Procès Wilde. La Guérison et la prophylaxie de l'inversion). Préface par Emile Zola. *Paris, G. Carré*, 1896.

— La Morasse, nouvelles. Préface de Emile Zola (Etude sur le journalisme). *Paris,*

Marpon et Flammarion, s. d., (1889), in-18.

— Mortier (Arnold). Les Soirées parisiennes, par un Monsieur de l'orchestre. Préface de Emile Zola. *Paris, E. Dentu*, 1880, in-18.

— Noël et Stoullig. Les Annales du théâtre et de la musique, Année 1878. Préface de Emile Zola. *Paris, Charpentier*, 1879, in-18.

— Oller (Narcisse). Le Papillon, avec préface de Emile Zola. *Paris, Savine*, 1887, in-18.

— Parisis (Emile Blavet). La Vie parisienne, 1888. Préface de Emile Zola. *Paris, Ollendorff*, 1889, in-18.

— Strindberg (A.). Père, tragédie en trois actes. Précédé d'une lettre de M. Emile Zola. *Paris, Nilsson*, 1888, in-8.

— Toulouse (docteur Ed.). Enquête médico-psychologique sur les rapports de la supériorité intellectuelle avec la névropathie. Préface de Emile Zola. *Paris, Société d'éditions scientifiques*, 1896.

— Vast-Ricouard, Les Vices parisiens. 2e partie de Mme Bécart. Précédé d'une lettre-préface de Emile Zola. *Paris, Derveaux*, 1879, in-18.

Le Procès de Zola. Compte rendu sténographié et « in-extenso » des dépositions, conclusions, débuts, réquisitoires, plaidoiries, etc. *Paris, P. V. Stock (ancienne librairie Tresse et Stock)*, 1898, 2 vol. in-8, de 700 pp., couv. impr.

Quatre journées de Jean Gourdon. Dans *l'Illustration*, du 15 décembre 1866 au 16 février 1867. Réimprimé dans *Nouveaux Contes à Ninon*.

Les *Quatre Journées de Jean Gourdon*, ont inspiré le conte lyrique suivant :

Quatre journées (Les), conte lyrique en quatre actes et cinq tableaux, d'après Emile Zola. Poème et musique d'Alfred Bruneau. *Paris. Eugène Fasquelle, éditeur* (Impr. réunies), in-8, de 56 pp., couv. impr. (1916).

Edition originale. — Publié à 1 franc. — Livret seul. — Il n'a pas été fait de tirage sur papier de luxe.

Représenté pour la première fois à Paris sur le Théâtre national de l'Opéra Comique, le 19 décembre 1916.

Renée, pièce en cinq actes, par Emile Zola. Avec une préface de l'auteur. *Paris, G. Charpentier et Cie, éditeurs, 11, rue de Grenelle* (Impr. réunies), in-12, couv. impr. (1887).

Edition originale. — Publié à 2 fr. 50.

Renée a été représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 16 avril 1887.

La *Bibliographie de la France* donne, comme imprimeur, Bourlotton... Elle enregistre cet ouvrage comme suit dans le numéro du 2 juillet 1887, sous le n° 5940.

Zola (E.). Renée, pièce en cinq actes, par Emile Zola. Avec une préface de l'auteur. In-18 jésus, 143 pp. Paris, impr. Bourlotton; libr. Charpentier et Cie, 2 fr. 50 (11 juin).

Théâtre du Vaudeville. Première représentation le 16 avril 1887.

Cette pièce a été l'objet d'une polémique assez vive, et de nombreux articles ont paru dans les journaux et revues de l'époque.

Renée a été tirée du roman *la Curée*.

La République et la Littérature. *Paris, G. Charpentier, éditeur, 13, rue de Grenelle-Saint-Germain* (impr. E. Capiomont et V. Renault), in-8, couv. impr. (1879).

Edition originale. — Publié à 1 franc.

A été réimprimé dans le *Roman expérimental* en 1880. Voyez ce titre.

Réunion d'articles publiés en russe dans le *Message de l'Europe* de Saint-Pétersbourg.

Enregistré dans la *Bibliographie de la France*, du 26 avril 1879, sous le n° 4737.

Retour de voyage. Réponse au capitaine bavarois Tanera. *Lyon, Société des Amis des Livres* (Paris, impr. Alphonse Lemerre), MDCCCXCII, in-12, couv. impr. (1892).

Edition originale. — Tiré à 40 exemplaires dont 20 exemplaires sur papier de Hollande. 15 exemplaires sur papier ordinaire, et 5 exemplaires sur papier chamois. Les 20 exemplaires sur Hollande sont numérotés impairs.

Comme complément à cet ouvrage il faut la plaquette suivante :

Lettre du capitaine bavarois Tanera sur *la Débâcle*, publiée dans le Figaro du 19 septembre 1892 (impr. A. Lemerre), in-12, 6 pp. y compris le titre; texte imprimé sur deux colonnes, sans couverture.

Le Rêve. *Paris, G. Charpentier et Cie, éditeurs*, 11, rue de Grenelle (Impr. réunies), in-18, couv. impr. (1888).

Edition originale.

Publié à 3 fr. 50. — Il a été tiré, en outre, 25 exemplaires sur papier du Japon et 250 exemplaires sur papier de Hollande, tous numérotés.

L'ouvrage pour être complet, doit avoir, à la fin, un catalogue de 10 pp. de la librairie Charpentier, compris dans la pagination.

Le Rêve fut d'abord publié dans la *Revue illustrée*, avec illustrations de Jeanniot, gravées sur bois par Florian, du 1er avril au 15 octobre 1888.

Le Rêve. Illustrations de Carlos Schwabe et L. Métivet. *Paris, librairie Marpon et Flammarion, E. Flammarion, successeur*, 26, rue Racine (impr. C. Marpon et Flammarion), *s. d.* (1892), gr. in-8, couv. ill.

Les illustrations sont comprises dans la pagination.

Première édition illustrée.

Publié à 10 fr. — Il a été tiré, en outre, 30 exemplaires sur papier du Japon, numérotés et paraphés, par l'éditeur, et des exemplaires sur papier de Hollande.

A paru en 11 séries à 50 cent.

Le Rêve, par Emile Zola. Illustrations de René Lelong. *Paris, P. Laffitte et Cie* (impr. Kapp), gr. in-8, 121 p. 1910, couv. ill. en couleur.

Publié à 95 cent.

Forme le numéro 18 de *l'Idéal Bibliothèque*.

Le Rêve, roman; par Emile Zola. *Paris, Ernest Flammarion* (Sceaux, impr. Charaire), 1917. in-8 de 78 pp. à 2 colonnes, couv. impr.

Publié à 50 cent.

Forme le numéro 44 de la *Select Collection*.

Le Rêve. *Paris, éditions Nelson*, 1921, in-16, relié toile.

Le Rêve a inspiré le drame lyrique suivant : Le Rêve, drame lyrique en quatre actes, huit tableaux, d'après le roman de Emile Zola, poème de Louis Gallet, musique de A. Bruneau. *Paris, G. Charpentier et E. Fasquelle, éditeurs. 11, rue de Grenelle* (Typ. Ferdinand Imbert), 1891, in-18, couv. impr.

Edition originale. — Publié à 1 fr.

Le Rêve, drame lyrique, a été représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre national de l'Opéra Comique, le 18 juin 1891, direction deM. Léon Carvalho.

Le Rêve. Adaptation cinématographique, d'après le roman d'Emile Zola, par J. de Baroncelli. Interprété par Signoret et Andrée Brandès. *Paris, éditions Gaumont* 1923.

Le Roman expérimental. — Lettre à la jeunesse. — Le Naturalisme au tiféâtre. — L'Argent dans la littérature. — Du roman. — La République et la littérature. *Paris, G. Charpentier, éditeur, 13, rue Grenelle-Saint-Germain* (Corbeil, typ. Crété), in-18, couv. impr. (1880).

Edition en partie originale. — Publié à 3 fr. 50.

Il a été tiré, en outre, 10 exemplaires sur papier de Chine et 10 exemplaires sur papier de Hollande, tous numérotés.

Des sept articles dont la réunion forme ce ce volume; 5 ont été publiés en russe, dans *le Messager de l'Europe*; les deux autres, *du Roman* et *de la Critique*, ont été publiés dans *le Bien Public* et *le Voltaire*.

Les Romanciers naturalistes : Balzac. — Stendhal. — Gustave Flaubert. — Edmond et Jules de Goncourt. — Alphonse Daudet. — Les Romanciers contemporains. *Paris, G. Charpentier, éditeur, 13, rue de Grenelle-Saint-Germain* (Corbeil, typ. Crété), in-18, couv. impr. (1881).

Edition originale. — Publié à 3 fr. 50.

Il a été tiré, en outre, 10 exemplaires sur papier de Chine et 10 exemplaires sur papier de Hollande, tous numérotés.

Réunion d'études parues dans *le Messager de l'Europe*, en 1878; et dans *le Voltaire*.

L'article Stendhal a été publié dans *le Globe*, du 31 mars 1879.

Rome. — Les Trois Villes. Rome, par Emile Zola. *Paris, Charpentier et Fasquelle* (impr. Molteroz), in-18 jésus, 775 pp., couv. impr. (1896).

Edition originale. — Publié à 3 fr. 50.

Il a été tiré, en outre, 30 exemplaires sur papier du Japon, à 15 francs et 300 exemplaires sur papier de Hollande, à 10 francs, tous numérotés à la presse.

Enregistré dans la table de la *Bibliographie de la France* du 23 mai 1896, sous le n° 4692, et annoncé dans le *feuilleton* du 2 mai, pp. 982-983.

Les Rougon-Macquart, histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire *Paris, A. Lacroix et Charpentier*, 1871-1893, 20 vol. in-18.

Cette série qui comprend 20 volumes, dont les 6 premiers sont tomés de I à VI se compose des ouvrages suivants : *La Fortune des Rougon. — La Curée. — Le Ventre de Paris. — La Conquête de Plassans. — La Faute de l'abbé Mouret. — Son Excellence Eugène Rougon. — L'Assommoir. — Une Page d'amour. — Nana. — Pot-Bouille. — Au Bonheur des Dames. — La Joie de vivre. — Germinal. — L'Œuvre. — La Terre. — Le Rêve. — La Bête humaine. — L'Argent. — La Débâcle. — Le Docteur Pascal.*

Il faut joindre à cette série, l'ouvrage suivant qui la complète :

Les personnages des Rougon-Macquart, pour servir à la lecture et à l'étude de l'œuvre de Emile Zola. *Paris, E. Fasquelle*, 1901, in-18 jésus.

Voir à chaque titre, dans l'ordre alphabétique, pour leur description bibliographique.

MM. Franck et Mandel, 14, rue du Grand-Prieuré, à Paris, à l'époque (1872) où Charpentier se rendit acquéreur des deux ouvrages (*La Fortune du Rougon* et *la Curée*), passèrent un traité avec Zola, pour dix ans pour deux romans par an. Ils annoncèrent, avec une couverture spéciale, une édition in-18 en souscription, en fascicules de 6 feuilles au prix de 1 franc, avec primes. Le premier fascicule, seul paru avait pour titre *les Rougon-Macquart*. Sur le titre un timbre rond porte quittance de 1 franc à valoir sur les primes; au dos : *Œuvres de Zola*, édition Charpentier; 1 franc le fascicule.

Rougon-Macquart (les). Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire. Les personnages des Rougon-Macquart, pour servir à la lecture et à l'étude de l'œuvre d'Emile Zola (par F. C. Raymond). *Paris, Eugène Fasquelle, éditeur* (Impr. réunies), in-18 jésus, VI-482 pp., couv. impr. (1901)

Edition originale. — Publié à 3 fr. 50.

Il a été tiré, en outre 15 exemplaires sur papier du Japon, à 15 francs et 50 exemplaires sur papier de Hollande, à 10 francs, tous numérotés.

Enregistré dans la *Bibliographie de la France*, du 14 décembre 1901, sous le n° 12598.

Sédan (*Le Figaro*, n° du 1er septembre 1891).

Sidoine et Médéric. Le Carnet de danse. Celle qui m'aime, par Emile Zola. *Paris, libr. Flammarion* (Lagny, impr. Colin), 1894, in-16, 254 pp., couv. impr.

Forme le n° 263 des *Auteurs célèbres*.

Ces trois contes sont extraits des *Contes à Ninon*.

Enregistré dans la *Bibliographie de la France*, du 17 novembre 1894, sous le n° 11635.

Soirées de Médan. — Emile Zola. — Guy de Maupassant. — J. K. Huysmans. — Henry Céard. — Léon Hennique. — Paul Alexis. — Les Soirées de Médan. *Paris, G. Charpentier, éditeur, 13 rue de Grenelle-Saint-Germain* (impr. Emile Martinet), in-18, couv. imp. (1880).

Edition originale. — Publié à 3 fr. 50.

Il a été tiré, en outre, 10 exemplaires sur papier de Chine et 50 exemplaires sur papier de Hollande, tous numérotés.

Les nouvelles contenues dans ce recueil sont : *L'Attaque du Moulin*, par Emile Zola, publié d'abord dans le *Messager de l'Europe; Sac au dos*, par J.-K. Huysmans publié d'abord à Bruxelles, dans *l'Artiste* de Théodore Hannon, *L'Attaque du Grand Sept*, par Léon Hennique (inédit); *Après la Bataille*, par Paul Alexis (inédit), *La Saignée*, par H. Céard, publiée d'abord dans le « Slovo » de Saint-Péterbourg; et *Boule de Suif*, de Guy de Maupassant, qui se trouve ici en *édition originale*.

(*Les Soirées de Médan*). — Emile Zola. — Guy

de Maupassant. — J.-K. Huysmans. — Henry Céard. — Léon Hennique. — Paul Alexis. — Les Soirées de Médan. Avec les portraits des dix auteurs, eaux-fortes de F. Desmoulins et six compositions de Jeanniot, gravées à l'eau-forte, par E. Muller. *Paris, G. Charpentier et Cie, éditeurs, 11, rue de Grenelle* (typ. G. Chamerot), 1890, in-8, couv. impr.

12 eaux-fortes hors-texte. — Publié à 20 francs.

Il a été tiré, en outre, 65 exemplaires (souscrits par la librairie Conquet) dont 15 exemplaires sur papier du Japon (nos 1 à 15), avec triple suite des gravures dont deux avant la lettre sur Japon et sur parchemin; et 50 exemplaires sur papier de Hollande (nos 16 à 65), avec double suite des gravures, dont une avant la lettre.

Son Excellence Eugène Rougon. *Paris, Charpentier et Cie, libraires-éditeurs, 13, rue de Grenelle-Saint-Germain* (impr. E. Martinet), in-18, couv. impr. (1876).

Edition originale. Publié à 3 fr. 50.

Ce volume porte en plus : *Tome VI.*

A partir de cet ouvrage, la tomaison cesse d'être indiquée sur les titres et couvertures.

Enregistré dans le numéro du 4 mars 1876 de la *Bibliographie de la France*, comme suit :

Zola. Les Rougon-Macquart, histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire. VI. Son Excellence Eugène Rougon, par Emile Zola. In-18 jésus, 466 pp. Paris, impr. Martinet; libr. Charpentier et Cie, 3 fr. 50. (25 février).

Bibliothèque Charpentier.

Une 4e édition est enregistrée dans le numéro du 17 juin de la même année. Il n'est pas fait mention des 2e et 3e éditions, qui ont dû probablement être mises en vente en même temps que la première.

Son Excellence Eugène Rougon a d'abord paru en feuilleton dans *le Siècle*.

Son Excellence Eugène Rougon, scènes de la Vie politique sous le second Empire. *Paris, Bureaux du Siècle* (impr. Voisvenel), 1877, in-4 à deux colonnes.

Enregistré, comme suit, dans le numéro du 7 juillet 1877, de la *Bibliographie de la France*, sous le no 6483 :

Zola Son Excellence Eugène Rougon, scènes de la Vie politique sous le second Empire; par Emile Zola. In-4 à 2 col., 153 pp. *Paris, impr. Voisenet*; bureaux du *Siècle* (14 juin).

Publications du journal Le Siècle.

La Terre. *Paris, G. Charpentier et Cie, éditeurs, 11, rue de Grenelle* (Impr. réunies A.), in-18, couv. impr. (1887).

Edition originale. — Publié à 3 fr. 50.

Il a été tiré, en outre, 30 exemplaires sur papier du Japon et 275 exemplaires sur papier de Hollande, tous numérotés.

La *Bibliographie de la France* donne comme imprimeur : Bourlotton.

Enregistré comme suit, dans le numéro du 13 décembre 1887, sous le no 11820 :

Zola (E.). Les Rougon-Macquart, histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire. La Terre, par Emile Zola. In-18 jésus, 523 pp. Paris, impr. Bourlotton; libr. Charpentier et Cie. 3 fr. 50 (13 novembre).

Bibliothèque Charpentier.

La Terre a paru en feuilleton dans le *Gil Blas* du 28 mai au 15 septembre 1887.

La Terre a suscité le fameux *Manifeste des Cinq* (Paul Bonnetain, J. H. Rosny, Lucien Descaves, Paul Margueritte, Gustave Guiches (*Le Figaro*, 18 août 1887).

On trouve le texte complet de ce manifeste dans *le Groupe de Médan*, par Léon Delfoux et Emile Zavie. *Paris, Payot et Cie*, in-18, pp. 223-229.

La Terre. Edition illustrée, par Duez, Gérardin, Goeneutte, Mesplès, Rochegrosse, etc. *Paris, C. Marpon et E. Flammarion, éditeurs, 26, rue Racine, près l'Odéon* (impr. Marpon et Flammarion), *s. d.* (1889), gr. in-8, couv. ill.

Les illustrations à pleine page sont comprises dans la pagination.

Première édition illustrée. Publié à 6 francs. — Il a été tiré, en outre, 35 exemplaires sur papier de Hollande.

A paru en 59 livraisons à 10 cent. sous couvertures illustrées. La dernière livraison est enregistrée dans la *Bibliographie de la France*, du 14 septembre 1889, sous le no 10211.

Lors de la mise en vente du 120e mille de *la Terre*, M. Eugène Fasquelle a fait insérer dans le numéro du 6 mars 1897 du feuilleton de la *Bibliographie de la France*, l'annonce suivante :

Avis aux Bibliophiles.

Les exemplaires du 120e mille de *la Terre*, d'Emile Zola, comprendront une suite de 18 lithographies originales de H.-G. Ibels.

Ces lithographies sont exclusivement destinées à ces exemplaires dans lesquelles elles seront intercalées et les pierres en seront effacées.

Prix des exemplaires de ce 120e mille : 12 fr.

La Terre. Pièce en cinq actes, tirée du roman d'Emile Zola, par Charles Hugot et Raoul de Saint-Arroman, représentée pour la première fois le 22 janvier 1902 sur le Théâtre Antoine. *N'a pas été imprimée.*

Théâtre. Thérèse Raquin. Les Héritiers Rabourdin. Le Bouton de rose. *Paris, G. Charpentier, éditeur, 13, rue de Grenelle-Saint-Germain* (typ. G. Chamerot), in-18, couv. impr. (1878).

Edition en partie originale.

Publié à 3 fr. 50. — Il a été tiré, en outre 75 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

Enregistré, comme suit, dans le numéro du 26 octobre 1878, de la *Bibliographie de la France*, sous le no 10445 :

Zola (E.). Théâtre. Thérèse Raquin. Les Héritiers Rabourdin. Le Bouton de Rose; par Emile Zola. 1re et 2e *éditions*. In-18 jésus, VIII-517 p. Paris, impr. Chamerot; libr. Charpentier.

Bibliothèque Charpentier.

Le Bouton de Rose, qui se trouve ici en édition originale, a été représenté pour la première et dernière fois au Palais-Royal, le 6 mai 1879. Le compte rendu de la première et la préface de la pièce, ont été donnés dans *le Bien Public*. On trouvera dans l'ouvrage d'Edmond Lepelletier : *Emile Zola, sa vie, son œuvre*. Paris, Mercure de France, 1908, pp. 185 et suivantes de très curieux et intéressants détails sur cette orageuse première représentation.

Théâtre. — William Busnach. Trois pièces tirées de romans et précédées chacune d'une préface par Emile Zola. L'Assommoir. — Nana. — Pot-Bouille. *Paris, G. Charpentier, et Cie, éditeurs, 13, rue de Grenelle* (typ. Georges Chamerot), in-18, couv. impr. (1885).

Edition originale pour *Nana et Pot-Bouille*.

Publié à 3 fr. 50. — Il a été tiré, en outre, 30 exemplaires sur papier de Hollande.

Nana, pièce en cinq actes, tirée du roman par W. Busnach, a été représentée, d'abord en neuf tableaux, sur le théâtre de l'Ambigu, le 29 janvier 1881. Elle a donné lieu à la parodie très libre, ci-dessous, attribuée à Lemercier de Neuville ou à Monselet :

La Fille Elisa, scène d'atelier en un acte, par un auteur bien connu (Lemercier de Neuville), avec illustrations d'un artiste aussi renommé qu'original. *A Rome, au temple de Vénus* (Paris, impr. Hugonis et C^ie^), s. d., petit in-8. *Avec 2 eaux-fortes.*

Attribué aussi à Monselet. Le dialogue entre Elisa et Nana, est pris textuellement dans le roman de Ed. de Goncourt et dans celui de Zola.

Tiré à très petit nombre.

Pot-Bouille, pièce en cinq actes, tirée du roman d'Emile Zola par W. Busnach a été représenté pour la première fois au théâtre de l'Ambigu, le 13 décembre 1883.

Tout pour l'honneur : Voir : *Le Capitaine Burle.*

Thérèse Raquin. *Paris, libr. internationale. A. Lacroix, Verboeckhoven et C^ie^, éditeurs, à Bruxelles, à Leipzig, à Livourne* (impr. L. Poupart-Davyl), in-18, couv. impr. (1867 mais datée de 1868).

Edition originale. — Publié à 3 fr.

L'ouvrage pour être complet doit avoir, à la fin, un catalogue de la librairie Lacroix de 3 ff. n. ch., faisant partie de la dernière feuille du volume.

Enregistré dans la *Bibliographie de la France* du 7 décembre 1867, sous le n° 10657, comme suit :

Zola. Thérèse Raquin, par Emile Zola. In-18 jésus, 309 pp. Paris, impr. Poupart-Davyl; Libr. internationale. 3 fr.

Thérèse Raquin a d'abord paru dans *l'Artiste*, 1867, sous le titre : *Une histoire d'amour*. Un article de Louis Ulbach, sous le pseudonyme de Ferragus, dans *le Figaro*, appelant ce roman, de la littérature putride provoqua, dans le même journal, une riposte de Zola, ce qui attira l'attention et la curiosité du public sur ses œuvres. *Cf. : Sainte-Beuve, Correspondance*, t. II, pp. 314-316.

Thérèse Raquin. 2^e^ édition. *Paris, libr. internationale A. Lacroix, Verboeckhoven et C^ie^, éditeurs, à Bruxelles, à Leipzig, à Livourne* (impr. L. Poupart-Davyl), in-18, couv. impr. (1868).

2^e^ édition augmentée d'une préface. — Paru six mois après l'édition originale. — Enregistré dans la *Bibliographie de la France*, du 23 mai 1868, sous le n° 4253.

Une 4^e^ édition est enregistrée dans le numéro du 20 mai 1876, sous le n° 4919 comme suit :

Zola. Thérèse Raquin, par Emile Zola; 4^e^ édition. In-18 jésus, 313 pp. Paris, impr. Barthier; Libr. internationale. 3 fr. 50 (6 mai).

Thérèse Raquin. 5^e^ édition. *Paris, libr. Marpon et Flammarion* (impr. Lahure), 1877, in-18 jésus.

Première édition Flammarion. — Publié à 3 fr. 50.

Thérèse Raquin. Suivi du Capitaine Burle. Edition illustrée par Castelli. *Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 26, rue Racine, près l'Odéon* (impr. Marpon et Flammarion), 1881, gr. in-8, couv. ill.

Les illustrations à pleine page sont comprises dans la pagination.

Première édition illustrée. — Publié à 6 francs. — Il a été tiré, en outre, des exemplaires sur papier de Hollande à 30 fr.

Thérèse Raquin, par Emile Zola, avec deux dessins de Guillaume Alaux, gravés à l'eau-forte, par H. Manesse. *Paris, G. Charpentier et C^ie^, éditeurs, 13, rue de Grenelle* (Evreux, impr. Ch. Hérissey), 1884, in-32, conv. impr.

De la petite Bibliothèque Charpentier. — Premier tirage. Publié à 4 fr.

Il a été tiré, en outre, 25 exemplaires sur papier de Chine, avec double épreuve des gravures sur Hollande et sur Japon, avant la lettre, à 15 fr. et 75 exemplaires sur Hollande, avec double épreuve des gravures, sur Hollande et sur Chine, à 10 francs.

Enregistré dans la *Bibliographie de la France* du 19 juillet 1884, sous le n° 7903.

Thérèse Raquin, par Emile Zola. *Paris, libr. Marpon et Flammarion* (Lagny, impr. Aureau), 1887, in-16, 256 pp., couv. impr.

Premier tirage. — Publié à 60 cent.

Forme le numéro 3 des *Auteurs célèbres*.

Thérèse Raquin, par Emile Zola. Illustrations de Lobel-Riche *Paris, Calmann-Lévy* (Coulommiers, impr. Brodard), 1910, gr. in-8 à 2 col., couv. ill. en couleurs.

Publié à 95 cent

De la *Nouvelle Collection illustrée*.

Thérèse Raquin, roman; par Emile Zola (Sceaux, impr. Charaire). *Paris, libr. E. Flammarion*, 1914, in-8 à 2 col., 95 pp., couv.

Forme le numéro 4 de la *Select Collection*. — Publié à 50 cent.

Thérèse Raquin, drame en quatre actes, représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de la Renaissance, le 11 juillet 1873. *Paris, Charpentier et C^ie^, libraires-éditeurs, 28, quai du Louvre* (impr. Simon Raçon et comp.), in-12, couv. impr. (1873).

Edition originale. — Publié à 2 francs.

Enregistré dans la *Bibliographie de la France*, du 23 août 1873, sous le n° 7370.

Travail. — Les Quatre Evangiles. Travail, par Emile Zola. *Paris, Eugène Fasquelle, éditeur* (impr. Motteroz), in-18 jésus de 671 pp , couv. impr. (1901).

Edition originale. — Publié a 3 fr. 50.

Il a été tiré, en outre, 30 exemplaires sur papier du Japon à 30 francs et 200 exemplaires sur papier de Hollande, à 20 francs. *Ces exemplaires de luxe ont été seuls tirés sur les caractères mobiles, après réimposition et forment 2 volumes in-8 carré, couv. impr.*

Enregistré dans la *Bibliographie de la France*, du 24 mai 1901, sous le n° 4647.

Les Trois Guerres. A paru dans la *Publication annuelle du Comité de la Société des Gens de lettres* : Bagatelles. *Paris, Dentu*, 1892, in-18.

Un duel social, par Agrippa. Première [deuxième et troisième partie]. *Paris, aux bureaux du Corsaire, 2, rue de Mulhouse* (impr. nouvelle, G. Masquin et C^ie^), 1873, 3 vol. in-18, couv. impr.

Les couvertures portent dans le haut : *Prime du Corsaire.*

C'est la composition du journal qui a servi à établir ces volumes.

M. Vicaire dit qu'il a vu un autre exemplaire de ce roman sous couvertures différentes, imprimées à Paris, par A. Parent; elles sont sans date et portent, sur le recto du premier plat, le sommaire, et sur le verso du 2d une vignette.

Voir : *Mystères de Marseille.*

Une campagne. 1880-1881. *Paris, G. Charpentier, éditeur, 13, rue de Grenelle-Saint-Germain* (Corbeil, typ. Crété), in-18, couv. impr. (1882).

Edition originale. — Publié à 3 fr. 50.

Il a été tiré, en outre, 10 exemplaires sur papier de Chine et 10 exemplaires sur papier de Hollande, tous numérotés.

Réunion d'articles parus dans *le Figaro.*

Une farce. Contes à Ninon, Simplice.

Forme le numéro 1 du volume 13 série 2 de : *Anthologie contemporaine des écrivains français et belges. Bruxelles, Libr. nouvelle; Paris, Libr. universelle,* 1887-1888, in-12.

Une farce, est ici en édition originale.

Une Page d'amour. Feuilleton du journal *le Bien Public. Paris, impr. Ch. Dubuisson et Cie, 5, rue Coq-Héron,* gr. in-8 (1877).

Texte imprimé sur deux colonnes.

Edition originale. — Non mis dans le commerce.

Enregistré, comme suit, dans le numéro du 4 mai 1878 de la *Bibliographie de la France,* sous le n° 4000.

Zola (E.). Une page d'amour, par Emile Zola. In-4 à 2 col., 142 p. *Paris, impr. Dubuisson et Cie* (10 avril).

Feuilleton du journal le Bien Public.

Une Page d'amour. *Paris, G. Charpentier, 13, rue de Grenelle-Saint-Germain* (Corbeil, typ. Crété), in-18, couv. impr. (1878).

Première édition en librairie. — Publié à 3 fr. 50. — Il a été tiré, en outre, 100 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

Cette édition contient une planche repliée *Arbre généalogique des Rougon-Macquart.*

Enregistré dans le numéro du 8 juin 1878 de la *Bibliographie de la France,* sous le n° 4919, comme suit :

Zola (E.). Les Rougon-Macquart. Une page d'amour, par Emile Zola. *1re à 13e éditions.* In-18 jésus, VII-486 pp. et tableaux. Corbeil, impr. Crété. Paris, libr. Charpentier. 3 fr. 50.

Bibliothèque Charpentier.

Comme on le voit ci-dessus, les treize premières éditions ont été enregistrées en même temps.

Une Page d'amour avait d'abord paru en feuilleton, en 1877, dans *le Bien Public,* qui le premier publia dans son numéro de janvier 1978, le *Tableau généalogique des Rougon-Macquart.*

Une Page d'amour, précédée d'une lettre-préface, avec dessins d'Edmond Dantan, gravés à l'eau-forte, par A. Duvivier. *Paris, Libr. du Bibliophile, 338, rue Saint-Honoré* (impr. Jouaust et Sigaud), MDCCCLXXXIV (1884), 2 vol. in-8, couv. impr. bleu et bistre.

Portrait de Emile Zola et 10 eaux-fortes.

Publié à 45 francs.

Titre rouge et noir.

Il a été tiré, en outre, du format in-8 écu : 25 exemplaires sur papier de Chine et 25 exemplaires sur papier whatman, avec double épreuve des gravures à 90 francs.

De plus il a été fait un tirage sur grand papier in-8 raisin, dont 200 exemplaires sur vélin de Hollande, à 75 francs, 20 exemplaires sur papier de Chine fort et 20 exemplaires sur papier whatman, avec double épreuve des gravures, à 150 fr. et 10 exemplaires sur papier du Japon à la forme, avec triple épreuve des gravures, à 225 fr.; et 10 suites de planches en premier état sur papier du Japon, numérotées.

La première partie de cette édition contient : *Lettre-préface, la Balançoire, l'Enfant veut bien, Je vous aime, l'Enfant évanouie.* La deuxième : *Lettre de E. Zola aux éditeurs, l'Enfant malade, Zéphirin et Rosalie, le Rendez-vous, la Rencontre, le Cimetière.*

Une Page d'amour, par Emile Zola. Compositions de François Thévenot. *Paris, libr. Testard* (Evreux, impr. Hérissey), 1895, gr. in-8, 391 p., couv. ill.

Titre rouge et noir.

Il a été tiré 691 exemplaires numérotés à la presse, savoir : 1 exemplaire unique sur vélin à la cuve, imposé dans le format soleil, et contenant tous les dessins originaux (n° 1); 10 exemplaires sur papier des manufactures impériales du Japon (nos 2 à 11); 130 exemplaires sur papier de Chine extra-fort (nos 12 à 141) et 550 exemplaires sur papier vélin (nos 142 à 691).

Le titre porte en plus : *Les Rougon-Macquart. Collection Charpentier.*

Enregistré dans la *Bibliographie de la France,* du 20 juillet 1895, sous le n° 7163.

Une victime de la réclame. Dans : *l'Illustration,* du 17 novembre 1866.

Le Ventre de Paris. *Paris, Charpentier et Cie, libraires-éditeurs, 28, quai du Louvre* (impr. Simon Raçon et comp.), in-18, couv. impr. (1873).

Edition originale. — Publié à 3 fr. 50. Ce volume porte en plus : T. III.

Enregistré comme suit dans la *Bibliographie de la France* du 10 mai 1873, sous le n° 4326 :

Zola. Les Rougon-Macquart. Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire. III. Le Ventre de Paris, par Emile Zola. In-18 jésus, 362 pp. Paris, impr. Raçon et Cie; libr. Charpentier et Cie. 3 fr. 50. (19 avril).

Bibliothèque Charpentier.

Une deuxième édition est enregistrée la même année dans le numéro du 21 juin, sous le n° 5549.

Le Ventre de Paris. *Paris, C. Marpon et E. Flammarion, éditeurs, galerie de l'Odéon, 1 à 7, et 4, rue Rotrou* (impr. Emile Martinet), s. d. (1879), gr, in-8, couv. ill.

Les illustrations à pleine page sont comprises dans la pagination.

1re édition illustrée, par A. Gill, Georges Bellenger, Garnier, Rozé, etc., de gravures sur bois. — Publié à 6 francs.

A paru, d'abord, en 51 livraisons à 10 cent. — Il a été tiré, en outre, quelques exemplaires sur papier de Hollande, avec gravures sur Chine, au prix de 30 francs.

Les vingt-deux premières livraisons sont enregistrées comme suit dans le numéro du 15 février 1879 de la *Bibliographie de la France,* sous le ne 1995 :

Zola (E.). Le Ventre de Paris, par Emile Zola. *Edition* illustrée par Gill, Bellenger, Garnier, etc. Livraisons 1 à 22. In-4, p. 1 à 176, Paris, impr. Martinet. — Libr. Marpon et Flammarion.

Cet ouvrage formera 55 livraisons à 10 cent., ou 10 séries environ à 50 cent.

Cette édition ne comporte en réalité que 51 livraisons.

Les livraisons 23 à 51, sont enregistrées comme suit, dans le numéro du 31 mai 1879, sous le nº 6064 :

Zola (E.). Le Ventre de Paris, par Emile Zola. Edition illustrée par Gill, Bellenger, Garnier, etc. Livraisons 23 à 51, p. 177 à 403 (fin). Paris, impr. Martinet; libr. Marpon et Flammarion. 6 francs.

Le Ventre de Paris, drame en cinq actes, par Emile Zola et W. Busnach.

N'a pas été imprimé.

Représenté pour la première fois au Théâtre de Paris, le 25 février 1887. Cette pièce, bien que très différente du roman dont elle est tirée, a eu le plus grand succès de curiosité. Cf. : *Le Temps*, 28 février et 7 mars 1887, chroniques théâtrales de Fr. Sarcey; *le Figaro* du 3 mai 1887, le drame populaire; Réponse de Zola, *le Temps*, 18 mai 1887.

Vérité. — Les Quatre Evangiles. Vérité, par Emile Zola. *Paris, Eugène Fasquelle, éditeur* (impr. Motteroz), in-18 jésus de 755 pp., couv. impr. (1903).

Edition originale. — Publié à 3 fr. 50.

Il a été tiré, en outre, en 2 vol. in-8 carré, couv. impr. 30 exemplaires sur papier du Japon, à 30 francs les 2 vol. et 200 exemplaires sur papier de Hollande, à 20 francs les 2 vol., tous numérotés. Ces exemplaires de luxe ont été seuls tirés sur les caractères mobiles après réimposition.

Enregistré dans la *Bibliographie de la France*, du 7 mars 1903, sous le nº 2364.

La Vérité en marche. — L'Affaire Dreyfus. La Vérité en marche, par Emile Zola. *Paris, Eugène Fasquelle, éditeur* (impr. Motteroz), in-18 de 315 pp., couv. impr. (1901).

Edition originale. Publié à 3 fr. 50.

Il a été tiré, en outre, 10 exemplaires sur papier du Japon, à 15 francs, et 20 exemplaires sur papier de Hollande, à 10 francs, tous numérotés.

L'édition originale est annoncée dans le feuilleton de la *Bibliographie de la France*, numéro du 16 février 1901, p. 434, mais n'est pas enregistrée à la table; par contre, le 8e mille est enregistré dans le numéro du 23 mars 1901, sous le nº 3100.

Vierge au cirage (la). Dans : *la Vie parisienne*, 1865; puis dans le *Vœu d'une morte*, éd. 1889.

Le Vœu d'une morte. *Paris, Achille Faure, libraire-éditeur, 18, rue Dauphine* (impr. Poupart-Davyl), in-18, couv. impr. (1866).

Edition originale. — Publié à 3 fr.

Enregistré dans la *Bibliographie de la France* du 17 novembre 1866, sous le nº 12441, comme suit :

Zola. Le Vœu d'une morte. *1re et 2e éditions.* In-18 jésus, 323 p. Paris, impr. Poupart-Davyl et Cie; libr. Faure. 3 fr.

La deuxième édition annoncée est la même que la première, avec un nouveau titre.

L'Evénement, en 1866, a commencé la publication de ce roman, mais l'a suspendu à la fin de la première partie à cause de son peu de succès.

Le Vœu d'une morte. Nouvelle édition. *Paris, G. Charpentier et Cie, éditeurs, 11, rue de Grenelle* (impr. réunies A.), 1889, in-18, couv. impr.

Première édition Charpentier.

Publié à 3 fr. 50. — Il a été tiré, en outre, 10 exemplaires sur papier du Japon et 100 exemplaires sur papier de Hollande, tous numérotés.

Voir à *Errata*, p. 290.

Traductions en langues étrangères publiées en France

La Calda del Padre Mouret, por Emilio Zola. Version castellana de J. Tadince. *Paris, impr. et libr. Bouret*, 1897, 2 vol. in-18, couv. impr.

Contes choisis d'Emile Zola. Texte russe. *Paris, édition et librairie russe* (Impr. Union), 1912, in-8 à 2 col., 106 pp., couv. impr.

Forme le numéro 8 de la *Bibliothèque littéraire étrangère.*

Los Misterios de Marsella, por Emilio Zola. Version castellana de F. de Madrazo y Alvarez Veriña. *Paris, impr. et libr. Bouret*, 1897, 2 vol. in-18, couv. impr.

The Soil (La Terre), a realistic novel, by Emile Zola. *Paris, libr. Marpon et Flammarion* (impr. Crété à Corbeil), 1890, in-18 jésus de 472 pp. et 1 gravure, par H. Gray, couv. impr.

Publié à 5 francs.

Voir, à *Errata*, p. 290.

Documents et écrits sur Émile Zola.

Abadie (Michel). A l'Ombre de l'école. Zola et les instituteurs (*Bulletin de l'Association Emile Zola*, 1910, nº 1).

Alberr (Charles). A M. Emile Zola (*Bibliothèque des Temps nouveaux*, Bruxelles, 1898).

Alexakis (Panos). Germinal de M. Emile Zola et la question sociale, réponse à une conférence de M. Clovis Hugues. *Paris, Dentu*, 1886, in-12.

Alexandre. Opinions, port illégal, art (*L'Eclair*, 28 septembre 1893).

Alexis (Paul). Une première en librairie [à propos de Nana] (*Le Figaro*, 15 février 1879).

— Etude sur le roman contemporain (*Le Figaro*, 22 décembre 1878).

— M. Zola (*Le Figaro*, 18 août 1887).

— A propos de « la Terre » (*Le Figaro*, 22 août 1887).

— Emile Zola, notes d'un ami. *Paris, G. Charpentier*, 1882, in-12.

Alméras (H. d'). Avant la gloire, leurs débuts. 1re série. Dumas fils... Zola... *Paris, Boivin et Cie*, 1902, in-18.

— Les Débuts inconnus d'Emile Zola (*Revue des Revues*, 1901).

Amicis (E. de). Souvenirs de Paris et de Londres. Ouvrage traduit de l'italien avec l'autorisation de l'auteur, par Mme J. Colomb. *Paris, Hachette*, 1880, in-18.

Pp. 162 à 230 : Emile Zola.

Amyntor. Zolaïsmus (*Magazin für Litteratur*, 1884, nos 22 et 43).

Antoine. « Mes Souvenirs » sur le Théâtre-Libre. *Paris, A. Fayard et Cie*, 1922, in-18.

A propos de « la Terre » (*Gazette de France*, 10 mai et 5 septembre 1887).

Arnaud (Jules). La « Débâcle » de M Zola. *Paris, impr. Lecerfisseux*, 1892.
Arnault (Mme). Pape et César, par un littérateur républicain. *Paris, impr. Balitout*, 1879, in-12.
Arnault (Mme). M. Zola. Pape et César. *Paris*, 1879.
Arpad (M.). Der junge Zola (*Die Kultur*, 1902).
Assommoir (L'), hebdomadaire, politique, satirique et littéraire. *Versailles, Colbeaux*, 1880.
— Journal politique. *Oran*, 1881.
— et les mœurs faubouriennes (*Revue de France*).
Auzar (L.). Réponse de la jeunesse à Emile Zola. *Paris, Léon Havard*, 1898.
B... (Camille et Albert H.). Petit Traité de littérature naturaliste (d'après les maîtres). *Paris, Vanier*, 1880, in-18.
Baes (Edgar). Le Paysage du naturisme (*La Plume*, 1897).
Baffier (J.). Les Marges d'un carnet d'ouvrier. Objections sur la médaille à M. Zola offerte à propos de l'affaire Dreyfus. *Paris*, 1898, in-12.
Baillot. La Philosophie d'Emile Zola (*Revue mondiale*, 15 août 1922).
Baju (Anatole) M. Emile Zola (*Le Décadent*, 15 novembre 1898).
Ballerini (le P.). Lourdes. Le miracle et la critique de Zola. *Liége*, 1894, in-12.
Barbey d'Aurevilly. Les Œuvres et les hommes. 2e série. Tome VII. *Paris, Lemerre*, 1902, in-12.
Barine (A.). Zola : Docteur Pascal (*De Gids*, 1893, pp. 357-362).
Barrès. Maurice Barrès contre Zola (*Bureaux de la Patrie Française*, 1908).
Basch (Victor). Emile Zola au Panthéon. Discours prononcé au Grand Théâtre de Lyon le 6 juin 1908 (*Paris, Ligue des Droits de l'Homme*, 1908).
Basedow (N. von). Zola und der Naturalismus (*Franco Gallia*, 1889, VI, pp. 43-52).
Batilliat (Marcel). Eloge d'Emile Zola. *Paris, Sansot*, 1905.
— Les Inédits d'Emile Zola (*Bulletin de l'Association Emile Zola*, 1911, n° 3).
Bazalgette (Léon). Naturalisme et naturisme. Emile Zola devant l'esprit nouveau (*Humanité nouvelle*, janvier, février, mars 1898).
Bazan (Emilia-Pardon). Le Naturalisme. Tradnit par Albert Savine. *Paris, Giraud et Cie*, 1886, in-18.
Benime (E.). Zola als dramatischer Dichter (*Zeitung für latein. höh. Schulen*, Bd. VI, pp. 294-301 ; 326-333).
Bérenger (Henry). Deux Anthologies de M. Zola (*Revue Bleue*, 14 août 1897).
— La France intellectuelle. *Paris, A. Colin*, 1898, in-18.
Berl (Alfred). Le Procès Zola, impressions d'audience (*Paris, le Siècle*, 1898).
Bernard (Léopold), Les odeurs dans les romans de Zola. *Montpellier*, 1889.
Berteval (W.). Les idées générales et les méthodes de Zola, d'après des manuscrits inédits (*Bulletin de l'Association Emile Zola*, 1913, n° 8).
Bertrand (Louis). Flaubert à Paris, ou le Mort vivant. *Paris, Bernard Grasset*, 1922.
Besse (E). La Littérature sociale. (Ecrivains modernes, Emile Zola, etc.) (*Grande Revue*, 1904).
Bettelsheim (A.). Deutsche und Franzosen. Biographische Gänge, Aufsätze und Vorträge. *Wien*, 1895, in-8.
Bigot (E.). L'Esthétique naturaliste (*Revue des Deux Mondes*, 15 septembre 1879).
Biographies contemporaines. *Paris, Capiomont*, 1880, gr. in-8.
N° 2 : Emile Zola, avec portrait-charge, par Hope.
Blaze de Bury (Miss). Zola as an evolutionist (*New Review*, 1892, pp. 188-196).
— French literature of to-day. *Boston*, 1898, in-8.
Bloy (Léon). Les Funérailles du naturalisme, conférences publiques, séance préliminaire donnée au Sprogforening, le 20 mars 1891. *Copenhague*, 1891, in-18.
— Je m'accuse [pamphlet contre Emile Zola]. *Paris*, 1914, in-18.
Boeri (G. B.). La Commemorazione di Emilio Zola (*Turin*, 1902).
Boès (Karl). Lettre à M. Emile Zola et à ses amis (*La Plume*, 1898).
Boissarie (Docteur). Zola ; le roman et l'histoire. Conférence du Luxembourg. *Paris, Maison de la Bonne Presse*, 1894, in-8.
Bonghi (R.). E. Zola : Au Bonheur des dames (*Nuova Antologia*, 1883, pp. 193-210).
Bonnamour (G.). (Georges Bec) Le Procès Zola. Impressions d'audience. Edition augmentée de la genèse de l'affaire Zola. Une heure chez l'expert Belhomme. Lettre aux intellectuels. Illustrée de 50 dessins pris à l'audience, par L. Sabattier. *Paris, Pierret*, 1898, in-12, couv. illustrée par Forain.
Bonnières (Robert de). Mémoires d'aujourd'hui. 2e série. *Paris, Ollendorf*, 1885, in-18.
Pp. 275-291 : Emile Zola.
Bordeaux (Henri). Zola, chroniqueur parlementaire (*Revue Bleue*, 1896, pp. 627-632).
Bornback (G.). Zola als Dramatiker (*Zeitschrift für Neufranzösiche Sprache und Litteratur*, 1889, pp. 29-40)
Bourget (Paul). Le Roman réaliste (*Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1872).
— La Genèse du roman contemporain (*La Vie littéraire*, 15, 22 août et 5 septembre 1878).
Bouvier (Bernard). L'Œuvre d'Emile Zola. *Genève, Eggimann*, 1903, in-8.
Bovio (G.). Zola, per deliberazione della Stampa periodica commemorato in Roma (*Roma*, 1902).
Boyer d'Agen. Des hommes ! *Librairie populaire illustrée*, 1890, in-8 avec portraits.
N° 5. Emile Zola.
Brandes (G.). Emile Zola (*Deutsche Rundschau*, 1888, pp. 27-45).
— Emile Zola (Litterarische Volkshefte). *Berlin*, 1889, in-8.
— Samlede Skrifter. *Copenhague*, 1901.
Tome VII. Pp. 140-168. E. Zola.
Brinn'Gaubast (Louis Pilate de). La Passion de Notre-Seigneur Emile Zola, ou un Messie devant les jeunes. *Paris, Bureau de l'Aube*, 1896, in-8.
Brisson (Adolphe). La Comédie littéraire. Notes et impressions de littérature. *Paris, A. Colin*, 1895, in-8.
Pp. 205-212 : Le premier roman de M. Emile Zola.
— Les Prophètes (J. Allemane... Emile Zola...). *Paris, Tallandier*, 1903, in-18., portraits.
— Documents inédits [Emile Zola] (*Le Temps*, 4 octobre et 25 novembre 1902).
— L'Envers de la gloire (enquêtes et documents inédits sur Victor Hugo, Renan, Zola... *Paris*, 1905, in-12.
Brétana (M.). Prozess Emilio Zola (*Kischenew, E. Schliomowicz*, 1898).
Brocchi. Emilio Zola, discorso (*Recanati*, 1902).
Broussolle (J. C.). La Conscience littéraire de M. Zola (*Revue du Clergé français*, 1898).
Brulat (Paul). Histoire populaire d'Emile Zola. *Paris, Librairie Mondiale*, 1907, in-8. *Avec 3 portraits.*

Brulat (Paul). Discours prononcé à l'inauguration du monument Emile Zola à [Aix-en-Provence, le 12 novembre 1911 (*Bulletin de l'Association Emile Zola*, 1912, n° 6).
— Emile Zola devant l'opinion publique (*Conférence*, au Crystall palace, 6 octobre 1923.
Brunet. Emile Zola, et défense de l'*Assommoir*, par E. Zola (*La Vie littéraire*, 22 février 1877).
Brunetière (Charles). Le « Rêve » de Zola jugé par un catholique. *Paris, Retaux*, 1890, in-8.
— L'Autopsie du docteur Pascal, ou l'Anti-Zola. *Angers, Lachèze et Cie*, 1894, in-8.
Brunetière (Ferdinand). Le Roman réaliste (*Revue des Deux Mondes*, 1er avril 1875).
— Le Roman expérimental (*Revue des Deux Mondes*, 15 février 1880).
— Les Origines du roman réaliste (*Revue des Deux Mondes*, 15 septembre 1881).
— Les Petits naturalistes (*Revue des Deux Mondes*, 1er août 1884).
— A propos de « Pot Bouille » de Zola (*Revue des Deux Mondes*, 1882, tome LI, pp. 454-466).
— Le Roman naturaliste. *Paris, C. Lévy*, 1883, in-18.
— La Banqueroute du naturalisme (*Revue des Deux Mondes*, 1887, tome LXXXIII, pp. 213-225).
— Après le Procès (*Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1898).
— Le « Paris » de Zola (*Revue des Deux Mondes*, 1898, tome CLXVI).
Buet (Charles). Médaillons et camées. *Paris, Giraud*, 1885, in-12 (Du naturalisme d'Emile Zola).
Burger (Emil). Emile Zola, Alphonse Daudet und andere Naturalisten Frankreichs. *Dresden, Pierson*, 1889, in-12.
Burlat (Antonin). Le Roman médical. Essai. *Montpellier*, 1898, in-8 (Thèse).
Burrows (B.). Zola. *London*, 1899, in-8.
Bus (F. de). Naturalisme ou réalisme, étude littéraire et philosophique sur l'œuvre d'Emile Zola. *Paris, Amyot*, 1879, in-8.
Cabanès (docteur). La Documentation médicale des Rougon-Macquart (*Chronique médicale*, 15 novembre 1895).
— Un Chapitre de physiologie littéraire : le nez dans l'œuvre de Zola (*Chronique médicale*, 15 novembre 1895).
— Souvenirs littéraires d'un médecin [Max Simon] sur Zola (*Chronique médicale*, 15 décembre 1896).
— Une Poésie peu connue de Zola (*Chronique médicale*, 1er janvier 1897).
— La Mort de Zola (*Chronique médicale*, 15 octobre 1902).
— La Documentation scientifique de Zola. L'état mental de Zola (*Chronique médicale*, 1er octobre 1906).
— Zola et d'Annunzio devant la psychiatrie (*Chronique médicale*, 1er novembre 1906).
— Un fait de télépathie relatif à Zola (*Chronique médicale*, 15 mai 1908).
— Zola médium (*Chronique médicale*, 15 juin 1908).
— Zola physiologiste et Victor Hugo médecin (*Chronique médicale*, 1er août 1908).
Cadorin (Fanny). L'Ecole vériste de Zola et son déclin. *Bellune*, 1902, in-12.
Caliban. Le chapitre inédit de la « Bête humaine » (*Le Figaro*, 29 mars 1890).
Carel (Alfred). Biographies contemporaines. Labiche... Emile Zola... *Paris, Capiomont*, s. d., 14 numéros, in-4.
N° 2. Emile Zola, avec son portrait-charge en couleurs, par Hope.
Carol Bérard. Zola et la musique. (*Revue mondiale*, septembre 1923.)
Carrère (Jean). Les Mauvais Maîtres. J.-J. Rousseau... Balzac, Stendhal... Baudelaire, Flaubert, Verlaine, Zola. *Paris, Plon*, 1922, in-16.
— Réponse à Emile Zola. *Paris, Rouam*, 1898.
Céard (Henry). Zola intime. Dessins de La Barre, gravés sur bois par Florian (*Revue illustrée*, 1887).
— Souvenirs sur Nana (*Revue théâtrale*, Février 1904).
Champsaur (Félicien). Les Hommes d'aujourd'hui, portraits-charge par A. Gill. 1re année. *Paris, A. Cinqualbre, s. d.*, 1878, gr. in-8.
N° 4. Emile Zola.
Chapron. Nana (*L'Evénement*, 29 février 1879).
Chronique des mufles. Emile Zola, journal de cabinet. *Paris*, 1879, in-8.
Chronique de la Société des Gens de lettres (séances du comité, sous la présidence d'Emile Zola, de 1891 à 1898).
Ciampoli (D.). Emilio Zola (*Chieti*, 1902).
Cim (Albert). Le Dîner des Gens de lettres (souvenirs littéraires). *Paris, Flammarion*, 1903, in-18.
— Récréations littéraires. Curiosités et singularités, bévues et lapsus, etc. Poètes et auteurs dramatiques. Romanciers. *Paris, Hachette*, 1920, in-8.
Pp. 222-224. Emile Zola.
— Zola et le Dîner des gens de lettres (*Revue Bleue*, 1902, pp. 470-473).
Claretie (Jules). Emile Zola (*La Presse*, 20 janvier 1879).
— La Mort de Zola (*Revue de France*, 15 octobre 1922).
Claretie (Léo). Notice sur « Fécondité ». *Paris*, 1900, gr. in-8.
Clavaau (A.). Contre le flot. 2e édition. *Paris, Ollendorff*, 1886, in-18.
Pp. 235-244. Germinal.
Clément-Janin. Le « Germinal » des Cent Bibliophiles (*Bulletin de l'Association Emile Zola*, 1913, n° 8).
Colani (T.). Les Rougon-Macquart, par M. Zola (*Nouvelle Revue*. 1880).
— Essai de critique historique, philosophique et littéraire. Préface de Joseph Reinach. *Paris, Léon Chailley*, 1895, in-18.
Pp. 161-226. Les Rougon-Macquart.
Colin (L.). Ce que pense M. Lasserre du roman de Emile Zola. Conversations et interviews. *Paris, Bloud*, 1894.
Compte rendu de l'inauguration du buste d'Emile Zola à la bibliothèque Méjanes. *Aix-en-Provence*, 1906.
Conférence (la) de M. Brunetière sur le naturalisme (*La Nouvelle Revue internationale*, 1897).
Conforti (J.). Emilio Zola. *Naples*, 1898.
Conrad (M. G.). Parisiana. Plaudereien über die neueste Kunst und. Litteratur der Franzosen (Augier-Zola). *Breslau*, 1880, in-8.
— Von Emil Zola bis Gerhart Hauptmann. Erinnerungen zur Geschichte der Moderne. *Leipzig*, 1902, in-8.
Cooper (F. T.). Emile Zola's Paris (*The Bookman*, 1902).

Coq-Hardi. La Guerre contre Zola (*Le Gil Blas*, 10 mars 1888).
Corbinelli. Germinal au théâtre (*Revue Socialiste*, mai 1888).
Cornut, S. J. (le P. Etienne). Les Malfaiteurs littéraires. *Paris, Retaux*, 1892, in-18.
Pp. 73-82. Emile Zola.
Crawford (Mrs). Emile Zola (*Contemporary Review*, 1889, *pp. 94-123*).
Crestey (abbé Joseph). Critique d'un roman historique. La *Lourdes* de M. Zola. *Paris*, 1894, in-12.
Croce (B.). Scritti varii inediti o rari. *Naples*, 1898, tome II (*Zola et l'Assommoir*).
Dagbladredacteur (Een). Procès Zola (Résumé du procès Zola), met illustraties. *Amsterdam*, 1898.
Daudet (Léon). Les Œuvres dans les hommes. Victor Hugo. Emile Zola... Goncourt. *Paris, Nouvelle Librairie nationale*, 1922, in-16.
— Fantômes et vivants. Souvenirs des milieux littéraires, politiques, artistiques et médicaux, de 1880 à 1905. *Paris, Nouvelle Librairie nationale*, 1914-1915, in-12.
1re *série* : Le Naturalisme de Zola (chap. 1).
2e *série* : Le Zola maigre (chap. 4).
5e *série* : Le Cas de Zola (chap. 2).
Davenaz. Les Bénéfices de Zola (*Le Figaro*, 9 septembre 1892).
Decourcelle (Pierre). Discours prononcé à Aix-en-Provence, à l'inauguration du monument élevé à la mémoire d'Emile Zola (*Bulletin de l'Association Emile Zola*, 1912, n° 6).
Deffoux (Léon) et Emile Zavie. Le Groupe de Médan. Emile Zola. Guy de Maupassant, etc., etc. Suivi de deux essais sur le naturalisme. *Paris, Payot et Cie*, 1920, in-16.
Delbousquet (Emmanuel). A propos de M. Emile Zola et des naturistes (*La Plume*, 1898).
Delfour (abbé A.-L.). La Religion des contemporains. Essais de critique catholique. *Paris, Boivin et Cie*, 1895, 4 vol. in-18.
Tome I. Emile Zola...
Della Nana di E. Zola. Appunti et note. *Bergamo*, 1880, in-8.
Demnise (abbé). Poésies patriotiques : Procès Zola, aux Electeurs, à Manau (*Pierret*, 1898).
Deraismes (Maria). Epidémie naturaliste. *Paris, Dentu*, 1888, in-18.
Des Granges (Ch. M.). Les Conventions du théâtre naturaliste. Les Théories. Zola. M. Antoine. Les Œuvres (*Le Correspondant*, 1904).
Desprez (Louis). L'Evolution naturaliste : Gustave Flaubert, Les Goncourt, Alphonse Daudet, Emile Zola. Les Poètes. Le Théâtre. *Paris, Tresse*, 1884, in-18.
Des Roches (J.). Edmond de Amicis chez M. Zola (*Bibliothèque universelle*, 1879, 2e sem., pp. 82-103).
Dessignolle (Emile). La Question sociale dans Emile Zola. Les Rougon-Macquart. Les Trois-Villes (Lourdes, Rome, Paris). *Paris, Clavreuil*, 1905, in-18.
Dezplanz (Aymar). Les Zola (*Revue des questions héraldiques*, 1899).
Dhur (Jacques). Le Père d'Emile Zola. Les Prétendues lettres Combes (lettre à M. le procureur de la République). *Paris, Société libre d'édition des Gens de lettres*, 1899.
Diederich (docteur B.). Emile Zola. Mit einer Bildniss und einer Stammtafel. *Leipzig, Voigtländer*, 1898, in-12.
— I. Zola und die Rougon-Macquart. II. Das Milieu bei Emile Zola. *Hamburg*, 1899, in-8.
Diény. Daudet et Zola (*La Vie littéraire*, 27 décembre 1887).
Discours prononcés aux derniers pèlerinages de Médan, par M. Marcel Batilliat, Henri Barbusse, Victor Margueritte, André Antoine, Charles de Rouvres, Georges Renard, Henri Béraud, Eugène Morel, (*Bulletin de la Société des Amis d'Emile Zola*, 1922-1923, n° 1, 2 et 3).
Doncieux. Zola et ses élèves (*Paris-Journal*, 22 juillet 1886).
Doucet (F.). L'Esthétique de Zola et son application à la critique. *La Haye, Smits*, 1923, in-8.
Doumic (René). Zola (*Le Correspondant*, 1890, pp. 501-520).
— Rome, de Zola (*Revue des Deux Mondes*, 1896, pp. 447-459).
— Portraits d'écrivains. Alexandre Dumas... Emile Zola... *Paris, Delaplane*, 1892, in-18.
— La Vie et les mœurs au jour le jour [Zola en voyage]. *Paris, Perrin et Cie*, 1895, in-18.
— Une apothéose du naturalisme (*Revue des Deux Mondes*, 1897, 15 décembre).
— Etudes sur la littérature française. 2e série. Marguerite de Navarre... Emile Zola... *Paris, Perrin*, 1898, in-18.
Dowden (Edw.). New Studies in Literatur. *Boston*, 1895, in-8.
Dreyfous (Maurice). Entre mémorialistes. Théophile Gautier et Emile Zola (*Bulletin de l'Association Emile Zola*, 1912, n° 7).
Drumont (Ed.). Le Bonheur des dames (*La Liberté*, 21 mars 1883).
— La Joie de vivre (*La Liberté*, 18 février 1884).
Du Chastel de la Howarderie. Les Deux « Lourdes », de E. Zola et d'Emile Pouvillon. *Nice*, 1894, in-12.
Duclaux (E.). Avant le procès (*Revue du Palais*, 1898, n° 5).
Dufour (Médéric). La Philosophie naturaliste de Zola. Critique. *Paris, édition du Beffroi*, 1905.
Dumas fils (Alex.). Théâtre complet. *Paris, Calmann-Lévy*, 1878, 8 vol. in-18.
*La préface de l'*Etrangère *est un manifeste contre les théories de Zola sur l'art dramatique.*
Dumas-Vorzet (François). 16 septembre 1899. *Le Cinquième acte*, réponse au Cinquième acte d'Emile Zola. *Paris, Imprimerie des Sourds-Muets*, 1899.
Duplessy (abbé). Zola et Lourdes. *Paris, Lethielleux*, 1895, in-12.
Duret (Théodore). Zola et Manet (*Bull. de l'Association Emile Zola*, 1910, n° 2).
Emeric (le comte). Les Deux « Lourdes », de Zola et de Pouvillon. *Nice, impr. Ventre*, 1894.
Emile Zola à Lourdes (*Revue canadienne*, 1892, pp. 388-403).
— et Gambetta (*Revue de Psychiâtrie*, 1898).
— (*Revue Universelle*, 1902. Tome II, pp. 525-531).
— (*Review of Reviews*, 1903, p. 375).
— His life and work (*The Quarterly Review*, 1903).
Emma. Emilio Zola, e il suo ultimo romanzo « Una pagina d'Amore » (*Nuova Antologia*, 1878, pp. 519-540).
Engel (E.). Psychologie der französischen Litteratur. *Teschen, Proschaska*, 1884, in-8.
Engwer (T.). Zola als Kunstkritiker. *Berlin*, 1894, in-4.
— Zola als Kunstkritiker (*Euphorion*, 1896, n° 4).
Enquête sur Emile Zola. (*La Plume*, 15 octobre et 1er novembre 1902.) Très important pour l'étude de

Zola. Ces deux numéros contiennent un très grand nombre de réponses des principaux écrivains contemporains. *Avec portrait de Zola, par Henry de Groux.*

Erbs (Frédéric). M. E. Zola et son Assommoir. Etude critique. *Paris, Librairie Gauloise*, 1879, in-12.

Ernest-Charles (J.). Les Samedis littéraires. *Paris, Perrin et Cie*, 1903, 2 vol. in-18.

— Après les funérailles de Zola (*Revue Bleue*, 1902, pp. 449-452).

Estlander. Naturalismen enligt Zola. *Helsingfors*, 1891, in-8.

Les Étapes d'une conversion (*Le Figaro*, 25 avril 1887).

Faguet (Emile). Notes sur le théâtre contemporain (1888). *Paris, Lecène et Oudin*, 1889, in-18.

— Tolstoï et Zola. (*Revue Bleue*, 1896, pp. 660-663).

— Propos littéraires. 1re série. Jules Simon... Emile Zola... *Paris, Boivin*, 1902, in-12.

— Zola. *Paris, impr. Eyméoud*, 1903, in-16, 31 pp.

— Emile Zola. (*Minerva*, 1902).

Fagus. Colloque sentimental entre Emile Zola et Fagus. *Paris, Société d'édition des Gens de lettres*, 1898.

Falck (Victor de). Zola et Picquart, les champions de la vérité et de la justice et le secret de la dame voilée, ou la fin des sinistres épreuves du capitaine Dreyfus. *Bruxelles, Hynderycks*, 1899, in-8.

Fauchois (René). La Gloire de Zola, poème (*Bulletin de l'Association Emile Zola*, 1912, n° 7).

Faure (Gabriel). Pèlerinages passionnés. 2e série : Ames et décors romantiques. Les Amours de Chateaubriand... *Le Paradou*, de Zola. *Paris, Fasquelle*, 1922, in-18.

Favourites in french fiction (*Blackwood Magazine*, 1897, tome CLXII).

Fécondité, de Zola (*De Gids*, 1899).

— by Emile Zola (*Review of Reviews*, 1900, tome XXI).

Ferdas (docteur René). La Physiologie expérimentale et le « Roman expérimental ». Claude Bernard et Emile Zola. *Paris, Hurtau*, 1881, in-12.

Ferri (Enrico). Emilio Zola, artista e cittadino, conferenza tenuta al Teatro Argentino. *Rome*, 1910.

Flaubert (Gustave). L'Attaque du moulin (*La Réforme*, 15 août 1878).

— Correspondance (lettres relatives à Zola et à l'*Assommoir*). *Paris, Conard.*

Fleury (Albert). De l'émotion naturiste (*La Plume*, 1897).

Fola-Igurbide (José). Emilio Zola, o el poder del genio. Drame en six actes [inspiré par le procès Dreyfus]. *Castellan*, 1904.

Forster (G.). Some French and Spanish men of genius. *London*, 1891, in 8.

Fouquet. Zola, auteur dramatique (*Revue artistique*, avril 1887).

Fouquier. L'Assommoir (*Le Dix-neuvième siècle* du 21 janvier 1879).

Foveau de Courmelles (docteur). Névropathie et génie. M. Emile Zola. Les docteurs Lombroso et Toulouse (*Revue générale internationale*, 1897).

Franc (Christian). A refaire la Débâcle ! *Paris, E. Dentu*, 1892, in-12.

Francavilla. Sul romanza « Lavoro » di E. Zola. *Palmi*, 1903, in-8.

France (Anatole). Les Funérailles de Zola. Discours prononcé au cimetière Montmartre, le 5 octobre 1902. Compositions de Steinlen, gravées par Froment et Perrichon. *Paris, Pelletan*, 1903, in-8. *Ce discours a d'abord paru* dans « La Plume », du 15 octobre 1902).

— La Vie littéraire. *Paris, Calmann-Lévy*, 4 vol. in-18.

Tome I. Pp. 225-238, *la Terre.* — *Tome II.* Pp. 284-291, la Pureté de M. Zola. *Tome III.* Pp. 319-330. Dialogues des vivants. *La Bête humaine.* — *Tome IV.* Pp. 21 et 156.

Franche (Paul). Le Prêtre dans le roman français. *Paris, Perrin et Cie*, 1902, in-18.

Frédérix. Trente ans de critique. Avec une préface de M. Emile Deschanel. *Bruxelles, Lebègue*, 2 vol. in-12.

Gallois (G.). Zola et la Société des gens de lettres (*Revue Bleue*, 1896, pp. 407-411).

Ganderax (L.). Renée, de Zola (*Revue des Deux Mondes*, 1887, tome LXXXI, pp. 215-227).

Gasquet (Joachim). Notes pour servir à l'histoire du naturisme (*La Plume*, 1897).

Gaucher (Maxime). Causeries littéraires (1872-1888). *Paris, A. Colin*, 1890, in-18.

Gaudeau (J.-B.). Evolution et naturalisme (*Etudes*, 1898).

Gaufinez. Etude syntaxique sur la langue de Zola dans le « Docteur Pascal ». *Bonn*, 1895, in-8.

Gauthier-Villars (Henry). Zola et Nordau (*Mercure de France*, 1893, p. 127).

Gautier (Léon). Portraits littéraires. 2e édition, considérablement augmentée. *Paris, Palmé*, 1882, in-12.

— Portraits du xixe siècle. *Paris, Sanard et Derangeon*, 1894, 4 vol. in-8.

Tome IV. Emile Zola...

Gazette anecdotique (la) a donné de nombreux articles de et sur Zola, de 1876 à 1891.

Gebhart (E.). Rome, de Zola (*Revue Bleue*, 1896, pp. 726-730).

Geffroy (G.). Emile Zola (*La Justice*, 2 mai 1884).

Geiger (A.). Emile Zola, Lebenswerk. Die « Rougon-Macquart, *München*, 1902, in-8.

Gestin (Robert). Affaire Dreyfus. Esterhazy-Zola (*Revue Encyclopédique*, 1898, pp. 246, 426-432).

Gilbert (Eugène). Le Roman en France pendant le xixe siècle. *Paris, Plon*, 1896, in-18.

Gill (André). La Terre (*Le Figaro*, 17 novembre 1887).

— Zola et Wolff (*Le Figaro*, 22 et 23 avril 1887).

— Wolff et Zola (*Le Figaro*, 24 et 25 avril 1888).

— L'Académie française et la Bête humaine (*Le Figaro*, 4 mars 1898).

Gille (Philippe). Une Page d'amour et l'Assommoir (*Le Figaro*, 27 avril 1878, supplément littéraire, illustré de 16 bois, par André Gill).

— La Bataille littéraire. *Paris, Victor Havard*, 1889-1891, 4 vol. in-18.

1re série. Pp. 16-23. *La Faute de l'abbé Mouret*; pp. 56-66. *L'Assommoir.*

3e série. Pp. 22-25. *La Joie de vivre;* pp. 71-76. *Germinal;* pp. 112-122. *L'Œuvre.*

4e série. Pp. 46-56. *La Terre;* pp. 111-122. *Le Rêve.*

Ginisty (Paul). L'Année littéraire (1885). *Paris, Giraud*, 1886, in-12.

Pp. 47-50. *Germinal*, avec fac-similé d'une lettre d'Emile Zola à M. P. Ginisty.

Gleadell (W. H.). Zola and his Works (*Westminster Review*, 1893, pp. 624-626).

Gogau (G.). La Rome, de Zola (*La Quinzaine*, 1896, numéro du 15 mai).

Goldbeck (E.). Zola's Beichte. *Berlin*, 1898, in-8.

Goldschmidt (W.). Les Trois Villes, Zola (*Nord und Süd*, 1898, tome 87).

Goncourt (Edmond et Jules de). Journal des Goncourt. *Paris, Charpentier*, 9 vol. in-18.

Voir Zola (Emile), à *l'Index général des noms.*

Gottschall (R). Ein französischer Sensationsroman : Nana, de Zola (*Unsere Zeit*, 1880, pp. 661-669).
Gourmont (Rémy de). Epilogues (Emiles Zola). *Mercure de France*, novembre 1902.
Gramont. Le Théâtre de Zola (*Revue d'Art dramatique*, 1887. T. V, pp. 197-205; t. VI, pp. 66-74).
Grand-Carteret (J.). Zola en images. *Paris, Juven*, 1908, in-16.
Grappe (Georges). Émile Zola (*La Quinzaine*, 1902, 16 octobre).
Gregh (Fernand). La Fenêtre ouverte. *Paris, Fasquelle*, 1902, in-12.
— « Travail », de Zola (*Revue Bleue*, 1901, p. 15.
Gribble (F.). The art of Emile Zola (*The FortnightlyReview*, 1902).
Guillemot (A.). Emile Zola (*Revue moderne*, février 1880).
Guy. Sur la réception d'Emile Zola à l'Académie française (*La Vie parisienne*, 25 février 1893).
Harborough (R.). Emile Zola. *London*, 1893, in-8.
Harden (Maximilian). Ein neuer Zola (*Frankfurter Zeitung*, feuilleton, 1891).
Hart (J.). Der Zolaismus in Deutschland (*Gegenwart*, 1886, tome XL).
Hart (R. E.). Zola's philosophy of life (*Fortnightly Review*, 1896, pp. 257-271).
Heljy. L'Apologie de M. Zola (*Revue Bleue*, 1896, pp. 243-245).
Hennequin (Emile). Etudes de critique scientifique. Quelques écrivains français. Flaubert... Zola... *Paris Perrin*, 1890, in-18.
Henry (Fernand). Critique au jour le jour. *Paris, A. Savine*, 1887, in-18.
Pp. 85-102. *L'Œuvre.*
Hermant (Abel). Zola décoré (*Gil Blas*, 15 juillet 1888).
— Alphonse Daudet, Alexandre Dumas, Emile Zola, H. de Balzac, Arsène Houssaye. Discours prononcés par M. Abel Hermant, président de la Société des Gens de lettres. *Paris, Ollendorff*, 1903, in-18.
Hérold (A. Ferdinand). Ode en l'honneur d'Emile Zola. (*Bulletin de la Société litt. des Amis de Zola* 1923, n° 3).
Hoche (Jules). Les Parisiens chez eux. *Paris, Dentu*, 1883, in-18.
Pp. 399-413.
— Le premier roman d'Emile Zola (*Revue illustrée*, 1er novembre 1887.
Houssaye (Henry). Le Vin bleu littéraire. L'Assommoir. *Paris, Sapin*, 1877, in-4.
— Les Hommes et les Idées. *Paris, Calmann-Lévy*, 1886, in-18.
Pp. 118-133. Le Vin bleu en littérature. *L'Assommoir*, par Emile Zola.
How Zola Worked (*The Monthly Review*, 1902).
Howells (W. D.). Emile Zola (*North American Review*, 1902).
Hubert (Louis), Le Roman naturaliste ou l'Assommoir moral. *Le Puy*, 1885, in-16.
Huret (J.). Enquête sur l'évolution littéraire. Conversations avec MM. Renan, de Goncourt, Zola... Anatole France... Verlaine. *Paris, Charpentier*, 1891, in-12.
Ilberg (J.). Leconte de Lisle und Emile Zola (in Neue Jahrbücher für Klass. Alterthumsgeschichte). *Leipzig, Teubner*, 1900, in-8.
Imbard (Lucien). Dreyfus, Esterhazy et Zola, ou Judas en Gaule (vers). *Cannes (A. M.)*, 1898, in-18.
Inauguration du monument Emile Zola, à Suresnes. Discours prononcés par MM. Victor Diederich, Mascuraud, Louis Havet, Maurice Le Blond. *Paris*, 1908.
Jakob (G.). L'Illusion et la désillusion dans le roman réaliste français (1851 à 1890). *Paris, Jouve*, 1912, in-8.
James (E.). Emile Zola (*Atlantic Monthly*, 1903, tome XCII).
Jaurès (Jean). Emile Zola. Conférence (*L'Escholier de Toulouse*, 10 avril 1914).
Jeunesse (la) et M. Zola (*Le Christianisme au XIXe siècle*, 25 mai 1893).
J. M. L. Extrait de « Mes Loisirs d'ouvrier ». Le Zolaïsme, satire en vers. *Lyon*, 1892, in-8.
Jourdan (Albert). Réponse à Emile Zola et au délégué de la jeunesse française. *Paris, s. d.*
Juin (E. L.). Emile Zola. Le Triomphe de la vérité. *Paris, Arnaud*, 1899.
Juncker. Zolas Roman. Paris und dessen Stellung in dem Cyklus « Les Trois Villes ». *Frankfurt af M., Paris*, 1898, *Berichte des freien deutschen Hochstifts.*
Kahn (Gustave). Fécondité (*Revue Blanche*, 1899).
— Zola (*Revue Blanche*, 1898).
— Ode à Zola (*Bulletin de la Société littéraire des Amis d'Emile Zola*, 1923, n° 2).
Klincksieck. Zur Entwickelungsgeschichte des Realismus im französischen Roman des XIX Jahrhunderts. *Marburg*, 1891, in-8.
Kosa (A. de). Saint-Georges de Bouhélier et le naturisme. *Paris, Messein*, 1910, in-8.
Krauskopff (Joseph). A Wreath upon the grave of Emile Zola. *Philadelphie*, 1902.
Labori (F.). Affaire Zola. Plaidoirie de Me Fernand Labori (audience de février 1898). *Paris, Fasquelle*, 1898, in-12.
— Hommage à Zola (*La Grande Revue*, 1902).
La Caze (F.). Pour le Vrai: A Lourdes avec Zola. Parallèle au roman de Zola. *Paris, Dentu*, 1895, in-18.
Lagarrigue (Juan Enrique). Lettre à Emile Zola. *Santiago du Chili*, 1898.
La Jeunesse (Ernest). Les nuits, les ennuis et les âmes de nos contemporains. *Paris, Perrin et Cie*, 1896, in-18.
Lang (A.). Zola (*Fortnightly Review*, 1882, pp. 439-452).
Lapauze (H.). Zola et son œuvre (*Revue encyclopédique*, 1894, pp. 373-381).
Laporte (Antoine). La Flore pornographique. Glossaire de l'école naturaliste, extrait des œuvres de M. Emile Zola et de ses disciples, par M. Ambroise Macrobe. Illustrations de Paul Lisson. *Paris, Double elzévir*, 1883, in-12.
— Le Naturalisme et l'immoralité littéraire. Emile Zola, l'homme et l'œuvre, suivi de la bibliographie de ses ouvrages et de la liste des écrivains qui ont écrit pour et contre lui. *Paris, 18, rue Séguier*, 1894, in-12.
— Zola contre Zola. Erotika naturalistes des Rougon-Macquart. *Paris, A. Laurent-Laporte*, 1896, in-12.
— Emile Zola et les Dreyfus, ou la Débâcle des traîtres. Lettre ouverte à l'italien Zola. *Paris, l'auteur*, 1898, in-8.
Larroumet (Gustave). Nouvelles études de littérature et d'art. *Paris, Hachette*, 1894, in-16.
Pp. 135 149. M. Emile Zo'a.
Lasserre (H.). Les Lettres de H. Lasserre, à l'occasion du roman de M. Zola [Lourdes], suivies de pièces justificatives, démentis et défis. *Paris, Dentu*, 1894.

Laupts (docteur). A la mémoire d'Emile Zola. *Lyon, Rey et Cie*, 1907.
Lazare (Bernard). Figures contemporaines. Ceux d'aujourd'hui, ceux de demain. *Paris, Perrin*, 1895, in-18.
Pp. 1-4. Emile Zola.
Le Blond (Maurice). La Crise littéraire et le naturisme (*La Plume*, 1897).
— Essai sur le naturalisme. *Paris, Mercure de France*, 1897.
— Emile Zola devant les jeunes. *Paris, La Plume*, 1898, in-16.
— Fécondité (*Nouvelle Revue Internationale*, 15-30 novembre 1899).
— L'Evangile de Zola. (*La Revue naturiste*, mai 1901.)
— Emile Zola, son évolution, son influence. *Paris, édition du Mouvement socialiste*, 1903, in-16.
Lebourgeois. Zola : 32 caricatures. *Paris, Bernard et Cie*, 1898.
Legky (W.). Downfall of Zolaïsme (*The Catholic World*, 1895, pp. 357-360).
Leclerc et Galipaux. En revenant de l'Assommoir, poème comico-réaliste, dit, pour la première fois, au Cercle des hydropathes, le 25 janvier 1879, par M. Félix Galipaux. *Paris, Barbé*, 1880, in-18.
Ledrain. Le Docteur Pascal (*L'Eclair*, 1er août 1893).
Lee (V.). The moral teaching of Zola (*Contemporary Review*, 1893, pp. 193-212).
Le Goffic (Charles). Les Romanciers d'aujourd'hui. *Paris, Vanier*, 1890, in-12.
Voir chap. I : *les Naturalistes.*
Lemaitre (Jules). Les Contemporains. Etudes et portraits littéraires. *Paris, Boivin et Cie*, 7 vol. in-12.
Tome I. Pp. 248-284. Emile Zola. — *Tome IV.* Pp. 263-289. Emile Zola, *l'Œuvre. Le Rêve.*
— Impressions de théâtre. *Ibid.*, 10 vol. in-12.
Tome VII. Pp. 138-189. Emile Zola. Reprise de *Thérèse Raquin*. — Tome VIII, pp. 199-203. Une Page d'amour. Pièce en 7 tableaux.
— Impressions de théâtre. *Paris, Boivin et Cie*, 11 vol. in-18.
Tome VII. Aristophane... Emile Zola...
— Emile Zola (*Revue Bleue*, 1885, p. 321).
— Emile Zola : l'Œuvre (*Revue Bleue*, 1886, p. 481).
Lemm (S.). Zur Entstehungsgeschichte von Emile Zolas Rougon-Macquart und den « Quatre Evangiles », 1913, in-8.
Lemonnier (Camille). Pages préliminaires (*La Plume*, 1897).
— Panégyrique d'Emile Zola (*Bulletin de l'Association Emile Zola*, 1911, n° 3).
Lentillon (J. M). Lettre ouverte à Emile Zola, en réponse à sa lettre au président de la République. *Lyon*, 1898.
Le Pelletier (E.). Emile Zola, sa vie, son œuvre. *Paris, Mercure de France*, 1909, in-18.
Lettre de Zola. [Sur l'usage qu'il fait du Sublime] (*Mercure de France*, 1920).
Libens. Lettre à Emile Zola. *Bruxelles, Bertoux*, 1898.
Lilly (W). The new naturalism. Nana of Zola (*Fortnightly Review*, 1885. Tome XLIX, pp. 240-256).
Lindau (Paul). Aus dem litteratur. Frankreich. *Breslau*, 1882, in-8, pp. 299-367. Zola.
— Au Bonheur des dames, de Zola (*Nord und Sud*, 1883, pp. 107-125).
— Die neuesten Romane von Daudet und Zola (*Nord und Sud*, 1884, pp. 371-390. *La Joie de vivre.*
Linderen (Helen). Emile Zola. *Stockholm*, 1898.
Lionnet (Jean). L'Evolution des idées chez quelques-uns de nos contemporains. 1re série. Zola, Tolstoï, Huysmans, Lemaître, Barrès, Bourget. Le Roman catholique. *Paris, Perrin et Cie*, 1904, in-18.
— « Fécondité », de Zola (La Quinzaine, 1900, 1er janvier).
— Souvenirs et Anecdotes. *Paris Ollendorff*, 1888, in-12.
Littlefield (W.). Emile Zola (*The Critic*, 1902).
Livre (le), a publié de nombreux articles critiques sur Zola, de 1880 à 1888.
Livre d'hommage des lettres françaises à Emile Zola; opinions de quatre-vingts écrivains belges et français sur l'acte de Zola. *Bruxelles*, 1898, in-8.
— des lettres françaises à Emile Zola. Recueils d'articles inédits des principaux écrivains français. *Paris, Société d'édition des Gens de lettres*, 1898, in-8.
Loliée (Fr.). Persönliche Erinnerungen an Emile Zola (*Deutsche Revue*, 1902).
Lopez (docteur José Francisco). Via crucis de la Verdad y la Justicia. Causas célebrés Dreyfus y Zola. *Paris, Lahure*, 1901.
Lorrain (Jean). Une mauvaise action. Le Germinal de Zola (*L'Evénement*, 28 avril 1888).
Lothar (R.). Kritische Studien zur Psychologie der Litteratur. *Breslau*, 1895, in-8.
Lorsch (F.). Ueber Zola's Sprachgebrauch. *Greifswald*, 1895, in-8.
— Wörterbuch zu den Werken Zola's und einiger anderen Schriftsteller, 2te aufl. *Greifswald, Abel*, 1899.
— Eine stilistiche Eigenthümlichkeit Zolas (*Neuphilologisches Centralblatt*, 1901).
Lourdes, Rome, Paris, by Zola (*Edinburgh Review*, 1903, t. 197).
Loyson (Paul Hyacinthe). Dialogue des morts et des vivants. L'éloge de Zola, par MM. François Coppée, Maurice Barrès et Léon Daudet (*Bulletin de l'Association Emile Zola*, 1911, n° 3).
Lynch (A.). Human documents. *London*, 1896, in-8, pp. 176-203. Emile Zola.
— Fécondité versus the Kreutzer sonata (*Fortnightly Review*, 1900, tome 73).
Mac Donald. Emile Zola. Study of his personnality, with illustrations. *Washington*, 1899, in-8.
Mahrenholtz (R.). Zola's Selbstbekenntnisse in Roman expérimental (*Zeitschrift für Neufranzösische Sprache*, 1887, pp. 314-325).
Maier (G.). Der Process Zola vor der Schwurgerichte zu Paris in Februar 1908. Bericht einer Augenzeugen. *Bamberg*, 1898, in-8, portraits et illustrations.
Mallarmé (Stéphane). Notes sur le théâtre : Renée, de Emile Zola (*Revue indépendante*, mai 1887.
Mantegazza (P.). Emilio Zola sul tavolo anatomico (*Nuova Antologia*, 1902).
Maréchal (docteur Philippe). Allocution prononcée au mariage de M. Maurice Le Blond et de Mlle Denise Emile-Zola. *Paris*, 1898.
Marin (Paul). Histoire documentaire de l'Affaire Dreyfus. *Paris, Stock*, 1897-1900, 10 vol, in-12.
Tome I. Dreyfus, documents... Zola...
Marshals (F. T.). M. Zola as a critic (*Contemporary Review*, 1887. Tome LI, pp. 57-70).
Marthold (Jules de). Revue de 1888 en trois actes et vingt-cinq tableaux, précédés d'un prologue, décors et costumes de Job, Lebègue et Loron. *Paris*, 1888, in-4, couv. illustrée.

Revue dont Emile (Zola) est le compère assez malmené, au sujet de sa candidature à l'Académie française.

Martin (C. B.). Zola as a critic (*Atlantic Monthly*, 1879, pp. 650-656).

Martin (Gilbert). Route de l'Académie. Portrait-charge d'Emile Zola. *Paris, Sapin*, 1888, in-4.

Martin (H.) La fin d'une légende littéraire. Zola devant ses œuvres (*Etudes*, 1898).

Martineau (docteur Henri). Le Roman scientifique d'Emile Zola. La Médecine et les Rougon-Macquart (Thèse). *Paris, J.-B. Baillière et fils*, 1907, in-8.

Martino (P.). Le Naturalisme français (1870-1895). *Paris, A. Colin*, 1923.

Masi (E.). Rome di Emilio Zola (*Nuova Antologia*, 1896, pp. 5-16).

— « Fécondité », di Zola (*Nuova Antologia*, 1900, tome LXXXVI).

— Emilio Zola (*Nuova Antologia*, 1902, 16 octobre).

— « Vérité », di Zola (*Nuova Antologia*, 1903, 15 mars).

Massis (Henri). Comment Emile Zola composait ses romans. *Paris, Fasquelle*, 1906, in-18.

Mauclair (C.). Le Caractère public de M. Zola (*La Nouvelle Revue*, 1896, pp. 280-290).

Maupassant (Guy de). M. Zola (*Revue Bleue*, 1883, pp. 280-294).

— Célébrités contemporaines. Emile Zola. *Paris, Quantin*, 1883, in-12. *Portrait.*

— Zola et de Goncourt (*Le Gaulois*, 27 avril 1884).

— La Terre (*Le Gaulois*, 21 septembre 1887).

— Boubée questionne un R. P. sur Zola (*Le Gaulois*, 23 juillet 1883).

Mauthner (Fr.). Von Keller zu Zola. Kritische Aufsätze, *Berlin*, 1887, in-16.

Mathews. French Dramatists of the XIXth Century *New-York, Scribner*, 1881, in-8.

Meester (J. de). De Menschenliefde in de werken van Zola. Een lesing. *Rotterdam*, 1903, in-8.

Meltzer (G. H.). Personal mémoirs of Zola (*The Bookman*, 1902).

Méric (Victor). Portraits d'hier. Emile Zola. *Paris*, 1904.

Métin (Albert). La Société, la Jeunesse et M. E. Zola (*Revue Blanche*, 1898).

Meunier (Georges). Le Bilan littéraire du XIXe siècle. *Paris, Charpentier*, 1898, in-18.

— Paris, de Zola (*Revue Bleue*, 1898).

— La Magistrature dans le roman (*Revue Bleue*, 1898).

Mirbeau (Octave). Pages retrouvées. Un matin chez Emile Zola (*Bulletin de l'Association Emile Zola*, 1911, n° 5).

Moncoq (docteur). Réponses complètes au *Lourdes*, de M. Zola. *Caen, libr. Chénel*, 1894, in-8.

— Tribunal du bon sens public. Le docteur Moncoq contre le romancier Zola. Réponse complète à *Rome* de M. Zola. *Caen, l'auteur, Paris, libr. Mignard*, 1896, in-8.

Monestès (J. L.). La Vraie Rome. Réplique à M. Zola. *Paris, Gaume et Cie*, 1896, in-18.

Moniquet (abbé). Un mot à M. Zola et aux détracteurs de Lourdes. *Paris, Tolra*, 1896, in-12.

Monnier (Adrien). Les Parias. En réponse à « la Bête humaine », de M. Emile Zola. *Aux Mureaux, chez l'auteur*, 1892, in-12.

Monsieur Zola et sa méthode littéraire, extrait de la *Suisse romande. Paris, Sapin*, 1885, in-8.

Montfort (Eugène). L'Amour et le Naturisme (*la Plume*, 1897).

Moore (G.). La Débâcle. Zola (*Fortnighly Review*, 1892, pp. 204-210).

Morel (le général). A propos de la « Débâcle ». *Paris, Charles-Lavauzelle*, 1893, in-12.

Morel (E.). Testament pour Zola (*Revue d'art dramatique*, 1902).

Morse (J. F.). The Dreyfus and Zola's trials (*Atlantic Monthy*, 1898, tome LXXXI).

Mota (Benjamin). Zola-Dreyfus. *Saint-Paul (Brésil)*, 1899.

Mousk Le Livarot, le poisson rouge et la poupée, poème héroï-comique à la manière d'Emile Zola. *Paris, Union des Bibliophiles*, 1888, in-18.

Murray (D. C.). Some notes on the Zola case (*Contemporary Review*, 1898, tome LXXIII).

Musing without methods [about Zola] (*Blakwood magazine*, 1902).

Naturalisme (le) et M. Zola (*Le Français*, 22 août et 22 novembre 1887).

Negri (G.). Ultimi saggi Problem di religione. di politica e di letteratura. *Milano, Hoepli*, 1904, in-12.

Nos naturalistes (*Le Mot d'ordre*, 14 mars 1884, 26 septembre 1887).

Nus (Eugène). La République naturaliste. Lettre à M. Emile Zola. *Paris, E. Dentu*, 1879, in-12.

Oehlert (R.). Zola als Theaterdichter. *Berlin, Ehering*, 1920. in-8.

Onufrio (Félice d'). Emilio Zola, lo scrittore e l'uomo. Conférence faite à l'Association de la presse sicilienne. *Palerme*, 1898.

Opinion (l') de M. Emile Zola (*La Plume*, 1897).

Paer. Contes à Zola. *Paris, Tresse*, 1884, in-12.

Painlevé (P.). Dix ans après (*Bulletin de l'Association Emile Zola*, 1912, n° 7).

Pajot (Henri). Le Paysan dans la littérature française. Simple étude. *Paris, Soc. d'édit. littéraire*, 1896, in-12.

Pp. 49-57. La Terre.

Paludan. Emile Zola og Naturalismus. *Copenhague*, 1897.

Papa Cadet. Monsieur Zola! Poème. *Paris, Ghéo*, 1879. in-12.

Pardo-Bazan (E.). Le Naturalisme. *Paris, Giraud*, 1886, in-18.

Pp. 178-214, Emile Zola.

Parigot. Génie et métier. *Paris. A. Colin*, 1894, in-18.

Paris, by Emile Zola (*Review of Reviews*, 1898, tome XVII).

Pariset (C.). L'Opera sociale di Emilio Zola. *Fano*, 1903.

Parisis. L'Académie française et la Bête humaine. Conversation avec Zola (*Le Figaro*, 4 mars 1890).

Patterson (J. G.). A Zola dictionary; the characters of the Rougon-Macquart novels. *London Routledge*, 1912, in-8.

Paysans (les), de M. Zola (*La Revue Indépendante*, décembre 1871).

— [A propos de la Terre] (*La Revue Indépendante*, 15 novembre 1888).

Peck (H. T.). Emile Zola (*The Bookmann*, 1902).

Péguy (Charles). Emile Zola (*Cahiers de la Quinzaine*, 5e cahier de la 4e série, 1902).

Pellissier (G.). La Débâcle, de Zola (*Revue Encyclopédique*, 1892, pp. 1655-1663).

— Le Docteur Pascal, de Zola (*Revue Encyclopédique*, 1893, pp. 793-800).

— Lourdes, de Zola (*Revue Encyclopédique*, 1894, pp. 382-387).

Pellissier. Essais et Nouveaux essais de littérature contemporaine. A. de Vigny..., Emile Zola... *Paris, Boivin et Cie*, 1895, in-12.
— Rome, de Zola (*Revue Encyclopédique*, 1896, pp. 534-540).
— Le « Paris », de Zola (*Revue Encyclopédique*, 1898. Tome VIII, pp. 431-432).
— Etudes de littérature contemporaine. 2e série. *Paris. Perrin*, 1900, in-18.
— « Fécondité », de Zola (*Revue Encyclopédique*, 1900, tome X).
— « Travail », de Zola (*Revue Universelle*, 1901, 1er sem. p. 613-16).
— « Vérité », de Zola (*Revue des Revues*, 1903).
Pensée de Zola (la). (*Le Moniteur*, 21 août 1887).
Perrinet et Galipaux. En r'venant d' l'Assommoir, poème réaliste. *Paris, Barbré*, 1879, in-18.
Perry (T. S.). Zola's last novel. « L'Assommoir » (*Atlantic Monthly*, 1880, pp. 680-199).
— Zola as a critic (*Independant Review*, 1881, pp. 141-145).
Petersen (R.). Emile Zola (*Unsere Zeit*, 1877. Band XIII 1, pp. 401-434).
Petrocchi (P.). Il Paris di Emilio Zola (*Nuova Antologia*, 1898, tome 74).
Pfau (L.). Kunst und Kritik. Aesthetische Schriften. Band VI. Litterarische und historische Schriften. 2te Aufl. *Stuttgart*, 1888, in-8.
Ph. B. Emile Zola (*article dans la* Grande Encyclopédie. *Paris, Larousse.*)
Philipp (O.). Der deutsche Zola. Enthüllungen, *Wien*, 1905, in-8.
Pierrefeu (G. de). Rome avant Zola (*Bulletin du Sem. d'hist de l'Université de Bruxelles*, mars 1895).
Piloy. L'Anonymat et le Journalisme anglais (*Les Débats*, 3 octobre 1893).
Pitje-Snoot Lettre à Emile Zola. *Bruxelles*. 1898.
Platzhoff-Lejeune. Emile Zola (*Deutsche Rundschau*, 1903).
Poincaré (Raymond). Emile Zola et la littérature physiologique (*Revue Libérale*, 1883).
Poinsot (E. C). Littérature sociale, roman, poésie. Victor Hugo, Emile Zola. *Paris, Bibliothèque générale d'éditions*, 1907.
Pons (A. J.). Coups de plume indépendants. *Paris, Rouveyre*, 1879, in-12.
Pontmartin (A. de). Nouveaux samedis. *Paris Calmann-Lévy*, 1865-1881, 20 vol, in-18.
Tome XV (1877). Pp. 320-336. *L'Assommoir.*
Tome XVII (1879). Pp. 155-170. Emile Zola.
Tome XIX (1881). Pp. 362-377. Nana partout.
— Souvenirs d'un vieux critique. *Paris, Calmann-Lévy*, 1881-1889, 10 vol. in-18.
Tome I. Pp. 149-164. *Le Roman expérimental*; pp. 367-381, *à Monsieur Emile Zola.*
Tome V. Pp. 289-304. *La Joie de vivre.*
Tome VI. Pp. 375-381. *L'Œuvre.*
— Derniers samedis. *Paris, Calmann-Lévy*, 1891-1892, 3 vol., in-18.
Tome II. Pp. 361-373. Emile Zola.
— Honnêtes Gens et Livres honnêtes (*Le Correspondant*, du 10 mai 1886).
Poulot (D.). Le Sublime, ou le Travailleur comme il est en 1870 et ce qu'il peut être. *Paris, Charpentier*, 1870, in-8.
Etude sur l'ouvrier alcoolique, où l'on trouve les principaux noms de « l'Assommoir » et les détails techniques qui ont servi au roman de Zola.
Le Programme poétique de l'école réaliste (*Revue bleue*, 9 mars, 25 mai, 12 octobre 1878).
Prudhomme (J. G.). Zola et la musique (*Zeitschrift der intern. Musikgesellschaft*, 1902).
Psichari (Jean). La Croyante. A Emile Zola dans son exil. *Paris, Stock*, 1899.
Quillard (Pierre). Emile Zola (*Mercure de France*, 1902, tome XLIX, p. 383).
R... M. Emile Zola et l'Assommoir. *Bruxelles*, s. d., in-12.
Racine et Zola (*Le Monde*, 1887).
Ramond (F. C.). Les Rougon-Macquart, les personnages des Rougon-Macquart, pour servir à la lecture et à l'étude de l'œuvre d'Emile Zola. *Paris, Charpentier*, 1901, in-18.
Ranc (Arthur). L'Assommoir.
Raphael-paul. La Fortune des Rougon et la réalité historique (*Mercure de France*, 1er octobre 1923).
Rascoul (L.). Etude critique sur « Lourdes ». *Paris, Amat*, 1894, in-12.
Rauber (A.). Die Lehren von Victor Hugo, Leo Tolstoi und Emile Zola über die Aufgaben des Lebens, vom biologischen Standpunkte aus betrachtet. Zugleich ein Beitrag zur Frauenfrage. *Leipzig*, 1896, in-8.
R. B. Emile Zola, poète lyrique. Lettre inédite (*L'Amateur d'autographes*, 1904, 15 septembre.)
Recolin (Charles). L'Anarchie littéraire. Les Directions. Les Courants. Pessimistes. Ironiques. Idéalistes. Mystiques. Les Vogues. *Paris, Perrin et Cie*, 1898, in-16.
Redard (Emile) La Dernière réimpression d'Emile Zola : le Vœu d'une morte. *Genève*, 1892, in-8.
Renard (G.). Critique de combat. *Paris, Dentu*, 1895, 2 vol. in-18.
Renée et la Critique (*Le Figaro*, 22 avril 1887).
Reschal (Antonin). Je vous accuse!... Lettre ouverte à Emile Zola. *Paris, Martinenchi*, 1888.
Resplendino. Commemorazione di Zola. *Caraglio*, 1903.
Ricard (Mgr). La Vraie Bernadette de Lourdes. Letire à M. Zola. *Paris, Dentu*, 1894, in-8.
Ricca (V.). Emile Zola e il romanzo sperimentale. *Catania*, 1903, in-8.
Rivet (G.) Zola et le Naturalisme (*La Jeune France*, mars 1879).
Rod (Edouard). A propos de l'Assommoir. *Paris, Marpon et Flammarion*, 1879, in-12.
— Zola (*Revue bleue*, 1890, pp. 136-142).
— Les Idées morales du temps présent. Ernest Renan... Emile Zola... *Paris, Perrin*, 1891, in-18
— The place of Zola in literature (*Contemporary Review*, 1902).
Rodenberg (J.). Der Verfasser des « Assommoir » (*Deutsche Rundchau*, 1879, pp. 480-486).
Le Roman naturaliste (*Revue lyonnaise*, septembre 1884).
Rome, by Zola (*Edimburg Review*, 1901, p. 104).
Romualdi (G). Per Emilio Zola. *Téramo*, 1902.
Rosny (J. H.). L'Impérieuse Bonté. Zola, Lourdes (*De Gids*, 1894, pp. 551-562).
— L'Action littéraire de Zola Discours (*Bulletin de l'Association Emile Zola*, 1911, n° 5).
Rostand (Edmond). Deux romanciers de Provence. Honoré d'Urfé et Emile Zola. Le Roman sentimental et le Roman naturaliste. *Paris, Ed. Champion*, 1922.

Rotten (L.). Dreyfus frei ! 2te Auflage des Roman : Emile Zola-Dreyfus. *Budapest*, 1898, in-12.
Sabathier (professeur). Lourdes et M. Zola. Déposition d'un témoin. *Lyon, Vitte*, 1894, in-16.
Sachse (J. E.). Twe voorloopers : Turguenief en Zola (*De Gids*, 1889, pp. 435-470).
Sageret (J.). Les Paradis laïques. *Paris, Mercure de France*, 1909, in-18.
Saint-Georges de Bouhélier. Le Monde attend un évangile. A propos de « Fécondité » (*La Plume*-1899).
— La Révolution comme origine et comme fin du naturisme (*La Plume*, 1897).
— L'Hiver en méditations ou les Passe-temps de Clarisse; suivi d'un opuscule sur Hugo, Richard Wagner, Emile Zola et la poésie nationale. *Paris, Mercure de France*, 1899, in-8 carré.
— Elégie héroïque sur la mort d'Emile Zola (*Bulletin de l'Association Emile Zola*, 1911, n° 3).
Saint-Paul (docteur). Art de parler en public, préface de Maurice Ajau. *Paris, Doin*, 1912, pp. 64 et suivantes : *l'Organisation mentale de Zola.*
Sainte-Beuve. De la réalité dans l'art (*La Vie littéraire*, 29 mars 1877).
— Correspondance. *Paris, Calmann-Lévy*, 1877-1878, 2 vol. in-18.
Tome II. Pp. 314-316. *Thérèse Raquin.*
Salmoiraghi (A.) Le Roman en France dans la seconde moitié du xixe siècle. *Monza, Iip. Lattuada*, 1912, in-8.
Salomon (Michel). Portraits et Paysages. Préface de M. Paul Bourget. Montaigne à Bordeaux... Zola... *Paris, Perrin et Cie*, 1920, in-16.
Sanctis (F. de). Zola et l'Assommoir. Conférence, *Naples*, 1879, in-8.
Sarcey (Francisque). Quarante ans de théâtre. *Paris, bureaux des Annales politiques*, 1900-1902, 8 vol. in-18. *Tome VII* : Zola.
Sarolea (Ch.). Le Crime de M. Zola. A propos de « Rome ». *Bruxelles*, 1896, in-12.
Sautour (A.). L'Œuvre de Zola, sa valeur scientifique et littéraire [A propos de la Débâcle]. *Paris, Fisbacher*, 1893, in-18.
Savine (Albert). Les Etapes d'un naturaliste. *Paris, Giraud et Cie*, 1885, in-12.
Schérer (Edmond). Etudes critiques sur la littérature contemporaine. *Paris, Calmann-Lévy*, 1863-1895. 10 vol. in-18,
Tome VIII. Pp. 165-196. Emile Zola.
Scheurer (W.). Zola's Rome (*De Gid*, 1897).
Schloucz (Nahum). Emil Zola : Chagor, Sepharim. [Emile Zola, sa vie, son œuvre (en hébreu)]. *Varsovie*, 1899.
Schmidt (Mlle B). Le Groupe des romanciers naturalistes. Balzac, Flaubert, Daudet, Zola, Maupassant. *Carlsruhe*, 1903. in-8.
Schmidt-Weissenfels. Portraits aus Frankreich. *Halle*, 1881, in-8.
Pp. 221-232. Emile Zola.
Scholl (Aurélien). Nana (*L'Evénement*, 14 mars 1880).
— La Terre (*L'Evénement*, 18 août 1887).
— A propos de la Terre (*L'Evénement*, 17 novembre 1888).
— Germinal (*L'Evénement*, 27 avril 1888).
Schwarz (A.). Emile Zola's Mädchen und Frauengestalten. Gezeichnet von G. Sieben. Erläuterungen von A. Schwarz. 2te Aufl. *Budapest*, 1899, in-8.
Secondigné. Les Kerney-Séverol. Histoire d'une famille française au xixesiècle. L'Assommé. *Paris, Sagnier*, 1877, in-18 (La préface vise l'*Assommoir*).
Seillière (Ernest). Emile Zola. *Paris, B. Crasset*, 1922, in-16.
Semhamphoras (Magnus). Révélations prophétiques. La Guerre de Cuba. L'Affaire Zola. *Bruxelles, Lamertin*, 1898, in-12.
Serre (A.). Religion de Goethe et de l'abbé Moigno. — M. Zola. *Paris, J. Gervais*, 1881, in-8.
Pp. 39-70. M. Zola et le Réalisme. Religion. Politique. Littérature.
Sherard (R. H.). Emile Zola. A biographical and critical study, with 3 portraits, facsimile letter and 5 illustrations. *London*, 1893, in-8.
Sicogne (E.). Emile Zola (*Revue internationale*, 1884, pp. 424-436).
Silhouette. Emile Zola par l'autre portrait (*Le Papillon*, 22 mai 1881).
Simon (docteur Paul Max). Temps passé. Journal sans date. *Paris, librairie Bataille et Cie*, 1896, in-32.
Slouchz (N.). Emile Zola, sa vie, son œuvre. *Varsovie*, 1899, in-12. *Avec un portrait.*
Some aspects of Zola (*Macmillan's Magazine*, 1902).
Some French novelists. Zola, Rod, Calmettes, J. de la Brette (*Blakwood's Magazine*, 1894, pp. 583-599).
Sokal (C.). Ein moderner Heldensang : « L'Argent » (*Nord und Sud*, 1891, pp. 270-276).
— La Débâcle de Zola (*Nord und Sud*, 1892, pp. 403-408).
Solari (Emile). La Portée morale de l'œuvre d'Emile Zola. *Paris, Bibliothèque corporative*, 1906.
— Aix-en-Provence et Emile Zola. Avec 2 figures (*Bulletin de l'Association Emile Zola*, 1911, n° 4).
Sorrentino (Albertini). A Emilio Zola (Poème). *Catane*, s. d.
Sosset (Paul). En mémoire d'Emile Zola. *Bruxelles*, 1902.
Souchon (Paul). Elévation pour Emile Zola, Poème (*Bulletin de l'Association Emile Zola*, 1911, n° 4).
Spronck (Maurice). Emile Zola, l'œuvre et l'homme (*Le Correspondant*, 1902, p. 110).
Squillace (F.). Zola e Nordau, apunti critici ed anticritici sulla teoria delle degenerazione nelle letteratura. *Napoli*, 1897, in-8.
Stern (S.). Tolstoï, Zola, und die Judenthum. Vortrag. *Frankfurt*, 1906, in-8.
Stuart Merrill. Emile Zola. (*La Plume*, 15 octobre 1902.)
Swinny (S.). Zola's Paris (*The Westminster Review*, 1898, tome 149).
Symonds (J. A.). La Bête humaine (*Fortnightly Review*, 1891, pp. 452-464).
Tailhade (Laurent). Conférence sur l'œuvre d'Emile Zola, faite à l'Université populaire de Tours, le 30 novembre 1902. *Tours, Impr. du Progrès*, 1903. in-8.
Ten Brink (Jean). Zola et le Naturalisme. *La Haye*, 1880, in-8.
— Emile Zola und Seine Werke. *Braunschweg*, 1887, in-8.
— Litterarische Schetzen en Kriticken (*Leyde*, 1884).
La Terre et le Roman naturaliste (*Le Moniteur*, 4 octobre 1887).
La Terre (étude sur) (*L'Intransigeant*, 26 décembre 1887).

Le Théatre d'Emile Zola (*Revue d'art dramatique*, 15 avril 1887).
Théaux (M.). « Travail » de Zola (*La Grande Revue*, 1901).
Thibaudet (Albert). Réflexions sur la littérature [Le Groupe de Médan] (*Nouvelle Revue française*, décembre 1920).
Tolstoi (comte Léon). Zola, Dumas, Guy de Maupassant. Traduit du russe par M. Halpérine Kaminsky. *Paris, Chailley*, 1896, in-18.
— Zola et Dumas. Le « Non Agir » (*Cosmopolis*, 1896, pp. 761-774).
Topin (Marius). Romanciers contemporains. *Paris, Charpentier*, 1876, in-18.
Touchatout. Le Trombinoscope. *Paris, direction du Tintamarre*, 1881, in-8.
Livraison 6 : Emile Zola, *avec portrait*.
— Le Roman téléphoné aux gens pressés. « Paris » d'Emile Zola, raconté par Touchatout. *Paris, aux bureaux du Tintamarre*, 1898, in-16.
— Suite du roman d'Emile Zola : la Terre. *Paris, aux bureaux du Tintamarre*, 1887, in-16.
Toulouse (E.). Enquête médico-psychologique sur les rapports de la supériorité intellectuelle avec la névropathie. I. Introduction générale. Emile Zola. *Paris, Société d'éditions scientifiques*, 1896, in-18.
— Observations de M. Zola (*Revue de Paris*, 1896, pp. 88-126).
Townshend (E. C.). Towards the appreciation of Zola (*Westminster Review*, 1895, pp. 57-65).
— Rome (*Westminster Review*, 1896, pp. 832-542).
Travail. (Les Quatre évangiles de Zola) (*De Gid.*, 1901).
Troisi (Eugénio). Zola. *Cordoue* (*République Argentine*), 1899.
Troubat (Jules). Plumes et Pinceau. Etudes de littérature et d'art. Rabelais. L'Assommoir. *Paris, Liseux*, 1878, in-16.
— Emile Zola, discours prononcé le 4 octobre 1908 au pèlerinage littéraire de Médan. *Paris, L. Duc et Cie*, 1908.
Tyssandier (Léon). Figures parisiennes. Préface par Arsène Houssaye *Paris, Ollendorff*, 1887, in-16.
Un Juriste. Le Procès (*Revue Blanche*, 1898).
Une Femme française à Emile Zola. *Paris, Hérelle*, s. d.
Van den Bosche. Essais de critique catholique. Les Goncourt. Emile Zola... *Gand*, 1898, in-8.
Van Doorslaer (H.). Théorie et Pratique naturaliste. « Le Roman expérimental » et « Nanà » de M. Emile Zola. *Bruxelles*, 1880, in-8.
Vapereau (G.). L'Année littéraire dramatique. *Paris, Hachette*, 1858-1869, 11 vol. in-12.
Tome VII (1865). Pp. 82-83. E. Zola. *Contes à Ninon*.
Tome VIII (1866). Pp. 92-96. Le Roman d'antichambre et d'alcôve. Peintures indiscrètes. Mlle Leblanc. M. Emile Zola.
Tome X (1868). Pp. 45-49. Le Roman du réalisme physiologiste. M. Emile Zola...
Tome XI (1869). Le Roman physiologiste et médical. M. Emile Zola.
Vergniol (C.). Paris, de Zola (*La Quinzaine*, 1898, 1er avril).
Vermersch (Eugène). Les Hommes du jour. 1re série. *Paris*, 1866, in-16.
Pp. 11. Emile Zola.
— La Chronique scandaleuse. *Paris*, 1868, in-16.
Pp. 19-20. Emile Zola.
Vignier (Ch.). La Jeunesse en révolte, scission des cinq (*L'Evénement*, du 20 août 1888).
Villetard. Causerie. Germinal (*Moniteur Universel*, 30 avril 1888).
Viollis (J.). Observations sur le naturisme (*Mercure de France*, 1897).
Vizetelly (E A.). With Zola in England. *Leipzig*, 1898, in-16.
— Emile Zola, novelist and reformer. *New-York*. 1904, in-8.
Vogué (M. de). La Débâcle, de Zola (*Revue des Deux Mondes*, 1892, pp. 443-459).
— Heures d'Histoire. *Paris, A. Colin*, 1893, in-18.
Wautermiaux. Zola. *Bruxelles*, 1894.
Wedmore (F.). The Comédie Française and M. Zola (*Gentleman's Magazine*, 1879, vol. XXIII, pp. 60 à 72).
Wehrmann (K.). Ueber die Technik Zolas (*Zeitschrift für neufranzösische Sprache und Litteratur*, 1896, pp. 1-57.
Weigand (E.). Essays. Zur Psychologie der Décadence. Zur Psychologie des 19 ten Jahrhunderts. Neue Ausgabe. *München*, 1894.
Weiss (J.J.). Le Théâtre et les mœurs. *Paris, Calmann-Lévy*, 1889, in-18.
Pp. 237-254. *M. Dumas contre M. Zola. M. Zola contre M. Emile Augier.*
Wells (B. N.) Zola and literary naturalism (*Sewanee Review*, 1893, pp. 385-401).
Wells (B.). A century of french fiction. *New-York*, 1898, in-8.
Welten (Oskar). Zola-Abende bei Frau von S. Eine Kritische Studie in Gesprächen. Mit Zolas Porträt *Berlin*, 1883, in-8.
Wilson (S.). L'Assommoir de Zola (*Gentleman's Magazine*, 1878, pp. 737-749).
Winckler (C.). De onderzockingen von Dr Ed. Toulouse over Emile Zola (*De Gids*, 1897).
Witkowski (G.). Les accouchements dans les beaux-arts, dans la littérature et au théâtre. *Paris, Masson*, 1894, in-8.
Wolff (E.). Zola und die Grenzen von Poesie und Wissenschaft. *Kiel*, 1890, in-8.
— Von Shakespeare zu Zola. Zur Entwickelungsgeschichte des Kunststils in der deutschen Dichtnng. *Berlin*, 1902, in-8.
Xau (Fernand). Emile Zola. *Paris, Marpon et Flammarion*, 1880, in-18.
Zohugola (*Le National*, 19 avril 1887).
Zola A M. le docteur Toulouse (*Revue de Paris*, 1896, pp. 85-88.
— Author of « Rome » (*Review of Reviews*, 1896, pp. 491-507).
— As a critic (*The Nation*. 1882, p. 233).
— Parisian Middle Classes (*Scottish Review*, 1883, pp. 301-334).
— (*Revue artistique et Littéraire*, janvier 1887).
— et ses disciples (*Parti national*, 22 août 1887).
— et ses élèves [A propos des soirées de Médan] (*Paris-Journal*, 12 juillet 1880).
— et son roman « La Terre » (*Le Dix-neuvième siècle*, du 20 août, 1888).

Bibliographie

Bibliographie de la France (Tables et feuilletons).

Bibliographie de Belgique.

Bulletin de l'Association Emile Zola. Fondée le 4 juin 1909, *Paris, 47, rue Boursault.*

Le *Bulletin* de cette Association, qui a été dissoute en 1914, a eu neuf numéros en tout, avec cette particularité qu'une scission s'étant produite au sein du Comité, il y a eu *deux numéros 8* publiés simultanément par les deux fractions du comité. Les nos 1 à 8 (inclus) ont été rédigés sous la direction de M. Maurice Le Blond et les nos *8 bis et 9*, sous celle de M. Paul-Hyacinthe Loyson.

Bulletin de la Société littéraire des Amis de Zola, fondée en 1921. *Paris, 35, rue de la Rochefoucault. Nos 1 à 3 inclus* (1923).

Bulletin du Bibliophile.

Carteret (Leopold.). Le Trésor du Bibliophile romantique et moderne. 1801-1875. Editions originales et livres illustrés. *Paris, L. Carteret*, 1923. 3 vol. in-8.

Deffoux (Léon) et Emile Zavie. Le Groupe de Médan. Suivi de deux essais sur le naturalisme. *Paris, Payot*, 1920. in-18.

Desachy (Paul). Bibliographie de l'Affaire Dreyfus. *Paris, Cornely et Cie*, 1905, in-8.

Hanotaux (Gabriel). Histoire de la Nation Française. Tome XIII. Histoire des lettres. Tome II. De Ronsard à nos jours, par Ferdinand Strowski. *Paris, Plon-Nourrit et Cie*, in-4.

Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux. *Paris. 31 bis, rue Victor-Massé.*

Lanson (Gustave). Manuel bibiographique de la littérature française. Nouvelle édition. *Paris, Hachette*, 1921, fort in-8

Laporte (Ant.). Le Naturalisme et l'Immoralité littéraire. Emile Zola, l'homme et l'œuvre, suivi de la bibliographie de ses ouvrages et de la liste des écrivains qui ont écrit pour et contre lui. *Paris, A. Laporte, 18, rue Séguier*, 1894, in-12.

Le Goffic (Ch.). Littérature française au XIXe et XXe siècle. *Paris, Larousse*, 2 vol. in-8.

Lepelletier (Edmond). Emile Zola. Sa vie. Son œuvre. *Paris, Mercure de France*, 1908, in-18.

Lorenz-Jordell. Catalogue général de la librairie française.

Mercure de France Tables des tomes I à LII. *Paris, Mercure de France*, 1898-1907.

Petit de Julleville. Histoire de la littérature française des origines à 1900. *Paris, A. Colin*, 8 vol. in-8.

Polybiblion. Revue bibliographique universelle.

Répertoire méthodique de l'histoire moderne et contemporaine de la France, rédigé sous la direction de Gaston Brière, Pierre Caron, Henri Maistre, et publié sous les auspices de la Société d'Histoire Moderne. *Paris, Boivin et Cie*. 1900, in-8.

Revon (Maxime). Réflexions sur vingt-cinq ans de littérature française (*La Nouvelle Revue critique*, 15 août 1923).

Thieme (Hugo P). Guide bibliographique de la littérature française de 1800 à 1906. *Paris, Welter*, 1907, in-8.

Vicaire (G.). Manuel de l'amateur de livres du XIXe siècle.

OMISSIONS

Page 262.

(titre à ajouter après *Affaire Dreyfus*).

A propos de Lourdes, par Emile Zola. *Lyon, Société des Amis des Livres*, 1894.

Page 264.

La Confession de Claude. *Paris, G. Charpentier, éditeur, 13, rue de Grenelle-Saint-Germain*, 1885, in-18, couv. impr.

Page 277.

Thérèse Raquin, par Emile Zola. *Paris, G. Charpentier, éditeur, 13, rue de Grenelle-Saint-Germain*, 1880, in-18, couv. impr.

Première édition Charpentier.

Il n'est pas fait mention de tirage sur papier de luxe.

Page 279.

(Le Vœu d'une morte, nouvelle édition. *Paris, G. Charpentier et Cie*, 1889).

Ce volume contient, en outre, sous le titre de : *Esquisses parisiennes* les nouvelles suivantes : *La Vierge au cirage.* — Les Vieilles aux yeux bleus. — Les Repoussoirs. — L'Amour sous les toits.

Page 279.

Traductions en langues étrangères, ajouter :

The Fortune of the Rougon, a realistic novel, by Emile Zola. *Paris, libr. Marpon et Flammarion*, 1890, in-18.

The Ladies paradise (Le Bonheur des Dames), a realistic novel, by Emile Zola. *Paris, libr. Marpon et Flammarion*, 1890, in-18.

A Love episode (Une Page d'amour), a realistic novel, by Emile Zola. *Paris, libr. Marpon et Flammarion*, 1890, in-18.

291

PARIS

IMPRIMERIE DE J. DUMOULIN

5, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5

Supplément à la *Bibliographie de la France*, n° 47, du 23 Novembre 1923 243

CERCLE de la LIBRAIRIE
Syndicat des Industries du Livre

SYNDICAT des LIBRAIRES de la Région de Paris

117, boulevard Saint-Germain

A TRAVERS LA LIBRAIRIE

CAUSERIES FRANÇAISES

LIBRARY JAN 22 1924 UNIVERSITY OF TORONTO

SEPTIÈME CAUSERIE

Faite au Cercle de la Librairie le vendredi 11 mai 1923

SUR « LE PARNASSE »

Allocution de M. Eugène Rey.

Mesdames, Messieurs,

A l'époque de mes premières années d'apprentissage dans une des grandes librairies du boulevard, j'eus l'occasion de connaître, parmi beaucoup d'hommes de lettres, M. Tancrède Martel, alors au début de sa carrière. A cette librairie, je le vis fréquemment en compagnie de F. Coppée, Jean Richepin, Catulle Mendès, P. Arène, Th. de Banville, Monselet et beaucoup d'autres encore parmi les écrivains illustres de ce temps.

Les circonstances m'ont permis d'entretenir avec Tancrède Martel des relations suivies depuis de longues années.

Très au courant de sa production littéraire, je puis dire qu'il a gagné l'estime du monde des lettres par sa haute probité d'écrivain soit comme poète, soit comme romancier et historien. C'est à ce double titre, d'ailleurs, qu'il dut le succès de son dernier livre : *Ce que coûtent les rêves*.

Tancrède Martel nous a donc paru désigné, pour venir ici nous parler, en parfaite connaissance de cause, d'une des grandes Écoles littéraires, dont il connut si parfaitement dans sa jeunesse les représentants les plus notoires. La pieuse admiration qu'il a conservé pour leurs œuvres, la grande documentation qu'il en possède, et qui sera particulièrement appréciée dans notre milieu, me permettent de vous assurer du grand intérêt de ce qu'il va nous dire.

LE PARNASSE

Par M. TANCRÈDE MARTEL

Conférence du vendredi 11 mai 1923.

Je remercie mon vieil ami M. Eugène Rey des trop flatteuses paroles qu'il vient de prononcer, et je vais tâcher de les justifier.

Mesdames, Messieurs,

Le Cercle de la Librairie et des industries du livre m'a fait l'honneur de m'appeler à vous entretenir, dans une causerie impartiale et familière, du groupe littéraire qui porta le nom de *Parnasse contemporain*. Cette association de poètes, éclose en 1866, a exercé pendant près de vingt ans une influence considérable et tient une place distinguée dans l'histoire de la poésie française.

Les critiques, au reste, ne lui ont pas été ménagées, critiques qui partaient de haut et souvent sortirent du ton de la courtoisie.

Je me propose donc de passer en revue les principaux parnassiens, de rappeler à votre bon souvenir les plus beaux de leurs poèmes, et ce sera, je crois, la meilleure façon de leur rendre justice, puisque les œuvres vivent surtout par leurs qualités et non par leurs taches. Dans ce jugement, j'écarterai toute passion, toute idée préconçue, malgré les sympathies qu'inspirent les noms, les titres glorieux des chefs de cette association poétique et de leurs disciples, et des amitiés personnelles qui, comme a bien voulu le dire mon ami Eugène Rey, remontent quelques-unes à quarante ans.

Il y a plusieurs façons d'être disciple : on peut l'être en imitant les maîtres dans tout ce qu'ils ont d'imposant et de puissant; on peut être aussi le disciple de quelqu'un tout en conservant sa propre pensée, sa façon de concevoir la poésie, en recevant de lui un enseignement, une tradition, une manière d'exprimer même ses impressions et ses sensations.

Je me hâte de le dire : la qualification d'*école* appliquée au Parnasse n'est point tout à fait exacte. De même que le Romantisme, dont il descend par le culte de la rime riche et de la technique propre à l'art d'écrire en vers, le mot *Parnasse* ne désigne point une école décidée à faire triompher une manière uniforme de penser et de traduire sa pensée, un programme étroit et rigoureux hors duquel il n'est point de salut. Non! le Parnasse ne m'apparaît point comme étant une école poétique, quoi qu'en aient dit certains critiques infiniment spirituels et impartiaux. Le Parnasse, où tant de tempéraments diffèrent, fut le gardien vigilant d'une tradition, pour lui sacrée : la facture du vers français, la prosodie considérée pendant des siècles comme s'adaptant le mieux à notre langue. Et l'on s'explique ainsi la réponse de Sully Prudhomme au réformateur Della Rocca de Vergano, premier apôtre du vers-librisme : « Je ne me sens pas compétent en matière de réforme de notre versification française. Je ne crois pas qu'elle soit née, telle qu'elle est, du caprice des poètes : elle me semble être plutôt un fruit naturel de notre langue... »

Pour connaître la raison d'être du Parnasse, il faut naturellement remonter aux années qui précédèrent son éclosion, — années, non d'anarchie littéraire, mais de néant.

La belle époque, l'âge d'or du Romantisme, c'est l'année 1830. L'état d'esprit romantique se manifeste alors par des chefs-d'œuvre, aujourd'hui devenus classiques, et qui font partie de notre patrimoine national. Hugo, Vigny, Lamartine, Musset, Gautier, Barbier, dans la poésie; Augustin Thierry et Michelet, dans l'histoire; Delacroix, dans la peinture; Berlioz, dans la musique; David d'Angers et Préault, dans la sculpture; Frédérik Lemaître, Marie Dorval, Duprez et Falcon, dans la déclamation dramatique et lyrique, sont les coryphées du Romantisme. Il a eu ses égarés, ses enfants perdus et ses enfants rebelles : Petrus Borel, qui n'en a pas moins laissé un beau sonnet adressé à l'actrice Lucinde Paradol, dont il était amoureux, et Lassailly, l'auteur de ce roman échevelé : *les Roueries de Trialph, notre contemporain avant son suicide*. Mais les écrits de ces enragés n'infirment en rien la gloire des maîtres, pas plus que Scudéry, Chapelain, Pradon, l'abbé d'Aubignac, Donneau de Visé ne font tort à Corneille, Molière et Racine, astres littéraires de leur temps.

Le Romantisme, qui luttait pour la liberté de la pensée dans les lettres et les arts, subit de vives attaques; mais la *Lucrèce* de Ponsard, en 1843, fut le signal d'une réaction vouée à un échec lamentable, sous le nom d' « École du bon sens ». Ponsard, avec sa tragédie incolore et puérile, Emile Augier, avec les vers rocailleux de *Gabrielle*, ne pouvaient rien contre des œuvres chaudes de couleur et de passion, qui rappelaient, par leur flamboyante exécution, les maîtres du seizième siècle, Ronsard et la Pléiade Françoise, — impétueux fleuve de poésie, dont les flots nous charment et émeuvent encore, malgré le dédain de Boileau, l'indifférence du dix-huitième siècle, le scepticisme de tous ceux qui préfèrent à la splendeur du Beau le joli, le maniéré, le convenu!

L'état d'esprit romantique prend fin en 1848, alors que les préoccupations politiques laissent au second plan l'épanouissement des Lettres.

Il y eut, toutefois, l'éphémère groupe d'écrivains qu'on appela « les Bohèmes », dont Murger, Champfleury et quelques autres furent les représentants, surtout dans le roman. Pas plus que ceux du Bon Sens, les écrivains de la Bohème, même les mieux doués, n'arrivèrent à fonder une école.

Combien possédions-nous de vrais poètes, vers 1860? Musset et Desbordes-Valmore étaient morts. Lamartine, pauvre, quasi oublié, se tuait à faire de la copie, s'improvisait critique littéraire, lui, né pour voler en plein ciel! Soulary s'isolait à Lyon avec de spirituels sonnets à peine entrevus par les Parisiens. On ignorait le nom de Mme Ackermann. Baudelaire, il est vrai, avait donné, trois ans auparavant, ses admirables *Fleurs du Mal*, cet éclatant et original chef-d'œuvre! mais le public épelait à peine son nom, illustre depuis sa mort, ce qui justifie le mot amer de Balzac : « La gloire est le soleil des morts. » Seuls, Hugo, en exil, Théophile Gautier, Vigny, Banville, c'est-à-dire de purs romantiques, continuaient à tenir l'étendard poétique, à maintenir la tradition des beaux vers, de leur solide et riche facture. Leconte de Lisle, dont les *Poèmes antiques* datent de 1852, préparait les *Poèmes barbares* dans un isolement farouche, et souffrait de n'être connu que de quelques lettrés.

Car le public ne lisait pas de vrais vers! Moralement, les jeunes rimeurs étaient reçus à coups de fusil, quand ils montraient un manuscrit. Le public avait pourtant ses poètes, et quels poètes! Camille Doucet, apôtre de la considération et chantre du « petit plat » familial :

Tu nous feras, tu sais, ce machin au fromage...

Scribe, le bien-nommé, l'homme qui reçut du ciel, selon Banville, le don de ne pas rimer :

Ah ! dans l'Arabie,
Quel heureux métier,
Quelle belle vie
Mène un chamelier !

Ponsard, enfant gâté de la muse Platitude :

Parlez ! un mauvais acte est une double honte
Pour qui l'ose commettre et n'ose en rendre compte, etc.

En rendre compte, comme dans un journal !

Mesdames et Messieurs, pardonnez-moi d'affliger vos délicates oreilles de ces vers pompiers : ils servent à vous expliquer l'exaspération de ceux qui voyaient s'éteindre peu à peu l'art de la poésie et l'inspiration. Ils en souffraient au plus profond de leur conscience.

Un quatrain de Ponsard avait surtout le don de mette en colère le plus doux des hommes, le parfait poète et conteur Villiers de l'Isle-Adam, ennemi juré du poncif, sous quelque aspect qu'il se produisît :

Promenons encore,
Promenons nos doigts
Sur l'airain sonore
Des tambours crétois.

— « En promenant ses doigts sur l'airain, me disait un jour Villiers de l'Isle-Adam, on n'obtient aucun son. En battant l'airain avec ses doigts, on s'estropie ! »

Brifaut, « poète et littérateur », s'il faut en croire les dictionnaires qui ont recueilli le nom de ce naufragé, Brifaut soulevait encore, par-delà le tombeau, l'admiration de l'enregistrement, des domaines et du timbre ! Lorsque Joseph Autran, le poète de *la Fille d'Eschyle*, revendiqua le fauteuil académique de Brifaut, Méry lui dit, d'un ton solennel : « Prenez garde, mon cher ami, vous êtes victime d'une mauvaise plaisanterie : M. Brifaut n'a jamais existé ! » Méry avait raison. Brifaut, c'était un zéro littéraire, le monsieur dont on dit « qu'il a beaucoup de facilité... » (*Rires*).

Ces versificateurs en baudruche, ces montreurs de marionnettes, ces diseurs de riens, existaient pourtant si bien en chair et en os qu'ils recevaient en plein nez l'encens de la critique, trouvaient des lecteurs, accaparaient les théâtres, les salons et l'Académie Française ! car, chose incroyable, tous les quatre ont été de l'Académie, alors que Gautier et Banville — pour ne parler que de ces deux poètes — n'ont point connu tel honneur, ce qui ne diminue en rien leur renommée.

Le poème didactique, l'épître, le madrigal, le couplet « bien tourné », sévissaient en province; et il existait une « dixième Muse » par département, peut-être deux. Le public prenait ces bonbons, ces platitudes, pour de la poésie et laissait vieillir aux étalages les livres des débutants, — quand on leur permettait de débuter ! — C'était l'époque où triomphait le café-concert, où l'opérette et le vaudeville à couplets suffisaient à la consommation intellectuelle des Parisiens. Ponson du Terrail et Xavier de Montépin régnaient sur la foule; *Rocambole* et *Tromb-al-Cazar* l'emportaient sur le génie !

Qui fit justice de cet atroce néant, qui creva d'un coup de pied le ballon des turpitudes ?

C'est l'honneur du Parnasse, Mesdames et Messieurs, d'avoir accompli cette œuvre d'assainissement littéraire, et ce titre de gloire en vaut bien d'autres.

Un volume de bonne poésie, sorti de chez Poulet-Malassis ou de chez Achille Faure, était alors un événement considérable... pour quatre personnes seulement : l'auteur, l'éditeur, l'imprimeur et le marchand de papier. Silence complet de la critique, majestueuse indifférence du public.

A ce moment parut un jeune audacieux, — un Bordelais que les Muses et l'Orient ont touché d'un de leurs rayons. C'était un enfant de dix-huit ans, ayant nom Catulle Mendès et, pour inséparable ami, le comte Philippe-Auguste-Mathias de Villiers de l'Isle-Adam. Comme ses maîtres, — Gautier, Banville et Leconte de Lisle, — Mendès s'affligeait de voir se tarir peu à peu le grand fleuve de Poésie. Il avait quelque argent; il fonda, en 1859, la *Revue Fantaisiste*, fit appel aux poètes dignes de ce nom, eut pour principal collaborateur Villiers de l'Isle-Adam. Entre autres joyaux poétiques, le descendant du grand-maître de l'ordre de Saint-Jean donnait celui-ci à la *Revue Fantaisiste* :

Les Présents :

Si tu me parles, quelque soir,
Du secret de mon cœur malade,
Je te dirai, pour t'émouvoir,
Une très ancienne ballade.

Si tu me parles de tourment,
D'espérance désabusée,
J'irai te cueillir seulement
Des roses pleines de rosée.

Si, pareille à la fleur des morts
Qui se plaît dans l'exil des tombes,
Tu veux partager mes remords...
Je t'apporterai des colombes.

On pense bien, Mesdames et Messieurs, qu'une revue de jeunes poètes ne pouvait prendre ses ébats dans le Pactole. Le bruit court, depuis Homère, que les poètes ont fait vœu de pauvreté. Au temps de Voltaire, les imprimeurs d'Amsterdam affirmaient même que cette indigence de pistoles était un de leurs plus grands charmes. Le public, donc, ignora la *Revue Fantaisiste*; elle ne fut guère lue que de ses collaborateurs, et c'est ici le cas de rappeler le court dialogue de Balzac et du spirituel Lireux, lorsque celui-ci eût pris la direction de l'Odéon, — ce théâtre dont on a dit que, par le traité de Villafranca, il avait été définitivement annexé à la France. — « Il faut vous appuyer sur le répertoire classique, dit Balzac. Avez-vous un bon sujet pour jouer le rôle du Misanthrope? — Oui, dit Lireux, j'ai mon caissier. » (*Rires.*)

Le caissier de *la Revue Fantaisiste*, lui aussi, pouvait jouer Alceste. N'importe! La jeune littérature fut secouée de sa torpeur. Les poètes inédits eurent un cri d'espérance!

L'exemple de Mendès porta ses fruits : une autre revue de jeunes, *l'Art*, fondée par deux enthousiastes, Louis-Xavier de Ricard et Boutier, eut quelques numéros et pas un seul abonné! Il faut dire que la politique et la sociologie prenaient, en ses colonnes, la place qui appartenait légitimement aux poètes.

Dans le salon de Mme de Ricard, veuve d'un général de la Grande Armée et mère du fondateur de *l'Art*, se réunissaient tous les éphèbes rimeurs aspirant à la renommée et bien résolus à ne pas laisser tuer la Muse par le roman-feuilleton, l'indifférence de la critique, le robuste égoïsme du public. De ces réunions, qui font songer aux pre-

miers cénacles romantiques, sortit une idée : « Puisque les revues ne menaient à rien, pourquoi ne créerait-on pas une publication, un volume exclusivement consacré à la poésie? »

Ainsi naquit *le Parnasse contemporain, recueil des poésies inédites des principaux poètes de ce temps.*

Il s'offrit au public en fascicules dont la réunion devait former le recueil annuel, véritable Salon des poètes. Le premier volume parut en 1866, chez l'éditeur Alphonse Lemerre. Conçu dans le salon de la générale de Ricard, discuté et approuvé chez l'éditeur, il s'échappa d'une modeste boutique portant le numéro 47 du passage Choiseul, sous la forme d'un grand in-octavo, imprimé par Claye sur beau papier vélin. Jamais les poètes ne s'étaient vus à pareille fête!

Mesdames et Messieurs, toute proportion gardée, cette date : 1866, est à retenir. Elle représente, dans les lettres, quelque chose d'analogue à celle de 1830. Par-dessus l'Océan, à travers le temps, Leconte de Lisle, étoile poétique du Parnasse, donnait la main à l'immortel poète d'*Hernani*.

Mais ce titre flamboyant, *le Parnasse contemporain*, ce titre destiné à courir dans Paris, avec toutes les chances et les responsabilités que comportait l'accouplement des deux mots, ce titre, qui l'a trouvé? A qui en remonte l'invention?

Ici, mon embarras commence ; et cet embarras, un poète de beaucoup de talent, Charles Le Goffic, l'a connu, en sa *Littérature française au XIX^e^ siècle.*

Catulle Mendès s'en est attribué la paternité dans son livre de souvenirs, *la Légende du Parnasse contemporain*, publié en 1884. D'autre part, l'éditeur Alphonse Lemerre lui a contesté cette paternité, en un discours prononcé le 24 janvier 1902. Comment les mettre d'accord? Comment les départager? A une telle distance, après d'honorables controverses, le rôle de Salomon devient difficile. Je pense que le mieux est de considérer simplement les résultats, lorsque de telles contestations se produisent. Si Mendès a trouvé, ou croit avoir trouvé le titre, malgré l'opposition de Leconte de Lisle, « qui, dit-il, le jugeait absurde », le recueil a vu le jour grâce à Lemerre ; et ce n'est pas un mince mérite en un temps où les poètes étaient plutôt reçus fraîchement chez les éditeurs.

Aujourd'hui, Mesdames et Messieurs, la situation a bien changé. Trop de fleurs! disait Calchas. A-t-on le droit d'ajouter : « Et pas assez de vrais poètes! » L'avenir, « le gendarme de Dieu », répondra en mettant chacun à sa place. L'avenir sait établir aussi son service d'ordre.

Autrefois la France ne connaissait que deux princes des poètes : le truand de génie François Villon, prince des poètes parisiens, et l'immense Ronsard, prince des poètes français. Aujourd'hui, grâce à la sagesse de notre profession, le principat poétique se transmet sans la moindre conteste. Nous sommes beaucoup plus calmes que le Parlement nommant le chef de l'État, lorsque nous votons pour un « prince », peut-être parce que tous les poètes n'ont pas reçu leur carte d'électeur. Je souhaite de tout mon cœur à nos princes qu'on parle de leur gloire sous le chaume, bien longtemps!

Les poètes, les vrais, les bons poètes, sont considérés en librairie comme des ouvriers littéraires dont la production mérite estime, appui et soutien autant que celle des prosateurs. L'Anthologie Lemerre nous a donné des extraits de 245 poètes, et, dans son *Mouvement poétique français de* 1867 *à* 1900, adressé à M. Georges Leygues, Ministre de l'Instruction publique, Catulle Mendès — patient labeur à admirer! — nous permet de connaître les tendances et l'inspiration, si minces fussent-elles, de 766 porteurs de lyre ayant publié au moins un volume pendant le dix-neuvième siècle. Le rapport de Mendès faisait suite à celui de Théophile Gautier, daté de 1867, où le grand styliste d'*Emaux et Camées* signe son « brevet de poète » à maint parnassien.

Vous le savez mieux que moi, Mesdames et Messieurs, d'autres anthologies sont venues, depuis, témoigner de la fécondité des *fervents de la Muse*, comme on jargonnait dans les sous-préfectures, entre 1857 et 1865, après une partie de manille ou l'éloge d'Octave Feuillet, romancier bien en cour.

Ceci dit, je me permettrai de donner un souvenir à la modeste boutique qui fut le berceau du *Parnasse contemporain*. Voyons dans quel décor vibra et trépida l'œuvre avant d'étudier sa physionomie.

Cette boutique, à l'origine, appartenait au libraire Percepied, lequel bornait son ambition à la vente des missels, des livres de piété et de quelques surannés bouquins d'étrennes. *Corinne ou l'Italie*, de madame de Staël, tenait la première place en cette catégorie livresque. Le talent oratoire du bon Percepied consistait à faire accepter la vénérable *Corinne* comme étant la grande nouveauté du jour!

Mesdames et Messieurs, votre noble et si utile corporation a ses heures d'audace, et j'ajouterai de courage! Toutefois, l'affirmation de Percepied, son systématique rajeunissement de *Corinne*, comptait peu de chances de durée. Les ruines littéraires ont leur beauté, mais elles ont aussi leur acte de naissance. Vint le moment où Alphonse Lemerre, qui avait fait ses premières armes de commis libraire à Saint-Lô, acheta le fonds Percepied. La réimpression de la *Pléiade Françoise* fut le premier succès de sa maison. Mais, pendant longtemps, les anciens clients frappèrent à la porte du numéro 47, dans l'espoir d'y acheter l'Ordinaire de la messe, un catéchisme, ou la *Vie du Bienheureux Jean-Baptiste Vianey, curé d'Ars*.

Le Parnasse était alors retranché dans l'humble boutique comme dans sa forteresse. L'espace manquait. Les quarante-deux Parnassiens du début lisaient leurs œuvres à haute voix, assis sur une marche d'escalier, ou mollement étendus sur le comptoir. Après la lecture d'un poème, la réunion se prononçait sur le sort qui lui était réservé par le mot *admis* ou *refusé*! Peut-être, comme jadis à l'élection d'un roi de Pologne, fallait-il l'unanimité des voix pour conquérir le premier de ces cris tonitruants!

Ces poètes, Mesdames et Messieurs, étaient pour la plupart jeunes, chevelus, barbus ou moustachus, si poilus même, que le regretté Ernest d'Hervilly (et mon vieil ami Eugène Rey ne me démentira pas) le regretté d'Hervilly pouvait se draper dans sa barbe! Ils apportaient, en la lecture de leurs vers, l'enthousiasme, la sonorité, la conviction, le fanatisme du beau. Ils possédaient quelque chose de rayonnant et de farouche : rayon dans le regard, extrême susceptibilité à la vue d'un profane, d'un philistin. Ils aimaient à être chez eux.

Le philistin, ou plutôt la philistine, c'était la vieille dévote affamée de lectures édifiantes, entrée là pour acquérir le petit bouquin, espoir de son âme, espèce de ticket à remettre un jour aux mains de saint Pierre, et qui tombait en plein sur le cénacle des Parnassiens... *Horresco referens!*

A la demande d'un *Parfait chrétien*, une voix éclatante jetait à la face de l'intruse :

> Les ânes de Khamos, les vaches aux mamelles
> Pesantes, les boucs noirs, les taureaux vagabonds
> Se hâtaient sous l'épieu, par files et par bonds;
> Et de grands chiens mordaient le jarret des chamelles,
> Et les portes criaient en tournant sur leurs gonds.

Ou bien François Coppée, espiègle comme un page de la Renaissance, ou un habitant de Montmartre, clamait de sa douce et nerveuse voix, en regardant la cliente dans le blanc des yeux :

> La fatigue nous désenlace.
> Reste ainsi, mignonne. Je veux

Voir reposer ta tête lasse
Sur l'or épais de tes cheveux.
Tais-toi...

Comment oser aller à confesse après avoir entendu de pareils vers?

Et sans doute, au moment où j'ose dérober son temps à un auditoire d'élite, il existe, en quelque cinquième étage de la rue Cassette ou de la rue Madame, une bonne vieille femme aux cheveux blancs tirebouchonnés, qui, entre son chat et sa chaufferette éteinte, charge encore d'une vague malédiction la bande chevelue des Parnassiens. Il se pourrait que les Parnassiens, qui s'accommodaient d'une marche d'escalier, aient troublé la pieuse vieille en ses rêves d'aspiration au fauteuil céleste. Heureusement, Louis Veuillot n'en a rien su.

Aujourd'hui, le numéro 47 du passage Choiseul a donné naissance à six autres boutiques du même éditeur, — ce qui prouve, contrairement à l'opinion du bon Malherbe, cette vérité : les poètes sont plus utiles à l'État que des joueurs de quilles.

Mais le petit local d'où prirent l'essor tant de poèmes, de cris d'espoir et d'enthousiasme, d'intimités, de paysages, de confidences, tous rimés richement, écrits dans une langue forte, imagée, colorée, cette boutique est occupée maintenant par... un marchand de parapluies! Si, comme l'affirment les philosophes, les choses ont une âme, les rêves de cet honorable commerçant doivent être parfois traversés d'un éblouissant et lyrique cortège : Leconte de Lisle, au regard olympien, modernisé par un monocle; Sully Prudhomme, au sourire tendre et morose; Coppée, pensif et ironique, tel un enfant de Paris; Heredia, fier comme un hidalgo dont les poches sont pleines d'or, — l'or de ses rimes! Armand Silvestre, au large rire rabelaisien, fendu comme à coups de sabre... Combien d'admirables pensées, d'idées subtiles et ingénieuses, de sonnets fantasques, de strophes enflammées ont, dans cet étroit local, vibré, rayonné et tonné! Et qui oserait se mettre à couvert d'une pareille tempête poétique, fût-il voué à la vente d'une ombrelle ou d'un riflard!

(*Rires et applaudissements*)

J'ai dit que les Parnassiens étaient au nombre de quarante-deux, à l'heure où leur groupement prit consistance. Je ne puis citer ici que les plus notoires d'entre eux, les volontaires du premier ban, en rappelant leurs principaux volumes de vers.

Il y avait là, dans l'ordre alphabétique : Jean Aicard, l'auteur des *Jeunes Croyances*; Émile Blémont, le poète de *Contes et Féeries* et du *Jardin enchanté*; Henri Cazalis, le poète de *Mélancholia*, célèbre depuis sous le nom de Jean Lahor; François Coppée, dont *le Reliquaire* promettait déjà un grand poète; Léon Dierx, l'altier et tendre chantre des *Lèvres closes*; Édouard Grenier; Georges Lafenestre; Stéphane Mallarmé; Gabriel Marc; Albert Mérat, le poète des *Chimères*; Armand Renaud; de Ricard, l'auteur de *Ciel, Rue et Foyer*; Armand Silvestre; Sully Prudhomme, célèbre dès *les Épreuves*; André Theuriet; Léon Valade; Paul Verlaine, dont les *Poèmes saturniens* annonçaient un maître et apportaient, comme Baudelaire, « un frisson nouveau ».

D'autres avaient publié, ou allaient publier, leur unique ou leur premier volume : José-Maria de Heredia, Anatole France, Albert Glatigny, Ernest d'Hervilly, Emmanuel des Essarts, André Lemoyne, Léon Cladel, Mendès, Villiers de l'Isle-Adam, Robert Luzarche, Jean Vireton... Chaos aboutissant à une harmonie.

Tous n'ont pas connu la gloire, sans doute; mais tous ont possédé l'amour de la Poésie, ont su traduire leurs pensées en artistes habiles et sincères; et beaucoup d'entre eux furent de véritables joailliers de poésie. Si, pour quelques-uns, l'haleine fut courte, si le don de créer n'égala point leur volonté, il n'en faut pas moins leur garder notre estime.

Tous ont réagi contre la mollesse intellectuelle de leur temps. Ils ont reçu dans leur toge, leur pourpoint ou leur cape, les coups de poignard de la critique, subi les sarcasmes de la chronique et les fariboles, imprimées ou verbales, du boulevard. On les a vilipendés dans les salons, au foyer des théâtres, à la brasserie des Martyrs. *Comment peut-on être Persan* ! De prétendus hommes d'esprit se demandaient : *Comment peut-on être Parnassien* ? Ceux-là descendaient, à coup sûr, des contemporains de Montesquieu : ils n'avaient jamais mis les pieds dans l'Iran, le royaume des roses, ni feuilleté de leur vie un volume de poésie, parterre aux mille fleurs !

Maintenant que l'apaisement s'est fait, que le Parnasse a disparu, après avoir fait parler de lui ou exercé son influence pendant vingt ans, de 1866 à 1885, — année de la mort de Victor Hugo, — nous avons peine à concevoir la féroce hostilité de Veuillot et la coupable indifférence de Sainte-Beuve à l'égard des poètes révélés par l'historique in-octavo sorti des presses de Claye.

Veuillot, l'implacable railleur, ne se trompa point en soupçonnant les Parnassiens d'être la postérité poétique d'Hugo, sa bête noire, qu'il poursuivit toujours de sa haine. Il compara le « Parnasse Choiseul » à l'arche de Noé, affirmant qu'il venait là, tous les jours, « un onagre suivi de petits onagres ». Une telle injustice rendit les Parnassiens intéressants.

Sainte-Beuve aurait dû loyalement prendre le contrepied de Veuillot et soutenir un groupe poétique où le talent confinait au génie, où la facture du vers, la solidité de la langue montraient quelque chose de prestigieux. Ce lettré de haut goût, à en croire ses admirateurs, devait d'autant plus rendre justice aux Parnassiens qu'il se disait poète et, même, avait chanté la Rime. Il n'en fit rien, il se déroba. Et c'est alors que le critique des *Lundis* écrivit cette incroyable phrase : « La critique elle-même est un peu aux ordres du public et ne saurait appeler sur les poètes une curiosité, ni forcer une attention qui se porte ailleurs. »

On souffre vraiment d'une telle aberration d'esprit chez un écrivain de talent, un évocateur littéraire, qui compta longtemps des fanatiques.

La critique aux ordres du public ! alors que le devoir d'une saine critique est de diriger, guider le public, de former son goût, de le mettre en présence d'une belle œuvre, de la lui vanter, toute palpitante de vie, dans son feuilleton ! Les vrais critiques, — Diderot, Geoffroy, Philarète Chasles, Gautier, Saint-Victor, même l'aimable Monselet — n'ont pas fait autre chose : rejeter tout parti pris, s'amputer des préférences personnelles au profit d'une œuvre d'art. Mais Sainte-Beuve n'aimait ni Balzac, ni Vigny, ni Stendhal, comprenait peu Baudelaire et s'était vu interdire la maison de Victor Hugo. Il sentait, avec son instinct de félin, que « le Père, là-bas, dans l'Île » exerçait son protectorat sur le Parnasse. Aussi, depuis certaines révélations, Sainte-Beuve fait-il figure équivoque et piteuse mine : poète médiocre, pour ne pas dire plus, critique à deux faces, — la face parisienne et la face helvétique, — mauvais ami, mauvais homme. Il n'a jamais atteint les deux choses qu'il ambitionnait le plus : être beau et être un grand poète. *Inde iræ.*

Entre autres gentillesses prodiguées aux Parnassiens, on les appelait *les impassibles*. On s'autorisait de certains vers qui engageaient leurs auteurs, mais non le groupe tout entier. Verlaine, en ses *Poèmes saturniens*, laissait échapper cet alexandrin :

Est-elle en marbre ou non, la Vénus de Milo ?

Mendès l'avait précédé avec plus de netteté :

Pas de sanglots humains dans le chant du poète !

Un tel principe mènerait loin et anéantirait la belle maxime de Vauvenargues. Mendès l'affirma de nouveau, ce très contestable principe, dans les vers suivants :

La grande Muse porte un peplum bien sculpté,
Et le trouble est banni des âmes qu'elle hante.

Une autre attaque contre le Parnasse se produisit sous la forme d'une satire en vers : *le Parnassiculet contemporain*. Elle amena même un échange de témoins entre Mendès et Paul Arène. Passons sur ce pénible épisode des luttes littéraires, et protestons contre les ridicules dont on gratifia à pleins seaux (sans calembour!) les Parnassiens. Les romantiques luttaient pour la liberté de l'art et le rajeunissement de l'inspiration : on leur décocha de pires insultes. On accusait Delacroix de peindre « avec un balai ivre » ; et, pendant les répétitions d'*Hernani*, Victor Hugo reçut le charitable avis que « s'il ne retirait pas sa sale pièce, on lui ferait passer le goût du pain ». Scribe et Ponsard ne connurent jamais de pareilles missives : ils ne portaient ombrage à personne; ils étaient médiocres par définition, *juste milieu*, *phillipards*, comme la poésie de Casimir Delavigne, la peinture de Delaroche, la philosophie de Cousin et l'éloquence de Villemain.

Leconte de Lisle, pris à partie sous le nom de « Narapatissejou », dédaigna la gaminerie du *Parnassiculet*.

On accusait les Parnassiens d'être une école : ils répondirent, plus tard, il est vrai, par la plume de Catulle Mendès : « Le Parnasse, une école? Mais nous n'avons pas seulement écrit une préface! Nous nous sommes tous liés par des haines communes et des amours pareilles. Le groupement parnassien ne s'est fait sur aucune théorie, sur aucune esthétique particulière. Jamais l'un de nous n'a entendu imposer à un autre son optique d'art... »

État d'esprit, oui. École, non! Des admirations et des haines communes, mais pas de chapelle, pas de ces églises littéraires où l'on se targue d'être seul à posséder la vérité, l'intelligence, la clef du lumineux sanctuaire où s'épanouissent l'art et le beau. La grande qualité du poète et de l'artiste, c'est l'indépendance, l'obéissance à son instinct personnel, la mise en valeur, dans une forme aussi belle et aussi claire que possible, des dons qu'il a reçus d'un mystérieux pouvoir. Mais indépendance ne veut pas dire abandon complet de l'instrument artistique. Toute œuvre d'art doit avoir sa forme précise. Il n'est point de peinture sans dessin ni couleur, point de musique sans harmonie, point de poésie sans prosodie. Et nous savons que le mot prosodie sous-entend des accessoires : la rime, la mesure, la variété, l'harmonie des coupes et des rythmes. Il s'agit, en un mot, d'introduire le plus d'art possible dans la noble langue du poème. Un chef-d'œuvre vit autant par l'ensemble que par les détails.

Cet amour, ce culte de la prosodie traditionnelle française, les Parnassiens l'ont tous possédé et s'en sont glorifiés avec raison. Ils ont eu des défauts personnels résultant de l'individualité, du tempérament, d'une vision particulière des hommes et des choses : mais à tous, il sera beaucoup pardonné parce qu'ils ont aimé la Poésie comme une souveraine maîtresse.

Poète et critique à plume d'or, Théophile Gautier, seul, jugea sainement ses nouveaux confrères. « Le Parnasse contemporain, dit-il, est comme une anthologie où chaque talent a mis sa fleur. Dans ce bouquet printanier, quelques roses d'antan ont été admises, puisque nous y figurons en compagnie d'Émile et d'Antony Deschamps ; mais ce n'est là qu'une marque de bon souvenir de jeunes débutants aux jeux du Cirque pour de vieux athlètes, qui feraient peut-être bien de déposer leur ceste comme Entelle. Le ton du livre, tout à fait moderne, représente assez justement l'état actuel de la poésie... » — Et le grand poète part de là pour étudier, avec une rare sagacité, les

vétérans comme Leconte de Lisle, — « soleil central de ce système poétique et autour duquel gravitent des astres implanés assez nombreux, sans compter les comètes vagabondes » — et les jeunes dont il vient de saluer l'apparition.

Le second volume du *Parnasse contemporain* parut en 1869. Aux noms déjà connus s'ajoutent ceux de quelques autres amis du groupement. Les poèmes sont sensiblement d'une inspiration plus large, le talent s'affirme. Leconte de Lisle, chef du groupe, réunit autour de lui de dignes compagnons.

Deux romantiques de date différente, Gautier et Banville, applaudissent à cet effort littéraire, pour lequel on a sonné le ralliement. Hugo est la grande admiration du Parnasse, le puissant lyrique forgeant le vers avec un génie d'exécution qui tient du miracle. De même que Chateaubriand, qu'il le voulût ou non, fut le père du Romantisme, l'exilé de Guernesey est le père spirituel du Parnasse, sans trop sans douter peut-être.

Banville, dans une ballade exquise (et vous voudrez bien me permettre de vous la lire), salue la paternité d'Hugo, tout en nous restituant la physionomie littéraire de l'époque :

BALLADE DE VICTOR HUGO, PÈRE DE TOUS LES RIMEURS

En ce temps dédaigneux, la Rime
A force amants et chevaliers.
Ces chanteurs, pour qu'on les imprime,
Accourent chez nos hôteliers
De Voiron, pays des toiliers,
D'Auch, de Nuits, de Gap ou de Lille,
Et nous en avons par milliers,
Mais le père est là-bas, dans l'île.

Les uns, devant le mont sublime,
Bâtissent de grands escaliers
Qui vont jusqu'à la double cime;
Ceux-là, comme des oiseliers,
Prennent des rythmes singuliers,
Ou rejoignent l'abbé Delille
Par le chemin des écoliers;
Mais le père est là-bas, dans l'île.

D'autres encor tiennent la lime;
D'autres, s'adossant aux piliers,
Heurtent la sottise unanime
De leurs fronts, comme des béliers;
D'autres, effrayant les geôliers
Du grand cri de Rouget de l'Isle,
Brisent nos fers et nos colliers;
Mais le père est là-bas, dans l'île.

ENVOI

Gautier, parmi ces joailliers,
Est prince, et Leconte de Lisle
Forge l'or dans ses ateliers.
Mais le père est là-bas, dans l'île.

Au reste, cette royauté poétique d'Hugo sera reconnue par un ancien adversaire, l'unique survivant de l'école dite du *bon sens*. Au banquet solennel de 1882, Émile Augier, remarquable auteur dramatique en prose, lèvera son verre en l'honneur d'Hugo en disant : « Au Père! »

Le retour d'exil de l'illustre maître resserra les liens qui l'unissaient au Parnasse. Pendant le siège de Paris, les prétendus impassibles devinrent autant de Tyrtées. Leconte de Lisle, Coppée, Theuriet, Glatigny, Émile Bergerat, Mendès, — qui s'était retiré du groupe parnassien depuis trois ans, — dirent leurs espoirs, flétrirent le Barbare, saluèrent ceux qui mouraient pour la patrie.

Mais, bien avant la guerre de 1870, le Parnasse s'était imposé à l'attention des vrais lettrés et d'un public d'élite. Il avait tenu bon sous l'averse des sarcasmes : les vrais martyrs sont souriants!

Une autre publication de Lemerre, *Sonnets et Eaux-fortes*, réunit à quatorze poètes vétérans vingt-huit poètes nouveaux. Trois de ces sonneurs de sonnets étaient de l'Académie Française. Sept autres — tous Parnassiens à l'exception d'Auguste Barbier — devaient s'asseoir un jour parmi les Quarante. Victor Hugo n'avait pas encore écrit le merveilleux sonnet : *Ave, dea, moriturus te salutat*, dédié à la fille de Théophile Gautier, Judith Gautier; mais, ayant à cœur d'être avec les Parnassiens, il enrichit le recueil d'une eau-forte.

Le catalogue de l'éditeur du *Parnasse contemporain* daté de 1871, et devenu rare, ressemble à la fanfare du triomphe.

Il mentionne les *œuvres complètes* de Leconte de Lisle et de François Coppée! Les Parnassiens ont vaincu : leurs poèmes sont lus, discutés, ce qui signifie que leurs livres se vendent. Dans le journal *le XIX^e^ Siècle*, Sarcey, en consacrant un long et élogieux article à Sully Prudhomme, a reproduit plusieurs de ses sonnets. Le Parnasse, malgré vents et marées, par sa production soutenue, son élan, la variété, la diversité de ses inspirations, fait un miracle : il crée l'acheteur du volume de vers!

Le Passant, de Coppée, joué à l'Odéon deux ans avant, s'enlève comme du pain. Les commis de librairie se passionnent, poussent à la vente des poètes. L'état d'esprit parnassien a répandu le joli volume, bien composé, bien imprimé, qui semble sourire aux femmes et aux jeunes filles sous sa couverture bouton d'or. On lit les poètes! Et parmi eux, les Parnassiens tiendront le premier rang jusqu'à l'heure où apparaîtront les Décadents, destinés eux-mêmes à reculer devant les Symbolistes.

L'heure est venue, Mesdames et Messieurs, de faire la revue des Parnassiens, de juger ces poètes et leurs œuvres. En pareil cas, rien ne vaut comme la lecture.

J'en suis convaincu : vous connaissez déjà leurs principaux titres de gloire. Presque tous les Parnassiens ont un poème que tout le monde sait par cœur; mais ce poème devenu populaire, ce poème su des écoliers, des collégiens, aussi bien que des gens du monde et des ouvriers, ne saurait donner une idée complète du génie ou du talent de l'auteur.

Leconte de Lisle n'est point seulement le chantre de *Midi, roi des étés* et du *Dies Iræ* : il a produit d'aussi beaux, d'aussi émouvants poèmes, ne serait-ce, pour commencer, que l'étonnant sonnet *la Mort d'un lion* :

Etant un vieux chasseur, altéré de grand air
Et du sang noir des bœufs, il avait l'habitude
De contempler de haut les plaines et la mer,
Et de rugir en paix, libre en sa solitude.

Aussi, comme un damné qui rôde dans l'enfer,
Pour l'inepte plaisir de cette multitude
Il allait et venait dans sa cage de fer,
Heurtant les deux cloisons avec sa tête rude.

L'horrible sort, enfin, ne devant plus changer,
Il cessa brusquement de boire et de manger;
Et la mort emporta son âme vagabonde.

O cœur toujours en proie à la rébellion,
Qui tourne, haletant, dans la cage du monde,
Lâche, que ne fais-tu comme a fait ce lion ?

(*Applaudissements.*)

Voici maintenant l'homme qui se souvient de son premier amour, au milieu des émotions, des angoisses de la vie littéraire, et garde dans l'âge mûr comme une plaie au cœur, — plaie que le temps ne cicatrisera jamais ! De là ce chef-d'œuvre, *le Manchy*, une des plus splendides inspirations de notre poésie et, j'ose le dire, de la poésie de tous les temps, de tous les climats, de toutes les latitudes :

Sous un nuage frais de claire mousseline,
Tous les dimanches au matin,
Tu venais à la ville en manchy de rotin,
Par les rampes de la colline.

La cloche de l'église alertement tintait;
Le vent de mer berçait les cannes;
Comme une grêle d'or aux pointes des savanes,
Le feu du soleil crépitait.

Le bracelet aux poings, l'anneau sur la cheville,
Et le mouchoir jaune aux chignons,
Deux Tellingas portaient, assidus compagnons,
Ton lit aux nattes de manille.

Ployant leur jarret maigre et nerveux, et chantant,
Souples dans leurs tuniques blanches,
Le bambou sur l'épaule et les mains sur les hanches,
Ils allaient le long de l'Etang.

Le long de la chaussée et des varangues basses
Où les vieux créoles fumaient,
Par les groupes joyeux des Noirs, ils s'animaient
Au bruit des bobres madécasses.

Dans l'air léger flottait l'odeur des tamarins;
Sur les houles illuminées,
Au large, les oiseaux, en d'immenses traînées,
Plongeaient dans les brouillards marins.

Et tandis que ton pied, sorti de la babouche,
Pendait, rose, au bord du manchy,
A l'ombre des Bois-noirs touffus et du Letchi
Aux fruits moins pourprés que ta bouche;

Tandis qu'un papillon, les deux ailes en fleur,
Teinté d'azur et d'écarlate,
Se posait par instants sur ta peau délicate
En y laissant de sa couleur;

On voyait, au travers du rideau de batiste,
Tes boucles dorer l'oreiller,
Et, sous leurs cils mi-clos, feignant de sommeiller,
Tes beaux yeux de sombre améthyste.

Tu t'en venais ainsi, par ces matins si doux,
De la montagne à la grand'messe,
Dans ta grâce naïve et ta rose jeunesse,
Au pas rythmé de tes Hindous.

Maintenant, dans le sable aride de nos grèves,
Sous les chiendents, au bruit des mers,
Tu reposes parmi les morts qui me sont chers,
O charme de mes premiers rêves !

(*Applaudissements.*)

Quel paysage, quelle vision ! Et l'on a appelé un tel poète un impassible !

Je vais vous dire *les Roses d'Ispahan*. Vous verrez avec quel bonheur d'expression, quelle grâce infinie, quelle délicieuse harmonie, Leconte de Lisle descend de son Himalaya poétique pour se faire caressant et tendre.

Les roses d'Ispahan, dans leur gaine de mousse,
Les jasmins de Mossoul, les fleurs de l'oranger
Ont un parfum moins frais, ont une odeur moins douce,
O blanche Léilah ! que ton souffle léger.

Ta lèvre est de corail et ton rire léger
Sonne mieux que l'eau vive et d'une voix plus douce,
Mieux que le vent joyeux qui berce l'oranger,
Mieux que l'oiseau qui chante au bord du nid de mousse.

Mais la subtile odeur des roses dans leur mousse,
La brise qui se joue autour de l'oranger
Et l'eau vive qui flue avec sa plainte douce,
Ont un charme plus sûr que ton amour léger.

O Léilah ! depuis que de leur vol léger
Tous les baisers ont fui de ta lèvre si douce,
Il n'est plus de parfum dans le pâle oranger,
Ni de céleste arome aux roses dans leur mousse.

L'oiseau, sur le duvet humide et sur la mousse,
Ne chante plus parmi la rose et l'oranger ;
L'eau vive des jardins n'a plus de chanson douce,
L'aube ne dore plus le ciel pur et léger.

Oh ! que ton jeune amour, ce papillon léger,
Revienne vers mon cœur d'une aile prompte et douce,
Et qu'il parfume encor les fleurs de l'oranger,
Les roses d'Ispahan dans leur gaine de mousse.

Vous avez pu juger de la musique de ces vers. Comme moi, vous pensez sans doute qu'il était honteux de ridiculiser de pareils artistes.

On peut appliquer aux Parnassiens ce que Gautier pensait des Romantiques : « Tous ces prétendus échevelés, sans frein, qui, soi-disant, n'écrivaient que sous l'inspiration de la fièvre chaude, étaient au contraire des *contrapuntistes* consommés, chacun dans sa sphère, et en état de conclure une fugue avec une régularité parfaite. Le soin rigoureux de la forme et de la couleur, les difficultés architectoniques, la nouveauté de détail qu'ils s'imposaient, demandaient un bien autre travail que la soumission aux vieilles règles reconnues et souvent peu observées... »

La seconde étoile du Parnasse fut Sully Prudhomme. Gautier disait de lui qu'il se mêlait à l'âme universelle des choses.

Sully Prudhomme est un penseur, un philosophe, dont les méditations s'expriment dans des poèmes « d'une tristesse qui ne berce pas, mais qui pénètre », ainsi que l'a écrit Jules Lemaître. Mais ce penseur exquis a l'adoration de la femme. Les orages du cœur, il ne les a pas seulement dits dans la célèbre pièce, *le Vase brisé*. Les stances intitulées *Tes yeux* sont d'une pureté, d'une harmonie, où se révèle l'âme raffinée d'un vrai lyrique :

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Des yeux sans nombre ont vu l'aurore;
Ils dorment au fond des tombeaux
Et le soleil se lève encore.

Les nuits, plus douces que les jours,
Ont enchanté des yeux sans nombre:
Les étoiles brillent toujours
Et les yeux se sont remplis d'ombre.

Oh ! qu'ils aient perdu le regard,
Non, non, cela n'est pas possible !
Ils se sont tournés quelque part
Vers ce qu'on nomme l'invisible.

. . . . . .

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Ouverts à quelque immense aurore,
De l'autre côté des tombeaux
Les yeux qu'on ferme voient encore.

(*Applaudissements.*)

Quoi de plus cruel qu'un amour trahi ! Quel amant sincère n'a frissonné en voyant au bras d'un autre la femme aimée, la compagne choisie pour toujours ! Écoutons Sully Prudhomme nous dire sa douleur, dans les strophes *les Voici* :

Son heureux fiancé l'attend; moi je me cache.
Elle vient, je l'épie, en murmurant tout bas
Ce reproche, le seul que son oubli m'arrache :
Vous ne m'aimiez donc pas ?

Les voici tous les deux ; ils vont l'un près de l'autre.
Ils se froissent les doigts en cueillant des lilas.
— Vous oubliez le jour où ma main prit la vôtre :
Vous ne m'aimiez donc pas ?

Heureuse elle rougit, et le jeune homme tremble,
Et la douceur du rêve a ralenti leurs pas.
— Vous oubliez le jour où nous allions ensemble;
Vous ne m'aimiez donc pas ?

Il s'est penché sur elle en murmurant : « Je t'aime !
Sur mon bras laisse aller, laisse peser ton bras. »
— Vous oubliez le jour où j'ai parlé de même;
Vous ne m'aimiez donc pas ?

Oh ! comme elle a levé cet œil bleu que j'adore !
Elle m'a vu dans l'ombre et me sourit, hélas !
— Que vous ai-je donc fait pour me sourire encore
Quand vous ne m'aimiez pas ?

J'ai parlé de la philosophie de Sully Prudhomme. Cette philosophie proclame comme le plus saint des devoirs la fraternité, la solidarité humaine :

Un songe

Le laboureur m'a dit en songe : « Fais ton pain,
Je ne te nourris plus, gratte la terre et sème. »
Le tisserand m'a dit : « Fais tes habits toi-même. »
Et le maçon m'a dit : « Prends la truelle en main. »

Et, seul, abandonné de tout le genre humain
Dont je traînais partout l'implacable anathème,
Quand j'implorais du ciel une pitié suprême,
Je trouvais des lions debout sur mon chemin.

J'ouvris les yeux, doutant si l'aube était réelle :
De hardis compagnons sifflaient sur leur échelle,
Les métiers bourdonnaient, les champs étaient semés.

Je connus mon bonheur et qu'au monde où nous sommes,
Nul ne peut se vanter de se passer des hommes;
Et depuis ce jour-là je les ai tous aimés.

(*Applaudissements.*)

Voilà l'impassibilité affichée par les « petits onagres » qui suivaient Leconte de Lisle ! En notre temps, livré aux systèmes les plus ardents, j'avoue que le socialisme de Sully Prudhomme occupe la première place dans mon cœur.

J'arrive à François Coppée. Il fut l'enfant chéri, l'enfant gâté du Parnasse. Tout réussit au petit employé de ministère, dont *le Reliquaire*, dès son apparition, révéla la personnalité originale et sincère, quoique des malveillants l'aient accusé de rimer de la prose.

Il y a sur lui un jugement d'Anatole France qui précise admirablement son rôle poétique. « Celui-ci, écrit France, a beaucoup aidé à aimer. Ce n'est pas par méprise qu'on l'a admis dans l'intimité des cœurs. C'est un poète vrai. Il est naturel. Par là, il est presque unique, car le naturel dans l'art est ce qu'il y a de plus rare, je dirai presque que c'est une espèce de merveille. » En 1869, *le Passant* donna d'un seul coup la gloire à Coppée. Les *Intimités*, *les Humbles*, les *Promenades et Intérieurs* lui valurent d'être adopté par le peuple parisien pour son poète favori.

Oui, il a beaucoup aimé les petits et les humbles, mais l'amour lui a souvent inspiré d'émouvants poèmes, tel celui-ci :

Vieux brouillon de lettre

Adieu ! J'ai peur d'aimer. Quittons-nous ce soir même.
Je te ferais souffrir et tu me rendrais fou.
Ainsi qu'une coquette ôte un collier qu'elle aime,
Je détache à regret tes bras blancs de mon cou.

Adieu ! l'Amour viendrait. Bornons-nous au caprice.
Ne nous torturons pas des larmes du départ.
Adieu ! mon cœur blessé saigne à sa cicatrice.
J'ai tant souffert, vois-tu, pour avoir fui trop tard.

Adieu ! pour nous punir de notre fantaisie,
L'Amour veille, il nous guette, et le malheur le suit,
Pareil à ce bourreau qu'une reine d'Asie
Postait pour égorger ses amants d'une nuit.

Huit jours tu m'appartins, — ô joie, ivresse, gloire ! —
Avec des soirs d'été pour sublime décor;
Et, parmi les amours étoilant ma mémoire,
Nos amours sont ainsi que des planètes d'or.

Mais, puis-je, pauvre et fier, te garder, toi, trop belle ?
C'est impossible, hélas ! Épargnons-nous des pleurs.
Si nous tardions encor, — la vie est si cruelle ! —
Nos soupirs d'aujourd'hui deviendraient des douleurs.

Ayons pitié de nous ! Fuyons-nous, mon amie !
Mais souffre qu'en un rêve où sont mouillés mes yeux,
Je te revoie encor dans mes bras endormie
Et pose entre tes seins le baiser des adieux !

Coppée, ce sourire, ce fidèle ami des humbles, ce parnassien ardent, familier, toujours guidé par le cœur, relève de Victor Hugo plutôt que de Leconte de Lisle. Son vers, souple, aisé, qui semble parfois raser la terre, atteint aussi les hauts sommets et chante en plein azur, éclatant comme une trompette, solidement forgé, tendre et gracieux pourtant, d'où ce sonnet que n'eût point désavoué le poète de *Toute la Lyre* :

Pour une blonde inconnue

Je ne vous connais pas, mais pas le moins du monde.
Je ne sais rien de vous, pas même votre nom,
Pas même la couleur de vos yeux; rien, sinon
Que vous êtes jolie et que vous êtes blonde.

Ce caprice vous vint, pendant une seconde,
De vouloir de mes vers, et je n'ai pas dit : « Non. »
Vos cheveux sont l'aurore, et, pareil à Memnon,
Il faut qu'à ce lever de soleil je réponde.

Car un amour perdu, mais dont je souffre encor,
Naguère m'inspira pour un front nimbé d'or;
Ce sont des cheveux blonds qui me firent poète.

Toute blonde me rend mon ancienne langueur;
Aussi pour vous ces vers ont chanté dans ma tête,
Rythmés aux battements plus émus de mon cœur.

José-Maria de Heredia fut un parnassien célèbre dès la première heure, et des plus signalétiques et ardents. Mais la gloire, celle que donnent à la fois les lecteurs éclairés, les amants de la poésie, l'élite du public, n'auréola son nom qu'à partir de 1893, année où parurent les radieux *Trophées*, vingt-sept ans après la fondation du Parnasse.

Possesseur d'une incomparable maîtrise, véritable orfèvre de poésie, Heredia est peut-être de tous les parnassiens celui qui poussa jusqu'à l'absolu raffinement, jusqu'à l'ivresse, la construction du vers français. Sa forme est d'une pureté, d'une richesse, d'une élégance, qui n'excluent en rien les grandes et philosophiques pensées. Sa couleur est éblouissante ; ses évocations dénotent un esprit largement impressionné par l'antiquité grecque et romaine. Nul n'ignore son sonnet *Antoine et Cléopâtre*; mais en voici deux aussi royalement ciselés :

ÉPIGRAMME FUNÉRAIRE

Ici git, Étranger, la verte sauterelle
Que durant deux saisons nourrit la jeune Hellé,
Et dont l'aile vibrant sous le pied dentelé
Bruissait dans le pin, le cytise ou l'airelle.

Elle s'est tue, hélas! la lyre naturelle,
La muse des guérets, des sillons et du blé;
De peur que son léger sommeil ne soit troublé,
Ah! passe vite, ami, ne pèse point sur elle.

C'est là. Blanche, au milieu d'une touffe de thym,
La pierre funéraire est fraîchement posée.
Que d'hommes n'ont pas eu ce suprême destin!

Des larmes d'un enfant sa tombe est arrosée,
Et l'Aurore pieuse y fait, chaque matin,
Une libation de gouttes de rosée.

(*Applaudissements.*)

LE RÉCIF DE CORAIL

Le soleil sous la mer, mystérieuse aurore,
Eclaire la forêt des coraux abyssins
Qui mêle, aux profondeurs de ses tièdes bassins,
La bête épanouie et la vivante flore.

Et tout ce que le sel ou l'iode colore,
Mousse, algue chevelue, anémones, oursins,
Couvre de pourpre sombre, en somptueux dessins,
Le fond vermiculé du pâle madrépore.

De sa splendide écaille éteignant les émaux,
Un grand poisson navigue à travers les rameaux;
Dans l'ombre transparente indolemment il rôde;

Et brusquement, d'un coup de sa nageoire en feu,
Il fait, par le cristal morne, immobile et bleu,
Courir un frisson d'or, de nacre et d'émeraude.

Léon Dierx débuta, en 1864, par *Poèmes et Poésies*. Il est donc parnassien d'avant le Parnasse et fut un des plus convaincus. Disciple de Leconte de Lisle, avec un vol moins puissant, mais une tendresse plus pénétrante, il a attaché son nom à des poèmes délicieux. L'homme était doux, un peu mélancolique : ses œuvres reflètent bien sa belle âme. Voici, de ce prince des poètes, — car il le fut en 1898 après la mort de Mallarmé, — l'admirable pièce *Au Jardin* :

Le soir fait palpiter plus mollement les plantes
Autour d'un groupe assis de femmes indolentes
Dont les robes, ainsi que d'amples floraisons,
D'une blanche harmonie éclairent les gazons.
Une ombre par degrés baigne ces formes vagues;
Et sur les bracelets, les colliers et les bagues
Qui chargent les poignets, les poitrines, les doigts,
Avec le luxe lourd des femmes d'autrefois,

Du haut d'un ciel profond d'azur pâle et sans voiles,
L'étoile qui s'allume allume mille étoiles.
Le jet d'eau dans la vasque au murmure discret
Retombe en brouillard fin sur les bords; on dirait
Qu'arrêtant les rumeurs de la ville au passage
Les arbres agrandis rapprochent leur feuillage
Pour recueillir l'écho d'une mer qui s'endort
Très loin, au fond d'un golfe où fut jadis un port.
Elles ont alangui leurs regards et leurs poses
Au silence divin qui les unit aux choses,
Et qui fait, sur leurs seins qu'il gonfle par moment,
Passer un fraternel et doux frémissement.
Chacune dans son cœur laisse en un rêve tendre
La candeur de la nuit par souffles lents descendre;
Et toutes, respirant ensemble dans l'air bleu
La jeune âme des fleurs dont il leur reste un peu,
Exhalent en retour leurs âmes confondues
Dans des parfums où vit l'âme des fleurs perdues.

Stéphane Mallarmé, pour qui l'on restaura le principat poétique, est une figure des plus curieuses et sympathiques. *L'après-midi d'un Faune*, paru en 1876, révélait un poète d'une obscurité voulue, inséparable de son esthétique. Il se rattache à Baudelaire, à Gérard de Nerval, et nous apparaît comme l'initiateur des Symbolistes, école féconde en individualités, en poètes originaux et habiles.

Voici, de Mallarmé, extrait de son volume *Vers et Prose*, publié seulement en 1893, cinq ans avant sa mort, un poème intitulé *Apparition* :

La lune s'attristait. Des Séraphins en pleurs
Rêvant, l'archet au doigt, dans le calme des fleurs
Vaporeuses, tiraient des mourantes violes
De blancs sanglots glissant sur l'azur des corolles.
C'était le jour béni de ton premier baiser.
Ma songerie, aimant à me martyriser,
S'enivrait savamment du parfum de tristesse
Que, même sans regret et sans déboire, laisse
La cueillaison d'un rêve au cœur qui l'a cueilli.
J'errais donc, l'œil rivé sur le pavé vieilli,
Quand, avec du soleil aux cheveux, dans la rue
Et dans le soir, tu m'es en riant apparue,
Et j'ai cru voir la fée au chapeau de clarté,
Qui, jadis, sur mes beaux sommeils d'enfant gâté
Passait, laissant toujours de ses mains mal fermées
Neiger de blancs bouquets d'étoiles parfumées.

Paul Verlaine, parnassien de la première heure avec les *Poètes saturniens*, quitta le Parnasse, trois ans plus tard, avec son recueil : *Fêtes Galantes*, daté de 1869. On a tout dit de sa vie vagabonde. Mais les poètes vivent surtout par leurs œuvres. Il faut reconnaître que, malgré ses singularités de rythme, Verlaine est un grand poète, un solitaire, un puissant isolé, quoique le Symbolisme l'ait adopté pour son chef.

Qui ne connaît l'admirable poème : *Green*, de l'errant dont l'existence agitée fait songer à Rutebeuf et à Villon? Mais aussi quelle étonnante confession dans le poème *Sagesse*!

Ecoutez la chanson bien douce
Qui ne pleure que pour vous plaire.
Elle est discrète, elle est légère,
Un frisson d'air sur de la mousse!

La voix vous fut connue (et chère ?)
Mais à présent elle est voilée
Comme une veuve désolée,
Pourtant comme elle est encor fière,

Et dans les longs plis de son voile
Qui palpite aux brises d'automne,
Cache et montre au cœur qui s'étonne
La vérité comme une étoile.

Elle dit, la voix reconnue,
Que la bonté c'est notre vie,
Que de la haine et de l'envie
Rien ne reste la mort venue.

Elle parle aussi de la gloire
D'être simple sans plus attendre,
Et de noces d'or et du tendre
Bonheur d'une paix sans victoire.

Accueillez la voix qui persiste
Dans son naïf épithalame.
Allez, rien n'est meilleur à l'âme
Que de faire une âme moins triste!

Elle est « en peine » et « de passage »,
L'âme qui souffre sans colère,
Et comme sa morale est claire!...
Écoutez la chanson bien sage.

Les chères mains qui furent miennes,
Toutes petites, toutes belles,
Après ces méprises mortelles
Et toutes ces choses païennes,

Après les rades et les grèves,
Et les pays et les provinces,
Royales mieux qu'au temps des princes,
Les chères mains m'ouvrent les rêves.

Mains en songe, mains sur mon âme,
Sais-je, moi, ce que vous daignâtes,
Parmi ces rumeurs scélérates,
Dire à cette âme qui se pâme ?

Ment-elle, ma vision chaste,
D'affinité spirituelle,
De complicité maternelle,
D'affection étroite et vaste.

Remords si chers, peine très bonne,
Rêves bénis, mains consacrées,
O ces mains, ces mains vénérées,
Faites le geste qui pardonne!

— « Gestas, dit le Seigneur, entrez en Paradis », écrit Anatole France dans la célèbre nouvelle où il met en scène Verlaine. La postérité a pardonné à Gestas, comme elle a pardonné à Villon et au « pauvre Lélian ». La poésie est un autre baptême : elle efface tout !

Par *les Poèmes dorés* et *les Noces Corinthiennes*, ses deux premières étapes vers la gloire, Anatole France se rattache au Parnasse, quoique le premier de ces volumes date de 1873 et l'autre de 1878. Ce poète altier, impressionnant interprète d'une philosophie à la fois païenne et chrétienne, figure d'ailleurs dans le recueil des *Sonnets et Eaux-Fortes*, en la société des plus notoires parnassiens. France, depuis longtemps l'un de nos grands prosateurs et merveilleux stylistes, semble comme poète cousiner ou voisiner avec Leconte de Lisle, mais il conserve une effigie personnelle. Il a sa frappe, tantôt douce, tantôt majestueuse, toujours apparentée à celle des puissants maîtres de la poésie :

La mort d'une libellule

Sous les branches de saule, en la vase baignées,
Un peuple impur se tait, glacé dans sa torpeur,
Tandis qu'on voit sur l'eau de grêles araignées
Fuir vers les nymphéas que voile une vapeur.

Mais, planant sur ce monde où la vie apaisée
Dort d'un sommeil sans joie et presque sans réveil,
Des êtres, qui ne sont que lumière et rosée,
Seuls agitent leur âme éphémère au soleil.

Un jour que je voyais ces sveltes demoiselles,
Comme nous les nommons, orgueil des calmes eaux,
Réjouissant l'air pur de l'éclat de leurs ailes
S'enfuir et se chercher par dessus les roseaux,

Un enfant, l'œil en feu, vint jusque dans la vase
Pousser son filet vert à travers les iris,
Sur une libellule ; et le réseau de gaze
Emprisonna le vol de l'insecte surpris.

Le fin corsage vert fut percé d'une épingle,
Mais la frêle blessée en un farouche effort,
Se fit jour et, prenant ce vol strident qui cingle,
Emporta vers les joncs son épingle et sa mort.

Il n'eût pas convenu que sur un liège infâme
Sa beauté s'étalât aux yeux des écoliers :
Elle ouvrit pour mourir ses quatre ailes de flamme,
Et son corps se sécha dans les joncs familiers.

L'aimable Gérard de Nerval, en évoquant sa romantique jeunesse, écrit : « En ce temps-là je ronsardisais. » Anatole France pourrait dire : « J'ai sonnettisé. » Et dans quelle délicieuse langue !

Le mauvais ouvrier

Maître Laurent Coster, cœur plein de poésie,
Quitte les compagnons qui, du matin au soir,
Vignerons de l'esprit, font gémir le pressoir ;
Et Coster va rêvant selon sa fantaisie :

Car il aime d'amour le démon Aspasie.
Sur son banc, à l'église, il va parfois s'asseoir,
Et voit dans la vapeur flotter sur l'encensoir
La Dame de l'Enfer que son âme a choisie.

Ou bien encor, tout seul, au bord d'un puits mousseux,
Joignant ses belles mains d'ouvrier paresseux,
Il écoute sans fin la Sirène qui chante.

Et je ne puis non plus travailler, ni prier :
Je suis, comme Coster, un mauvais ouvrier,
A cause des yeux noirs d'une femme méchante.

(*Applaudissements.*)

Albert Glatigny !

A ce nom se dresse devant nous la silhouette maigre et marmiteuse du meilleur garçon de la terre, l'auteur des *Vignes folles* et des *Flèches d'or*, un des mieux doués parmi les parnassiens du premier ban. La nécessité le força de monter sur le chariot de Thespis, en vue d'y gagner quelques drachmes, mais il en descendit n'ayant pas même un triobole dans la main !

Son talent était ailleurs : verveux, vivant, pittoresque, ennemi de tout ce qui est bas et mesquin :

MAIGRE VERTU

Elle a dix-huit ans et pas de poitrine,
Sa robe est très close et monte au menton,
Rien n'en a gonflé la chaste lustrine,
Elle est droite ainsi qu'on rêve un bâton.

Son épaule maigre a des courbes folles
Qui feraient l'orgueil des angles brisés;
Ses dents, en fureur dans leurs alvéoles,
Semblent dire : Arrière !... au chœur des baisers.

Ses yeux sont gris trouble, et des sourcils rares
Ombrent tristement un front bas et plat
Qu'oppriment encor des bandeaux bizarres
De petits cheveux châtains sans éclat.

Heureux qui fera tomber les ceintures
De cette angélique enfant. O trésor,
Qui fait des sirops et des confitures
Telles que jamais on n'en fit encor !

Ça n'a pas de cœur ! La moindre fadaise
La fait aussitôt rougir jusqu'aux yeux,
Et de sa figure atone et niaise
Rien n'a déridé l'aspect soucieux.

Sa mère en est fière et se voit revivre
Dans ce mannequin rebutant et sec,
Dans ce long profil aux reflets de cuivre
Fait pour maintenir l'Amour en échec.

Et ça doit pourtant se changer en femme !
J'ignore au moyen de quel talisman;
Mais on chantera son épithalame,
Un baby rosé lui dira : « Maman ! »

Qui donc remplira ce devoir austère ?
Ne cherchons pas loin. Dieu, dans sa bonté,
A créé pour elle un jeune notaire,
Homme sérieux, de blanc cravaté.

Et tous deux feront d'autres jeunes filles
Aux regards sans flamme, aux coudes pointus.
Pour qu'on voie encore au sein des familles
Fleurir le rosier des maigres vertus.
(*Rires. Applaudissements.*)

Ernest d'Hervilly, le poète du *Harem*, a écrit un vers fameux :

Mon aïeul au long bras, le singe vénérable.

Mesdames et Messieurs, admirons ce vers pour sa belle frappe et sa plénitude, mais laissons au poète la responsabilité de l'idée qu'il y attache. (*Rires.*)

Quoique très parisien d'esprit, d'Hervilly a le sens et l'amour de l'exotique. Le sonnet *Tima* caractérise bien cet aspect de son talent :

Bizarre comme un singe et pareille aux houris,
Tima riait, Tima croquait une praline ;
Son pied émergeait nu d'un flot de mousseline,
Sur des carreaux épais, brodés d'or et fleuris.

Petit pied gras et fin, blanc comme un grain de riz !
Chaque ongle étroit semblait fait d'une cornaline.
Tima berçait son front d'une façon câline
Et, riant, grignotait un bonbon de Paris.

Le dur soleil d'Alger brûlait sur les terrasses,
Mais Tima souriait au voyageur roumi :
Heure passée à l'ombre, ô souvenir ami !

Et lorsque, fils-de-chien, de mes lèvres voraces
Je baisais son pied nain pour la première fois,
Tima rit largement, une dragée aux doigts...

Avec *la Belle Saïnara*, d'Hervilly sut introduire dans le vers français la chaude couleur japonaise. On lui doit aussi *le Bonhomme Misère*, légende médiévale qui fait songer aux temps primitifs de notre théâtre et traduit une pensée de large et humaine philosophie.

Villiers de l'Isle-Adam, le génial conteur d'*Akédysséril* et des *Contes cruels*, fut un parnassien d'avant le Parnasse. Ses premiers vers s'intitulent *Isis* et parurent à Lyon, chez Perrin. Je vous ai dit quelques vers de lui. En voici d'autres, d'une délicieuse concision :

ÉBLOUISSEMENT

La Nuit sur le grand mystère,
Entr'ouvre ses écrins bleus :
Autant de fleurs sur la terre
Que d'étoiles dans les cieux !

On voit ces ombres dormantes
S'éclairer, à tous moments,
Autant par les fleurs charmantes
Que par les astres charmants.

Moi, ma Nuit au sombre voile
N'a, pour charme et pour clarté,
Qu'une fleur et qu'une étoile :
Mon amour et ta beauté !

Albert Mérat et Léon Valade ont été, par l'amitié et leur commun amour de la poésie, comme deux frères siamois. Ensemble, ils écrivirent ce charmant recueil de sonnets : *Avril*, *Mai*, *Juin* ; ensemble, ils traduisirent l'*Intermezzo* d'Henri Heine.

Mérat fut un poète habile, fécond, d'une inspiration pure, élégante, soutenue ; son nom demeure attaché aux *Chimères*, à *l'Idole*, aux *Villes de Marbre*, aux *Poèmes de Paris*, recueils qui contiennent la fleur de son talent printanier et prime-sautier :

Réveil

Avril revient. Salut à son jeune réveil !
Les paupières du ciel se rouvrent, longtemps closes,
Et les fleurs de pêcher, comme des lèvres roses,
Se tendent au baiser de flamme du soleil.

La colline s'émeut du renouveau vermeil,
Et, douce, elle sourit à la douceur des choses,
Voyant avec le froid fuir les brouillards moroses
Et les bois composer un bouquet sans pareil.

En avril, la colline est une jeune fille :
Un léger vêtement d'émeraude l'habille,
Le plus fin qu'elle puisse avoir, et le premier.

Pour chevelure elle a le vert frisson des branches,
Pour souffle le parfum des aubépines blanches,
Et porte à son corsage une fleur de pommier.

Léon Valade avait l'amour, la compréhension de Paris, et il l'admirait « jusque dans ses verrues ». C'est un poète aimable, parnassien d'avant la lettre, puisque ses premiers vers datent de 1863. Le recueil : *A mi-côte*, paru onze ans après, confirma la maîtrise de Léon Valade. Ce poète n'a pas eu, de son vivant, la place et la renommée qui lui étaient légitimement dues. Je lui emprunte deux sonnets caractérisant la diversité de son inspiration :

Nuit de Paris

Le ciel des nuits d'été fait à Paris dormant
Un dais de velours bleu piqué de blanches nues,
Et les aspects nouveaux des ruelles connues
Flottent dans un magique et pâle enchantement.

L'angle, plus effilé, des noires avenues,
Invite le regard, lointain vague et charmant.
Les derniers Philistins, qui marchent pesamment,
Ont fait trêve aux éclats de leurs voix saugrenues.

Les yeux d'or de la Nuit, par eux effarouchés,
Brillent mieux, à présent que les voilà couchés...
C'est l'heure unique et douce où vaguent, de fortune,

Glissent d'un pas léger, sur le pavé chanceux,
Les poètes, les fous, les buveurs, et tous ceux
Dont le cerveau fêlé loge un rayon de lune.

Dans *A mi-côte*, Valade a gracieusement commenté une tradition chère à tous les cœurs de vingt ans, *la Marguerite* :

Les amoureux (qui n'est naïf, aimant?)
Ont cet usage observé comme un rite,
D'aller aux prés cueillir la marguerite
Pour s'assurer qu'on les aime, et comment.

Chaque pétale a sa réponse écrite :
Un peu, beaucoup, ou passionnément,
Ou pas du tout... Et leur vague tourment
Du mot final s'adoucit ou s'irrite.

Si l'amour, fait de joie ou de douleur,
Dit son secret, c'est dans toute la fleur
Plutôt qu'en l'un ou l'autre des pétales,

Car tout, l'oubli comme le souvenir,
La langueur tendre et les hauteurs fatales,
Au cœur aimé tout cela peut tenir.

Armand Silvestre semble descendre de Rabelais avec ses contes en prose; mais il fut un poète chaud et vibrant, par dessus tout un chantre passionné des belles formes féminines. Parnassien très convaincu, il a subi l'influence de Gautier sans rien perdre de sa personnalité. Je cueille, au hasard, dans son recueil *le Pays des Roses*, ce sonnet, où il proclame son admiration pour l'éternelle adorée :

Cet amour sans espoir m'épouvante, et pourtant
C'est de lui que j'attends mes dernières ivresses.
Sur l'océan calmé des lointaines tendresses
Il brille, dans ma nuit, comme un phare éclatant.

Vers mon désir austère il se penche, apportant
Le sacrilège oubli des divines caresses,
Et, dans un rêve plein de langueurs charmeresses,
Il endort mon esprit douloureux et flottant.

C'est un poison mortel dont se nourrit ma fièvre
Et que tes yeux cruels inclinent à ma lèvre,
Brûlant comme la flamme et pur comme le miel.

Comme un lys vénéneux sous une aube éperdue,
Ta beauté m'enveloppe, et, voilant l'étendue,
Cache à mes yeux la terre, à mes regards le ciel!

Jean Lahor, de son vrai nom le docteur Henri Cazalis, débuta avant la fondation du Parnasse avec des *Chants Populaires d'Italie*. Parnassien d'avant la lettre, il relève de Leconte de Lisle par l'ampleur des idées, la sérénité de l'expression poétique et, puisqu'il faut tout dire, un amer désenchantement. Son tempérament d'artiste s'accuse surtout dans le volume *l'Illusion*.

Les vers de Jean Lahor sont forgés d'une main sûre : ils atteignent parfois à la sereine beauté des *Poèmes barbares*, comme dans le court poème *Unisson* :

L'orgue de mon âme résonne
Quand, me tenant devant la mer,
De son âme aussi qui frissonne
Sur moi passe le souffle amer.

Et large et triste un chant s'élève,
Très vague comme un air ancien,
Et ce chant est le chant du rêve
Qui trouble mon être et le sien ;

Et c'est comme la plainte immense
Des cœurs vaincus, mais où toujours
L'espoir inlassé recommence
D'inassouvissables amours !

Les vers qui vont suivre semblent relever de Baudelaire. Jean Lahor fut un de ses fanatiques lecteurs. Ils font partie du recueil *Mélancholia* et datent, par conséquent, des plus beaux temps parnassiens :

La Bête

Qui donc t'a pu créer, sphynx étrange, ô Nature !
Et d'où t'ont pu venir tes sanglants appétits ?
C'est pour les dévorer que tu fais tes petits,
Et c'est nous, tes enfants, qui sommes ta pâture.

Que t'importent nos cris, nos larmes et nos fièvres ?
Impassible, tranquille, et ton beau front bruni
Par l'âge, tu t'étends à travers l'infini,
Toujours du sang aux pieds et le sourire aux lèvres !

Ici, Jean Lahor s'est attaqué au grand mystère. J'ai parlé d'une parenté avec Baudelaire. On doit y ajouter celle de Vigny. Quoi qu'il en soit, ces huit vers pourraient servir de légende à une des plus belles eaux-fortes de Félicien Rops.

Catulle Mendès a beaucoup écrit. Ses premiers vers, *Philoméla*, sont antérieurs d'un an au Parnasse contemporain. En une production très féconde, affirmée dans le poème, le roman, le théâtre, la critique, l'histoire littéraire, il s'est toujours tenu à l'avant-garde, quoique fortement imprégné d'influences diverses, parmi lesquelles celles d'Hugo, de Musset et de Leconte de Lisle. Il a été reflet plutôt que créateur ; mais il faut rendre hommage à son enthousiasme, lorsqu'il fonda *la Revue Fantaisiste* et, vers 1876, *la République des Lettres*.

Je vais, Mesdames et Messieurs, vous dire *le Lion*, un noble poème que j'emprunte au recueil *Contes Épiques*.

Comme elle était chrétienne et n'avait pas voulu,
Pour de vains dieux d'argile ou de bois vermoulu,
Allumer de l'encens ni célébrer des fêtes,
Le préteur ordonna de la livrer aux bêtes ;
Et comme elle était jeune et vierge, et rougissait
Quand l'œil d'un juge impur sur elle se fixait,
Une clause formelle en l'édit contenue
Précisa qu'au supplice on la livrerait nue.
Nue, et le sein voilé de ses chastes cheveux,
Elle entra dans le cirque. En quatre bonds nerveux
Un lion, famélique et rugissant de joie,
Jaillit de la carcere et vint flairer la proie.
Le peuple regardait, étrangement jaloux,
Palpiter ce corps blanc près de ce mufle roux,
Et montrait, allumé d'une affreuse luxure,
Des rictus de baisers, peut-être de morsure.

Elle, chaste, tirait ses cheveux sur son sein.
Cependant le lion, instinctif assassin,
Entre-bâillait déjà sa gueule carnassière.
— « Lion! » dit la chrétienne... Alors, dans la poussière,
On le vit se coucher, doux et silencieux.
Et, comme elle était nue, il ferma les deux yeux.
(*Applaudissements.*)

Il me faut donner un souvenir à Louis-Xavier de Ricard, fondateur de la revue *l'Art*, revue qui s'immola, faute d'abonnés, devant *le Parnasse contemporain*.

De Ricard aurait pu, comme ses amis du passage Choiseul, illustrer son nom. Mais le démon de la sociologie tua en lui le poète. De son second et dernier volume, *Ciel, Rue et Foyer*, je détache un sonnet d'amour :

SOUHAIT.

Autour de ta beauté, qu'il caresse de l'aile,
L'essaim blond de mes vers bourdonne ses adieux,
Et ravive un moment son éclair jeune et frêle
A la splendeur profonde et calme de tes yeux.

Ces vers sont tes enfants ; ton sein chaud et fidèle
Leur ouvrit constamment son asile joyeux ;
Et par de longs fils d'or, ta magique prunelle
Dirigera leur vol dans l'Infini des cieux.

Après avoir, quatre ans, soigné notre couvée,
Nous lui livrons enfin la Liberté rêvée ;
Ah ! dans dix ans encor, puisse un essaim plus beau,

Moissonnant le jardin de tes grâces écloses,
En verser, en chantant, les myrtes et les roses
Sur notre vieil amour, toujours jeune et nouveau !

En dehors de la galerie poétique dont nous venons de parcourir les fresques, les marbres, les tableaux, les esquisses, il existe des poètes de grand talent, trop jeunes pour avoir été du Parnasse, mais épousant les idées parnassiennes, tout au moins en ce qui concerne le culte de la prosodie française : Charles Cros, l'auteur du *Coffret de Santal*, où se trouvent deux purs chefs-d'œuvre, *le Fleuve* et *l'Archet* ; Maurice Rollinat, le poète des *Névroses*, dont les maîtres sont incontestablement Baudelaire et Edgar Poë ; Edmond Haraucourt, esprit profond, poète de noble et vaste envergure, disciple respectueux de Leconte de Lisle, mais original par sa propre pensée ; Gabriel Vicaire, le chantre des *Emaux Bressans* et du *Bois Joli*, grand amant des prairies et des champs, poète de la vie familière et paysanne, artiste d'une magnifique virtuosité dans les poèmes traditionnels à forme fixe, notamment la ballade ; André Gill, poète, peintre, caricaturiste, brisé en pleine sève par une implacable maladie.

André Gill a rimé, en 1873, de concert avec Jean Richepin, un sombre et pittoresque drame en un acte, *l'Étoile*. Dans son petit recueil, *la Muse à Bibi*, en collaboration avec Louis de Gramont, se trouve le splendide sonnet *Horoscope*, un des plus beaux de notre langue et qui symbolise, hélas ! la destinée de bien des poètes :

Malgré les larmes de ta mère,
Ardent jeune homme, tu le veux,
Ton cœur est neuf, ton bras nerveux,
Viens lutter contre la chimère !

Use ta vie, use tes vœux
Dans l'enthousiasme éphémère,
Bois jusqu'au fond la coupe amère,
Regarde blanchir tes cheveux.

Isolé, combats, souffre, pense;
Le sort te garde en récompense
Le dédain du sot triomphant,

La barbe auguste des apôtres,
Un cœur pur et des yeux d'enfant
Pour sourire aux enfants des autres.

(*Applaudissements.*)

Combien d'autres poètes à tendances parnassiennes j'oublie, pour ne pas abuser de vos instants, ne serait-ce que Raoul Gineste, l'auteur du *Rameau d'Or* !

Il y eut aussi quelques poètes, sincères admirateurs de Victor Hugo, qui se laissèrent appeler « le groupe des Vivants », mais sans aucune attache avec le Parnasse : Jean Richepin, le puissant lyrique, le poète des *Gueux* et de *la Mer*; Maurice Bouchor, le poète des *Symboles*; Raoul Ponchon, poète de *la Muse au Cabaret*, savant et négligé, pittoresque et plein de joviale humeur, en un mot l'arrière-petit-fils de Saint-Amant.

Le premier salon parnassien avait été celui de Mme de Ricard. Ses disciples allèrent présenter leurs hommages à Victor Hugo, rue de Clichy, puis avenue d'Eylau, et défilèrent devant l'éléphant doré portant une tour qui décorait le salon du maître.

Beaucoup de parnassiens, vieux ou jeunes, se retrouvèrent, à Montmartre, chez Nina de Villard, dame rentée, mal mariée, fougueusement éprise d'art et de poésie.

On a dit, de ce dernier salon parnassien, qu'il ressemblait à un réfectoire et accordait trop de place aux bohèmes. L'intention justifie tout. N'oublions pas que chez Nina de Villard sont nées d'originales et curieuses compositions poétiques et musicales, et qu'elle empêcha tant qu'elle put Pégase de galoper vers l'hôpital.

Le Parnasse eut sa raison d'être. L'année 1549, avec *la Défense et Illustration de la langue française*, de Du Bellay; 1636, avec *le Cid*, de Pierre Corneille; 1830, avec la bataille d'*Hernani*; 1866, avec la fondation du *Parnasse*, sont des dates à jamais célèbres, des jalons lumineux dans le champ si vaste, riche et varié de l'histoire des Lettres et de la Poésie françaises.

Les Parnassiens ont été les gardiens et les défenseurs de la prosodie traditionnelle, nationale, qui nous a donné tant de chefs-d'œuvre : la rime riche, la mesure, la variété, la diversité des coupes et des rythmes. Les chefs-d'œuvre nouveaux ne suppriment pas les chefs-d'œuvre anciens ! Les Parnassiens n'auraient jamais renoncé au privilège dont jouit la poésie française et européenne, — privilège qui est comme sa particule, sa marque de noblesse : le droit d'écrire la première lettre d'un vers avec une majuscule. Ils se seraient plutôt fait couper la main ! Persister en beauté leur parut plus poétique que d'innover dans le bizarre.

Ils ont magnifiquement ciselé et ont appris à d'autres à ciseler le vers français. Hugo l'a dit : « Le vers c'est le marbre, la prose c'est l'airain. Le vers a plus de chance de durée que la prose parce qu'il se vulgarise plus difficilement et ne se dissout jamais en monnaie... La beauté pure veut le vers. »

Enfin, le Parnasse semble avoir proclamé, resserré la collaboration idéale et pratique de l'homme de lettres, de l'éditeur, du libraire, de l'imprimeur, de toutes les

vocations et intelligences qui contribuent à la naissance de cet aliment, de ce pain intellectuel : LE LIVRE ! A ce point de vue, grâce à vous, la France n'a rien à apprendre des autres nations. Cette supériorité, vous ne négligez rien pour la maintenir à la face du monde : vous aussi, typographes, relieurs, brocheurs, fabricants de papier, libraires et commis-libraires, vous savez combien vaut une tradition.

Il ne me reste plus, Mesdames et Messieurs, qu'à prendre congé de vous en vous remerciant de l'aimable et bienveillante attention avec laquelle vous avez écouté un poète parlant de ses maîtres et de ses aînés.

(*Applaudissements.*)

Supplément à la *Bibliographie de la France*, n° 48, du 30 Novembre 1923

CERCLE
de la LIBRAIRIE
Syndicat
des Industries du Livre

SYNDICAT
des LIBRAIRES
de la
Région de Paris

117, boulevard Saint-Germain

322

A TRAVERS LA LIBRAIRIE

CAUSERIES FRANÇAISES

LIBRARY OF THE JAN 22 1924 UNIVERSITY OF TORONTO

DIXIÈME CAUSERIE

Faite au Cercle de la Librairie le 22 juin 1923

SUR « LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE CONTEMPORAIN »

Allocution de M. Eugène REY

Mesdames, Messieurs,

Le sujet qui va être traité tout à l'heure, et que comporte la dernière causerie de notre premier programme, a une importance capitale dans l'œuvre d'éducation professionnelle que nous avons commencé à réaliser.

Cette causerie sera la préface de la longue étude qui commencera à l'automne prochain et qui sera consacrée à *la Littérature contemporaine*.

La tâche était lourde d'exposer dans son ensemble un pareil sujet, je veux donc remercier bien vivement M. André Billy d'avoir bien voulu accepter de l'entreprendre.

Sa collaboration complète très heureusement celles que nous avons eu la bonne fortune de rencontrer précédemment auprès des écrivains de haute valeur, qui ont, ici même, fixé, pour notre éducation professionnelle, les grandes figures qui en sont la base.

En faisant appel au concours d'André Billy, nous avions la certitude de rencontrer, unie à une conscience littéraire estimée du monde des Lettres, un talent vigoureux et personnel qui a conquis sa place au premier rang de la critique littéraire de notre époque.

Vous verrez que nous ne nous sommes pas trompés.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE CONTEMPORAIN

Par M. André BILLY

Mesdames, Messieurs,

Ce n'est pas sans quelque appréhension que j'ai accepté le très grand honneur de vous parler ce soir après la brillante série de conférences que vous avez entendues. Mon appréhension était d'autant plus vive que l'objet de cette causerie a je ne sais quoi d'ingrat et d'abstrait, et en tout cas d'extrêmement général et schématique, ce qui, je le crains bien, va m'obliger à entrer dans des explications un peu sèches, arides et ennuyeuses.

La littérature contemporaine dont j'ai à vous faire, Mesdames et Messieurs, un exposé succinct, est infiniment complexe et multiforme. Il est bien entendu que ce que je vais vous dire ne doit être qu'une sorte de préparation à la série de conférences qui vous sera faite l'hiver prochain et où le mouvement des Lettres modernes vous sera exposé dans tous ses détails par les personnalités les plus représentatives des diverses tendances qui se sont manifestées depuis vingt-cinq ans. Tout ce que je vais vous dire, ce soir, doit constituer, en quelque sorte, une transition, à la fois une conclusion à ce que vous avez entendu déjà et un avant-propos à ce que vous entendrez dans la suite.

Je sais parfaitement que je ne parle pas ici à un public ordinaire; je parle à des gens qui vivent au milieu des livres, mais qui sont trop souvent obligés de se contenter d'un contact en quelque sorte matériel et extérieur avec eux. Beaucoup d'entre vous, Messieurs, manipulent des livres du matin au soir et n'ont jamais le temps de les ouvrir. Beaucoup d'entre vous ont dans l'esprit une liste indéfinie de titres d'ouvrages et ils ne savent que très confusément à quoi ces titres d'ouvrages correspondent. Ils ont la tête pleine de noms d'auteurs, et ces noms sont pour eux dépourvus de signification vivante.

Comment, d'ailleurs en serait-il autrement. On ne peut pas vous demander de lire tous les livres qu'on vous donne à vendre, vous avez autre chose à faire, et d'ailleurs y consacreriez-vous toutes vos journées que vous n'y arriveriez pas! Je puis en parler savamment, moi qui, comme tous mes confrères de la critique littéraire, reçois en moyenne dix livres nouveaux par jour. Notre devoir est, bien entendu, de les lire tous, et ce devoir, les auteurs ne se gênent pas pour nous le rappeler de temps à autre assez sévèrement; mais le malheur veut que les journées n'aient que vingt-quatre heures et que la vie de l'homme ne dépasse pas, en moyenne, une soixantaine d'années. Alors il est inévitable que beaucoup de romans, de volumes de vers, de recueils de chroniques, de critique et d'histoire, demeurent sur les rayons de nos bibliothèques sans être jamais coupés.

Pour se tenir au courant du mouvement littéraire actuel, les critiques en sont réduits à taper un peu dans le tas, si j'ose m'exprimer ainsi, à piocher au hasard sur ce talus de livres qui, tous les matins, s'élève et se renouvelle sur leur table. Au hasard, j'exagère! Ce n'est qu'une façon de parler que je m'empresse de retirer, car on ne se gênerait pas pour me la reprocher à l'occasion. La vérité, c'est que les critiques littéraires obéissent, en accomplissant leur besogne, à quelques principes, à quelques idées maîtresses dont les unes sont communes à la plupart d'entre eux, dont les autres sont personnelles à chacun, et qui leur permettent de ne pas se perdre tout à fait dans le labyrinthe infiniment compliqué des tendances littéraires contemporaines.

Ce sont, Mesdames et Messieurs, ces quelques principes, ces quelques idées maîtresses de la critique, c'est ce fil conducteur que je me propose de dérouler ce soir devant vous. Je serais trop heureux si, après m'avoir entendu, vous emportiez d'ici une vision de notre littérature qui ne soit pas trop confuse, trop embrouillée, grâce à laquelle vous soyez à même de vous retrouver au milieu de cette floraison de livres luxuriante, mais sauvage et désordonnée.

*
* *

Les dernières conférences qui vous ont été faites avaient trait à l'école naturaliste dans le domaine du roman, et à l'école parnassienne dans le domaine de la poésie. L'aboutissement de ces deux tendances se situe approximativement vers 1885 à 1890, c'est-à-dire une dizaine d'années avant la fin du dix-neuvième siècle. C'est vers cette date qu'a pris naissance le mouvement symboliste, lequel a procédé d'un sentiment de réaction à la fois contre le formalisme parnassien et la trivialité naturaliste.

Qu'est-ce donc qu'a été ce symbolisme dont le nom est si connu et dont l'essence l'est beaucoup moins? On vous en fera, la saison prochaine, un exposé détaillé. Je dois me borner ce soir à vous en résumer la philosophie et l'esthétique, et il faut ici que je fasse appel à toute votre indulgence et à toute votre attention, car je vais être forcément un peu pédant, chose qu'on ne pardonne guère, en général, à un conférencier.

Sainte-Beuve a dit : « Dans tous les arts, il s'agit bien moins, au début, de faire mieux que les autres, que de faire autrement. »

Faire autrement que les parnassiens, leurs aînés, c'était évidemment pour les jeunes poètes symbolistes rompre la discipline prosodique trop rigoureuse instituée par Banville, par Leconte de Lisle, par Heredia, etc., et tendre vers l'excès contraire, c'est-à-dire rejeter toute espèce de règle en matière de vers. « Chez les symbolistes, a écrit l'un d'eux, chacun crut à la nécessité d'une technique personnelle pour exprimer ses propres sentiments. Il y eut aussi l'instinct d'assouplir et d'élargir le vers que les parnassiens avaient réduit au rôle presque exclusif d'interprète de sensations plastiques et avaient enclos dans des rythmes monotones accusés par des rimes prévues. Le vers libre, au contraire, devait ondoyer selon toutes les émotions du poète, sans que nulle règle rigoureuse intervînt pour en entraver les mouvements. »

Vous avez là, en quelques mots, toute la théorie de la technique symboliste, qu'on peut qualifier d'un certain point de vue d'esthétique anarchiste, et qui, en tout cas, se fonde sur des conventions essentiellement individuelles, sur des règles que le poète n'a point reçues toutes faites de la tradition et de l'usage, mais qu'il crée, qu'il invente selon les caprices de son aspiration et les mouvements de son

émotion. C'est-à-dire, en somme, que cette esthétique a supprimé toute règle prosodique en attendant de supprimer, ainsi qu'elle l'a fait plus tard, quand la seconde génération symboliste, ou la troisième, en a poussé les conséquences à l'extrême, toute règle psychologique, toute règle intellectuelle, toute règle mentale, tout rapport avec le sens commun.

Il y a deux conceptions du symbolisme, et j'en discutais encore l'autre jour avec mon ami Edouard Dujardin qui fut, vers 1885-1890, un des promoteurs de cette école poétique. Il y a une conception d'après laquelle le symbolisme ne serait autre que du romantisme évolué, perfectionné, approfondi, du romantisme intégral. Et cela peut, en effet, se soutenir très bien, si l'on considère que le romantisme, d'origine essentiellement libertaire, ne fut pas entièrement conséquent avec lui-même en conservant, à quelques modifications près, la prosodie plastique. Victor Hugo s'est vanté d'avoir accompli, dans l'ordre littéraire, une révolution analogue à celle qui fut faite en 1789 dans l'ordre politique. Sauf le respect que je lui dois, Victor Hugo a exagéré. Il est vrai que son vers diffère du vers de Boileau pour la courbe, le relief, la couleur, le mouvement, mais il en garde les caractéristiques principales qui sont la constante du nombre des syllabes, et de l'emplacement de la césure, l'interdiction de l'hiatus et la nécessité de la rime. L'alexandrin de Victor Hugo a douze pieds comme celui de Boileau; comme celui de Boileau il est coupé par une césure entre le sixième et le septième pied. Comme celui de Boileau il obéit à la règle de l'e muet, comme celui de Boileau il garde la rime obligatoire.

Pour les romantiques, la rime fut plus tyrannique encore que pour les classiques, et nous avons vu chez les parnassiens cette tyrannie confiner à l'absurde. En somme, la prosodie de Banville constitue, sur la prosodie classique, plutôt une aggravation qu'un relâchement. Or tout l'effort philosophique du dix-neuvième siècle fut un effort de libération et d'affranchissement. Rompant avec la prosodie de leurs aînés, on peut dire que les symbolistes ont été conséquents, non seulement avec eux-mêmes, mais avec l'exemple qu'ils avaient reçu des grands négateurs, des grands démolisseurs des époques précédentes.

Mais il y a une autre conception du symbolisme selon laquelle ils procèderaient d'un ordre de beauté entièrement nouveau, fondé sur les harmonies et les mouvements secrets de l'inconscient.

Il convient toutefois de remarquer que l'esthétique de l'inconscient s'était déjà fait jour dans le romantisme avec Baudelaire, avec Gérard de Nerval, avec Mallarmé, Verlaine et Rimbaud, les véritables précurseurs de la nouvelle école.

Je ne vous parlerai pas de Baudelaire sur qui M. Fernand Vandérem vous a dit de la meilleure façon ce qu'il y avait à dire. Quand à Gérard de Nerval, il fut un poète exquis dont la gloire grandit de jour en jour. Je me contenterai de vous en réciter tant bien que mal le fameux sonnet intitulé : *El Desdichado* qui, en sa forme romantique, contient déjà une inspiration nettement symboliste.

Notez bien, Messieurs, le caractère capricieux, visionnaire de ce poème, son étrange capacité de suggestion. Vous les retrouverez dans beaucoup de poèmes de l'école symboliste.

Je suis le ténébreux, le veuf, l'inconsolé,
Le prince d'Aquitaine à la tour abolie.
Ma seule étoile est morte, et mon luth constellé
Porte le soleil noir de la mélancolie.

Dans la nuit du tombeau, toi qui m'as consolé.
Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie,
La fleur qui plaisait tant à mon cœur désolé
Et la treille où le pampre à la rose s'allie.

Suis-je Amour ou Phébus ? Lusignan ou Byron ?
Mon front est rouge encor du baiser de l'arène.
J'ai rêvé dans la grotte où nage la Sirène,

Et j'ai deux fois vainqueur traversé l'Achéron,
Modulant tour à tour sur la lyre d'Orphée,
Les soupirs de la sainte et les cris de la fée.

On vous parlera longuement, la saison prochaine, des trois précurseurs du symbolisme, Rimbaud, Verlaine, Mallarmé. Ils sont à l'origine de toute la poésie dite moderne, surtout Rimbaud qui est considéré par quelques-uns comme le plus grand poète qui ait jamais existé. Je ne sais si cette opinion prévaudra dans la suite, mais j'ai le devoir de vous la signaler, j'ai le devoir d'attirer toute votre attention sur le nom de Rimbaud dont, je vous le répète, la plupart des poètes modernes se réclament, et même quelques romanciers.

Donc, vers 1885, sous l'influence particulière de Mallarmé, s'est formé le groupe symboliste dont faisait partie MM. Gustave Kahn, Edouard Dujardin, Henri de Régnier, Francis Vielé-Griffin.

Que se proposaient-ils? Ils se proposaient, je crois, et c'est l'explication à laquelle on s'arrête communément, d'exprimer l'inconscient de notre être à l'aide de mots employés pour leur seule musicalité.

M. Paul Valéry qui, lui aussi, approcha Mallarmé, a écrit :

« Ce qui fut baptisé le symbolisme se résume très simplement dans l'intention commune à plusieurs familles de poètes, d'ailleurs ennemies entre elles, de reprendre à la musique leur bien. Nous étions nourris de musique, et nos têtes littéraires ne rêvaient que de tirer du langage presque les mêmes effets que les causes purement sonores produisaient sur nos êtres nerveux. » Se détournant du monde extérieur et des formes matérielles sur lesquelles, à la suite de Théophile Gautier, s'étaient hypnotisés les Parnassiens, les Symbolistes prétendirent renouveler l'inspiration poétique en la retrempant au sources les plus mystérieuses de l'émotion.

On leur a reproché de n'être pas clair, et ils ne l'étaient pas en effet; mais ils auraient été bien fâchés de l'être, leur domaine poétique étant celui du mystère. C'est dans le mystère qu'ils cherchaient la communion d'esprit avec le lecteur, communion qui ne pouvait évidemment s'établir qu'avec un petit nombre de personnes préparées à les suivre dans leurs plus secrètes intentions. Il ne faut donc pas s'étonner que les poètes symbolistes n'aient pas eu un public bien nombreux. La nature même de leur inspiration leur interdisait de plaire à ceux qui ne cherchent dans la poésie qu'un divertissement intellectuel, sentimental ou anecdotique.

Pratiquement, et mis à part Henri de Régnier qui revint bien vite à la discipline du vers régulier, les poètes symbolistes ne se sont jamais vendus. Vous êtes placés mieux que moi pour le savoir.

*
* *

Mais de même que les Symbolistes avaient voulu seconer la discipline de leurs aînés les Parnassiens, de même les jeunes poètes qui vinrent après les Symbo-

listes n'eurent rien de plus pressé que de proclamer leur intention bien arrêtée de rompre avec le symbolisme. Dix ans après la formation du symbolisme, on parlait déjà de sa mort.

Il y eut d'abord l'école romane, fondée par Jean Moréas, Charles Maurras, Ernest Raynaud, Raymond de la Tailhède et Maurice du Plessys. Cette école, dont je souhaiterais qu'on puisse vous parler en détail, et dont le représentant le plus éminent fut incontestablement Jean Moréas, naquit, en somme, de la découverte faite par celui-ci de la Renaissance et du classicisme français. Moréas avait d'abord été symboliste, à une époque où, sans doute, il n'avait lu ni Malherbe, ni Ronsard, ni d'autres poètes de la Pléiade. Lorsqu'il les découvrit, il en fut en quelque sorte ébloui et ne rêva plus que de rivaliser en perfection avec Ronsard et Malherbe. Il y réussit assez souvent.

Moréas a des admirateurs passionnés, mais sa gloire n'échappe pas à la discussion, et nous avons vu récemment un critique des plus fins, des plus pénétrants, M. Pierre Lièvre, s'attaquer à lui, et tout en reconnaissant qu'il fut un des plus grands poètes de la période contemporaine, refuser d'admettre qu'on puisse le considérer comme un très grand poète. En tout cas son influence est très vivace encore.

Le court poème que je vais vous lire, extrait du recueil des Stances, est tout à fait caractéristique de la manière sobre et elliptique de Moréas.

Le coq chante là-bas. Un faible jour tranquille
Blanchit autour de moi.....
Une dernière flamme aux portes de la ville
Brille aux murs de l'octroi.

O mon second berceau, Paris, tu dors encore
Quand je suis éveillé
Et que j'entends le pouls de mon grand cœur sonore
Sombre et dépareillé.

Que veut-il, que veut-il ce cœur, malgré la cendre
Du temps, malgré les maux
Pense-t-il reverdir comme la tige tendre
Se couvre de rameaux?

Après la réaction de l'école Romane vint la réaction de l'école Naturiste dont les deux principaux champions furent MM. Eugène Montfort et Saint-Georges de Bouhélier. Les Symbolistes ne s'intéressaient qu'aux émois du monde intérieur, ils avaient ainsi fini par perdre tout contact avec la nature. L'intention des Naturistes fut de reprendre ce contact, de rouvrir les yeux à toutes les beautés de la vie et de ranimer ainsi le lyrisme qui risquait de s'anémier dans les serres surchauffées et mal aérées du Symbolisme. Les premiers vers de M. Saint-Georges de Bouhélier purent paraître, aux environs de 1900, comme la promesse d'un jeune génie et comme rappelant les débuts retentissants de Victor Hugo. Malheureusement, le Naturisme tourna court. Il a pourtant laissé quelques œuvres intéressantes auxquelles il conviendra de rendre justice un jour.

La troisième réaction contre le symbolisme fut la réaction Intégraliste qui se situe vers 1902 ou 1903, et qui eut pour chef le grand poète et philosophe Adolphe Lacuzon, l'auteur d'un volume de vers intitulé : *Eternité*, que je considère, pour ma part, comme l'une des œuvres les plus durables que la poésie française ait produites depuis vingt ans. La réaction naturiste s'était faite au nom du senti-

ment de la nature dont les Symbolistes s'étaient complètement dépouillés. La réaction intégraliste se fit au nom du rythme, car on avait fini par se lasser de la prosodie amorphe et invertébrée instaurée par M. Gustave Kahn et par ses amis.

La quatrième réaction contre le Symbolisme date de 1907, et cette date seule prouve bien que les réactions précédentes n'avaient pas marqué la disparition du mouvement de 1885. Cette quatrième réaction fut la réaction Unanimiste et eut pour chef incontesté M. Jules Romains. On peut même dire qu'il n'y eut qu'un seul poète unanimiste et que ce poète fut M. Jules Romains à qui s'est rendre un assez bel hommage que de le nommer seul à l'exclusion de ses deux ou trois acolytes.

Je voudrais pouvoir vous exprimer aussi clairement que possible en quoi consiste l'Unanimisme, mais ce n'est pas facile. Il y entre à la fois de la métaphysique et de la sociologie, il y entre même une part de mystification, mais de mystification systématique et réfléchie. M. Jules Romains, par exemple, nous conseille quelque part, pour créer l'âme d'une rue, d'y ouvrir notre parapluie en plein soleil; aussitôt tous les passants se retournent, tous ont la même pensée en nous voyant, tous ont la même âme : l'âme de la rue est créée. Mais tout l'Unanimisme n'est heureusement pas là; ce n'en est qu'un petit côté. Il y a, dans l'Unanimisme, un sentiment extrêmement expressif de ce que Paul Adam avait déjà appelé l'interpsychologie ou la psychologie des foules; il y a aussi un sentiment de retentissement interne que la vie cosmique et la vie sociale ont au plus profond de notre organisme sensible. En vérité, il est étonnant que la guerre qui, considérée d'un certain point de vue, fut le phénomène unanimiste le plus formidable qui se soit jamais produit, n'ait pas fourni la matière de plusieurs chefs-d'œuvre à M. Jules Romains qui aurait été bien capable, n'en doutez pas, de les réaliser.

Voici un des poèmes les plus caractéristiques de M. Jules Romains. Il vous fera mieux comprendre que toute explication en quoi consiste l'Unanimisme poétique. Ce poème est intitulé : *A la foule qui est ici.*

O Foule !
Te voici dans le creux du théâtre,
Docile aux murs, moulant ta chair à la carcasse ;
Et tes rangs noirs partent de moi comme un reflux.

Tu es.
Cette lumière où je suis est à toi
Tu couves la clarté sous tes ailes trop lourdes,
Et tu l'aimes, ainsi qu'une aigle aime ses œufs.

La ville est là, tout près, mais tu ne l'entends plus ;

Elle aura beau gonfler la rumeur de ses rues,
Frapper contre tes murs et vouloir que tu meures,
Tu ne l'entendras pas, et tu seras ! O Foule !
Pleine de ton silence unique et de ma voix.
Tu es chaude comme le dedans d'une chair.
Tes yeux, chacun des yeux que tu tournes vers moi,
Je ne vois pas si sa prunelle est noire ou bleue.
Mais je sens qu'il me touche, qu'il m'entre son feu
Dans la poitrine, et je les sens tous à la fois
Se croiser sous ma peau comme un millier d'épées.

Tu me brûles. Pourtant tu ne me tueras pas.

La flamme que tes corps ne peuvent plus garder
A ruisselé le long des nerfs et des regards
Et se ramasse en moi qui deviens ton cratère.

Ecoute ! Peu à peu la voix sort de ma chair ;
Elle monte, elle tremble et tu trembles.
Eprouve
L'ascension de ma parole à travers toi.

Elle te cherche, elle te trouve, elle te prend ;
Elle entoure soudain tes âmes qui se rendent ;
Elle est en toi l'invasion et la victoire.

Les mots que je te dis, il faut que tu les penses,
Ils pénètrent en rangs dans les têtes penchées,
Ils s'installent brutalement, ils sont les maîtres ;
Ils poussent, ils bousculent, ils jettent dehors
L'âme qui s'y logeait comme une vieille en pleurs.

Tout ce qu'ils méditaient, les gens qui sont ici,
Cette peine qu'ils traînent depuis des années ;
Le chagrin né d'hier qui grandit ; la douleur
Dont ils ne parlent pas, dont ils ne parleront
Jamais, et qui, le soir, leur fait manger leurs larmes ;
Et même ce désir qui dessèche les lèvres,
Il n'en faut plus ! Je n'en veux plus ! Je chasse tout !

Foule ! Ton âme entière est debout dans mon corps.
Une force d'acier dont je tiens les deux bouts
Perce de part en part ta masse, et la recourbe,
Ta forme est moi.

Tes gradins et tes galeries
C'est moi qui les empoigne ensemble et qui les plie,
Comme un paquet de souples joncs, sur mon genou.

Ne te défends pas, foule femelle,
C'est moi qui te veux, moi qui t'aurai.
Laisse tout mon souffle qui te crée
Passer comme le vent de la mer.

La brutalité de mon amour
A fait tressauter tes milliers d'os ;
Ce brusque embrassement t'effarouche
Quelque chose en toi veut résister
Foule femelle, mai rien ne l'ose

Tu vas mourir tantôt sous le poids de tes heures :
Tes hommes déliés, glisseront par les portes,
Les ongles de la nuit t'arracheront la chair.
Qu'importe

Tu es mienne avant que tu sois morte ;
Les corps qui sont ici, la ville peut les prendre :
Ils garderont au front comme une croix de cendre
Le vestige du dieu que tu es maintenant.

Parmi les écoles poétiques qui ont succédé au Symbolisme, j'ai, pour la commodité de l'exposé, donné le numéro 4 à l'Unanimisme. Nous donnerons le numéro 5 à l'école Fantaisiste, dont le maître fut Paul-Jean Toulet, l'auteur des *Contre-rimes*, et dont les principaux adeptes furent Jean Pélerin, Jean-Marc Bernard, Francis Carco et Tristan Derème.

Les Fantaisistes sont, en somme, des classiques qui ne se prennent pas au sérieux, ce sont des classiques qui s'amusent, qui ont le sourire, qui blaguent, mais ils blaguent avec infiniment d'esprit et de science rythmique. Ils ont assoupli le vers classique à peu près comme l'avait fait autrefois La Fontaine, c'est-à-dire en y introduisant non pas la liberté, mais la diversité des cadences.

Les Fantaisistes ont été souvent des Intimistes, je devrais presque dire toujours, et par ce côté ils rappellent parfois François Coppée. Comme lui ils ont chanté les petites joies et les petits chagrins de la vie quotidienne, le plaisir de fumer une bonne pipe, de boire une bonne bouteille, les rendez-vous avec une maîtresse infidèle, etc., Mais où ils diffèrent de Coppée, c'est dans le souci constant qu'ils ont d'éviter la platitude et de relever la banalité de leur thème par toutes sortes d'agréments prosodiques et syntaxiques dont sont farcies, par exemple, les *Contre-Rimes* de Toulet.

Je vais vous lire quelques vers de Jean Pélerin, mort il y a peu de temps, et à qui ses amis, dont j'étais, ont gardé le plus tendre souvenir.

LA NUIT D'AVRIL

Je ne me suis pas fait la tête de Musset,
Je tartine des vers, je prépare un essai,
J'ai le quart d'un roman à sécher dans l'armoire.
...Mais que sont vos baisers, ô filles de mémoire ?
Vous entendre dicter des mots après des mots,
Triste jeu !

...Le loisir d'été sous les ormeaux,
Une écharpe du soir qui se lève et qui glisse...
Des couplets sur ce bon Monsieur de La Palice
Que répète un enfant dans le jardin couvert.
Ce crépuscule rouge, et puis jaune, et puis vert...

...Une femme passant le pont de la Concorde
...Le râle d'un archet pâmé sur une corde,
La danse, la chanson avec la danse, un son
De flûte, sur la danse entraînant la chanson,
Ce geste d'une femme et celui d'une branche...
Ah ! vains mots ! pauvres mots en habits du dimanche...
Ah ! vivre tout cela, le vivre et l'épuiser...
Muse, reprends mon luth et garde ton baiser !

Après les Fantaisistes vinrent les Cubistes. Je ne sais vraiment pas pourquoi on les a dénommés ainsi; peut-être était-ce parce que leur chef de file, Guillaume Apollinaire, a été le champion du cubisme pictural. Pour ma part, je n'y vois pas d'autre raison. Cependant l'auteur de l'*Histoire de la Littérature française contemporaine*, M. René Lalou, a cru entrevoir chez Apollinaire, chez Max Jacob et André Salmon, un certain cubisme poétique « soucieux de rendre sensibles toutes les faces d'un objet à la fois », et en a conclu que « rien ne s'oppose, en théorie,

à un renouvellement de la poésie française dans le sens indiqué par Apollinaire, c'est-à-dire en transportant dans l'art des mots la préoccupation cubiste qu'André Lhote résume ainsi : « Animer l'intérieur de surfaces planes empliés du ton local « par le frémissement de la ligne qui les délimite. »

J'ai beaucoup fréquenté Apollinaire, j'avoue que je ne l'ai jamais entendu exprimer la moindre préoccupation de cette sorte, mais tout est dans tout, comme dit l'autre et je ne me permettrai pas de contredire M. Lalou sur l'interprétation qu'il a cru devoir donner du cubisme poétique.

A vrai dire, ce que l'on a appelé ainsi, c'est le Symbolisme qui continue. Les cubistes et les dadaïstes sont des symbolistes qui se sont efforcés de mêler, d'harmoniser, de confondre les émotions de la conscience avec les impressions plastiques. Les cubistes et les dadaïstes sont des symbolistes pour qui le monde extérieur existe. On pourrait dire aussi que ce sont des symbolistes qui, au lieu de murmurer, de parler à mi-voix, de chantonner en sourdine, comme faisaient les poètes de 1890, poussent des cris par lesquels ils prétendent exprimer le pur instinct animal qui sommeille au fond de chacun de nous.

Nous touchons ici, je crois, à l'avatar suprême du romantisme, au terme de son évolution logique.

Le romantisme, pour avoir rompu avec la raison et avoir persévéré dans cette rupture en l'aggravant, devait aboutir à la barbarie dadaïste qui est, en somme, la négation, négation forcenée, consciente et délibérément destructrice, de l'intelligence et de l'art. Après le dadaïsme, il n'y a plus qu'à tirer l'échelle. Le cycle de la poésie lyrique française est clos. Nous avons encore des poètes, et même de très grands poètes. Nous avons Paul Fort qui incarne toute la malice de nos vieux fabliaux et toute la gentillesse des renaissants; Paul Claudel, poète théologien aux accents bibliques; Paul Valéry, en qui se réalise un compromis prestigieux du classicisme de Moréas et du symbolisme de Mallarmé. Nous avons la comtesse de Noailles qu'on peut rattacher à l'école naturiste par son sentiment exaspéré de la nature. Nous avons des chercheurs désintéressés, comme Fernand Divoire, qui, tout, en poursuivant l'inspiration la plus purement idéaliste, s'efforcent de renouveler la technique du vers en créant une prosodie nouvelle, simultanéiste, grâce à laquelle il nous sera peut-être permis un jour d'entendre plusieurs vers à la fois. Nous avons des classiques purs, comme MM. Charles Maurras et François-Paul Alibert; nous avons surtout beaucoup de bons poètes qu'il est impossible de rattacher à aucune école et qui se contentent comme Jacques Dyssord de chanter leurs émotions sur le mode qui leur est le plus naturel et qu'ils empruntent soit à Baudelaire, soit à Rimbaud, soit même à des étrangers comme Walt Whitman, soit à Villon, et ici je pense au grand poète Jehan Rictus.

Mais cette seule énumération des diverses tendances cultivées par les poètes modernes les plus intéressants, montre assez bien que la poésie française est en train de se dissoudre et de se désagréger, et qu'elle continuera ainsi jusqu'à ce que mort s'ensuive, ou jusqu'à ce qu'un renouveau profond de l'inspiration se produise par l'effet du génie ou par celui des circonstances extérieures. Ce qu'on peut affirmer, en tout cas, c'est que la guerre n'a eu, sur notre poésie, aucune influence appréciable, et que les quelques poèmes patriotiques qui se sont élevés au-dessus de l'écœurante banalité officielle, par exemple, le *Poème de la Marne*, de M. François Porché, n'ont eu aucun écho en dehors de l'occasion qui les a produits.

On a dit que la guerre avait donné naissance au dadaïsme. C'est une erreur. Le dadaïsme était en germe dans le cubisme d'avant-guerre, dans le lyrisme dé-

sarticulé d'Apollinaire en qui je crois qu'il faut voir le dernier et sans doute l'un des plus grands poètes symbolistes et dont je vais vous dire un poème afin que vous vous rendiez compte à quel point toutes les classifications sont vaines quand on se trouve en présence d'une œuvre véritablement inspirée.

Dans le poème que vous allez entendre, il y a, en effet, autant de romantisme, que de symbolisme et de cubisme; toutes les influences y concourent de manière à former un tout parfaitement original et, en tout cas, extrêmement émouvant.

LE VOYAGEUR

Ouvrez-moi cette porte où je frappe en pleurant

La vie est variable aussi bien que l'Euripe

Tu regardais un banc de nuage descendre
Avec le paquebot orphelin vers les fièvres futures
Et de tous ces regrets de tous ces repentirs
Te souviens-tu

Vagues poissons arqués fleurs surmarines
Une nuit c'était la mer
Et les fleuves s'y répandaient

Je m'en souviens, je m'en souviens encore

Un soir je descendis dans une auberge triste
Auprès de Luxembourg
Dans le fond de la salle il s'envolait un Christ
Quelqu'un avait un furet
Un autre un hérisson
L'on jouait aux cartes
Et toi tu m'avais oublié

Te souviens-tu du long orphelinat des gares
Nous traversâmes des villes qui tout le jour tournaient
Et vomissaient la nuit le soleil des journées
O matelots ô femmes sombres et vous mes compagnons
Souvenez-vous-en

Deux matelots qui ne s'étaient jamais quittés
Deux matelots qui ne s'étaient jamais parlé
Le plus jeune en mourant tomba sur le côté

O vous chers compagnons
Sonneries électriques des gares, chant des moissonneurs
Traîneau d'un boucher régiment des rues sans nombre
Cavalerie des ponts nuits livides de l'alcool
Les villes que j'ai vues vivaient comme des folles

Te souviens-tu des banlieues et du troupeau plaintif des paysages

Les cyprès projetaient sous la lune leurs ombres
J'écoutais cette nuit au déclin de l'été
Un oiseau langoureux et toujours irrité
Et le bruit éternel d'un fleuve large et sombre

Mais tandis que mourants roulaient vers l'estuaire
Tous les regards tous les regards de tous les yeux
Les bords étaient déserts herbus silencieux
Et la montagne à l'autre rive était très claire

Alors sans bruit sans qu'on pût voir rien de vivant
Contre le mont passèrent des ombres vivaces
De profil ou soudain tournant leurs vagues faces
Et tenant l'ombre de leurs lances en avant

Les ombres contre le mont perpendiculaire
Grandissaient ou parfois s'abaissaient brusquement
Et ces ombres barbues pleuraient humainement
En glissant pas à pas sur la montagne claire

Qui donc reconnais-tu sur ces vieilles photographies
Te souviens-tu du jour où une abeille tomba dans le feu
C'était tu t'en souviens à la fin de l'été

Deux matelots qui ne s'étaient jamais quittés
L'aîné portait au cou une chaîne de fer
Le plus jeune mettait ses cheveux blonds en tresse

Ouvrez-moi cette porte où je frappe en pleurant

La vie est variable aussi bien que l'Euripe

*
* *

Trois grands noms dominent la prose française au commencement du vingtième siècle : Anatole France, Pierre Loti, Maurice Barrès.

Anatole France, c'est la fine fleur de l'humanisme français et de la culture gréco-latine, c'est le plus haut raffinement de l'intelligence, c'est l'enchantement de l'esprit, c'est Voltaire, c'est Renan. C'est Voltaire avec moins de verve, moins de force, mais plus d'art et de séduction; c'est Renan avec moins de science et moins de conscience, mais plus d'imagination et de fantaisie.

L'importance d'Anatole France aura été immense. C'est lui qui a sauvé la langue française en un temps où la pureté de celle-ci était menacée de toutes parts, du côté goncourtiste comme du côté symboliste. C'est lui qui a remis en honneur la pureté et la simplicité du style, c'est lui qui a rendu à l'intelligence ses droits de priorité. Tous les écrivains qui sont venus après lui sont plus ou moins tributaires de son génie. Il est vraiment le prince des lettres françaises contemporaines.

Mais l'œuvre d'Anatole France a ses limites qui tiennent à la constitution même de son tempérament intellectuel et à la prédominance en lui du sens littéraire et de l'érudition livresque sur l'observation directe et sur l'amour de la vie. Anatole France est un grand artiste de l'esprit, mais il manque à ce qu'il écrit ce je ne sais quoi venu du cœur d'où les chefs-d'œuvre tirent leur vertu d'immortalité. (*Applaudissements.*)

Sans anticiper sur les jugements de la postérité, on peut dire que le prestige d'Anatole France ne sera sans doute jamais plus grand qu'il ne l'est aujourd'hui et que peut-être nos arrière-petits-neveux s'efforceront en vain de ressentir à la lecture de M. Bergeret toutes les délices que nous y avons goûtées; peut-être ses jeux d'esprit si subtils, si délicats, leur paraîtront-ils un peu factices et un peu

froids; peut-être tant d'art dans le balancement des phrases, dans le choix des épithètes, leur paraîtra-t-il un peu artificiel et appliqué. En tout cas ils devront reconnaître avec nous qu'Anatole France a bien mérité de la langue française en la sauvant de la décomposition à une époque où l'on pouvait raisonnablement désespérer de la sauver. (*Applaudissements.*)

Pierre Loti vient de mourir. Il était à peu près de l'âge d'Anatole France. Il représentait un tempérament littéraire absolument opposé au sien; Anatole France a tout lu. Pierre Loti, au contraire, se flattait de n'avoir rien lu du tout et d'ignorer ce qu'on appelle communément la littérature, l'art d'écrire. C'était un instinctif pur, et l'on a dit avec juste raison que ses œuvres auraient pu être signées d'une femme. C'était un écrivain tout en nerfs, tout en émotions nerveuses, c'était une sensibilité à fleur de peau, mais une sensibilité entièrement originale, une sensibilité de génie qui avait la capacité d'éprouver des sensations comme si ces sensations n'avaient jamais été éprouvées avant lui, et de les exprimer comme si personne avant lui ne les avait jamais exprimées.

Pierre Loti nous a ouvert les yeux de l'imagination sur les mondes inexplorés; il a agrandi les champs de notre vision plastique, il nous a fait connaître des paysages que personne avant lui n'avait décrits. Continuant Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand, il a été le véritable créateur de l'exotisme français, mais son nom restera également attaché à une certaine attitude d'esprit, à la fois repliée et contemplative, tout imprégnée du plus sombre pessimisme et de la plus amère désespérance, et qui, toute sa vie durant, fit de Loti un pauvre être tremblant et fasciné devant la mort.

L'égotisme de Loti, le souci constant du moi particulier à Loti, l'habitude de se chercher partout, en soi et en dehors de soi, se retrouve d'une certaine manière chez Maurice Barrès, du moins chez le Barrès des premiers livres. Dans la suite, l'auteur a élargi sa philosophie, il a réussi à en faire une politique. Il ne m'appartient pas de discuter la légitimité de cette réussite, nous n'avons à envisager dans Barrès, ici, que l'esthète, le philosophe et l'écrivain.

A ce triple titre, Barrès a exercé sur les écrivains venus après lui une influence formidable. On ne peut littéralement pas, à l'heure actuelle, ouvrir une revue, une jeune revue, sans tomber sur un pastiche inconscient de Barrès, et l'on ne se contente naturellement pas d'imiter sa démarche, le mouvement de sa pensée, son attitude, on le copie jusque dans ses tics et ses manies, on va jusqu'à imiter une certaine lourdeur, une certaine gaucherie qui lui est propre et dont il sait tirer, lui, d'ingénieux effets. Il y a un snobisme barrésien qui fait le plus grand honneur à Barrès, mais dont on souhaiterait que bien des jeunes écrivains réussissent à se délivrer, car il leur donne une attitude guindée qui n'est guère compatible avec la spontanéité de la jeunesse. (*Applaudissements.*)

Pour ma part, — et cette opinion ne m'est certes pas personnelle — je considère Barrès comme le plus grand écrivain que nous ayons en ce moment, je le place même au-dessus d'Anatole France pour l'originalité du langage et la profondeur de la pensée.

*
* *

A la trinité Barrès, Loti, Anatole France, il me paraît nécessaire de joindre un quatrième nom, le nom d'une femme, et vous avez certainement déjà deviné qu'il s'agit de Mme Colette.

Mme Colette n'est pas un philosophe, Mme Colette a peu d'idées, mais elle a une richesse de sensations qui vaut bien un système philosophique; on peut dire que

sa sensualité, son sensualisme, si vous aimez mieux, lui tient lieu de tout. Pour le rendu plastique des choses, pour exprimer le relief, la forme, la couleur, les odeurs, le mouvement, Mme Colette est absolument incomparable. Son influence à elle aussi a été et demeure énorme. Toute la littérature féminine, au moins la littérature romanesque de notre époque, en est marquée.

On a publié, hélas! un nombre considérable de romans à la manière de Colette, mais on n'a guère su lui prendre que ses procédés, ses facilités, sa virtuosité. Sa perfection demeure au-dessus de toute imitation possible.

*
* *

Il me reste à vous parler d'un cinquième grand écrivain qu'il me paraît impossible de faire entrer dans une des quatre ou cinq classifications de prosateurs que nous compterons tout à l'heure, je veux parler de M. André Gide, dont le nom a été répété maintes fois au cours de récentes polémiques et dont l'œuvre est, à l'heure actuelle, l'objet de la préoccupation générale.

Disons d'abord qu'il n'y a point de doute sur le point de savoir si M. André Gide est un écrivain important de l'époque présente. Importante en soi, par sa qualité spirituelle, par l'élévation des problèmes dont elle révèle l'inquiétude, par son style sobre, dépouillé et insinuant, l'œuvre de M. Gide est importante aussi par l'influence qu'elle exerce sur tout un groupe d'écrivains dont nous trouvons les noms dans la *Nouvelle Revue Française*. Vous connaissez bien cette couverture blanche qui porte la signature d'auteurs tels que Jacques Rivière, Albert Thibaudet..., etc. La *Nouvelle Revue Française* est communément désignée comme étant la revue de M. Gide, et toute une élite de lecteurs s'accordent à voir en elle l'organe de la pensée française la plus avertie, en même temps que la plus curieuse de toute nouveauté. On sait en effet que M. Gide, dont l'influence à la *Nouvelle Revue Française* n'est pas contestée, offre cette double caractéristique d'être un écrivain de tradition et, en même temps, un amateur de révolutions — j'entends ce mot dans un sens purement intellectuel. C'est avec raison qu'on pouvait appliquer à M. Gide, critique, essayiste, esthéticien, directeur de conscience artistique, la fameuse devise : « Pas d'ennemis à gauche. » N'a-t-il pas été jusqu'à donner, dans sa revue, l'hospitalité au dadaïsme? Cette curiosité, cette sympathie sans cesse en éveil pour les formes les plus avancées de l'évolution littéraire, apparaît à quelques-uns comme entachées de je ne sais quel vice, de je ne sais quelle perversité. Il y a peut-être, dans André Gide, un démon de la compréhension dont la présence exclut nécessairement une adhésion sincère et profonde à quelque principe que ce soit. M. Gide se flatte de mettre au-dessus de tout, dans son âme, l'amour de la vie, la joie et la passion de vivre, mais il n'est pas sûr qu'il soit débarrassé, aussi complètement qu'il le dit, de l'inquiétude religieuse et des soucis métaphysiques. Partout dans son œuvre se fait sentir un vague courant de moralité chrétienne que cache mal un immoralisme de surface. J'ajoute que M. Gide a indiqué aux écrivains de la nouvelle génération deux ou trois directions fort intéressantes, notamment du côté de la littérature étrangère.

*
* *

Entrons maintenant, si vous le voulez bien, dans un examen détaillé, mais aussi rapide que possible, rassurez-vous, des diverses tendances qui se partagent le roman contemporain. Elles sont au nombre de six ou sept. Il y a d'abord le roman

d'imagination, il y a le roman d'analyse, il y a le roman social, il y a le roman décoratif, il y a le roman archaïque, il y a le roman régionaliste, enfin il y a le roman féminin. On peut y ajouter le roman exotique, et le roman historique, ce qui fait neuf.

Il va sans dire que beaucoup de romans participent à la fois de plusieurs de ces tendances. Il y a des romans philosophiques qui sont en même temps décoratifs et archaïques; il y a des romans d'analyse qui sont en même temps des romans sociaux; il y a des romans d'imagination qui sont en même temps des romans exotiques; c'est même ce qui se présente le plus souvent et il est rare qu'un roman n'appartienne qu'à un seul genre bien tranché, mais il faut bien que nous adoptions ces divisions pour la commodité de notre exposé.

On nous a beaucoup parlé depuis une dizaine d'années d'un renouveau du roman d'imagination. De ce renouveau, le signe le plus évident a été la vogue sans précédent des romans de M. Pierre Benoit. Que faut-il penser, au fond, des romans de M. Pierre Benoit? Les uns les dénigrent et les ravalent au dernier rang de la littérature à lire en chemin de fer; les autres ne sont pas loin d'accorder à M. Pierre Benoit toutes les qualités imaginables et lui rendent les armes sans la moindre réserve. Eh bien, je vais vous dire mon opinion toute personnelle et je suis sûr que mon ami Pierre Benoit n'est pas loin de la partager. C'est que ses romans sont presque tous fort inégaux, qu'on y trouve du meilleur et du pire, et qu'à côté d'un chapitre traité avec une maîtrise supérieure, il n'est pas rare d'y rencontrer un autre chapitre extrêmement faible de ton et d'intérêt. Ce qui n'est pas douteux c'est que dans l'ensemble les romans de Pierre Benoit se caractérisent par un entrain, une alacrité, un mouvement rond et facile auquel nul lecteur de bonne foi ne peut demeurer insensible. Les romans de M. Pierre Benoit sont plutôt que des romans d'aventures, des romans romanesques. L'aventure y a sa place, mais elle y est presque toujours subordonnée à l'amour, à la passion.

D'autres jeunes romanciers se sont efforcés au contraire de nous donner de véritables romans d'aventures et ils se sont placés pour cela sous l'influence des romanciers et des écrivains anglais et américains, sous l'influence de Stevenson, de Joseph Conrad et de Jack London, ayant reconnu en ceux-ci les véritables maîtres de l'aventure. Ces jeunes romanciers sont MM. René Bizet, Emile Zavie, Louis-Frédéric Rouquette, Louis Chadourne.

Quant à M. Pierre Mac Orlan, qu'on considère, en général, un peu comme le chef d'école des romanciers d'aventures, son originalité essentielle réside dans un lyrisme, dans un état d'âme poétique et déformateur qui va de l'humour bon garçon au pessimisme romantique le plus acerbe. L'écrivain auquel il ressemblerait le plus serait M. André Salmon qui, lui aussi, a écrit des romans d'aventures, mais des romans d'aventures parisiens, teintés comme ceux de M. Mac Orlan d'un lyrisme où se fait sentir çà et là l'influence du Symbolisme, et particulièrement celle d'un des trois grands précurseurs du Symbolisme, je veux dire Arthur Rimbaud.

Le roman d'analyse est considéré comme un genre essentiellement français : il a produit *la Princesse de Clèves*, de Mme de Lafayette; *la Vie de Marianne*, de Marivaux; *la Nouvelle Héloïse*, de Jean-Jacques Rousseau; *la Chartreuse de Parme* et *le Rouge et le Noir*, de Stendhal; la majeure partie des romans de Balzac, *Madame Bovary* et *l'Education sentimentale*, de Flaubert; *Une vie*, de Guy de Maupassant. De nos jours, son représentant le plus attitré est M. Paul Bourget dont la conscience professionnelle et l'intelligence font l'admiration de ceux-là même qui

sont le moins enclins à partager ses idées. M. Paul Bourget jouit dans la nouvelle littérature d'un prestige considérable; il n'a pas, à proprement parler, d'imitateurs ni de disciples, il n'en exerce pas moins une réelle influence et une très noble et très enviable magistrature intellectuelle par le souci qu'il a gardé de se maintenir en contact avec les forces vives de la littérature présente.

Un autre romancier d'analyse qui a quelques points de contact avec M. Paul Bourget est M. Edouard Estaunié à qui on peut reprocher un esprit trop systématique, mais dont on ne peut nier la puissance d'évocation et de généralisation, et le don qu'il a de nous faire entrer profondément dans l'intimité des êtres et des choses.

Je vous ai parlé tout à l'heure de M. André Gide, considéré dans l'ensemble de son activité littéraire, Mais M. André Gide est particulièrement un romancier d'analyse dont il est indispensable d'avoir lu au moins *l'Immoraliste* et *la Porte étroite*, pour se rendre compte de la lucidité singulière et de l'acuité de ses investigations psychologiques.

Le groupe des jeunes romanciers d'analyse est plus nombreux que celui des jeunes romanciers d'imagination et il commence à reprendre sur ces derniers l'avantage que le succès des ouvrages de Pierre Benoit lui avait fait perdre ces dernières années.

Au premier rang des jeunes romanciers d'analyse, je placerai M. Eugène Montfort que vous connaissez bien et dont je n'ai pas à louer le goût très sûr et le zèle très actif. Il a été, avec Eugène Rey, l'organisateur de ces conférences. J'éprouve donc un réel plaisir à rendre ici hommage à l'auteur des *Noces folles*, des *Cœurs malades*, du *Châlet dans la montagne*, de *la Maîtresse américaine*, de *la Turque*, de *la Chanson de Naples*, et de ce beau roman *l'Oubli des morts*, qui vient justement de paraître. Eugène Montfort, par ses qualités de finesse et de précision, d'élégance et de naturel, par le don qu'il a de faire vivant, est, à coup sûr, un des meilleurs romanciers de l'heure présente.

A côté de lui, je citerai Edmond Jaloux, qui est un bel artiste méditatif, et grave, et qui dans ses romans, *Fumées dans la campagne*, *la Fin d'un beau jour*, *Au-dessus de la ville*, *les Profondeurs de la mer*, etc..., s'est plu à poser certains problèmes de vie morale dans une atmosphère d'art et de volupté extrêmement séduisante.

Il faut citer aussi M. Henri Duvernois, qui est surtout connu comme conteur, mais qui ne laisse pas pour cela de mettre dans ses romans des qualités d'observation psychologique de premier ordre; il y joint la fantaisie, l'humour, mais une fantaisie et un humour tout imprégné de l'humanité la plus émue et la plus vraie. M. Duvernois a produit beaucoup, mais il n'a rien écrit qui soit indifférent et c'est peut-être par la pénétration de son analyse que ses meilleures œuvres sont précisément ses meilleures œuvres. Je ne les énumérerai pas, vous les avez toutes présentes à l'esprit. J'insisterai cependant sur *Edgar* qui, par la liberté de son allure, sa variété, sa vérité, n'est pas seulement le livre de romancier de talent, c'est aussi, il faut le dire, le livre d'un vrai poète et d'un très grand écrivain.

Un romancier d'analyse, dont il faut également saluer le récent avènement, est

M. François Mauriac dont les deux derniers ouvrages, *le Baiser au lépreux*, et *le Fleuve de feu*, présentent un mélange des plus capiteux et des plus troublants de sensualité païenne et d'ascétisme mystique. On peut beaucoup attendre de M. François Mauriac.

M. Charles Géniaux, M. André Beaunier, M. Binet-Valmer, complètent la phalange de nos romanciers d'analyse aimés du public.

Il convient maintenant de réserver dans ce même groupe une place à part à trois romanciers qui, tout en ayant chacun sa personnalité bien définie, présentent néanmoins assez de traits communs pour déterminer à eux trois une tendance. Ce sont MM. Jean Giraudoux, Paul Morand et Max Jacob.

A vrai dire, c'est un peu arbitrairement que je les rattache aux romanciers d'analyse. L'analyse chez eux s'allie à beaucoup de lyrisme et de fantaisie. Cependant, elle est à l'origine, à la base de leur talent. M. Jean Giraudoux est l'inventeur d'une manière fort séduisante, et un peu fatigante à la longue, qui consiste à n'exprimer aucune impression visuelle, aucun trait d'observation, sans les accompagner d'une image, d'une comparaison, d'une analogie qui les renforce, les éclaire et leur confère un prolongement imprévu dans l'imagination et la sensibilité du lecteur. Il m'est malheureusement impossible d'entrer ici dans une explication plus détaillée du mécanisme littéraire inventé, le mot n'est pas trop fort, par Jean Giraudoux; je dois me contenter de vous indiquer qu'il constitue un des apports les plus curieux, les plus originaux de la nouvelle littérature.

M. Paul Morand a été considéré d'abord comme un imitateur de M. Jean Giraudoux. Il est de fait que ses premiers écrits avaient de quoi justifier ce point de vue. Mais sa personnalité s'est vite dégagée et maintenant, c'est au tour de M. Paul Morand d'être imité par les écrivains plus jeunes que lui. Ses deux ouvrages les plus récents, *Ouvert la nuit* et *Fermé la nuit*, dont je ne vous apprendrai pas qu'ils ont eu un vif succès de public, sont très caractéristiques de notre sensibilité d'après-guerre, capricieuse, capricante, facilement portée aux extrêmes, éprise de contrastes, de vitesse, et même de précipitation, avide de nouveautés, surtout de nouveautés exotiques, avec un goût assez marqué pour ce que nous appellerons, si vous le voulez bien, le style nègre, un style nègre revu par Baudelaire, et dont les formes et les expressions les plus typiques se trouvent dans les dancings, et dans les expositions d'art cubiste.

Les analystes traditionnels procèdent par induction et déduction. M. Paul Morand procède lui, par juxtaposition. Il pratique, comme Giraudoux d'ailleurs, une sorte d'impressionnisme, de pointillisme, ou de tâchisme, psychologique fort agréable, mais qui ne semble pas constituer une forme d'art bien durable. Il est à craindre que M. Paul Morand n'en soit bientôt réduit à chercher une autre manière. Mais il est assez intelligent et assez ingénieux pour la trouver.

Enfin, M. Max Jacob dont on n'a pas encore beaucoup parlé, mais dont la réputation ne tardera pas à égaler celle de MM. Giraudoux et Paul Morand. Sa manière à lui est beaucoup plus simple à définir. Elle consiste, en résumé, dans une absence presque complète de littérature. M. Max Jacob se contente de faire parler ses personnages exactement de la manière dont ceux-ci sont censés parler dans la vie. Cela avait déjà été tenté avant lui, mais n'avait jamais été si bien réussi. On n'y avait pas apporté cette verve, cette variété, cette incroyable diversité d'ac-

cent. C'est à croire que M. Max Jacob porte dans la tête un phonographe où il enregistre tout ce qu'il entend et qui lui permet de restituer, tels quels, les propos que tiennent autour de lui les petits bourgeois, les petites gens, les concierges, les prostituées, les bohèmes, les fripons, et même des personnages beaucoup plus estimables, tels que les prêtres et les fonctionnaires. Au milieu de ce concert multiple, et parfois un peu confus, M. Max Jacob n'hésite pas à prendre lui-même la parole et à mêler ses réflexions à celles de ses bonshommes. Elles sont toujours d'un esprit aussi subtil que sarcastique et c'est même ce sarcasme qu'on sent courir continuellement entre les lignes des romans et des contes de M. Max Jacob qui constitue sa marque particulière. D'une certaine manière il est un humoriste; de l'autre, il est un naturaliste; d'une autre encore, il est un lyrique, voire même un mystique. Enfin, c'est un écrivain à la fois très simple et très complexe qui nous réserve certainement des surprises.

Avant d'en finir avec les romanciers d'analyse, j'ai à vous parler de celui qui a poussé l'analyse jusqu'à ses extrêmes limites, de celui qui a renouvelé l'analyse, qui en a étendu le champ et développé les procédés avec une maîtrise que certains n'hésitent pas à qualifier de géniale; j'ai nommé Marcel Proust, mort l'année dernière, au moment où il venait de mettre le point final à une œuvre aussi imposante par ses dimensions que par sa qualité et son accent extraordinairement nouveaux. Elle s'intitule : *A la recherche du temps perdu*, et comporte une dizaine de volumes. C'est à la fois un roman et un recueil de mémoires sur la haute société bourgeoise et aristocratique de ces trente dernières années. Il y a deux éléments bien distincts dans Proust : l'élément subjectif et l'élément objectif, pour adopter la distinction classique. L'élément objectif, ce sont les personnages qu'il met en scène, dont il nous trace les portraits. L'élément subjectif, c'est lui-même, ce sont ses impressions, ce sont les mouvements de son moi profond, ce sont ces mille notations faites par lui-même sur les phénomènes de sa vie intérieure et même de sa vie inconsciente, phénomènes que personne n'avait étudiés avant lui et qu'il a fait entrer par la généralité qu'il a su leur donner dans le domaine commun de la psychologie. Les portraits, les silhouettes, les caricatures qui circulent dans l'œuvre de Proust sont fort amusants en général, d'autant plus amusants que leur auteur y a mis, avec une parfaite connaissance du monde, une rosserie non exempte au surplus de snobisme; mais, de ce côté, il a des rivaux et même des maîtres. Où il est sans égal, où il est unique, c'est, je le répète, dans la lumière qu'il a su projeter sur les états les plus vagues et en tout cas les moins étudiés jusqu'à lui de notre vie inconsciente, de nos états nerveux, de nos frissons intimes, de cette vie amorphe et phosphorescente qui s'agite au fond de nous et que baigne pour les plus lucides cette lumière verdâtre et bleutée des aquariums. Le premier, Marcel Proust y a projeté le faisceau éclatant de son analyse, son œuvre marque une date non seulement dans l'histoire du roman français, mais dans celle de la littérature universelle.

*
* *

Le roman social a tenu une grande place dans la littérature de ces trente dernières années, l'influence de Zola y a été pour beaucoup. A l'heure actuelle le roman social compte encore d'éminents représentants tels que MM. Léon Daudet, Léon Werth, Abel Hermant, Roger Martin du Gard, Charles-Henry Hirsch, Francis Carco, Henri Bachelin, Gaston Chérau qui est resté fidèle à la forte discipline réa-

liste et qui n'a pas à s'en repentir puisqu'elle lui a permis d'écrire de très beaux livres.

Par cette liste, vous avez une idée de ce qu'on appelle le roman social. Le roman social, c'est le roman qui étudie l'homme par rapport à la société. C'est le roman de mœurs dont il se distingue parfois, mais avec lequel le plus souvent il ne fait qu'un. Marcel Proust a été à sa manière un romancier social, bien que cette partie de son œuvre ne soit pas celle qui intéresse le plus ses admirateurs. Le roman social est souvent satirique, tout au moins tendancieux, il a quelquefois une allure lyrique, selon le tempérament du romancier. Voyez, par exemple, les deux derniers romans de Roland Dorgelès, l'auteur des *Croix de bois*, voyez *Saint Magloire* et *le Réveil des morts* qui, par certaines pages, rappellent Zola. Dorgelès, et cela est un bel éloge à faire de lui, est à peu près le seul des nouveaux romanciers à montrer un pareil souffle, une pareille envolée lyrique, et c'est peut-être parce qu'il est le seul à mettre son talent au service d'une conviction aussi ardente. Dorgelès a foi et dans son art et dans l'humanité. Il croit que c'est arrivé, comme on dit vulgairement, et il a bien raison de le croire; il vibre, il ne perd pas de temps à raffiner sur ses sensations et à couper des cheveux en quatre. Et parce qu'il est ému lui-même, il nous émeut; il sera, quand il le voudra, un romancier populaire de la lignée d'Erckmann-Chatrian. C'est là qu'est sa voie et je le félicite de s'y engager carrément.

Le roman décoratif a deux représentants éminents : MM. Marcel Boulenger et Jean-Louis Vaudoyer, dont la préoccupation capitale semble être de nous donner de la vie une représentation harmonieuse et ornée. Chez eux, le cadre où se déroule l'action de leurs récits a une importance prépondérante, aussi le choisissent-ils toujours avec beaucoup de soin, et de préférence conforme au goût de la société élégante à l'intention de laquelle ils écrivent. Chantilly, Versailles, Aix-en-Provence, l'Italie, voilà leurs sites de prédilection. Leur langue, en général, est fort châtiée, légèrement archaïsante, car la mode est, à l'heure actuelle, au grand siècle, et nous voici amenés tout naturellement à parler du roman archaïque, qu'on peut désigner aussi sous le nom de roman pastiche et qui a été cultivé avec bonheur par Anatole France dans *Jérôme Coignard* et dans *la Rôtisserie de la reine Pédauque*, ainsi que par Henri de Régnier dans *le Bon Plaisir*, dans *les Amants singuliers*, dans *la Pécheresse*, etc. Le roman archaïque est évidemment très secondaire, mais on peut y faire tenir beaucoup d'idées et beaucoup de talent ainsi que le prouve l'exemple des deux romanciers illustres que je viens de citer. Ils ont eu nombre d'imitateurs entre lesquels je distinguerai particulièrement M. Emile Henriot.

Le roman régionaliste n'est qu'une dépendance du roman social ou roman de mœurs. Le régionalisme, et j'ai le regret de le dire, car je risque de chagriner de fort bons esprits, ne saurait constituer en aucune façon une esthétique. Il se rattache suivant le point de vue où on le considère, soit à la politique, soit à l'économie politique, soit à la morale, soit au tourisme, etc. Il n'intervient en littérature qu'à titre d'ingrédient, d'assaisonnement, mais c'est un assaisonnement parfois bien savoureux et qui peut relever des plats bien médiocres. Chaque province de France a aujourd'hui ses romanciers attitrés que nous avons déjà rencontrés tout à l'heure dans les autres catégories romanesques. La Bretagne a Charles Le Goffic, Anatole Le Braz, Charles Géniaux, Auguste Dupouy; le Berry a Hugues Lapaire; le Morvan a Henri Bachelin; le Poitou a Ernest Perrochon; la Normandie a Jean Revel et Lucie Delarue-Mardrus; l'Auvergne a Henri Pourrat et Jean Ajalbert; le

Béarn a Francis Jammes que j'aurais dû mentionner précédemment avec la comtesse de Noailles parmi les poètes naturistes, etc.

A ce propos, je me permettrai d'ouvrir ici une petite parenthèse et puisque je me trouve au Cercle de la Librairie, de rappeler une idée qui m'est chère et que j'ai déjà exposée à diverses reprises dans les journaux. Elle consisterait à établir un catalogue de la littérature française par province, catalogue qu'on tiendrait à jour chaque année et qui paraîtrait un peu avant l'époque des vacances comme le catalogue de livres d'étrennes paraît un peu avant la fin de l'année. Ce serait évidemment un gros travail à fournir une fois pour toutes; mais qui, une fois fait, donnerait, j'en suis persuadé, les résultats les plus intéressants en raison du développement intense pris par le tourisme et de la difficulté qu'éprouvent presque toujours les voyageurs à se procurer les ouvrages relatifs à la région qu'ils ont l'intention de visiter. Je n'insiste pas sur cette idée, ma conférence étant déjà beaucoup trop longue, mais je la recommande instamment à l'examen des dirigeants du Cercle de la Librairie.

Le roman féminin a, depuis vingt ans, produit un nombre d'ouvrages considérable. La littérature a été pour les femmes, depuis vingt ans, une véritable maladie; en tout cas, une véritable contagion, qui commence, dirait-on, à diminuer un peu. J'entends par là que les femmes semblent se rendre compte que leurs petites histoires sentimentales et autres n'intéressent personne. Le roman féminin, le roman spécifiquement féminin, est essentiellement un roman personnel, une confession, et, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, une confession d'amour malheureux. On peut y mettre beaucoup de talent, mais il est difficile d'y mettre beaucoup de variété.

J'ai dit plus haut que Mme Colette avait été la créatrice du roman féminin ainsi conçu. Près de son nom, nous placerons celui de Mme Gérard d'Houville et nous nommerons ensuite, Mme Marcelle Tinayre, Marguerite Audoux, etc. Car, d'autres femmes de lettres, certes, écrivent des romans qui ne sont pas féminins à la manière étroite que je viens de dire, qui ne sont pas des confessions trop évidentes; qui même ne sont pas des confessions du tout; Mme Rachilde, entre autres, se contente de nous raconter de romanesques et parfois perverses histoires écrites dans un style flamboyant et mouvementé qui rappelle parfois Barbey d'Aurevilly. Enfin, d'autres femmes écrivains cultivent l'exotisme, telles, par exemple, Judith Gauthier; Myriam Harry, Isabelle Eberhardt, Elissa Rhaïs, ce qui nous conduit au roman exotique qui, depuis Loti, n'a fait que se développer dans notre littérature, de même que notre empire colonial n'a fait que se développer dans le monde.

Nos romanciers exotiques les plus en renom vous les connaissez, ce sont Claude Farrère, Pierre Mille, Louis Bertrand et les frères Tharaud.

Claude Farrère est un romantique à qui nous devons de très belles pages, mais à qui une idéologie poétique et sociale un peu trop ambitieuse semble avoir fait perdre quelques-uns de ses agréments les plus sûrs.

Pierre Mille est un conteur très nettement classique chez qui se fait sentir de temps à autre l'influence d'Anatole France et qui, par d'autres côtés, rappelle, toutes proportions gardées, le grand écrivain anglais Kipling.

Louis Bertrand a voulu être l'apôtre de l'impérialisme français dans le bassin méditerranéen. A cette grande tâche, il a consacré toute sa foi et toute sa volonté.

Par sa portée politique, son œuvre s'oppose au nationalisme barrésien en ce sens qu'elle tend à détourner vers nos possessions africaines les activités de tous ordres que M. Barrès voudrait voir se maintenir et se concentrer à la frontière rhénane. Vous connaissez M. Louis Bertrand, vous l'avez entendu l'autre jour vous parler de Gustave Flaubert dont la gloire actuelle lui doit beaucoup et dont il a eu à cœur, depuis l'origine de sa carrière, de ne pas laisser péricliter le haut enseignement littéraire. Il y a pleinement réussi.

Enfin, les frères Tharaud, qui, au surplus, paraissent négliger le roman pour se consacrer presque exclusivement à une sorte de reportage supérieur, à des enquêtes, à des récits de voyage, qui les ont conduits d'abord en Algérie, puis en Galicie, puis dans les Balkans, puis au Maroc, puis en Syrie. Ils y ont contracté la passion de l'Orient et nous ne devons pas le regretter puisque cette passion leur a inspiré des pages magnifiques qu'on peut placer sans exagération à côté de certaines pages de Chateaubriand, de Loti et de Barrès.

Comme Barrès, comme Louis Bertrand, les Tharaud se sont fait les champions de l'idée nationale en littérature; mais leur patriotisme, essentiellement intellectuel, n'a rien d'agressif ni de choquant pour personne, il y entre vraiment trop d'art pour que les sensibilités les plus étrangères à l'idée nationaliste en soient froissées.

M. Louis Bertrand, à qui j'ai plaisir à revenir, a publié ces temps derniers des romans historiques pleins de couleur, de documentation et de vraisemblance. Cela mérite d'autant plus d'être remarqué que le roman historique apparaît, à l'heure présente, comme un genre presque complètement délaissé. M. Maurice Maindron et M. Tancrède Martel y ont brillé pour leur part, mais aujourd'hui la jeune littérature semble s'en soucier fort peu. Toutefois, il importe d'observer que des romans de Pierre Benoit, comme *Pour dom Carlos*, sont jusqu'à un certain point des romans historiques, mais j'attirerai surtout votre attention sur un roman d'Henri Béraud qui, avec *le Martyre de l'obèse*, a eu le prix Goncourt l'année dernière et s'intitule : *le Vitriol de lune*. Quand *le Vitriol de lune* a paru, des critiques se sont demandés si Béraud ne venait pas, par un coup de maître peut-être inconscient, de renouveler le roman historique. Il y a introduit en tout cas des éléments d'imagination, de fantaisie, d'art, de couleur et de relief tout à fait personnels et que je serais fort désireux, personnellement, de voir Béraud reprendre et pousser davantage dans ses œuvres à venir.

J'aurais fini, Messieurs, s'il ne me restait à vous dire un mot de la littérature de guerre et de la critique. Il faudra qu'on vous entretienne à loisir de la littérature de guerre. Notre production littéraire de guerre a été fort abondante et, dans son ensemble, d'une très brillante qualité. René Benjamin, Henri Barbusse, Henri Malherbe, Adrien Bertrand, Georges Duhamel, André Pézard, Henry de Montherlant, Paul Vaillant-Couturier, etc., sont des noms que nous pouvons opposer à n'importe quel écrivain de guerre étranger. Mais, encore une fois, c'est une causerie à part que je ne veux pas développer.

J'insisterai davantage sur la critique, car elle a pour vous une importance particulière. C'est pour vous un instrument d'information professionnel dont je ne sais pas si vous vous servez assez, mais dont vous avez le devoir assurément de vous servir d'une façon constante et quotidienne.

Cette série de Causeries françaises a été instituée pour vous fournir, sur la littérature dont vous êtes les serviteurs les plus utiles, des données précises et générales qui, elles, ne sauraient suffire à vous mettre au courant de la production courante. Cette production est analysée et commentée au jour le jour par la cri-

tique dans les journaux et les revues. Il faut donc, Messieurs, que vous lisiez les critiques des journaux et des revues.

On entend dire beaucoup de mal de la critique; le moindre mal qu'on en entend dire, c'est, en somme, qu'elle n'existe pas, ou tout au moins, qu'elle ne sert à rien. Il existe pourtant une association de la critique littéraire qui compte environ deux cents membres, représentant sur le papier plus de deux cents rubriques, dont une centaine sont effectives et régulières. Tous les journaux de Paris, *le Petit Parisien*, *le Gaulois*, *les Débats*, *la Presse*, *le Populaire*, *l'Echo de Paris*, *l'Œuvre*, *Comœdia*, *Excelsior*, *la Lanterne*, *Bonsoir*, *Paris-Midi*, *le Matin*, *le Temps*, *l'Eclair*, *la Victoire*, *le Figaro*, *l'Ère nouvelle*, le *New-York Herald*, *l'Intransigeant*, *l'Avenir*, *le Journal*, *le Petit Journal*, *l'Humanité*, *l'Action Française*, *la Liberté*, etc., ont leurs critiques attitrés. Il convient d'y ajouter toutes les revues d'un caractère littéraire ou encyclopédique et tout un menu fretin de publications diverses rattachées plus ou moins au mouvement des lettres. La liste en serait trop longue pour être donnée ici. Ce n'est donc pas la documentation qui vous manque, mais il faut que vous ayez le courage d'aller la puiser là où elle est.

La critique littéraire existe donc bien effectivement. Mais il est impossible aux critiques d'emprunter à la réclame ses procédés de vulgarisation mécanique. Un compte rendu de livres ne se présente pas comme un cliché de produit pharmaceutique et ne se compose pas en caractères d'affiches. Il ne tire pas l'œil. On peut ne pas le lire, et bien des personnes, en effet, ne le lisent pas. Vous, Messieurs, vous ne pouvez pas vous passer de le lire.

Aux rubriques de critiques littéraires proprement dites s'adjoignent d'ailleurs, depuis quelques années, les courriers littéraires qui sont quotidiens dans beaucoup de journaux, et font une bonne place, non seulement aux informations, mais à la critique. Vous avez, Messieurs, le devoir de lire les courriers littéraires.

Mais quels sont les caractères de la critique?

Il y a, il y a peut-être toujours eu trois tendances principales de l'expression littéraire : le classicisme, le modernisme, l'éclectisme. Et je ne crois pas qu'à aucune époque la littérature ait laissé voir plus clairement qu'aujourd'hui ce triple courant qui colore diversement son flot. Le même dégradé de nuances se retrouve dans la littérature d'art, poésie et roman, et dans la littérature d'idées, critique, essais, etc. J'ai la faiblesse de tenir beaucoup à cette distinction entre la littérature d'art et la littérature d'idées. Je la crois bien préférable à la distinction habituelle entre la critique et la création.

On est frappé à première vue par la supériorité d'effectifs qu'à l'heure actuelle accuse la critique à tendance classique. Elle a pour chefs incontestés : MM. Charles Maurras et Pierre Lasserre. A leur suite s'inscrivent Jacques Boulenger, Jean de Pierrefeu, André Beaunier, Georges le Cardonnel, Eugène Marsan, et le groupe des philosophes, Benda, Seillières, Gillouin.

Le modernisme, nous le rangerons sous la rubrique André Gide, il a pour adeptes : MM. Edmond Jaloux, Jacques Rivière, Francis de Miomandre, Benjamin Crémieux, etc. Quant à M. Albert Thibaudet, sa fonction semble être de concilier les points de vue du classicisme et du modernisme.

En dehors de la zone ainsi circonscrite opère M. Fernand Vandérem que vous avez entendu vous parler de Baudelaire. C'est un ennemi acharné de la critique universitaire et de la métaphysique. C'est un amateur passionné de ce romantisme que nous appellerons le romantisme mineur, par opposition au romantisme majeur de Hugo et de ses imitateurs et qui va de Gérard de Nerval et de Baudelaire à Apollinaire en passant par Verlaine et Rimbaud. M. Vandérem a beaucoup fait

pour les poètes de la récente école. Son action est réelle et salutaire et je pense surtout, en disant cela, à sa campagne contre les mauvais manuels scolaires.

La troisième tendance de la critique littéraire actuelle est l'éclectisme à forme rationaliste ou impressionniste. Son représentant le plus qualifié est M. Paul Souday, le critique du *Temps*. M. Paul Souday est essentiellement un critique d'idées genre Faguet dont il n'a pas la virtuosité sémillante; d'autre part, il l'emporte sur Faguet par plus de sérieux, plus de bonne foi, par des convictions plus arrêtées. On peut ne pas être toujours de son avis, on est obligé de reconnaître qu'il raisonne droit. Il y a chez lui une rare probité intellectuelle et une rare indépendance.

MM. Gaston Rageot, Fortunée Strowski, Robert Kemp, Jules Bertaut, Antoine Albalat, René Sudre, Pierre Lièvre, Raymond Escholier, trois ou quatre autres encore que j'oublie, se doivent ranger sous la bannière de ce rationalisme éclectique qui, à travers des nuances diverses, représente l'attitude moyenne de l'esprit français à notre époque.

Non seulement, donc, la critique littéraire existe, mais encore, elle compte des noms très brillants ainsi que vous venez de le voir. Une fois forcés de le reconnaître, ses adversaires se rabattent ordinairement sur un autre grief : la critique littéraire, disent-ils, manque d'autorité. Il est vrai que la critique littéraire n'a pas un crédit suffisant auprès du public, mais cela tient pour beaucoup à la complexité des arrêts qu'elle doit rendre sur des œuvres si diversement placées, si diamétralement excentriques par rapport à un point de perfection idéale situé à l'infini. L'acrobatie à laquelle l'esprit du critique est obligé de se livrer pour garder le contact avec les formes si variées de la beauté moderne, le public lui, est bien incapable de s'y plier, de sorte que par voie de conséquence logique, fatale, le malentendu de la haute littérature et du public se reproduit entre le public et la critique à raison même des efforts que fait celle-ci pour les dissiper. Ajoutez les prix littéraires qui se multiplient et qui constituent une forme inférieure, mais efficace de la critique considérée comme instrument de lancement, et vous comprendrez que la critique littéraire contemporaine ne soit pas écoutée comme il serait à désirer qu'elle le fût. Aussi bien un critique peut être un bon critique sans avoir le don de la persuasion et ceux qui ont ce dont tous les livres ne les inspirent pas. La critique est la critique, ce n'est pas l'éloquence, mais elle dispose d'un autre mode d'influence plus insinuant, plus subtil, plus difficilement saisissable et qui consiste à contrôler les réputations en jetant dans la circulation des aperçus dont l'opinion fait son profit, qu'elle assimile inconsciemment, et qui, peu à peu, s'incorporent au goût du public lettré. Ce public lettré — avocats, médecins, boursiers, femmes du monde, artistes, commis d'éditeurs, employés de librairie — c'est à la critique qu'il emprunte ses idées littéraires. Une des fonctions capitales de la critique est de lui fournir des idées littéraires et d'y entretenir ainsi un certain niveau de culture qui, sans elle, tomberait tout de suite très bas.

Messieurs, j'ai fini, je m'excuse, j'ai été beaucoup trop long et trop abstrait, mais il n'y avait pas moyen de faire autrement. Ma tâche était ingrate et je n'avais pas l'autorité qu'il eût fallu pour m'en acquitter à votre satisfaction. Je souhaite pourtant que les quelques instants que vous venez de passer ici à m'écouter avec une attention si flatteuse ne soient pas pour vous du temps tout à fait perdu.

Imprimerie de J. Dumoulin, à Paris.

PQ
2
C3
année 1

Causeries françaises

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY